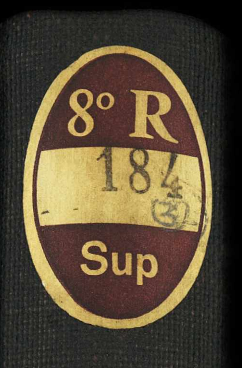
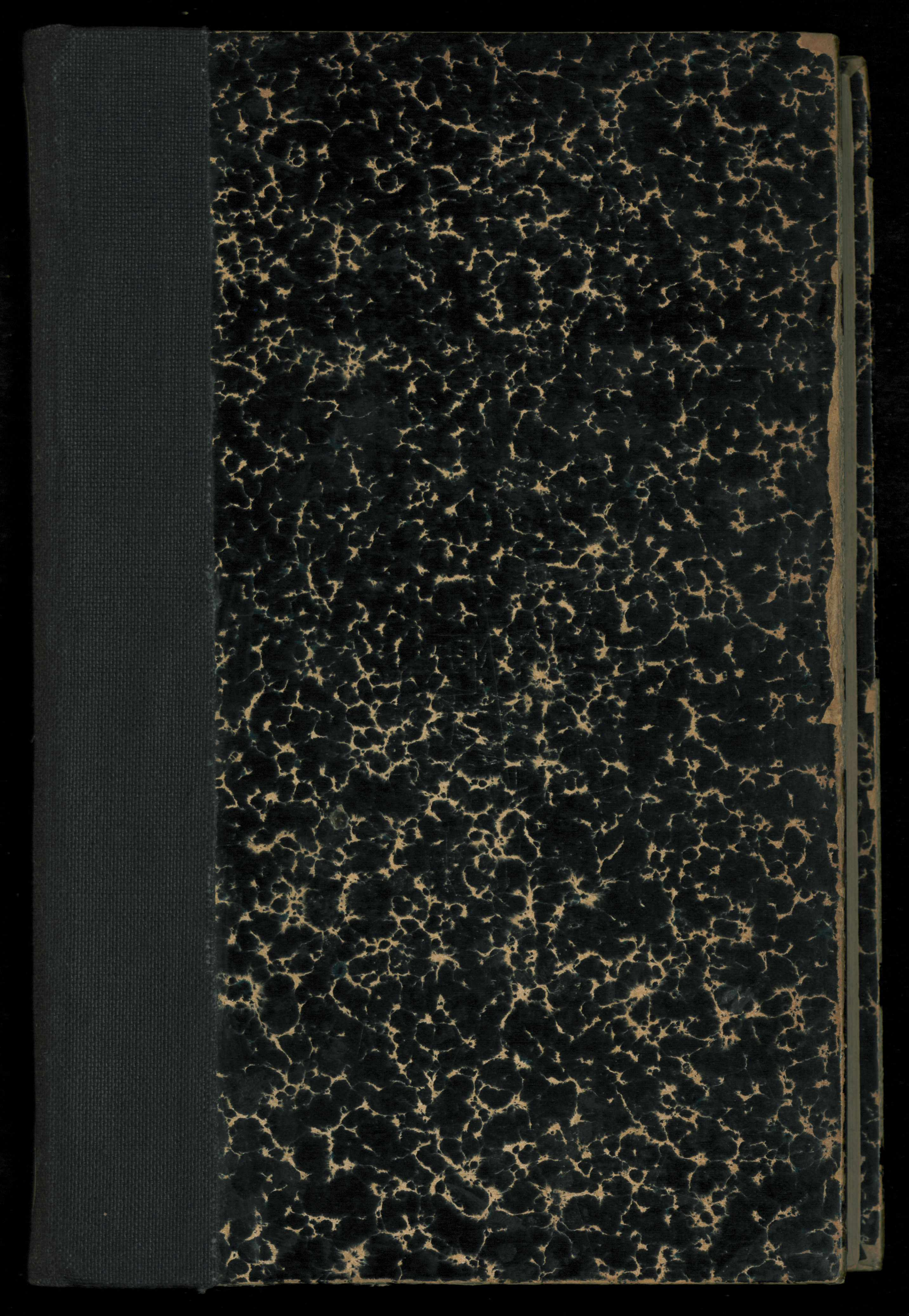
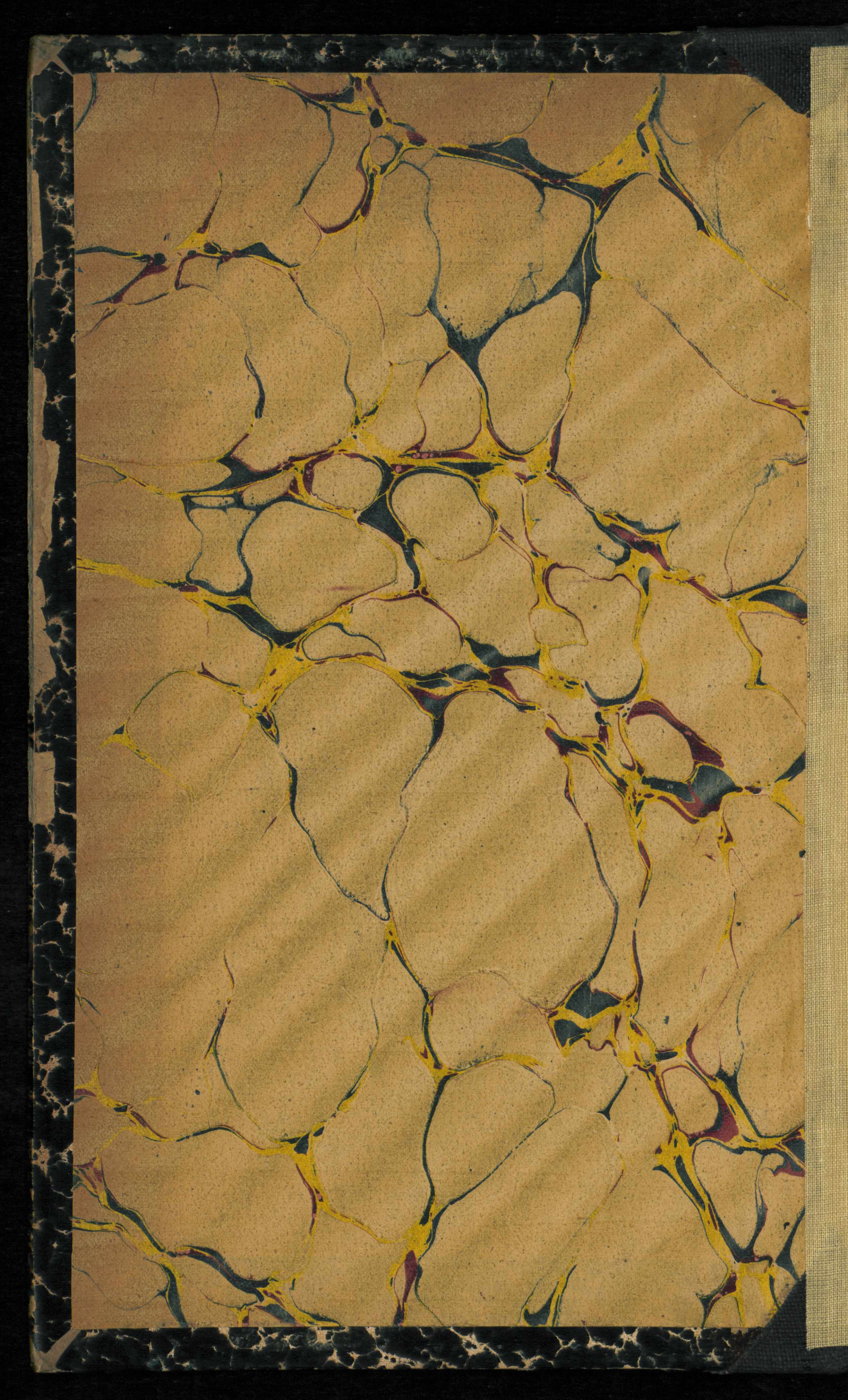


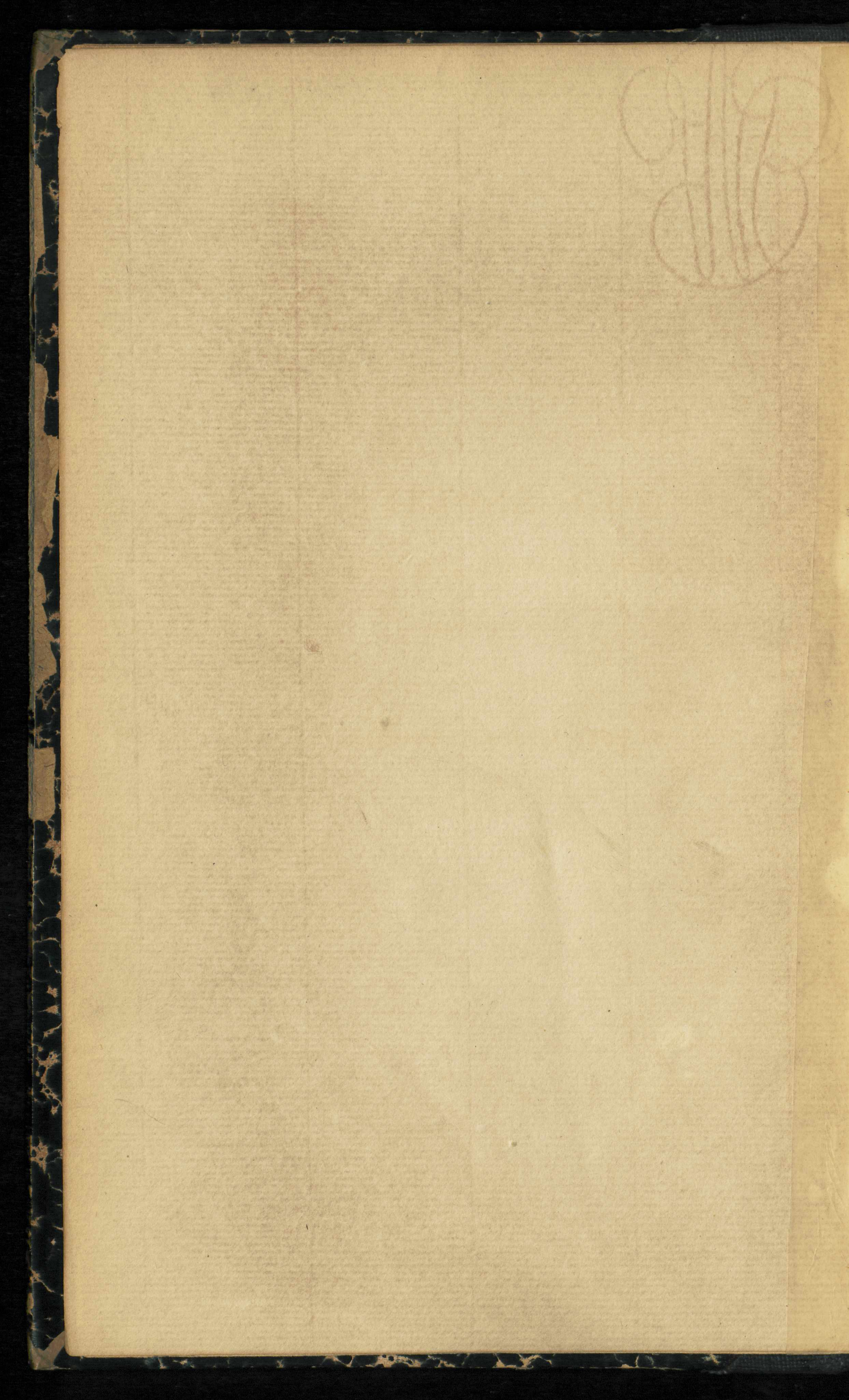
2

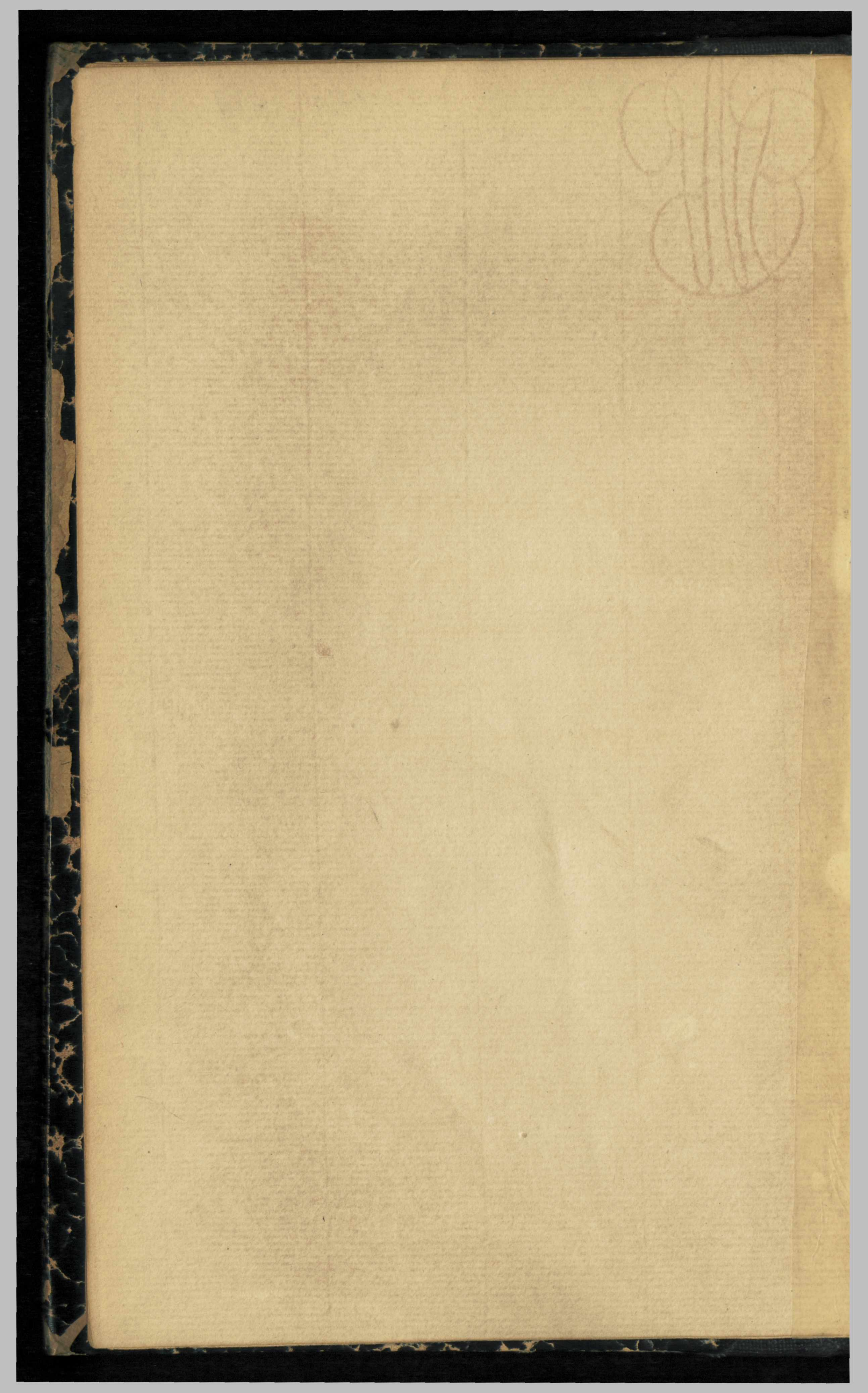












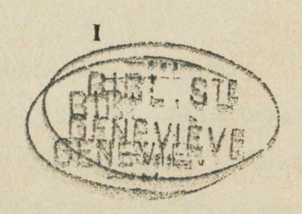
DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSÉS AUX ACADÉMIES

TOME DEUXIEME

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

I



PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

PNEUMATOLOGIE.

DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

Js.-Es. DE MIRVILLE

TOME DEUXIÈME



« Tous les dieux des nations sont de *pauvres* esprits (Élilim), mais le Seigneur (Élohim) a fait le ciel et la terre. »
(*Psaume* xcv, v. 5.)

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCHÉES DES FAITS DE L'ÈRE ACTUELLE

I

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

1863

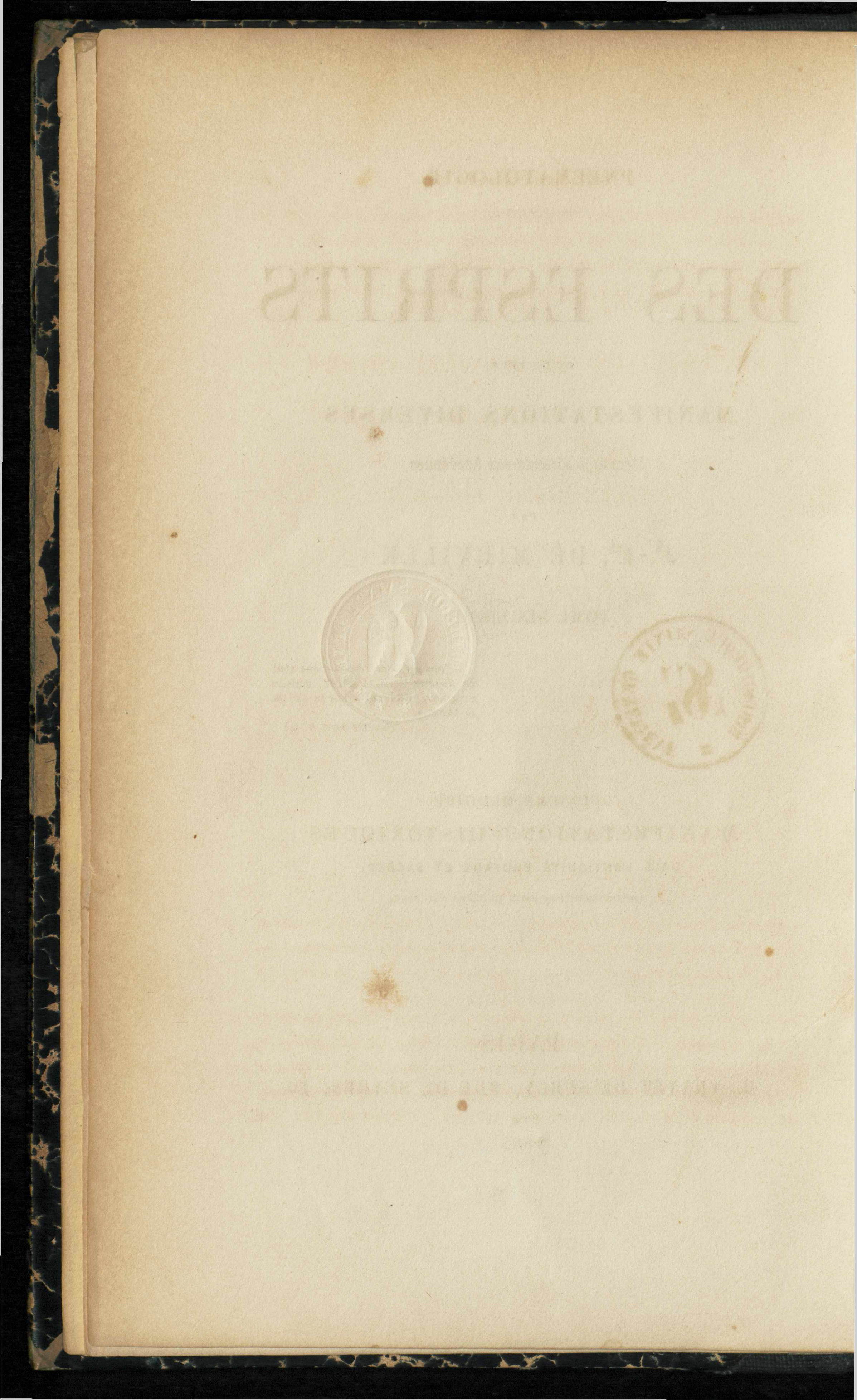


TABLE SOMMAIRE

DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME

FORMANT LE TOME PREMIER

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

PREMIÈRE PARTIE

IMPORTANCE DE LA QUESTION.

CHAPITRE I.

IMPORTANCE COSMOLOGIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

CHAPITRE II.

IMPORTANCE HISTORIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

CHAPITRE III.

IMPORTANCE THÉOPHILOSOPHIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

CHAPITRE IV.

IMPORTANCE MÉDICALE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

DEUXIÈME PARTIE

GENÈSE ET TRADITIONS PRIMITIVES SUR LES DEUX CHUTES, ANGÉLIQUE ET HUMAINE.

CHAPITRE V.

DES ESPRITS AVANT LA CHUTE DE L'HOMME, ETC.

CHAPITRE VI.

DES ESPRITS PENDANT LA CHUTE

OU PREMIÈRE SCÈNE DE HAUTE MAGIE HUMANITAIRE.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

FORMANT LE TOME PREMIER DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.

ERRATA DE CE VOLUME

Page 33, au sommaire	au lieu de :	*donc il se perd,*	lisez :	*donc il se peut.*
— 47, ligne 26,	au lieu de :	*vous vous trompez,*	—	*vous nous trompez.*
— 111 — 14	—	*qui ne nous aide,*	—	*qui ne nous aident.*
— 122 — 12	—	*lorsqu'on suivra,*	—	*lorsqu'on suit.*
— 127 — 21	—	*asseoir la science,*	—	*la sienne.*
— 137 — 23	—	*qui va recevant,*	—	*qui va recevoir.*
— 138 — 28	—	*contraires,*	—	*conformes.*
— 160 — 26	—	*sa perfection,*	—	*réalisation.*
-- 170 — 10	—	*l'auteur de raison pure,*	—	*de la raison pure.*
— 213 — 2	—	*l'intéoririté,*	—	*l'intériorité.*
— 238 — 5	—	*peuvent être,*	—	*ne peuvent être.*
— 303 — 10	--	*pour nous,*	—	*pour ces Messieurs.*
— 401 lig. 4 de la note	au lieu de :	*dissoudre,*	—	*disjoindre.*

INTRODUCTION

I

BUT ET RAISONS DE CET OUVRAGE

Beaucoup de personnes peut-être vont s'alarmer de la résurrection d'un ennemi dont elles avaient béni la mort; nous leur devons quelques mots d'explication.

D'abord, il ne s'agit plus exclusivement d'ennemis à conjurer; désormais les vrais consolateurs ne nous feront plus défaut, puisque sous ce titre d'Esprits nous allons réunir toutes les forces surintelligentes, divines, angéliques, démoniaques et surhumaines (ou manales).

Les dimensions d'un tel cadre sont donc en rapport avec les dimensions du sujet, puisque c'est l'invisible tout entier, autrement dit l'infini spirituel qui va s'y trouver renfermé.

Toutefois, comme dans l'*antiquité profane* toute la terre, sauf l'héritage réservé, appartenait à l'ennemi, c'est encore lui qui obtiendra le plus souvent la parole ; c'est encore dans ses rangs que nous serons forcé de rechercher les ancêtres, l'aristocratie primitive et princière de ces phalanges dégénérées, dont nous n'avons combattu que les misérables satellites dans notre campagne spiritique de 1853 : or cette campagne n'est pas tellement ensevelie dans l'oubli que l'on doive à tout jamais y renfermer avec elle et son histoire et les hauts enseignements qui, selon nous, en découlent. Avant donc de recommencer les hostilités, il est indispensable de bien se rappeler la position des deux camps et d'en *causer* paisiblement.

Qu'on veuille donc bien nous permettre l'évocation d'un souvenir

personnel et familier dont nous garantissons la plus complète exactitude.

Il y a cinq ou six ans, un de nos amis entrait un jour chez un membre de l'Institut que nous appellerons M. N***, et lui disait : « Vous me voyez, mon cher ami, plus préoccupé que jamais des récits qui depuis quelque temps bouleversent ma raison, et c'est vous que je choisis pour la tranquilliser ; voyons, vous êtes honnête homme, soyez donc bien franc avec moi, et dites-moi ce que vous pensez, au *fin fond* de votre conscience, des phénomènes spirites et de la question des esprits ? » L'académicien, comprenant tout le sérieux et en même temps toute la délicatesse de l'interrogation, fronça le sourcil, réfléchit un moment, puis (après avoir bien poussé toutes les portes) : « Voyons, dit-il, qui prétendez-vous consulter en ce moment ? Est-ce N***, l'historien, ou bien M. N***, tout simplement l'honnête homme ? Si c'est N***, l'historien (ici la voix s'élève), ai-je donc besoin de vous dire, mon bon ami, que votre question me fait pitié, et que, pour ma part, je ne connais pas de sottise plus digne d'être clouée au pilori de la science et du bon sens public ? — A la bonne heure, vous me faites du bien, vous. Oh ! je n'ignorais pas à qui je m'adressais, et jamais je ne vous ai confondu... — Doucement, doucement, mon bon ami, vous êtes trop vif ; fermez donc mieux la porte, s'il vous plaît, et écoutez-moi bien. Vous rappelez-vous certain personnage de Molière cumulant deux professions fort diverses, et changeant de costume chaque fois que les injonctions du maître se rapportent à l'une ou à l'autre ? Eh bien, mon cher ami, je me trouve un peu dans la même position que ce personnage. Vous l'avouerai-je ? en ce moment, et à l'égard de ces faits, je sens en moi deux hommes, l'homme officiel et l'homme privé... Le premier, vous venez de l'entendre ; quant au second, vous pensez bien qu'il ne s'est guère soucié de se compromettre en s'en allant *bourgeoisement* (sic) constater par lui-même ; mais certaines personnes dont il lui est *absolument impossible* de récuser le témoignage lui ont certifié de telles aventures, elles lui en ont fourni de telles preuves, qu'elles l'ont plongé comme vous dans le plus mortel embarras. Vous me connaissez trop bien pour penser un moment que j'en conclue quelque chose... Mais enfin, tout ce que je puis vous dire, mon cher ami, c'est que cette question-là, voyez-vous, nous serons forcés de la reprendre un jour ou l'autre, car il ne faut pas se faire illusion (ici l'on ne parle plus qu'à demi-voix), *si nous l'avons éconduite, nous ne l'avons pas jugée,* et toutes ces histoires de revenants pourraient fort bien... revenir à leur tour. Et alors, vous m'entendez : « IL FAUDRA VOIR. » — Et quand vous

aurez *vu*, mon ami, que ferez-vous? — Ah! il sera toujours temps alors de se rejeter sur l'étroitesse de la question, et de demander : « A QUOI BON? » Car, après tout, nous ne sommes pas de l'Académie des sciences occultes,... nous. » A ces mots, le questionneur, suffisamment édifié, s'élança vers la porte et prit congé dans ces termes : « Je vous remercie de votre franchise, monsieur, mais je vais la dépasser, retenez bien mes paroles ; votre *il faudra voir* est pour moi synonyme de « *j'ai beaucoup trop vu,* » et quand vous demanderez *à quoi bon?* on pourra vous répondre : A briser tout ce que vous avez élevé depuis deux siècles sur les débris de cette vérité, et par conséquent à relever complétement ce que vous brisez tous les jours au nom de la même négation... Bonsoir ! »

Eh bien ! nous en sommes toujours là, et pour notre part, nous venons tout simplement *reprendre* le dialogue au point précis où nos deux causeurs l'ont laissé ; mais nous ne nous faisons pas illusion : lorsqu'on achève une phrase commencée depuis sept ans, on s'expose à rappeler un peu trop la conversation de ces deux Anglais, dont l'un disait à la porte de Rome : « Voilà un beau pays ; » et dont l'autre répondit en descendant à Naples : « Oui, et magnifiquement cultivé. » Aussi, pour prévenir une assimilation si fâcheuse, nous sentons qu'il faut des raisons tout autres que « le désir de *causer,* » en un mot, des raisons péremptoires. Dieu veuille maintenant que les nôtres ne paraissent pas trop sérieuses !

La première devrait suffire, en vérité. Quand, vers cette même époque, nous eûmes prophétisé, sans la moindre inspiration, il est vrai, mais cependant deux années à l'avance, le débarquement prochain et tout le programme de ces prétendues *facultés ;* quand nous eûmes salué ces « *électricités railleuses* » de leur véritable nom que tout le monde ignorait, nous voulûmes aussi donner notre programme, c'est-à-dire que nous nous engageâmes à tirer de ces phénomènes tout cet enchaînement de hauts enseignements philosophiques, théologiques, scientifiques, historiques et sociaux qu'ils portaient dans leur sein, et devant l'immense portée desquels le R. P. Ventura s'était un jour écrié : « Voici le plus grand événement du siècle ! » Or, programme oblige, et comme beaucoup de nos lecteurs veulent bien, depuis plusieurs années, réclamer l'accomplissement de celui-ci, l'honneur seul nous obligerait à livrer ce travail, dût cet honneur paraître à beaucoup un véritable déshonneur.

Notre seconde raison consiste dans les encouragements que nous et nos amis avons eu le bonheur de recevoir des autorités les plus vénérables à nos yeux, et particulièrement de la plus auguste de toutes.

Bien des catholiques, qui en sont encore à chercher et à comprendre le but de nos travaux, s'étonneront plus que jamais d'une semblable assertion; mais s'ils s'étaient donné la peine d'étudier la lettre et l'esprit de tous les mandements de nos évêques, et de suivre avec attention l'heureux effet de leurs prohibitions sur tous les véritables catholiques, ils ne se seraient pas scandalisés d'entendre un de ces pasteurs « remercier publiquement les laïques dont les travaux ont éclairé la question [1]. »

Que tout ceci ne reste consigné, bien entendu, que pour l'honneur de la cause et pour l'encouragement des *incompris* découragés.

Nous avons, hélas! une troisième raison, et celle-ci résout à elle seule le problème que nous posions tout à l'heure, car elle dérive du progrès toujours croissant de la doctrine proscrite, parmi tous ceux qui ne s'inquiètent pas des *mandements*. Ce progrès, on ne l'aperçoit guère, il est vrai; parce que les *expériences* ont déserté les salons, on ne se met plus en peine de savoir si *l'expérimentation* réelle et sérieuse n'a pas gagné en profondeur tout ce qu'elle paraissait perdre en surface. Nos esprits légers ne peuvent donc se douter que, plus inexplicable mille fois dans sa disparition subite que dans son invasion même, cette frénésie, de générale et publique qu'elle était dans les premières années, est devenue privée, secrète, mystique, et, grâce aux folles dénégations de la science, infiniment moins guérissable qu'elle ne l'était dans le principe. Tout fanatisme, en effet, se développe en raison de l'injustice, et toute conversion se roidit contre un prédicateur qui ment à l'évidence. Aussi plus que jamais l'épidémie subsiste-t-elle avec tous ses dangers; nous en verrons les fruits, nous en lirons les œuvres, nous en compterons les victimes, et nous nous assurerons que, si jamais erreur ne fut plus séduisante en théorie, jamais illusion ne fut plus désastreuse en pratique.

Enfin notre dernière raison, c'est que la prophétie de notre académicien de tout à l'heure ne s'est pas fait attendre, que la question est *reprise* tous les jours, et que malgré son « *il faudra voir* » on paraît plus que jamais décidé dans la philosophie et dans la science, tout en en parlant beaucoup, à dire « IL NE FAUT RIEN VOIR. »

Commençons par la philosophie.

1. Entre autres feu Mgr l'évêque de Marseille. On peut encore relire la série d'articles de la *Civilta cattolica,* reproduits par *l'Univers* en 1856, ceux des *Annales catholiques* de Genève, de Berlin, de Munich, etc.; et, pour peu qu'ils le désirent, nous pourrions, nons le répétons, produire aux *étonnés* un témoignage particulièrement confidentiel qui vaut à lui seul tous les autres.

II

REPRISE DE LA QUESTION PAR LA PHILOSOPHIE

Cette prise au sérieux est bien facile à constater; il suffit de jeter un coup d'œil, non-seulement sur les livres, mais sur les revues et journaux de notre année courante. A peine en citerait-on un seul qui n'ait, depuis quelques mois, abordé dans un sens ou dans un autre cette question formidable. Plus que jamais le roman s'en nourrit, le théâtre la ravit au roman, la science la persifle et la chaire la condamne. Quant à la politique, nous saurons un jour le parti qu'elle sait en tirer, la solidarité qui les enchaîne et les fruits qu'elles produisent[1].

Une question sur laquelle on dit tant de choses en si peu de jours peut *faire la morte,* mais ne l'est assurément pas. Pourquoi donc nous serait-il interdit de surveiller son sommeil, ne fût-ce que pour mieux conjurer les trahisons du réveil?

Parmi ces princes de la philosophie qui, dans un tout autre intérêt, et tout en la traitant de *chimère,* surveillent avec nous cette ennemie, M. Renan figurait hier encore au premier rang. Le monde va pouvoir enfin s'en assurer : ce n'est pas uniquement le surnaturel et le miracle *divins* que la philosophie persiste à poursuivre, elle se montre au moins aussi sévère pour le fait *occulte,* merveilleux, surhumain. A ses yeux, et certes elle a raison, il y a corrélation et solidarité parfaites entre ces deux variétés d'un même ordre de faits. Dans cette grande croisade contre toute espèce *d'agents supérieurs à l'humanité,* nul n'a le droit de séparer les deux mystiques, les deux cités, les deux ennemis : « Connaître Dieu, disait Tertullien, c'est

1. On pourrait, et toujours sans remonter à l'année précédente, consulter, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1862, l'article de M. Paul de Rémusat : « Le miracle autrefois et aujourd'hui ; » dans la *Revue britannique :* « Une singulière histoire ; » dans la *Revue du Monde catholique*, du 10 février : « Du satanisme dans le spiritisme ; » dans la *Revue du mouvement catholique :* « Du Magnétisme et du Spiritisme suivant la théologie ; » dans la *Revue contemporaine,* 15 février : « De la sorcellerie, et de la possession démoniaque ; » dans les *Études religieuses :* « Les communications d'outre-tombe ; « dans l'*Art médical :* « Une Réponse à M. Dechambre sur le spiritisme, » etc., etc.

connaître en même temps les artifices du démon. » — « Pas de Satan, pas de Sauveur, » répétait Voltaire à son tour. Ainsi donc, sous ce rapport, M. Renan parle d'or. Écoutons et pesons bien surtout ses dernières paroles [1].

« Le principe essentiel de la science, c'est de faire abstraction du surnaturel. AUCUN FAIT ne prouve qu'il y ait UNE FORCE SUPÉRIEURE A L'HOMME, intervenant par des actions particulières dans le tissu des phénomènes du monde. En d'autres termes, il n'y pas un seul cas de miracle PROUVÉ... M. Littré l'a dit excellemment : « Une expérience QUE RIEN N'EST JAMAIS VENU CONTREDIRE a enseigné à l'âge moderne que tout ce qui se racontait de miraculeux avait constamment son origine dans *l'imagination* qui se frappe et dans *l'ignorance* des lois naturelles. JAMAIS, sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé sur ses pieds;... JAMAIS, DANS LES PLAINES DE L'AIR, AUX YEUX DES PHYSICIENS, UN CORPS PESANT NE S'EST ÉLEVÉ CONTRE LES LOIS DE LA PESANTEUR;... JAMAIS aucune intervention surnaturelle n'a rendu LE FEU SANS CHALEUR; JAMAIS les magnétiseurs, les thaumaturges de nos jours, n'ont accepté les expériences académiques. Les sciences historiques ne diffèrent en rien, par la méthode, des sciences physiques et mathématiques; elles *supposent* QU'AUCUN AGENT SURNATUREL ne vient troubler la marche de l'humanité, et qu'il n'y a pas D'ÊTRE SUPÉRIEUR A L'HOMME auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite matérielle de l'univers [2]. »

Et voyez comme tout s'enchaîne sous la plume de M. Renan ! de ce qu'on n'a jamais vu une pierre remonter dans les airs, de ce que Rollin ne croit pas aux prodiges racontés par Tite-Live, et de ce que les miracles permanents des temples de la Grèce, rapportés par Pausanias, sont universellement regardés comme des fables, il conclut que « ce qui s'est passé sous Auguste et Tibère, et nous savons ce que c'est, doit être soumis aux mêmes lois. »

Quant à nous, nous acceptons pleinement cette logique et sans accorder, bien entendu, le même poids à tous les témoignages, le premier but de cet ouvrage est de restaurer une des faces de l'histoire universelle, imprudemment et illogiquement mutilée par ceux-là mêmes qui lui devaient le plus de respect. M. Renan a parfaitement raison d'affirmer « qu'il ne rencontre guère d'adversaires assez osés pour défendre le surnaturel autrement qu'en thèse générale et *en fuyant*... » — « Le surnaturel, ajoute-t-il, est devenu comme une tache

1. Voir la *Chaire d'hébreu* au Collége de France (1862).
2. Id., ibid.

originelle dont on a honte; les personnes même les plus religieuses n'en veulent plus qu'un *minimum;* on cherche à faire sa part aussi petite que possible; on la cache dans les recoins du passé,... etc. » (P. 29.)

Cette peinture est d'une vérité saisissante, et, pour notre part, nous l'applaudissons des deux mains. Il est donc grand temps, nous le croyons, de saisir, s'il se peut, le taureau par les cornes, et de montrer à nos adversaires le surhumain très-solidement installé à toutes les heures et dans toutes les contrées de l'histoire, comme dans toutes les annales de la cosmologie, de la médecine et de la philosophie. Il est temps de réhabiliter tous nos grands et antiques *historiens,* à l'aide des Freret, des Le Clerc, des Le Bas et de M. Littré lui-même, de réhabiliter *la légende* à l'aide de Thierry, *les feux sans chaleur* à l'aide des aveux d'Arago, la pierre qui *remonte dans les airs* à l'aide de M. Babinet, les interventions capricieuses et surintelligentes *de la foudre* à l'aide du savant docteur Boudin, etc., etc.; en un mot de prouver à M. Renan, tout en suivant pas à pas son programme, que dans les annales de la science et de la philosophie le mot *jamais* cède trop souvent la place au mot *toujours* pour que le sage se permette de le prononcer *souvent.*

Toutefois, nous le savons bien, nous sommes condamné à essuyer bien longtemps encore le feu de trois batteries bien redoutables en apparence. Ces trois batteries s'appellent : — démonstrations scientifiques, — décisions académiques, — inviolabilité de toutes les lois naturelles. De l'enlèvement de ces trois batteries, nous dit-on, dépend tout l'avenir du surhumain d'abord et du surnaturel ensuite. Nous y emploierons donc toutes nos forces, pendant tout le cours de cet ouvrage.

En attendant, nous avons trop l'horreur des lieux communs pour perdre ici notre temps à soutenir la puérilité des démonstrations scientifiques pour l'établissement de faits matériels que dix personnes, et à plus forte raison dix mille, ont pu très-bien voir et très-bien observer; quant à la fixité des décisions académiques, nous ferions rire tout le monde, et les savants plus que les autres, en soutenant ou la clairvoyance d'un sénat qui ne voit jamais que le dernier, ou l'infaillibilité d'un tribunal dont chaque membre cherche à bien établir la faillibilité de son voisin. Nous laisserons donc ces deux batteries s'éteindre d'elles-mêmes et par l'abus malheureux de leurs propres feux. Quant à la troisième, la seule véritablement redoutable à nos yeux, nous nous voyons forcé de lui consacrer quelques lignes.

III

INVIOLABILITÉ DE TOUTES LES LOIS NATURELLES

« Jamais d'intervention dans la marche des astres. — Jamais de feu sans chaleur. — Jamais de pierres remontant dans les airs. »

Ici, nous en convenons, toutes les conditions du succès paraissent être, à première vue, contre nous, puisqu'on nous représente comme des calomniateurs de la nature, l'accusant de caprice ou de versatilité dans ses lois. Formulée dans ces termes, notre thèse, il est vrai, aurait un faux air de blasphème ou plutôt constituerait un véritable crime de lèse-institutions divines.

M. Renan a donc raison. Peu de miracles égalent en majesté ceux que leur permanence seule empêche d'appeler miracles : que pourrait admirer celui qui resterait froid devant cet écrasant spectacle de globes et de mondes éternellement fidèles à leurs orbites primitives, flottes innombrables, gigantesques, se croisant en tous sens dans leurs millions de sillages, et néanmoins se maintenant, sans boussole et sans fanaux, à l'abri de toute rencontre, de tout choc, de tout désastre?...

C'est en parlant de ces colosses voyageurs, que l'Esprit-Saint a pu dire : « Aucun d'eux, pendant l'éternité, ne pressa et ne dérangea jamais son voisin [1]. » C'est donc une vérité; mais pouvons-nous être aussi certains que cette organisation sublime puisse se passer à tout jamais des *interventions* de son auteur, ou que cet auteur ne puisse jamais prescrire à d'autres volontés que la sienne d'agir exceptionnellement et surnaturellement sur ces lois naturellement invariables? Ce droit, on le lui refuse; cette possibilité, on la déclare impossible. « L'univers, dit-on, s'arrêterait et se briserait à l'instant. »

On pense bien que nous n'essayerons pas de répondre en peu de minutes à un argument qui exigerait un volume. Bornons-nous donc, comme exemple, au signalement d'une SEULE difficulté qui, dès le début, se dresse devant nous et nous paraît du premier ordre. La voici telle qu'elle nous semble résulter des meilleurs enseignements.

INTERVENTIONS SIDÉRALES! Soit que nos savants matérialistes attribuent la première rotation sidérale à un hasard intercosmique, ou

1. *Ecclésiaste*, ch. v, v. 28.

bien au développement spontané de forces premières et latentes, soit qu'un peu moins athées ils veuillent bien permettre au Créateur une impulsion primitive donnée *une fois pour toutes,* tous prétendent en rester là, et, comme nous venons de le voir, nous défendent à tout prix jusqu'au simple soupçon d'une intervention *supérieure quelconque.* Le monde est ainsi fait, défense à Dieu d'y retoucher : « *sit ut est aut non sit* [1]. »

Mais en même temps, voyez l'inconséquence ! ils enseignent sur tous les tons, ils gravent en tête de tous leurs traités de dynamique cet axiome incontesté que : « tout corps en mouvement tend sans cesse à son repos S'IL N'EST CONSTAMMENT SOLLICITÉ PAR UNE FORCE SUPÉRIEURE. »

Ainsi donc, d'une part, le *mouvement perpétuel* passe si bien pour être une *chimère,* que l'Académie des sciences brûle immédiatement tous les mémoires qui lui sont remis à ce sujet, et, de l'autre, elle vous présente un mouvement qui, pour beaucoup de ses membres, n'a jamais commencé et ne finira jamais [2].

Impossibilité théorique d'un mouvement toujours le même, et impossibilité pratique de sa rénovation nécessaire ! Il y a là, ce nous semble, deux mots ou plutôt deux lois qui, selon l'ancienne expression, *jurent* en se rencontrant ensemble.

A moins qu'on ne nous objecte ces leviers supérieurs qui, dans un grand nombre de machines, sollicitent en effet et enlèvent les inférieurs. Mais alors, nous rappellerions à notre tour que ces leviers supérieurs s'arrêteraient bien vite eux-mêmes s'ils n'étaient soutenus par l'*intervention* continue du chauffeur et du charbon. Ne voyant donc jamais aucun agent automoteur perpétuel, pourquoi ferions-nous exception pour les *pierres* en mouvement de la *mécanique* céleste ?

La loi de *non-intervention* cosmologique nous paraît, en outre, très-positivement violée dans le cas que nous allons exposer ; car, il faut bien en convenir, quelque terreur qui doive en résulter, il paraît bien prouvé que ces mouvements *inaltérables* et ces trains gigantesques qui ne déraillent *jamais* s'altèrent *toujours* au contraire, se dérangent parfois et même déraillent assez sensiblement de leurs

1. « Qu'il soit tel qu'il est ou ne soit plus du tout. »

2. Ceux qui, mieux inspirés, admettent un commencement, M. Le Couturier, par exemple, exigent, pour le développement de ce mouvement par lui-même, trois cent cinquante millions d'années, ni plus ni moins. Buffon se contentait à bien moins. On pouvait traiter avec lui pour trente-quatre millions, deux cent soixante-dix ans et SIX MOIS ! (*Panorama.*)

orbites normales, pour amener, à une époque aussi reculée qu'on le voudra, *mais à coup sûr,* l'anéantissement de toute la mécanique céleste.

Nous ne parlons ici ni de ces perturbations, ni de ces accélérations ou retards de pure apparence, que l'on croit remarquer dans la marche des planètes, vraies illusions d'optique résultant de nos positions respectives et de l'interposition des milieux. Non, l'affaire est infiniment plus grave; il s'agit, pour le coup, d'un lent effet des siècles et d'une tendance vicieuse dans la constitution de tout le système solaire.

Que l'on ne crie pas trop vite au blasphème! Laissons Laplace constater lui-même la vérité dont nous parlons : « N'y eût-il dans les espaces célestes, dit-il, d'autre *fluide* que la lumière, sa résistance et la diminution que son émission produit dans la masse du soleil *doivent* à la longue détruire l'arrangement des planètes, et, pour les maintenir, une *réforme* deviendrait sans doute nécessaire [1]. »

Le mot est grave; on aime à entendre Laplace prédire une époque à laquelle le Créateur, bien loin de rester, comme il le dit ailleurs, à l'état « d'hypothèse désormais inutile [2], » deviendrait forcément un sauveur désormais indispensable.

Or, il y avait, vers le même temps, un collègue de Laplace qui partait de cette vérité « évidente, » selon lui (celle du rétrécissement des orbites), pour appuyer son athéisme; nous l'avons lu dans un livre de science. C'était avec bonheur que Lagrange constatait ce germe de mort pour le monde, et cette *maladresse* inexcusable chez l'artiste divin, dont il niait en même temps l'existence... Mais un beau jour, ô surprise! il s'aperçoit que ces perturbations se rectifient, que ces erreurs se corrigent, et que ces orbites rentrent dans leurs dimensions normales! Il observe, il calcule et ne peut plus en douter : ces corrections sont périodiques, et, bien évidemment, quelqu'un veille au salut du grand œuvre... A partir du moment où ce réformateur aussi mystérieux qu'inattendu vient se révéler à lui, Lagrange se retranche dans le silence.

Dira-t-on que cette modification des forces émanait d'elles-mêmes et de leurs propres lois? On y gagnerait peu de chose; car alors on aurait une véritable antinomie dans ces forces astrales, une sorte de palinodie physique tout à fait impossible, puisque nous verrions des *fluides,* pour

1. *Exposition du vrai système du monde,* p. 282.
2. Mot cité par M. Littré dans sa brochure sur la *Philosophie positive.*

parler comme Laplace, se désobéir à eux-mêmes et réagir contre toutes leurs tendances! Miracle bien autrement incroyable que celui de l'obéissance à un nouvel ordre intelligent.

Aussi, Newton ne mettait-il pas la chose en doute. Malgré les limites très-étroites de ces perturbations, le grand homme ne s'alarmait pas moins, par exemple, du rétrécissement progressif de l'orbe décrit par la lune autour de la terre, « rétrécissement, disait-il, qui finirait par la précipiter SUR NOUS, S'IL N'Y ÉTAIT AVISÉ; car, ajoutait-il, ce MONDE ME PARAIT AVOIR BESOIN D'ÊTRE RETOUCHÉ, ET MÊME ASSEZ SOUVENT. » Ailleurs, c'était aux comètes que, selon lui, ce soin était dévolu; il les appelait « des envoyés extraordinaires, chargés d'inspecter ce système solaire, qu'il fallait retoucher assez souvent[1]. »

Newton, tout grand qu'il soit, nous paraît-il un peu vieux? Écoutons Herschell, notre contemporain. « En outre des déviations apparentes, dit-il, il y a des déviations *très-réelles*, et *même assez considérables*, puis les perturbations séculaires, renfermées, il est vrai, dans des limites très-serrées, mais qui n'en finiraient pas moins par précipiter la lune sur la terre, s'il n'y était POURVU; car, ainsi que le dit Newton, ce monde paraît avoir besoin d'être retouché assez souvent[2]. » On voit que ce sont les mêmes termes dans *tous les siècles*.

M. Reynaud n'est pas moins explicite : « Les orbites parcourues par les planètes sont loin d'être immuables, dit-il, et sont, au contraire, soumises à une *mutation perpétuelle* dans leur position et dans leur forme. Élongations, rétrécissements, élargissements d'orbites, oscillations de droite à gauche, *retard et redoublement de vitesse*, etc., et tout cela sur un plan qui *paraît trembler*[3]*!* » On conviendra que voilà un parcours qui n'a rien de la rigueur mathématique et *mécanique* qu'on nous objecte, car nous ne connaissons pas d'horloge qui, après avoir retardé de quelques minutes, sache rattraper, sans *un tour de clef*, le temps perdu, de manière à revenir à la bonne heure. Dans tous les cas, M. Renan sera forcé de nous avouer que si Newton, Lagrange, Herschell et Reynaud ont dit vrai, son système de *non-intervention absolue* aura quelque peine à se soutenir devant toutes ces *retouches*, d'autant plus inexplicables qu'il les fera plus naturelles.

1. « *De Principiis,* » passage cité par Herschell (*Phil. natur.*, p. 165).
2. Herschell, *Philosophie naturelle*, ibid.
3. Reynaud, *Terre et Ciel*, p. 28.

Nous en verrons bien d'autres[1].

Mais abrégeons, et passons maintenant à la seconde proposition : *le feu.*

« JAMAIS, dit M. Renan, on n'a VU LE FEU PRIVÉ DE SA CHALEUR[2]. »

M. Renan n'a pris connaissance, on le voit, ni des dernières et belles études sur la foudre par le docteur Boudin, ni des œuvres d'Arago commentées par M. Babinet. Nous lui en détacherons bientôt plus d'une page, et il pourra s'assurer que l'expérience à laquelle il en appelle, « et que rien n'est jamais venu contredire[3], » a prouvé mainte et mainte fois tout le contraire de sa proposition. En attendant que nous lui montrions, sur bonnes preuves, toute une série de coups de foudre bien étrangers à la foudre de Franklin, ne fût-ce que celui que l'on a vu écrire sur la peau de ses victimes, *sans la brûler* et par conséquent *sans chaleur,* LES CAUSES RÉELLES DU FOUDROIEMENT[4], qu'il veuille bien consulter notre *Appendice complémentaire* du premier Mémoire, p. 39, et réfléchir quelque peu au *tonnerre* ou *éclair en boule* mentionné par Arago, et garanti de plus par M. Babinet dans la *Revue des Deux Mondes; globe de feu* bien merveilleux descendant par une cheminée dans une mansarde, s'y changeant en *jeune chat,* essayant de se frotter aux jambes du locataire interdit, puis s'allongeant et *décollant* soigneusement et *sans le brûler* un papier qui masquait un trou par lequel il remontait, pour éclater bientôt au sommet de la cheminée avec un fracas épouvantable. « Ce globe, ajoute en finissant M. Babinet, NE PRODUISAIT AUCUNE CHALEUR SENSIBLE, et appartient à cet

1. On peut dès à présent s'assurer de l'embarras causé par la permanence de la lumière et de la chaleur solaires. Dans les dernières séances de l'Académie des sciences (6 et 12 octobre dernier), on s'est préoccupé de cette permanence et de l'*alimentation* qu'elle suppose, comme si la difficulté ne datait que d'aujourd'hui. Il fallait entendre M. Faye passer en revue tous les moyens proposés, tels que l'alimentation par les aérolithes qui viendraient se jeter sur son disque, comme des cordes de bois dans un immense brasier, tels encore que le développement par le frottement ou les courants électriques, etc., etc. Mais il fallait surtout l'entendre déclarer que tout cela était inacceptable et que le problème lui paraissait insoluble. Toujours est-il que, d'après ces inquiétudes, il paraîtrait que notre sublime foyer éprouverait, lui aussi, le besoin de retouches assez fréquentes. Qu'il est donc triste de le voir si gêné par cette malheureuse loi de la non-intervention sidérale !

2. *Chaire d'hébreu,* p. 22.

3. Id., ibid.

4. Voir tome II de ce Mémoire, p. 431.

ordre de faits qui sont, comme le dit Arago, LA PIERRE D'ACHOPPEMENT DE TOUS LES MÉTÉOROLOGISTES DE BONNE FOI[1]. »

M. Renan pourra donc s'assurer une fois de plus qu'ici son *expérience de tous les siècles* se trouve encore en défaut, et qu'il existe apparemment, dans les espaces *intercosmiques*, plus d'un feu *sans chaleur*, ou qui ne brûle qu'autant que cela lui plaît.

Passons à sa troisième proposition : « JAMAIS, dit-il, dans les plaines de l'air, et aux yeux des physiciens, UN CORPS PESANT NE S'EST ÉLEVÉ CONTRE LES LOIS DE LA PESANTEUR[2]... »

Ah ! cette fois-ci nous en convenons, l'objection est formidable. Si nous prétendions l'affaiblir, la nature tout entière et notre propre existence nous la montreraient littéralement continue. Toutefois, est-ce une raison pour nier toutes les modifications possibles de cette loi? Nous ne le pensons pas.

Laissons donc encore de côté toutes les suspensions spiritiques, racontées et affirmées si carrément par des témoins imposants, et contentons-nous de faire profiter notre Introduction de deux ou trois récits que notre second volume consent à lui prêter.

Pline, Aristote, Plutarque et, ce qui est encore plus grave, la tradition, nous parlent de pierres énormes, vues pendant quelque temps, et l'une d'elles entre autres, « pendant *soixante-quinze jours*, parcourant les airs et s'y soutenant, agitée tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, puis finissant par tomber sur la terre. » Aristote, *le philosophe* par excellence, essaye, comme on l'essayerait aujourd'hui, de donner la raison de ce prodige qu'il admet en entier. « Ce sera, dit-il, *quelque* rocher détaché de *quelque* montagne, et qui, agité longtemps par son propre mouvement et *par la force de résistance de l'air*, aura cependant fini par tomber[3]. »

Voilà, certes, une explication qui en sollicite une autre, et qui ne laisse pas que d'être assez plaisante! Aussi trouvons-nous cette fois fort naturel que Pline, Aristote, Plutarque, et surtout Anaxagore, qui avait *prédit* longtemps à l'avance la chute de cette pierre, n'eussent aucun succès... auprès de nos Aristotes modernes. Il y a cinquante ans, on eût même rougi d'en parler à l'Institut. Mais voyez comme notre sous titre de « l'Antiquité profane et sacrée rapprochée des faits modernes » est heureusement choisi! Voilà que, le 9 décembre 1858, un énorme aérolithe vient tomber près d'Aussun (Haute-Garonne), et que

1. Voir *Œuvres d'Arago*, t. I, p. 219.
2. *Chaire d'hébreu*, loc. cit.
3. *Météor.*, l. I, ch. VII.

M. Lecouturier ajoute comme une particularité très-remarquable « *qu'on l'a vu s'arrêter et se balancer quelque temps dans le ciel*[1]. »

Assurément il y a là, ne fût-ce qu'en germe, un commencement de réhabilitation pour la pierre d'Anaxagore.

Mais voici bien autre chose; jusqu'ici, tout indécises qu'elles fussent, ces pierres finissaient toujours par tomber, tandis que, dans le fait qui va suivre, elles vont compléter leur délit de lèse-gravité au premier chef.

C'est encore à M. Babinet que nous laissons la parole :

« On sait, dit-il, la théorie des aérolithes et des bolides que l'attraction *oblige* à se précipiter sur la terre... On vit cependant à Weston, dans le Connecticut, un immense aérolithe de DIX-HUIT CENTS PIEDS DE DIAMÈTRE mitrailler toute une zone américaine et RETOURNER AU LIEU D'OU ELLE ÉTAIT PARTIE...

« Le bolide en *réchappa*, » continue-t-il. A merveille; mais l'attraction en réchappe-t-elle aussi bien? Nous en doutons. « Ce fut apparemment, dit-il, un effet combiné de la pesanteur de l'air et de sa résistance. » De mieux en mieux; mais par quel singulier caprice la mitraille qui se précipitait n'obéissait-elle plus aux mêmes lois? Songeons-y bien ; LA PIERRE ICI TOMBAIT EN DÉTAIL PENDANT QUE LA MASSE REMONTAIT, genre d'attraction tout nouveau, qui permet aux objets de *s'envoler* en raison *directe* de leur masse et de leur énorme pesanteur!

M. Renan doit être persuadé maintenant de la nécessité de tourner sa plume bien des fois avant de prononcer le mot *jamais!* Même en histoire naturelle, ce mot n'est pas plus inviolable que les lois. L'indéfectibilité prétendue de celles de la nature ne peut donc être valablement invoquée ni contre les *miracles* ni contre les prodiges, ni contre les faits merveilleux de l'occultisme.

Qu'il nous permette maintenant de le mettre aux prises avec ceux-ci.

IV

LA SCIENCE ET L'OCCULTISME

1. — *Savants inébranlables.*

Remarquons bien toujours cet enchaînement étroit des idées. A la suite de cette même phrase dans laquelle M. Renan récuse, au nom des lois naturelles, « les miracles de l'époque de Tibère, » c'est-à-dire

1. *Musée des Sciences*, t. III.

l'Évangile, il se voit obligé de passer immédiatement aux thaumaturges magnétistes qui, dit-il, « récusent à leur tour, toujours *pour bonnes raisons,* le jugement de l'Académie des sciences, etc.[1]. »

Nous devons donc continuer à le suivre pas à pas, et, pour lui plaire, nous allons régler aujourd'hui le compte courant, ouvert depuis bientôt dix ans, entre l'occultisme et la science.

Autour de ce drapeau de la *spiritophobie* scientifique et générale qui fait toujours notre étonnement, il y a cependant encore deux camps très-distincts, celui des *inébranlables* et celui des *très-embarrassés.*

SAVANTS INÉBRANLABLES ! pour commencer par les premiers, ils sont donc toujours en majorité, les savants qui ne laissent aux crédules que le choix entre ces deux épithètes : imbéciles ou fripons. Voici donc toute une génération de critiques s'imaginant que des milliers d'expérimentateurs, suffisamment instruits, sensés et bien portants, ont cru voir des tables se soulever sans contact, quand elles restaient à terre, des livres se produire sous leurs doigts, quand il n'y avait que du papier, des fantômes serrer leurs mains, quand il n'y avait que de la chair et des os ! Il faut, en vérité, que cette spécialité de dénégateurs estime bien haut sa force et sa propre *santé,* pour concevoir, au milieu du siècle des lumières, une telle opinion de l'intelligence humaine ? Aussi leur est-il impossible de persister bien longtemps dans cette appréciation miséricordieuse, et se voient-ils forcés de revenir aux vieilles et sévères explications, par le mensonge et par la jonglerie.

Ainsi, nous avons vu ces jours-ci des hommes fort sensés à leur tour, et tout aussi *bien portants* que nous, mais arriérés de vingt années pour le moins, reprendre à nouveau la question magnétique tout juste au point précis où l'avaient laissée Mesmer, Cagliostro et les plaisanteries décrépites de Thouret. On a vu quelque chose de plus fort : on a vu l'Académie écouter ces *nouveautés,* et, cinq ans après les avertissements d'Arago sur « l'imprudence du mot *impossible* appliqué à cet ordre de faits[2], » rétablir ce mot en grosses lettres sur le plus usé de ses drapeaux. C'était trouver bon par conséquent que l'on continuât d'en appeler toujours à Robert-Houdin alors même que ce savant loyal avait solennellement et chaleureusement *affirmé, après conscienciеuse expertise,* que « ces faits n'avaient absolument rien de commun avec son art et ses travaux[3] ; » c'était encore rabaisser les

1. *Chaire d'hébreu,* loc. cit.
2. Mot d'Arago, pris pour épigraphe de notre premier Mémoire.
3. Voir le Ier chapitre de notre premier Mémoire, intitulé : « *L'expertise d'un grand maître.* »

grands noms de Jussieu, Georget, Andral, Rostan, Ferrus, Jules Cloquet et tous les académiciens signataires de la fameuse enquête de 1831, enquête collective, unanime et complétement affirmative, résultat de cinq années de persévérance et d'études.

C'était, disions-nous, immoler une étude monumentale à l'on ne sait quelle enquête microscopique tentée hier chez tel ou tel inconnu, et dont le résultat négatif prouvait, osait-on dire, que tout était à recommencer[1].

On a vu quelque chose de plus prodigieux encore : on a vu des savants distingués chercher, et, qui mieux est, trouver dans un certain craquement musculaire et artificiel de la jambe la grande explication de tous les *esprits frappeurs* des deux mondes[2]. On en a fait l'expérience en pleine Académie qui, dans l'excès de sa joie, ne s'est même pas aperçue, qu'en applaudissant à outrance à cette *immense* découverte elle sifflait du même coup des hommes comme Faraday, Carpenter, Gregory, Reichenbach, Chevreul, Babinet, Seguin, Montgolfier et cent autres, qui, non contents de publier de longs et sérieux articles sur leurs expériences propres et par conséquent pures de tout craquement musculaire, les ont, presque tous, sans les comprendre il est vrai, proclamées du moins comme reposant sur des phénomènes réels et dignes du plus haut intérêt[3].

A ces derniers le soin de relever comme il convient cette injurieuse et ridicule bouffonnerie!

Ceux qui nous trouveraient ici trop sévère devraient, au contraire, nous trouver trop indulgent. Ils ne savent donc pas que pour cet ordre de savants, nous tous, amis ou ennemis de ces choses, mais avant tout esclaves de l'évidence, nous ne cesserons jamais d'être ce que nous étions, il y a quarante ans, pour le *Dictionnaire des sciences médicales*, c'est-à-dire « des bigots crédules et ignares, des sots ignobles, des cervelles de vieilles femmes, etc.[4] : » baptême renouvelé et recommencé dans ces dernières années par M. Foucault, déplorant, à propos de nos faits contemporains, « l'imbécillité de ces pauvres et ignorants légistes, administrateurs, philosophes, agriculteurs, hommes politiques, *canaille, sotte espèce*, devenus la proie des illusions, des

1. Voir le livre sur *le Magnétisme*, par M. M..., *lauréat* de l'Académie.
2. Voir le compte rendu de la séance de l'Académie des sciences du 18 avril 1859.
3. Voir notre Appendice complémentaire du premier Mémoire, chapitres I et II.
4. Voir article : IMAGINATION.

superstitions les plus honteuses, ne sachant ni observer ni raisonner[1], etc. »

On voit que cette fois le baptême devient démesurément collectif, et que les parrains qui nous imposent de tels noms nous envoient assez carrément avec la moitié de la société, à *tous ces diables* que le sacrement suppose, mais dont le mot seul les met en fureur.

Pauvres savants, assez dénués de philosophie pour ne pas s'apercevoir que si toute cette *canaille* se fait trop souvent illusion en se trompant sur la valeur de ses inspirateurs, eux se font, de leur côté, une illusion bien autrement grossière en ne devinant pas le vrai *dessous de toutes ces cartes,* si transparent pour tout homme qui sait voir. Hommes d'expérience, dirons-nous en finissant, ces tribuns de la négation donnent à l'expérience et à l'observation la plus cruelle entorse qu'elles aient peut-être jamais reçue; hommes de lettres et d'une érudition sans pareille, ils n'en suivent pas l'application si frappante et si continue dans l'histoire; hommes de génie, ils feraient trembler pour leur bon sens; hommes sincères enfin, ils feraient douter de leur franchise, si nous ne connaissions pas d'ailleurs leur honorabilité et leurs mérites.

Sachons donc leur pardonner, tout en tremblant pour leur honneur futur, et contentons-nous de leur laisser maintenant infliger une leçon d'autant meilleure, qu'elle va leur être donnée par des collègues et des amis non moins aveugles, mais plus justes et qu'ils auront quelque peine, cette fois, à ranger parmi la *sotte espèce.*

2. — *Savants embarrassés. — M. le Dr Littré.*

Nous donnions, au début de cette introduction, un spécimen historique du savant *ébranlé :* c'est celui *qui pousse les portes* pour s'assurer du silence, et qui change le *prétérit* : « J'ai tout vu » en ce *futur* protecteur : « Il faudra voir ».

Le savant EMBARRASSÉ est tout autre chose; comme il ne lui vient pas dans l'idée qu'il puisse jamais être *ébranlé,* il s'aventure plein de confiance et ne craint nullement de confesser des embarras dont il entend bien se tirer tôt ou tard à son honneur. Éclaireur téméraire de l'armée scientifique, vous le voyez s'élancer en tous sens et gravir

1. Voir le *Cosmos* de juin 1853, et le livre de M. de Gasparin, t. I, 1re partie.

toutes les hauteurs sans se douter de tous les *Aspromonte* que peut recéler une question.

Depuis nos dernières luttes avec MM. Babinet, Faraday, Chevreul et de Gasparin, d'autres antagonistes ont donc surgi dans le même camp, et, pleins de mépris pour les entêtements et les dédains de leurs collègues, n'ont pas craint de les contredire en déclarant la question *digne du plus sérieux examen.*

En tête de ces critiques nouveaux, voici venir d'abord M. le docteur Littré, le chef de cette *philosophie positive,* à laquelle la *Revue des Deux Mondes*[1] promettait il y a quelque temps « l'avenir et la domination universelle (*sic*). » En attendant cet avenir (puisse Dieu nous l'épargner!) M. le docteur Littré est sans contredit, dans le présent, l'esprit le plus net et souvent le plus loyalement logique dans la voie qui conduit une intelligence... aux abîmes.

Chef d'une école vouée exclusivement aux faits *visibles* et *palpables,* M. Littré a senti tout ce qu'il y aurait de révoltant à taire un vrai déluge de faits *visibles* et *palpés.* Il n'a pas voulu déshonorer son principe ; mais comme aucun de ses amis ne lui eût jeté la première pierre pour un péché si commun, on doit lui savoir un gré infini de sa prise au sérieux.

Il y a toutefois bien des manières d'obéir à un devoir. Voyons quelle est la sienne.

D'abord son exposition ne manque ni de largeur ni de fidélité. Après avoir raconté et, par conséquent, accepté les manifestations surnaturelles des siècles passés, telles que « les possessions de religieuses qui se voyaient arracher violemment de leurs mains les vases qu'elles tenaient, déchirer les chairs, retourner tous les membres, soulever en l'air tout le corps, malgré les efforts des nombreux assistants, etc., » il consent à nous montrer, sous le pontificat de Jules II, « cent soixante démoniaques, dans la bande desquels *on remarquait des personnes mortes depuis longtemps, qui nommaient les gens qu'elles n'avaient jamais vus...* ou lisaient dans la pensée d'autrui, etc., etc. » Puis les phénomènes des camisards : « Phénomènes *sans exemple* dans l'histoire, dit-il, où nous voyons un enfant de quinze mois prophétisant dans son berceau, *distinctement* et *à voix haute...* » Puis encore les merveilles si connues du diacre Pâris, merveilles telles que « le don de la parole inspirée, *l'invulnérabilité* complète des fanatiques au milieu des distensions, pressions, supplices auxquels succédaient ensuite les pirouettements incessants et à vitesse

1. 15 janvier 1860.

prodigieuse, etc., etc.[1]. » M. Littré accepte tout cela, puisqu'il espère l'expliquer, et pour un débutant c'est assez généreux.

Arrivant enfin aux phénomènes de 1853 : « Il y avait longtemps, dit-il, qu'aucun grand fait de ce genre ne s'était produit dans les temps modernes. Tout se réduisait à des cas isolés, sans importance, lorsque tout à coup reparaît sous une autre forme un *ébranlement analogue* à celui des âges précédents... meubles qui craquent, tables qui causent, qui comptent, qui, par leurs moteurs invisibles, *jouent des airs* sur des instruments, sonnent les cloches, exécutent des marches militaires. Ailleurs, des mains sans corps... des formes humaines diaphanes *dont on entend parfois la voix*. Tout à côté, des porcelaines qui se brisent, des étoffes qui se déchirent, des fenêtres brisées à coups de *pierres,* phénomènes qu'il faut *rapprocher* de celui des vases que nous avons vus arrachés aux religieuses, et des suspensions de ces religieuses quelques instants dans les airs[2]. »

Tous ces détails, M. Littré les retrouve donc partout. « Aujourd'hui, dit-il, il ne s'agit plus de jansénisme, mais bien de modifier par tout cela les conditions d'existence, la foi, la philosophie du siècle et le gouvernement du monde. »

Mais notre savant rapporteur rencontre alors les incroyants.

« Sans doute, en aucun temps, dit-il, il ne manque d'esprits incrédules;... mais *nier et expliquer sont deux choses fort différentes,* dont l'une ne remplace jamais l'autre. »

On voit donc qu'il s'agit d'apporter une doctrine. M. Littré se charge d'en fournir une qui « n'a jamais surgi dans le moyen âge, » et c'est grâce « aux progrès de la pathologie » qu'il va pouvoir la présenter.

« Ne voyez-vous donc pas, dit-il, que chaque fois qu'il s'agit de possessions, il survient des tremblements, des convulsions. Est-ce que ces accidents ne sont pas de la compétence du médecin ? »

Ce premier argument n'est pas heureux. On croit rêver pour peu que l'on ait parcouru ces in-folio démonologiques du moyen âge. Comme ces vrais savants, tant admirés par le docteur Calmeil lui-même, auraient accueilli ce raisonnement : « Les effets sont nerveux, donc la cause est nerveuse ! » Autant nier tout d'un coup l'action de l'esprit divin sur la matière. Quand le chagrin, la peur, une idée, un sentiment quelconque vous donne une attaque de nerfs, va-t-il donc

1. Voir la *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 février 1860, pages 851, 853, 856, 857.
2. Id., ibid., p. 859.

forcément s'ensuivre que l'essence du chagrin ou de la peur ne puisse être que nerveuse? Prenons-y garde, la médecine symptomatique, qui traite les symptômes au lieu de traiter la vraie cause, a toujours passé pour la plus pauvre des médecines; à plus forte raison quand elle confond l'agent morbide avec son siége, ou la blessure produite avec l'*épine* matérielle ou morale qui la cause.

« Mais c'est l'hallucination qui domine et qui change les apparences des choses aux yeux de l'halluciné[1] ! » Soit, mais sortons donc un moment des effets nerveux qui peuvent donner le change aux esprits inattentifs. Rappelons bien surtout cette maîtresse règle pour toutes les théories du monde, qui consiste dans le rejet immédiat de celle qui ne peut s'appliquer qu'à une certaine partie des problèmes; or, n'aurions-nous donc ici que des effets nerveux? Et les *porcelaines qui se brisent*, et *les fenêtres fracassées à coups de pierres*, et les concerts aériens, et les voix que tout le monde entend, et les marmots qui *prêchent au berceau*, et les *invulnérabilités* au milieu des massacres, qu'allons-nous donc en faire, s'il vous plaît? Tout cela va-t-il devenir un effet de l'hallucination collective? Mais vous n'y pensez pas, tous ces faits font partie de votre rapport et vous les dédaignez! Il est vrai que le plus minime d'entre eux ferait voler votre théorie en éclats, mais que pouvons-nous y faire? Que deviennent des « modifications graves dans la *sensibilité générale* et le trouble des sens? » Lorsqu'il s'agit d'expliquer soit le cigare emporté sur les lèvres, comme chez M. de Saulcy, soit la main brûlée sur une table de marbre, comme celle de Mme de S..., soit le bras déchiré par des morsures imprimées sur la peau sans toucher aux vêtements qui la couvrent, comme chez Mme Bénézet[2], c'est dépasser, convenons-en, toute mesure dans l'abus des explications dérisoires.

On nous les donne cependant comme supérieures à celles de toute l'antiquité : on se trompe. Consulté précisément sur ce même ensemble de phénomènes, le fameux théurge Jamblique répondait à son collègue Porphyre, qui lui demandait, comme M. Littré, s'ils ne seraient pas dus à un certain état pathologique causé par une *surexcitation du cerveau*, Jamblique, disons-nous, répondait comme nous-même : « La meilleure manière de dissiper vos doutes, ô Porphyre, est de remarquer... que tantôt ces *devins* sont incombustibles, invulnérables, qu'ils se fendent les bras avec des couteaux, sans qu'ils y fassent seulement attention;... que tantôt les *portes s'ouvrent* et que

1. *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 février 1860, p. 866.
2. Voir notre Appendice complémentaire du 1er mémoire, ch. III.

les *liens se rompent* à leurs voix;... qu'on entend parfois autour d'eux une harmonie ravissante;... qu'à tel ou tel moment ils deviennent invisibles *à tout le monde. L'extase n'est donc pas tout*... N'en confondez pas d'ailleurs les deux espèces, l'une matérielle, pathologique et *inintelligente,* l'autre réglée et surintelligente, etc., due aux anges ou aux démons, etc.[1]. »

On voit que rien n'échappait à Jamblique, et que ses distinctions, inaperçues de toute l'école moderne, s'accordaient parfaitement avec celles de tous nos théologiens et médecins catholiques.

Nous en dirons donc autant à M. Littré pour ses *fenêtres* enfoncées et pour ses *porcelaines* brisées, dont il ne pourra faire des extatiques.

Mais, par exemple, nous le complimenterons sincèrement sur la largeur d'esprit qui lui a permis de bien mesurer toutes les proportions et toute la portée philosophique et historique du problème. Ici, par exception, il ne s'est pas trompé : « LA GRANDE ET SINGULIÈRE MANIFESTATION DES PHÉNOMÈNES DE 1853 EST UNE FORME NOUVELLE DE CELLES QUI PRÉSIDÈRENT A TOUS LES DÉBUTS DES SOCIÉTÉS ANTIQUES. »

« Ces phénomènes, continue-t-il, se mêlent avec les sciences d'une façon singulière et même INEXTRICABLE, si, les méconnaissant dans leur essence, on essaye de les nier (ce qui est contraire à toute critique historique), soit de les interpréter par des phénomènes physiques ou par de simples jongleries (ce qui est contraire à la doctrine médicale). L'origine des sciences occultes se lie aux plus anciens souvenirs de l'humanité. Aux temples étaient joints des oracles, des prophètes annonçant les choses futures... la guérison des maladies était du domaine sacerdotal... La foudre tombait-elle; il fallait intercéder et détourner les funestes influences par des conjurations ou des cérémonies religieuses. Beaucoup de temples étaient le théâtre de visions ; en vertu *d'un pouvoir concédé,* les prêtres faisaient descendre la divinité de son séjour éthéré... Les morts eux-mêmes n'étaient pas soustraits à la puissance dont les temples disposaient ; on *savait* les évoquer de leurs tombeaux oubliés, les faire *voir* et *toucher* par ceux qui venaient interroger les hommes disparus de ce monde... Ainsi donc, on le voit (c'est toujours M. Littré qui parle), le point d'histoire dont M. Salverte a fait l'objet de ses recherches est digne de beaucoup d'intérêt. Il appartient aux plus antiques annales de l'humanité, il se lie aux institutions les plus élevées et les plus puissantes[2]... »

1. Jamblique, *de Mysteriis Ægypt.*, sect. III, du ch. I au XXXI[e].
2. Introd. au livre des *Sciences occultes*, d'Eusèbe Salverte, réédité tout dernièrement par le docteur Littré.

Tout cela est vrai, tout cela est évident, tout cela constitue la grande leçon que nous avons promise aux savants *inébranlables*. Il nous suffit de savoir que les éléments du problème sont les mêmes dans tous les siècles, et puisqu'ils ont *présidé à l'origine* de toutes les sociétés, voici notre question, si humiliée jusqu'ici par l'inintelligence générale, la voici, disons-nous, élevée, grâce à M. Littré, à la dignité de la plus importante de toutes les questions historiques et sociales. C'est donc un acheminement à la compréhension du mot, si peu compris, du père Ventura : « Ce que nous voyons ici, C'EST LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT DE NOTRE SIÈCLE. »

Mais voyez ce que c'est de ne rencontrer la vérité que sur le terrain du faux! A la tête de quel ouvrage, s'il vous plaît, M. Littré, qui ne voit dans tous ces phénomènes qu'un état pathologique et *passif*, vient-il placer une telle introduction ? Précisément à la tête du livre destiné à la démonstration de la jonglerie antique et de l'adresse avec laquelle la magie se trouvait exploitée par un sacerdoce aussi fourbe que savant!...

Aussi, M. Littré sent-il si bien son inconséquence, qu'il commence par implorer l'indulgence de ses lecteurs pour l'ami ou plutôt pour l'*ennemi* qu'il réédite. « A l'époque, dit-il, où M. Salverte fut conduit à écrire son livre, sous le souffle philosophique du XVIIIe siècle, c'est-à-dire alors que, tout en acceptant la réalité de bon nombre des *récits* merveilleux transmis par l'histoire, on refusait de croire à aucune *merveille*, que lui restait-il ? UNE IMPASSE, si l'hypothèse d'une *science perdue*, capable d'expliquer tout cet ensemble de récits, n'était venue à son secours. »

Vous l'entendez, sans cette science perdue, UNE IMPASSE. Or, comme quelques pages plus haut M. Littré a grand soin de nous dire et de nous prouver que cette même opinion d'une *science perdue* « n'a pu résister à la critique, que c'est une hypothèse à laquelle tous les appuis ont manqué et qui ne peut servir à rien édifier[1], » nous ne voyons pas qu'il nous reste autre chose que l'impasse annoncée. Cependant, frappé lui-même des dangers solidaires qui menacent également le livre et son introduction, nous le voyons essayer d'un tiers parti qui consisterait dans la distinction des sciences et des arts et dans le refus que l'on peut faire à l'antiquité des premiers, tout en lui accordant les seconds[2]. Mais cette distinction par trop subtile ne lui servirait à rien, puisque d'un bout à l'autre du livre de Salverte

1. Introd. ibid., p. 11.
2. Id., ibid., p. 17.

il n'est question que de prêtres jongleurs comme Philippe et Bosco, astronomes comme Le Verrier, physiciens comme Becquerel, chimistes comme Regnault, etc., ou plutôt de savants bien supérieurs à ceux-ci, puisqu'ils forment et mènent les sociétés à l'aide de connaissances et de lumières tout à fait perdues; tandis que, dans la théorie Littré, il ne s'agit, au contraire, que de prêtres « imbus comme gouvernants des mêmes idées que les gouvernés, subordonnés eux-mêmes aux sciences *surnaturelles,* commençant par éprouver la *sainte* terreur qu'ils répandent, et ne sachant conjurer les fléaux ou réaliser les merveilles QUE PAR les prières, les conjurations et les rites[1]. »

Il nous semble que rien n'est plus *passif* et *résigné* qu'une telle disposition morale, comme rien n'est moins favorable à l'application frauduleuse de tous *les procédés* scientifiques. M. Littré a donc grandement raison de conclure que « ce qui suffisait comme doctrine au XVIIIe siècle et à ses disciples ne suffit plus de notre temps, et qu'il faut renoncer à demander uniquement aux *secrets habilement* employés par une science primitive les notions de magie et de surnaturalisme[2]. »

Voici, encore une fois, de la franchise très-loyale. Mais, nous le demanderons toujours, pourquoi rééditer, encenser et propager cette malheureuse théorie qui, menant ceux qui l'adoptent à une IMPASSE, pourrait fort bien mener ceux qui la patronnent aux *gémonies?* Ah! c'est que, s'il ne s'agissait pas de M. Littré, on dirait que la théorie n'est probablement pas sa véritable préoccupation.

Derrière l'ami maladroit que l'on combat se trouve le collaborateur très-habile auquel on applaudit. En définitive, d'une manière ou d'une autre, à l'aide de tel ou tel *bélier,* on s'attaque aux mêmes murailles, et pourvu que la *delenda Carthago* soit renversée, il importe assez peu d'en analyser les moyens.

Mauvais jeu; car, plus tard, l'histoire se charge, elle, de traduire ces moyens à sa barre et d'en peser avec soin les valeurs. De même que le XIXe siècle se rit des théories du XVIIIe, le XXe siècle, à son tour, pourrait bien appliquer à celles du XIXe les épithètes de *fausses, étroites, insoutenables,* et ne conduisant qu'à la plus *inextricable* des IMPASSES.

1. Introd. ibid., p. 27.
2. Id., ibid., p. 57.

3. — *M. Alfred Maury et son hypnotisme.*

M. Maury nous pardonnera de le classer si légèrement dans le camp des très-embarrassés. Il nous a semblé qu'il devait l'être, ne fût-ce qu'en raison de ses antécédents et de tous ses débuts compromettants; impitoyable jadis pour tous ceux qui s'occupaient de magnétisme, mais beaucoup trop poli, cependant, pour leur appliquer aucune des épithètes citées plus haut, M. Maury, si nous ne nous faisons pas illusion, commença à manifester quelques velléités d'amendement à leur égard vers l'époque de l'apparition de l'hypnotisme, c'est-à-dire vers la fin de 1859.

C'était encore un bien grand événement, en apparence, que l'apparition de cette dernière merveille, et puisqu'il figure ici comme base de conversion, nous manquerions à tout l'esprit de notre règlement de compte, si nous le passions sous silence.

Nous nous rappelons encore le jour où M. le docteur Velpeau, sur la foi de Braid, Azam et quelques autres, daigna (lui, le fougueux ennemi du magnétisme!) présenter cet hypnotisme à l'Académie des sciences, s'il vous plaît, comme un fait expérimenté déjà dans plusieurs hôpitaux, et promettant « un moyen anesthésique *préférable à tous les autres*, et, à coup sûr, plus maniable que l'éther et le chloroforme. » Pendant six mois, en effet, c'était à qui dans les hôpitaux produirait à moins de frais ce sommeil si facile et si précieux. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs des preuves de cet enthousiasme médical.

Comment n'aurait-il pas existé? Il suffisait de suspendre une simple lame de couteau, un étui, un crayon, n'importe quel objet, au-dessus des yeux du malheureux condamné à loucher, pour que le *sommeil* suivît immédiatement ce strabisme artificiel. L'effet était instantané, incomplet peut-être, mais sans le moindre danger. Quelle découverte! Quant à la théorie, elle était des plus simples: « Les nerfs moteurs des muscles qui desservent les deux yeux, tirant leur origine de la protubérance annulaire qui se trouve à la base du cerveau, ce dernier se trouvait nécessairement congestionné par cette tension de la vue et de la protubérance cérébrale. »

On ne s'étonnait plus que de deux choses: c'était que tous les observateurs des astres suspendus verticalement sur leurs têtes ne devinssent jamais louches, et que tous les louches de profession ne passassent pas leurs jours et leurs nuits à dormir, ou pour le moins à

endormir ceux qui avaient le malheur de vivre et veiller auprès d'eux. Quant à la recette, on la retrouvait partout et jusque dans l'*Ars magna* du bon Kircher, qui aurait plus d'une fois expérimenté l'hypnotisme sur une poule et chaque fois avec un nouveau succès. Mais il faudrait voir le contexte, pour bien comprendre le sens et la pensée de l'auteur; jusque-là nous pouvons soupçonner très-fort ladite poule d'appartenir à la famille de ces coqs surintelligents que le même Père nous montre « au milieu d'un cercle kabbalistique, entouré d'hiéroglyphes et des vingt-quatre lettres de l'alphabet. « Sur chacune de ces lettres, dit-il, on dépose un grain de millet, puis on introduit l'animal. C'est lui que l'on charge de répondre à toutes vos questions au moyen des grains de millet qu'il choisit lui-même, de manière à former toujours un sens parfait [1]. »

Mais ce coq tout spécial, véritable *medium* emplumé, n'était pas le coq de tout le monde; collègue de toutes les *tables sacrées* de l'antiquité (*trapezæ*), et ne figurant jamais sur celles du festin (*mensæ*), tenons pour bien certain que ce *coq* fétiche était un véritable *aigle* auprès de celui de nos volaillers.

Au reste, quelle que fût l'opinion du bon jésuite sur sa poule hypnotisée, personne dans Paris, en 1860, n'eût osé la tourner en ridicule jusqu'au jour où nos savants hypnotistes concevaient enfin le soupçon que ce sommeil-là pouvait avoir plus d'un point de contact avec celui du magnétisme animal. Le réveil était un peu dur pour des gens qui avaient passé leur vie à nier ce dernier. Cependant ils se retournèrent avec assez d'habileté et commencèrent à entrevoir quelque vérité chez Mesmer. M. Velpeau annonça qu'on avait enfin « trouvé la clef de *certains* succès du magnétisme, dont tout le monde savait (avis encore aux inébranlables!) que le sommeil était le seul fait réel et concluant. »

Mais personne ne vira de bord avec plus de dextérité que M. Maury. « Le magnétisme animal, écrivait-il [2], est entré dans une voie véritablement scientifique, depuis que quelques-uns de ces faits ont été vérifiés par des esprits *prudents* [3]. Cette révolution est toute récente et ne fait que commencer. »

Dans l'ardeur de son zèle, il trouve M. M...., le dénégateur inébran-

1. *Œdipus Ægypt.*, pars III.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1860. Cette revue est toujours l'arène de laquelle on lance les ballons d'essai.

3. Est-ce que Jussieu, Georget, Andral et la Commission tout entière de 1831 avaient manqué de prudence?

lable dont nous avons parlé plus haut, *peu concluant*[1] : « Devant l'hypnotisme, dit-il, il n'est plus possible d'admettre un simple effet d'*imagination*... Quant au principe,... ce ne peut être le principe mystérieux qui nous anime... C'est donc tout simplement une hypérhémie ou pléthore du cerveau. » Dans tous les cas, M. Maury avait raison : « Ce terrain lui paraissait semé de ronces et d'épines[2]. »

Maintenant, à notre tour : pourquoi donc, s'il vous plaît, cet hypnotisme si simple, si commode, si peu dangereux, si *préférable* à l'éther et au chloroforme, a-t-il donc disparu un beau jour de ses théâtres de gloire et de succès ? A nous autres, gens du monde, on n'en dit plus un mot, et dans les feuilles médicales le silence est absolu. Pourquoi ? Personne ne nous l'a jamais révélé. Ici encore la science aurait-elle donc pivoté sur elle-même avec autant de dextérité que pour les *esprits frappeurs ?*

Eh bien ! puisqu'elle ne veut pas articuler ses raisons, nous sommes encore une fois forcé de les chercher nous-même. Nous l'avons entendue tout à l'heure présenter le *sommeil* magnétique comme le *seul* effet *réel* du mesmérisme. Mais avait-elle bien étudié ce sommeil et demeurait-elle bien certaine de son identité avec le sommeil de toutes nos nuits ou même avec celui du chloroforme et de l'éther ? M. Maury prétend que oui, et se déclare plus compétent que tout autre, « attendu, dit-il, qu'une disposition maladive, due à un excès de pléthore dans les vaisseaux sanguins[3], l'a rendu fort sujet à des accès d'hypnotisme ; » et comme il n'a jamais éprouvé, pour sa part, dans ces accès singuliers que « des visions en rapport avec ses idées habituelles, c'est-à-dire des *ravivements de mémoire,* » il ne saurait y avoir autre chose, « il n'y a aucune de ces prétendues visions qui se soit sérieusement réalisée[4]... » Une seule fois, en rêve, il s'est cru l'auteur de deux excellents vers latins, mais, les retrouvant plus tard dans son Virgile, il s'est assuré qu'ils n'étaient qu'oubliés. Cependant il avoue, comme M. Brierre de Boismont, qu'il « y en a parfois de bien surprenants, » mais ils tiennent, dit-il, « à un sentiment plus ou moins prononcé du temps. »

Il est vraiment fâcheux que tous les expérimentateurs de l'hypnotisme n'aient pas été doués de la même *prudence* ou affligés de la

1. Voir plus haut.
2. *Revue des Deux Mondes,* citée tout à l'heure, p. 225 et 255.
3. Maury, *Rêves,* p. 255.
4. Voir le § III du IIIe ch. de ce IIe vol., p. 151, et les aveux de M. Brierre de Boismont.

même disposition maladive que M. Maury, car alors ils n'auraient pas vu dans ce phénomène tout autre chose, et la question ne serait plus à reprendre aujourd'hui. Mais, dès le 15 janvier 1860, la *Revue médicale* avait jeté ce cri très-alarmant : « Garde à vous ! Bien que les expérimentateurs de l'hypnotisme soient évidemment des hommes parfaitement moraux et renommés pour leur scepticisme scientifique,... étudions-le bien, car un homme de notre connaissance ne doute pas que l'hypnotisme ne tienne par quelque chose à l'état que manifestaient les *possédés* des siècles passés. Toutes les suppositions sont permises en présence d'un phénomène aussi insolite que celui qui nous occupe. »

Puis, quinze jours après : « L'hypnotisme sommeille. C'est son tour ; ses promoteurs les plus ardents se *ravisent* en voyant à la réflexion que *plus on y regarde de près,* plus le nouveau venu ressemble au magnétisme somnambulique qu'ils ont nié jusque là. »

A son tour, dans son numéro du 17 décembre 1859, la *Gazette médicale* énumérait les expériences brillantes des hôpitaux tout en ne se prononçant pas sur l'intensité de l'insensibilité. Mais pour elle ces expériences « soulèvent déjà un coin du voile qui couvre les merveilles du magnétisme, et nous permettent d'entrevoir l'entrée du chemin qui conduira à l'explication physique de plus d'un phénomène d'apparence surnaturelle... »

Dans le numéro suivant (24 décembre) le même journal reprenant le même sujet : « La question d'insensibilité, dit-il, en laisse debout un certain nombre d'autres pleines du plus vif intérêt... Le mode de *production* de ce singulier sommeil avait amené sur les lèvres des moins clairvoyants le mot *magnétisme* : la ressemblance était frappante et les traits généraux sont les mêmes. »

D'abord, pour le journal, ce bienfaisant cadeau « est un état morbide et tient de très-près à l'hystérie... Quant aux phénomènes de l'ordre intellectuel et moral, on retrouve là les apparences communes chez les magnétisés, sauf, bien entendu, tout ce qui peut tenir au don de *deuxième vue,* de *transposition des sens,...* etc., et à tout le cortége des jongleries connues. Gardons-nous donc de laisser traiter devant nous de tels sujets avec insouciance et légèreté. »

Mais nous voici parvenus au numéro du 14 janvier, c'est-à-dire à deux mois de date. Ici la ressemblance avec le somnambulisme magnétique se dessine davantage : « Dans cet état, dit toujours le même journal, on voit *à distance,* on a toujours (sans montre et sans pendule) la notion la plus exacte des heures... On pourrait prendre ces détails pour l'effet d'une supercherie ; mais comment les maladies

pourraient-elles produire à volonté la sueur froide qui baigne leur visage?... »

... En outre : « Des phénomènes du même ordre, mais présentant un caractère beaucoup *plus redoutable,* se sont offerts depuis à notre observation... Une dame se mit à répondre à notre curiosité scientifique par des confidences d'une autre sorte, et *tellement graves, tellement dangereuses pour elle-même,...* que nous nous empressâmes de la réveiller. L'assistance, heureusement, n'y put rien comprendre[1]. Ici, *l'humanité vient retremper sa conscience;* elle n'a oublié, en effet, ni les épidémies démoniaques du moyen âge, ni celles des temps modernes, ni la *raison* doutant d'elle-même, humiliée, désolée, et, dans son impuissance à ressaisir le fil qui conduit des causes aux effets[2], laissant proclamer devant elle le pouvoir des sortiléges, des esprits et des démons. »

On voit que la lumière progresse.

Enfin, nous arrivons aux premiers jours de mars, et c'est un professeur agrégé de la Faculté de médecine, le docteur Henri Roger, qui livre à un journal très-sérieux le résumé de ses méditations.

Après avoir montré que les lignes de craie cabalistiques tracées simultanément sur le bec d'un coq et sur le sol ne sont que le plagiat des lignes de craie magiques tracées sur son parquet par le baron Du Potet, lignes *que l'on ne peut franchir* sans tomber *ipso facto* dans des accès cataleptiques ou épileptiformes, M. Roger continue : « Ah! si l'hypnotisme s'était présenté avec tout ce cortége de faits *surnaturels,* qui l'identifie *complètement* au magnétisme, il eût été, sans nul doute, rejeté comme son devancier par ceux-là mêmes qui s'étaient laissé séduire un moment. Certes, il n'aurait trouvé ni un patron illustre, ni des promoteurs ardents et ambitieux. Il n'est parvenu à *se glisser* dans les compagnies savantes qu'à l'aide d'un déguisement... A l'inverse du chloroforme, dont l'action irrésistible s'étend sur tous à peu près sans exception, l'hypnotisme ne réussit guère que... sur les

1. Rappelez-vous le rapport *secret* de Bailly et de Franklin sur le *désordre moral* résultant du baquet mesmérien... Rappelez-vous cette exclamation d'un savant séduit un moment par le phénomène des *tables :* « Pères et mères, qui tenez au repos de vos familles, ne les laissez jamais former une chaîne magnétique et se mêler de la danse des tables! »

Rappelez-vous encore les plaintes d'un grand nombre de médiums sur les paroles et les images que leurs mains finissent par tracer *malgré eux* à la fin même des sermons les plus édifiants. C'est toujours la même chose.

2. Non pas, mais des effets à leurs causes nécessaires, ce qui est absolument le contraire.

femmes que tourmente *l'hystérie,* comme autrefois sur les pythonisses. En *résumé,* l'hypnotisme *n'étant que le magnétisme,* et celui-ci ne comptant plus parmi les choses de raison et de science, la merveille nouvelle s'en est allée rejoindre dans le gouffre de l'oubli les *tables tournantes* et les *esprits frappeurs.* »

Comprenez-vous maintenant pourquoi tous ces beaux discours sur l'hypnotisme dans nos feuilles médicales sont restés si subitement à moitié de leur chemin? Et pourquoi M. le docteur Le Gouest, professeur et chirurgien au Val-de-Grâce, au moment de lire un long rapport sur ce sujet, a reçu l'ordre de... se taire?

Il ne ressort pas moins d'une déconvenue si brillante de très-grands enseignements :

1° La réalité, garantie cette fois par des hommes *supérieurs, irrécusables* et absolument *étrangers au magnétisme,* des faits magnétiques *surnaturels, qui, malheureusement, ne se sont pas présentés tout d'abord.*

Qu'en dit M. M...., cette fois, et comment M. Foucault s'y prendra-t-il pour réitérer ses épithètes de *canaille* et de *sotte espèce,* adressées à tous les autres témoins de ces MÊMES FAITS?

L'hypnotisme, ici, s'étant *déguisé* tout seul et *glissé tout seul* dans la science, doit être bien adroit par lui-même! Où peuvent être cette fois les compères?

2° L'Académie des sciences a donc le plus grand intérêt à ne pas nier en principe de tels faits et à les étudier un peu plus longtemps, ne fût-ce que pour les éconduire un peu plus vite.

3° M. Maury, en étayant toute sa thèse antimerveilleuse, sur les théories d'un hypnotisme chassé pour ses faits merveilleux, a construit ici sur une base qui n'existe pas ou dont il ne connaît pas toutes les conditions.

L'*Union médicale* avait donc bien raison de s'écrier, le 22 décembre 1853, par la plume du docteur Amédée Latour, rendant compte des adhésions obtenues par notre livre des *Esprits :* « Que les savants contemplent aujourd'hui où conduisent la plaisanterie et le dédain! Je laisse la parole à ces faits, ils sont cent fois plus éloquents que tout ce que je pourrais dire! »

Mais ce qui nous intéresse le plus dans les œuvres de M. Maury, c'est que, tout en faisant fausse route comme psycho-physiologiste, il voit parfaitement, comme M. Littré, qu'il s'agit ici de *toute l'histoire,* et qu'il y retrouve à chaque page tout son *hypnotisme* si bien éconduit et dévoilé.

Il a donc publié un livre fort savant, comme il sait les faire, c'est-

à-dire rempli d'érudition, et, dans lequel, à l'instar de son collègue, il reconnaît « la *grande importance* de ces questions au point de vue de l'histoire sacerdotale et politique de tous les temps. Pour lui, il est vrai, même origine et même valeur pour tous les faits merveilleux, qu'il s'agisse de la verge de Moïse, des miracles de nos saints ou du manitou du sauvage. Nous sommes prévenus, et voici la seule consolation qu'il nous laisse : c'est que cette magie était loin de ne reposer que sur la crédulité et le mensonge [1]. » Quant à l'exposé de ses phénomènes, il est encore à peu près semblable à celui de M. Littré : tout s'y trouve depuis l'enchantement de tous les objets, la conjuration des vents, le charme des serpents, les métamorphoses zoanthropiques, la divination, les suspensions en l'air, jusqu'aux épidémies contagieuses de spectres et de fantômes. Tout cela se confond pour lui avec les possessions des Évangiles, les exorcismes du Sauveur et tous les faits hagiologiques [2].

Tout cela, et par conséquent toute l'histoire, puisque ces faits la gouvernent, s'explique très-naturellement, selon M. Maury, par... *feu* son hypnotisme, et cette fois nous sommes parfaitement de son avis.

4. — M. Figuier et son histoire du merveilleux.

Il semblerait, d'après tout ce qui précède, qu'il devient parfaitement inutile de s'occuper de M. Figuier, dont tout l'ostracisme à l'égard de nos faits ne s'appuie que sur ce même hypnotisme exécuté. Il ne devrait pas survivre à l'auto-da-fé, cette fois très-scientifique, de son explication.

Néanmoins, comme son livre de l'*Histoire du merveilleux*, survivant à ladite exécution n'a pas cessé de circuler sur tous les *railways* des deux mondes, avantage que n'aura certainement pas ce qu'il appelle nos *extravagances,* bien que présentées par lui, comme « *délectant* le bon public,... » nous nous voyons forcé de retourner en arrière pour nous occuper un moment de ce voyageur attardé.

Mais quelle sorte d'adversaire avons-nous en ce moment sous les yeux? Sa préface et son titre nous le donnent pour un simple narrateur, ne voulant qu'*examiner,* tant « son esprit est vierge de toute

1. *La Magie et l'Astrologie*, Introd., p. 3.
2. *Hagiologique*, qui regarde la vie des saints.

impression antérieure, » tant sa méthode, éloignée d'un dogmatisme qui n'est pas son affaire, est uniquement la méthode de Descartes, la méthode dubitative, « seul précepte de vraie critique qu'il connaisse et qu'il suive[1]. » Puis, à deux pages de la même préface, voilà ce qu'il nous dit : « Nous faisons suivre *chacun* de nos récits de l'*explication* qui *rend compte* aujourd'hui de ces prétendus prodiges. Les lumières de la physiologie et de la médecine *suffisent* à cette tâche DANS LA PLUPART DES CAS. La négation du merveilleux est donc la conclusion philosophique de ce livre, qui pourrait s'appeler le *merveilleux expliqué*[2]. » Qu'on manque à son programme dans l'entraînement du discours, on le comprend, mais qu'on y manque en le traçant, qu'on fasse de la critique *à priori*, dans la même phrase qui promet de l'*à posteriori*, cela trahit autant de vague dans l'esprit que d'absence de méthode.

Comme historien, nous ne jouerons pas à nos lecteurs le mauvais tour de reprendre avec lui toutes ces histoires de la baguette divinatoire, de Loudun, des camisards, des convulsionnaires, de Cideville, etc., qu'il serait temps en vérité d'abandonner, ou sur lesquels nous ne pourrions nous permettre que des réponses en note et pour lui seul. Il nous fait d'ailleurs trop de concessions sur tous ces sujets pour qu'avec un peu de bonne volonté nous ne finissions pas par nous entendre. Lorsque dans le dossier de son procès antimerveilleux on voit figurer et accepter des *misères* comme « cette horrible névrose des Ursulines, qui les fait courir fort longtemps et avec une vitesse surprenante, pliées en double et la nuque posée sur leurs talons, tout en pénétrant plus de *cent fois* les pensées (t. I, p. 240 et 248); » quand on accepte dans l'affaire des camisards « ces soixante enfants, y compris un enfant de *quinze mois*, prophétisant à voix haute, en bon français, et très-distinctement (t. II, p. 400)[3], » ou dans l'affaire de saint Médard « les quarante mille coups de bûche déchargés à toute force et impunément sur la tête de plusieurs filles, sans omettre la pierre du poids de cinquante livres, retombant sans cesse du plafond sur l'estomac de celle dont « les reins pendant tout cet *exercice* reposaient *sur un pieu* (id., p. 380); » ... quand on a soin d'ajouter qu'on emprunte

1. Voir les pages 9 et 11 de sa préface.
2. *Histoire du merveilleux*, p. 8.
3. Ceux qu'un tel aveu étonnerait ne peuvent mieux s'éclairer sur cette question historique, qu'en recourant à l'excellente monographie publiée par M. Blanc, à la librairie de Plon. Sous un petit volume, ils y trouveront une grande vérité consciencieusement étudiée et élégamment analysée.

ces détails à un témoin oculaire qui « atténue plutôt qu'il n'exagère les faits, » on peut passer pour très-croyant, et nous ne voyons par trop sur quel droit on s'appuie pour trouver notre foi *trop robuste.*

Mais surtout, quand on en est arrivé là, à quoi bon se permettre de mutiler tant d'autres histoires déjà si mutilées par M. le docteur Calmeil, les faits de lycanthropie, par exemple[1]? C'est de la falsification en pure perte, et l'on ne sera pas bien avancé, quand sur l'énorme *actif* des manifestations *surhumaines* on aura rabattu quelques oboles qui chargeront énormément, au contraire, le *passif* des explications *insuffisantes.*

Quant à ce qui nous regarde personnellement, de deux choses l'une: M. Figuier a lu ou n'a pas lu notre livre des *Esprits,* et son Appendice complémentaire. Dans le dernier cas, il n'a pas le droit d'en parler; dans le premier, il devait à ses lecteurs, pour bien leur préciser l'état de la question, non pas une longue suite d'exclamations « sur l'incroyable succès de nos extravagances dans le public ignorant, » mais bien cette remarque, du reste importante et notée par la franchise de M. de Gasparin, que « le plus triste de la chose était que la science elle-même n'avait pas eu l'air de les trouver trop mauvaises[2]; » et, comme il en voyait de nombreuses preuves dans les premières pages de l'Appendice, il devait, fût-ce en les déplorant, les mentionner dans l'intérêt de la vérité.

Mais toutes ces fautes s'aggravent devant la nullité complète des explications. Ce n'est pas en appliquant à chaque page les mots aussi creux que sonores de *théomanie*, d'*hypnotisme*, d'*hystérodémonopathie,* etc., à des phénomènes qui sont tout à la fois *objectifs matériels* et physiologiques, que l'on avancera la solution. C'est un peu trop court.

Mais ce qui est un peu trop fort, c'est de *retoucher* les faits à sa guise; et ce qui est un peu trop faible, c'est de les promener de théorie en théorie jusqu'à ce qu'on puisse les ajuster à peu près sur l'*une* d'elles. Ainsi, puisque la névrose et l'hypnotisme sont comme les pièces de résistance du système, à quoi bon leur donner pour soutiens la fourberie, l'adresse, le biologisme, la suggestion, l'anesthésie, les onguents, les philtres vénéneux, la fascination, et jusqu'au claquement des tendons, auxiliaires importuns qui expliquent la question par la question, et dont l'alliance, si elle n'était pas impossible, paralyserait à chaque pas l'explication principale?

1. Voir à la page 363 du deuxième volume de ce mémoire.
2. Voir l'avant-propos de l'Appendice compl. de notre Ier Mémoire.

Qu'on le sache bien : une telle stratégie est d'autant plus ruineuse, que l'on a pris plus de soin de bien établir au début que « le phénomène des tables tournantes fut le signal, dans les deux mondes, d'une éruption de prodiges... qui, semblables à ceux de l'antiquité dont ils sont la copie, peuvent être rapportés *à une même cause*, et *s'expliquent* les uns par les autres, à ce point qu'un *seul*, bien compris, donne la *clef* de tous[1]. »

Ce mot est peut-être le meilleur des quatre volumes de M. Figuier. Qu'il le médite sérieusement, et peut-être finira-t-il par comprendre que, lorsqu'il s'agit de clef destinée à ouvrir tout un ensemble de serrures reposant sur le même secret, toute clef qui échoue devant une seule de ces serrures doit être immédiatement rejetée, jusqu'à ce que l'on rencontre celle qui les ouvre *toutes* avec la même facilité. Or, pendant que sa clef *nerveuse*, bien loin d'ouvrir les serrures des « pianos soulevés sans contact, des morsures et des pluies de pierres[2], etc., » les *mêle* encore plus et s'y brise, il conviendra que si, *par impossible*, la nôtre pouvait exister, elle ouvrirait, comme nous avons entendu Jamblique nous le prouver tout à l'heure, toutes les serrures *d'un même coup*, une *force* surintelligente pouvant tout aussi bien agir sur nos systèmes nerveux que sur les objets extérieurs de toute la création. Il s'agit donc de savoir si la philosophie du XIXe siècle pourra secouer assez résolûment le limon qui s'attache encore à ses ailes, pour s'élever des forces instinctives et même intelligentes jusqu'au degré suivant des forces surhumaines et surintelligentes.

Qu'on y prenne garde! les systèmes Renan, Littré, Maury, Figuier, nous feraient retomber précisément à Épicure et à Diogène, dont les deux sectes furent les seules qui se permissent de nier les esprits; en quoi Bayle les trouve « très-RIDICULES et n'ayant aucune bonne raison à donner[3]. »

Pour mieux prouver d'ailleurs à M. Figuier que ce serait sans aucun profit pour sa cause, nous pouvons le renvoyer à ses frères en philosophie et même à ses meilleurs amis, bien autrement sévères pour lui que nous ne le sommes nous-même.

Et d'abord, le *Journal des Débats*[4], après de magnifiques éloges prodigués à l'*esprit* de cet ouvrage, « qui n'est autre que l'*esprit moderne*, » commence à lui reprocher « des concessions beaucoup trop

1. Introduction, p. I et II.
2. Voir notre Appendice compl., ch. III.
3. Art. ÉPICURE ET CAÏNITES.
4. *Journal des Débats*, du 5 juin et du 11 mai 1861.

importantes aux partisans du merveilleux, » concessions d'autant plus remplies de danger selon lui, que M. Figuier, « se voyant obligé de rétracter dans le troisième volume celles du premier, prouve évidemment par là qu'entre la publication de ce premier et de ce troisième volume un *grand changement* s'est opéré dans son esprit... Nous nous permettrons, entre autres, de lui signaler un chapitre, dans le quatrième volume, où il raconte des faits bien surprenants,... et nous serions bien étonné, PUISQUE M. FIGUIER SAIT SI BIEN SE DÉGAGER DE SES PROPRES OPINIONS, que la conclusion persistât dans une prochaine édition [1]. »

Le *Journal des Débats* est excellent. Il en prend bien à son aise; en pareille matière, pour accorder conclusions et prémisses, il faut d'abord qu'elles puissent se retrouver. Qu'il nous permette une comparaison. En ce moment, on perce sous le mont Cenis un immense tunnel et, pour arriver plus vite ou plutôt moins tard, on l'attaque par les deux bouts à la fois; mais la grande inquiétude, la voici : c'est que, faute d'avoir pu se ménager tous les jours et toutes les lumières ordinaires, en raison de l'épaisseur de la voûte, le double percement ne parvienne pas à se rejoindre. Il en est de même du travail de M. Figuier; sans qu'il ait changé d'opinion le moins du monde, s'apercevant, mais trop tard, au moment de la livraison de son tunnel, que les deux extrémités de son travail ne se rapportaient nullement, il a retiré l'*entrée* pour ne plus laisser que la *sortie*. Grand parti, mais gênant pour la *traversée* d'une question!

La *Revue des Deux Mondes* parle exactement comme le *Journal des Débats* « M. Figuier a *tenté,* dit-elle, d'expliquer des faits qui sont *inexplicables* et qu'il eût été plus raisonnable de nier [2]. »

Quant aux amis intimes de M. Figuier, nous doutons qu'ils lui donnent plus de consolations, si nous en jugeons par la franchise avec laquelle M. Lucien Platt, après l'avoir remercié, dans plusieurs numéros de son *Musée pittoresque* (année 1860), « d'avoir donné une excellente histoire de *quelques* faits merveilleux, » après l'avoir grondé de

1. Article du 7 juin 1861.

2. Voir, dans la *Revue des Deux Mondes,* 15 janvier 1862, l'art. de M. Paul de Rémusat, intitulé: « Le merveilleux autrefois et aujourd'hui, » article dans lequel l'auteur explique tous les faits, ceux de Moïse comme ceux du diable, *ce personnage inconnu aux anciens,* par cette science également *inconnue* et *perdue,* dont M. Littré, tout en marchant sous le même drapeau que lui, déclare l'admission tout à fait *impossible.* On ferait bien de s'entendre, ne fût-ce que pour ne pas retomber dans le malencontreux *tunnel.*

n'avoir pas « laissé sa plume courir avec plus de colère sur le papier, » finit en regrettant qu'il ne soit pas remonté à l'origine de cette funeste *tendance* au merveilleux. « Alors, dit-il, il eût écrit une *véritable* histoire du merveilleux, qui aurait eu peut-être une plus haute portée philosophique ;... mais n'importe, on trouvera ce livre d'une lecture attachante. »

Un autre ami, bien sympathique, si nous en jugeons par ses colères contre le surnaturel, s'exprimait dernièrement ainsi sur l'*Histoire du merveilleux* : « Maintenant un livre reste à faire sur *les causes* de ces faits merveilleux... M. Figuier a bien fait leur histoire, mais c'est un *récit*, un *répertoire* charmant comme un *roman*,... pour un public un peu superficiel, tout en indiquant les vrais principes de la science... Il a donc fait une histoire, mais un traité reste à faire. Quand il craint de dire trop, il plaisante, il *pirouette* et passe à une autre matière ; on s'amuse à le lire,... mais l'énigme reste souvent *intacte*. Pour trouver la solution de ces faits merveilleux que M. Figuier raconte si bien, il faudrait une étude plus sérieuse, un travail plus approfondi et des *convictions plus arrêtées* [1]. »

Lorsque des critiques, marchant sous le même drapeau que vous, traitent ainsi votre histoire non *véritable*, et vos explications *quelquefois* heureuses, jugez ce que pourraient dire vos adversaires. Quant à nous, il nous paraît évident que si dans l'avenir ces quatre volumes subsistent encore, ils s'appelleront : Histoire *incomplète* du merveilleux ou le *merveilleux inexpliqué*. Ce qui n'empêchera pas l'auteur de nous dire dans toutes ses préfaces que « la science *rend parfaitement compte aujourd'hui* de tous ces prétendus prodiges ; » et tous ses lecteurs (de chemins de fer et à *grande vitesse*) d'en rester persuadés !

1. *Revue de la Critique française*, du 15 juin 1861, p. 157.

2. M. Figuier insiste beaucoup, comme M. Maury, sur la vertu des fameux *onguents* destinés à produire l'état nerveux voulu ; on pourra s'édifier à leur sujet en constatant dans M. Brierre (*Hallucinations narcotiques*) l'impuissance absolue de notre chimie moderne à reproduire quelque chose de semblable, et dans M. Calmeil (t. I, p. 231) « l'*impossibilité* de l'emploi de ces substances par des femmes aussi complétement ignorantes, et, *tout bien considéré*, la certitude que leur emploi n'a jamais été *nulle part* très-répandu. »

Il n'y a rien de tel que de lire un auteur jusqu'au bout. Il est d'autant plus fâcheux que M Figuier ne l'ait pas fait ici, que ses *Années scientifiques et industrielles*, bien loin de participer au même défaut, sont en général d'excellentes analyses que, pour notre part, dût M. Figuier récuser notre suffrage, nous lisons avec le plus grand intérêt.

V

SPIRITOLATRIE MODERNE

Notre rôle, en vérité, paraît des plus inexplicables. A quelle doctrine appartenons-nous donc? Ennemi de ceux qui ne veulent pas des esprits, ennemi de ceux qui les acceptent, aurions-nous donc à tel point l'esprit d'opposition, que nous ne puissions plaire à personne et que nous fassions la guerre à tout le monde? Dans une position si délicate, nous comprenons qu'on ait peine à nous bien définir et que, regardé comme un mécréant par les uns, nous soyons si souvent classé par les autres parmi les sorciers et les tourneurs de baguette. On a peine à se rendre compte de tant d'efforts simultanés contre deux doctrines qui s'exècrent.

Ainsi, tout semblerait nous incliner vers ceux que nous appelons ici *spiritolâtres*. Voici des hommes honorables et non moins intelligents que tous les autres, qui, vrais confesseurs de leur foi, en ont compris l'importance, bravé les dangers, embrassé les nobles et touchantes espérances, et qui, délivrés par elle de l'impur limon qui les souillait jusqu'ici, gravitent maintenant avec amour vers ce monde invisible et vers cette immortalité dont ils ont fait la conquête!

Quel droit avons-nous donc de leur décerner une épithète si sévère, et comment se fait-il qu'au lieu de tendre la main à de tels hommes nous nous voyions obligé de tirer sur le drapeau qui les abrite et qui ressemble si parfaitement au nôtre?

Pour trouver la réponse, approchons le plus près possible de ce drapeau.

On est d'abord frappé de la franchise et de la régularité de la chose; mais reportons-nous à vingt ans en arrière, et voyons si nous l'eussions comprise alors! Chaque contrée possède en ce moment un *club,* organisé comme on organise tous les autres, c'est-à-dire autorisé par un ministre de l'intérieur, surveillé par un préfet de police, ayant ses statuts, ses règlements, ses comptes rendus, ses journaux, et pouvant appeler, par conséquent, une escouade de sergents de ville pour protéger,... quoi?... la paix et la sûreté de ses *évocations* publiques et privées! Cette force armée sera forcée de protéger... DES ESPRITS, de leur maintenir la parole et de faire évacuer la salle, dans le cas où un parterre tapageur ne voudrait pas la leur laisser.

Un publiciste a dit des clubs spirites de l'Amérique « qu'ils fonctionnaient comme une institution nationale. » Partout, grâce aux journaux et aux revues de ces sociétés, grâce au fanatisme que ces doctrines inspirent, on en arrivera là.

Ceux qui, devant une telle législation, continueraient à trouver trop étroites les limites de notre liberté de conscience moderne, seraient, en vérité, bien exigeants. Il est vrai qu'un des articles du règlement de « *la Société parisienne des études spirites* » porte expressément que « toutes les questions politiques, *religieuses* et d'économie sociale lui demeurent interdites [1]. » C'est fort bien, mais nous n'avons pas oublié qu'hier encore une société bien autrement importante et se disant, comme celle-ci, étrangère à toute opinion religieuse, avait brisé son président pour cela seul qu'il avait eu le malheur de voter au sénat pour l'indépendance du saint-père.

Un article de statuts n'est donc pas une garantie suffisante.

Toujours est-il qu'une fois légalement constituées, les sociétés dont nous parlons marchent fort régulièrement, et, sans plus de difficultés, instituent partout leurs salles d'*inhalation spirituelle,* exactement comme aujourd'hui chaque ville d'eaux possède une ou plusieurs salles d'inhalation thermale. On y aspire les esprits comme on aspire ailleurs les fluides. Il est seulement à regretter, pour l'honneur de la thérapeutique occulte, « qu'une seule province des États-Unis ait offert, nous dit-on, quatre mille cas de folie à la suite de ce traitement [2]. »

Mais enfin, que s'est-il donc passé depuis cinq ans dans ces salles et que nous a-t-on dit dans ces livres?

Commençons par répondre à la dernière question. Ces livres et ces journaux nous révèlent des merveilles que nous n'avons garde de révoquer en doute, car ce serait aller contre tous nos principes à l'endroit du témoignage. Citons-en quelques-uns :

A New-York, ce sera le savant professeur Bush qui nous présentera M. F... comme étant d'une ignorance absolue en fait de langues, et néanmoins écrivant en sa présence et *parfaitement,* sous l'inspiration d'un esprit, en hébreu, sanscrit, bengali, persan, malais, chinois, espagnol et français. On le dispense du reste.

1. Voir le règlement, à la fin de la dernière petite brochure de M. Allan Kardec, intitulée : *Qu'est-ce que le spiritisme?*

2. Tiré d'un journal cité par M. Kardec, *Revue spirite* (4e année). Nous entendrons la médecine française nous signaler, sans les comprendre, les mêmes désastreux résultats.

A Boston, ce sera le professeur Hare, le meilleur chimiste des États-Unis qui, mécréant décidé, se présentera tout à coup dans un club, armé d'un petit instrument de sa façon, inventé pour déjouer toutes les fraudes de l'alchimie, et qui, séance tenante, se verra déjoué lui-même ainsi que toutes les lois de sa chimie et confessera généreusement sa défaite.

A Londres, ce sera M. Forster qui (nous en trouvons la preuve non-seulement dans le *Spiritual Magazine,* mais dans les numéros du *Times* et du *Morning Post* que nous avons sous les yeux) n'a cessé, ce printemps, d'intriguer toute la ville par les phrases qui s'imprimaient d'elles-mêmes et spontanément sur sa peau nue, alors même que les assistants tenaient ses bras garrottés et cataleptisés.

A Paris, ce sera M. Squire, que mille témoins très-compétents ont vu tout dernièrement enlever SANS LES TOUCHER et faire sauter par-dessus sa tête d'énormes tables en chêne massif sur lesquelles on a fini par faire monter un ou plusieurs hommes, sans nuire à l'expérience.

Ce sera encore cette Désirée Godu, la merveille d'Hennebon en Bretagne, qui, lasse apparemment d'avoir *sécrété* tout l'été, par un *organe anormal* placé autour de ses reins, de l'or, de l'argent, des pierreries et jusqu'à de faux diamants, vient se présenter tout à l'heure aux savants de la capitale, sous le patronage de l'honorable docteur Morheri, qui se porte garant de tous les faits : croyant sincère, mais aussi neuf que tant d'autres, et qui n'aura jamais lu la volumineuse histoire des trahisons magnétiques! Dieu veuille qu'aux jours de la terrible enquête l'*organe nouveau n'exsude* pas quelque morceau de plomb à la place de l'or pur, et quelques cornets de gros sel à la place des diamants! Dieu veuille encore que pareil échec n'arrive pas à cette *voix puissante* qui se fait entendre autour de cette jeune fille pendant que ses lèvres cataleptisées se refusent à tout desserrement, phénomène intermittent remplacé souvent, dit-on, par le son d'une cloche aérienne et invisible, qui lui sert de moniteur et de bon ange [1]!

Ailleurs encore, nous aurons dans les airs des accords merveilleux qui nous rappelleront certains concerts angéliques de la tradition, puis des apports d'objets matériels qui, se détachant visiblement des plafonds, arriveront à point nommé sur les genoux de *mediums* confondus, stupéfaits.

On fatiguerait ses lecteurs avant d'avoir épuisé la millième partie

1. *Spiritualisme,* Edmonds, t. I, p. 12.

de ces phénomènes objectifs, palpables et très-scientifiquement constatés, quoique en dehors des corps savants.

Toutefois, on peut dire que ces curieux phénomènes ne comptent que pour peu de chose dans la haute mission qui fait la gloire et le bonheur du spiritisme moderne. Son ambition est tout autre, et, nous le disons à son honneur, moins curieux du prodige que passionné pour l'invisible, ce sont les âmes elles-mêmes qu'il veut toucher et entendre, aimer en ce monde et retrouver dans l'autre, en dépit de l'espace et du temps. Pour lui, ces âmes séparées de l'organisme sont réduites, comme moyen de communication avec nous, à cette enveloppe gazéiforme qu'il nomme le *périsprit*. Or, pourvu que l'on ne confonde pas cette enveloppe fluidique avec l'esprit lui-même, il n'y a rien là que de très-rationnel et de très-possible. Que les âmes pleurées puissent encore correspondre avec celles qui les pleurent, que la bonté divine les envoie de temps à autre sur cette terre pour y tarir un moment la source de tant de larmes, pour y donner quelques avertissements secourables, pour soutenir une espérance qui s'éteint, pour amortir une douleur qui écrase, pour soulever quelque peu ce rideau si cruellement épais qui sépare les deux mondes, c'est encore une de ces vérités de foi que le cœur sait pressentir bien longtemps avant que l'esprit ne les connaisse : nous en trouvons d'ailleurs l'application à chaque page de notre hagiographie catholique.

Rien de tout cela ne fait donc difficulté, mais il s'agit uniquement de savoir s'il existe un procédé et LICITE et CERTAIN pour procurer la plus douce de toutes les consolations à cette humanité désolée, dont tous les jours sont des adieux.

A cette double interrogation, la foi répond que Dieu, se réservant l'octroi de telles faveurs, en dénie la puissance à toutes nos *facultés*, comme il en défend la poursuite à toutes nos *volontés* humaines.

Le spiritisme, lui, pousse la témérité jusqu'à braver cette défense et jusqu'à se targuer de ce pouvoir ; et certes, pour lui inspirer tant d'audace devant cet antique *veto* : « Que personne d'entre vous ne demande la vérité aux morts,... car il exterminera les nations à cause de ces crimes[1], » il faut que son illusion soit bien forte.

Elle ne saurait l'être davantage, en effet. Nous savons plus d'une veuve consolée à la vue de son mari, plus d'une mère rendue à la vie par les baisers de son enfant, plus d'un ami ranimé par les embrassements de l'ami qu'il regrette... Conçoit-on rien de plus touchant, et que blâmerons-nous donc ici ?

1. *Deutéronome*, ch. XVIII, v. 10, 11 et 12.

Hélas ! encore une fois, nous ne blâmerons que la révolte contre les lois divines, et nous ne demanderons que la preuve de l'identité des hommes célèbres ou des êtres chéris qu'on nous montre.

En Amérique, d'après tout ce que nous avons lu en fait de révélations dictées par les âmes des hommes célèbres, la fascination doit avoir été mille fois plus décevante. La *Revue britannique* nous a donné souvent des paroles de Shakspeare, de Milton, de Byron, qui tenaient en suspens des littérateurs très-habiles, tant ces productions d'outre-tombe paraissaient dignes des auteurs imités ! D'ailleurs, il suffisait de nommer des fascinés comme le juge Edmonds, le docteur Hare, le gouverneur Tallmadge, le professeur Mapès, le publiciste Owen, le grand écrivain Wilkinson, et toute une foule de médecins, ingénieurs, magistrats, pasteurs, journalistes, artistes, etc., pour sentir que tant d'hommes distingués n'avaient pu céder qu'à « la plus forte efficace d'illusion, » suivant les expressions de la Bible. Mais en France, c'est le contraire, et nos spirites n'ont même pas cette excuse ; il faut que l'Amérique ne leur ait envoyé au lieu d'esprits dignes de ce nom que le plus misérable rebut de ses *âmes damnées*, et c'est d'autant plus fâcheux pour la France, qu'elles se disent toujours proportionnées comme intelligence à ceux qu'elles viennent instruire. Nos spirites devraient en vérité réclamer.

Contentons-nous, en effet, d'envisager la chose en simple philosophe ; quelle garantie pourrait donc nous formuler notre spiritisme français ? A peine avons-nous feuilleté les premières pages de ses annales, que nous sommes contraint d'enregistrer les plaintes du chef ou du grand maître contre « l'invasion incessante d'esprits *mauvais*, d'esprits *gastronomes*, d'esprits *déprédateurs* (*sic*), d'esprits de *ténèbres*, d'esprits *damnés*, ou tout au moins de *lutins* familiers plus espiègles que méchants, etc., etc. [1]. »

Si nous passons à la *Revue spiritualiste*, mortelle ennemie de la première — on ne devine pas trop pourquoi —, nous entendons à chaque ligne un cri d'épouvante ou du moins d'hésitation. « En vérité, dit-elle, hors la certitude que nous avons affaire à des esprits ou à quelque essence immatérielle que nous ne pouvons bien définir, nous sommes encore DANS UN TOURBILLON AUSSI VAGUE QU'INQUIÉTANT. Si nous avons affaire à des esprits, voyant *ce qu'ils* sont, je crains que nous n'ayons grand tort d'espérer au delà du tombeau un avenir beaucoup plus éclairé que dans cette vie... Que de mystères ! M. de

1. Kardec, *Revue spirite*, 4e année, 1861, p. 2 et 4.

Mirville aurait-il donc raison en affirmant que le diable s'en mêle[1]?»

Nous livrons ces aveux à la méditation des adeptes qui nous regardent et nous traitent comme une espèce d'Antechrist.

Il est donc évident, puisqu'on nous l'accorde, que nous nous trouvons ici en pleine *forêt de Bondy spirituelle*, et que la seule divergence entre nous est celle-ci : pendant que ces *bandits* invisibles sont pour nous des *démons*, pour ces messieurs, ce ne sont uniquement que « de mauvais esprits, qui, disent-ils, *ne valent pas mieux*, mais qui ne sont après tout que des êtres *arriérés* et encore imparfaits, etc. [2] » On conviendra que, relativement à la sécurité de la forêt, la chose revient exactement au même, et que nous avons le droit de n'y entrer qu'à bonnes et très-bonnes enseignes, et sous la garde d'une excellente escorte.

Cette escorte, on nous la donne, et, nous sommes obligé d'en convenir, celle qu'on amène dépasse comme noms et comme valeur les plus exigeantes prétentions.

En effet, il ne s'agit de rien moins, faut-il le dire? que de patrons et de garants, tels que saint Augustin, saint Louis, Charlemagne, Léon X, saint Dominique, saint Vincent de Paul, Bossuet, Fénelon, le curé d'Ars, le R. P. de Ravignan, le R. P. Lacordaire, personnages éminents, dont nous estimerions bien plus haut l'autorité s'ils n'avaient pas le malheur de répondre aux mêmes évocations qui nous amènent du même coup d'autres patrons bien suspects, comme Alfred de Musset, Lamennais, Béranger, Désaugiers, Voltaire, avec lesquels nos saints personnages paraissent fraterniser complétement et s'entendre à merveille.

Mais il est bon de les écouter et de chercher dans leurs discours la raison de cette étrange fascination subie par des hommes comme MM. Kardec et Piérart, dont les productions décèlent très-souvent talent, prudence, élévation de vues, recherche très-sincère de la vérité et, qui mieux est, *méfiance*.

Sans ce mot *fascination*, voyons s'il serait possible de comprendre

1. Piérart, *Revue spiritualiste*, t. IX, p. 126. M. Kardec, tout en nous traitant en ennemi, semblerait parfois, à son tour, incliner à notre manière de voir. Il recommande notre livre comme « étant riche en faits du plus haut intérêt et puisés aux sources authentiques, la conclusion seule de l'auteur, dit-il, étant *contestable*... » (*Revue*, 4e année, p. 45.) Contestable!... D'après ce mot et d'après tout ce que nous venons d'enregistrer, en fait de terreurs et d'aveux, ce n'est en vérité pas la peine de tant *contester*.

2. Kardec, *Qu'est-ce que le spiritisme?* p. 40.

que des hommes de bon sens, et, nous le répétons, ils sont nombreux ici, se laissent prendre à de telles absurdités, à de telles inconvenances comme fond, comme forme, comme langage et comme grammaire. Tantôt, ce sont les spirites de Constantine qui font demander à saint Augustin par les médiums de Paris s'il consentirait à accepter le patronage spirituel de leur société, et saint Augustin de répondre courrier pour courrier « qu'il sera bienheureux... que l'on veuille bien mettre son nom à la tête de leurs noms,... » leur promettant du reste « de ne pas trop les fouetter avec sa verge, attendu qu'il n'aime ni les accents *criards,* ni les sons *aigus*[1]. » On le met tout de suite à l'œuvre, et, interrogé plus loin sur ce qu'on doit entendre par miracle, il répond à la manière de Strauss que « celui de la multiplication des pains, par exemple, est complétement apocryphe, ce qui rentre, dit-il, dans cette manière de voir de saint Jean, que la prétendue résurrection de la fille de Jaïre fut simplement le *rappel* de l'esprit *dans* le corps cataleptisé de cette jeune fille. » Saint Augustin ne s'aperçoit pas que ce *rappel* constitue une résurrection en bonne forme, attendu qu'on ne *rappelle* pas dans un corps un esprit qui y est encore[2].

Tantôt c'est saint Louis qui, consulté sur le suicide, répond doctoralement « qu'il n'y a d'excuse que pour les suicides amoureux; quant aux autres ils n'échappent pas au *désappointement* et sont bien *attrapés,* comme on dit vulgairement en ce bas monde[3]. »

Plus loin, c'est Lamennais annonçant tous les malheurs de Rome, *qui les a bien mérités,* mais priant pour Pie IX, attendu qu'il a prié pour lui, quand tous les *goupillons* se faisaient massues pour l'assommer. »

Tranquillisons-nous toutefois, car Pie IX aura, toujours d'après Lamennais, un successeur spirite[4]. » Mais heureusement l'*esprit Staël* intervient : « Et moi, l'abbé, dit-il, *je tiens* pour les ultramontains, car il me semble que vous demandez trop... Je suis désolée de répondre d'une manière un peu vive, mais il n'y a pas de mal, avec vos idées, de crier aux sentinelles spirites toutes les fois que vous venez dans leur camp : « Sentinelles, garde à vous! »

« Ne le blâmez pas, dit à son tour l'esprit Musset, en parlant d'un autre ultramontain,... il est le jouet de l'esprit papiste qui lui crève les yeux avec les cierges de Saint-Pierre de Rome... Aujourd'hui, cher

1. Kardec, *Revue spirite,* août 1862, p. 236.
2. Tome IV, p. 13.
3. M. Roze, *Révélations*, p. 13 et 14.
4. Mme Dozon, *Révélations d'outre-tombe,* t. I, p. 189.

médium, *jasons* de l'esprit de l'Église et ne nous faisons jamais de querelle avec les gens de *chœur* (sic)... Nous disons donc qu'il n'y a pas d'enfer, mais où allons-nous donc loger, pauvres diables que l'on nous fait? N'en voulons pas trop à la divine bonté, car nous voyant à la porte de *chez nous* elle a daigné nous donner une place dans *la maison de son père,* et comme là nous ne faisons que la volonté de notre *propriétaire,* nous ne sommes venus chez vous que par ses ordres, car, voyez-vous, il est le propriétaire des propriétaires, lui, etc. [1]. »

Ici Musset s'interrompt pour appeler le curé d'Ars, sous prétexte qu'il y a un malade à soigner ;... mais ce n'était qu'une malice. « Allons, dit le bon curé, ce *cher* esprit aime à s'amuser; il a raison, et avec tout cela il dit de bien belles choses... et justifie les esprits, car Dieu est trop grand, trop *divin* pour permettre que les *malins* viennent sur la terre pour égarer les hommes. »

Et Bossuet et Lacordaire, voyez s'ils ne sont pas déshonorés du même coup dans leur caractère et dans leur langage? « A quoi, dit le premier, à quoi a servi le fruit de mes longues veilles, quand je vivais dans votre monde? A rien. *Beaucoup n'ont pas jeté les yeux* sur mes écrits, qui n'étaient pas dictés par la charité... Mon Dieu, moi qui vivais dans ces temps où les cœurs étaient gros de tempêtes pour les frères d'une croyance opposée, si j'avais été plus tolérant... Mais quand les protestants, les Juifs, toutes les religions *un peu marquantes* auront étudié le spiritisme, etc. [2] »

Le père Lacordaire n'est pas moins ignoblement parodié : « Je suis là, dit-il, esprit Lacordaire... L'église (de Notre-Dame) était moins comble que l'Académie *aujourd'hui,* lors de ma réception. Les esprits de politique, de dénigrement, de jalousie avaient conduit tout Paris pour regarder autant que pour écouter ce prêtre oubliant son vœu d'humilité... Lorsque j'ai voulu monter à la tribune pour enseigner la fraternité selon les hommes *ou à l'Académie* louer l'émancipation mal comprise, ma voix n'a trouvé que des notes fausses et on se disait : « Ce n'est plus *le* Lacordaire des Conférences. » On avait raison [3].

Si l'esprit Lamennais a dit vrai, nous n'aurions pour ces esprits d'autre criterium d'identité que *l'identité du style.* Alors la chose est claire; ici Lacordaire et Bossuet sont aux antipodes de Sorrèze et de Meaux ; évidemment ils ont trop bien dépouillé le *vieil homme* et le nouveau ne les a pas enrichis.

1. Mme Dozon, *Révélations d'outre-tombe,* t. I, p. 253.
2. *Revue spirite,* t. IV, p. 254.
3. Mme Dozon, *Révélations d'outre-tombe,* t. I, p. 261.

Il en est de même de Cuvier : quel cours de géologie, grands dieux ! et que le Jardin des plantes surtout ne l'entende pas !

Au moins, s'ils étaient conséquents ! si, pour racheter tant de lieux communs, de platitudes, d'hérésies théologiques et littéraires, ces sublimes évoqués savaient bien ce qu'ils veulent dire et ne se contredisaient pas entre eux ! Mais voici le célèbre directeur du musée industriel de Bruxelles que Voltaire et Franklin nous disent mort quand il ne l'était pas, puis foudroyé et puni quand lui-même vient nous certifier son bonheur[1] ! Voici M. Girard de Caudemberg, qui a oublié son nom dans la grande traversée et qui vient signer Codemberg[2]. Voici saint Augustin qui nous parle de la grande démono*lâtrie* de *Morzille*, au lieu de la démono*pathie* de Morzine ! Il a mal lu probablement. Consultation à refaire, et c'est dommage, car il enseignait deux moyens pour la guérir : l'huile de M. Dupont, de Tours, et, par-dessus le marché, le magnétisme [3].

Et qu'on ne nous reproche pas surtout d'avoir choisi, ou d'avoir décousu les textes pour les mieux déshonorer !

Cette fois l'identité de style est parfaite entre toutes les révélations; il n'y a de supériorité que chez les adeptes sténographes. Non, certes, ce ne sont pas eux qui ont forgé tout ce fatras. Nous en attestons leurs revues et leur propre langage qui sont la meilleure preuve de leur sincérité. S'ils avaient voulu faire parler les esprits, ils auraient commencé par leur prêter leur grammaire et leur style. Ils devraint être fiers d'être meilleurs écrivains que Lamennais et Bossuet.

Encore une fois, qu'ils s'insurgent donc et qu'ils réclament quelque chose de mieux auprès des clubs américains !

Maintenant, si les spirites nous sommaient de produire enfin ce qu'ils ont de mieux comme médium, si l'on nous forçait à fournir un nom et quelqu'un sur le compte duquel tout le monde serait d'accord, nous ne pourrions guère nommer que Mlle Clémence Guérin, que nous trouvons — chose rare — acceptée et choyée dans les deux camps. Or, cette demoiselle vient de publier une petite brochure intitulée : « *le Spiritisme en Amérique,* » livre clair et *concluant,* dit M. Piérart (6e livr. p. 222).

C'est vrai, mais nous conjurons ici tous les spirites de bonne foi de redoubler d'attention !

« Nous allons, dit Mlle Guérin, reproduire quelques paragraphes du

1. *Revue spirite*, janvier, p. 79.
2. Id., avril 1862, p. 120.
3. Mme Dozon, *Révélations d'outre-tombe,* t. II, p. 305.

livre si remarquable publié par le docteur Robert Hare, de Philadelphie, livre qui, touchant au sommet de la science et de la plus haute philosophie, se recommande aux plus compétents. Comme dans le précédent, les faits y abondent, attestés, affirmés, etc... (p. 37). »

C'est donc bien le docteur Hare qui va nous communiquer les messages qu'il a reçus d'en haut.

Or, en voici un (p. 40), qui nous frappe singulièrement; il est intitulé : *Lettre du T. R. P. V.... à l'auteur,* et voici cette lettre :

« *My dear sir,*

« Lorsque vous vîntes, il y a deux ans, me consulter sur le mérite et l'opportunité de vos travaux, j'hésitai d'autant moins à en encourager la publication que depuis longtemps je partageais ces idées... Ce n'est pas assez, *my dear,* de trouver votre œuvre utile, j'aurais dû dire indispensable, si j'avais prévu la prochaine invasion *de ce que* vous désignez si heureusement sous le nom d'*épidémie spiritualiste*...

« Quant à vous, *sir,* vous aurez l'honneur d'avoir par vos discussions lumineuses, etc.... Je ne vous parlerai pas maintenant de deux ou trois observations que nous discuterons en famille.

« Recevez, *my dear,* etc.

« Le P. V. DE R... »

Et Mlle Clémence Guérin de reprendre : « Nous bornons ici nos citations, car ceux à qui ne suffiraient pas de TELLES preuves et de TELS témoignages, etc., etc., ne seraient pas plus convaincus par tout ce que nous pourrions ajouter... (p. 43). »

Qu'elle veuille bien nous permettre maintenant de suppléer à son silence. Cette lettre, dont nous n'avons donné que quelques phrases, est LA LETTRE MÊME que le R. P. nous écrivait en 1853, et que ceux qui tiendront à vérifier la chose trouveront *in extenso* à la tête de notre livre des *Esprits,* sauf toutefois l'appréciation de l'invasion *spiritualiste,* bénite ici, mais appelée dans le texte authentique : « Ce FLÉAU que vous désignez si heureusement sous le nom d'épidémie *spirituelle !...* »

Spirites, prenez bien garde à ce dilemme ! Ce plagiat éhonté vient nécessairement du docteur Hare ou de mademoiselle Guérin, vos médiums, et alors il est fâcheux d'apprendre que ce sont là les plus sincères, ou bien il vient de vos esprits, et alors vous feriez bien d'en changer. Dans tous les cas, accordez plus de respect à vos morts, ne leur prêtez pas dans les cieux, en faveur de votre cause, exactement le même langage dont ici-bas ils se servaient contre elle. Près de

Dieu, leur génie ne saurait s'appauvrir à ce point qu'ils se voient obligés de recourir à leurs vieilles paroles de ce monde de ténèbres, pour exprimer des idées toutes contraires.

Et vous savants, devant le dilemme que nous posions tout à l'heure entre un plagiat spirituel et un plagiat humain, si vous optiez pour le second, vous voteriez pour l'erreur. Le premier court les rues dans les mœurs du spiritualisme et du somnambulisme, et nous en avons de bien curieuses démonstrations dans les mains. Ici, pour nous, la sincérité de mademoiselle Guérin n'est pas plus compromise par rapport au R. P. Ventura, que lorsqu'elle se laisse *insuffler* encore toute la page 441 de notre premier Mémoire, qu'elle insère, bien naïvement, sans guillemets, depuis ces mots : « Un jour viendra qui déliera toutes les langues,... » jusqu'à ceux-ci : « Comme les anciens augures, deux savants ne pourront plus se regarder sans sourire... » Nous lui pardonnons de tout notre cœur ce délit involontaire (imité par tant d'autres et même par des catholiques qui se gardent bien de nous nommer). Nous le lui pardonnons, à cette condition, toutefois, qu'elle se montrera plus difficile et plus heureuse dans le choix de ses révélateurs.

Nous sommes d'ailleurs tout consolé en pensant que ces derniers ont daigné lire avec attention nos ouvrages.

Et maintenant : « ERUDIMINI QUI JUDICATIS... SPIRITUS. Apprenez à comprendre, vous qui jugez les esprits. » Reconnaissez franchement que ceux qui vous entourent ne vous offrent que la parodie et l'application sacriléges de la plus touchante des réalités et des doctrines. Trouvez bon que les esprits, selon Dieu, ne viennent jamais se mêler à si mauvaise compagnie et sanctionner, par leur complaisance, des manœuvres si positivement défendues. Assurez-vous qu'entre la *spirito*phobie scientifique dont la cécité embrouille tout et la spirito*lâtrie* soi-disant catholique, dont l'illuminisme fascine tout, se trouve toujours la *démonologie catholique,* affranchie de ces deux absurdités rivales, ou plutôt faisant justice de toutes les deux, grâce à l'unique doctrine qui, selon l'expression du comte de Maistre, « sache marcher d'un pied sûr entre l'illuminisme et le matérialisme[1]. »

1. Toutes les fois que la *Revue spirite* de la rue Sainte-Anne se révoltera, comme elle le fait d'ordinaire, contre cette inculpation d'anticatholicisme, nous la renverrons à sa confraternelle ennemie de la rue du Bouloi. Elle lui dira, par l'organe de M. Piérart, qui, plus franc qu'elle dans son déisme avoué, paraît infiniment plus méfiant, « qu'elle se fait illusion,... que son *credo* est rempli de contradictions compilées à tort et à travers,... et que

VI

L'AUTEUR A SES LECTEURS.

Après une préface si longue, à notre avis, et néanmoins si courte, lorsque nous la comparons à toutes celles qui obéissent à la mode, nous devons à nos lecteurs de nouvelles explications sur une tout autre longueur substituée par nous aux brièvetés de notre programme. Rien ne prouve mieux la nécessité de bien connaître un sujet avant de s'y aventurer. Une fois entré dans celui-ci, une fois les premiers *kilomètres* parcourus, nous avons vu la route se développer devant nous et se perdre dans des horizons si lointains que, si nous l'avions suivie, nous eussions fait, pour le moins, le tour du monde. Effrayé de ces perspectives infinies, nous voulûmes abréger et suivre

le catholicisme n'a pas d'ennemi plus fougueux que son chef. » (*Revue spiritualiste*, 4e livr. de 1862, p. 133.)

Mais si elle récuse le verdict de cet ennemi, nous la renverrons à elle-même et nous la prierons de se reporter à ces paroles de la *sainte inspirée* qu'elle patronne; elle lui dira, dans une de ses extases : « OUI, IL Y AURA UNE ÉGLISE SPIRITE, QUI AURA UN CHEF, PAPE OU AUTRE, N'IMPORTE SON NOM; CETTE ÉGLISE SERA A SON TOUR LA FILLE AINÉE... Pas d'objection rationnelle à cette vérité. Si Dieu nous a dit de suivre les avis de son Église, libre à lui de nous dire aujourd'hui : « JE PARLE,... ÉCOUTEZ ET OBÉISSEZ... ÉGLISE, TOI, LA PREMIÈRE, SOIS SOUMISE A MES ESPRITS qui te porteront mes ordres. » (Mme Dozon, *Révélations d'outre-tombe*, t. I, p. 92.)

Et Rome ose encore résister et condamner le spiritisme! Rien, en vérité, ne saurait mieux constater l'entêtement qu'on lui reproche!

Toutefois, nous sommes tranquille, puisque, d'une part, M. Allan Kardec refuse avec indignation cette tiare spirite que, dans sa malice, M. Piérart s'obstine à lui proposer, et que, de l'autre, il est inscrit dans les statuts de la Société que « les questions religieuses seront exclues à tout jamais du programme. »

Jusqu'ici tout cela ne serait que ridicule, si le fléau ne commençait pas à prendre des proportions gigantesques et à lasser contre nous cette patience divine qu'il paraît avoir lassée contre les Américains, exactement comme chez toutes les nations de la terre elle se disait fatiguée par les crimes de ce même ordre : « JE DÉTRUIRAI TOUTES CES NATIONS A CAUSE DE CES CRIMES : INTERROGER LES MAGICIENS ET CONSULTER LES MORTS. » (*Deutér.*, ch. XVIII.)

les sentiers qui raccourcissent ; mais alors nous ne pûmes plus rien distinguer, et nous sentîmes que si le voyage s'abrégeait, c'était aux dépens de l'intérêt que nous cherchions.

D'ailleurs, si nous sommes évidemment trop long en raison du programme, le serons-nous en raison du sujet et de la masse effrayante d'adversaires à combattre ? Qu'on réfléchisse un instant : les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* consacrés à la question qui nous occupe dépassent cent volumes in-quarto; puis, en dehors de cette encyclopédie, chaque mythologue apporte en outre son fardeau particulier. Ainsi, l'ouvrage collectif de Creuzer-Guignault-Maury *sur les religions* comprend à lui seul huit volumes, sans qu'ils aient dit un seul mot du judaïsme, qui entre à peu près pour moitié dans notre travail. Il nous faudrait faire un volume de plus, si nous voulions seulement énumérer tous ceux qui, en Allemagne et en France, remuent et broient pour ainsi dire cette matière. Nous espérons donc que l'on voudra bien excuser un entraînement si motivé. Dieu veuille maintenant que ces *longueurs* ne dégénèrent pas en *lourdeurs,* car ici nous serions inexcusable, attendu que l'on peut peser beaucoup plus en deux pages qu'en deux mille. Tout dépend du mode de la charge. Pour être tout à fait juste, cependant, on doit tenir un peu compte à l'auteur des difficultés du sujet. Voltaire disait que toute dissertation ne pouvait jamais être « qu'un morceau de plomb incrusté dans de la glace; » qu'on juge de ce que peut être une longue série de dissertations encombrées de citations, de noms d'auteurs, et de ces répétitions si nécessaires que Bonaparte les appelait « la seule loi de sa rhétorique. » Le beau idéal, pour un dissertateur, serait donc de faire traverser à ses lecteurs, sans les faire mourir de fatigue et d'ennui, ces parages désolés que l'on maudirait soi-même, si l'on n'espérait pas que la vérité se trouve à leurs dernières limites.

Mais, voici précisément la question ! diront probablement un grand nombre de lecteurs; quelles assurances nous donnez-vous que, sous ce rapport, nous n'en serons pas pour nos fatigues et pour nos frais de toute espèce ? Ici, nous ne voulons rien dissimuler, et, tout en leur promettant autant de clartés que possible sur l'*argument* de notre ouvrage, nous les avertissons que nous voyagerons à peu près seul, et même sur des terrains complétement inexplorés jusqu'ici.

Nous aurons, à peu de chose près, tout notre monde contemporain contre nous; mais, en revanche, il est vrai, nous resterons avec tous nos prédécesseurs contemporains à leur tour de tous les événements, puis avec ceux qui les ont faits, subis, prédits, analysés et définis,

avec tout ce qui fut grand et puissant dans le monde, avec toutes les religions, toutes les philosophies, toutes les sciences, toutes les révélations, en un mot avec le genre humain de toute date et de tout pays; et, bien que nos grands esprits du jour appellent la thèse que nous soutenons « étroite, mesquine, enténébrée, arriérée, et désormais ensevelie dans l'oubli, » on nous accordera que *mourir* en compagnie de Pythagore et de Platon, comme en compagnie de Moïse, de saint Augustin et de Bossuet, c'est du moins mourir avec *grâce* et entouré de toutes les consolations possibles.

On nous accordera en outre le peu de confiance de nos adversaires dans leurs lumières si jeunes, et l'actualité toujours fraîche de cet ancien sujet. Nous obéissons même en ce moment à toutes les réclamations possibles. Tantôt c'est M. Renan qui déplore que « tous les efforts tentés jusqu'ici en Allemagne et en France n'aient pas été plus heureux... » Car, selon lui, « c'est pour les personnes peu versées dans les sciences historiques un éternel sujet d'étonnement de voir des peuples, qu'on leur présente comme les maîtres de l'esprit humain, adorer des dieux ivrognes et adultères, et admettre parmi leurs dogmes religieux des récits extravagants et des aventures sérieuses. Le plus simple se croit en droit de hausser les épaules. Mais n'est-il pas bien probable que ces fables ont eu raison en quelque chose? » (Renan, *Études religieuses*, p. 7.)

M. Maury, partant des mêmes peincipes, ou plutôt de la même absence de principes, conjure, comme M. Renan, les savants de « porter *enfin* le flambeau au fond de ces sanctuaires mystérieux, de ces arcanes jadis impénétrables, et de nous faire voir qu'il n'y avait pas qu'imposture et mystification dans la magie. Il serait vraiment temps que des esprits éclairés entreprissent de soumettre à l'examen les faits de magie,... dont la tradition n'a jamais été interrompue et qui forment une chaîne continue qui lie les temps les plus reculés aux nôtres. » (A. Maury, *Revue archéologique*, de 1846, p. 144.)

Dans le camp catholique, on paraît encore bien autrement pressé d'obtenir enfin quelques lumières. On sent que les travaux de l'ancienne école des Bergier, Le Clerc, Bannier, Huet, Guérin Du Rocher et Guénée sont, pour le moins, bien incomplets toutes les fois qu'ils ne sympathisent pas avec les ennemis qu'ils combattent et ne se laissent pas atteindre par l'épidémie générale. Aussi, la *Revue bibliographique* (de janvier 1862, dans un article sur la mythologie du Rhin) gémit-elle « de ce que la France catholique délaisse les travaux mythologiques qui paraissent cependant lui appartenir plus spécialement. Tandis que trop de membres distingués du clergé se fatiguent,

dit-elle, à reproduire sur des questions philosophiques des choses cent fois dites, ne se trouvera-t-il donc pas quelque intelligence catholique qui se dévoue à des études plus neuves et plus originales (celle, par exemple, des superstitions antiques), en y apportant l'analyse, l'érudition et le sens critique? » (Janvier 1862.)

On peut donc s'assurer qu'en répondant à toutes ces invitations, comme à tous ces ouvrages, nous sommes d'un côté dans le courant le plus décidé des aspirations et des recherches intellectuelles, comme de l'autre en présence de révolutionnaires doutant beaucoup d'eux-mêmes.

Mais voici que pour les ramener on exige dans notre camp un grand savant, un grand critique, et nous ne sommes ni l'un ni l'autre! Homme du monde, et, comme tous les hommes du monde, préoccupé de mille soins, de mille goûts, de mille devoirs, de voyages prolongés, qui prélèvent la plus grande partie de nos heures au grand détriment d'un sujet qui les réclamerait toutes, nous sommes le premier à ne pas comprendre de notre part la réunion de tant d'audace à tant d'incompétence. Expliquons-nous cependant.

Savant, nous ne le sommes donc pas le moins du monde et cependant nous oserons parler astronomie, géologie, médecine, archéologie, hiéroglyphes, papyrus, théologie transcendante, etc. Cela paraît de la dernière imprudence et nous le sentons si bien que nous nous résignons à l'avance à toutes les leçons que pourront nous valoir tous les *solécismes,* peut-être même tous les *barbarismes* qui nous échapperont en parlant toutes ces langues: nous nous livrons donc, à cet égard, en toute humilité... Mais toutes ces leçons plus ou moins méritées dans le détail, nous nous croyons en mesure de les rendre chaque fois que l'on voudra poser le pied sur le principe même de toutes nos théories. Pourquoi? Sinon parce qu'il ne faut pas faire trop étroite la compétence du bon sens en toutes choses, et que nous sommes on ne peut plus certain de la valeur de notre clef, alors même que nous nous tromperions sur son application plus ou moins juste à tel ou tel fait, ou, pour suivre notre comparaison, à telle ou telle *serrure ;* oui, nous sommes mille et mille fois certain que nous entrerons, grâce à elle, au cœur de toutes les vérités, dût-on nous interdire autant de couloirs ou de fausses portes qu'il prendra fantaisie d'en supposer.

Cette conscience de notre succès ne nous empêche cependant pas de prendre toutes les précautions possibles pour éviter, s'il se peut, de trop lourdes méprises, et voici notre secret.

Sans avoir étudié *à l'école* tous ses gros traités scientifiques, nous ne cessons pas un instant d'avoir l'oreille au guet, d'épier toutes les

évolutions de la science, d'écouter aux meilleures portes pour bien préciser le dernier point qu'elle atteignait la veille, et mieux saisir les tendances qui lui préparent son lendemain. De cette manière, pendant que le savant de profession, noyé dans les lieux communs et dans les pratiques du travail quotidien, n'a pas souvent le temps de s'enquérir des *primeurs* et de s'inquiéter de ce qui ne *lèvera* que dans un mois, le savant amateur, au contraire, maître de toutes ses journées, et déchargé de tous soins, peut avoir l'œil à tout, et deviner bien des révélations ultérieures dans le germe qui les contient aujourd'hui. C'est ainsi que sans autre mérite que celui de savoir lire ou plus simplement encore écouter, il a pu nous arriver mainte et mainte fois de révéler à plus d'un médecin de nos amis le dernier mot de la veille, qu'il n'aurait su que dans six mois, d'annoncer à tel autre la mort prochaine d'une doctrine qui lui paraissait pleine de vie, et de pressentir l'arrivée probable de tel ou tel remède inattendu jusque-là. Tout cela n'était pas plus méritoire, en définitive, que d'annoncer aux fanatiques de Mesmer, comme nous le faisions depuis vingt ans, la mort de leur fluide et leur inévitable submersion dans un spiritisme plus avancé, comme nous entrevoyons encore dans celui qui nous mine aujourd'hui la plus terrible épreuve de toutes celles qui peuvent être réservées à la foi, et le plus sérieux des dangers que puissent courir bientôt les sociétés modernes.

Encore une fois, le bon sens de la servante de Molière peut, souvent mieux que le génie de ce grand homme, préjuger les destins réservés à Célimène ou à Tartufe.

Maintenant passons à notre valeur critique, et, pour mieux l'apprécier, racontons ce qui nous est arrivé à cet égard, lors de la mise au jour de notre premier Mémoire. Un homme que nous consultions avant tous les autres nous répétait sans cesse : « On vous décernera quelques éloges, on pourra même louer votre logique et votre érudition, mais il est un reproche qui ne saurait vous manquer et qui pourra renverser toute votre œuvre sur sa base, ce sera celui de l'absence de critique; croyez-moi, on vous accorderait tout le reste, que l'on ne vous céderait jamais sur ce point. — Oh ! pour cette fois, reprîmes-nous, nous sommes aussi tranquille que possible, car nous avons pris toutes nos mesures en conséquence; nous possédons contre ce genre d'attaque la meilleure des égides, celle qui consiste à ne jamais discuter avec la science que les faits et les détails qu'elle nous aura livrés elle-même. De cette manière, si notre critique est en défaut, nous en déclinerons la honte, nous nous laverons les mains, en disant: « Prenez-vous-en à vos maîtres. — C'est possible, répliquait-on, vous

serez très-innocent, mais vous n'en serez pas moins poursuivi et condamné[1]. »

La prophétie, cette fois encore, s'est littéralement accomplie [2]. Heureusement elle n'a pas empêché les faits d'être acceptés dans leur ensemble, comme ceux qui les avaient fournis, grondés pour leur grande imprudence.

Mais aujourd'hui, qu'allons-nous faire, grand Dieu ! Quand nous donnions des certificats de savants, on nous reprochait « d'estimer beaucoup trop haut leurs suffrages; » quand nous supprimions un procès-verbal primitivement donné, M. Figuier nous reprochait « d'arranger les dépositions des témoins à notre guise[3] ; » quand nous donnions ces mêmes *procès verbaux,* M. de Gasparin nous répondait : « Plus il y a de procès-verbaux et plus je me méfie. »

Or, cette fois-ci, nous le répétons, en fait de preuves et de critique comme on les veut aujourd'hui, nous aurons les mains absolument vides. Au lieu de ces faits modernes que chacun de nous pouvait voir et palper, nous ne présenterons que des faits perdus dans la nuit des temps ou noyés dans les eaux du déluge ; au lieu de savants contemporains pour appuis, des barbes dix fois blanchies

1. Cependant, de toutes ces centaines de faits, « *il en est jusqu'à trois que l'on pouvait citer,* » parce qu'ils paraissaient étrangers à la science, et, certes, il fallait bien qu'ils fissent véritablement exception, pour que tous les journaux nous aient simultanément reproché ces trois faits exceptionnels. C'était une histoire racontée par Alexandre Dumas, une anecdote de famille et le fameux procès de Cideville. Citer de pareilles balivernes, sans autre appui que sa propre allégation, c'était, disait-on, se moquer du public!...

Malheureusement, l'histoire de Dumas était tirée de la *Pneumatologie* du docteur Fodéré et garantie par lui-même, l'anecdote de famille n'était citée que comme un parfait analogue de faits attestés par le docteur Johnson, et les *esprits frappeurs* de Cideville allaient bientôt se répéter, ou plutôt se multiplier indéfiniment dans les deux mondes.

Voyez pourtant ce que c'est que de ne pas lire les notes d'un auteur! on veut faire la guerre à sa critique, et l'on ne s'aperçoit pas que l'on en fait de détestable soi-même!

2. Voir, aux premières pages de l'*Appendice complémentaire,* les reproches d'imprudence faits à M. le docteur Calmeil par ses collaborateurs des *Annales psychologiques,* ceux faits par *l'Union médicale* à tous les savants dénégateurs, et défense, de par *le Siècle* et *M. de Gasparin,* de nous faire la moindre concession en ce genre, pour ne pas être *emmenés* beaucoup trop loin.

3. Dans une première édition du *Presbytère de Cideville,* nous avions donné *in extenso* tout le dossier du procès, et dans la deuxième (1863) nous avons annoncé qu'on le tiendrait à la disposition des réclamants.

comme celles d'Hérodote, de Pausanias, de Tite-Live, et même de Tacite, etc., etc. Il est vrai que leurs récits seront confirmés largement par tous les textes de la Bible et de Moïse, des Évangiles et de Jésus-Christ. Mais, comme la critique moderne met l'Écriture en cause avec TOUT LE RESTE, c'est une autorité qui ne compte plus : encore une fois, que faut-il faire ?

Tout ce qu'il y a de plus simple au monde : NE RIEN VOULOIR PROUVER DU TOUT. Fatigué de nos démonstrations trouvées surabondantes par tant d'autres, convaincu de l'existence de certains bandeaux surnaturels appliqués sur certains yeux tout exprès « pour qu'ils ne voient pas, *ut non videant,* » nous abandonnons tout à fait à leur malheureux sort de pauvres incurables, condamnés à crier toute leur vie : « IL FAUT VOIR. »

Nous réservons aujourd'hui toutes nos forces et tous nos soins pour les *convalescents de la cécité,* qui en sont arrivés à cette seconde phrase : « A QUOI BON ? » L'histoire, la Bible et toutes les traditions vont se charger de leur répondre.

Toutefois, comme il faut nous garder d'affaiblir la confiance des lecteurs, et surtout de la rendre indécise, nous avons divisé notre travail en deux parties : l'une pour ainsi dire officielle, c'est le texte courant du discours ; l'autre, qui l'est beaucoup moins et qui se trouve destinée aux rapprochements, aux probabilités, aux spéculations officieuses et souvent contestables.

Cette division en chapitres et en appendices étonnera d'abord quelques-uns, mais ils s'apercevront bientôt qu'il y a là tout à la fois une nécessité et un repos. *Nécessité,* car il était impossible de faire entrer dans le texte général de vraies monographies[1] qui, formant elles-mêmes autant de petits ouvrages spéciaux et très-distincts, eussent entravé l'ensemble et dérangé l'ordre entier. C'est encore un *repos,* parce que plus particulièrement consacrés à des questions plus curieuses, à des révélations plus neuves, à des rapprochements plus modernes et plus piquants, ces appendices peuvent être considérés comme de véritables hors-d'œuvre, non moins sérieux, il est vrai, que le texte du chapitre, mais infiniment moins abstraits, et par cela seul corrigeant un peu la monotonie de leur *lettre,* sans jamais s'écarter de leur *esprit* et de leur *titre.* C'est pour ne pas rompre cet enchaînement que nous n'avons pas voulu les reléguer à la fin de chaque volume, comme nous le pouvions très-facilement.

1. On appelle *monographie* tout traité spécial et condensé sur un sujet donné.

Chaque lecteur sera toujours libre d'ajourner sa lecture, et pourra constater que, d'une manière ou d'une autre, la logique de l'ouvrage ne saurait en souffrir. Nous conseillons toutefois la lecture *continue*.

Pour nous résumer sur la véritable fin de celui-ci, n'oublions pas que, supposant des lecteurs déjà *rendus* sur son principe, son unique prétention est d'abord de bien établir l'extrême importance du sujet, puis d'en tirer les conséquences de tout ordre qu'il renferme. Nous devons à tous ces phénomènes antiques et modernes le plus consciencieux examen, car il y va tout à la fois et de l'honneur de la raison publique qui se déclare leur ennemie, et de la véracité de l'Évangile qui les affirme comme d'irrécusables réalités [1].

1. Reste à faire une dernière observation. Un ouvrage sur le paganisme ne peut, sous peine de nullité, s'interdire certains détails qui forment trop souvent le fond de son sujet : surmonter ses répugnances à cet égard, violenter sa propre répulsion, c'est accomplir son devoir dans tout ce qu'il a de plus pénible, et, sans contredit, de plus méritoire.

Nous n'en craignons pas moins de choquer plus d'une fois quelques esprits qui ne nous en seront que plus sympathiques. Pour les rassurer, nous devons leur promettre de rester, à cet égard, plus prudent que tous ceux qui nous précèdent soit comme historiens, soit comme théologiens, et que lorsque nous serons obligé de parler comme eux nous emploierons le latin.

Nos lecteurs sont donc prévenus et sauront, en consultant la table sommaire, quels sont les paragraphes qui ne peuvent être laissés, et, à plus forte raison, placés sous les yeux de tout le monde.

PREMIÈRE PARTIE

PROLÉGOMÈNES

OU CONSIDÉRATIONS PRÉALABLES

SUR LA HAUTE PORTÉE PHILOSOPHIQUE

DU MOINDRE PHÉNOMÈNE SURNATUREL OU SIMPLEMENT MERVEILLEUX.

CHAPITRE I

IMPORTANCE COSMOLOGIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

---

§ I

Le *Cosmos*[1] et ses magnificences. — Infiniment petits et infiniment grands. — Microscope et télescope. — Leur gloire et leur orgueil. — Vieilles attaques rajeunies. — A plus tard les réponses.

N. B. Si nous avions la prétention d'implanter, dès les premiers pas, la doctrine de nos interventions surnaturelles sur le terrain scientifique qui les repousse avec le plus de hauteur et de succès apparent, nous commettrions une grande faute. Ce serait compromettre toutes nos ressources, que de les précipiter, dès la première heure et sans préparation suffisante, au plus fort de la mêlée.

Personne n'ignore, en effet, que dans cette croisade générale contre la cause que nous défendons, les sciences naturelles figurent au premier rang. Le progrès toujours croissant de leurs brillantes découvertes, l'explication de phénomènes inconnus jusqu'ici, le maniement familier de forces qui faisaient trembler nos pères et l'application journalière de ces forces au bien-être de la vie, tout conspire à fomenter chez les naturalistes un orgueil démesuré. Hélas! peut-être serait-on bien tenté de le trouver légitime s'il ne les aveuglait en même temps sur des vérités bien plus hautes, trésor d'évidence, au contraire, pour le plus simple bon sens.

Savoir ne fait donc pas toujours *voir,* comme, à son tour, *voir* ne fait pas toujours *savoir*. Nous ne le *saurons* et ne le *verrons* que trop.

1. On entend par *Cosmos* l'ensemble du monde et de ses lois.

Ainsi donc, obéissant malgré nous en ce moment à l'ordre logique qui nous force de montrer l'homme interrogeant la nature avant d'interroger l'histoire et la philosophie, nous déclarons ne consacrer ce premier chapitre qu'à la pose d'un principe, qu'à l'aplanissement provisoire de quelques difficultés tirées des *forces*, des *lois* et de la *vision* cosmologiques; nous réserverons nos preuves et nos applications spirituelles pour deux autres chapitres, qui arriveront à leur heure sous le titre de *Cosmolatrie* et de *Sabéisme*.

Maintenant, pour mieux apprécier les relations du *Cosmos* avec la *vision* organique humaine et le degré de leur double autorité, voyons-les sortant l'un et l'autre des mains de leur créateur.

Dans un de ses plus beaux livres, l'Écriture nous montre « les astres du matin célébrant à l'envi, pendant la création, toutes les gloires de leur auteur[1]. » Plus jeune que ces astres, la terre, alors sans *âme vivante* et sans maître, se taisait, et seule, ne pouvait prendre part à l'*hosanna* général.

Pour qu'elle pût admirer à son tour, il fallait créer l'homme, et, parallèlement à sa vivification spirituelle, lui départir des instruments d'admiration.

Alors, sublime artiste, Dieu produisit deux chefs-d'œuvre : l'un, que la science appelle *nerf optique;* l'autre qu'elle signale comme l'*épanouissement* du premier et comme « l'organe essentiel de la vision[2]. » Puis, sur ce modeste appareil d'une délicatesse infinie, sur cette *plaque* vivante d'une photographie toute divine, les rayons émanés de chaque objet visible venant à converger, l'homme put s'assimiler pour ainsi dire tout le Cosmos, grâce à la miraculeuse image transmise par ses sens à son regard intérieur.

Longtemps ce beau présent lui suffit; mais après cinquante siècles de jouissance, cette *vision*, toujours la même, ne suffisant plus à cet esprit avide de progrès, il fut permis un jour à

1. *Job*, ch. XXXVIII, 7.
2. Son nom scientifique est la *rétine*.

deux enfants d'interposer un simple *verre* entre leurs propres organes et le *Cosmos* de leur Dieu, et, sous l'apparence d'un hasard, la vision se trouva centuplée [1].

A l'instant même, il faut bien en convenir, un immense rideau se déchira, et l'homme put croire un moment qu'il avait changé d'univers : une vraie révolution venait de s'opérer dans l'espace ; aussi, nous dirait avec orgueil la philosophie moderne, aussi vit-on tout aussitôt la grande flotte de l'intelligence humaine appareiller dans tous les ports de la science, et toutes ancres rompues, toutes quarantaines levées, naviguer enfin à pleines voiles sur le double océan des infiniment petits et des infiniment grands.

Et maintenant, demandez à ces grands navigateurs ce qu'ils ont rapporté de ce magnifique parcours ; chacun d'eux ne répondra qu'un seul mot : « *l'infini.* »

Plus tard, il est vrai, chacun d'eux en abusera peut-être en prodiguant à l'œuvre le plus bel attribut de son auteur, mais que de motifs d'indulgence et de pardon !...

Commençant par les infiniment petits, assurez-vous d'abord de l'état de la question, et vous reportant à leur ancienne limite, — le ciron, — voyez un peu ce qu'elle devient, lorsque Leuwenhoeck établit, que les corpuscules vivants, renfermés dans une goutte d'eau, doivent être portés à mille millions peut-être pour égaler sa grosseur. Interrogez Ehrenberg, Swammerdam et Klein, sur la dernière limite de leurs imperceptibles conquêtes ; l'un vous dénombrera cent quatre-vingt-sept millions d'infusoires ne pesant pas tous ensemble un seul grain;... l'autre, des milliards d'hématoïdes nouveaux entassés dans un atome de la plus fine poussière ; un troisième, quarante mille millions de carapaces contenus dans

1. Cette question d'érudition physique n'est pas décidément jugée. Cependant Olbers (*Annuaire* de Schumaker, de 1843) attribue l'invention du télescope aux deux enfants de Lippershey, fabricant d'instruments à Middelbourg en 1606. Le fait est que trois ans après, en 1609, il paraissait un travail de Galilée sur les lunettes hollandaises.

un pouce cubique de tripoli, etc., etc. [1]; et, tenez-le pour certain, descendus avec eux au fond de ces abîmes terrestres et marins, *sous-perposés* les uns aux autres, vous remonterez convaincus que le dernier anneau vous échappera toujours, et que ces monstres de petitesse sont des monstres de volume, auprès des invisibles qui n'attendent pour surgir à vos yeux que le simple épaississement d'un cristal.

Changez maintenant celui-ci contre un autre, et demandez à l'astronome ce que devient pour lui, comparativement à tout ce qu'il découvre, la terre que vous habitez, cette terre dont l'autocratie cosmique vous paraissait assurée par une prescription de soixante siècles ; souriant dans son orgueil, il commencera par vous montrer ce qu'il appelle *votre* planète, circulant, on ne sait, dans quel misérable coin des espaces ; il se complaira dans l'humiliation de son empire, et plein d'amour, au contraire, pour les mondes étrangers, il n'aura plus d'autre souci que de bien établir leur supériorité sur le vôtre ; il leur donnera tout ce qu'il pourra lui enlever : éclat, volume, puissance ; il énumérera leurs nombreux satellites, leurs anneaux lumineux, et *si* cet astronome a dit vrai, il faudra bien que *votre* planète se résigne à suivre à l'arrière-plan du système, un mouvement qu'elle avait cru longtemps commander. Toutefois, après ce premier désenchantement comme habitant de la terre, de véritables enchantements vous attendent comme citoyen de l'univers. Lorsque vous aurez longtemps réfléchi sur la multiplicité toujours croissante de ces planètes si rares autrefois, sur l'immensité de leurs orbites, sur les proportions écrasantes de plusieurs d'entre elles, sur les trente-quatre millions de lieues qui vous séparent d'un soleil, dont le volume est de quatorze cent mille fois supérieur à celui de notre globe ; lorsque vous aurez admiré toute cette armée des comètes, armée sans dis-

1. Voir, au Compte rendu de la séance du 4 août 1858, le Rapport fait à l'Institut sur la terre nouvellement rapportée du Thibet par M. Schwlagintweit.

cipline et sans lois rigoureuses, qui tantôt précipite ses enfants dans tous les feux du soleil, tantôt les exile pour des siècles au sein des ténèbres glacées... : peut-être vous imaginerez-vous avoir une idée de l'infini, et le *reste* de l'univers, c'est-à-dire les *étoiles*, ne vous semblera-t-il plus qu'un magnifique accessoire. Impardonnable illusion! reprenez haleine, et, centuplant les forces de votre imagination, apprêtez-vous pour la première fois à franchir réellement les espaces. Voyons! votre courage est-il à la hauteur de votre esprit? Votre tête est-elle bien à l'abri des vertiges? Puisque vous l'assurez, essayez alors, s'il se peut, de rendre à chacun de ces faibles points lumineux leur grandeur effrayante et réelle, transformez chacun d'eux en soleil, recommencez à chacun ce même système solaire qui vous confondait tout à l'heure, et n'oubliez pas surtout que l'éloignement seul vous dérobe autant de fois tout un nouveau cortége de planètes, de satellites et de comètes parfaitement analogue à celui que vous venez d'admirer.

Mais quels spectacles nouveaux! Voici des mondes qui n'étaient pas hier et qui brillent aujourd'hui, d'autres qui s'effaceront demain, d'autres qui revêtent tour à tour toutes les couleurs du prisme, d'autres qui s'embrasent, pâlissent et se brisent à vos yeux, d'autres qui sembleraient subir à certains moments la grande épreuve d'oscillations et de fluctuations effrayantes[1].

Il en est d'autres enfin (et notez bien cette dernière nouvelle) qui, de simples qu'ils étaient, se dédoublent sous un objectif plus puissant et paraissent se fuir et se poursuivre sans cesse sans jamais parvenir à s'atteindre.

1. « Le singulier phénomène de la fluctuation des étoiles a été observé à Trèves, par des témoins dignes de foi, le 20 janvier 1851, entre sept et huit heures du soir. Sirius lui-même, qui était alors placé près de l'horizon, parut agité d'un mouvement oscillatoire très-marqué. » (Lettre du professeur Flesch dans le *Recueil de Jahn.*)

Quant aux disparitions, les journaux scientifiques nous apprennent aujourd'hui, 5 mars 1862, celle d'une nébuleuse *tout entière*. (V. *Nébuleuse*, de Hind.)

Ne vous arrêtez pas encore ; par delà tous ces mondes en mouvement, et sur un plan bien autrement reculé, voici comme une poudre solaire, éclose pour ainsi dire de ce matin, qui, soumise au pouvoir vraiment fécondant de certains télescopes, semble réaliser à la lettre ces pluies d'or et de feu que nous disait la fable ; merveilleuses gerbes de soleils que l'on voit descendre cette fois en lentes et toutes gracieuses spirales, sur un point inaperçu qu'elles abandonnent aussitôt pour remonter et redescendre sans fin, en élégantes arabesques.

Qui donc osera parler encore de l'immobilité des soleils, et que deviendront désormais ceux qu'on appelait les *fixes*, lorsqu'on les surprendra gravitant comme tout le reste vers ce grand aimant général, vers ces pôles mystérieux où se trouvent peut-être le repos et la solution du problème [1]?

C'est ici que l'admiration se convertit en stupeur, en une sorte d'extase étourdissante. C'est ici que l'on comprend toute la vérité de cette expression d'un grand poëte : « Jamais, Seigneur, jamais je ne fus plus *troublé* de ta puissance [2]. » Trouble auguste, en effet, admiration terrifiante pour celui qui ne sait pas, avant d'aborder de tels abîmes, se *replier* pour ainsi dire sur la bonté divine, se retrancher dans sa présence et préluder à l'hymne de l'admiration par celui de la reconnaissance et de l'amour.

Malheureusement — ceci n'est un secret pour personne — après avoir au dernier siècle bien manifestement professé

1. Toutes ces nouvelles et brillantes découvertes, relatives aux étoiles dédoublées, sont dues principalement à Struve, le célèbre astronome de Dorpart, qui en a déjà signalé plus de trois mille. Quant au mouvement des *fixes* et de tous les systèmes entraînés dans l'espace, ce sont surtout les travaux d'Herschell et d'Argelander qui lui ont imprimé le caractère d'une vérité certaine. Il semblerait, selon les astronomes, que cette circulation générale suivrait une direction qui nous est marquée un peu au nord de l'étoile et de la constellation d'Hercule, d'autres disent du *Taureau*. (V. les premières pages de l'ouvrage de M. Alfred Maury, intitulé : *la Terre et l'Homme*.)

2. Chateaubriand.

l'athéisme, la science astronomique se contente au XIXe d'un anti-christianisme décidé. Sans doute on peut compter de très-honorables exceptions, mais n'est-ce pas la majorité qui se vante tous les jours d'avoir fait *voler en éclats* ce vieux monde que nos regards *abusés*, les *simplicités* de notre bon sens, et plus d'une tradition vénérable semblaient nous avoir imposé? N'est-ce pas sur tous les tons qu'on nous répète ce mot d'un incrédule allemand : « Le christianisme est mort le jour même de la naissance de Copernic et de Galilée[1]? »

Que nos lecteurs se rassurent, nous n'avons nulle envie de rentrer pour le moment dans l'examen de ces périlleuses questions, qui, toutes vieilles qu'elles soient, peuvent fort bien s'attirer encore, on le verra, de vertes et toutes jeunes réponses.

Nous l'oublions trop vite; si de fausses conceptions sur l'*infini dans l'espace* conduisirent plus d'un Bruno au plus formidable athéisme; si, par suite des mêmes erreurs, Lagrange professa le sien avec assez d'impudence pour scandaliser jusqu'à ses frères et amis; si le marquis de La Place crut illustrer sa *mécanique céleste* par ce mot tristement célèbre et rajeuni plus tristement encore par le docteur Littré[2] : « DIEU LUI-MÊME EST DÉSORMAIS UNE HYPOTHÈSE INUTILE... »; nous oublions trop facilement, qu'après tout et avant eux, Copernic fut chrétien, que Képler le fut jusqu'au plus complet mysticisme, et que pour Newton, le grand Dieu de l'*attraction* était bien celui de ces mêmes évangiles, à la *concordance* desquels il avait appliqué tous ses soins.

Or, comme depuis ces grands hommes, les cieux ne doivent pas avoir changé, comme l'infini reste le même, on ne voit pas pourquoi l'autorité des disciples l'emporterait aujourd'hui sur celle de leurs maîtres, ni pourquoi des *enfants* respectueux tire-

1. Voir, dans l'*Athenæum français* du 16 décembre 1854, les attaques à l'étranger de MM. Brewster, Sasonoff, etc., attaques renouvelées et développées en France par MM. Babinet (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1855), Reynaud (*Terre et Ciel*), etc., etc.

2. *Philosophie positive.*

raient des mêmes prémisses des conséquences absolument contraires à celles tirées par leurs pères.

Non, les consolateurs ne nous manquent pas dans le passé et nous manqueront encore moins dans l'avenir.

Attendons.

Pour le moment nous avons hâte de rentrer sur notre terrain, ou plutôt de prouver que nous n'en sommes pas sorti un seul instant [1].

§ II

Le télescope des sens et le télescope de l'âme. — Esprit moderne, génie antique. — L'infini matériel conquis et l'infini spirituel perdu. — Conséquences cosmologiques du moindre phénomène spirite. — Rentrée prochaine de l'astronomie dans la théodicée. — Esprits *indérangeables* de M. Reynaud. — Grande revanche philosophique.

1. — *Les deux télescopes.*

On ne nous accusera pas d'avoir amoindri la gloire, le génie des temps modernes et les merveilles du télescope.

Maintenant, une grande question se présente :

S'il venait à rester démontré, que ces grandes conquêtes accomplies dans le domaine de l'infini matériel, ont été tristement compensées par la perte de l'infini spirituel, si,... mais, dès ce premier mot, on nous arrête pour crier à l'injustice : « Vous oubliez, nous dit-on, qu'en démontrant l'infinie multiplicité des globes, le télescope nous conduit forcément à l'infinie multiplicité des mondes; comment pourrait-il donc se faire qu'en peuplant l'infini de créatures intelligentes, l'astronomie moderne n'eût travaillé qu'à la glorification de la matière? N'était-ce pas, au contraire, servir merveilleusement la cause de l'esprit, que de détruire le ridicule mono-

1. Nous produirons au chapitre *Sabéisme* de bien précieuses révélations sur Copernic et Galilée, et quelques aveux non moins importants du baron de Humboldt sur LE PRIVILÉGE TOUT EXCEPTIONNEL, ACCORDÉ A LA MATIÈRE DE NOTRE SYSTÈME SOLAIRE, DE SE CONDENSER EN TERRES ET EN LUNES. Qu'est-ce à dire, et qui trompe-t-on ici ?

pole intellectuel, jusque-là réservé exclusivement à la terre? »

Notre réponse sera facile; nous conviendrons bien franchement que la pluralité des mondes, ne pouvant signifier que l'habitation passée, présente ou future des globes suspendus sur nos têtes, ces globes nous paraissent si bien disposés à cet effet, que le contraire nous a toujours semblé difficile à comprendre.

Nous poussons même si loin à cet égard le respect de l'analogie, que bien loin d'accepter cette réponse ordinaire et banale « prouvez-nous-le, » nous croyons que lorsque toutes les probabilités, toutes les inductions possibles nous portent vers une vérité, c'est à ceux qui la combattent, à fournir la preuve du contraire. Jusqu'à cette preuve, nous supposerons toujours que le double anneau lumineux et les sept satellites de Saturne ayant été créés pour éclairer cette planète, ce n'est pas uniquement sur des cimes de montagnes, ou sur des steppes inhabités, que doit se répandre le bienfait de leur lumière.

Mais, dans la création, les mondes et leurs habitants ne sont pas tout; chose bizarre! rien de plus à la mode aujourd'hui que ces colonies planétaires; et peu importe, à ce qu'il paraît, la nature des colons, pourvu qu'un organisme quelconque ne puisse jamais leur manquer, pourvu qu'ils tiennent au sol même de leur empire par toutes les lois de la pesanteur et des affinités matérielles : dans ces conditions-là, on pardonne volontiers à tous les philosophes anciens et modernes d'avoir donné carrière à leur imagination, et de nous avoir soumis à cet égard les plus curieuses et même les plus amusantes hypothèses.

Mais, trois fois malheur, au contraire, à l'imprudent qui essayerait de rappeler tant soit peu sérieusement, ces *armées angéliques* dont la Bible peuplait « les cieux des cieux » et que, parfois, elle associait si étroitement aux étoiles, qu'il devenait très-difficile, nous l'avouons, de distinguer l'astre de l'esprit (Sabaoth). Ici le génie moderne ne répondrait que par le sourire ou par l'indignation : « pas de pluralité des mondes à ce prix-là, » dirait-il, et, nous le voyons tous les jours, lorsque, nous armant d'un principe accordé, nous es-

sayons d'étendre tant soit peu de ce côté cette théorie de l'infini proclamée dans tous les autres, lorsque nous tentons de développer en ce sens l'*échelle des êtres* qu'on déclarait tout à l'heure « sans limite et sans fin, » aussitôt les promoteurs des lois de continuité les rapportent ou les violent; ils brisent leur *échelle*, et déclarent hardiment, qu'entre les créatures organisées et « la grande cause intelligente et mystérieuse[1] » qu'ils veulent bien reconnaître encore, il ne saurait exister de créatures possibles. C'est révoltant d'illogisme, mais c'est ainsi et nous en chercherons la raison tout à l'heure.

Comment ne comprend-on pas cependant, qu'un tel *parti pris* de prohibition angélique est une vraie monstruosité dans l'ordre intellectuel et moral, un *hiatus* arbitrairement imposé dans l'évolution générale des êtres, et que c'est pousser un peu loin l'horreur de toute aristocratie hiérarchique que de vouloir absolument la bannir de toute une création dont elle paraît être la loi fondamentale?

Malheureusement, il faut bien le reconnaître, cette grande conspiration date précisément du jour où l'on commençait à dérober au monde phénoménal et sensible ses plus brillants secrets. Pendant que d'une main, l'esprit moderne déchirait avec audace tous les voiles de l'infini matériel, on le voyait de l'autre ébaucher la première trame de ce grossier linceul dans lequel il allait ensevelir pour trois siècles l'infini spirituel. Il les déclarait anéanties à jamais, ces hiérarchies d'intelligences célestes, bien autrement importantes cependant que toutes ses *pierres enflammées*, bien autrement conformes surtout aux plus magnifiques traditions du genre humain! Que de grandeur, et pour le moins que de poésie dans ces innombrables armées sidérales (Zebaoth) *répondant à leur nom*, *obéissant* à la voix de leur souverain, se *réjouissant* devant ses œuvres et *chantant* sa puissance et sa gloire[2]! Phalanges plus difficiles à nombrer

1. Maury, *la Terre et l'Homme*, p. 3.
2. *Job*, loc. cit.

que les grains de sable du désert et « dans la lumière desquelles Dieu s'enveloppe comme il le ferait dans un vêtement ! » C'est devant toute cette poésie des *cieux animés*, si bien rationalisée par Schelling, que dans un de ses derniers *Entretiens* Lamartine voyait se déployer devant la sienne des horizons inconnus. « Je me mis à rêver, dit-il, à *ces géants de flamme*, animés vraisemblablement par l'intelligence et l'amour. *C'en est fait!* m'écriai-je, j'ai trouvé mon poëme ; et *ce n'était pas seulement un poëme* que j'avais cru trouver : création, théogonie, histoire, celle de ces myriades d'Esprits *invisibles mais évidents*, qui comblent le vide entre Dieu et le néant, qui pullulent dans ses rayons et qui sont, *je n'en doute pas*, aussi multipliés que les atomes flottants qui nous apparaissent dans un rayon de soleil... je crus tout comprendre en un instant[1]. »

Lamartine a raison : ce n'est pas seulement un poëme, car en fait d'œuvres divines, le chant du poëte peut avoir plus de crédit, que la prose du savant. Sœur du *beau*, la vérité ne se sépare guère de son frère.

Il aura donc fallu de bien puissantes raisons, pour opérer le divorce, pour répudier de si magnifiques données, ou, pour parler plus juste, de si vraisemblables conceptions ? Nullement ; on n'en allègue aucune ; mais que voulez-vous ? le cristal cette fois ne pouvant plus rien *objecter*, le télescope abdiquait ; dès lors, au prorata de l'acquisition des globes, on en vint à détrôner les *archanges ;* au prorata des mondes, on bannit les *vertus*, et l'*empyrée* de nos pères se dissipa complétement en *éther* et en *fluides*.

A partir de ce moment, l'univers cosmologique fut mutilé d'abord, décapité plus tard, et l'angélologie s'en alla, s'abîmant de plus en plus sous le feu continu de trois siècles de négations et de sarcasmes, jusqu'à sa radiation définitive de l'encyclopédie des sciences morales et physiques.

1. Entretien XVIII, p. 161.

Aujourd'hui, fascinée par ses nouvelles conquêtes, la philosophie rougirait même de se demander si l'infini proscrit ne pouvait pas égaler en valeur l'infini découvert. « Graduellement affaibli de siècle en siècle, a dit un de nos plus graves docteurs, le surnaturalisme a été *définitivement chassé* de la science [1]. »

« C'est à peine aujourd'hui, dit un autre philosophe, s'il se trouve encore sérieusement accrédité chez un petit nombre d'individus appartenant aux classes les plus infimes et les plus ignorantes de nos sociétés civilisées [2]. »

Vous l'entendez : *chassé !* honteusement chassé de la terre et des cieux, ou plutôt balayé comme le vil détritus des doctrines les plus grossières et les plus surannées !

Comme tout se tient en fait de doctrines et d'idées préconçues, nous ne sommes nullement étonné pour notre part, d'entendre appeler cette grande révolution « le grand mouvement démocratique qui envahit le ciel lui-même en y rétablissant l'égalité comme sur la terre [3]. » Assurément le socialisme ne pouvait viser plus haut, et Proudhon avait oublié jusqu'ici de formuler cette partie de son programme.

C'en est donc fait; désormais cet ostracisme absolu des esprits aura force de loi sur toutes les lignes possibles : en médecine comme en philosophie, en astronomie comme en histoire, en biologie comme en jurisprudence. Et notez-le bien, la proscription est générale, absolue ; elle atteint tout aussi bien le *follet* que l'*archange*, puisque pour l'un, comme pour l'autre, elle part d'un même principe : le rejet de tout surnaturel et de tout surhumain.

2. — *Conséquences d'un règne retrouvé.*

De sorte, pourrons-nous dire à présent, que le jour où il serait démontré, *par impossible*, que la tradition de tous les siècles

1. Dr Parchappe.
2. M. Charton, dejà cité.
3. *Études sur l'histoire de l'humanité*, p. 468.

et de toute la terre, que les croyances de tous les sages, les affirmations de tous les cultes, avaient raison contre nous, le jour enfin où le dogme *impossible et chassé* rentrerait n'importe par quelle *fissure*... il s'ensuivrait nécessairement que, malgré tous ses mondes et toutes ses lois, notre philosophie ne s'en serait pas moins très-grossièrement fourvoyée depuis trois siècles sur un principe fondamental, et ne nous aurait pas laissés sur ce point, de mille lieues en arrière, non-seulement des *classes les plus infimes*, mais des Cafres et des Esquimaux, qui eux, du moins, n'ont jamais perdu ces vérités transcendantes.

Quant à la cosmologie, elle se trouvera bien forcée de nous accorder à son tour ce second principe inséparable du premier: LORSQU'UNE ESPÈCE, ET A PLUS FORTE RAISON, UN RÈGNE S'EST TROUVÉ SI COMPLÉTEMENT PERDU QUE SON EXISTENCE PASSÉE EST RIDICULISÉE COMME UNE FABLE, LA RÉAPPARITION DU PLUS MINIME INDIVIDU DE CE MÊME RÈGNE, ENTRAINE DE PLEIN DROIT LA RÉINTÉGRATION DU RÈGNE TOUT ENTIER, comme dans une famille solidairement entachée d'un seul et même déshonneur, la justification d'un seul membre entraîne nécessairement la révision de tout le procès, et, provisoirement du moins, la réhabilitation générale.

Mais nous n'en resterons pas là ; cette restauration du *règne* une fois effectuée, qui donc pourrait encore douter de sa portée? qui pourrait se vanter de pouvoir assigner telle ou telle limite à toutes les *variétés* d'espèce et de mission ?

Nous avons parlé, dans notre premier mémoire, d'un astronome éminent qui, dès les premiers jours de l'épidémie spirituelle de 1853, s'en allait répétant à tout propos : « C'est une bien lourde affaire qui nous tombe là sur les bras, c'est une bien lourde affaire. » Cet astronome avait raison ; comme Bayle déclarant que « la constatation d'un seul esprit malin le *forcerait* d'accorder au catholique tous ses dogmes. » M. B... comprenait parfaitement tout ce que le moindre *esprit frappeur* pouvait éclairer ou briser en fait de systèmes et de lois

cosmologiques. Peut-être sentait-il instinctivement, que du *lutin* au bon *ange* il n'était pas bien loin, que l'ange, de son côté, menait nécessairement à l'*archange*, et que d'archanges en *dominations*, de dominations en *trônes*, de trônes en *vertus* et de vertus en *recteurs* et en *archontes* [1], on ne saurait bientôt plus où l'on pourrait, où l'on devrait s'arrêter.

Qu'on se garde bien toutefois de nous prêter une prétention qui n'est nullement la nôtre en ce moment, celle de vouloir, par exemple, réinstaller sur leurs trônes sidéraux ces antiques moteurs dépossédés ; il est vrai qu'on nous forcera d'y revenir très-souvent et nous le ferons, non pas en prophétisant, comme le comte de Maistre, « qu'il sera bientôt impossible de soutenir le contraire [2] ; » mais en nous contentant d'affirmer que tout système abandonné et ridiculisé par suite de la négation angélique, doit, au jour de la restauration générale, perdre son ridicule et son impossibilité absolue.

D'ailleurs, il ne s'agit pas uniquement de la direction des astres. Il est dans la météorologie mille phénomènes qui s'arrangeraient à merveille d'une intervention mystérieuse, et nous en toucherons plus tard un grand nombre. En ce moment, encore une fois, nous nous contentons de la résurrection d'un grand dogme et de l'indication de ses plus lointaines perspectives. C'est ce que Leibnitz appelait un *établissement* scientifique.

Nous demandons seulement qu'on laisse à quelque nouveau Leibnitz le temps de réédifier.

C'est débuter par un travail ingrat, nous le sentons. Mais il en est un bien plus ingrat encore, c'est de faire entrer dans cet *établissement* le misérable personnel dont le spiritisme moderne est venu nous gratifier. Nous le savons, ce personnel rappelle bien plus la cohorte sauteuse d'Hoffmann et de

1. *Rectores et cosmocratores*, de saint Paul.
2. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II.

Grimm, ou les sinistres figures de Méphistophélès et de Bertram, que les grands archanges de Milton; l'infini paraît les séparer. Mais depuis quand l'apparition de bandes indisciplinées, d'éclaireurs aventureux, d'une *avant-garde* en un mot, ne ferait-elle plus soupçonner les approches de *la garde* et de tout l'état-major de l'armée ?

Au reste, tous ces symptômes de la nouvelle idée astronomique, M. Reynaud paraissait vraiment les avoir pressentis, lorsqu'il disait, dans son fameux livre de « *Terre et Ciel :* » « Les méthodes du XVIIIe siècle, pour attaquer le moyen âge, ont vieilli, il est urgent d'en chercher d'autres. » C'est pour cela sans doute que, contrairement à toute l'école actuelle et notamment à celles de MM. Littré et Renan, il s'exécutait généreusement et que, après avoir consacré la première partie de son livre à l'astronomie transcendante, il consacrait la seconde *(qui le croirait?)* à la réalité des esprits angéliques. Les circonstances et l'à-propos ôtaient peut-être un peu de mérite à la concession; mais enfin, c'en était une, et certes elle eût mérité beaucoup de reconnaissance si l'auteur la tenant à trop haut prix n'avait pas inséré dans le *cahier des charges* certaines conditions inacceptables; il stipulait, par exemple, que ses anges n'auraient rien de commun avec ceux de la vieille théologie, que ce seraient de purs esprits cosmologiques, « *nécessairement* engagés dans le monde des corps, » et surtout « des Esprits (c'était la condition *sine qua non*) QU'ON NE DÉRANGERAIT JAMAIS, » c'est-à-dire qui n'interviendraient en rien dans les affaires de ce bas monde.

Sans cet amendement, qui disait tout, la théorie n'aurait jamais passé; du reste, quoique stipulée dans ces termes, celle des esprits *cosmologiques* pourrait encore merveilleusement s'accorder avec la thèse que nous défendons aujourd'hui; pourquoi malheureusement, celle des esprits *indérangeables* (qu'on nous pardonne ce mot) s'accorde-t-elle aussi mal avec les *théories* bibliques, qui ne veulent jamais nous montrer dans les anges que des *mlac*, c'est-à-dire des ambassa-

deurs, et par conséquent des *fonctionnaires que l'on dérange toujours*[1]?...

Encore une fois, toutes ces questions reviendront à leur heure; qu'il suffise à celle-ci d'avoir bien établi ces deux incontestables assertions.

1° C'est *à partir* du XVIIe siècle, c'est-à-dire à partir de ses premiers et plus brillants succès, que l'esprit humain se mit à oublier tout d'un coup la plus belle moitié de son *Credo*, « *visibilium et invisibilium,* » à mutiler la création dans sa plus riche partie, en un mot, à briser, au nom d'un télescope de cristal, ce grand télescope de l'âme et de l'esprit, qui s'appelle la foi, télescope mystique qui, — nous le verrons plus tard, — avait su devancer l'autre et *révéler* sans *objectif* ses plus brillantes découvertes.

2° Le débarquement sur nos côtes, il y a dix ans, de nos agents spirituels, n'entraînât-il d'une part qu'une éclatante revanche philosophique, et de l'autre qu'une suspension quelconque, qu'une simple hésitation sur la justesse de nos principes cosmo-matérialistes actuels, ce serait encore un événement aussi capital dans son genre, que pourrait l'être en politique la réapparition d'une dynastie déchue, fût-ce à l'extrême frontière de son royaume.

Étrange inconséquence cependant!... chaque jour voit consacrer des volumes à la pompeuse installation dans la science d'un infusoire ou d'une espèce de ciron, dont on avait longtemps

1. Ce livre de M. Reynaud, auquel nous reviendrons fort souvent, paraissait au même moment que le nôtre; fort applaudi dans les régions universitaires malgré ses tendances angélologiques, fort censuré dans celles de l'orthodoxie malgré son spiritualisme irrécusable; du reste, trop savant pour les poëtes, trop poétique pour les savants, nous craignons fort que le nombre des lecteurs capables de comprendre un tel livre n'ait été fort restreint.

Quant à ses anges *indérangeables,* comment ne s'est-il pas rappelé que le mot *ange* signifiait tout le contraire, puisqu'il vient de ἄγγελος qui veut dire *envoyé?* C'est donc uniquement, comme le dit saint Augustin, un nom de fonction : « Si tu demandes leur nature, dit-il, ce sont des esprits; si tu demandes leur fonction, ce sont des anges. »

pleuré la perte... et voici que de soi-disant philosophes, remplis, à les en croire, du plus profond respect pour les faits *observés*, observeront ceux-ci, se verront forcés d'y souscrire, et néanmoins s'arrogeant le droit d'immoler leur principe à leurs antipathies, se permettront d'ensevelir à nouveau tout ce vieux règne retrouvé, dans les linceuls du silence ou d'une indifférence affectée.

Et tous les penseurs d'applaudir ou plutôt de conspirer avec eux! mystère plus étonnant mille fois que tous ceux qui les révoltent!...

§ III

Le *Cosmos* du baron de Humboldt. — Les Forces! base de toute discussion. — Grove et sa physique réactionnaire. — Plus de fluides impondérables. — Hiérarchie de ces forces. — « L'astronomie *débouchant* à son tour dans la théodicée, » suivant M. Reynaud.

1. — *Le Cosmos du baron de Humboldt.*

Toujours dans cette même année 1853, M. J....., directeur du Musée industriel de Bruxelles, et l'un des savants les plus spirituels de notre époque, essayait de convertir Al. de Humboldt à ces mêmes faits de *tables* et d'*esprits* qu'il avait eu la *faiblesse* de constater par lui-même et de regarder, ainsi que nous, comme des faits « de la plus haute importance. »

La lettre était pressante de conviction et de logique, mais le baron, oubliant la sortie que naguère il avait faite contre « les *grands airs* d'une arrogante incrédulité, plus pernicieuse à la critique que la crédulité même, » oubliant encore son autre sortie de 1852 contre le scepticisme de notre Académie des sciences à l'occasion d'un fait observé par lui-même[1], le

1. Il s'agissait de la déviation de la boussole, obtenue *à distance*, par la force de sa simple volonté. (Voir le 1er *Mémoire*, ch. III, § 1.)

baron, disons-nous, s'empressa d'imiter ceux qu'il venait de trouver si coupables; il crut pouvoir, sans se contredire, s'opposer, au nom de son expérience personnelle, à la masse d'expériences, très-personnelles aussi, du savant bruxellois, et de cent mille autres témoins.

La *poutre d'arrogant scepticisme* qui lui paraissait si menaçante dans les yeux de ses voisins ne lui semblait même plus un *fétu* dans les siens.

Seulement, cette fois-ci, la dénégation fut aussi spirituelle que gracieuse, et le grand homme, en battant fort gaiement la campagne, vint prouver une fois de plus qu'on peut avoir une grande dose de génie et manquer en même temps des premiers éléments de toute bonne philosophie.

Ainsi donc, ce qui avait tant préoccupé les plus beaux génies de tous les siècles, ce qui pouvait lui livrer une des clefs de la nature et de l'histoire, ne lui paraissait plus qu'une *folie*...

Frappante application du terrible *ut non sciant* formulé par la Bible, à propos de l'aveuglement des savants : *Tradidit mundum, ut non sciant; Dieu leur livre le monde,* AFIN QU'ILS NE SACHENT PAS.

De son côté, M. J..... s'était fait, il faut en convenir, une bien naïve illusion. Il eût dû mieux connaître son terrain et savoir ce qu'il était capable de produire, toutes les fois qu'on y recueillait un certain nombre de phrases analogues à celle-ci : « La science ne commence pour l'homme qu'au moment où l'esprit s'empare de la matière... Alors les *aperçus dogmatiques* des siècles antérieurs ne se conservent plus que dans les préjugés du peuple, ou dans quelques doctrines *à voile mystique*[1]... »

Lorsqu'on recueille de tels fruits, disons-nous, fût-on bardé d'observations, de témoignages et de lumières, on doit savoir abdiquer le fol espoir de faire jamais pénétrer le soc du

1. *Cosmos,* t. I, p. 3 et 76.

laboureur dans le sol ou plutôt dans le *fer* académique.

Malheureusement, tout le *Cosmos* du baron de Humboldt respire dans ce début. Combien de fois devant cette admirable reproduction de l'univers, et malgré l'éblouissement que nous causaient tant de richesses, combien de fois n'avons-nous pas cherché la raison de l'inexplicable malaise qui gagnait insensiblement notre esprit ! Au prorata de l'élévation qu'on nous faisait atteindre et des vastes horizons qui se déployaient à nos yeux, nous éprouvions quelque chose de ce froid glacial qui saisit l'aéronaute au sein des mornes solitudes qu'il traverse. Comme ce dernier, nous nous étonnions tout d'abord, nous admirions ensuite; mais bientôt, croisant comme lui nos vêtements sur notre poitrine glacée, nous sentions que l'homme ne saurait vivre longtemps dans ces régions trop élevées où tout calorique fait défaut, et nous aspirions à redescendre. Il en est encore de ces vastes solitudes du *Cosmos* comme de ces temples de la terre dont tout culte est banni. Les proportions sont demeurées les mêmes, l'art n'y a rien perdu de sa richesse et de son génie, mais désormais plus d'accords, plus de parfums, plus de prières ; le sanctuaire est désert, n'y cherchez plus les dieux; comme au jour de la destruction du grand temple « ils sont sortis d'ici. »

Celui du baron de Humboldt en est là.

Un homme dont nous nous occuperons beaucoup, M. Renan, a cru devoir cependant le complimenter sur « cette sobriété *de bon goût*... qui ne lui a pas permis de prononcer le nom de Dieu une seule fois dans quatre volumes sur l'univers[1]. » M. Renan a pu s'assurer depuis, par la publication posthume des lettres de l'illustre savant, qu'il n'avait pas toujours été aussi « sobre, » et que sa réputation de « bon goût » en avait souffert dans les plus attristantes proportions.

Toutefois ce serait travestir notre pensée que de nous prêter le désir de transformer la science en cantiques et en hymnes.

1. *Liberté de penser*, 15 novembre 1848.

Bien que nous soyons persuadé que le poëte et le mystique sont souvent beaucoup plus près que le savant de la vraie philosophie de la nature, nous ne voulons pas sortir de celle que notre siècle nous a faite, et c'est tout simplement en son nom que nous protesterons toujours contre toute cosmologie purement matérielle.

Le grand naturaliste prussien n'en admettait pas d'autre, et comme la *vieille nouveauté* que M. J..... lui présentait, ne pouvait être que métaphysique, il la rejetait *à priori*.

Mais peut-être va-t-on nous arrêter encore et nous objecter à présent, que toute cosmographie ne devant traiter que du *Cosmos*, c'est-à-dire du monde phénoménal et sensible, le monde invisible s'en trouvait nécessairement exclu; peut-être va-t-on dire que l'Académie des sciences n'ayant jamais compris les sciences *occultes* dans le cadre de ses études, elle doit aussitôt qu'elles se présentent passer immédiatement à l'ordre du jour.

On va voir cependant que nous avons le droit d'insister.

Si les naturalistes, y compris le baron de Humboldt, ne s'occupaient que du corps, sans aucun doute ce droit d'exclusion leur serait pleinement concédé, mais il est loin d'en être ainsi. Si l'Académie définit la cosmographie « la description du monde physique, » elle définit la cosmologie : « 1° l'étude de tous les êtres que l'univers renferme; 2° l'étude des forces et des lois par lesquelles le monde physique est gouverné; » et M. de Humboldt l'entend si bien ainsi que, dans une de ses lettres, il dit en propres termes : « Ce mot de *Cosmos* ne signifie pas seulement ce qu'on appelle communément « description physique du monde, » j'embrasse ici *toute* chose créée[1]. »

Donc, pour peu que les *Esprits* fassent partie de la création, toute cosmologie qui ne les énonce pas, et à plus forte raison celle qui les *chasse* de la science, est une cosmologie mutilée. En vain nous parle-t-elle encore d'*ontologie*, d'*échelle des*

1. Lettre à Varnhagen, 27 octobre 1834.

êtres, de *création infinie*, etc., du moment où l'organisation, l'animalité sont pour elle la condition de toute existence, adieu toute philosophie d'ensemble; elle n'est plus qu'un exposé descriptif de tous les êtres naturels, c'est-à-dire, comme a grand soin de bien l'expliquer M. Flourens, secrétaire général de l'Académie des sciences, elle n'est plus que l'histoire « de tout *corps* ayant une constitution, des qualités et des lois propres[1]. »

A merveille, mais alors il ne faut pas dire comme Al. de Humboldt qu'on embrasse « tout l'ensemble des choses créées. » Le *Credo* seul a ce droit-là.

Quant aux forces, lorsque nous les objectons pour échapper à la matière, on nous répond qu'à l'inverse de nos Esprits *purs*, dont on ne saurait comment établir l'action sur les corps, ces forces étant elles-mêmes des *propriétés* de cette matière, leur action n'est plus qu'une conséquence toute simple de leur origine.

2. — *Les Forces.*

Les forces !... Voilà donc le véritable nœud de toutes les questions. Sont-elles *indépendantes* de la matière? sont-elles au contraire une de leurs *propriétés?* Tout est là. Aussi devons-nous commencer par faire à leur égard ce que nous faisions tout à l'heure à l'égard des *vertus* sidérales, c'est-à-dire nous en servir comme d'*établissement*, établissement provisoirement indispensable à celui de nos *forces* et *vertus* spirituelles.

Qu'on se tranquillise, nous ne sortons pas de la question.

Nous lisions dernièrement le compte rendu d'une séance de la Société d'anthropologie. Dire que la discussion était soutenue par MM. Broca, de Quatrefages, Gratiolet, le docteur Boudin, etc., c'est dire que l'élite de la science était ici présente. Or, l'un des interlocuteurs (M. Gratiolet) étant venu à parler de forces *indépendantes* de la matière, le scandale fut complet.

1. Flourens, *Ontologie*.

« Dans la science positive, telle que la conçoit l'esprit moderne, reprit aussitôt un des *scandalisés* (M. de Jouvencel), il n'y a, qu'on le sache bien, aucune place pour la métaphysique... Tout ce qui est objet distinct et observable doit lui être formellement interdit, par mesure d'ordre intellectuel. La science observe et la métaphysique spécule... » Jusqu'ici M. de Jouvencel était dans son droit, puisqu'il s'agissait de la forme et du volume du cerveau ; mais lorsqu'il ajoutait : « De nos jours, sur ce vaste champ des vieilles disputes, la physiologie fait reculer la métaphysique et la dépossède, comme la physique fait incessamment reculer la théologie et la dépossède encore, » il ne se doutait pas non-seulement qu'il était en plein matérialisme, comme on va le voir, mais en pleine hérésie physiologique et physique.

Car c'est avec grande raison que M. Gratiolet répliquait : « On m'accuse d'avoir introduit les Grecs dans Ilion... On m'interdit le droit de parler ici psychologie; mais le moyen, je vous le demande, de parler scientifiquement du cerveau sans se préoccuper de ses fonctions? Il vaudrait autant parler de l'œil sans se préoccuper de la vision [1]. »

La conquête de ces forces est donc le grand orgueil de ce siècle, et s'il n'y avait pas au bout de ces conquêtes un abîme, si l'histoire périodique de toutes les Babels de la science ne nous montrait pas individus et nations *volant en éclats* à leur tour, chaque fois que la *hauteur permise* est dépassée, on partagerait cet orgueil et ce bonheur.

Mais lorsqu'on entend le même M. de Jouvencel s'écrier : « Il nous est enfin donné de *connaître,* de saisir, de mesurer et de manier les forces par lesquelles Dieu procède... Nous avons fait de l'électricité un postillon, de la lumière un dessinateur, de l'affinité un ouvrier industriel, etc., etc., » on frémit malgré soi [2]...

1. *Bulletin de la Société d'anthropologie,* 3e fascic., p. 384.

2. Mais on frémit bien davantage encore, lorsqu'on voit un homme comme M. Reynaud trahir les secrètes et terribles prétentions des constructeurs de

Il est temps de montrer aux Prométhées modernes que s'ils ont raison de dire comme dans le programme cité : « Nous avons saisi les forces et nous les manions, etc., » il est faux d'ajouter : « Nous les connaissons... etc. »

A nous autres, bon public, on dissimule tant de mécomptes et d'échecs, qu'il n'est pas inutile de remettre de temps en temps *les cartes sur la table.*

Voilà donc encore une fois la question qui doit dominer toutes les sciences à la fois. Lorsque l'astronome Lalande écrivait : « La force n'est pas un être distinct des corps, c'est l'action d'un corps en mouvement, » il était matérialiste comme l'organicien professant que « la vie est le résultat de l'arrangement moléculaire des organes. »

Tout se tient dans l'univers, et l'*esprit* étant aussi nécessaire

Babel. On sait que Condorcet, avant de se couper la gorge de *vingt-deux coups de rasoir,* les avait poussées jusqu'à la destruction future de la *mort.* Ce qui va suivre n'est peut-être pas moins titanique. « Pour perfectionner à l'égard de la pluie les conditions de notre existence, on doit sentir que les mouvements de l'atmosphère ne seront peut-être pas aussi essentiellement *indépendants* de notre industrie que ceux des astres; il nous suffirait de faire *jouer de quelque manière le rayonnement du noyau central de la terre,* pour susciter au soleil, au moins dans notre atmosphère, une puissance capable de *le troubler* dans sa domination absolue, et pour causer par conséquent une révolution dans l'ordre actuel des vents et des nuages; mais on se convaincra aussi, par ce même enchaînement, que c'est à condition de pouvoir *manier à son gré* une arme aussi prodigieuse que *la chaleur planétaire,* que l'homme pourra jamais espérer *de se faire* maître de ce domaine (*a*). »

Qu'on ne s'y trompe pas ! M. Reynaud n'est pas classé parmi les rêveurs de la science. Il est — et son très-remarquable livre nous le prouve — il est, quand il le faut, bardé de mathématiques, autant qu'Euclide ou Leverrier. C'est un Calchas très-écouté par les hommes de progrès.

Eh bien ! qu'en dit-on ? Y a-t-il moins d'audace à dérober le feu de l'enfer qu'à soutirer celui du ciel ? Du moins, s'il l'a payée si cher, l'ambition de Prométhée en valait bien la peine ; mais risquer le sort de Zagara pour obtenir *la pluie et le beau temps* matériels, franchement c'est risquer trop pour trop peu.

(*a*) Cité par M. E. Huzar, dans sa brochure très-philosophique, malgré ses taches, et pas assez remarquée selon nous, intitulée : « *la Fin du monde par la science.* »

pour remuer la mandibule d'un ciron que pour faire circuler une planète, celui qui recule devant les conséquences du matérialisme physiologique doit logiquement aussi chercher ailleurs que dans la matière sidérale la cause de nos révolutions astronomiques. D'ailleurs on a répondu depuis longtemps à cette incroyable doctrine des *forces, propriétés de la matière,* que « si toute la matière, qu'on suppose originairement réunie en masse, avait eu *en elle* la force de gravitation par exemple, aucune parcelle n'aurait pu s'en échapper pour former les soleils et les planètes[1].

Mais l'attraction! mais les affinités! mais toutes les lois de la pesanteur! etc., etc. Ah! voici le grand argument! Mais avant d'y recourir, nous ne voyons jamais personne rechercher soigneusement si dans la pensée de Newton, qui l'a créé le premier, le mot *attraction* avait la signification mécanique que nous lui avons toujours assignée.

Le contraire est cependant aujourd'hui bien prouvé. Le grand homme ne laissait jamais passer l'occasion de protester contre la pensée qu'on lui prêtait d'une manière si persévérante et si coupable. On oublie toujours ou l'on feint d'oublier, que son disciple le plus digne, s'étant avisé de faire entendre dans la belle préface qu'il mettait en tête des œuvres de son maître, qu'aux yeux de ce dernier « le mouvement était inhérent à la matière, » le grand homme, disons-nous, désavoua son élève et protesta solennellement que pour lui « l'attraction *n'avait* absolument *rien de physique,* et que c'était uniquement un mot de *convention* pour désigner un effet. »

Mais les réclamations du grand maître allèrent à tous les vents. Le mot de *pure convention,* qu'il n'entendait appliquer qu'aux *effets,* fut appliqué par toute l'école à la *cause*, et depuis lors ce fut au nom de Newton, et MALGRÉ lui, que l'attraction devint celle de tous les mouvements de l'univers.

1. Voir, lettre à Bentley, dans le I[er] volume de *la Raison du christianisme.*

Cependant Bayle, déjà fatigué de l'insuffisance de ces vains mots : *lois de mouvement, figure, repos,* etc., avait fini par s'écrier que « tout cela était bon quand on n'avait pas quarante ans, et que les plus excellents philosophes commençaient à douter de l'excellence de leurs principes [1]. » Encore une fois, peine perdue ! protestations inutiles ! le ciel ne fut plus depuis lors que « la *mécanique* céleste, » et l'attraction « le véritable Dieu de toute la machine uranique. »

Mais, comme le dit si bien le comte de Maistre, « l'attraction ne pourra jamais être qu'un mot mis à la place d'une chose [2], » et, comme cet illustre écrivain, nous croyons que « lorsqu'on nous répète à satiété, qu'il est superflu de nous livrer à d'interminables recherches sur les causes premières, parce qu'elles sont inabordables, et qu'il suffit à notre faible intelligence d'interroger l'expérience et de connaître les faits,... » nous croyons avec lui, disons-nous, que « nous ne devons pas être la dupe de *cette fausse modestie,* attendu que toutes les fois que la science moderne s'incline en disant : Je n'ose avancer, c'est qu'elle voit devant elle une vérité qu'elle redoute [3]. »

On dirait vraiment que le comte de Maistre, favorisé du don de seconde vue, avait lu dans les œuvres de M. Littré, vingt-cinq ans à l'avance : « Essence des choses, causes dernières, questions théologiques et métaphysiques, tout cela est en dehors de l'expérience... la science positive ne peut *devenir* métaphysique [4]. »

Cependant de Maistre n'était pas seul à protester.

De temps en temps, s'appuyant sur ces textes magnifiques de saint Paul : « C'est en Dieu que nous puisons l'être, le mouvement et la vie ; » « Ce monde visible n'est que la traduction,

1. Voir l'article *Caïnites,* dans lequel Bayle donne la préférence sur tous les autres au système des *intelligences.*
2. *Soirées de Saint-Pétersbourg.*
3. Ibid.
4. *Philosophie positive,* p. 84 et 96.

le *miroir*, du monde invisible que la foi nous révèle, » la science chrétienne moderne faisait de vains efforts pour détrôner la matière; ainsi, nous possédons depuis une trentaine d'années un admirable livre, complétement ignoré jusqu'ici; comment ne l'eût-il pas été, puisqu'il ne contenait autre chose que le développement de cette dernière idée et son application au *calorique-lumière*, présenté par lui comme le *résultat* matériel de l'influence du Verbe spirituel? Basé sur ce principe, l'auteur se voyait forcé d'attaquer la théorie actuelle des *fluides impondérables*, termes qu'il déclarait avec raison « aussi incompatibles entre eux que pourraient l'être ceux-ci : un poids qui ne pèserait pas; » et sa conclusion rangeait tous ces *agents* parmi les forces *spirituelles*.

Heureusement pour l'auteur, il ne fut lu par personne, car, s'il eût eu cent lecteurs, il lui eût certainement été décerné cent brevets de démence et d'ineptie [1].

Avant lui, M. de Lourdoueix avait essayé de formuler les mêmes principes dans son bel ouvrage de *la Vérité universelle*. L'ouvrage n'a jamais dépassé le cercle de ses amis.

Aujourd'hui, nous en connaissons un autre, basé sur les mêmes principes, professant les mêmes croyances, fruit des travaux de toute une vie et d'un génie que l'on dit peu commun. Eh bien! celui-ci n'ose pas naître, tant il a peur de ne pas vivre.

C'est ce qu'il peut faire de plus sage.

Mais, nous dira-t-on, quelle autorité pouvaient-ils donc avoir sur de pareils sujets, ces quelques noms complétement ou à peu près inconnus? Patience, attendez un instant; car, dès à présent, ces génies incompris pourraient bien posséder leur vengeur; et bien que l'on mette autant que possible une sourdine à sa voix, celle-ci saura bien se faire entendre, attendu qu'elle est forte, accentuée, pleine d'autorité, et que déjà grand nombre de penseurs l'ont entendue et comprise.

1. *L'Univers expliqué par la révélation*, par Chaubard.

3. — *Physique réactionnaire.*

Il s'agit ici de Grove, physicien du premier ordre et l'un des membres les plus honorés de la Société royale de Londres. Qu'il nous suffise de dire que son livre, dont le retentissement était énorme au delà du détroit, fut traduit, peu de temps après la publication de sa troisième édition, par les savants rédacteurs du *Cosmos* français, commenté par M. Seguin aîné, l'un de nos physiciens les plus distingués, et présenté à l'admiration de l'Institut, sous le patronage de noms fort célèbres.

L'Institut remercia, renferma ses éloges dans des termes un peu vagues, et depuis se garda bien d'y revenir.

Quant à l'ouvrage, il avait pour titre : *Corrélation des forces physiques.*

Celui qui eût dit au baron de Humboldt, alors qu'il rédigeait ses plus belles pages sur les *forces* et les *fluides* impondérables, véritable pivot de tout son monde cosmologique, celui qui lui eût dit qu'avant dix ans peut-être la science la plus avancée en viendrait à déclarer, précisément comme nos trois auteurs chrétiens, ces mots « fluides impondérables, *incompatibles* entre eux, » celui-là l'eût certes bien étonné ; il l'eût étonné bien davantage encore en lui montrant la même science, ajoutant que tout ce qu'on appelle ainsi, c'est-à-dire « la chaleur, la lumière, l'électricité, n'existent pas comme causes fluidiques ; que tous ces *effets* sont le pur et simple résultat d'une *affection* de la matière, causée par des *forces* qui, sans être nécessairement intelligentes, N'ONT ABSOLUMENT RIEN DE PHYSIQUE, et qui, toutes corrélatives entre elles, se rattachent au mouvement causé lui-même par un MOTEUR ABSOLUMENT SPIRITUEL [1]. »

Oui certes, celui qui eût dit au baron de Humboldt de telles

1. *Corrélation*, p. 150.

énormités eût certainement été reçu par lui comme le savant belge dont nous parlions tout à l'heure...

Il n'en est pas moins vrai qu'en les reprenant aujourd'hui, Grove s'est fait applaudir, sinon par la majorité, du moins par l'élite de ses collègues.

Et cependant, quel courage!... Les fluides impondérables métamorphosés en *puissances métaphysiques!...* L'*esprit*, cause et moteur de tous nos prétendus mécanismes!... Quel pas et quelles lumières nouvelles projetées par extension sur notre grande question des esprits *recteurs et de leurs manifestations fluidiques!*

Il avait donc bien raison le grand Newton, de se méfier du mot créé provisoirement par lui et de déclarer l'attraction un pur effet, « quelle que fût la cause *chargée* de le produire[1]. » A plus d'un siècle de distance, Cuvier faisait à son tour un grand acte de prudence en disant : « On n'a pas encore décidé si les agents impondérables sont ou ne sont pas corporels[2]; » et le métaphysicien que nous citions tout à l'heure était en pleine lumière, lorsqu'il affirmait hardiment « qu'ils étaient véritablement spirituels[3] » et que « tout principe de force est dans une *volonté* quelconque et non dans la matière évidemment incapable de volonté[4]. »

Si nous ne nous faisons pas illusion, sous ce revirement subit couve le germe de la révolution radicale et scientifique prophétisée par J. de Maistre en ces termes : « Notre science actuelle sera incessamment honnie... et l'on rira bientôt de ses ténèbres, comme on rit de celles du moyen âge[5]. » Grâce au célèbre Grove, le germe réalisateur de cette prophétie est maintenant déposé dans les archives officielles de la science.

1. *De Principiis.*
2. Cuvier, *Rapport sur le progrès de la science*, p. 32.
3. De Lourdoueix, *Vérité universelle*, p. 345 et 56.
4. Ibid., p. 56.
5. *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Vienne la pluie qui féconde, et le germe pourra devenir un grand arbre.

En revanche, M. le docteur Littré, il faut bien en convenir, n'avait rien eu du prophète, lorsqu'il annonçait la disparition prochaine et complète « *de toute cause métaphysique* et de tout être théologique *quelconque*[1]. »

A présent, hâtons-nous d'ajouter que nous sommes loin de vouloir entraîner M. Grove sur notre propre terrain. Nous savons trop bien que pour avoir fait, à son insu peut-être, une si large trouée dans ces remparts de limon et d'argile qui masquent à tous les yeux le règne des esprits, il n'est pas nécessairement leur fauteur. Nous savons fort bien aussi qu'après avoir fait un si grand pas dans la pneumatologie métaphysique, après avoir brisé comme verre la théorie des *forces matérielles spontanées* qui doivent, nous dit-on, remplacer les forces indépendantes et créatrices, l'illustre savant britannique pourrait bien être forcé d'en faire un beaucoup plus marqué dans la pneumatologie théologique. Peut-être parcourrons-nous un jour avec lui tout le cercle des forces et les diviserons-nous ainsi :

1° Les Forces *aveugles*, et *pondérables* seulement dans leurs *effets* physiques, tels que les compressions de l'air, la vapeur, les gaz élastiques, etc.;

2° Les Forces immatérielles, mais inintelligentes, telles que les forces biologiques, végétatives, etc., etc.;

3° Les Forces IMMATÉRIELLES et INTELLIGENTES, telles que les âmes et les esprits humains, ou semi-intelligentes et instinctives, comme chez les animaux;

4° Les Forces SURINTELLIGENTES, qu'on appelait en hébreu les *Élohim* proprement dits (de *El*, force), c'est-à-dire dieux, esprits, anges, démons, âmes affranchies de la matière,... volontés libres ou réglées, mais toujours dépendantes de la force qui va suivre et que nous appellerons...

1. *Philosophie positive.*

5° LA FORCE par excellence, la Force autocratique, source et raison de toutes les autres, la Force « dans laquelle nous sommes, nous vivons et nous remuons, *in qua movemur, vivimus et sumus,* » dit l'apôtre saint Paul ; TRIADE omnipotente et mystérieuse, dont la seconde hypostase se nomme elle-même JÉHOVAH-ÉLOHIM, littéralement, FORCES DIVINES ÉTERNELLES, ou plus littéralement encore, le lui des Élohim ou des forces[1].

En résumé, M. Grove ne s'est occupé que de la force première et de son action cosmocratique générale. A nous maintenant d'étudier les délégués de cette grande cause, les MLAC de l'Écriture, et de les suivre dans leurs missions uraniques et terrestres.

La voie est désormais frayée. Puisque nous savons que toute force primitive suppose une volonté, il ne s'agit plus que de choisir entre la volonté première agissant immédiatement par elle-même, ou médiatement par une transmission hiérarchique. Il faut savoir enfin si cette volonté première implique soit l'aristocratie qu'on lui refuse, soit la démocratie qu'on lui impose, soit la dictature exclusive qu'on lui confère malgré ses plus formelles déclarations.

Pour montrer que nous pourrions fort bien ne pas marcher longtemps seul dans nos voies cosmologiques, empruntons encore quelques lignes au brillant écrivain que nous combattions tout à l'heure. « Qu'est-ce donc en définitive que tous ces mondes? Quels sont donc les rapports qui les unissent au nôtre? N'y a-t-il entre les uns et les autres que ces enchaînements de gravitation, de chaleur et de lumière, dont les astronomes nous rendent témoignage? ou bien, indépendamment

1. Dans le mot ineffable de Jéhovah, dit le chevalier Drach, le plus célèbre de nos hébraïsants modernes, sont compris les trois temps du verbe *être :* « il a été, il est et il sera ». Sa signification précise est donc *l'éternité,* et joint à Élohim, c'est *la force de l'Être éternel.* (*Harmonies,* p. 342.)

Quant à la deuxième traduction, que nous puisons dans un des ouvrages de M. Lacour, professeur d'hébreu à Bordeaux, elle rentre évidemment dans la première, car LE LUI des forces est bien l'*Être éternel* des forces. Il est remarquable que les Arabes appellent encore Dieu, αὐτός, ou *le lui.*

de ces enchaînements matériels, n'existe-t-il pas entre *les forces vivantes qui règnent à la superficie des astres* d'invisibles liaisons qui unissent plus étroitement encore, en un seul système, toutes les parties de l'immense total? Bref, l'astronomie, après s'être renfermée si longtemps dans les abstractions de la géométrie et de la mécanique, l'astronomie qui, livrée à ses seules ressources, n'a jamais su peupler l'espace que de *pierres en mouvement*, se trouve logiquement conduite à DÉBOUCHER A SON TOUR DANS LA THÉODICÉE. » (Reynaud, *Terre et Ciel*, Introd., p. 3 et 5.)

Dans la théodicée!.... Nous ne demandons pas autre chose, car l'étude du droit providentiel rentre elle-même dans la théologie.

Sachons donc interpréter avec intelligence les quatre signes que voici :

1° L'*attraction mécanique* battue en brèche de toutes parts, et sa transition imminente du rang de *cause* à celui de pur *effet*;

2° Le pressentiment et l'étude de forces toutes nouvelles, qui, « si elles étaient prouvées, disait dernièrement un de nos meilleurs astronomes[1], nécessiteraient l'admission dans l'espace de forces d'*un tout autre ordre* que celles de la gravitation ; »

3° Les belles aspirations de MM. de Lamartine et Reynaud appelant à leur aide : l'un, des *myriades d'esprits qui lui font tout comprendre;* l'autre, l'introduction de la *théodicée* dans ce stérile chaos de pierres en mouvement;

4° Ce singulier et tout récent aveu d'un savant astronome étranger, que « pour expliquer, par exemple, les variations et les contradictions incessantes des orbites cométaires, il faudrait découvrir des FORCES INTELLIGENTES dont la complaisance se prêtât à toutes les *volontés* de ces comètes[2]. »

1. Le P. Secchi, de l'Observatoire du Collége romain. (*Delle Forze*, etc)

2. Ch. Nagy, membre de l'Académie des sciences de Hongrie, dans ses « *Considérations sur les comètes*, » p. 65.

Forces intelligentes !... Quand nous hésitions à donner précisément ces deux mots pour titre à notre ouvrage, nous étions loin de nous douter qu'ils allaient se trouver si promptement sur les lèvres d'un astronome, soit qu'il en comprît ou qu'il en méconnût l'importance.

C'est là ce qui peut s'appeler, à notre avis, cingler à pleines voiles, et le vent en poupe, vers le spiritualisme[1] cosmologique.

1. Quant au profit que la science aurait pu tirer du spiritisme moderne, M. Babinet nous a dit quelque part : « J'ai beaucoup interrogé les *esprits frappeurs* et je n'en suis pas devenu plus savant ». Cette épigramme, très-juste à notre avis, ne saurait atteindre que les admirateurs de ces esprits. Nous qui rions, au contraire, et de la confiance de ces adeptes et des interrogations de M. Babinet, nous avons seul le droit d'affirmer à ce dernier que le jour où il aurait vu un piano pesant 300 kilos se soulever *tout seul et sans contact*, comme celui dont parlent MM. de Gasparin et Thury (V. app. du Ier *Mémoire*, ch. III), il eût trouvé que la grande question des *forces indépendantes de la matière* était par cela même définitivement jugée; comme le jour où nous lui montrerons, en pleine météorologie, le jeu des « malices atmosphériques » de saint Paul (*a*), il pourra peut-être comprendre que le grand apôtre ait parlé ailleurs de *vertus* et de *recteurs* (*b*); dans tous les cas, il sera bien forcé de convenir que la réintégration dans le *Cosmos* de tout un règne perdu n'est pas un de ces événements qui se rencontrent tous les jours.

Nous lui souhaitons de mettre souvent la main sur trois vérités d'une telle valeur, car alors, sans que les Esprits lui disent un seul mot, il deviendrait bien vite encore plus savant qu'il ne l'est aujourd'hui.

(*a*) Spiritualia nequitiæ in cœlestibus (*Eph.*, VI).
(*b*) Rectores tenebrarum harum (Ibid.).

CHAPITRE II

IMPORTANCE HISTORIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

---

§ I

État de la question et de la critique en général. — Les deux méthodes, *à priori* et *à posteriori*. — Selon l'esprit ancien « le fait existe, donc il se perd ; » suivant l'esprit moderne « le fait ne se peut, donc il n'est pas. » — N'émoussons pas les armes dont nous devons nous servir. — L'écriture n'est pas tout. — La *légende* plus vraie que l'histoire (selon A. Thierry). — Les historiens *termites*.

1. — *État de la question.*

Si l'on veut bien comprendre la dissidence radicale qui sépare l'esprit moderne de l'esprit antique, il suffit de mettre en regard les deux inculpations qu'ils se renvoient mutuellement sur leur manière d'envisager l'histoire.

Selon l'esprit moderne « tout est à refaire à cet égard. » Jusqu'ici l'humanité n'ayant vécu que dans un milieu de ténèbres, de despotisme et de superstition, elle commence seulement à entrevoir les premiers rayons de la lumière ; « la vraie critique historique ne date véritablement que de nos jours[1], »

1. Renan, *Étude d'histoire religieuse*, p. 1.

et le moindre biographe de l'Allemagne en sait plus long sur toute l'antiquité, que les Hérodote, les Diodore, les Polybe et les Tacite.

Selon l'esprit ancien, au contraire, « nous avons jeté à bas toute l'histoire comme nous avons jeté à bas la société [1]. » « L'histoire (philosophique et religieuse), écrite depuis trois cents ans, n'est qu'une longue et savante conspiration contre la vérité [2]. » Falsifiée dans ses sources par le génie protestant, pénétrée plus tard par l'esprit janséniste, matérialisée enfin par le rationalisme moderne, elle ne serait plus qu'un chaos; l'erreur serait acclamée sur toute la ligne et soutenue avec une admirable entente par tous les organes de la publicité, par l'archéologie comme par le roman, par les mémoires académiques comme par le drame et l'*opéra;* elle serait même depuis longtemps officiellement et exclusivement professée, si, reculant devant l'évidente abondance des mensonges, un grand nombre de protestants et de philosophes hors ligne n'avaient fini par réagir contre leur propre parti et le démentir en rougissant.

Enfin — et ceci pourra faire mesurer la profondeur de la mésintelligence — pendant que l'Institut décernait annuellement depuis longtemps le grand prix de dix mille francs aux historiens de l'école rationaliste, de très-nombreux pères de famille protestaient énergiquement contre l'enseignement historique actuel, et, désespérant de son amélioration, demandaient avec instance sa radiation définitive des programmes de l'instruction publique, comme on avait antérieurement demandé celle de la philosophie [3].

Que peut devenir, on le demande, l'histoire *pratique* chez une nation dont l'histoire *écrite* soulève de telles dissidences? Nous oublions beaucoup trop, dans notre légèreté, que la vie

1. De Champagny, *les Césars.*
2. Comte de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg.*
3. Voir le discours prononcé, le 20 juillet 1858, par Mgr l'évêque d'Orléans, à la distribution des prix de son petit séminaire.

de chaque jour est l'expression nécessaire du jugement que l'on porte sur la vie de tous les âges et sur les traditions du passé.

Quant à nous, tout en proclamant hardiment avec le comte de Maistre « qu'il y a conspiration réelle contre la vérité, » — car il faudrait être aveugle pour nier l'agence occulte et savante qui dirige tout le mouvement — nous nous garderons bien cependant de voir un conspirateur dans chaque défenseur du mensonge. Dans ces temps d'analyse universelle le scepticisme est presque inévitable. Chacun le subit plus ou moins à un moment donné, puisque le droit et le devoir le lui imposent, ne fût-ce qu'à la première base de tout jugement. Mais nous l'avons déjà dit : la déloyauté commence au moment où nous écartons le premier fait qui nous gêne, comme la critique se fourvoie dès le premier moment où elle fait appel à ses vieux préjugés.

Parmi ceux-ci, nous n'en connaissons pas de plus perfides que ceux dont nous croyons avoir donné le vrai nom, en les appelant « l'horreur de l'invisible et le mépris du témoignage [1]. » Ce sont eux que nous allons essayer de poursuivre et de traquer, s'il se peut, jusque dans leurs premiers éléments.

Il est un mot dont nous avons toujours compris, dans certaines limites, les prétentions et la puissance : c'est celui de progrès. On aura toujours le droit philosophique de se supposer, non pas plus *intelligent* que ses aïeux, mais mieux renseigné, plus apte, par conséquent, à juger en dernier ressort une foule de questions sur lesquelles, après tout, ils pouvaient fort bien avoir plus de préjugés que de lumières.

Tout consiste dans la justification subséquente et plus ou moins heureuse de ces prétentions ; et encore, pour les moins fondées ne pourrait-on pas trouver quelque excuse dans nos instincts innés de protestation et de résistance ? « Moni-

1. Voir l'Appendice complémentaire du 1er *Mémoire*.

toribus asper, *raide* aux bons conseils, » disait Horace en parlant du jeune homme.

Nous sommes tous ce jeune homme. Tous, nous naissons et nous mourons critiques, et critiques toujours prêts à la révolte. De tous nos droits, c'est celui que nous savons le moins abdiquer.

Mais à qui d'entre nous a-t-il jamais pu venir à l'esprit, qu'il savait beaucoup mieux que son grand-père tous les secrets de l'antique foyer domestique, les scènes publiques et privées dont il avait pu être et l'acteur et le témoin, les relations qui avaient fait le bonheur de sa vie, les injures dont il avait été la victime, les phénomènes qui s'étaient passés sous ses yeux, en un mot, tous les actes accomplis autour de lui ou *par lui* et dont la minute officielle, toujours dressée sur l'heure et sur le lieu, fixait avec grand soin tous les détails et toutes les preuves ?

On fera bien d'y prendre garde, car le jour — qu'on nous permette ce rapprochement familier — le jour où, au lieu d'une affirmation historique, il s'agirait par hasard du déplacement, au préjudice de ce *fils dénaturé*, de l'une des bornes de son champ, ce jour-là, comment pourrait-il se passer de la considération dont jouissait son grand-père ? Ah ! comme il saurait bien alors exploiter logiquement cette considération ! Comme la *voix du sang* deviendrait éloquente ! et comme (jusqu'au triomphe de Proudhon toutefois) la *critique* du juge de paix se hâterait d'y faire droit !...

Il est vrai « que déplacer une borne et *tondre de ce pré la largeur de sa langue, c'est un crime abominable...* » aux yeux de tout siècle dont le Panthéon ne s'ouvre plus guère qu'au *veau d'or;...* mais essayons de remplacer ce pauvre *délit* d'intérêt matériel par un de ces faits qui ne vont plus à notre complexion philosophique, adieu l'attestation. C'est cependant bien toujours le même aïeul qui raconte; sa vue était tout aussi bonne, sa tête tout aussi ferme, sa parole tout aussi sacrée. Souvent, d'ailleurs, les témoins et les titres ont pris

des proportions effrayantes; de privée qu'elle était, la certification est devenue publique et générale;... elle est enfin tout à fait conforme à des milliers de précédents, et ne s'écarte en rien des assertions de toutes les nations et de tous les siècles... — A d'autres! périsse toute la logique plutôt qu'un préjugé! Ici la piété filiale et touchante se déjuge, et bien qu'il s'agisse d'un fait *palpable* et grossièrement matériel, elle n'hésite pas à envoyer son aïeul, et, s'il le faut, toute la contrée, là, où, pour la même raison, nos *juges de paix philosophiques* envoient aujourd'hui sans pitié si bonne et si raisonnable compagnie [1].

Plaisante justice cependant, qui dit *blanc* devant l'intérêt personnel et *noir* devant une répugnance, comme si l'égalité des faits matériels devant la loi — on ne parle ni de leurs causes, ni de leur explication—n'était pas le premier article de tout bon code de critique élémentaire.

Mais patience! « Les hommes, a dit Montesquieu, en ouvrant quelques asiles à leurs fous, ont voulu faire croire qu'ils ne l'étaient pas eux-mêmes [2]. » Nous allons comprendre toute la vérité de ce bon mot, et nous assurer qu'il faut décloîtrer au plus vite tout un ordre de fous incompris ou leur donner pour compagnon d'asile le genre humain tout entier.

2. — *De la critique en général.*

Commençons par oublier toute distinction entre l'histoire profane et sacrée, et pesons provisoirement dans une balance égale les principes au nom desquels on s'arroge le droit de vie et de mort sur l'histoire du monde entier. Chose bizarre! c'est à partir du moment où la raison humaine proclama solennellement le dogme de la souveraineté populaire et du suffrage universel, que l'on commença non-seulement à nier la valeur de ce consentement pour ainsi dire éternel, mais

1. « Tout homme qui s'avise de croire à un esprit doit être immédiatement renfermé à Charenton. » (Leuret, *Fragments psychologiques.*)
2. *Lettres persanes.*

encore à refaire dans son cabinet, et à vingt siècles de distance, l'histoire écrite sur place par des armées de témoins contemporains.

C'est à partir du moment où l'*observation* et l'*expérience* furent proclamées les deux principes fondamentaux de la vraie philosophie, qu'on se mit à préférer son expérience individuelle à celle du genre humain, et à courber violemment l'observation de tous les siècles sous le joug de fer de quelques idées préconçues par le nôtre.

Enfin, c'est le lendemain du jour où l'on jurait de ne plus obéir jamais qu'à la méthode *à posteriori*, qu'on se promettait *à priori*[1] de ne plus jamais admettre que les faits *admissibles*.

Doctrine *inadmissible* en bonne philosophie !

Nous n'exagérons pas.

Malgré tous les préjugés contraires, jusqu'au XVIe siècle, la théorie de la certitude historique — nous ne parlons ici ni de ses déductions ni de ses applications — reposait tout entière sur cet immuable principe : « Le fait existe, donc il se peut. » C'est ce que l'école appelait plus tard juger « ab actu ad posse, » c'est-à-dire de l'acte à sa possibilité. A partir du XVIe siècle, au contraire, à ce principe immuable on se mit à substituer insensiblement celui-ci : « Ab posse ad actum, » c'est-à-dire « le fait n'étant pas possible ne peut avoir eu lieu. »

C'était coucher l'histoire sur un lit de Procuste taillé sur la mesure de notre bon plaisir et de nos compréhensions.

Et cela s'appelait le rejet définitif de l'ancienne méthode *à priori !* Mais nous ne voulons pas voir cette vérité si claire cependant : que tous les anciens dogmatismes eux-mêmes n'avaient été fondés qu'*à posteriori*, c'est-à-dire sur des *faits* capitaux, comme depuis ils ont été continuellement entretenus et sanctionnés par la continuation de faits du même ordre.

C'est donc avec raison que M. Guizot écrivait dans sa dernière brochure sur *l'Église et la société chrétienne :* « Ce

1. La première de ces deux méthodes consiste à ne conclure qu'*après* les faits ; la seconde conclut *auparavant*.

sont des faits matériels, ce sont des *signes extérieurs* qu'il faut aux peuples, pour qu'ils comprennent et reçoivent des impressions souveraines... »

Non, les peuples n'ont jamais cru qu'à bonnes ou plutôt à *fortes* enseignes. Ils ont trop souvent mal conclu, mais ils ont toujours très-bien vu. On connaît ce mot d'un homme célèbre qui, parlant de l'autorité la plus capable en matière historique, disait devant une haute assemblée « qu'il connaissait quelqu'un qui avait plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Rousseau, plus d'esprit que l'assemblée elle-même, et que ce quelqu'un c'était *tout le monde*. »

Eh bien ! les faits que l'on rature aujourd'hui, ce sont les faits qui ont entraîné *tout le monde*.

Faute d'y croire, nous voici donc, pour peu que nous soyons logiciens, condamnés à ranger ce consentement universel que Cicéron appelait « une vraie loi de la nature[1] » parmi les plus insignes folies, ou plutôt parmi ces grandes *piperies* dont parle Montaigne, et avec lesquelles on endort les nations et la bonne foi publique.

En serait-il donc de nos principes philosophiques, comme de certaines proclamations politiques, et n'y aurait-il jamais moins de *critique* que lorsqu'on couvre de ce mot toutes les pages de ses livres, comme il n'y a jamais moins de *liberté fraternelle* que lorsqu'on lit ces deux mots sur tous les monuments ?

Toujours est-il que, si l'on entend par histoire un enseignement solide fondé sur le quadruple respect des TRADITIONS, DES SOURCES, DES MONUMENTS et DU BON SENS public, il n'y a plus d'histoire aujourd'hui. Étouffée sous ses prétendus *mythes* et devenue mythe elle-même, elle ne peut plus être enseignée : ne nous étonnons donc plus de la pétition des pères de famille, mentionnée tout à l'heure. Cette pétition, protestation formelle contre le socialisme historique, disait à la critique mo-

1. *Tuscul.*, l. I, n° 3.

derne : « C'est votre faute, c'est par vous que le char des logiciens a été lancé sur cette pente qui rend impuissants tous vos freins. »

Oui, c'était bien sa faute ; et comme nous ne voulons rien avancer de grave sans en fournir sur-le-champ la démonstration, laissons parler l'autorité par excellence, celle d'un grand maître de l'Université :

« Il n'y a que deux méthodes pour écrire l'histoire, a dit M. Cousin, l'une *expérimentale*, c'est-à-dire basée sur les faits; l'autre *spéculative*, partant de la psychologie et de l'étude du cœur humain. »

A merveille ! La première fois que nous lûmes cet exposé : « Voici venir, nous dîmes-nous, une belle application des deux grands principes de notre siècle ; certes, s'il est une branche de nos études qui réclame avant tout l'*observation* et l'*expérience*, c'est certainement l'histoire qui sans elle n'existe pas, et M. Cousin va faire bonne justice de la méthode contraire. »

Eh bien, voyez ce que c'est que de juger les hommes *à priori* et les choses avec un faux principe. Retenez bien ces paroles : « La première de ces deux méthodes historiques (l'expérimentale) est à peu près IMPRATICABLE. Mais, commencez par vous RENFERMER EN VOUS-MÊME, tâchez de discerner tous les éléments de votre propre nature, leurs rapports, l'ordre de leur développement, et lorsque vous aurez assuré la base de votre système psychologique, VOUS FEREZ DE L'HISTOIRE A PRIORI ; car les faits sortiront par voie de déduction des principes que vous aurez posés[1]. » Αὐτὸς ἔφα ; c'est le grand maître lui-même que nous venons d'entendre, et nous affirmons que depuis lors les disciples n'ont jamais cessé de lui obéir avec une servilité parfaite.

Voilà précisément pourquoi tant de voix avaient demandé la suppression de l'enseignement historique ; et qui donc oserait maintenant les en blâmer ?

1. *Cours d'histoire de la philosophie*, leçon IV, p. 10, 11, jusqu'à 320.

Qu'est-ce en effet que la critique, κριτική, sinon littéralement l'art de *juger*[1] ? Depuis qu'une certaine école en a fait l'art de *douter*, tous les esprits ayant rivalisé d'ardeur pour acquérir un mérite qu'on leur disait supérieur à tout autre, on les a vus s'égarer dans ces grandes chasses au mensonge, s'abîmer de fatigue à sa poursuite, puis chanceler à la fin, et tomber « évanouis dans leurs propres pensées, » suivant l'énergique langage de l'apôtre[2].

Il devait suffire cependant d'entr'ouvrir les historiens antiques, les Hérodote, les Plutarque, les Thucydide et les Polybe, pour s'assurer de l'intégrité de leur bon sens, et pour rester convaincu que malgré ce qu'on appelle leurs superstitions (pour eux parfaitement fondées sur l'histoire), ils étaient d'autant plus nos maîtres dans ce grand art, qu'ils en respectaient parfaitement toutes les bornes et savaient s'y renfermer; ils n'enlevaient pas comme nous « la tache avec l'étoffe; » pour eux, tout ce que nous appelons *mythe*, μῦθος (muthos), ne voulait dire que *tradition*, comme *fabula* signifiait « *sujet d'entretien*, » comme plus tard *légende*, dont nous avons fait *conte*, signifiait à son tour « sujet de lecture ou d'instruction. » Tous ces mots ont été détournés de leur véritable acception.

Aujourd'hui tout est changé ; la critique n'est plus comme autrefois une balance, une méthode, un ensemble de règles, etc.; c'est la science reine et maîtresse. « Elle domine et juge toutes les autres ;... la philosophie même, qui juge tout, est sa très-humble esclave. Ne connaissant aucun respect, et jugeant les dieux et les hommes, c'est la seule autorité sans contrôle[3]. »

Aussi l'entendrons-nous dire d'elle-même avec humilité : « L'école critique en est encore à attendre qu'on la prenne en flagrant délit de faiblesse[4]. »

1. De κρίνειν, juger, et de τέχνη, habileté.
2. Saint Paul, *Rom.*, I, 21.
3. Voir Renan, *Revue des Deux Mondes*, décembre 1857, p. 241.
4. Ibid., janvier 1860, p. 384.

Nous allons voir tout ce que devait produire cet orgueil.

Est-ce à dire, maintenant, qu'il n'y aurait plus dans le monde ni fables, ni apocryphes, ni fausses légendes autorisant tous les doutes, ni finalement de critique légitime et possible ? Nous réclamerions de toutes nos forces contre celui qui nous prêterait une telle absurdité, et ce mémoire tout entier prouvera que nos protestations ne s'adressent qu'au *critère*[1] désastreux, frappant d'ostracisme tout ce qui porte un *certain* caractère que nous analyserons tout à l'heure.

Et qu'on ne s'imagine pas n'avoir affaire ici qu'aux excentricités sceptiques de l'Allemagne et de ses philosophies. Le mal est général, et TOUS, plus ou moins, nous appliquons à TOUT (nos intérêts exceptés) ce *criterium* en question.

Il n'est pas jusqu'aux attestations païennes dont les plus sages d'entre nous n'aient fait, en vertu du même principe, beaucoup trop bon marché. En matière religieuse par exemple, nous acceptions imprudemment qu'on niât sans autre explication tous les *dieux des nations,* et que l'on traitât tous leurs prêtres de jongleurs ; en matière historique, nous *écoutions volontiers,* lorsque l'on venait nous dire « qu'Alexandre pouvait fort bien n'avoir jamais existé, ou qu'il n'était peut-être qu'une des personnifications du génie des conquêtes ; » en matière littéraire, nous étions tout prêts à admettre qu'Homère « n'avait jamais été qu'une personnification mythique de l'épopée[2] ; » en matière scientifique, « qu'Hippocrate, fils d'Esculape, ne pouvait être qu'une chimère ; que les Asclépiades, malgré leurs sept cents ans de durée, pouvaient fort bien n'avoir été qu'une fiction ; » en matière géographique, « que la ville de Troie n'avait jamais existé que sur les cartes, etc., etc. » C'était encourager ce délire de Niebuhr, rayant d'un trait de plume les cinq premiers

1. *Critère,* creuset, pierre de touche de la vérité.

2. Voir dans M. Alfred Maury (*Grèce,* t. I, p. 248), le système d'Holzmann, qui fait dériver le mot Ὅμηρος du sanscrit Samaza. Pour arriver jusqu'à nous, celui-ci n'a certes pas choisi la voie la plus directe.

siècles de Rome, délire auquel participaient M. Lewis, lorsqu'il voulait bien pousser la radiation jusqu'à Pyrrhus; et Schlosser, lorsque, faisant pour la Grèce ce que les autres faisaient pour l'Italie, il laissait aux mythologues l'*élite* de ses enfants Danaüs, Cécrops, Cadmus, etc., pour ne commencer l'histoire qu'à Minos[1].

Et ce ne sont pas seulement les poëtes dont on accuse les fictions, ce sont les historiens les plus graves. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Platon, Diodore et Quinte-Curce et, qui le croirait? Tacite lui-même, sont traduits à la barre du XIXe siècle, pour crime de faux témoignage. On ne s'était pas douté jusqu'ici de leur véritable caractère et de leurs vraies intentions. C'étaient tout simplement les Walter Scott de l'histoire à laquelle ils donnaient volontairement toutes les formes du roman, *dans un but tour à tour philosophique, moral, politique, religieux*, mais le plus souvent littéraire, uniquement pour *charmer* leurs lecteurs et produire de l'effet. Nous sommes donc avertis, et nous savons maintenant ce qu'il faut penser de nos classiques.

3. — *Résultats de cette critique.*

Toutes ces niaiseries historiques, que tous n'adoptaient pas complétement, mais dont presque tous acceptaient généralement le *principe*, ne tardèrent pas à porter tous leurs fruits, et nous remercions provisoirement M. Renan, lorsqu'il nous les montre « amenant fatalement à la négation des vérités les plus sacrées, et préparant de fort loin il est vrai, mais *très-positivement*, la vie de Jésus par Strauss. »

« C'est un fait bien constaté pour le public instruit, dit un

1. *A partir de Minos* seulement, il consent à regarder Homère comme le guide le plus *sûr*. Mais Homère serait bien étonné de n'être sûr qu'à partir de ce moment; et d'un autre côté, M. Guigniaut nous affirme que « personne n'oserait plus se permettre aujourd'hui de regarder Cécrops comme un mythe. » Comment faire?

auteur allemand[1], que Strauss, Bauer, Feuerbach et le matérialisme grossier des incrédules procèdent tout aussi bien de Niebuhr que de Hégel. »

Rien n'est plus exact; aussi pour notre part nous nous sommes toujours bien promis de ne pas émousser dans l'arsenal d'autrui les armes dont nous comptons nous servir pour nous-même; nous avons toujours cru que le mépris du témoignage païen (nous ne parlons pas des doctrines) préjudicierait extrêmement au témoignage chrétien. Aussi trouvions-nous que, dans son admirable conférence sur la vie de Jésus-Christ[2], le révérend père Lacordaire, de si grande et regrettable mémoire, manquait peut-être de prudence en ne séparant l'*hémisphère mythique* de l'*hémisphère réel* que par le grand caractère *scriptural* dont il dotait l'époque de la venue du Sauveur. D'abord, l'écriture n'est pas tout, et la parole la précède : lorsque celle des peuples contemporains atteste un fait éclatant, deux sténographes ou plutôt deux photographes sont toujours là pour la recueillir à l'instant et la transmettre au monde. Ces deux photographes sont la tradition et l'écriture ; mais, ne l'oublions pas, la seconde n'est jamais que le *fixatif* matériel. C'est la première qui dicte, elle est la fille aînée, et lorsque le fixatif de la fille cadette s'altère et disparaît, on n'a qu'à remonter à la première, et l'on retrouvera, soyons-en certains, malgré l'altération possible des détails, un fond plus clair et plus vivant que sur le monument lui-même.

Il n'y a réellement pas eu d'hémisphère scriptural proprement dit; quels que fussent les caractères employés, partout il y a eu de la grande et très-réelle écriture, comme de très-imposantes signatures sur la pierre et sur l'airain.

Dans l'antiquité, c'est bien pour avoir nié cette écriture et sa fidélité, que Évhémère, Épicure et Lucrèce ont fait de la détestable critique, et se sont attiré le mépris de toutes les autres écoles.

1. Le baron de Guldenstübbe.
2. 42me *Conférence de Notre-Dame.*

Dieu veuille que nous exagérions en reconnaissant une affinité très-étroite entre notre critique moderne et la leur.

Ainsi donc, sans qu'il y ait, bien entendu, égalité de valeur parmi les traditions, il doit y avoir cependant homogénéité de dialectique et de méthode.

Il faut savoir respecter jusqu'aux enseignements de la poésie. Lorsque Strabon disait « qu'il fallait ajouter plus de foi aux enseignements d'Homère qu'à ceux d'Hérodote, de Clésias et autres écrivains semblables[1], » il est évident que pour lui les inspirations du *Vates* n'étaient pas seulement des inspirations de rhétorique.

Que ces poésies fussent les *légendes* de l'antiquité, nous ne demandons pas mieux ; mais nous leur accordons, quoique légendes, la même valeur historique qu'Augustin Thierry, déplorant le principe qui l'avait égaré trop longtemps, accordait dans ses dernières années à celles du moyen âge. « Il y trouvait, disait dernièrement la *Revue des Deux Mondes*, il y trouvait LA VÉRITABLE HISTOIRE, et il avait raison; car la légende est la tradition vivante, et TROIS FOIS SUR QUATRE ELLE EST PLUS VRAIE QUE L'HISTOIRE[2]. » Une double et grande leçon ressort pour nous de ce passage de Thierry et des aveux de notre revue : quand on nous contestera par trop la sûreté de notre critique, *trois fois sur quatre* nous pourrons nous armer de ce dernier mot.

Quant à la critique pernicieuse qui tout à l'heure épouvantait certaines familles, voici son véritable emblème : dans un livre de pur agrément, M. Michelet nous fait une peinture saisissante de cette variété d'insectes rongeurs qu'on appelle les termites. Ce sont des maisons, des flottes, et même, à ce qu'il paraît, des villes qui, minées sans que l'on s'en doute, par ces ennemis invisibles, s'écroulent un beau jour au milieu de leur splendeur apparente.

Nos critiques modernes sont les termites de l'histoire. Notre

1. *Strabon*, liv. XI, p. 10.
2. *Revue des Deux Mondes*, p. 157-58.

jeunesse se passe à l'étudier, à l'apprendre. Toutes les leçons en découlent; mais un beau jour, une grande nouvelle nous arrive... l'histoire vient de s'effondrer sur elle-même. Les quatre rangées de dents des termites en avaient rongé les assises.

Toutefois si les résultats sont semblables, quelle différence dans la culpabilité des agents! Les termites souterrains, privés de tout organe visuel, ne se doutent pas de tout ce qu'ils rongent; nos termites raisonnables, ou plutôt raisonneurs, en possèdent d'excellents et savent parfaitement bien à quelles assises ils s'attaquent.

Suivons-les actuellement dans ce travail.

§ II

Débuts embarrassés de la critique française à propos de l'origine des cultes.— Lourdeurs de Bayle et légèretés de Fontenelle. — La certitude historique à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Inextricable imbroglio. — Maladresses de la théologie académicienne.

1. — *Premiers coups de cognée sur le grand arbre de l'histoire.*

On le sait; partout et toujours, jusqu'à ces derniers temps, l'origine des cultes fut attribuée par les populations, par leurs prêtres, par leurs sages, par leurs plus grands philosophes, à la communication positive, extérieure, personnelle, de DIEU ou de *dieux*, soit avec eux, soit avec leurs pères; toujours et partout, l'univers fut révélationiste. Partout, des récits de ces révélations, récits parfaitement conformes quant au fond, souvent très-identiques dans les détails; partout, en outre, des monuments commémoratifs de ces faits; partout, des attestations tout à la fois solennelles, simples, naïves, calmes, désintéressées, confiées aux bambous de l'Amérique comme aux cylindres de l'Asie, aux papyrus comme aux stèles de l'Afrique, aux plus grossiers bétyles comme aux plus beaux marbres de

l'Europe, aux rochers du désert comme aux pyramides des deux mondes.

Voilà l'héritage primordial et sacré, le témoignage certain que les générations se sont mutuellement transmis sur tous les points de l'espace et du temps. De sorte que, considérés dans leur ensemble et sans aucune distinction, *tous* les cultes, expression primitive des plus sublimes instincts de la conscience humaine et de son obéissance passive à des manifestations *surhumaines* évidentes, *tous* les cultes, si nous voulons les croire, se présentent à nous comme le résultat mystérieux de la communion générale et permanente de l'humanité avec des êtres supérieurs.

Il fallait donc un grand courage au XVIIe siècle, ou plutôt une incroyable audace, pour oser s'insurger contre un si formidable accord d'*observations* et d'*expériences*. Ce courage ne lui fit pas défaut; on eût dit que la critique n'attendait que l'inscription de ces deux grands mots sur son drapeau moderne pour les outrager dans le passé.

Nous avons dit, en effet, comment ces nouveaux adorateurs de la raison humaine commencèrent par brûler en son honneur ses plus précieux parchemins, et trouvèrent bon de la déshonorer tout en la couronnant.

Nous allons voir maintenant comment à cette longue suite d'ancêtres, venant déposer comme un seul homme depuis quatre à cinq mille ans, on commença par oser dire : « Vous vous trompez; » et comment, lorsque le bon sens public eut constaté par lui-même leur sincérité évidente et, comme on le dit aujourd'hui, « leur supériorité d'*intuition*, » on parvint à se retourner pour substituer à la première injure ce second outrage : « Vous vous trompez, vous étiez dans le délire, et nous allons vous montrer quels *fantômes* vous preniez pour des *réalités*. »

Comment procédait-on ? Commençons par la France.

Un effroyable gouffre venait de s'entr'ouvrir sous les pas de l'humanité pensante, aimante et souffrante. Toute sa foi, toutes

ses espérances restaient suspendues sur l'abîme ; sous le prétexte de le combler, mais travailleur de mauvaise et infatigable volonté, Bayle y précipita pendant plus d'un demi-siècle une telle masse de dialectique, d'arguments hétérogènes et d'in-folio coupables, que le gouffre n'en devint que plus profond, plus ténébreux, et que l'esprit français, n'y distinguant plus rien, s'abstint pendant longtemps d'y regarder.

Le génie de l'erreur, n'y gagnant rien, ne se tint pas pour battu. La lourdeur de l'érudit hollandais avait tout compromis ; il appela la légèreté à son aide et suscita Fontenelle. Ce fut là le premier critique que la France parut comprendre à son aise.

Dans ce dernier auteur, elle rencontrait tout juste ce qu'il lui fallait d'esprit et tout juste ce qu'il ne lui fallait pas d'érudition pour captiver son attention. Pendant qu'à l'étranger, en Hollande et en Allemagne surtout, l'héritage monstre de Bayle allait se subdiviser à l'infini dans mille formes inaccessibles au vulgaire, celui de Fontenelle, au contraire, rempli tout à la fois de grâce, de malice et de prudence, circulait aussi facilement dans les ruelles de Paris et de Versailles que dans les régions semi-scientifiques de l'époque, et préparait merveilleusement la France à Voltaire. L'incroyance de Fontenelle savait se montrer aussi galante pour sa *marquise*, que l'incroyance du philosophe de Ferney devait l'être un peu plus tard pour Mme de Pompadour ; il est vrai d'ajouter qu'à la dernière époque Paris devenait d'autant plus aimable qu'il allait se montrer plus féroce : préludant au sang par madrigaux et billets parfumés, la vieille Lutèce, avant de rivaliser avec la Rome de Tibère, se fardait pour ressembler à Athènes, et si Platon ne répondait pas à l'appel, les Léontium et les Laïs, du moins, n'y faisaient pas défaut.

Mais revenons à Fontenelle et constatons son habileté.

Sans attaquer de front l'origine proprement dite des cultes, il essaya d'y arriver par l'histoire des *moyens de développements* sacerdotaux.

Cette nouvelle route allongeait peut-être un peu, mais elle était plus sûre.

L'*Histoire des Oracles* eut presque autant de succès littéraire que *la Pluralité des Mondes*. Comme tendance, elle plaisait bien davantage.

On comprenait parfaitement que le mot *oracles* voulait dire *cultes*, et que lorsqu'on ajoutait *païens*, on donnait uniquement la mesure de son savoir-vivre et de sa discrétion.

Déverser la censure et le mépris sur Delphes et sur Dodone, quoi de plus innocent et même, à un certain point de vue, quoi de plus chrétien ?

Cependant, rien n'était plus direct, plus immédiat que la filiation entre cette première négation du *surhumain* et la grande négation du *surnaturel* à laquelle nous allons arriver tout à l'heure. Pour des esprits conséquents, du moment où l'on établissait que les neuf dixièmes de l'espèce humaine avaient dû l'origine de leurs cultes à quelques tours de *passe-passe* opérés par quelques prêtres *jongleurs*, il devenait bien difficile (la comédie étant si facile) de faire une toute petite exception pour un tout petit peuple, parqué sur un tout petit coin de la même planète.

Aussi, pressentant tout le danger et le parti que l'avenir allait tirer de telles prémisses, le jésuite Baltus entreprit-il de les conjurer et le fit-il avec une telle supériorité de logique et d'érudition, que Fontenelle lui-même finit par lui rendre toute justice, en répétant sur la fin de ses jours, avec autant d'esprit que de bonne foi, que « le bon jésuite l'avait *converti au diable*. » Mais en dehors du mémoire académique où il se trouve consigné, qui donc répéta ce propos? Personne. Qui lut le chef-d'œuvre de Baltus? Fort peu de monde, et il en est toujours ainsi. Dans ce grand duel entre le faux et le vrai, la partie ne pourra jamais être égale.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

L'aveu de Fontenelle fut enseveli dans le silence, et le livre « des oracles » continua de triompher malgré sa défaite éclatante et la confession de son auteur.

Toutefois, depuis ce précurseur de Voltaire, l'érudition avait marché ; il était devenu par trop difficile de poser en principe et surtout de démontrer que toutes les religions antiques n'avaient pu régner sur la terre qu'à grand renfort de *trépieds à ressorts*, de *trappes à secrets*, de *sourdes et longues trompettes*, en un mot, de ces mille et un tours de gibecière, qui n'auraient pas trompé pendant quarante-huit heures une jeune fille de douze ans.

De là, nécessité de se retourner encore une fois, et cela ne fit pas un pli. Fréret, Bailly et, qui le croirait? Boulanger, jetèrent les premiers un cri d'alarme qui retentit sur tous les points de la science, soit dans l'*Encyclopédie*, soit à l'Académie des Inscriptions ; leurs voix et plusieurs autres protestèrent contre cette ignominie infligée à l'espèce humaine et demandèrent qu'à cette jonglerie impossible on voulût bien substituer pour un moment l'ILLUSION.

Protestations inutiles, modifications inefficaces, tant que le *surhumain* continuerait à rester dans l'exil ! Pour se convaincre de cette impuissance absolue, il suffirait de parcourir quelques articles de l'époque, et de voir comme déjà, sur la simple question de *certitude*, on se consumait en infructueux efforts.

2. — *La certitude à l'Institut.*

Plus on sentait la nécessité de refaire les conditions de la certitude humaine, et plus on les défaisait.

Donnons-en un exemple bien frappant.

Un certain jour, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un membre croit devoir poser ces deux principes ou plutôt ces deux énormités philosophiques :

1re énormité : « Un fait, pour mériter notre créance, qu'il soit attesté par l'histoire ou par la tradition, ne doit jamais

être contraire à ce que nos observations nous apprennent. »

2e énormité : « Nous devons nous en tenir à notre propre expérience *plutôt qu'à celle d'autrui.* »

A cet académicien téméraire, la section d'histoire, nous le disons à sa louange, répond d'abord par des murmures, et M. Sallier, prenant en main le respect des traditions, énumère toutes leurs sources et prouve ou se flatte de prouver l'impossibilité absolue de leur *altération.*

Tout va pour le mieux tant que l'on marche sur la voie des événements ordinaires ; mais voici venir la grande objection des événements *merveilleux*, de ces faits embarrassants qui remplissent à eux seuls les deux tiers de l'histoire. Alors voilà ce M. Sallier qui perd la tête comme les autres, et qui, se jetant dans la théorie des lois d'exception, prétend que ces faits, n'étant qu'une exposition *pompeuse et poétique*, etc., doivent être soigneusement *détachés* du fond.

Alors survient Fréret : « Et de quel droit, s'écrie-t-il, admettez-vous ou rejetez-vous le témoignage d'un auteur selon que ce témoignage vous accommode ou vous embarrasse? De quel droit en recevez-vous une partie pendant que vous vous permettez d'en rejeter l'autre? Ces deux parties différentes, ayant la même autorité, ne peuvent être séparées sans violer la première règle de la critique, qui veut que les témoignages restent INDIVISIBLES... au moins sur le GROS des choses... »

Interpellé à son tour sur ce mot *gros*, qui devient tout de suite pour lui une *grosse* affaire : « J'entends par ce mot..., dit Fréret en balbutiant, tout ce que nous rencontrons de raisonnable. — Mais vous rejetez donc le reste? — Oui! — Mais qu'entendez-vous par le reste? — J'entends... j'entends tout ce que les traditions et l'histoire contiennent de *merveilleux*, d'*incroyable* et d'*absurde.* »

« Mais, reprennent tous les autres, voilà précisément ce que nous faisions tout à l'heure, quand vous avez trouvé bon de nous gronder. Nous *divisions* les *témoignages* et nous ne gardions que le *gros* des faits.

« Ainsi (disait-on toujours à Fréret), ce Clésias que vous défendez, en nous le présentant comme beaucoup plus instruit et beaucoup plus croyable qu'Hérodote, puisqu'il ne rapporte, dites-vous, que ce qu'il a étudié pendant dix-sept ans à la cour du roi de Perse, dont il était le médecin, Clésias, dont vous prétendez « qu'aucun des anciens n'a jamais osé révo-« quer le témoignage, » n'en est pas moins rempli de faits *inacceptables* qui font si bien le *gros* de son histoire que, lorsqu'on veut diviser son témoignage, il ne reste plus qu'un auteur, *si mince, si mince,* qu'il ne vaut plus la peine qu'on en parle. »

Et Fréret de répéter, sans s'apercevoir qu'il va se contredire à chaque mot : « Prenez-y garde, si vous rejetez les traditions en raison de toutes ces précautions, ces mêmes raisons vous obligeront aussi à rejeter absolument TOUTE l'histoire. »

Ainsi donc, avec le merveilleux, il n'y avait pas d'historiens, et après sa suppression il n'y avait plus d'histoire.

Selon les uns, il fallait enlever ce *merveilleux* comme on enlève une tache dans un tissu ; selon les autres, c'était absolument impossible, sans enlever tout le vêtement.

Personne ne s'apercevait que tout le vice du débat résidait dans la fausse application du mot *tache* aux dessins *constitutifs* de l'étoffe, et dans la confusion de ce mot et de ces *dessins* avec les mots *défaut, erreur, dégradation,* qu'il fallait réserver pour les accidents extrêmement rares de la fabrication.

Ranger parmi les *taches* un *merveilleux* qui faisait le *gros* du récit était le premier signal (qu'on nous pardonne le mot) de tout le fatras historique dans lequel nous nous débattons encore aujourd'hui, et nous le prouverons tout à l'heure.

Ce fut alors que les mathématiciens, imaginant que seuls ils pourraient sortir de ce mauvais pas par leurs procédés algébriques, s'avisèrent de présenter au monde embarrassé cette fameuse loi des probabilités qui se résumait ainsi : « Si deux personnes rapportent un fait et lui donnent chacune en particulier $\frac{5}{6}$ de certitude, le fait aura alors $\frac{35}{36}$ de certitude, c'est-à-

dire que sa probabilité sera à sa non-probabilité dans le rapport de 35 à 1. Si trois témoignages se réunissent, la certitude sera de $\frac{215}{216}$. Le concours de dix personnes qui donnent chacune $\frac{1}{2}$ de certitude produira $\frac{1023}{1024}$, etc., etc.

Mais laissons là ces rêveries, toutes favorables qu'elles paraissent à l'autorité du témoignage, et disons encore avec Fréret que « notre scepticisme historique étant le résultat de l'étude presque exclusive des mathématiques... qui deviennent fatales lorsqu'on les veut appliquer aux matières qui n'y sont pas assujetties, cette loi ne pouvait qu'embrouiller la question[1]. »

L'algèbre appliquée à l'histoire ayant partout révolté le bon sens public, et la certitude échappant à tout le monde, on dut reprendre encore une fois la question de la *probabilité historique*, dernier refuge laissé à la vérité sur la terre.

M. de Pouilly, qui avait commencé par poser en principe « que nous devions rejeter tout ce qui était contraire à nos propres observations[2], » sentit apparemment qu'il avait été trop loin, et retournant en arrière formula cet amendement : « Pour qu'un fait soit *probable*, il suffit que nous connaissions des *causes* capables de le produire. »

Évidemment, c'était se rapprocher; mais on lui répondait aussitôt : « C'est précisément PARCE QUE NOUS NE CONNAISSONS PAS DE CAUSES SEMBLABLES que nous rejetons presque tous les faits merveilleux de l'histoire romaine ; » et comme M. de Pouilly manquait soit de lumières, soit du courage nécessaire pour répondre : « J'en connais, et tous les grands philosophes en ont connu avec moi, » il se contenta de balbutier : « Nous n'en connaissons pas, IL EST VRAI, mais *nous ne sommes pas assurés qu'il n'en existe pas ;* par conséquent, contentons-nous

1. Voir, pour ces citations, les articles consécutifs de MM. Sallier, Anselme, de Pouilly, Couture et Fréret, « sur l'étude des anciennes histoires, et le degré de certitude de leurs preuves », insérés dans le tome IV de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

2. Voir ci-dessus.

de rejeter le fait comme *improbable*, jusqu'à... — Jusqu'où ? reprennent les autres; expliquez-vous. — JUSQU'A CE QU'IL EMPRUNTE PLUS DE PROBABILITÉ DES TÉMOINS QUI LE RAPPORTENT QU'IL N'A D'IMPROBABILITÉ PAR LUI-MÊME.

M. de Pouilly se perdait ; en dépit de ses premiers principes, il oubliait de proclamer le véritable, l'unique, celui de l'antiquité tout entière : « Le fait existe, donc il se peut[1]. »

Sa reddition tardive et ses aveux ne convertirent personne, et, ce principe adopté, « Le fait ne se peut, donc il n'est pas, » continuant à rendre la position de l'historien moins *tenable* que jamais, le génie de l'erreur envoya à ses disciples une illumination soudaine qui leur permit de sauver *en apparence* le respect dû au témoignage historique tout en le sapant dans sa base : « Dites bien vite, leur soufflait-il, dites que les traditions ne mentent jamais, que tous ces faits sont vrais quant à la *forme*, mais qu'au *fond* ce ne sont que de vraies *méprises* d'histoire naturelle, ou de pures *hallucinations* : grâce à ce procédé, vous sauverez la probité des témoins en sacrifiant leurs lumières. »

Ainsi naquit la secte des *naturalistes*, c'est-à-dire des explicateurs, opposée désormais à celle des *mythologues*, qui ne consiste que dans la dénégation absolue.

Nous le verrons tout à l'heure; la guerre de trente ans n'était rien auprès de celle qui allait résulter de ce simple fractionnement dans l'erreur.

Pendant que le *gros* de l'armée des incroyants allait recruter désormais toutes ses troupes dans ces deux ordres de conscrits

1. Il eut, plus tard il est vrai, le courage d'aller plus loin et d'appuyer son opinion sur des exemples : « Par exemple, dit-il, les prédictions de Savonarole sont incroyables comme réalisation, mais leur vérification, dans des circonstances si singulières, est *si bien* attestée par Guichardin, liv. III, par Philippe de Commines, liv. VIII, par Burckhardt et plusieurs autres écrivains *contemporains*, qu'ils n'ont pu se tromper tous sur un fait si public, et qu'on ne peut les supposer capables de s'être entendus *tous* encore pour nous tromper. » (*Acad.*, t. VI.)

et leur demander tour à tour des forces, de plus en plus hétérogènes, que disait l'apologétique chrétienne sur une question si capitale? Hélas! les apologistes de cette époque, pour la plupart collaborateurs et collègues de tous leurs adversaires, soit à l'Académie, soit dans l'*Encyclopédie*, soit dans les feuilles du temps, avaient subi trop longtemps l'influence du génie épidémique pour n'en avoir pas été atteints. La science était loin de leur manquer, mais bien la force d'esprit nécessaire pour s'élever au-dessus de l'atmosphère et du milieu dans lesquels ils vivaient comme les autres. Il serait par trop injuste de méconnaître soit les immenses travaux des uns, soit le courage et la franchise des autres sur tous les points principaux, mais il serait coupable en même temps de dissimuler leur complaisance et même leur participation relativement aux préjugés généraux, sinon contre le *surnaturel* fondamental, au moins contre tout ce qu'on pourrait appeler le surnaturel accessoire et de détail, accessoire si nécessaire à la solidité du premier.

Quant au *surhumain* proprement dit, il ne fallait pas leur en parler. C'était entre eux et les rationalistes une vraie lutte de déraisonnements sur les religions païennes, sur la *nature des dieux*, et par conséquent sur le témoignage historique. Tour à tour évhéméristes absolus, allégoristes complets, symbolistes inintelligibles, rien ne leur manquait de tout ce qui fait avancer la logique de l'erreur et reculer celle de la vérité.

Qu'il nous suffise de nommer ici les abbés Pluche, Mignot, Banier et principalement l'abbé Bergier, dont les mémoires académiques (nous ne parlons pas du dictionnaire qui les reproduisait presque tous) frayèrent, comme nous le verrons plus tard, une route vraiment royale à Dupuis et à l'école actuelle.

La première période de la critique française incroyante pouvait se clore ici; elle périssait, on le voit, par l'horreur du *merveilleux*. Laissons-la se reposer dans l'*origine solaire des*

cultes, y réparer à loisir toutes les forces nécessaires à une nouvelle campagne, et voyons en peu de mots ce qui se passait et ce qui se passe encore en Allemagne[1].

§ III

Dernier mot de la critique allemande. — Folies et collisions germaniques. — Rationalistes et mythologues. — Toujours le même obstacle.

1. — *Rationalistes.*

Pendant que l'incrédulité française faisait une longue halte, l'incrédulité d'outre-Rhin marchait *à toute vapeur* et faisait défiler sous nos yeux cette interminable procession d'exégètes[2] qui, pendant vingt ans, s'étudièrent et ne parvinrent que trop à miner la foi chrétienne de la soi-disant chrétienne Allemagne.

« Eichhorn fut le premier, dit M. Renan, qui s'avisa d'appliquer à la Bible le système rationaliste[3]; les *progrès* de l'histoire et de la philosophie l'avaient amené à l'alternative d'admettre l'intervention divine chez tous les peuples à leur âge primitif ou de les nier chez tous les peuples anciens.

« ... Évidemment la raison exige que l'on traite les Hébreux et les non Hébreux de la même façon ; en sorte qu'il faut ou

1. Nous ajournons au chapitre *Sabéisme* tout ce qui peut regarder encore Dupuis; quant à la suite des tribulations académiques, sur les origines nationales, et spécialement sur celles de Rome, nous allons les retrouver à l'appendice A, qui va suivre ce chapitre II, sous ce titre : « *Un spécimen de critique désespérée, ou les premiers jours de Rome éclairés par les nôtres.* »

2. On nomme *exégèse*, la critique appliquée aux saintes Écritures. On devrait se borner à cette qualification d'exégètes pour tous les libres penseurs, et ne pas se permettre, avec M. Renan, d'appeler *théologiens* des gens qui sapent et qui nient, comme Eichhorn et Strauss, toute espèce de théologie.

3. Ou *naturaliste*. Ce dernier mot qualifie mieux la secte opposée aux *mythologues*. *Rationaliste* s'applique plus spécialement à tout libre penseur.

placer tous les peuples durant leur enfance sous l'action d'êtres supérieurs, ou ne croire pour aucun d'eux à une telle influence[1]. »

Ce peu de lignes renferme en même temps le plus équitable des dilemmes et une fort bonne leçon à l'adresse de cette dernière école théologique qui se croyait victorieuse lorsqu'elle avait resserré l'empire du surnaturel et du surhumain sur ce petit coin du monde, d'où l'impitoyable logique allait bientôt l'arracher.

Quant à nous, nous acceptons pleinement le dilemme d'Eichhorn, et malgré le défi que nous porte M. Renan « d'appliquer à nos livres sacrés la même critique qu'aux livres profanes[2], » nous n'avons eu d'autre but en composant ce mémoire que de prouver, non pas la valeur identique, mais bien l'identité de nature *spirituelle pour tous les faits merveilleux* qui ont couvert et gouverné la terre. Pour nous, ils dépendent tous du même ordre de causes, alors même que ces causes se manifestent sous les drapeaux les plus adverses et se combattent dans l'antagonisme le plus violent[3].

Eichhorn, tout en partant du même principe d'équité, l'appliquait à l'inverse ; s'imaginant ne pouvoir accorder aux païens « aucun supernaturalisme primitif, » il se voyait forcé de le refuser également au peuple hébreu et de le rayer de tout l'Ancien Testament. Mais comme il ne lui restait plus alors d'autre ressource pour expliquer ces récits merveilleux « communs à tous les peuples, » il leur appliquait la méthode *naturaliste*, c'est-à-dire explicative.

1. *Études religieuses*, p. 141.
2. Ibid., p. 206.
3. Plus tard, nous pourrons expliquer comment et pourquoi le peuple hébreu mérite seul une confiance *absolue*, bien que tous les peuples aient droit à l'application des mêmes principes. Alors on pourra peut-être comprendre comment, les phénomènes restant également bien prouvés, les causes surhumaines, auteurs de tous ces phénomènes chez les païens, pouvaient mentir à leur aise sans que les peuples cessassent d'être entièrement véridiques. Cette distinction ne serait pas comprise en ce moment.

Vains efforts! car après avoir dépensé sa vie et prodigué des trésors de science philologique au succès de ce labeur impossible, il aboutit à de véritables travestissements théologiques tous à peu près aussi absurdes que celui-ci : « La flamme du Sinaï n'était qu'un grand feu allumé par Moïse sur la montagne ; avec ce feu coïncida *par hasard* un violent orage... Quant à l'illumination de la face du prophète à sa descente de la montagne, elle fut une suite de son grand échauffement,... etc., etc. »

Quelle punition pour Eichhorn s'il pouvait s'entendre dire aujourd'hui par M. Renan : « Cette méthode, bien que *subtile, étroite* et *forcée,* était un pas immense... mais l'auteur s'arrêta dès le premier ; ce fut Paulus qui entra à pleines voiles dans cette mer nouvelle et vint appliquer cette théorie aux récits du Nouveau Testament... Paulus sut, le premier, distinguer avec beaucoup de *finesse* ce qui, dans une narration, est le *fait* de ce qui est le jugement du narrateur[1]. »

Veut-on maintenant, par anticipation, un exemple de ces *finesses* de Paulus dans l'interprétation des évangiles? Choisissons au hasard... « La lumière que virent les bergers lors de la naissance du Sauveur était tout simplement une *lanterne;* la marche sur la mer, une simple *natation;* la multiplication des pains, un partage plus égal de ces mêmes pains ; l'apparition des anges, une méprise due à l'emploi de linceuls blancs ; l'ascension, une disparition adroite au milieu d'un *brouillard*[2], etc., etc. »

Nous ne nous permettons cette citation, un peu étrangère à notre thèse, que pour donner une idée de ce que M. Renan appelle la *finesse* et l'*infaillibilité* de la critique contemporaine[3]. Hâtons-nous d'ajouter bien vite cependant, qu'après avoir donné cette qualification à celle de Paulus, il semble en rougir lui-même et la retirer en l'appelant plus loin « étroite, subtile, insuf-

1. *Études religieuses,* p. 143.
2. Ibid., p. 145.
3. Voir plus haut, § 1, p. 1.

fisante. » Mais alors quelles *finesses* personnelles ne lui faudrait-il pas pour justifier celle de Paulus?

Comme la progression vers l'abîme ne s'arrête jamais en Allemagne, on pressent ce que pouvaient devenir et oser à leur tour les successeurs de Paulus.

2. — *Mythologues.*

Pendant que les *rationalistes* de Weisse, Wilke, Bauer, Strauss, etc., s'épuisaient à expliquer, les uns l'Ancien Testament, les autres le Nouveau, par des moyens simples et naturels, et « ramenaient par exemple la formation de la légende de Jésus aux proportions d'un fait très-ordinaire[1], » on vit les logiciens de la même armée, c'est-à-dire les *mythologistes*, balayer ce reste de scrupule historique; ils simplifièrent la question, en déclarant sans détour que « TOUT étant fabuleux dans les faits comme dans la vie des personnages merveilleux, il ne restait plus qu'à bannir l'ordre surnaturel *tout entier*, » en le remplaçant toutefois, si l'on voulait, et comme dernière ressource, par une sorte de « miracle *psychologique*[2]. »

Faisons bien attention à ce dernier mot, nous en aurons tout à l'heure l'explication.

Quant à la forme de toutes ces luttes, elle était vraiment infernale. On parle des intolérances de l'orthodoxie catholique; mais elle n'a jamais déployé contre ses plus cruels ennemis la millième partie des rigueurs et des mépris dont cette nouvelle école *mythologique* vint accabler sa rivale; celle-ci se vit obligée de battre en retraite et de baisser pavillon devant les injurieux triomphes de Gabler, Schelling, Heyne, Bauer, Vater, de Wette, etc.

Désormais l'inexorable logique ne devait plus s'arrêter, et, comme tous les hommes de *tiers parti*, ces Girondins de l'exégèse, pris entre les vrais conservateurs et les hommes du mou-

1. *Études religieuses*, p. 183.
2. Ibid., p. 180.

vement, se trouvèrent abandonnés par ceux-là et débordés par ceux-ci. « Tout ou rien, » disait par exemple l'incroyant Vater, car « vous ne pouvez retrancher du Pentateuque le merveilleux sans faire violence à l'intention première des écrivains[1]. » — « On ne peut, dit à son tour de Wette, séparer ainsi du fond historique ces embellissements et ces transformations. On ne trouve absolument aucun criterium pour séparer le vrai du faux dans ces récits, l'un et l'autre y étant confusément mélangés et y jouissant du même honneur... La seule source d'une histoire est dans la relation que nous en possédons... Or, dans le cas actuel, la relation *nous informant d'une marche surnaturelle des choses, nous pouvons croire ou nier; mais gardons-nous bien d'imaginer une autre relation toute naturelle dont la première ne dit pas un seul mot*. C'est de l'inconséquence et de l'arbitraire[2]. » — « L'auteur d'explications naturelles, dit à son tour Gabler, veut faire une chose ordinairement *impossible*, et pour cela il se permet les opérations les plus violentes[3]. » — « C'est un procédé atomistique, dit Horst, que celui qui se permet, dans des récits miraculeux, d'extraire des particularités isolées et de les remplacer par d'autres particularités naturelles[4]. »

Ils avaient mille fois raison tous ces hommes de progrès; si la Bible n'est pas *tout*, elle n'est *rien*, et sans être *tout* comme elle, les autres religions qui s'y rattachent par tant de liens, de traditions et de dogmes, ne peuvent pas davantage n'être *rien*.

Malheureusement, dans leur audacieux dilemme, ces terribles logiciens ayant choisi le *rien*, ce ne fut plus seulement le christianisme, mais ce fut Dieu lui-même qui fut rangé parmi les mythes, tant était prophétique ce mot de Bossuet : « Votre déisme n'est qu'un athéisme déguisé. »

1. Strauss, *Entretiens*, p. 41.
2. Ibid., p. 43.
3. Ibid.
4. Ibid.

On le voit, il ne s'agit plus ici de la pensée insaisissable de Kant, de l'idéalisme de Fichte, de l'identification du *subjectif* et de l'*objectif* de Schelling, il ne s'agit même plus du triple monde de Hégel et des trois évolutions de sa pensée. « De ce vaste et fort système qui avait fait espérer un moment la découverte d'une nouvelle raison humaine, il ne reste plus, nous disait tout dernièrement un de ses plus grands admirateurs, que deux ou trois idées... Mais, ajoutait-il, l'humanité se les est appropriées, et certes elles doivent suffire à la gloire d'un philosophe comme à celle du pays et du siècle qui l'ont vu naître[1]. »

On va pouvoir juger de la *facilité* de nos enthousiasmes pour l'Allemagne.

Voici quelles étaient ces idées.

« Une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion contraire. C'est la loi de contradiction qui mène à la conciliation. »

« Tout se résume dans la mort de l'absolu et dans la tolérance. »

« Rien n'existe ; l'existence n'est qu'un simple *devenir*. »

« La chose et le fait sont des réalités qui ne consistent que dans leur disparition. »

« Le vrai n'est pas vrai en soi, etc., etc. »

Oui, du plus célèbre de tous les libres penseurs de l'Allemagne, voilà tout ce qui nous reste. « Mais, dit bien naïvement M. Scherer, C'EST ASSEZ POUR SA GLOIRE... »

« Sans doute, ajoute-t-il encore, il y a quelque chose d'étrange et de paradoxal en tout cela; on croit être le sujet d'une mystification et l'on se demande si l'on a bien compris... La langue de l'auteur n'étant pas la nôtre, sans doute il y a là-dessous quelque secret... Il a parlé en prophète, il est vrai... Mais nous savons aujourd'hui y démêler une idée supérieure. » — Vraiment! Oh! dites-nous-le bien vite. — Ré-

1. Article de M. Scherer, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1861.

ponse. « ... Et si nous ne l'apercevons pas encore... nous avons l'assurance qu'elle finira par se manifester[1]. »

Voici la dernière oraison funèbre prononcée à l'honneur de celui qu'on appelait hier un demi-dieu. Encore deux ou trois apothéoses dans le genre de celle-ci, et si les trois idées qu'on divinise peuvent *suffire* à la gloire d'un grand homme et de son siècle, on peut affirmer aussi que la vieille gloire de la *Revue des Deux Mondes* ne résisterait pas à trois glorifications semblables, et, qu'au lieu de marcher vers le *devenir*, elle courrait grand risque de rentrer dans le passé.

Ainsi donc, depuis longtemps déjà Hégel était bien mort, mais gardons-nous de croire que le panthéisme devait monter sur le bûcher de son prophète. Il ne s'agissait pour lui que d'une transformation et de changer sa forme idéaliste contre celle du plus grossier réalisme. Ce fut l'affaire d'un tour de main ; du mysticisme le plus raffiné, l'Allemagne s'élança d'un seul bond au fond de l'*humanisme*, qui, sans le paraître, en était la conséquence.

Sous cette dernière forme il n'y a plus d'autre dieu que l'esprit humain, d'autre sujet que la matière, d'autre instrument que les organes.

Tel est le système de Feuerbach et de Max Stirner.

M. Feuerbach, dit M. Renan, et tous les philosophes de cette école, déclarent sans hésiter que le théisme, la religion naturelle, tout système, en un mot, qui *admet quelque chose de transcendant*, doit être mis sur le même pied que le supernaturalisme. Croire à Dieu et à l'immortalité de l'âme est à ses yeux tout aussi superstitieux que de croire à la trinité et aux miracles. Toute considération du monde supérieur, tout regard jeté par l'homme *au delà de lui-même et du réel*, tout sentiment religieux, sous quelque forme qu'il se manifeste, n'est qu'une illusion[2]. »

1. Article de M. Scherer, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1861.
2. *Études religieuses*, p. 417.

Voilà donc le résultat final, nécessaire, fatal, de tant de travaux, de tant de disputes, de tant de libre examen ; si ce livre, comme le prétend M. Renan, est le dernier mot de l'incroyante Allemagne, et si jamais elle l'accepte, comme on l'a vue accepter tous les autres, elle aussi pourra bientôt dire comme Feuerbach : « Je me suis brouillée avec le monde et avec Dieu. »

La guerre continue aujourd'hui entre Baur, le chef de l'école de Tubingen, et Ewald, dont nous parlerons plus tard. Sous des formes différentes c'est toujours la même question, et tout se résume, comme le dit Baur, « dans cette question DU SURNATUREL dont l'ère est définitivement passée ; » et malheureusement ce n'est pas Ewald, le grand ennemi de cette fatale école, qui pourra le réintégrer dans la science.

Il est vrai qu'il y a de par le monde des optimistes que l'école de Tubingen n'alarme pas facilement. « Cette école, dit cette année même *un Allemand très-compétent*[1], est en *réalité* une école *purement* historique, qui renonce nettement aux hypothèses, et qui a pour seul point de départ la NÉGATION DU MIRACLE, sans vouloir cependant porter atteinte au christianisme, auquel elle n'en veut en aucune manière, *ses professeurs étant eux-mêmes théologiens protestants et les instituteurs de la jeunesse qui se destine au ministère sacré.* »

Nous avons entendu tout à l'heure les naïvetés de la *Revue des Deux Mondes;* mais que penser de celles-ci? une école qui nie le miracle sans *en vouloir* au christianisme!... et des ministres protestants qui ne peuvent pas lui *en vouloir*, puisqu'ils sont élevés à l'école « qui, depuis 25 ans, a pour point de départ la *Vie de Jésus*, par Strauss... »

Ah! si jamais pareil assemblage de contradictions et de naïvetés se rencontrait dans le camp opposé, quel parti ne saurait-on pas en tirer!... Mais ici tout passe et tout s'applaudit.

Quant à ce Strauss, nous l'ajournons encore, d'abord parce qu'il commence à être un peu trop connu, ensuite, parce que

1. M. Nefftzer, *Revue Germanique*, 15 janvier 1861.

ses travaux ayant surtout porté sur la vie du Sauveur, nous le retrouverons forcément à notre dernier chapitre. Disons provisoirement que pour lui il n'est d'autre criterium que celui-ci : « L'ÉLÉMENT SURNATUREL ou la présence du MIRACLE est l'indice infaillible de la présence du mythe. »

Voici la position religieuse de l'Allemagne hétérodoxe.

Heureusement on compte dans les rangs opposés des hommes dont nos incroyants ne parlent jamais, mais dont la puissance et les œuvres peuvent servir de contre-poids à tant de folies : Stolberg, Schlegel, Görres, Sepp, Döllinger n'ont besoin que d'être nommés pour rassurer l'orthodoxie catholique sur les germes de restauration, réservés à leur pays[1].

De tous ces écrivains parfaitement orthodoxes, nous pourrions même rapprocher, sous quelques rapports, celui dont on a plus parlé et que nous connaissons le mieux nous-même, le célèbre Creuzer, auteur du grand ouvrage sur les « Religions de l'antiquité. » Considéré par l'Allemagne comme le plus grand de ses mythologues, adopté, traduit et commenté par le plus savant de tous les nôtres (M. Guignault), Creuzer, par l'immense richesse de sa mémoire et de son imagination, par la compréhension large de la généralité des problèmes, par le catholicisme de sa vaste synthèse (s'il est permis de s'exprimer ainsi), a posé la question de manière que chacun pût l'envisager sous toutes ses faces à la fois ; ce n'est plus à lui qu'il faut parler de jonglerie. Tout est sérieux dans son système, et s'il se perd, comme tant d'autres et plus que tous les autres, dans les profondeurs d'un symbolisme malheureusement aussi exagéré, au moins ne pourra-t-on jamais lui reprocher de n'avoir su comprendre ni la grandeur de son sujet ni celle de l'esprit humain [2].

1. Voir le *Correspondant* de mars 1859.

2. Creuzer approche tellement de la vérité, malgré l'abîme profond mais étroit qui l'en sépare, que Lobeck le traita de retardataire et d'obscurantiste, et que Voss crut voir en lui un agent déguisé des jésuites, tant il démontrait l'universalité des institutions sacerdotales.

Quant à ce qui regarde plus spécialement notre thèse, c'est-à-dire quant aux êtres supérieurs et à leur intervention, Creuzer n'est séparé d'eux que par le préjugé qui lui masque leur réalité. A chaque instant, il s'en rapproche, il y touche, vous croyez qu'il va les saisir, et tout à coup voici qu'il obéit comme les autres au *veto* de l'esprit de corps, à l'aveuglement du savant, et que la vérité qu'il tenait, lui glisse entre les doigts.

Tantôt, en présence de ces races mystérieuses des Telchines, des Curètes, des Dactyles de Samothrace, qu'il rapproche avec raison des races extatiques et magiques, et des *trolls*[1] de la Scandinavie, « il semble, en vérité, dit-il, qu'on ait affaire non pas à des hommes comme nous, mais à des *esprits* élémentaires, doués d'une vue merveilleuse de la nature même des choses, d'un pouvoir de tout comprendre et de tout sentir, en quelque sorte magnétique. »

Courage, Creuzer, ces *trolls*, que vous êtes si tenté d'accepter, vous venez, et le monde vient avec vous, de les avoir sous les yeux et sous la main. Baissez-vous un moment, et vous allez ramasser une clef d'une grande portée, une clef vraiment magique, qui, par la porte du surhumain, pourra vous introduire sur-le-champ dans le surnaturel et dans le vrai !

Vain conseil !

Un autre jour, cependant, fatigué, succombant sous le poids de ce rocher de Sisyphe qu'il ne parvient pas à fixer, il prend une résolution généreuse : « Décidément, et AVANT TOUT, s'écrie-t-il, il nous FAUT revenir à la doctrine des GÉNIES, comme les comprenaient les anciens, doctrine SANS LAQUELLE ON NE PEUT ABSOLUMENT RIEN S'EXPLIQUER DE CE QUI TOUCHE AUX MYSTÈRES[2]. »

Assurément, voilà bien le plus explicite des aveux. Par malheur, toute conversion qui se remet au lendemain n'arrive jamais à terme. Creuzer remit la sienne comme tant d'autres,

1. Lutins, d'où le mot *drôle*.
2. *Introduction des Mystères*, t. III, p. 456.

et ce qui devait se faire *avant tout* ne se fit même pas *après*.

Depuis, le désir ne vint à personne, pas même à son admirateur et disciple, M. Guignault, d'essayer, ne fût-ce que par manière de passe-temps, de la solution recommandée par le maître comme « la seule qui pût expliquer quelque chose. »

Tantale, au moins, voulait saisir le fruit qui se retirait devant sa main; il l'étendait sans cesse. Condamnée au même supplice, la science moderne s'y prend différemment. Quand le fruit de la vérité vient de lui-même se déposer sur ses lèvres, elle les ferme avec obstination et ne pense plus qu'à détourner la tête...

§ IV

Dernier mot de l'incroyance anglaise. — Succession de Bacon, Hobbes, Bolingbroke, Hume, etc., etc., recueillie, et liquidée ces jours-ci par les soins de M. Temple, chapelain ordinaire de la reine et futur évêque de Londres. — *Essays and reviews*. — Grand scandale et grand péril.

1. — Incroyance depuis Bacon.

On vient de s'en assurer : en Allemagne, aujourd'hui, comme chez nos académiciens du dernier siècle, tout se résume dans la négation *à priori* et absolue de tout surnaturel et de tout merveilleux. Après avoir essayé de toutes les énormités métaphysiques, dont les admirateurs se demandaient tout à l'heure « si ce ne serait pas une mystification, » le génie de l'erreur n'a pas voulu les soutenir trop longtemps; la dialectique étant toujours une arme périlleuse, il a préféré rentrer dans ces voies que toutes les sympathies du siècle lui rendent plus libres et plus commodes que jamais. Au nom des conquêtes de la science et des ravages de la critique historique, il s'est rejeté tout simplement sur la vieille négation du *miracle*. Il a pensé que le christianisme étant le miracle absolu, la meilleure de toutes les

armes serait toujours la démonstration de son impossibilité ; avec elle on vise au cœur, et, pour peu que le coup porte, on peut espérer d'étendre à ses pieds le grand ennemi.

Le mot d'ordre a donc été donné partout, et dans l'armée de la Grande-Bretagne il a été d'autant mieux accueilli que c'était un retour à son ancienne stratégie.

Il y a trois siècles, en effet, il plut à un chancelier d'Angleterre, au célèbre Bacon, d'afficher sur tous les murs de Londres, que jusqu'à lui « le genre humain n'avait jamais rien *observé*..., que jusqu'à lui l'attention accordée aux idées religieuses avait *glacé* les cœurs et dévoré le génie..., qu'on ne peut arriver à la métaphysique que par l'étude des phénomènes physiques et qu'il n'y a de certitude que pour ceux-ci [1], etc., etc. »

Il ajoutait que c'était tout simple, puisque jusque-là nous avions toujours manqué d'un *organe*, mais il se faisait fort de le fournir; il fit honneur à sa parole et livra, sous le nom d'expérience et d'induction, cet *organe*, que ses contemporains prirent pour quelque chose de tout *nouveau*—*novum organum* — bien qu'il eût servi depuis 3,000 ans à peu près aux Archimède, aux Euclide et aux Hipparque; bien que Platon, Cicéron et Sénèque l'eussent recommandé à tout venant, et que la veille encore, le moine Roger Bacon, Galilée, Copernic, etc., soient venus en faire, à côté de lui, et sans qu'il parût les comprendre, un si merveilleux emploi. Aussi, l'un de ses plus illustres contemporains, Bodley, crut-il devoir protester au nom de tous ces grands hommes et lui écrire : « Vous nous recommandez l'expérience, mais sur le globe entier on ne se sert pas d'autre chose. »

Cependant on préféra croire Bacon sur parole, car le XVIe siècle était flatté d'acquérir un *organe* de plus.

Nous disions plus haut que l'expérience et tous ses

1. *Impet. philos.*, t. IV.

témoignages n'avaient jamais rencontré plus d'obstacles que depuis leur proclamation officielle. Bacon donna l'exemple; il fallait, en effet, que son instrument eût bien peu de valeur par lui-même, ou qu'il fût bien mal manié, pour que l'inventeur demeurât plus récalcitrant que tout le monde à l'autorité des grandes et bruyantes *observations* qui se faisaient autour de lui. Ainsi, qui le croirait? ce grand patron du génie scientifique moderne ne voulut jamais pardonner aux illustres astronomes dont la gloire lui paraissait importune. Pour lui, le mouvement diurne de la terre et sa rotation autour du soleil étaient de « vraies absurdités ; on n'y était arrivé qu'à force de suppositions extravagantes. » C'était en vain que « les astronomes se *faisaient suer* sur des observations et des démonstrations mathématiques[1]. » Le télescope lui-même, ce véritable *organe* de la science, ne cessait d'être pour lui un sujet d'épigrammes, « il ne faut pas croire ce qu'on en dit, » répétait-il sans cesse... Quant au microscope, il le déclarait tout à fait INCOMPÉTENT[2].

Bacon, le soi-disant père de l'observation, ne pouvant pas croire aux instruments!... et les prétendus vengeurs de Galilée non-seulement lui pardonnant, mais le saluant comme leur maître! Qu'en dit-on?... Ah! c'est que la *certitude reléguée dans la physique* fait pardonner bien des choses!... un tel service ne peut jamais s'oublier.

On a beaucoup reproché au comte de Maistre toutes ses sévérités pour Bacon, et deux livres viennent encore de paraître, destinés à consoler l'ombre de ce dernier[3]; mais en vérité, lorsque dans le premier de ces deux livres, nous voyons M. Cousin reprocher à Bacon d'être « le père de l'école sensualiste moderne, » lorsque nous entendons toute cette dernière école, depuis Diderot et La Mettrie jusqu'à

1. *De Augm. scient.*, p. 180.
2. *Nov. organ.*, p. 29.
3. *Bacon, sa vie et sa philosophie*, par Ch. de Rémusat. — *Bacon*, par Kuno Fischer.

MM. Comte et Littré, reconnaître cette paternité ; lorsque M. de Rémusat lui-même croit le blanchir beaucoup en disant « qu'il n'est coupable que d'avoir accrédité cette école et lui avoir montré la route ; » enfin, lorsque, même au point de vue scientifique, un savant du premier ordre, M. Biot, nous affirme que « les sciences ne lui ont jamais dû la moindre découverte[1], » nous nous demandons si les coups assénés par le vigoureux ultramontain n'avaient pas leur raison d'être, et s'il était bien coupable en accusant de toutes nos doctrines sensualistes celui « qui n'a fait que les *accréditer* et les *guider*. »

Toujours est-il que Bacon, par sa physique exclusivement *certaine* (et la sienne, par exemple, prenait la lune pour un simple *feu follet*[2] !) avait posé un principe incendiaire. Dieu veuille qu'il n'en ait pas compris la portée ! On l'espère, lorsqu'on l'entend de temps à autre confesser sa foi avec une certaine franchise ; mais on redoute le contraire lorsqu'on le voit choisir pour secrétaire et pour ami le fameux Hobbes, le chef irrécusable cette fois du matérialisme le plus abject.

En tout cas, la foi de Bacon ne se montrait pas ombrageuse.

Hobbes avait donc attaqué le christianisme au nom des sens et de la matière. Par une autre voie, celle de l'érudition, son successeur, Bolingbroke, arrivait aux mêmes conclusions et méritait le surnom de « précurseur de Voltaire. »

Il est vrai qu'à trois ans de distance était né le célèbre Clarke, l'un des plus grands théologiens du protestantisme et le réfutateur victorieux des principes de Bacon. Fort éclairé sur leur portée, il comprit qu'à la certitude matérielle il fallait avant tout opposer la certitude morale et surtout celle du *miracle*, qu'il appelle quelquefois « la démonstration sensible de la divinité de Jésus-Christ et la preuve positive et directe de la révélation. »

1. Voir, pour toutes ces citations, le premier de ces ouvrages, p. 282 et suivantes.

2. *De Augm. scient.*, p. 200.

On eût dit qu'en s'attachant à la défense du surnaturel, il pressentait David Hume, et qu'il lui répondait à l'avance, puisque tout le monde sait que ce grand sceptique ramenait, comme le XVIIIe siècle, toute la controverse religieuse au même point. « Quand tout Paris, disait-il, m'affirmerait qu'un mort vient de ressusciter à Passy, je me garderais bien d'en rien croire, attendu qu'il est plus possible à tout Paris de se tromper qu'il ne l'est à un mort de ressusciter ; » mais pouvait-on lui répondre : « Si au lieu de tout Paris vous aviez seulement 1500 témoins vous affirmant le fait avec toutes les conditions qui en feraient un miracle, vous seriez, dès lors, obligé de supposer une folie générale, envahissant à la fois tous ces cerveaux sans fièvre et sans délire, et par conséquent vous vous mettriez sur les bras 1500 miracles au lieu d'un. »

Les réfutateurs ne manquèrent pas à Hume, et son propre pays lui fournit les plus forts. Il eut surtout affaire à Lardner et à Paley, dont les travaux sur le miracle furent souvent mis à contribution par nos théologiens catholiques. Ils avaient vraiment enseveli Hume et tous ses paradoxes, et la meilleure preuve que la résurrection n'est pas un miracle impossible, c'est qu'on le ressuscite encore aujourd'hui[1].

La défense ne faisait donc jamais défaut ; mais l'Angleterre, qui s'était indignée avec tant de raison contre le rationalisme allemand, allait enfin payer son tribut au même dieu; cette critique historique, que nous appelions tout à l'heure une bande noire intellectuelle, venait enfin de traverser la Manche. « Momensen détruisait comme Niebuhr les cinq premiers

1. Nous demandions raison tout à l'heure, à M. de Rémusat, de sa colère contre de Maistre appelant Bacon le « père du matérialisme moderne, » au lieu de l'appeler, comme lui, « son prôneur et son guide. » Maintenant, nous demanderons raison à M. Bouillet de cette autre inconséquence sur Hume : « Ce sceptique d'un nouveau genre, dit-il, mit en doute la providence, la religion, les miracles... mais... il introduisit la philosophie dans l'histoire, etc...» Voilà ce qui peut s'appeler pousser un peu trop loin l'amour des amendements et des teintes *grises*... tout l'éclectisme est dans ces deux exemples, et combien de catholiques pourraient aussi s'y reconnaître !...

siècles de Rome, M. Sybal montrait que l'histoire des premières croisades par Michaud n'était qu'un roman ; Guillaume Tell était rentré dans le domaine de la fable, etc., etc.; or, le christianisme étant, avant tout, une religion historique, la critique anglaise devait finir par l'attaquer à son tour[1]. »

Alors l'histoire traditionnelle s'évanouit comme un rêve ; mais loin de faire place à une histoire mieux établie, « elle ne fut guère remplacée, comme le remarque la *Revue des Deux Mondes*, que par des résultats simplement approximatifs, des conjectures plausibles, quelquefois même par une *ignorance* dont le seul avantage était de se connaître[2]. »

Malheureusement, l'apologétique chrétienne anglaise faiblissait au prorata des forces acquises par l'ennemi. Comme notre école des Bergier et des Bannier, etc., celle de Coleridge, Hard, Arnold (l'auteur d'une histoire des premiers temps de Rome) faisait de nombreuses concessions, confessait la possibilité des interpolations dans la Vie du Sauveur, l'altération des premières traductions, et surtout consentait à la radiation de certains miracles dans les récits évangéliques. « Les disciples de cette école, dit toujours notre *Revue*, devinrent les chefs du parti libéral de l'école d'Oxford. Ce furent surtout Stanley et Jowett qui donnèrent lieu à la célèbre réaction puyséiste appelée *haute église* par opposition à la *large église*. »

Et l'on voudrait que dans un tel état de choses, c'est-à-dire « le remplacement de l'église traditionnelle par les *conjectures de l'ignorance*, » les pères de famille n'eussent pas le droit de demander la suppression de l'enseignement historique !...

La *Revue des Deux Mondes* met encore le doigt sur la plaie et nous donne la meilleure raison, selon nous, de toute cette révolution; « une incurable défiance s'est glissée, dit-elle, dans l'esprit moderne au sujet du merveilleux. Cette incrédulité est le résultat

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1861.
2. Ibid.

de l'expérience... la critique, l'examen, puis l'idée des lois de la nature, l'ordre de l'univers, le rapport étroit de la cause et de l'effet sont devenus la base et la règle de la certitude. Avec la *foi au miracle* sont tombés les principaux arguments du protestantisme en faveur de la divinité de l'Ecriture. »

Ce n'est pas assez dire, car il ne faut plus se faire illusion. Dans ce moment, cette divinité de l'Écriture et l'anglicanisme tout entier se débattent sous le coup de ces doctrines et sous le feu dirigé par la *haute* église en personne.

2. — *Incroyance depuis 1861.*

« Qu'on le sache bien, en effet, disait, l'été dernier, notre *Revue*, ce qui préoccupe et passionne l'Angleterre en ce moment, ce ne sont ni les affaires de Chine, ni celles du Liban, ni le budget, ni la famine de l'Inde, c'est un simple *livre* de théologie ; lui seul soulève les tempêtes en Amérique comme à Londres[1]. »

Mais quel est-il donc ce livre ? Ce livre, modestement intitulé : « *Essais et Revues,* » n'a d'autre importance que celle des signatures qui le paraphent. C'est l'œuvre de six ministres de l'église anglicane dont deux évêques, un CHAPELAIN ORDINAIRE DE LA REINE, FUTUR ÉVÊQUE DE LONDRES, un recteur actuel du collége de Lincoln, à Oxford, etc.

Quant au livre, il est tout simplement le résumé, divisé en sept chapitres, de toutes les attaques que les sciences naturelles et les sciences historiques ont le plus souvent formulées. Toutes ces erreurs, cent et cent fois réfutées, se trouvent ici condensées et présentées comme articles de foi scientifique. Nous le répétons, ce qui constitue toute la gravité de l'affaire, c'est que la conclusion est fort nette et que par son *ultimatum*, a haute église déclare que « l'inspiration plénière, n'étant pas compatible avec la moindre erreur, L'INFAILLIBILITÉ DE LA

1. *Revue des Deux Mondes,* 15 mai 1861.

BIBLE A CESSÉ D'EXISTER ; que ne pouvant donc plus faire un usage exclusif et superstitieux de l'Écriture sainte, la théologie n'en regardera pas moins le christianisme comme la meilleure des religions; bien qu'à ses yeux CE NE SOIT PLUS LA SEULE, sa valeur n'étant désormais que relative.

On se demande dans toute l'Angleterre aujourd'hui, si le protestantisme ne serait pas destiné à périr dans cette crise; nous ne craignons pas, pour notre part, de répondre hardiment « OUI, » et voici pourquoi : c'est qu'avec l'exégèse que nous avons fait subir à la Bible, et surtout avec l'adhésion à peu près générale de toutes les intelligences à la nullité du surnaturel, le rationalisme nous paraît assuré d'un triomphe qui ne respectera certes pas la liberté d'examen.

Aussi, voyez devant ce grand scandale, qui pour eux est une question de « *to be, or not to be,* » quels embarras et quelle audace, quelle impuissance et quelles colères! quels anathèmes et quelle patience! on ne sait ce qui doit le plus effrayer, ou de ces fureurs sans force de l'université, ou de ces protestations « tremblantes et boiteuses » du clergé, contre un livre dont les douze premières éditions ont été lues en quelques mois par toute l'Amérique et l'Angleterre. Que répondre d'ailleurs à des gens qui vous disent : « Nous n'agissons ni par surprise ni par ruse; nous ne publions en forme de livre aujourd'hui, que ce que *chacun professe dans l'église* et même publie librement depuis vingt ans; pasteurs, vous êtes nos premiers maîtres? »

Mais voyons donc un peu le sommaire de ce factum revêtu d'un caractère officiel :

— M. Temple, chapelain ordinaire de la reine, comme nous l'avons dit, et futur évêque de Londres, nie complétement le surnaturel *divin*.

M. William nie à son tour le surnaturalisme *irrationnel*, et prétend que les documents relatifs à la Bible et fournis par les voyageurs modernes, tels que Layard, Rawlinson, Robinson, Stanley, n'en contiennent pas la moindre trace.

Nous vérifierons la chose dans ce mémoire.

Un troisième, Bunsen aidant, nous raconte combien il aura fallu de siècles pour la création du langage, ce qui ferait supposer que ces messieurs ne sont même plus au courant de la science incroyante à ce sujet.

Un quatrième, M. Godwin, affirme qu'il faut rejeter de la Bible tout l'élément prophétique.

Un cinquième, M. Powell, consacre un des chapitres principaux à cette question : « Le miracle existe-t-il ? et pose en principe qu'on a le droit de nier *sans examen* (c'est toujours une loi d'exception qu'on invoque à ce sujet) toute intervention merveilleuse. Seule elle suffit à créer un obstacle à la réception de l'Évangile, Hume ayant dit avec raison que « l'incrédibilité d'un fait qui ne découle d'aucune loi, est plus forte que la crédibilité du témoignage. »

Effectivement, ajoute la *Revue,* « qui de nous admettrait aujourd'hui, même un fait de sorcellerie, malgré les aveux réitérés du coupable ? »

Voyez comme tout s'enchaîne et se tient !

Mais voyez aussi comme tout s'enchaîne et se tient en fait d'illogisme et de folle critique. Selon M. Powell :

1° « Les miracles sont impossibles. » — Pourquoi ? — « Parce que notre méthode d'induction ne s'appuyant que sur la constance des lois naturelles, il faut choisir entre elle et l'inconstance qui résulte du miracle. » — Donc voici la toute-puissance accordée à Dieu de suspendre ses propres lois, qui dépend d'une méthode scholastique. Quelle gloire pour l'induction baconienne ! Avant elle, rien ne s'opposait à ce que Dieu ressuscitât un mort, mais depuis le jour où un pauvre régent de collége a divinisé l'induction du haut de sa chaire, tous ces morts-là ont dû rester dans leur tombe, de par la loi du collége.

2° « Un miracle est impossible à prouver, car aucun *fait* surnaturel ne peut être l'objet d'un témoignage. » — Nous l'avons dit ailleurs, le *fait* est toujours indépendant de l'épithète qu'on

lui donne. Établissez-le et vous le qualifierez plus tard. Égalité parfaite des faits devant la loi, voilà la première, la seule loi de tout jury. L'estimation de leur valeur et de leur nature est l'affaire des appréciateurs et des juges. En d'autres termes, vingt témoins vous disent : nous jurons que cet homme est mort il y a six mois, que nous l'avons vu mettre en terre à cette époque, qu'au jour de son exhumation on n'a exhumé que ses ossements, mais qu'à la voix d'un homme, ces ossements ont revêtu toutes leurs chairs... qu'il est redevenu sous nos yeux tel que vous le voyez sous les vôtres... Voilà le fait matériel, grossier, palpable, et quoi que vous en disiez, véritable *objet du témoignage*, ni plus ni moins que tous les faits du monde *sans exception*.

Maintenant vous tenez à en faire une exception, sous ce prétexte que c'est un fait surnaturel. Mais cela ne nous regarde en rien, c'est vous qui le proclamez surnaturel. C'est votre affaire, et lorsque vous le qualifiez ainsi, c'est qu'apparemment vous jugez miraculeux ce que nous nous contentons, nous, de raconter. Donc, poser en principe qu'un *fait* surnaturel échappe au témoignage, c'est dire tout simplement qu'un *fait* n'est pas un *fait*.

3° « Mais nous ne connaissons pas l'étendue des forces naturelles. » — A la bonne heure; nous comprenons cet argument, et quand vous nous aurez montré la *force matérielle spontanée* au moyen de laquelle un homme comme nous commandera à la mort et brisera les cercueils, nous vous promettons de déchirer l'Évangile. Mais encore une fois, c'est une question d'avenir et d'hypothèse, qui, cette fois, pour le coup, échappe au témoignage.

4° « Les prétendus miracles de Jésus-Christ n'avaient d'autre but, à ses yeux, que celui de se faire écouter et non de créer la foi... Il n'y attachait pas d'importance. — Ah! ceci, par exemple, commence à passer la mesure, et l'on ne comprend pas que des savants, qui se respectent, consentent à prouver qu'ils ne savent même pas lire, puisque chaque page des deux

Testaments est un appel au miracle et à sa force déterminante.» « Si vous ne me croyez pas, croyez-en du moins à mes œuvres... Si je n'avais pas fait *ces* œuvres, vous ne seriez pas coupables. Vous reconnaîtrez mes disciples en ce qu'ils guériront les sourds et les aveugles, chasseront les démons, ressusciteront les morts, etc. »

Voilà cependant toute la quintescence du fameux livre « *Essays and reviews !* »

Et voilà toute la foi anglaise en déroute par une semblable collection de non-sens et de contre-vérités ! Et tout le christianisme sera menacé de s'écrouler en ce pays, devant une série de paradoxes si faibles et si déraisonnables... qu'on en rougit pour ceux que l'on combat !

Le Christ N'ATTACHANT PAS D'IMPORTANCE A SA RÉSURRECTION ! Voilà la découverte qui épouvante l'Angleterre !

Eh bien, elle a raison, et voici pourquoi : c'est que ces énormités ont été de longue main préparées, et pour ainsi dire autorisées par la répugnance de l'esprit public et par les concessions de tous les docteurs officiels et semi-rationalistes de l'Angleterre. Ah ! cette fois, M. Powel a raison lorsqu'il dit à ses adversaires protestants : « Vous doutez de votre cause, vous ne l'appuyez plus que sur des expédients et sur une phraséologie stéréotypée qui consiste à nous dire : « Il y a des sujets qui ne peuvent être démontrés. Une vérité morale ne peut dépendre d'un miracle constaté par les sens, etc., etc. »

Voilà la vérité parfaite, cette fois. C'est l'affaiblissement, pour ne pas dire la disparition, de la foi protestante au surnaturel, qui a préparé l'avénement du misérable livre, dans lequel sans cela on chercherait vainement une vérité.

Mais nous nous abusons nous-même, et nous ne voyons pas que ces dénégateurs du miracle ne tiennent qu'à substituer les leurs à ceux de l'Évangile.

Écoutez plutôt :

« Il est bien vrai, dit l'auteur des *Essays*, que l'archevêque Whately disait, avec une certaine apparence de raison, que

« sans les miracles ou ce qui pouvait paraître tel, les apôtres n'auraient même pas été écoutés; » il est vrai que Locke a cru aux miracles et que Paley les appelle « les certificats d'une religion; » que, de son côté, Channing les appelait « la manifestation du gouvernement paternel de la Providence, » et que l'un des théologiens les plus hardis de notre temps ne comprend pas que « l'on ose s'appeler chrétien, lorsqu'on leur refuse son assentiment. » Mais tout cela n'a plus de sens, — toujours selon les *Essays*, — il faut savoir distinguer, et lorsqu'on demande « le miracle existe-t-il? » il faut savoir répondre hardiment : — OUI et NON; *non* comme interruption de l'ordre établi, non objectivement; *oui* comme effet sur les esprits *éblouis*, *oui* subjectivement; le miracle est une manière de frapper l'esprit des peuples résolue de toute éternité... C'est un événement *régulier*, arrivant à son tour, et destiné à *paraître* exceptionnel à des yeux fascinés... C'est enfin un moyen d'éducation destiné à faire place à d'autres. »

Restons-en là, et laissons nos lecteurs sur cette définition du miracle; nous verrons qu'elle cadre à merveille avec cette conclusion de M. Pattison, le recteur du collége de Lindson, à Oxford : « Maintenant, il faudrait rechercher, dit-il en finissant lui-même, sur quelle base doit désormais reposer la religion; mais cette recherche serait aussi difficile que peu profitable; heureusement, *il existe une haute théologie*, un PROCÉDÉ contemplatif et spéculatif, par le moyen duquel l'esprit s'élève dans un monde supérieur, et jouit déjà sur la terre d'une sorte de VISION BÉATIFIQUE. »

Dans le chapitre suivant nous tâcherons de déchiffrer cet énigme.

En général, on n'a jamais répudié les vrais miracles sans tomber dans les faux, et il y a longtemps que nous voyons venir ceux-ci.

§ V

Dernier mot ou *delenda Carthago* [1] de la critique française. — MM. Guignault, Quinet, Renan, Littré, Salverte, Maury, Figuier, etc.

1. — *École nébuleuse.*

Avant d'en arriver à dire ce que M. Reville disait dernièrement dans un journal consacré à la cause protestante : « qui dit miracle dit ignorance, » il a fallu bien des essais et bien du temps.

Nous avons déjà montré toute la part d'influence qui revenait à l'Allemagne dans la fausse direction prise par notre critique française ; nous allons voir celle-ci plus que jamais attachée au char de cette aventurière, la suivre dans toutes ses folies, jusqu'à ce qu'elle touche avec elle au fond de l'*humanisme* de Stirner ou du *néant* cosmique de Humboldt.

Avant d'en arriver là, elle semble cependant ébranlée quelque peu — et toujours comme l'Allemagne — par les aperçus quasi-catholiques de Creuzer sur l'esprit générateur des religions. Nous avons dit les embarras et les aveux de ce dernier auteur.

Il faut rendre cette justice à M. Guignault, membre de l'Institut et le premier de tous nos mythologues actuels, qu'il vint sinon éclairer, au moins élargir considérablement cette grande question des « religions antiques, » en traduisant et commentant tout à la fois l'œuvre dont nous parlons. Il fallait certes beaucoup de science et de courage pour essayer l'endiguement d'un tel fleuve, et pour se frayer à soi-même un second courant parallèle et distinct, à côté du premier.

Cependant, il faut bien le dire encore, dans ce parallélisme, l'avantage reste presque toujours au maître.

Ainsi, nous voyions tout à l'heure jusqu'à quel point et avec

1. Il faut détruire Carthage.

quel progressif entraînement Creuzer se voyait emporté par la hauteur de son génie et la profondeur de ses études vers ce qu'il appelait les *intelligences supérieures;* or, si l'on veut avoir une idée juste de toute la distance qui sépare le savant allemand de son traducteur français, il suffira de confronter par exemple ces deux manières d'envisager la naissance du culte grec.

Écoutons d'abord le savant d'outre-Rhin : « Un prêtre *saisi d'enthousiasme* (devant l'oracle de Dodone), et lui-même, *il ne faut pas en douter*, *convaincu de la présence divine*, s'exprimait avec conviction, lorsqu'il enseignait et décelait un rapport quelconque entre une apparence visible et son invisible objet. Il n'y avait là ni raisonnements ni démonstrations théologiques; c'était dans le sens le plus littéral des mots des *révélations*, des *manifestations surnaturelles.* » Et pour qu'on ne s'y trompât pas, Creuzer mettait en note « λείζεις θεῶν, » *apparition des dieux.* « En effet, continue-t-il, si nous consultons l'ancienne langue, la langue la plus fidèle, de tous les monuments de l'histoire, elle nous prouvera que *telle fut la marche* de l'éducation religieuse chez les Grecs... Bien plus, les dieux *eux-mêmes* ont formé de leurs mains puissantes les premières images proposées à l'adoration des hommes; *eux-mêmes* ils ont été les premiers instituteurs de leur culte... *ils sont descendus sur la terre* pour instruire les mortels... Ainsi se manifeste à l'origine des institutions religieuses une miraculeuse alliance de l'homme avec la divinité[1]. »

Nous sommes donc parfaitement d'accord jusqu'ici avec Creuzer.

Quant à son traducteur et admirateur, voici comme il imite, ou plutôt comme il trahit celui qu'il regarde néanmoins comme son maître.

« La divination, qu'on le sache bien (nous sommes tou-

1. *Religions,* Introd.

jours à Dodone), dérive de l'*ignorance* de l'homme, de sa *faiblesse*, etc... Peut-être sa source la plus profonde est-elle dans cette *merveilleuse* disposition de *notre* esprit développée par M. Creuzer, mais *en général* c'est un fonds de superstition d'un côté et de fourberie de l'autre[1]. »

Que deviennent, nous le demandons, entre cette *ignorance* et cette *fourberie*, le prêtre *enthousiaste* et *convaincu* de Creuzer et les *révélations* sublimes, et même toutes les connaissances que M. Guignault nous avait dit plus haut avoir été déposées « par les prêtres *à l'exemple des dieux*, dans les premiers symboles[2]? » Qu'est-ce qu'une *ignorance* et une *faiblesse* qui produisent de telles illuminations? Qu'est-ce qu'une *merveilleuse disposition d'esprit* qui ne répondrait à rien? Qu'est-ce qu'une *jonglerie* qui marche de front avec la *conviction?* Plus tard, cependant, M. Guignault, se contredisant encore bien davantage, viendra nous dire que « la doctrine des génies et la démonologie tout entière n'arrivent qu'à la quatrième période, c'est-à-dire dans celle des *sages* et des *philosophes*[3]. » Ainsi, voilà la *philosophie* responsable de ce qu'on attribuait tout à l'heure à la *faiblesse* et à l'*ignorance!*

Quel chaos, quel fouillis, grâce à l'horreur du merveilleux, de ce merveilleux *sans lequel* l'inconséquent Creuzer nous prévenait, dans un moment d'abandon, « *qu'on ne pouvait rien s'expliquer!* »

M. Quinet, dans son livre du *Génie des religions*, partageait et développait en prose fort poétique ces mêmes idées incohérentes et panthéistiques sur la *puissance révélatrice* qu'il attribuait tantôt à l'âme humaine et tantôt à la *nature...* « Si vous ne placez quelque *instinct divin* dans le cœur des peuples au berceau, tout demeure inexplicable. Quand donc la société a-t-elle commencé? Je viens de le dire; elle est née le jour où, d'une manière quelconque, la pensée de la divinité a

1. Notes sur l'*Introduction* de Creuzer.
2. Ibid.
3. Ibid.

jailli de *l'esprit d'un homme* qui a pu l'annoncer, la publier, la révéler ou l'imposer à ses frères[1]... Et voulez-vous savoir quelle était la source de l'inspiration de ces maîtres de l'esprit humain? Chassez bien loin de vous les pensées de nos jours, et une source intarissable jaillira de nouveau, car ils puisaient leur science dans le *ravissement* que leur causait la création encore nouvelle. La première révélation qui s'est faite pour les Gentils comme pour les Hébreux SE MANIFESTAIT PAR L'ORGANE DE LA NATURE; elle était le trépied, et le genre humain était le prêtre. Aujourd'hui elle se tait, ou, quand elle parle encore, nous ne l'entendons plus, tant le bruit que nous faisons dans le monde occupe nos oreilles[2]. » Nous verrons aussi plus tard (au chapitre : *Fétichisme*) ce que le même auteur entend par révélation *organique*, et comment ce *prophétisme* se réfugia, symboliquement selon lui, *dans le cœur du crocodile et de l'ibis.*

Quant à M. Renan, quoique l'on se soit déjà beaucoup occupé de lui[3], nous serions incomplet si nous ne lui consacrions pas quelques pages, puisqu'il est pour nous le dernier et le plus célèbre représentant de la thèse opposée à la nôtre.

On est tout d'abord effrayé de la sévérité de M. Renan pour tous les critiques passés et présents. Quand on lit dans un auteur si renommé que jusqu'ici « l'humanité a l'esprit bien étroit, et que le nombre des hommes capables de *saisir finement* les vraies analogies des choses est *imperceptible,* » la peur vous prend, car on se rend justice et l'on se résigne; mais on se rassure bien vite, en connaissant et même en reconnaissant parfaitement, dès les premiers mots du début, ce qu'il faut entendre avant tout par ce genre de *finesse.* En voici

1. *Génie des religions,* p. 28.
2. Ibid., p. 39.
3. Voir surtout M. l'abbé Cruice (*Quelques discussions*), M. Hello (*M. Renan et l'Allemagne*), M. l'abbé Maignant et autres (dans le *Correspondant*), M. d'Anselme (*Monde païen*), etc.

la condition première : « Le *premier* principe de la critique est que le *miracle* n'a pas de place dans le tissu des choses humaines, pas plus que dans la série des faits de la nature... La critique qui commence par proclamer que *tout* dans l'histoire a son explication humaine, ne saurait se rencontrer avec les écoles théologiques qui emploient une méthode opposée à la sienne, et poursuivent un but tout différent[1]. »

Par conséquent, « toute controverse entre les personnes qui croient au surnaturel et celles qui n'y croient pas est frappée de stérilité[2]. »

Nous verrons plus tard les voies et moyens de cette critique; en voici les principes, et c'est grâce à eux que la philosophie de M. Renan, sur l'origine des cultes, finit par s'accorder si bien avec celle de M. Quinet : « La mythologie dans son premier essor n'est, dit-il, que le reflet des sensations d'organes jeunes et délicats : c'est le *délire* de l'homme en face de la nature et de lui-même. Cette *grand'mère* lui apparaissait comme vivante et animée; il conversait avec elle, il *adorait ses sensations*, ou, pour mieux dire, l'objet vague et inanimé de ses sensations[3]. »

Le bon La Fontaine avait dit : « les jardins parlent *peu*, » voilà cependant les plus grandes institutions, civiles et religieuses, écloses un beau jour de quelques *conversations* avec une *grand'mère* tout exceptionnelle, qui ne s'exprime que par le frémissement de son feuillage et le murmure de ses ruisseaux. Décidément les jardins parlent *trop*.

Trop, surtout eu égard à tout ce qu'ils nous apprennent, car, M. Renan le remarque avec raison, tous ces bavardages-là n'expliquent nullement les lieux privilégiés, les grands centres de révélations, etc., etc. « Examinez, dit-il, ces lieux que l'antiquité considéra comme sacrés, il vous sera presque tou-

1. *Études religieuses,* par Renan.
2. Ibid.
3. Ibid.

jours impossible de découvrir le motif qui a pu faire supposer que la divinité était là plus présente qu'ailleurs[1]. »

Cette *découverte* est cependant bien facile, mais il est bien certain qu'en dehors de la vraie doctrine des *lieux fatidiques*, il est absolument impossible de comprendre comment les vieux chênes de Dodone et les sombres rochers de Samothrace, les rosiers de Pœstum et les sables du désert, le soleil brûlant de l'Éthiopie et le ciel ténébreux des Germains, inspirèrent à peu près le même *délire*, les mêmes sensations *adorables*, et, chose bien autrement étonnante, les mêmes dogmes.

Quant aux fins et moyens de cette critique, les voici : « La critique a deux manières de s'attaquer à un fait merveilleux (car elle ne peut songer à l'accepter TEL QU'IL EST, puisque son essence est la négation du surnaturel) : 1° admettre le fond du récit, mais l'expliquer en tenant compte du siècle et des personnes qui nous l'ont transmis et des formes reçues à telle ou telle époque pour exprimer les faits ; 2° porter le doute sur le récit lui-même et rendre compte de sa formation sans lui accorder de valeur historique. »

« Dans la première hypothèse on s'attache à expliquer la matière même de l'histoire ;... dans la deuxième, *sans rien prononcer sur cette réalité*, on analyse comme un simple fait psychologique l'apparition du récit. On l'envisage comme un poëme. Dans les premiers cas on est *rationaliste*, et dans le second on est *mythologue*[2]. »

« *Habetis confitentem reum*, le coupable s'accuse ici lui-même, » et l'on peut voir tout de suite devant quel tribunal impartial est traînée cette grande question du surnaturel, que M. Guizot appelait, il y a quelques années, « la question suprême. »

Ah ! l'excellent billet que M. Renan nous signait tout à

1. *Études religieuses*, par Renan.
2. *Études historiques*, p. 138.

l'heure, après y avoir tracé, en lettres d'or, les quelques mots que voici : « L'esprit du véritable critique se livre *pieds et mains liés* aux faits, afin que ces faits le traînent où ils veulent [1]. » Porteurs simples et crédules de ce billet, vous connaissez maintenant sa valeur, et vous pouvez savoir si ce sont bien véritablement les critiques qui seront chargés de chaînes, et si les faits, au contraire, ne seront pas traînés de force, là où ils ne veulent et ne peuvent absolument pas aller.

Et puis quelle finesse! « *sans rien prononcer* sur la réalité du fait, on le traitera comme un poëme!... » Cette *finesse* ne date pas d'aujourd'hui, malgré ses prétentions à la jeunesse. Il y a quatorze cents ans déjà que saint Augustin écrivait : « Beaucoup, *ayant vu* le Sauveur sur la terre, n'ont pas voulu croire à sa mission, même après des *morts ressuscités* par lui. Il en était d'eux comme de beaucoup d'hommes de notre temps qui, malgré l'*évident* accomplissement des prophéties, persistent dans leur incrédulité et préfèrent résister par des *finesses humaines*, que de céder à l'autorité divine après des témoignages si clairs, si manifestes, si sublimes [2]. »

Mais en dépit de *cette finesse*, qui avait fait débuter M. Renan par ces mots : « Tout parti pris, *à priori*, doit être banni de la science [3], » il en a manqué tout à coup. Plus fine encore que lui, c est la vérité même qui a mis au bout de sa plume cet admirable mot : « Il faut accepter tout, excepté le fait TEL QU'IL EST. » Il pouvait dire « excepté le fait tel qu'on le raconte, » mais non ; encore une fois, c'est la vérité même qui s'est trahie en le trahissant et en le forçant à se prononcer.

Néanmoins, comme les faits *tels qu'ils sont* ont la vie dure, et comme les murs de *Carthage* restent toujours debout malgré la force et la diversité des engins qui les frappent,

1. *Études historiques.*
2. Lettre CII.
3. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1859.

voici venir, armé d'un bélier plus puissant, un *ami terrible*, un collègue à l'Institut, un *alter ego* comme principes, mais un *alter ego* doué d'un coup d'œil plus sûr, qui ne va plus lui permettre de regarder tous nos faits comme *un poëme*.

C'est M. le docteur Littré, le chef de la *philosophie positive;* ayant déjà, dans notre introduction, réglé nos comptes avec lui comme avec MM. Maury, Figuier, etc., nous renvoyons une seconde fois à cette introduction ceux de nos lecteurs qui lisent légèrement ou qui se rappellent peu les préfaces. Ils y verront l'importance exceptionnelle que le premier de ces savants attache à « la manifestation *singulière* de 1853 dont l'origine se lie, dit-il, aux plus anciens souvenirs de l'humanité. » « Ces phénomènes, ajoute-t-il, se mêlent aux sciences occultes d'une manière *inextricable*, si, les méconnaissant dans leur essence, on essaye de les nier (ce qui est contraire à toute méthode historique), soit de les interpréter par des phénomènes physiques ou par de simples jongleries (ce qui est contraire à la doctrine médicale)... Véritable IMPASSE enfin, si l'on n'admet l'hypothèse de quelque science perdue, hypothèse néanmoins INSOUTENABLE. »

Ne tenant pas à remporter deux fois une victoire si facile, plus facile encore sur « les *congestions hypnologiques* » de M. Maury, ou sur « le merveilleux *expliqué* » de M. Figuier, dont le moindre défaut, au dire du *Journal des Débats* et de ses meilleurs amis, est de n'avoir rien expliqué du tout, nous nous hâtons de passer aux conclusions raisonnables qui seules peuvent nous tirer de l'*inextricable impasse* si généreusement confessée.

2. — *Philosophie... de la philosophie contraire.*

Nous venons de le voir : on écoute tout, on admet tout et même on admet tout à la fois, sans se mettre en peine des plus formelles contradictions. Tout est possible en un mot... hors une seule chose... le miracle ou le surnaturel;... Et comme

cette seule chose est précisément celle *hors de laquelle il n'est aucun salut*, tout roule maintenant sur une bonne définition de ces deux mots, appliqués aux phénomènes actuels.

Pour nous, qui ne voulons pas nous perdre dans des distinctions théologiques sans fin, et qui tenons à simplifier le plus possible la question, nous allons formuler de notre mieux le sens que nous prétendons leur donner aujourd'hui.

Nous ne dirons pas, avec saint Augustin, « que nous entendons par miracle tout ce qui excite notre admiration (*mirum*), car nous n'aurions plus d'adversaires.

Nous ne dirons pas que « le surnaturel est tout ce qui contredit les *lois* de la nature, » car la science est encombrée de faits qui contredisent toutes ses lois.

Nous ne dirons pas que « le surnaturel est le résultat de l'action divine, » car nous en connaissons un qui ne l'est pas...

Mais nous dirons que, tout en reconnaissant, comme nous le prouverons plus tard, le droit exclusif de Dieu à faire de VRAIS et grands miracles — *facit mirabilia solus* —, le surnaturel pour nous se confondra provisoirement avec le surhumain, c'est-à-dire qu'il sera « LA MANIFESTATION SENSIBLE, EXTÉRIEURE ET ANORMALE DE TOUT ÊTRE SUPÉRIEUR A L'HUMANITÉ, INTERVENANT DANS L'HISTOIRE GÉNÉRALE OU PRIVÉE.

Nous tenons d'autant plus à cette conception du miracle, que c'est précisément celle que nous voyons rejetée à l'unanimité par tous nos adversaires, et qu'elle embrasse dans sa formule le *surnaturel* et le *merveilleux*.

Il ne peut venir à l'esprit de personne que nous ayons la prétention de reprendre l'œuvre de Bossuet et de prétendre développer après lui cette grande philosophie de l'histoire, qui nous montre les empires exaltés ou brisés *à grand renfort de miracles*, suivant leurs mérites ou leurs crimes.

Il suffit de lire la Bible et de rapprocher de « ces grands coups du sort, » soit les antécédents du peuple qui les subit, soit les intérêts de la VÉRITÉ, dont ils savent frayer la

voie au milieu des plus invincibles obstacles. Quelle que soit la somme de lumière et de ténèbres projetée sur l'ensemble de desseins que Dieu proclame lui-même *insondables*, son intervention continue dans tous les détails de l'histoire est un *fait* d'une telle évidence, qu'il faut être trois fois aveugle pour ne pas le constater à chaque instant. « Si Dieu n'intervenait pas dans *tous* les événements du monde, a dit Descartes, il ne serait plus Dieu [1]... »

En vain dans cette Bible, qui est elle-même un miracle, les catastrophes historiques viennent-elles toujours s'ajuster à plusieurs siècles de distance sur les prophéties qui les annoncent; en vain de nos jours encore et quoiqu'il « n'y ait plus de prophètes en Israël, » les leçons les plus frappantes ne manquent-elles pas plus aux peuples qu'à leurs maîtres, pour tout œil qui sait voir et pour tout esprit qui pressent les effets dans leurs causes... tout cela n'est plus autre chose que « l'éternel *roman* de la superstition. » Les grands certificats du genre humain n'ayant plus cours sur nos places académiques, nous n'hésitons pas à écrire : « L'histoire des Juifs surtout est à refaire, celle qui existe n'étant que le *ramassis* informe de pitoyables crédulités [2]. »

Pour la généralité des écoles, l'histoire n'est qu'un long enchaînement de *chances* plus ou moins heureuses, plus ou moins fatales, de fortunes et de hasards ; les nations ne sont que des agglomérations humaines formées dans le tourbillon d'une tempête, et balayées comme le sable du désert. « L'histoire, telle qu'on la comprend aujourd'hui, disait dernièrement un écrivain bien inspiré, l'histoire ressemble à une machine d'une grande complication dont tous les rouages sont démontés. L'historien en compare les pièces les unes après les autres, les admire ou en rit, suivant qu'elles sont ou ne sont pas à son gré. Mais ce qui lui échappe, c'est l'admirable ensemble que forment ces rouages réunis et remis à leur vraie

1. *Recueil de lettres*, Littré, p. 8.
2. M. Heeren, *Manuel de l'hist. anc.* « Judée ».

place ; c'est le chef-d'œuvre que tous concourent à réaliser[1]. »

On peut ajouter que ces historiens ne font même pas de la bonne histoire matérielle, car, privés de tout principe critique pour l'adoption ou le rejet des matériaux, incertains sur les sources, incertains sur la chronologie, incertains sur tout, « ils hésitent, ils trébuchent, ils s'arrêtent à chaque pas, et c'est à peine s'ils distinguent les objets [2]. »

Grâce à eux, c'est la première fois que le monde se trouve sans histoire.

Au reste, M. Le Roy a bien tort de les supposer mieux disposés à l'égard des faits de l'OCCULTISME qu'à l'égard des faits divins. « L'intervention par la bouche des oracles, dit-il, dans les faits où son action ne s'explique que par le sortilége, on la signalera encore ; l'intervention de Dieu dans les faits, jamais. »

Où donc M. Le Roy a-t-il rencontré cette merveille ? Pour nous, depuis Fontenelle et en dehors de tout ouvrage religieux, nous la cherchons partout mais en vain ; pas un seul aveu de ce genre fait par un libre penseur n'est tombé sous nos yeux, et ce livre n'a pas d'autre but que celui de le leur arracher de haute lutte.

Mais l'entreprise est hardie, car l'intervention d'un seul *troll* [3] n'ayant pas moins de force pour saper toutes leurs thèses que celle de Jéhovah, et le médium américain leur étant tout aussi peu sympathique que le prophète Jérémie, ils frappent d'un seul et même anathème tous les ordres de surnaturel, et les immolent également à leur respect superstitieux pour l'*inviolabilité* des lois de la nature.

Il y a plus, la guerre qu'ils livrent à ce qu'ils appellent l'OCCULTISME est empreinte, on le dirait, d'un caractère encore plus marqué d'impatience et de passion, sans doute parce que celui-ci, se prodiguant sans pudeur, les harcelle et les serre de plus près.

1. M. Louis Le Roy, *Règne de Dieu*, etc., p. 10.
2. Ibid.
3. Follet.

Ils sentent instinctivement la justesse de cette exclamation de Bayle : « Prouvez-leur la réalité d'un seul mauvais esprit, et vous les verrez, à l'instant, *obligés* de vous accorder tous vos dogmes. »

Aussi cette dénégation, toute vénielle qu'elle paraisse, fut-elle presque toujours le point de départ de leur incrédulité complète.

Hume partait de cette CHIMÈRE pour renverser toutes les *autres;* Rousseau confessait très-franchement que ses premiers doutes sur la vérité des Évangiles lui avaient été suggérés par les exorcismes du Sauveur. Il admettait tout, à l'exception des *possédés*. M. Renan nous fait à peu près le même aveu dans « *sa Vie de Jésus,* » et Strauss est là pour nous prouver que « c'était aussi pour lui le grand obstacle. »

Ainsi, dans *Essays and Reviews,* voyons-nous l'incroyance au *témoignage* humain s'appuyer, comme toujours sur l'accord général qui atteste et néanmoins rejette en même temps, avec raison, disent-ils, tous les faits de *sorcellerie*.

Peut-on, nous le demandons, mieux démontrer que par ces mots la portée désastreuse du préjugé que nous combattons ?

Et cependant il ne faut pas se faire illusion. Cet occultisme se lie de la manière la plus étroite aux grands et divins enseignements surnaturels de la Bible. Ceux-ci, en effet, n'en sont-ils pas positivement l'antithèse ? Baal n'est-il pas le contre-pied de Jéhovah, et l'histoire juive tout entière est-elle donc autre chose que la lutte de Dieu contre les *dieux*, et la constante punition du second de ces cultes par le premier ? Ochosias est frappé de maladie *pour* avoir consulté Béelzébuth ; Josaphat perd sa flotte *pour* s'être lié d'amitié avec lui ; Amasias est livré à l'ennemi *pour* avoir fléchi le genou devant Édom ; Achab est perdu *pour* avoir sacrifié « dans les bois, » et Josaphat obtient enfin son pardon *pour* les avoir détruits. Enfin Saül est rejeté du Seigneur et condamné à mort *pour* avoir consulté la pythonisse d'Endor et s'être tout simplement permis, dans un moment de détresse, ce que princes

et sujets se permettent aujourd'hui si tranquillement jusqu'au jour... *de la chute*[1] !... Tous ces faits sont le corollaire appliqué des terribles anathèmes prononcés dans le Lévitique et dans le Deutéronome (ch. XVIII et XXVII) contre les enchanteurs, les pythons et ceux qui consultent les morts, ces crimes étant toujours donnés comme cause de la destruction des nations, « *propter istius modi scelera.* »

On conviendra qu'à ce point de vue notre question a bien aussi sa philosophie ou plutôt sa terrible gravité historique. On comprend donc parfaitement l'intérêt que nous lui portons et la répulsion générale qu'elle inspire. Dans la grande lutte contre l'*horreur de l'invisible*, c'est un bouclier d'autant meilleur pour nous qu'il est surmonté d'une vraie tête de Méduse pour les autres.

Maintenant, pour nos dernières conclusions, nous en appelons à cette franchise tout exceptionnelle avec laquelle MM. Littré et Maury ont reconnu « dans la grande et singulière MANIFESTATION DES PHÉNOMÈNES (DE 1853) UNE FORME NOUVELLE DE CELLES QUI PRÉSIDÈRENT A TOUS LES DÉBUTS DES SOCIÉTÉS ANTIQUES[2]. »

Cette franchise nous rend certain que le jour où ils parviendront à donner son vrai nom à cette manifestation *singulière*, ils seront les premiers à proclamer avec un grand penseur[3] que « l'histoire universelle n'étant autre chose que la lutte incessante des bons et des mauvais esprits,... » la philosophie de l'histoire, en ressuscitant ceux-ci, vient de faire *un pas de géant*.

1. Voir : IV *Rois*, chap. I ; — *Parab.*, II, chap. XX et XXV, l. XIX, chap. II, — *Samuel*, IX, chap. XIII, et *Eccles.*, XLVI, chap. XXIII.
2. Voir l'*Introduction*.
3. Frédéric de Schlegel.

APPENDICE A

CHAPITRE II.

UN SPÉCIMEN DE CRITIQUE DÉSESPÉRÉE. — LES PREMIERS JOURS DE ROME ÉCLAIRÉS PAR LES NOTRES.

1. — Un spécimen de critique désespérée.

En matière historique, le respect pour les détails doit être aussi sacré que pour le fond.

Polybe, le plus sérieux peut-être de tous les historiens anciens, Polybe disait avec raison : « Si de l'histoire on ôte une petite partie de la vérité, elle n'est plus bonne à rien[1]. »

Jugez de ce qu'elle devient, quand on enlève la plus forte.

Nous avons pu nous assurer plus haut de toutes les tribulations du XVIIIe siècle, à propos de la certitude historique. Nous avons vu des critiques peu suspects, comme Bailly, Boulanger et Fréret, protester énergiquement contre « ces ignominies infligées par leur siècle à l'espèce humaine, » et cependant ne pouvoir à leur tour s'accorder sur le parti à prendre à l'égard de ces faits merveilleux qui, partout, encombrent les origines historiques. Selon les uns, il fallait les traiter comme des *poëmes* et les isoler du *gros* des choses ; selon les autres, ils étaient au contraire *indivisibles;* selon les premiers, c'étaient des *taches;* selon les seconds, la *substance* même de l'*étoffe;* selon M. Sallier, on devait *rejeter* tout ce qui nécessitait l'admission de certaines *causes impossibles;* suivant M. de Pouilly, on n'était pas bien certain qu'elles le fussent, « quoiqu'on n'en connût pas ; » selon tous enfin, en conservant le merveilleux, il n'y avait plus d'historiens accep-

1. Liv. I, chap. II.

tables, comme en le répudiant il ne subsistait plus du tout d'histoire.

Nous en étions resté là; mais lorsque dans les séances subséquentes on voit tous ces théoriciens désarçonnés passer à l'application de toutes ces impossibilités théoriques, et choisir comme exemple, non plus comme aujourd'hui l'histoire des Hébreux, qui n'est qu'un long et grand miracle, mais simplement l'histoire romaine avec laquelle on est moins tenu de se gêner, c'est alors que la tribulation se change en désolation générale. On ne s'entend plus sur rien, et tout aussitôt la plus connue de toutes les histoires profanes, étudiée non-seulement à son berceau, mais encore aux heures relativement toutes récentes qui se confondent avec les nôtres, prend tout à fait l'aspect du plus indéchiffrable roman.

Ainsi, ce même M. de Pouilly, qui cherchait en vain « des *causes* à tous ces faits merveilleux [1], » nous le voyons, après avoir établi que « les premiers historiens *sérieux* ne datent que du v[e] siècle et qu'ils méritent autant de confiance que les autres méritent de dédain [2]; » nous le voyons, disons-nous, s'arrêter tout à coup et se poser cette question toute nouvelle : « Mais comment donc ces historiens plus récents du v[e] siècle seraient-ils plus croyables que les anciens, puisque *les uns et les autres* n'ont jamais pu puiser que dans les traditions, les monuments publics, les registres des prêtres, les livres des magistrats, les livres sibyllins et les histoires étrangères? Tous ces actes, en effet, étaient aussi anciens que les faits mêmes, et les mémoires du sénat, *si bien tenus* dans les siècles postérieurs à Pyrrhus n'étaient que la continuation des usages précédents [3]. »

Quant à M. Sallier, l'adversaire de M. de Pouilly, nous le voyons renchérir encore sur la grande autorité de ces bases qu'il avait d'abord voulu mutiler : « les annales, dit-il à son tour, toujours conformes aux inscriptions et aux colonnes,... NE RAPPORTAIENT QUE LES FAITS DONT AVAIENT ÉTÉ TÉMOINS CEUX QUI LES RÉDIGEAIENT... Car nous ne devons pas l'oublier, pour que le peuple fût le premier juge de la fidélité de ces relations, on les affichait immédiatement sur la place; *ut potestas esset populo cognoscendi,* a dit Cicéron; on les reportait ensuite dans les temples, où leur style simple et net les sauvait des altérations. »

1. Voir au § 2 de ce chapitre.

2. Voir au même t. VI des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

3. On possède encore quelques fragments de ces actes, insérés par Reinesius dans le *Supplément des Inscriptions* de Gruter; quelques autres, dans la *Bibliothèque* de Paul Petau et d'Isaac Vossius. Dodwell en publia une partie.

Quelles précautions, quel respect, quelle garantie pour la fidélité historique!... Lorsqu'au XIXe siècle, nous affichons notre *Moniteur* français à la porte des mairies, c'est, nous voulons bien le croire, pour que le peuple puisse le lire; mais nous doutons très-fort que ce soit pour qu'il le contrôle et pour qu'il le corrige. *Ici,* tout était sacré, tout, depuis l'origine historique de chaque fête, jusqu'au caractère de ce pontife « qui devait — dit encore M. Sallier — réunir *au plus* suprême degré le savoir à la vertu. »

On le voit, le jour ne se faisait pas chez les historiographes du XVIIIe siècle; le brouillard augmentait en raison des torches allumées pour le combattre, et nous allons voir maintenant qu'il a toujours été en s'épaississant jusqu'ici. Suivons donc un moment, notre *de Viris* à la main, quelques-unes de ces merveilles de second ordre qui causent tant de perplexités à nos pilotes désorientés.

Pour rafraîchir la question, franchissons près d'un siècle et consultons en 1860 la dernière critique contemporaine sur ce même sujet des origines romaines!

Qui de nous n'était resté persuadé, au sortir des écoles, qu'en fait de critique historique Tite-Live et Denys d'Halicarnasse étaient de véritables enfants; qu'ils restaient bien en même temps de très-grands historiens, mais des historiens entraînés par le courant irrésistible des plus sottes et ridicules légendes?

Deux critiques, voisins (non pas des événements, mais de l'époque qui s'en éloigne le plus, c'est-à-dire de la nôtre), Beaufort et Niebuhr, fondateurs renommés de cette école dévastatrice qui se donne le nom de *fine critique,* s'étaient arrogé la mission de *correcteurs* de tous ces grands hommes, en leur apprenant, à vingt-cinq siècles de distance, comment les choses s'étaient passées jusqu'à eux. La méthode était des plus simples; elle consistait à déclarer que pendant cinq siècles sur sept il ne s'était rien passé du tout. C'était, disait-on, le *seul* moyen d'*éclaircir* un peu les origines romaines, et, dans le fait, l'*éclaircie* était très-large. Il est vrai que l'on ne comprenait pas trop pourquoi ces messieurs s'arrêtaient si subitement, et pourquoi les césars avaient trouvé grâce sous leur férule de régent; mais enfin c'était déjà si commode pour l'histoire, d'être débarrassé de toute cette lignée des Romulus et des Numa, qu'on leur pardonnait volontiers bien des inconséquences.

Commençons par Beaufort, très-spirituel du reste et très-habile démolisseur: « Sur quoi, demandait-il à Tite-Live, sur quoi bâtissez-vous toute la chronologie de vos cinq premiers siècles, si ce n'est, il faut bien le dire, sur le misérable *clou* que vos pontifes enfonçaient chaque année dans une des murailles de leur temple?

« C'était là, convenez-en, un calendrier bien économique et bien simple, et cependant ce pauvre *clou* est peut-être encore ce qu'il y a de plus solide dans votre histoire; car tout le reste ne consiste guère que dans quelques extraits des livres sacrés, comparables, comme autorité, à nos rituels et à nos bréviaires, et dans quelques *prétendues* annales que Cicéron traite de fables et que Plutarque, d'ailleurs, nous dit avoir été brûlées. »

C'est vrai; Cicéron et Plutarque avaient dit à peu près toutes ces choses, et, tous tant que nous sommes, nous en étions restés là sur Tite-Live et sa véracité; mais depuis, d'autres critiques avaient repris la question, et M. Taine, un des plus habiles de notre époque, va parler à son tour.

Il faut savoir, avant tout, qu'en 1855 l'Académie ayant promis un prix au meilleur mémoire sur Tite-Live et principalement sur les appréciations de cet historien par Beaufort et Niebuhr, M. Taine avait remporté ce prix.

Si nous voulons analyser son œuvre, nous voyons qu'il est d'abord effrayant d'admiration pour Beaufort « dont l'histoire romaine est, selon lui, composée de dissertations *solides*, *précises* et fort souvent *très-justes*. » « Il est vrai, ajoute-t-il, que tout son effort tend à détruire événements et documents, et que l'histoire romaine, quand on l'a lue, ne semble plus qu'une *ruine;* mais ce critique combat pour la *vraie méthode*[1]. »

Si c'est de la *vraie* méthode, Beaufort peut se consoler comme certains médecins ultra-dogmatiques se consolent de ce qu'ils appellent un insuccès, quand leur malade est mort conformément aux règles.

Mais bientôt la critique, corrigeant les excès de ce critique, est venue lui prouver (et M. Taine est de cet avis) : 1° que le *misérable clou* n'était *fiché* par le pontife que pour conjurer la peste, et non pour supputer les années; que c'était un rit et non plus un calendrier;... 2° qu'au lieu d'être en pleines ténèbres au temps des fondateurs de Rome, on était au contraire en pleine écriture et même en pleine science et pleine civilisation, puisque Cicéron s'indignait à la pensée du contraire[2], et que Varron — dont ce même Cicéron admire les cinq cents volumes —Varron, tellement difficile en fait d'histoire, qu'il rejetait comme fable tout ce qui précédait la première Olympiade, Varron n'en avait pas moins rangé *toute* l'histoire de Rome parmi les plus

1. *Essai sur Tite-Live*, par H. Taine, p. 89.

2. Romulus, dit Cicéron, vivait, il y a moins de 600 ans, dans un temps où les sciences et les lumières étaient déjà fort anciennes, et où l'on avait dépouillé ces antiques erreurs d'une civilisation naissante et grossière.

authentiques ; « attendu, disait-il, qu'elle avait été écrite sur d'*irrécusables* monuments... »

M. Taine prouve donc toujours à Beaufort que *Polybe* avait lu au Capitole les traités conclus dès les premiers jours avec Carthage;... que les annales *brûlées* ne l'avaient été qu'en partie, et que ce qu'on en peut lire, à dater du tribunat est rempli par des faits *si précis, si suivis* et *si secs, qu'on ne peut douter le moins du monde* qu'on a sous les yeux les *tables mêmes* que le grand pontife exposait à sa porte;... bref, qu'il n'est pas beaucoup de peuples qui aient laissé autant de documents, etc., etc.[1].

De ces préliminaires, passant à l'appréciation de son auteur : « Tite-Live, dit-il, n'a pas besoin de prouver sa bonne foi, elle se manifeste d'elle-même et sans qu'il y songe... Il est consciencieux jusqu'au scrupule,... N'AVANCE JAMAIS UN FAIT SANS PREUVE, n'altère jamais un témoignage et ne dit rien sans une autorité, et ces autorités sont nombreuses... Modeste, réservé, impartial, toujours fier et jamais flatteur, *il n'est même pas crédule;...* il préfère les doutes aux contes, sait croire avec mesure et raconter sans affirmer[2]. »

Voilà ce qu'on peut appeler une réhabilitation ! On se demande seulement, Beaufort ayant dit à peu près le contraire sur tous les points, ce qui peut rester de vrai dans sa méthode. Néanmoins l'Académie, qui l'applaudissait dans son temps, applaudit M. Taine aujourd'hui.

Il est vrai que ce dernier décharge en revanche sur Denys d'Halicarnasse tout le fardeau des reproches adressés à Tite-Live pour sa crédulité. Parcourez la table de cet ouvrage couronné, et vous y lirez avec étonnement : — sottises de Denys, — imbécillité de Denys, — sa crédulité effrontée, etc.; et dans le texte, vous verrez l'auteur lui demander sans cesse où il a pris ce qu'il raconte, et si par hasard il avait fait partie de la cour de Numitor et de Romulus, etc., etc.

Maintenant c'est M. Le Bas, membre de l'Institut et professeur d'histoire, qui va venger à la fois les deux historiens et déclarer leur cause *indissoluble :*

« Depuis plus de deux cents ans, dit-il, l'authenticité historique des cinq premiers siècles de Rome n'a pas cessé d'être l'objet d'attaques plus ou moins sérieuses. Niebuhr et beaucoup d'autres après lui n'ont pas craint de jeter *le vieux roman à terre.* Ils ont refait l'histoire romaine; mais comme à chaque édition un nouveau système a paru, auquel faudra-t-il s'arrêter? Toutefois, il faut bien le dire, TOUS les

1. *Essai sur Tite-Live*, par Taine, p. 96 à 99.
2. Ibid., p. 36 à 63.

textes allégués pour prouver l'ignorance des premiers siècles sont absolument CONTRAIRES AUX FAITS LES PLUS POSITIFS de toute l'antiquité. Comment les Étrusques, qui précédaient les Romains de plusieurs siècles, auraient-ils été regardés comme le peuple le plus civilisé de l'Italie, s'ils avaient ignoré l'écriture ? »

Et M. Le Bas de prouver, avec l'aide de M. Victor Le Clerc, un de nos plus éloquents professeurs d'histoire, que les sources auxquelles ont puisé *Tite-Live* et *Denys* étaient...

Écoutez bien, et comptez tout ce que la razzia critiquante avait dû mettre de côté.

Ces sources étaient, disons-nous avec nos deux professeurs, les annales des pontifes, les livres sacrés, les chants religieux[1], les tables des censeurs, les lois royales, plébiscites et sénatus-consultes, les traités, les tables triomphales, les inscriptions, les monuments, les archives de famille, les images des ancêtres, les actes civils, les monuments et les édifices, les statues, les *archives des peuples voisins*, etc., etc.

Nous abrégeons, car on n'en finirait pas si l'on voulait dépasser le simple aperçu des solides assises sur lesquelles était élevé le *vieux roman*, assises que, de nos jours, la critique *la plus fine* avait feint de ne pas apercevoir.

Laissons à nos lecteurs le soin de consulter eux-mêmes M. Victor Le Clerc, s'ils veulent avoir une idée de « l'importance et de l'authenticité de ces antiques et *vénérables* chroniques de Rome, dressées par les grands pontifes, indiquant en style bref et simple les événements les plus mémorables, chroniques conservées avec un soin tout religieux, consultées avec respect par les Caton, les Polybe, les Varron, les Valérius Flaccus, et qui *certainement* enfin, au moment où ils écrivaient l'histoire, *étaient entre les mains* de Denys, de Tite-Live, de Quintilien, d'Aulu-Gelle, de Vopiscus[2]. »

Si M. Le Clerc a dit vrai, — et comment en serait-il autrement? — on a peine à comprendre que Beaufort et Niebuhr aient pu faire école et persuader tant de lecteurs.

Ah ! c'est que la difficulté n'était pas là. Ces infatigables compilateurs des annales, des monuments « ET DES LIVRES INALTÉRABLES, » — y compris ce Fabius Pictor dont Polybe n'admettait pas qu'on « pût un *seul instant* soupçonner la véracité historique[3]; » — tous ces compilateurs éminents et vénérés, disons-nous, pour leur immense savoir et leurs

1. La chanson de Coriolan existait encore au temps de Denys.
2. *Mémoire sur les Annales des Pontifes.*
3. *Polybe,* t. I, p. 14.

vertus, n'étaient, à ce qu'on nous assure, que de véritables enfants pour la crédulité.

C'est inexplicable, il est vrai; mais comment voulez-vous, disent avec une certaine apparence de raison les enfants du XIXe siècle, comment voulez-vous que nous croyions à la *grande autorité,* et à la bonne foi parfaite de pauvres philosophes qui s'avisent de faire intervenir dans la fondation de la ville éternelle la louve et l'enlèvement de Romulus, le dieu Mars et Rhéa, les boucliers de Numa, le rasoir de l'augure, Castor et Pollux, etc., etc. ? A d'autres, la vénération pour de pareilles autorités !

Comment pouvez-vous d'ailleurs nous parler encore de l'importance et de l'authenticité de chroniques et de livres sacrés ou sibyllins, que la critique la plus savante a remis depuis longtemps à leur place[1] ?

A cela, le savant professeur répondra que toutes ces fables n'ont rien de plus *merveilleux* que « tant d'autres *fables* insérées dans les anciennes chroniques de tous les peuples du monde et... qu'il faut bien savoir en *effacer*[2]... »

Mais, reprend M. Le Bas épouvanté : « effacez donc alors de l'histoire romaine toute l'époque des Césars, à cause de l'astre qui parut à sa mort et dont Auguste fit placer l'image au-dessus de la statue de son père adoptif dans le temple de Vénus; condamnez le siècle de Tacite qui ne dédaigne pas de faire entrer dans la fortune de Vespasien les miracles d'Alexandrie, récusez surtout son contemporain, Julius Obsequens, ne faisant commencer qu'à l'an 600 de Rome toute une compilation de prodiges qui n'en sont pas moins nombreux pour cela[3]. »

Nos lecteurs peuvent s'en assurer, ces messieurs sont tous dans le vrai, tant qu'ils se combattent, et tous dans le faux dès qu'ils s'accordent dans leurs préjugés communs. Si l'un n'a pas le droit de reje

1. MM. Le Clerc et Le Bas disent que, sans aucun doute, ces livres sacrés devaient être les *libri sibyllini* ou *fatales*, livres mystérieux que les duumvirs des sacrifices allaient consulter sur l'ordre du sénat, qui furent confiés ensuite aux décemvirs, puis aux quindécemvirs des sacrifices chargés des jeux séculaires, et par la supputation desquels Censorin parvenait à remonter jusqu'aux jeux de l'an 298. « Ces documents devaient être (dit M. Le Bas) du nombre de ceux qui avaient échappé aux ravages des Gaulois, et dont une partie fut ensevelie dans des tonneaux de terre cuite près de la demeure du flamen, pendant que le reste était emporté par les pontifes et les vestales, à Ceré, où ils allaient chercher un asile. » (Le Bas, *Hist. rom.*, liv. XV.)

2. M. Le Clerc.

3. Le Bas, *Hist. rom.*, t. I, p. 33.

ter des attestations si *solides*, l'autre n'a pas davantage le droit de les appeler *vénérables*. On ne respecte pas des documents qu'on tient pour de vraies *fables*, et l'on ne proclame pas « autorités imposantes » ceux qui les débitent et les affirment.

La *foi des siècles*, les *préjugés séculaires*, le *respect des traditions* sont de vains mots et de très-pauvres excuses. La généralisation de telles absurdités n'enlève rien à leur nature.

Nous convenons que tout ceci devient fort embarrassant, et que Beaufort, Niebuhr, MM. Taine, Le Clerc, Le Bas, etc., déploient tous une habileté proportionnelle aux impossibilités de la cause; comment faire ?

C'est ici que l'ancienne *jonglerie* fait défaut. Elle se tirait merveilleusement d'affaire, en rejetant sur les *seuls* prêtres et sur leur *savoir faire*, toutes ces fantasmagories d'oracles et de dieux, de théophanies et de prodiges, etc., etc. Mais adieu cette ressource; il n'est vraiment plus possible de croire à tout un art de fascinations quand on voit clair comme le jour que les fascinateurs les subissaient comme les autres; quand, depuis le dernier plébéien jusqu'aux grands corps de l'État, *tous* partageaient la même foi, *tous* voyaient les mêmes choses, bien mieux, quand *tous* prenaient leurs mesures, pour que rien n'en fût perdu dans l'histoire. C'était *tout* qui mentait à la fois, l'historien comme le prêtre, le sénateur comme l'esclave, la vestale comme la bergère, le théâtre comme le temple, la pierre comme le bronze et l'inscription comme l'annale.

On le voit; tous les critiques modernes se trouvent aujourd'hui *colloqués* dans cette ignoble *impasse*, prophétisée par Fréret et par M. Littré; impasse n'offrant d'autre issue que le silence absolu ou la mutilation de monuments *aussi inaltérés qu'inaltérables*.

Tant que durera ce malentendu, il sera tout à fait interdit au XIX[e] siècle d'écrire d'autres histoires que celles dont toute la philosophie consistera dans l'analyse stratégique des batailles ou dans la discussion de protocoles diplomatiques.

Quant aux raisons de la fondation des États, des institutions civiles et religieuses, de la consécration des fêtes et de l'érection des monuments, etc.; quant à la philosophie génératrice des grandes histoires, n'en demandez pas même une ébauche à ce siècle, pour peu que vous teniez à son honneur : autant vaudrait demander à M. Proudhon le panégyrique de saint Louis !... Accusateurs et défenseurs des historiens romains, vous avez donc tous à la fois grandement tort et raison; dans l'état actuel de la science, personne n'a le droit ni de les accuser légèrement, ni de les excuser logiquement.

Quant à nous, nous ne connaissons pas de *mezzo termine* dans cette grande polémique ; si Tite-Live, Denys et tous les historiens antiques n'ont accueilli que des traditions et des monuments apocryphes, leur critique à tous fait pitié. Elle est misérable et honteuse, et certes, avant tout, il faut la bannir au plus vite de l'enseignement officiel. Mais, au contraire, si les sources sont véridiques et sincères,—comme il paraît, après tout, qu'on ne saurait en douter, — alors ils ont bu nécessairement à ces sources empoisonnées les mêmes *folies* que tous les peuples y buvaient. C'est le genre humain tout entier que, sans la moindre hésitation, nous devons envoyer à Bedlam...

Voilà la seule excuse des Tite-Live et des Denys ; épidémie générale de manie ou crétinisme universel... pas de milieu. Mais nouvelle difficulté ! voilà que la plupart de ces hommes et de ces peuples vont briller au contraire par tant de bon sens et de génie, ils vont porter si haut la gloire de l'intelligence humaine, qu'on va chercher dans la leur une place quelconque pour la moindre trace de folie sans pouvoir l'y découvrir... Alors il ne nous restera plus qu'à frémir sur nous-mêmes et à nous demander si nous possédons bien toute la somme de bon sens et de raison nécessaire, pour nous permettre de l'enlever d'un trait de plume à tant de nations et à tant de grands hommes[1].

2. — *Rome et ses origines, ou les récits inextricables. — L'embarras augmentant avec la précision des faits.*

Quand une position se trouve ainsi perdue, désespérée, il faut absolument se retourner ou périr.

Voyons ; oublions, s'il se peut, nos préjugés d'enfants. Sommes-nous, oui ou non, tombés d'accord tout à l'heure que le meilleur critère historique reposait sur la réunion de la *tradition*, de l'*écriture*, du *témoignage* et par-dessus tout des *monuments?*—Assurément.—Sommes-nous aussi tombés d'accord que ceux dont nous parlons étaient *aussi inaltérés qu'inaltérables?*—Fréret et M. Le Bas le répètent sur tous les tons. — Eh bien ! rattachons-nous donc à tout cela, sous peine d'être accusés par nos neveux d'avoir fait de l'archéologie l'art de *désap-*

1. Nous lisons dans un ouvrage récemment publié : « La critique française a l'honneur d'avoir *fixé* les limites dans lesquelles se doit renfermer le scepticisme sur la principale histoire de Rome ». On le voit, ce compliment, hélas ! si démenti par les faits, se trouve dans l'ouvrage, très-intéressant du reste et tout à fait original, publié dernièrement sous le titre de « l'*Histoire du roman* ». Quoique nous soyons bien loin d'assimiler M. Chassang aux critiques socialistes dont nous parlons, et que, de temps à autre même, il

prendre l'histoire au moyen de la tradition, de l'écriture et surtout des monuments, ce qui ne laisserait pas que de compliquer un peu l'enseignement. Seulement, ajoutons à ces quatre bases de certitude historique un cinquième élément, l'analogie, et proclamons bien haut que lorsque tout auprès de nous les vieux faits récusés se trouvent soudainement rajeunis et démontrés, le scepticisme n'a plus aucune raison de subsister.

Développons notre pensée.

Au nom de quel principe, s'il vous plaît, avions-nous ébranlé ces assises vénérables?—Au nom seul du rejet du merveilleux.—Eh bien, pourquoi n'essayerons-nous pas de la révision nouvelle de ces mêmes faits merveilleux? Qui sait si, plus éclairés aujourd'hui que nous ne l'étions hier, nous ne finirions pas par trouver les monuments moins absurdes? Cela seul serait déjà un résultat d'une immense importance. D'ailleurs puisque ce mémoire ne s'adresse, on s'en souvient, qu'à des intelligences déjà *rendues* sur le fond de notre principe, aucune d'elles n'aurait le droit désormais d'en prendre une occasion de scandale.

Essayons, sans nous dissimuler le côté très-ingrat de la position que nous prenons. En pareille matière les débuts sont difficiles en ce que le lecteur n'est pas encore fait *à ce feu* qu'il bravera beaucoup mieux à la fin du volume.

Tout critique pénétré de ce principe, de l'ubiquité du merveilleux, et nourri de ses applications, ne tarde pas à s'apercevoir que les fastes de Rome, comme ceux de toutes les nations, obéissaient à deux ordres surnaturels : l'un, que l'on doit appeler providentiel, formant cet ensemble de lumières et de clartés projetées, avons-nous dit, pour tout œil qui sait voir, sur les destinées générales des empires et du monde; l'autre, au contraire, influençant secondairement ces mêmes destinées, et revêtu, malgré sa nature évidemment surhumaine, d'un triple et tout spécial caractère de cruauté, d'immoralité et de men-

proteste contre la témérité de ces derniers, il n'en est pas moins vrai que son *Histoire du roman* pourrait s'appeler tout aussi bien le *Roman dans l'histoire* ». Aucun des grands historiens n'échappe à sa critique, et, lors même qu'il s'attaque à de véritables apocryphes, son jugement, tout juste qu'il soit, s'appuie sur des bases qui devraient le mener bien plus loin et ne laisser debout aucune espèce d'histoire. Loin de nous la pensée de lui reprocher ses jugements sur Callisthène, Aristessète, etc.; mais ce n'est pas sur la narration de leurs prodiges qu'il devait les condamner, car alors il faudrait aussi condamner tous les autres et ne pas faire grâce à Hérodote et à Tacite, qui, plus éclairés et bien plus philosophes, n'en seraient alors que plus coupables.

songe ; attribut fatal et constant de tous les peuples *assis dans l'ombre de la mort.*

De tous ces peuples, le peuple romain qui passa toujours pour le plus libre est peut-être celui qui « marcha le moins librement dans ses voies, » et qui avait le mieux la conscience de la tyrannie de ses destins. Malheur donc aux aveugles de tous les temps et de tous les rangs, qui croient pouvoir disposer de Rome à leur gré !...

Nous plaçant tout d'abord au premier de ces points de vue, nous nous demandons s'il est un seul penseur chrétien assez distrait pour ne pas rapprocher cette parole prophétique de Daniel : « et je vis une quatrième bête *prodigieusement forte, nimis fortis,* ayant des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant et broyant toute la terre[1]... » de là ῥώμη ou *Roma* (la *force,* et, en retournant le nom, l'*amour*) à laquelle toutes les voix avaient promis des destins *éternels,* qui avait eu pour parrain le dieu *Mars,* pour marraine la *Fortune,* et pour gardien de ses frontières le dieu *Lance* ou *Mavors?* Voilà certes un conseil de famille bien habilement composé, et des patrons qui correspondent aussi fidèlement à la foi païenne qui les choisit, qu'aux destins promis par le prophète à la *nimis fortis.*

Qui donc encore ne saluerait pas à l'avance toutes les bénédictions de la coupole de Saint-Pierre, dans cette inscription étrusque que Pline *vit* encore de son temps sur le chêne sacré du Vatican (*Vatis Cantus* ou chant du prophète), et qui promettait à ce même emplacement une gloire éternelle, bien avant que Romulus n'y songeât[2] ?

On se demande si ce fondateur lui-même n'était pas véritablement inspiré, et s'il comprenait bien toute la portée de son action, lorsqu'il exigeait que chacune des nations voisines vînt jeter *une poignée de terre* dans les fondations de sa cité naissante, ou plutôt, comme dit Plutarque (*Vie de Romulus*), dans ce large fossé qu'il appela *mundus,* c'est-à-dire du même nom que l'univers [3].

1. *Daniel,* t. VII, ch. VII. Nous répondrons plus tard au paradoxe moderne qui voudrait faire de ce prophète un chrétien des premiers siècles de l'Église.

2. « Vetustior urbem Vaticano ilex (*chêne vert*), in qua titulus litteris Hetruscis, religione arborem jam tunc dignum fuisse significat ». (Pline, l. XVI, chap. XIV.) Qui l'avait dit aux Étrusques?

3. Ce *mundus* était un véritable *plutonium,* ou bouche d'enfer. C'était lui que l'on fermait avec la pierre manale, lui qui s'ouvrait trois fois par an au cri de « *mundus patet,* » lui dans lequel se précipitaient tous les « dévoués aux dieux infernaux. » Donc ces pelletées de terre représentaient le pacte de Rome et des nations avec ces mêmes dieux. Mais l'arbre du Vatican lui promettait tout le contraire, et depuis lors les deux forces luttent toujours.

On n'est pas moins frappé lorsqu'on voit aujourd'hui toutes ces traditions orientales sur le *Poisson sauveur*, sur le retour du *Roi soleil* et de l'*âge d'or*, grâce *à une Vierge* et *à un Enfant divin*, s'accorder aussi bien avec ces livres sibyllins si providentiellement compilés par Ovide et par Virgile, qu'il « faut être *fou*, dit le grand évêque d'Hippone, pour ne pas voir que c'est de Jésus-Christ qu'ils parlent, » et toujours sans le savoir. (*Cité de Dieu*, l. XVIII[1].)

C'est au fond de tous ces mystérieux détails que couve avec tous ses développements le germe de toutes les destinées romaines, un grand publiciste ayant placé les railleries d'Épicure et de Lucrèce sur toutes ces choses au premier rang des causes de la décadence des Romains[2].

Maintenant, si quelqu'un, abusant de notre principe, venait nous sommer de nous prononcer nous-même sur *chacun* des prodiges racontés par Tite-Live et par Denys, nous le conjurerions de n'en rien faire bien plus encore dans son propre intérêt que dans le nôtre, attendu que tout l'embarras serait pour lui ; notre principe, en effet, ne nous oblige au respect que pour les faits revêtus de tous les témoignages réunis, pendant que le sien le force au rejet absolu de TOUT ce qui tient de près ou de loin à ce même ordre. Là où nous nous réservons le droit de signaler une *tache* évidemment apocryphe, il se verrait immédiatement contraint à faire disparaître le *morceau* le plus canonique.

Mais qu'il se rassure ; dans tout ce que les règles de la vraie critique nous garantissent et nous imposent, nous ne voyons pas un seul mystère qui dépasse la mesure et les expériences de notre foi.

Ainsi, fidèle à nos *statuts* et plus fidèle encore à tous nos engagements, si nous ajournons en ce moment la *louve* nourrice et les *paternités* divines, qu'on se garde bien de soupçonner de notre part quelque procédé dilatoire ; nous ne sommes pas embarrassé de *si peu de chose*. Seulement, nous sommes certain d'être mieux compris ailleurs[3].

Quant aux *douze vautours*, que nous voyions figurer tout à l'heure autour du mystérieux fossé tracé par Romulus, il nous est bien difficile de les mépriser complétement, lorsque nous les voyons servir

1. Nous sommes au courant de tout ce qu'on oppose aux Sibylles, et même nous connaissons tous les documents curieux et toutes les objections que M. Alexandre vient de réunir dans ses énormes volumes intitulés : *Sibyllina oracula*. Nous tâcherons d'y répondre au chapitre *Sibylles*.

2. Montesquieu.

3. Aux chapitres *Zoolâtrie* et *Héroïsme*.

de base aux calculs du célèbre augure Vettius (cité dans le 22e livre de Varron); et proclamant dès l'an 800 de la fondation de Rome (notez-le bien!...) que ces *douze* vautours signifiaient les *douze* siècles de durée promis de l'empire romain. Censorin nous affirme avoir lu ce passage de ses propres yeux, et Censorin écrivait vers le IIIe siècle de notre ère; donc l'augure Vettius prédisait très-nettement, quatre cents ans à l'avance, ce que M. Le Bas raconte en ces termes, quatorze cents ans après l'événement : « Rome, d'abord repaire de brigands, puis reine des nations, rentra enfin dans la poussière après DOUZE siècles de renommée et de puissance [1]. » Si Vettius paraît à quelques-uns trop ancien, que fera-t-il de Varron qui cite positivement l'oracle cinq cents ans avant son accomplissement, et de Censorin qui le devance encore de trois siècles?

Voilà donc pour le moins UN augure que Cicéron pouvait d'autant mieux regarder « sans sourire, » que ce n'était pas la première fois que le symbolisme des animaux se montrait fatidique [2]!

On dit encore qu'en outre du nom fatidique qu'elle devait porter à la face du soleil et du monde, Rome en avait un autre fort *secret* enseveli avec son bouclier sacré et le septuple palladium, dans le sanctuaire ténébreux du Capitole. On croit que c'était celui de la déesse *Agerona,* identifiée par beaucoup d'archéologues avec Pallas et Vesta. C'était là cette déesse que Romulus avait *solennellement convoquée* à la cérémonie avec le dieu *Mars;* « c'était là l'influence, le nom tutélaire et le talisman païens» à l'abri desquels la cité devait vivre douze siècles, et qui parurent décider de sa fin, *le jour même* où ils lui furent ravis. « Fondée sur le culte de Vesta, a dit un profond penseur, Rome devait périr et périt en effet avec lui. »

Pourquoi donc, maintenant, faudrait-il nous brouiller avec l'histoire, à cause de la disparition subite et complète de Romulus au milieu d'un orage? L'explication merveilleuse, nous la trouverions surabondante dans la prétention *si souvent justifiée* des magnétiseurs de rendre complétement *invisible* telle ou telle personne, tel ou tel objet. M. le docteur Teste (dans son *Magnétisme expliqué*) nous en donne une raison terrifiante. Un jour, interrogeant son agent magnétique sur le *mode* du phénomène : « Rien n'est plus simple, lui fut-il répondu; il suffit d'interposer entre tous ceux qui regardent et l'objet que l'on veut

1. Le Bas, *Hist. rom.,* t. II, p. 468.

2. M. Gérôme n'eût donc pu décemment comprendre ce Vettius parmi les roués interrogateurs de poulets, que son brillant pinceau nous montrait à notre dernier Salon.

rendre invisible LE GRAND PRINCIPE DES TÉNÈBRES. » *Rector tenebrarum*, a dit saint Paul.

Préfère-t-on à présent un analogue scientifique, quelque chose de plus naturel *en apparence?*

« En septembre 1843, disent nos *Annales scientifiques*, un homme et sa femme sont simultanément foudroyés à Metz, sur la place Royale; la femme survit, mais l'homme disparaît *complètement à tous les regards;* ce n'est que dans la suite que l'on retrouve sa montre à l'une des extrémités de la ville, et l'un de ses souliers à l'autre. »

Rejetez donc maintenant toute la personnalité de Romulus, faites-en un mythe, *parce que* la foudre l'a traité comme elle en a traité tant d'autres !

On conviendra que cette explication est un peu plus rationnelle que la sotte invention qui nous montre chacun des sénateurs transformé en cannibale, emportant sous sa robe un petit morceau de son Romulus, sans que toute une armée enthousiaste et sous les armes ait pu en avoir le moindre soupçon ! Voilà des pères conscrits bien habiles et des légions bien aveugles ! Décidément M. Le Bas a raison, lorsqu'il dit : « Cette explication aura été *inventée* par quelques incrédules. »

Hâtons-nous toutefois de quitter ces obscurités et de choisir parmi les faits incriminés celui qui déconcertait le plus notre grand admirateur des *Annales*, M. de Pouilly.

« Les annales des pontifes, dit-il, rapportent que les dieux de Lavinium transportés à Albe, et *gardés à vue*, retournèrent d'eux-mêmes à Lavinium. » Nous convenons que nous ne connaissons rien de plus déconcertant pour toute l'école moderne, et que pour l'honneur et l'autorité des annales, si elles ont voulu parler d'un transport spontané de statues par elles-mêmes, c'est là ce que l'on peut appeler, à première vue, une vraie question de vie ou de mort.

Mais comment ne l'auraient-elles pas entendu de la sorte, lorsque Denys d'Halicarnasse, qui prétend *les copier*, détaille ainsi la chose : « ... La nuit qui suivit la dédicace du temple, *quoique les portes fussent bien fermées*, ces statues disparurent... et on les retrouva à Lavinium, sur leur ancien piédestal... On les rapporta une seconde fois de Lavinium au temple d'Albe avec des sacrifices et des prières propitiatoires, mais elles retournèrent comme auparavant au même endroit. Les Albanais furent longtemps en suspens sur ce qu'ils devaient faire, personne ne pouvant se résoudre ni à demeurer à Albe sans les dieux de ses pères, ni à retourner à Lavinium, ancienne demeure abandonnée. On prit enfin le parti de laisser les statues où elles étaient et de transférer quelques habitants d'Albe à Lavinium. On y envoya six cents

hommes avec toutes leurs familles pour y avoir soin des dieux, et on leur donna pour chef Égeste. » (*Antiq. rom.*, l. I, ch. xv.)

Voilà certes une des plus belles excuses à l'indignation de M. Taine, à propos de la « crédulité effrontée de Denys ; » mais avec encore un peu plus de critique, d'érudition peut-être, et un préjugé de moins dans l'esprit, il eût pu s'assurer que rien n'était plus élémentaire et plus général, que l'*opinion* dont il charge ici un seul homme.

C'était tout simplement la traduction ou plutôt la raison du vers :

Excessere omnes adytis arisque relictis
Dii. . . . . . (ÆN., l. II).

« Tous les dieux abandonnèrent leurs autels et sortirent de leurs temples. »

Virgile ne saurait pas suffire, nous en convenons, à la conviction de ceux qui ne savent pas ce que les anciens appelaient « *spirantia simulachra,* simulacres animés ; » ils ne croiraient pas davantage, il est vrai, à cette explication d'Eusèbe : « Ceux qui ne voient dans nos statues que du bois et de la pierre sont tout aussi *ignorants* que ceux qui, ne sachant pas lire, ne verraient dans un livre que du papier. » (Prep. év. 3, 7.)

Mais pour peu qu'ils soient chrétiens, ils chercheront quel pouvait être le sens de ce mot du prophète Jérémie « et l'*âme de leurs idoles* ira avec elles en captivité, » (ch. XLVI), mot que le célèbre commentateur, Cornelius à Lapide, explique ainsi : « L'âme de l'idole, c'est-à-dire le démon qui l'*habite,* suivra l'idole dans sa captivité. » C'est bien là, si nous ne nous trompons, ce que les Juifs blasphémateurs entendaient en disant à Moïse : « *Faites-nous* des dieux qui marchent devant nous. »

Cette animation des statues a beaucoup préoccupé l'incroyant Boulanger. La descente annuelle de la statue d'Hiérapolis au lac où elle allait se baigner, lui donnait beaucoup à penser : « Il y a tout lieu de croire, dit-il, qu'il y avait là quelque théophanie, c'est-à-dire quelque manifestation sensible de la divinité, comme il y en avait une *ce même jour* dans le saint des saints à Jérusalem. » (V. p. 51.)

Mais hâtons-nous de frapper à une autre porte.

Il est un détail de la statuaire antique qui a vivement occupé tous les archéologues un peu sérieux ; c'est le lien, la chaîne, l'anneau qui, scellé dans la base de la statue, paraissait signifier une idée d'enchaînement et de fixation... Était-ce un symbole ? était-ce une mesure de sûreté contre des spoliations sacriléges ? On ne savait. Toujours est-il qu'en y regardant de plus près on a fini par s'apercevoir que l'usage était à peu près général, si général que M. Botta retrouvait il y a quel-

ques années, à Khorsabad, ce même anneau, rivé sous le pied du fameux taureau que tout le monde connaît aujourd'hui[1].

Cette découverte ramena la discussion sur ce point; on peut la suivre *in extenso* dans le t. XLVII de la *Nouv. acad. des Inscr. et Belles-Lettres*. M. Raoul Rochette s'y signale, par-dessus tous les autres, par son luxe d'intuitions allégoriques : « Voyez, dit-il; Melkart, dieu de Tyr ou l'Hercule national des Syriens, était un dieu solaire, on ne peut pas en douter. C'était donc en même temps le principe de la vie, le calorique-lumière. Eh bien ! Creuzer nous l'a dit; son idole était presque constamment enchaînée, et cela signifiait *probablement* le feu-soleil, enchaîné tout à coup par les approches de l'hiver; c'était donc tout simplement une affaire de solstice, de mort et de résurrection, ou bien encore l'indissoluble nœud qui relie le Démiurge créateur avec l'univers. » Pauvres allégoristes, que de soins et de travaux dont une seule minute de réflexion devait cependant faire justice ! En effet, du moment où les statues de Mars et de Vénus à Sparte, celle d'Énialus en Laconie, celle de Junon à Locres et mille autres portaient exactement le même insigne, il devenait impossible de leur faire signifier à toutes le solstice d'hiver et l'alliance précités. Le bon sens d'ailleurs criait bien haut qu'ordinairement on ne cachait pas les anaglyphes *sous* les statues, et précisément de manière que personne ne pût jamais les voir.

Mais si le bon sens disait toutes ces choses, l'érudition ne pouvait plus laisser aucun doute sur la pensée secrète des anciens à cet égard. Elle était tout entière renfermée dans ce passage de Diodore : « Les Tyriens, dit-il, enchaînent avec des chaînes d'or la statue d'Apollon sur sa base; car il était devenu *suspect*... et lorsqu'après sept mois de siége Alexandre entra dans leur ville, son premier soin fut de faire délier le dieu qu'on appelle depuis ce temps Phil - Alexandre. » (L. XVII, 520.)

Quinte-Curce (l. IV, ch. III) dit exactement la même chose : « Ils attachent la statue d'Apollon par mesure de prudence, non contre les déprédateurs, mais contre les *dieux eux-mêmes*, contre ces dieux *coureurs* ou volages, toujours prêts à passer à l'ennemi; ils attachent même Apollon par un lien d'or à la statue d'Hercule, comme s'ils voulaient le retenir à l'aide des forces de ce dieu. »

Ce qui fait dire judicieusement à saint Augustin (*Cité*, l. I, ch. II) : « Comment pouvait-on adorer un simulacre, gardé par ceux qu'il ne voulait plus garder ? »

1. Voir *Lettres*, Paris, 1845, rapport, p. 68.

Pausanias (l. III) vous montre à son tour le dieu Mars enchaîné (*vinculis irretitum*), pour empêcher le même effet.

Il est donc certain qu'il n'y avait là aucune espèce d'allégorie et que cette désertion des statues était un fait de tradition générale. Cette tradition d'ailleurs se reliait parfaitement à celle des évocations pratiquées partout. Avant de livrer le dernier assaut à une ville assiégée, on conjurait les dieux de *sortir* de la ville, d'abandonner leurs temples et d'en donner un *signe évident* et *sensible*. Ce sont les termes de la formule conservée par Macrobe, et ces mots prouvent que les anciens étaient aussi difficiles comme preuves et comme critique expérimentale que pourrait l'être M. Littré lui-même; et comme la sortie des dieux avec leurs statues était probablement un phénomène exceptionnel, Macrobe prétend que ce signe sensible ne consistait *souvent* qu'en « un certain bruit fatidique que l'on entendait dans les airs. » (Macrobe, l. III, ch. IX.)

Il faut donc bien s'y résigner et nous avions raison de le dire : c'était le genre humain tout entier qui *semblait* devenu fou, et ceux qui veulent limiter cette folie, soit à un Denys d'Halicarnasse, soit à un pontife illusionné, soit à une certaine époque, feraient croire qu'ils n'ont jamais lu qu'un seul livre et étudié qu'un seul siècle.

Le dilemme subsiste : HALLUCINATION UNIVERSELLE OU RÉALITÉ DES PHÉNOMÈNES.

Les corps savants choisissent le premier parti, et bien malheureusement pour le repos de leurs esprits.

Mais ceux qui ont vu et *parfaitement bien vu, ce qui s'appelle vu*, ces années-ci, tout ce que les autres n'ont pas voulu voir, savent aussi parfaitement bien qu'il n'est pas plus difficile à un dieu de promener sa statue que de promener un guéridon, de faire circuler une table de dix-huit couverts, de soulever sans contact un piano pesant six cents livres, etc. Ils seraient même fort étonnés que ces choses n'eussent jamais eu de précédents dans l'histoire. Par conséquent, aussi forts de leurs principes de critique que de leur observation personnelle, ils ne voient absolument rien dans tout cela qui puisse altérer leur respect pour les annales pontificales de la vieille Rome.

Veut-on maintenant dire un mot de ces foudres merveilleuses, lancées sur l'ennemi ou sur des monstres par des prêtres ou des guerriers, qui semblaient n'avoir besoin pour cela que de parler? Ah! là-dessus nous serons fort et ne craindrons pas d'affirmer qu'avant la fin de ce siècle on comprendra, grâce à de beaux et nouveaux travaux, que cette foudre dans laquelle on *ne voyait jusqu'à présent que du feu*, bien loin d'être toujours la *foudre inerte* et obéissante de Franklin, était souvent

une tout autre foudre maniée alors par des agents aussi puissants qu'intelligents.

Alors on s'apercevra de la méprise qui nous avait fait transformer les Tullus Hostilius et les Numa en membres de l'Académie des sciences; forcé de leur retirer leurs paratonnerre (hypothèse insoutenable), on leur rendra tout simplement ces rituels des *fulguritores* étrusques, composés uniquement de prières et de *cérémonies* (d'où vient le nom de la ville de *Ceré*), à l'aide desquelles ils *forçaient* Jupiter *Cataibatès*, à frapper leurs ennemis à distance, comme Porsenna frappait à l'aide du même moyen et de *très-loin* la terrible Volta qui désolait le territoire de Volsinium. « Rien n'égalait, dit Creuzer, la crainte et l'horreur dont se sentaient pénétrés ceux qui lisaient ces livres[1]. » C'était là le secret du respect et de l'effroi dont ces *fulguritores* de Tarquinies pénétrèrent toute l'armée romaine, le jour où ils se présentèrent devant elle « comme des furies vivantes et avec des serpents dans les mains[2]; » secret que Julius Capitolinus nous dit avoir été possédé plus tard par Marc-Aurèle[3] et que l'histoire nous montrera bien plus tard encore, appliqué par deux magiciens étrusques au camp d'Attila. On pourra reconnaître la parfaite justesse des distinctions antiques entre les foudres *vaines* et *brutes* et les foudres *conseillères* dont on se ménageait l'*amitié* et qui, tout à l'encontre des autres, se formaient au moment de tous les sacrifices, au milieu du ciel le *plus serein*[4], ne *donnaient pas toujours de chaleur*, étaient appelées à la signature des contrats[5] et que Tacite nous montre chassées par les Ubiens (et probablement avec l'aide d'autres rites), à coups de pierres, de bâton et de fouet[6]... C'était, pour tout dire en un mot, cette *variété de foudre* que des savants ont vue de nos jours se promener innocemment sur *la poudre* et *la respecter tout en brûlant les tonneaux qui la contenaient !...* foudre toute capricieuse qu'Arago nous représentait « comme la pierre d'achoppement de tous les météorologistes de bonne foi[7]; » foudre dont

1. Creuzer (*Religions d'Italie*, ch. IV, p. 473). M. Guignault ajoute en note, avec raison : « Tous les passages des anciens, rassemblés par Butinger, prouvent que cet art consistait *seulement* en prières et en cérémonies conjuratoires. »

2. Tite-Live, l. VII, p. 17.

3. Voir, Eus. Salverte, *Sciences occultes*, p. 398.

4. Ovide, *Fastes*, l. III, ch. v, p. 367. « Mira sed acta loquor, » prodiges assurément, mais aussi faits réels, dit le poëte.

5. *Æneid.*, l. XII, ch. v, p. 200.

6. Tacite, *Ann.*, l. XIII, § 57.

7. Œuvres, t. I, p. 252.

M. Babinet signalait encore un des plus divertissants caprices, lorsque après nous avoir parlé de « boules lumineuses et sans chaleur, se promenant sous la *forme d'un chat*, entre les jambes d'un patient terrifié, puis retournant toutes les tasses sans les briser, et se livrant à mille espiègleries du même genre, il s'écrie : « D'où viennent donc toutes ces bizarreries ? Je n'en sais rien, ni personne à ma connaissance[1]. »

Lorsqu'à nous, simples croyants, on objecte avec orgueil les conquêtes de la science et l'admirable constance de ses lois, il serait bon, il serait juste de signaler aussi les infractions. Malheureusement le *gros* des lecteurs ignore ordinairement ces confidences, qui ne se font guère qu'en famille, et dont les simples, par conséquent, ne peuvent jamais se prévaloir.

M. Le Bas a donc parfaitement raison de dire « qu'il est très-douteux que ces *fulguritores* antiques aient entrevu la cause de ces prodiges, et qu'ils aient été conduits par eux à la découverte de Franklin[2]; » et le savant M. Libri a bien plus raison encore de leur refuser absolument la découverte du paratonnerre[3].

Qui ne pourrait enfin ne pas regretter le bon Numa ? Il a fallu tout le génie démolisseur de la critique moderne, pour s'attaquer à une telle vie. Voyez un peu, cependant, si cette fois l'histoire est avare de détails ! Né à Cures, l'an 40 de Rome et sept cent quatorze ans avant Jésus-Christ, Numa, fils de Pomponius Popilius, acquiert dans ses plus jeunes ans une grande réputation de sagesse : les Romains décident qu'on ira le chercher dans sa ville natale, et l'histoire vous nomme les deux citoyens qui sont chargés de cette mission. Ce sont Proculus et Vélésus, ses compétiteurs à la couronne. Pendant ses quarante-deux ans de règne et ses quatre-vingts ans d'existence, Numa fait plus pour Rome que tous les rois réunis. Toutes ces institutions religieuses qui devaient faire la force de la ville, c'est lui qui les fonde : il construit un temple à Vesta, institue les Vestales, établit huit colléges de prêtres et de pontifes, répartit le peuple en corps et métiers, change et fixe le calendrier romain, dicte des lois admirables, écrit des livres qu'on enterre avec lui. Du reste, sa généalogie est parfaitement établie; il épouse Tatia, fille de Tatius, collègue de Romulus, dont il a quatre fils, chefs à leur tour de quatre familles distinguées, et une

1. Voir le récit fait par M. Babinet, à l'Académie des sciences, le 5 juillet 1852, et le *Journal des Débats* du 13 juillet 1859. Voir surtout, les belles *Monographies de la foudre*, par le Dr Boudin.
2. *Histoire romaine*, t. I, p. 106.
3. *Histoire des mathématiques*, t. I.

fille mariée à son successeur : on nomme tous ses descendants ; et bien des siècles après, les triumvirs monétaires de la famille Pomponia, issue de l'un de ses fils, portent encore l'effigie de Numa sur leurs médailles... Eh bien ! tout cela ne suffira pas à le sauver. Voilà qu'un beau jour, à deux mille cinq cents ans et à quatre cents lieues de distance, quelques érudits découvrent, dans un grand effort de génie, que le nom latin de Numa ressemble fort au mot grec *nomos*, loi ; c'en est fait du grand homme ; pour eux c'est ce qu'on peut appeler une illumination soudaine, voilà leur mythe tout trouvé ! Ce long règne si rempli d'institutions et de souvenirs ne sera plus désormais que « la *personnification* et l'*emblème* de la législation civile et religieuse, etc... »

Et des hommes graves trouveront cette conjecture « *ingénieuse* et *fondée !* » En un mot, elle aura pour elle aujourd'hui toutes les chances possibles de l'emporter sur Denys, Tite-Live, Tacite, Suétone, Plutarque, etc., dont le seul tort était de s'appuyer sur toutes les traditions, sur toutes les annales et sur tous les monuments, plutôt que sur une étymologie grecque pour un nom latin ! Allons, courage ! servons-nous de chaque nom pour nous débarrasser de chaque personne, et nous garantissons qu'avant un demi-siècle peut-être toutes nos familles seront changées en autant de groupes parfaitement symboliques. Nous ne serons plus que des étymologies. C'est fort triste.

Mais en quoi donc ce bon prince avait-il démérité de l'histoire, pour qu'elle se permît de tels excès envers lui ? Ah ! c'est que cette vie de bienfaits et de sagesse va devenir *nécessairement* une vie d'imposture. Il ne faut pas l'oublier ; c'est de Picus et de Faunus, deux satyres (et nous verrons ce que c'était), qu'il tiendra le secret de ces mêmes foudres dont nous parlions tout à l'heure. C'est dans les livres étrusques, qu'Étrusque lui-même il en puisera les *imprécations* et les rites. C'est de la nymphe Égérie et non d'une autre, que pendant quarante années il écoutera et suivra les conseils. Nous en convenons, c'est un abominable trompeur... Si nous n'avons pas l'esprit d'en faire un *medium* et si nous oublions que c'était précisément auprès des fontaines sacrées que se trouvaient tous les oracles, parce que (c'est Tacite qui l'affirme) « c'est un dogme religieux qu'elles rapprochent du ciel, et que nulle autre part, les dieux n'entendent aussi bien les prières. » (*Ann.*, l. XIII, 577.) Rappelez-vous effectivement que le christianisme n'oubliait pas cette vérité, lorsque pendant douze siècles il exorcisait les fontaines et dépossédait toutes leurs vieilles Égéries au profit de patronnes beaucoup plus rassurantes. Égérie n'était donc qu'un analogue d'Aréthuse et de Castalie, et, sans nulle espèce de doute,

doit partager leur sort, leur réputation, et, nous le verrons en temps et lieu, leur *réalité* très-positive.

Quant aux pontifes et aux mystères des temples, aux dieux qui *avertissent* ceux qui vont dormir au pied de leurs autels (*incubare Jovi*), qui leur enseignent et même leur apportent des remèdes en leur apparaissant (*somno moniti*), il faudrait vraiment avoir perdu toute espèce de sens historique pour n'y pas voir ce que tant de personnes ont reconnu tout d'abord, c'est-à-dire l'identité parfaite de toutes ces choses avec nos consultations somnambuliques modernes; il nous sera bien plus facile encore de prouver à M. Maury (quand nous en serons là) la différence radicale qui séparait ces songes de ses propres accès d'hypnotisme, qui ne lui ont jamais rien révélé.

Il n'est pas jusqu'aux spectres modernes — dont la seule vision a de nos jours causé plus d'une mort — qui ne nous aide à comprendre les innombrables apparitions des siècles passés; et puisque nos critiques logiciens objectaient tout à l'heure à Denys d'Halicarnasse l'apparition de Castor et de Pollux à la bataille du lac Régille, près de Tusculum, eh bien, oui, devons-nous leur répondre, oui, c'était bien une tradition générale que ces deux cavaliers à taille gigantesque, montés sur deux chevaux blancs, avaient combattu au premier rang et décidé du gain de la bataille. Sans doute, rien ne s'explique plus naturellement qu'une hallucination au milieu d'une mêlée, mais ce qui s'explique plus difficilement peut-être, c'est que cette hallucination ait été commune à toute la cavalerie, au dictateur Aulus Posthumius comme au général Titus Æbutius : c'est encore que cette apparition ait suivi immédiatement la *prière* du dictateur, son invocation à Castor et Pollux, et le vœu de leur élever un temple (Le Bas, t. I, 141). Ce qui demeure un mystère, c'est que peu d'instants après, *toute la ville de Rome* partage, à cinq lieues de distance, la même hallucination et que ces deux combattants—bien avant l'heure naturellement possible—viennent annoncer le grand événement au peuple assemblé dans le Comitium, près la fontaine de Juturna, contre le temple de Vesta; c'est que peuple et dictacteur hallucinés n'aient rien de plus pressé que d'élever aux deux Dioscures le temple promis pendant la bataille, et que le *monument du poëme* (pour parler comme Niebuhr) ait existé si longtemps avec les inscriptions commémoratives de ce grand fait, qui devint l'objet de l'institution d'une fête annuelle. Mais ce qu'il y a de bien plus étonnant sans contredit, c'est de voir le fait et la double apparition merveilleuse se représenter constamment dans une foule d'autres circonstances; c'est de voir les deux héros apporter *sur les mêmes chevaux* la nouvelle de la bataille remportée par Paul-Émile sur Persée, roi de Macédoine

(Tite-Live, 189); c'est de les retrouver annonçant encore une autre victoire, et chargeant de cette annonce un membre de la famille des Domitiens, qui, depuis, en conservèrent le souvenir dans leurs archives; c'est de voir surtout le même phénomène halluciner les Grecs à leur tour, et grâce aux deux mêmes chevaux blancs décider le gain de la bataille des Locriens contre les Crotoniates (v. Justin). Nous retrouverons encore leurs analogues sur un terrain plus respectable : patientons.

Et puisque nous parlons de spectres, qu'on veuille bien nous expliquer de grâce comment les choses pouvaient se passer dans les grandes fêtes périodiques, qu'on appelait *Lemurales, Ferales, Parentales,* etc. Comment s'y prenait-on pour persuader à des nations entières, trois fois par an, et pendant dix-neuf jours à la fois, qu'aussitôt après la levée solennelle de la fameuse pierre *manale,* et après la prononciation du fameux *mundus patet, l'abîme est ouvert,* ces masses entraient en communauté étroite avec les âmes des générations précédentes; que le royaume de Pluton était ouvert pendant ces *Feralia*[1], et tout cela avec tant de vraisemblance et une force d'illusion si complète, que le peuple s'y laissait prendre *sans exception aucune.* Alors quelle habileté que celles de ces prêtres!... Mais non, ils partageaient ici l'illusion des fidèles, et la conviction de ces prêtres était tellement identique à la leur, que nous avons entendu tout à l'heure la science nous expliquer cet admirable accord par « une sorte de *réciprocation* entre les deux fanatismes. » Il faut avouer qu'un si beau mot, *réciprocation,* est une heureuse trouvaille et qu'il arrive bien à point pour nous expliquer ce qui sans lui ne pourrait jamais l'être.

Seul, peut-être, il saura nous faire comprendre comment le peuple, persuadé de la réalité de ces fantômes, pouvait *aller au-devant d'eux,* leur *préparer des festins,* leur *rouvrir* ses maisons, passer trois jours et trois nuits *avec* eux, les *expulser* quand ils faisaient trop de tapage[2], et les *reconduire* enfin, avec larmes et respect, jusqu'aux cavités mystérieuses qui se refermaient sur eux aussitôt.

Et notez bien qu'il ne s'agit pas ici de quelques moments de faiblesse ou de sommeil dans la vie d'un grand peuple ; non : c'était là toute sa vie, toute la raison de sa conduite, de sa morale et de ses institutions; car il ne faut pas l'oublier, celle de ces *Lemurales* remontait à Romulus auquel l'ombre de Rémus assassiné les avait prescrites,

1. « Mundus subterraneus patet. »

2. « Mânes paternels, sortez ! » s'écriait la famille, quand les *esprits frappeurs* poussaient trop loin leur tapage.

et chaque fois qu'elles avaient été négligées (ce qui arrivait souvent en raison du fardeau qu'elles imposaient), toute la campagne de Rome se trouvait infestée de spectres qui en rendaient le séjour impossible, par suite des hurlements affreux qui venaient effrayer les vivants. C'est là, disent toutes les annales, ce qui contraignit Numa à leur rétablissement; il fut prescrit encore trois siècles plus tard par la loi des Douze Tables, à la suite de la réapparition des spectres qui se retirèrent comme toujours devant la cérémonie[1].

Rejettera-t-on encore sur les temples et sur leur savoir-faire cette infestation *spirite* de régions tout entières ? Mais comment ne voit-on pas que depuis le dernier plébéien jusqu'aux grands corps de l'État tous partageaient la même foi, tous voyaient les mêmes choses; bien mieux, tous prenaient leurs mesures pour que rien n'en fût perdu pour l'histoire; nous l'avons déjà dit : c'était TOUT qui mentait à la fois. Il faut donc bien s'y résigner et retourner à notre inexorare dilemme : FOLIE UNIVERSELLE JUSQU'A NOUS, OU PRÉJUGÉ FASCINATOIRE DEPUIS NOUS.

Avec l'exclusion du merveilleux, difficultés inextricables capables de faire perdre la tête à un Hume et à un Gibbon tant soit peu conséquents; avec le retour au merveilleux au contraire, toutes les difficultés s'évanouissent ou plutôt deviennent un élément si nécessaire en raison de son ubiquité, que toute histoire qui en serait dépourvue deviendrait par cela même très-suspecte.

1. Voir, pour toutes les autorités, notre chapitre subséquent de « l'*Héroïsme après la mort,* » au paragraphe : « Culte public. »

CHAPITRE III

IMPORTANCE THÉOPHILOSOPHIQUE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

§ Ier

Portée théophilosophique. — L'échelle des êtres. — Orphée, Pindare, Empédocle, Pythagore, renvoyés à l'école par tous les écoliers modernes. — Toute l'histoire du spiritisme ancien et moderne en quelques pages. — Opposition antique reléguée dans trois sectes, les cyniques, les épicuriens et les sadducéens. — Aristote et Platon. — Éclectisme alexandrin. — Le moyen âge et sa méthode *a posteriori*. — La réforme. — Le XVIIIe et le XIXe siècle retournant à la magie. — Le catholicisme répondant à toutes ces philosophies : « le *mal* n'a d'autre origine que le *malin*. »

Lorsque nous eûmes fait paraître notre livre « *des Esprits*, » le premier journal qui osa en rendre compte le fit avec autant de franchise que de talent, mais n'en débutait pas moins par ces paroles empreintes du plus philosophique embarras :

« Comment annoncer un *pareil* livre et quel *ton* prendre en le signalant?... Ce n'est ni une question, ni deux, que ce livre de cinq cents pages secoue avec puissance, mais c'est *tout un ordre de questions*, qui, résolues au sens de l'auteur, entraîneraient du coup la ruine de toutes les philosophies connues, et certes éclaireraient l'histoire d'un jour tout nouveau... Tout cela est si blessant pour les idées acquises, si révoltant au premier abord pour les éducations et les impressions contemporaines, que la critique, fût-elle persuadée que la vérité est

ici du côté de l'audace, devrait encore, avant de juger cet *étrange* ouvrage et tout ce qu'il renferme, commencer par le raconter[1]. »

En obtenant une telle *prise au sérieux* de notre œuvre, nous obtenions de la critique la seule grâce à laquelle nous pussions être sensible; toute autre nous importait, et, grâce à Dieu, nous importera toujours fort peu. Mieux valent mille fois des adversaires reconnaissant la portée de votre *erreur,* que des amis flatteurs méconnaissant celle de votre *vérité.*

En ce moment il ne s'agit plus ni de cosmologie, ni d'histoire, mais bien de théophilosophie, c'est-à-dire des plus graves intérêts qui puissent, selon l'énergique expression de Pascal, « nous étreindre à la gorge. »

Pour commencer par la théologie et pour peu que la Bible ne soit pas un roman, peut-il être une question plus importante que celle dont le point de départ est dans le jardin d'Éden, la grande halte au sommet du Calvaire, le dénoûment au dernier jour du monde!

Satan à sa base, le Christ à son milieu, l'antechrist à son faîte!

A bien dire, non, ce n'est pas là la plus grande des questions théologiques, car il n'y en a pas d'autre.

« Pas de Satan, pas de Sauveur, » proclamait la plume de Voltaire.

« Un mauvais Esprit bien prouvé, et nous vous accordons tous vos dogmes, » proclamait celle de Bayle.

« Viens, ô toi le bien-aimé de mon âme, ô toi le calomnié du siècle, viens, ô Satan! » blasphémait dernièrement celle de Proudhon[2].

Ces trois exclamations en légitiment une quatrième, celle du P. Ventura, dont le grand et regrettable génie, voyant arriver à l'état d'épidémie générale l'unique phénomène exigé par

1. Le journal *le Pays,* du 6 juillet 1853, art. de M. Jules d'Aurevilly.
2. *De la Justice dans la Révolution.*

Bayle, ne craignit pas de le proclamer « LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT DE CE SIÈCLE[1]. »

Mais la logique de ce même siècle comprenait trop peu ou *trop bien* celle de Voltaire et de Bayle! elle détourna la tête. Bien coupable si elle a feint de ne pas voir, bien aveugle si elle a pu ne pas comprendre : dans le premier cas, elle déchirait son drapeau (l'observation exacte) ; dans le second, elle compromettait son orgueil.

Mais non, si tous les effrois de la théologie n'étaient pas venus la glacer, la philosophie du XIXe siècle n'eût jamais osé nier que ce ne fût bien là, par exemple, la plus belle application possible de son *échelle des êtres* et de ses *lois de continuité*.

« L'ordre le plus excellent, dit toujours le même père, résulte de cette *échelle des êtres*, lorsquelle est édifiée de manière que le point le moins parfait de l'être qui précède touche au point le plus parfait de l'être qui le suit. C'est la condition nécesssaire de l'immuable loi de tout ordre : ainsi donc, de même que Dieu a graduellement diversifié les espèces animales depuis l'aigle et la baleine jusqu'au plus petit ver de terre et au mollusque où finit toute *vie sensitive*, de même, afin qu'il y eût de l'ordre dans la nature spirituelle, Dieu a créé les esprits et en a diversifié les espèces, depuis le premier des anges jusqu'à l'esprit de l'homme, le plus faible et le plus imparfait de tous les esprits, celui dans lequel finit toute vie intellective. L'intelligence humaine ne reçoit donc qu'un pâle rayon de cette lumière divine, que le premier des anges reçoit en quelque manière dans toute sa splendeur, à cause de sa proximité avec l'entendement divin... Il est donc certain qu'il existe dans la nature intellectuelle des substances parfaites qui n'ont pas besoin d'acquérir la science, comme l'homme, par le moyen des choses sensibles, et il suit de là que *toutes* les substances intellectuelles ne sont pas unies à un

1. Voir l'*Introduction* de notre Ier Mémoire.

corps, mais *qu'il y en a* dans cette échelle des êtres qui sont absolument séparées du corps [1]. »

On sait que, sans attendre l'ontologie chrétienne, l'antiquité avait fait de la croyance aux esprits le premier de tous ses dogmes, après celui de l'existence de Dieu. Il nous sera facile de le démontrer plus tard : rien de plus faux que la fabrication *progressive*, dont on veut aujourd'hui que ce dogme primordial ait été le résultat. On insiste cependant et l'on dit avec une incroyable assurance : « L'homme, qui *fait* tout à son image, ne pouvait laisser le monde vide d'intelligences supérieures. Quand il voyait partout la nature se mouvoir avec ordre, ne pouvant se rendre raison des phénomènes, il se vit *contraint* d'*inventer* les démons ; il *eut l'idée* d'animer la nature, et le monde devint pour lui le mélange inexplicable et mystérieux d'une infinité de puissances et d'intelligences diverses ; plus tard (dit-on encore), faisant un retour sur lui-même, et se trouvant à la fois bon et mauvais, il reporta cette division dans les puissances qu'il avait *inventées ;* de là les bons et les mauvais génies, de là le monde partagé entre deux ordres de puissances absolument contraires et égales. Mais ce dualisme révoltant ne pouvant soutenir le regard de la raison, il finit par arriver à l'idée de puissances subalternes, administratives, relevant les unes et les autres d'un Dieu créateur et souverainement intelligent. C'est ainsi que nous vîmes *apparaître* nos anges et nos démons modernes [2]. »

Dans ce peu de lignes est formulé ce qu'on pourrait appeler toute la théorie spiritogénique actuelle [3].

Mais en dehors de toutes ces spéculations audacieusement gratuites, l'histoire parle à son tour et nous affirme, au nom de son infatigable expérience, que cette doctrine n'a jamais fait son entrée sur la terre qu'à la suite de phénomènes observés. C'est la théophanie, nous dit-elle à chaque page, c'est

1. *Raison catholique*, t. I, p. 455.
2. *Encycl. des gens du monde*, art. *Démons*.
3. Concernant la génération de la doctrine des esprits.

la théophanie seule[1] qui a *engendré* les esprits comme la révélation a enfanté les dogmes. En effet, qu'il s'agisse de voyants ou de vrais inspirés, de sibylles ou de prophètes, de l'Olympe ou du Saint des saints, des hauts lieux ou du chêne de Mambré, c'est presque toujours du *dehors* et presque jamais du *dedans* que le phénomène merveilleux est venu s'abattre sur le monde.

Et, puisque nous commençons par le paganisme, voyez ce qui se passait dans les temples; observez bien les statues, les talismans, les fétiches; écoutez les boucliers de Numa suspendus à l'hôtel du dieu Mars, résonnant et s'agitant d'eux-mêmes aux approches de la guerre[2]; admirez les arbres de Dodone s'inclinant pour répondre, Osiris et le dieu Pan s'exprimant par l'organe d'Apis ou du bouc de Mendès, et soyez bien certain que, chez les Aryas Jndra, chez les Mazdéens Mithra, chez les Hindous Bouddha, chez les Chinois Fo, soyez bien certain, disons-nous, que tous ces demi-dieux, au lieu de compter, comme ce dernier, jusqu'à trois cent millions de sectateurs, n'en auraient jamais acquis un seul, sans l'*initiative* de leurs dieux, et si le genre humain eût été réduit aux *spontanéités d'intuition* et aux *miracles psychologiques* dont on lui fait honneur aujourd'hui.

Il est vraiment impossible de comprendre comment, pour la constatation d'une telle vérité, l'autorité des plus grands philosophes, presque tous témoins, acteurs, initiés et théurges a pu devenir une autorité méprisable et méprisée comme elle l'est de nos jours. C'est une chose réellement prodigieuse que voir de simples humanistes formés, à grand renfort de pensums, sur les bancs du premier collége venu, de Berlin ou de Paris, s'arroger la mission d'apprendre aux Pythagore, aux Empédocle et aux Platon comment les choses se passaient dans leurs rapports avec les dieux; oui, nous le répétons, c'est une chose prodigieuse que cet imperturbable aplomb

1. Apparition d'un dieu.
2. Creuzer, l. V, ch. I.

avec lequel on nous voit à trois mille ans de distance, et sans sortir de nos catacombes intellectuelles, soulever l'épais rideau de tous les sanctuaires antiques, démentir toutes les assertions des initiés et remplacer gratuitement l'éternelle *théophanie* tantôt par la jonglerie, tantôt par la psychologie, tantôt par la pathologie, sans parvenir jamais à nous entendre et à nous comprendre nous-mêmes.

On devrait cependant bien savoir qu'en regard de cette imposante école, à la tête de laquelle on lit les noms d'Hermès, d'Orphée, de Pindare, de Pythagore et de Platon, c'est-à-dire en regard de l'école, seule et riche héritière des plus anciennes et véritables traditions (alors même qu'elle les défigure ou les souille), deux sectes seulement chez les païens et une seule chez les Juifs, osèrent s'inscrire en faux contre l'existence des substances spirituelles. Ces trois sectes, dont nous suivons le principe aujourd'hui, étaient (nous le disons à regret) : chez les païens celles des épicuriens et des cyniques, et chez les Juifs, mais sur les plus bas degrés du temple et de la synagogue *qui l'avait chassée*, celle de ces sadducéens apostats, flagellés dans les saintes Écritures pour n'avoir cru « ni aux anges, ni aux démons, ni même à l'âme humaine[1]. »

Oui, qu'on en soit fier ou non, voilà les seuls prédécesseurs, les seuls maîtres, les seules autorités antiques qui puissent être invoquées à l'appui de notre antisurnaturalisme.

Mais, *caveant consules !* que les consuls y prennent garde! nous l'avons déjà dit, la doctrine d'Épicure fut, selon Montesquieu lui-même, une des principales causes de la décadence de Rome.

Vers la même époque, il est vrai, un philosophe, aussi glorifié depuis qu'Épicure le fut peu, avait posé les bases d'une doctrine aussi vaste que son génie, mais dont le principe fondamental sur la *non-intervention* des dieux ouvrait merveilleusement la voie au plus formel de tous les athéismes

1. Actes, V, p. 17.

pratiques. Le péripatécien Aristote venait de substituer la méthode analytique et les tâtonnements de l'expérimentation humaine à la grande expérience surhumaine, enseignée ou plutôt imposée d'office par la révélation des dieux. Oublions la valeur de ceux-ci et jugeons la méthode par ses résultats. Malgré l'immensité du génie de ce grand homme, malgré l'honneur et la considération dont le moyen âge et l'Église entourèrent sa philosophie tout en la combattant sur plus d'un point, la foi païenne avait subi devant cette dialectique *a priori* cette influence décomposante que le criticisme contemporain fait subir à la nôtre.

Pendant que la métaphysique s'enrichissait (si cela s'appelle s'enrichir) de divisions à l'infini entre la philosophie theorétique et la philosophie pratique, entre les *catégories* et les *catégorèmes*, entre la matière et la forme, entre les *vaséités* et les *quiddités*, entre les vertus *intellectuelles* et les vertus morales, entre les intelligences pures et les *entelechies*, subtilités métaphysiques de l'explication desquelles nous nous garderons bien de fatiguer nos lecteurs, la foi publique s'appauvrissait de plus en plus de toutes les traditions, de l'expérience des aïeux, de toute inspiration spirituelle, de toute révélation surhumaine, et la divination entre autres devenait précisément ce que nous voulons qu'elle devienne aujourd'hui, c'est-à-dire une pure affaire de psychologie pathologique et de *sommeil*. Aussi, malgré l'innovation très-orthodoxe des intelligences *pures*, le monde n'en resta pas moins, depuis Aristote, *éternel* et immuable; l'union des éléments continua d'être proclamée antérieure à toute action divine, qui, reléguée dans une immobilité absolue, n'agit plus sur le monde qu'en aveugle et sans le connaître, « comme l'aimant agit sur le fer. » Comme le créateur, les dieux durent rester à leur tour entièrement étrangers à ce qui se passait autour d'eux, et cela, prétendait-on, tout aussi bien dans l'intérêt de leur repos que dans celui de leur justice.

Nous venons de voir que cet excès de ménagement et de

respect pour le *sommeil des dieux* est peut-être, à l'heure qu'il est, la seule condition, grâce à laquelle nous pourrions obtenir leur réintégration dans la science [1].

Toujours est-il que sous l'influence du cynisme d'une part, et de la critique à doses infinitésimales de l'autre, le paganisme s'écroula, fort heureusement, il est vrai, quand on ne pense qu'au personnel de ses dieux, fort dangeureusement selon nous, quand on pense aux armes philosophiques à l'aide desquelles on brisait leurs statues. Platon, malgré ses erreurs, s'était bien moins écarté des véritables principes. Quelle était, selon lui, la vraie fonction d'un Esprit, « sinon d'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes? » « Les esprits entretiennent l'harmonie de ces deux sphères; ils sont le lien qui unit le grand tout. C'est d'eux que procède toute la science divinatoire, et tout l'art des prêtres relativement aux sacrifices, aux initiations, aux enchantements, aux prophéties et à la magie. Car Dieu ne se manifeste pas immédiatement à l'homme, mais bien par l'intermédiaire des démons. Celui qui est savant dans toutes ces choses est véritablement un homme inspiré [2]. »

Ces deux principes d'Aristote et de Platon comparés, l'un sur les dieux *endormis*, l'autre sur les dieux *vigilants*, suffiraient seuls à creuser un abîme entre leurs deux philosophies : l'une mène à l'athéisme pratique, l'autre à la prière et au culte.

Aussi, la réaction publique contre Aristote et Lucrèce devait-elle tôt ou tard reparaître avec violence.

Dès les premiers jours de notre ère, les dieux réfugiés sous les débris de leurs autels et rugissant contre la nouvelle force chrétienne qui, tout en les foudroyant, se gardait bien de les traiter en fantômes, les dieux exhalèrent leurs dernières convulsions dans le sein et par la plume des plus violents hérétiques que l'Église ait peut-être jamais combattus. Plotin, Jam-

1. V. *les Esprits indérangeables* de M. Reynaud, à la fin de notre premier chapitre.

2. Œuvres complètes, traduction de Cousin, t. VI, (*le Banquet*, page 298).

blique, Porphyre et toute l'école gnostique des néoplatoniciens d'Alexandrie, prirent en main la cause de ces Esprits imprudemment oubliés, et sous le voile d'une théurgie et d'un langage christianisé bien capables de faire illusion, réédifièrent à grands frais de connaissance et de génie toute cette ancienne école de magie païenne, objet des anathèmes continus de tout l'Ancien et du Nouveau Testament.

Il fallait toute la sagacité des saints pères ou plutôt toutes les inspirations de l'Esprit-Saint, pour démasquer, sous leurs *peaux de brebis*, tous ces loups ravissants, car jamais la confusion n'avait été plus facile. Qu'on lise, par exemple, le traité de Jamblique « sur les mystères égyptiens. » Lorsqu'on suivra ces très-savantes leçons sur les neuf chœurs des Esprits, — sur les apparitions diverses des archanges, des anges, des démons et des âmes, — sur les prières, les vertus et les crimes qui tour à tour les attirent et les repoussent, — sur les exorcismes et la puissance de la foi, etc., etc., on se demande s'il n'aurait pas copié plusieurs siècles à l'avance tout saint Thomas ou tout Suarez, et l'on serait prêt à le suivre comme son maître, si l'on ne s'apercevait, en fin de compte, que tout cela s'adresse à Jupiter, Apollon, Mercure, etc...

Jamais l'erreur n'avait plus habilement exploité les grandes vérités pneumatologiques du catholicisme, son ennemi. Il suffit de lire avec quelque attention les incessantes remontrances de saint Paul « sur le culte superstitieux des anges, » pour juger de toute la confusion que le spiritisme d'alors, épanouissement complet de celui que nous voyons rajeunir aujourd'hui, jetait dès les premiers jours, dans l'enseignement et dans la pratique de l'angélologie chrétienne. C'est par elle que les démons essayaient de rentrer dans la place, premier et terrible danger qui força l'Église à suspendre le culte des anges jusqu'à son entière disparition [1].

1. Voir ch. II, v. 18 de l'*Épître aux Colosses*, et dans Théodoret, l'interdiction par le concile de Laodicée de l'oratoire élevé à *saint Michel* dans la ville de Chonis, et rendu plus tard à son culte, par suite d'un grand miracle.

Elle arriva et bien définitive, lorsque, démasqués par les pères, contraints par de saints thaumaturges à confesser leurs vrais noms et à déserter leurs idoles, désavoués enfin par tous leurs adorateurs à bout de voie, les dieux du Panthéon s'écrièrent à leur tour : « Sortons d'ici ! » et cédèrent la place à leur vainqueur divin.

2. — Le Christianisme et ce même dogme.

Depuis lors, jusqu'au XVIIIe siècle, toutes les philosophies de la terre marchèrent de front dans une seule et même voie. Pendant dix ou douze siècles, métaphysique, théologie, jurisprudence, cosmologie et médecine, etc., divisées trop souvent sur des questions abstraites et libres, ne le furent jamais un seul instant sur cette question tout à la fois dogmatique et d'expérience quotidienne.

Voilà pourquoi saint Thomas voulait qu'on appliquât aux esprits la méthode *a posteriori* qu'il appliquait à l'existence de Dieu lui-même [1]. Car, ainsi que le disait dernièrement et avec beaucoup d'inconséquence un de nos penseurs modernes, « toutes les preuves de saint Thomas sont des preuves *a posteriori*, mais il n'en faut pas moins revenir au procédé de Descartes et prouver Dieu *a priori*. Malheureusement, il est vrai, cette méthode était aussi celle de Spinosa et elle a produit le panthéisme. *C'est là son danger* [2]. » On voit mieux que jamais qu'en philosophie comme en histoire c'est toujours le catholicisme qui reste aussi fidèle à la haute expérience que ses ennemis le sont aux idées préconçues.

Jusqu'au XVIIe siècle l'accord avait donc été si parfait sur cette question que le protestantisme lui-même n'osa jamais s'attaquer à cette colonne de la raison universelle. On put même le voir, tout en déblatérant contre les sévérités et les exorcismes de l'Église, renchérir de son côté sur les unes

1. Voir ce que nous avons dit de ces deux méthodes, ch. II, § 1.
2. M. de Rémusat, *Revue des Deux Mondes*, février 1860.

et sur les autres, à tel point que Rome se vit obligée de protester et de faire un solennel appel à plus de charité et de raison. « La réforme qui détruisit tant d'erreurs, dit une des plus célèbres de nos revues protestantes[1], sembla confirmer cette fatale aberration de l'esprit humain. Avant elle, ces croyances populaires troublaient à peine la paix publique; on punissait de mort quelques scélérats pour crime prétendu de magie, mais *on n'avait pas encore songé à les exorciser par le feu.* »

Cet aveu protestant ne laisse pas que d'être précieux.

On frémit, en effet, devant le développement subit de la démonomanie sous l'influence de ces grands redresseurs de torts qui avaient nom Luther, Calvin et Zwingle, etc. On eût dit qu'ils n'avaient plus à s'occuper que de l'enfer; ils *conféraient* avec lui, échangeaient avec lui leurs arguments et leurs injures et s'accusaient tous mutuellement d'avoir payé de leur vie ces terribles familiarités[2].

Mais la réforme avait posé un principe qui allait bientôt emporter ses propres dogmes avec ceux qu'elle attaquait dans l'Église; elle venait d'ouvrir les deux battants de la porte par laquelle la philosophie allait entrer et emporter les uns avec les autres.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit sur Fontenelle, Van Dale et sur toute cette philosophie du XVIIIe siècle qui, tout en chassant de son credo la théorie des esprits, glissa si souvent dans leur intimité et dans la pratique commune de leurs œuvres.

Nous nous permettrons plus tard quelques révélations fort curieuses à ce sujet.

1. *Le Quarterly Review*, trad. *Rev. Brit.*, juillet 1830.

2. Voir dans notre app. complém. du 1er Mém. le supplément IV, intitulé « *les Sorciers et la Réforme.* » On y pourra mesurer toute l'erreur de M. de Gasparin, lorsqu'à l'encontre du *Quarterly Review* il s'écrie : « L'imagination se trouble à la pensée de l'état lamentable auquel nous serions descendus *sans* la réforme. » L'article de notre grande autorité britannique est la plus péremptoire des réponses.

Enfin, le XIXe siècle se lève, le siècle éclairé par excellence, le siècle qui porte sur son étendard « guerre au surnaturel. » Ah ! sans doute, c'en est fait des superstitions gothiques et populaires ! comment oseraient-elles se montrer à nouveau, quand il n'est plus un marmot sur le banc de nos écoles, une portière au sein de nos capitales, dont les lèvres n'aient un sourire et la parole un sarcasme pour le malheureux qui s'aviserait de les prendre un instant au sérieux. — Nous savons le reste, et l'histoire le répétera ; à peine le siècle des lumières avait-il dépassé la première moitié de son parcours, que déjà l'*impossible* l'envahissait à nouveau sur tous les points à la fois. Déjà dans les deux mondes, des nuées d'adeptes, de croyants involontaires, de convertis de vive force se retrouvaient aux prises avec ces mêmes puissances, reparaissant il est vrai sous un nouveau costume, mais que nous crûmes alors appeler de leur vrai nom en leur donnant celui « d'électricités railleuses. » Devant une pareille réaction, si la philosophie *officielle* des corps savants a cru devoir persévérer dans son déni de justice, la philosophie *générale* a reçu là (qu'on le sache bien !) un de ces coups assourdissants et de ces avertissements qui discréditent aux yeux de la foule jusqu'aux dénégateurs les plus considérés.

Nous venons de parcourir en peu de lignes la marche et les phases si diverses de la pneumatologie philosophique ; un seul mot les résume : conviction universelle et expérimentale de soixante siècles, bafouée depuis trois seulement, au nom de théories *a priori* qui se contredisent et se bafouent mutuellement elles-mêmes.

Toutes les pneumatologies de la terre les condamnent ; mais, qu'on le sache bien encore, il n'y a que la pneumatologie catholique seule qui ait le droit d'enseigner et de corriger toutes les autres.

Seule, elle peut dire au *polythéisme* antique que sa coéternité des esprits, assimilée à celle du vrai Dieu, avait tout

confondu et fait dégénérer le monothéisme primitif en polythéisme égalitaire. On a beaucoup et longuement discuté depuis deux ans sur l'exacte signification de ces deux mots; on s'est étonné de voir partout et *un* Dieu et *des* dieux, même chez le peuple fidèle, et personne n'a su dire que la destruction du polythéisme orthodoxe et du polythéisme coupable reposait tout entière entre la *coéternité* et *la création* de toutes ces puissances spirituelles universellement reconnues.

Voyons maintenant ce que répond le christianisme.

Au *dualisme* qui, devant cette éternelle balance de prodiges envahit un moment l'univers, le christianisme seul a pu dire : « Regardez-y de plus près et ne confondez plus l'infini et le fini, la substance et l'accident; car le bien seul est substantiel, le mal ne l'est jamais. Il n'y a donc pas deux principes, il n'y a qu'une grande révolte montant de la créature au créateur, des sujets au souverain, des enfants à leur père.

Moins condescendant pour l'ignoble *matérialisme* d'Épicure et des sadducéens, le christianisme n'a jamais daigné reprocher autre chose à ses partisans que « des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, et des cœurs endurcis par les instincts abjects de l'homme animal et charnel [1]. »

Aux *dieux endormis* d'Aristote il oppose la vigilance de ses anciens *egregores* [2]; au quiétisme de ces êtres de raison, l'infatigable activité de ses *messagers*.

Seul, aux innumérables *éons* de l'éclectisme et du néoplatonisme alexandrin, il donne leur vrai nom et montre que leurs *archanges* et leurs *archontes*, ne tenant pas au *cep de la vigne* qui est Jésus et n'étant, malgré l'éclat de tous leurs titres et l'apparente orthodoxie de leurs insignes, que des *sarments* détachés, ne peuvent être que des ennemis

1. Qui, selon saint Paul, ne peut jamais arriver à la compréhension de l'*invisible*.

2. Ou *veillants*, expression biblique.

de celui qui disait : « Qui ne marche pas avec moi est contre moi, et tout esprit qui ne confesse pas que je suis venu *dans ma chair* n'est pas de Dieu[1]. » Quant aux *éclectiques* modernes, il leur prouve leur inconséquence, lorsqu'ils excluent précisément le seul dogme sans lequel l'école dont ils portent le nom n'aurait jamais été distinguée d'aucun autre.

Puis à notre *panthéisme rationaliste*, à cette formidable et monstrueuse erreur de notre âge, il lui suffirait encore, comme le disait Bayle, de montrer un seul de nos ennemis, pour que le Goliath s'affaissât à l'instant sur lui-même. Que deviendrait, en effet, *l'identité de substance*, et *l'impersonnalité divine* devant tant de personnalités spirituelles si distinctes de la nôtre? Non, devant les *sanglantes morsures* attestées par M. Benezet, comme devant les *coups* de tchibouk certifiés par M. Fél. de Saulcy, le panthéiste comprendrait mieux que par tous les raisonnements possibles, que l'invisible « se révèle autrement que par la raison humaine, » et que le mal est autre chose « qu'un des aspects de l'infini. »

Enfin, sur les ruines de toutes ces philosophies erronées, ou plutôt incomplètes, il viendrait asseoir la science à son tour. Il montrerait, à l'origine des choses, la guerre commençant dans les cœurs par l'orgueil, et, par suite de cet orgueil, la chute des *milices* invisibles de la grande *armée des cieux* précédant celle de l'homme; celle-ci procédant de celle du ciel; la lutte des deux cités sur la terre et dans l'atmosphère qui l'enveloppe; puis la promesse et la venue d'un Sauveur, soldant la *rançon* des coupables; *le prince de l'air* « *tombant comme un éclair;* » la croix portant à son sommet *la cédule* déchirée, les *principautés* et les *puissances* enchaînées au char de leur vainqueur, le grand *prince de la mort* contraint à rendre les *clefs* de son empire, et le *bouclier de la foi* protégeant les élus jusqu'aux terribles jours où, relâché pour la

1. Voir, pour toutes ces expressions, saint Paul et saint Jean.

dernière épreuve, le grand archange tombé, concentrant toutes ses forces dans l'homme de péché, *séduirait,* à grand renfort de *prodiges,* jusqu'aux *élus* eux-mêmes si le *souffle* de son éternel antagoniste, en éteignant sa vie, ne venait assurer celle du monde [1].

Voilà la thèse, et, quant à réalité de la *chose,...* que les plus beaux génies continuent tant qu'ils voudront à disserter sur le mal et sur son origine, que leurs abstractions sur ce *mal* continuent à leur faire oublier le *malin* ou *le méchant,* πονηρὸς, qu'ils accumulent tous les raisonnements imaginables pour nous prouver *son impersonnalité* panthéistique, ils arriveront trop tard pour tous ceux qui en ont vu *la personne.* Interrogé par nous, le mal s'est confessé lui-même, il nous a dit, *écrit et signé* à lui seul : « Je m'appelle *la haine,* et je hais Jéhovah comme je me hais moi-même [2]. » Et le *mauvais,* au lieu d'épouvanter notre âme, l'a remplie de joie et de confiance en lui faisant toucher au doigt la nécessité et la réalité du *bon* [3].

1. Tous ces passages sont tirés des *Offices de la semaine sainte* ou de l'*Apocalypse.*

2. V. App. du 1er Mém., ch. III, *Faits rebelles.*

3. Nous avons dit qu'il ne fallait pas confondre *dualité* et *dualisme,* c'est-à-dire la dualité d'action et de forces émanant d'un seul principe (comme par exemple, en physique, la dualité des électricités *positive* et *négative,* etc.), et le *dualisme* qui les rapporte à deux principes différents. Cette dernière erreur, une fois établie en philosophie, on sentait qu'on n'avait pas encore rendu raison du *vrai mal,* c'est-à-dire du mal *accidentel,* et alors on proclamait la nécessité d'un troisième principe. « La matière, dit Platon (*Tim.,* page 50), est sans aucune forme, sans qualité, sans puissance, semblable à l'huile qui n'a pas d'odeur et que les parfumeurs emploient pour servir de base à leurs parfums. Or, l'âme *destructive* n'est pas cela. C'est... une *indétermination* vicieuse, malfaisante, une nécessité dure qui secoue le frein, qui résiste à Dieu... d'où est venue cette cupidité imprégnée, cette contradiction originelle... L'ouvrier est bon, le sujet indifférent. » (*Polit.*)

C'est ce *troisième* principe que Plutarque appelle à son tour « puissance *intermédiaire.* »

Les Perses *primitifs* n'étaient certes pas dualistes lorsqu'ils disaient que « un génie puissant avait trouvé le moyen de *s'insinuer* dans les œuvres de

§ II

Portée psychologique. — Psycholâtrie moderne. — Une grande question du jour, posée par Porphyre et résolue par Jamblique. — L'éclectisme parisien. — Les disciples ne comprenant plus leurs maîtres.

1. — *Psycholâtrie moderne, réfutée par Jamblique.*

Nous avons dit que les ennemis de toute *intervention* spirituelle avaient été *a priori* contraints, pour expliquer l'antique théurgie et même la création du langage, à supposer une espèce de *miracle psychologique,* ou de faculté qui depuis se serait perdue comme tant d'autres. Nous avons vu mieux que cela ; nous avons vu tout à l'heure le fameux *ultimatum*

la création. » Ils le devinrent plus tard lorsqu'ils firent de ce principe un être indépendant, se fondant sur ce que Dieu ne pourrait pas le tolérer.

« Pour les biens, dit Maxime de Tyr, p. 137, je vois bien que Dieu en est l'auteur, mais pour le mal, il faut l'attribuer à un autre que lui. »

Et cependant, le prophète Isaïe, ch. XLV, fait dire au Seigneur : « C'est moi qui produis la lumière et *fais les maux,* la vie et la mort. » Mais saint Augustin reprend : « Il ne faudrait pas en conclure que, tout en faisant le mal, il en est l'auteur ; il n'y aurait rien de plus détestable. » (*De Ordine.*)

Enfin, si le livre *De Mundo,* attribué par quelques-uns à Aristote, est bien de lui, il aurait fini par contredire sa doctrine sur les dieux *endormis.* « Il y a, dit cet auteur, un moteur général, puis des moteurs particuliers ; le monde est la maison d'un seul père de famille ; mais dans cette maison, il y a des enfants sages et bien élevés qui ne font jamais que le bien (ceux des sphères célestes) ; puis il y a aussi des esclaves d'un caractère rebelle. »

On voit qu'il faut toujours en revenir au πονηρὸς, ou *malin* de l'Écriture.

C'est donc une chose incompréhensible que cet aveuglement qui n'a pas permis à certains ecclésiastiques de comprendre l'importance théologique des phénomènes *spirites.* Nous aimons à croire cependant que des phénomènes dont le simple *récit* arrête tout court nos libres penseurs lorsqu'il s'agit de croire à l'Évangile sont bons à démontrer. Un missionnaire émérite, l'abbé V..., supérieur des Missions étrangères, à Paris, nous affirmait que la réalité de ces phénomènes était en Chine un de leurs plus puissants moyens de conversions : « Tous les ans, nous disait-il, nous en comptons plus de deux mille, fondées uniquement sur la terreur

de l'incroyance anglaise[1] à l'égard des miracles, réclamant une toute petite exception pour un certain *procédé* qui doit, si on l'en croit, procurer aux adeptes « une sorte de *vision béatifique.* » Nous autres *mystiques* expérimentaux et *expérimentateurs* orthodoxes, nous faisons ordinairement bonne justice de toutes ces mysticités imaginaires ou suspectes, et, jusqu'à preuve du contraire, nous tenons pour nulle toute *espèce perdue* qui ne s'est pas encore retrouvée, et pour coupable toutes celles qui se posent en ennemies de nos vérites démontrées. D'ailleurs, il faudrait bien s'accorder et savoir si, par *miracle psychologique*, MM. Pattison et Renan comprennent tout ce que MM. Littré, Maury, Figuier entendent par leur état psycho-physio-pathologique, qu'ils appliquent aux mêmes mystères, il est vrai, mais dont la conséquence naturelle serait le renvoi immédiat aux *petites maisons* pour tous les théurges qui le subissent, comme le renvoi en cour d'assises pour tous les prêtres qui le produisent.

Il est bien entendu, toutefois, que dans ce dernier cas les circonstances atténuantes devront être toujours invoquées, puisque la bonne foi, nous a-t-on dit, est aussi complète chez les uns que chez les autres.

Cette sorte d'*indisposition* théurgique nous ramène à la divination physiologique d'Aristote[2], puis à celle dont le divin

que ces manifestations inspirent et sur le désir d'en être délivré. » C'est ce que M. Victor Meunier fit parfaitement sentir (le 8 mars 1854, dans un compte rendu scientifique de *la Presse)*, à M. l'abbé Moigno, le savant rédacteur du *Cosmos.* « Supposons l'hallucination, lui disait-il; eh bien! une hallucination pareille, qui a pris de telles proportions, est un beau sujet d'étude; il faut chercher la cause et le remède... Supposons maintenant qu'au lieu d'avoir affaire à une hallucination, nous ayons affaire *au diable*. Eh bien, quoi! vous, monsieur l'abbé, vous laisseriez échapper cette occasion, *peut-être unique*, d'en constater expérimentalement l'existence!... »

Toute la logique, disons-le bien hautement, tout le bon sens, étaient en ce moment du côté du libre penseur, et faisaient complétement défaut au prêtre et au savant.

1. Ch. II, § 3.
2. Voir, *De Anima*.

Platon lui-même, dans un moment de sommeil ou de confusion, place également le siége (et non la *cause*, il est vrai) dans le voisinage du foie[1], et enfin à celle qui, de nos jours, place et établit le point de départ de tous ces grands phénomènes dans une « modification vicieuse du cerveau, produisant l'hallucination, etc. »

Voilà donc les seules conditions dans lesquelles la science actuelle accepte le miracle, et certes le principe d'orgueil sera bien puissant chez le théurge qui pourra s'enorgueillir d'une pareille *faculté*.

Écoutez-la cependant, cette science psychologique, et vous verrez que, sans reconnaître le merveilleux, toutes ses tendances la conduisent fatalement à la plus révoltante idolâtrie de soi-même que le monde peut-être ait jamais préconisée. Pour toute cette école officiellement enseignante et que nous nommerons psycholâtrique[2], la raison de l'homme n'est plus qu'un écoulement de la raison divine du λόγος, puisqu'elle est parfaitement adéquate à la sienne; l'*intuition* et l'esprit prophétique ne sont plus qu'un produit de l'enthousiasme et de l'imagination, et l'inspiration elle-même n'est que l'*épanouissement* de toutes nos facultés psychiques réunies. »

Tout cela n'est plus *pathologique* assurément et contredit un peu les théories voisines; mais, comme d'un autre côté cela ressemble bien moins encore à la théorie des *dons* gratuits du Saint-Esprit, telle que nous la trouvons dans saint Paul à propos du *parler des langues inconnues* et de la *vue claire de l'avenir*, il y a encore grand bénéfice à l'adopter.

M. Cousin nous recommandait, lorsque nous voudrions écrire l'histoire, de descendre en nous-même et d'y chercher la vérité[3]. Il nous paraît tout simple que des professeurs remplis de tous les dons, hors ceux du Saints-Esprit, rayent ces derniers de l'histoire et de la philosophie.

1. Phédon.
2. Tendant à l'idolâtrie de l'âme humaine.
3. Voir ci-dessus, ch. II.

Avant tout, il faut respecter son principe, et surtout réfléchir bien longtemps avant de le poser.

Toujours est-il que cette psycholâtrie est l'élément le plus vital du panthéisme moderne. C'est d'elle que l'esprit d'erreur, après avoir ravalé l'homme jusqu'à la brute en le plongeant dans les boues matérialistes du dernier siècle, se prévaut aujourd'hui pour le poser en ange et en Dieu, en l'enivrant de prétendues *facultés* divines. Nous n'en sommes encore, il est vrai, qu'aux produits naturalistes de celles-ci; mais laissez faire, voici venir bientôt les facultés *magnétiques*, *l'époptie autovirtuelle*[1] de l'esprit, le *psycho-biologisme*[2] de nos nouveaux docteurs, et quand le *spiritisme*, qui déjà pose un pied dans la science, les aura posés tous les deux, oh! alors, nous serons tout à fait « comme des dieux, et nos yeux seront ouverts[3]; » l'auto-psycholâtrie[4] ne laissera plus rien à désirer.

En attendant cette apothéose, dont le règne absolu nous est promis pour les derniers temps et dont l'heure s'avance rapidement, tâchons de nous assurer, avant tout, si cette décevante espérance ne serait pas la reprise de quelque grosse erreur antique; feuilletons un moment la gnose alexandrine. Au lieu de citer en pure perte saint Thomas ou le cardinal Bona à des éclectiques panthéistes, qui par exception refuseraient à la raison de ces grands hommes le *reflet divin* qu'ils accordent à la leur, il sera peut-être beaucoup mieux de les mettre aux prises avec leurs maîtres les plus respectés : ces maîtres sont Porphyre, Jamblique et Proclus, dont nous voyons revenir à grands pas les théories mystiques, en dépit de tous les rationalistes qui s'y opposent.

C'est Porphyre, disciple de Plotin, qui va soumettre à Anébon, prêtre, ou plutôt *prophète* égyptien, toute une série de

1. L'extase des initiés, amenée par leur *propre* vertu.
2. Sorte de vie animique, inventée par les magnétistes américains.
3. Paroles du serpent dans la *Genèse*.
4. Adoration personnelle de notre âme.

problèmes sur l'action comparée des anges, des démons et des âmes[1].

Nous nous contenterons de quelques-uns, et ce sera Jamblique, son disciple (auditor), Jamblique, le *divin* auteur « des mystères égyptiens, » qui, sous le pseudonyme d'Abammon, autre prêtre égyptien, se chargera de les résoudre.

Porphyre posait donc au prophète Anébon (vrai ou supposé) les questions qui vont suivre :

« Et d'abord, je vous demande, relativement à la connaissance de l'avenir, comment elle s'obtient. Je vois que les uns y parviennent en dormant... d'autres par l'enthousiasme et le rapt divin, et alors, bien qu'ils veillent, ils ne se possèdent pas comme à l'ordinaire.

« Quant aux extatiques, les uns le deviennent subitement comme s'ils entendaient un chant, un instrument, et c'est ce que nous voyons chez les corybantes et dans les fêtes de la mère des dieux.

« D'autres le deviennent en buvant de l'eau, comme le prêtre d'Apollon à Colophon, d'autres en s'asseyant à l'ouverture d'un antre comme la prêtresse de Delphes, d'autres en respirant les vapeurs d'une source comme à Branchis, quelques-uns par l'emploi de certains caractères suivis aussitôt d'INSINUATIONS spirituelles, d'autres en n'employant qu'eux mêmes, c'est-à-dire en se servant, soit des ténèbres, soit de quelques potions, soit de vers ou de toute autre composition propre à exciter leur imagination, et cela dans leur chambre ou en plein air, ou bien encore au soleil, etc.

« En un mot, je vous demande (ô prophète!) quelle est la vraie *cause* de la prophétie[2].

1. Eusèbe (*Prépar.*, l. XIV, ch. x). Saint Augustin (*Cité*, l. X, ch. II). Theodoret (*de Diis malis*). Marsilius Ficin, etc., citent des fragments de cette lettre, et le savant Gér. Vossius (*de Sectis*) dit à son tour : « Mon avis est qu'on ne peut trouver ailleurs un meilleur sommaire des croyances religieuses platoniques, chaldéennes, assyriennes et égyptiennes. »

2. On remarquera que jamais la *réalité* de cette prophétie n'est mise un

« EST-CE DIEU, UN ANGE, UN DÉMON, OU TEL AUTRE QUI SE REND PRÉSENT DANS CES ÉPIPHANIES ET DANS CES PRONOSTICATIONS, ATTIRÉ COMME PAR LA NÉCESSITÉ DE VOS INVOCATIONS SACERDOTALES ?

« Ou bien, EST-CE NOTRE AME QUI, PAR SA PROPRE FORCE, PROPHÉTISE ET IMAGINE CES APPARITIONS, DE SORTE QUE TOUT CELA NE SERAIT EN DÉFINITIVE AUTRE CHOSE QU'UNE INDISPOSITION ACCIDENTELLE (πάθη) AMENÉE PAR QUELQUES EXCITATIONS LATENTES ?

« OU BIEN ENCORE SERAIT-CE UNE CERTAINE ESPÈCE D'HYPOSTASE[1] MIXTE RÉSULTANT EN PARTIE DE NOTRE AME, ET EN PARTIE DE L'INSPIRATION DIVINE ?

A ces trois questions synthétiques Porphyre fait succéder cet aperçu physiologique : « que l'action des sens est souvent suspendue, ce qui paraît militer en faveur de la *passion ou maladie anémique* ; que les vapeurs et les fumigations ont une action si marquée que ce sont ordinairement les constitutions les plus tendres et les plus jeunes qui se montrent les plus aptes à la divination.

« Cette affection qui produit l'extase, dit-il, pourrait donc bien être due à une extase mentale ou à une folie pathologique causée elle-même par une surexcitation de l'imagination, et comme celle qui résulte de veilles prolongées ou d'excitations parmaceutiques.

« Tout cela tiendrait-il donc à la connexion symphatique de toutes choses et à la mutualité des *présignifications ?*

« Quant à notre *démon* propre, celui qu'on appelle le maître de notre maison personnelle, je soupçonne que ce pourrait bien être une *certaine partie de l'âme* (*anima*), comme l'esprit, par exemple (*mens*), de sorte que le *bon démon* serait tout simplement un intellect plus sage que les autres »

On conviendra qu'il est impossible de poser la question psy-

seul instant en question. C'était un *fait* concédé par tous les systèmes, et, dans ce temps-là, cet assentiment général précédait toujours la discussion.

1. Ou état substantiel.

cho-pathologique d'une manière plus lucide et en termes plus actuels. On peut dire que l'on retrouverait ici, en outre de toutes nos doctrines magnétiques, celles de MM. Maury et Littré, si ce n'était la différence des prémisses surintelligentes, acceptées *a posteriori* par les anciens, rejetées *a priori* par les modernes.

Mais voici venir encore une différence énorme : c'est que les premiers ne se contentent pas comme les seconds d'envisager un *seul* côté de la question et de restreindre toute la théurgie au seul état psychologique. Porphyre ne tombe pas dans cette étroitesse de vues que nous reprochions à ceux de nos adversaires qui supprimaient dans la question des tables et les soulèvements *sans contact*, et la *culbute* des meubles et tout le renversement des lois physiques, uniquement pour s'attacher à la seule face de la question, la psychologie, qui pouvait leur permettre une ombre de théorie.

Porphyre, qui voit tout et qui surtout *veut* une réponse à tout, remarque avec raison que les théurges font encore autre chose. « *Après avoir invoqué les dieux*, dit-il, ils se servent de certaines herbes ou pierres qui, *dans leurs mains*, acquièrent la propriété de *nouer les liens sacrés*[1] et de *les rompre, d'ouvrir les portes fermées* et de fabriquer des idoles au moyen desquelles ils obtiennent ces effets. »

Il devient évident que la théorie psychologique ne suffit plus à Porphyre. Alors il se retourne vers une autre—et, ce que les modernes ne font pas, — il prête une oreille très-attentive à la théorie qu'il voudrait le plus éviter. « Quelques-uns, dit-il, sont persuadés qu'il existe un certain genre d'esprits (*spirituum*) qui entendent tout ce qui se dit, esprits trompeurs, prenant toutes les formes, singeant de toutes les manières les dieux, les démons et LES AMES DES DÉFUNTS, ne servant jamais à rien de bon, se jouant de tout, et barrant toutes nos tendances à la

1. Rappelons-nous ce que nous avons déjà dit (dans la note sur les premiers siècles de Rome) sur ceux qui attachaient les statues.

vertu; trompeurs éternels, nous tendant des embûches de toutes sortes (*multifarias*), et les basant en général sur nos propres convoitises.

« Je désire donc savoir ce que pensent les Egyptiens sur toutes ces choses. Croient-ils qu'elles puissent tenir à l'âme ou à quelque chose au-dessus de l'âme? Cela dépend-il d'un seul être, ou de deux ou de plusieurs? Y a-t-il là quelque action en outre de celle du démiurge? Cette cause est-elle où n'est-elle pas corporelle? Ne resterait-il plus enfin d'autre voie pour parvenir au bonheur que la théurgie prophétique? »

A cette consultation en règle, Jamblique va répondre à présent par la doctrine des Chaldéens, des Assyriens, des Égyptiens et d'Hermès.

« La meilleure manière de dissiper vos doutes, ô Porphyre, c'est de rechercher quelle peut être l'*origine* de la divination et de bien vous prouver qu'elle ne peut dépendre ni des corps ni des *affections* corporelles, ni de la nature, ni de nos *facultés* naturelles, ni de l'invention des hommes, ni de leurs habitudes, et qu'elle est entièrement divine[1]. Il est vrai qu'elle se sert comme *d'organes* d'un grand nombre de toutes ces choses, mais ce sont là des causes *secondaires*, et celui qui les prend pour des causes *premières*, se trompe *lourdement*.

« Et pour parler d'abord de la divination qui a lieu dans les songes, il faut distinguer les songes naturels de ceux qui nous sont envoyés d'en haut; les premiers, provenant de notre âme, de nos pensées, de notre raison, de notre imagination et de nos préoccupations, sont souvent faux, se réalisent rarement, nous trompent la plupart du temps... Il n'en est pas ainsi des autres. Dans ces derniers, c'est entre la veille et le sommeil qu'un *certain esprit incorporel* se répand autour de notre couche, et, bien qu'il se dérobe entièrement à nos sens, se laisse percevoir d'une manière toute spéciale. Alors nous entendons des *voix*, ou nous sommes enveloppés d'une lumière douce et tranquille qui réconforte notre intellect... et ne nous permet plus de douter qu'elle ne soit un écoulement de *l'épiphanie*[2] divine... Gardez-vous donc d'appeler de tels songes un *sommeil* (dormitionem), puisque c'est une véritable *veille*, et que nous y voyons les dieux d'une manière

1. *De Mysteriis*, sect. III, depuis le chapitre I jusqu'au XXXIe.
2. Manifestation divine.

infiniment plus claire et plus parfaite que par la connaissance que nous en avons. Ceux qui, n'observant pas ces différences, confondent ces deux sortes de sommeil, ne peuvent jamais obtenir de tels rêves, et vous-même, ô Porphyre, vous n'éprouvez tous ces troubles que parce que vous ne connaissez pas ces distinctions.

« Vous avez d'autre part un indice PARFAITEMENT CERTAIN de l'inspiration de ces devins, lorsque vous les voyez, par exemple, complétement incombustibles; car alors c'est le Dieu *qui est au dedans d'eux*, qui empêche le feu de les atteindre, et eux de le sentir; même lorsqu'ils se trouvent brûlés, crucifiés, battus de verges, les bras fendus avec des couteaux, ils n'y font même pas attention. On les voit merveilleusement *guidés* dans les chemins les plus difficiles traverser les fleuves aussi facilement que le fait le prêtre dans les castabalies. Ces hommes alors ne comprennent plus leurs actes, et ne vivent plus de la vie animale, mais bien d'une autre beaucoup plus divine qui les *inspire* et les *possède*.

« Il y a bien des *obsessions* différentes et par conséquent des preuves bien diverses. Les uns sont agités de tout le corps, d'autres de quelques membres, d'autres sont ensevelis dans un profond sommeil. Quelquefois on entend autour d'eux une harmonie ravissante, d'autrefois ils se livrent à la danse. Leur corps *paraît* croître indéfiniment, être ravi dans les airs; quelquefois c'est le contraire.

« Quelquefois celui qui va recevant l'influence d'un Dieu voit auparavant une espèce de feu que tous les assistants *voient ensemble*[1], alors les habiles peuvent dire tout de suite à quel ordre appartient ce dieu et prédire ce qu'il va faire.

« D'un autre côté, les spécialités exclusives de tous ces enthousiasmes ne se peuvent expliquer par des causes naturelles. Pourquoi les corybantes ne reçoivent-ils pas d'autre force et d'autre inspiration que celles qui leur sont nécessaires pour *la garde* des choses? Pourquoi les sabaziens reçoivent-ils seulement l'inspiration propre aux bacchanales? Quant à celle de la mère des dieux, pourquoi ne peut-elle gagner que les femmes ou les efféminés, et *jamais les maris?...* Dans les fêtes des nymphes et de Pan, pourquoi l'enthousiasme ne les porte-t-il jamais qu'à parcourir les montagnes, et pourquoi ceux qui le subissent sont-ils guéris de leur folie *aussitôt après* le sacrifice?

« Quant aux oracles, le prophète de Colophon, après avoir accompli tous les rites pendant plusieurs nuits, au moment où il va prophétiser, devient *invisible* à tout le monde[2]; quant à l'eau qu'il a

1. Que devient ici le miracle purement psychologique ?
2. Se rappeler ce que nous avons dit à propos de Romulus.

bue, ce qui lui a donné la force divinatrice, c'est le dieu qui est venu *du dehors* (extrinsecus), et qui, pour obéir aux prières, la remplit de sa vertu, ce qui n'empêche pas l'eau de jouer ici un certain rôle, en purgeant notre *esprit lumineux* et le rendant plus *apte* à recevoir l'inspiration. En outre, ce prophète se prépare à l'avance et le jour et la nuit, soit par l'abstinence, soit par l'oubli de toutes les choses de ce monde, afin de s'offrir au dieu comme une table rase dont celui-ci se sert ainsi que d'un instrument. La Sibylle de Delphes apparaît souvent tout entourée du même feu qui s'échappe de la bouche de l'antre... Souvent même, et au prorata des rites préparatoires, des bains, des jeûnes, etc., on voit le prophète commencer avant l'heure, et, en dehors du sanctuaire, apparaître entouré de ce feu mystérieux et comme contraint à une prophétie anticipée; donc cette *faculté* prophétique est parfaitement *indépendante* et du lieu et de l'eau.

« Non la divination ne peut dépendre d'une affection de l'esprit. Les FUMIGATIONS DONT ON PARLE NE S'ADRESSENT JAMAIS QU'AU DIEU LUI-MÊME. Les *invocations,* de leur côté, ne peuvent agir sur notre âme. Quant aux enfants, plus susceptibles, dit-on, de produire le phénomène, cela tient tout simplement à leur *aptitude* bien reconnue à subir plus facilement les influences extérieures.

« Quant à donner pour cause à la prophétie la démence, la mélancolie, *l'ivresse* et même une sorte de frénésie... il faut prendre bien garde de ne pas confondre ces deux sortes d'extase : une qui nous remplit de folie et d'imprudence, qui nous plonge dans la matière et ne se traduit que par des mouvements bizarres, violents, irréguliers, *inintelligents,* fugaces, en un mot contraire à l'ordre naturel; l'autre, *au-dessus* de cet ordre naturel, constante, réglée, nous communiquant des lumières supérieures à toute notre sagesse, et nous tournant vers le bien.

« Quand a-t-on vu, je le demande, le ravissement divin concorder avec la mélancolie, l'ivresse et le bouillonnement de toutes les perturbations animales? Et QUELLE PROPHÉTIE PEUT-ON ATTENDRE DE LA PATHOLOGIE? C'est la fausse *extase* seule qui provient de la faiblesse et de la corruption; la bonne ne vient, au contraire, que de toutes nos perfections. Toutes les fois donc que vous parlez d'extases divines, commencez par écarter tout ce qui est *perversion* humaine, *imaginations morbifiques* et *fluides*[1], et ne confondez pas les perceptions divines

1. Ὑπόχυσις. Nous ne trouvons dans le dictionnaire de Planche que le mot *fluxion* et le même mot dans celui de Noël pour rendre *suffusiones,* par lequel Gail a traduit le mot grec. En rapprochant de ce mot le *fluide* de nos spirites et le *lymphatisme* dont les anciens gratifiaient tous leurs *pos-*

avec les *obscures images enfantées par la goétie*[1], car ces sortes d'images ne renferment ni l'essence ni l'action des choses qu'elles représentent.

« Quant à cette espèce de pressensation animale que nous constatons chez les brutes à l'approche des pluies et des tremblements de terre, il en est comme de ces conjectures de l'esprit humain basées sur sa sagacité à deviner la marche des choses. Nous ne les nions pas, mais nous disons que, *malgré certaines apparences de ressemblance,* on verra qu'elles n'ont absolument rien de commun avec la prophétie.

« Vient enfin cette dernière erreur qui attribue *toutes* les prophéties aux démons. Mais l'invasion de ces mauvais démons que nous appelons *antithées,* n'a jamais lieu que dans les opérations théurgiques qui se font contre les rites et contre les lois des sacrifices. C'est encore ce qui arrive lorsque les invocateurs, loin d'être purifiés comme ils le devraient être, arrivent ici le cœur rempli de passions impures, de malice, ou l'esprit gâté par des études impies. Alors ces passions mêmes, en raison de l'analogie, attirent les mauvais esprits qui s'emparent d'eux à leur tour, les poussent à toute sorte d'iniquité, de sorte qu'ils s'entr'aident mutuellement ; alors ils ne font plus qu'un, comme un cercle qui se trouve exactement fermé[2]. »

On voit que rien n'échappait à Jamblique et qu'il possédait parfaitement sa matière — *extase matérielle* et purement cérébrale — *catalepsie* moderne, avec ses phénomènes hystériques, ses hallucinations maladives et désordonnées — *extase démoniaque* offrant encore les mêmes phénomènes, mais cette fois *surintelligents* et protéiformes, comme rupture de liens, ouverture de portes fermées, traversée merveilleuse des torrents, etc., etc., — enfin, extase *angélique et divine,* manifestée par le calme, le ravissement, l'apaisement des passions, la vue *claire* de l'avenir, etc.

Voilà comme on analyse, voilà la vraie *finesse* de critique, opposée à cette critique *grossière* qui croit avoir tout connu, par cela seul qu'elle a tout réuni sous une même étiquette...

Cette analyse de Jamblique est au reste celle de toutes les

sédés (*lymphatici*), nous avons cru faire une version remplie d'actualité.

1. Magie noire.

2. Jambl., *loc. cit.*

théologies du monde, et il est probable que lorsqu'il écrivait l'élément chrétien venait déjà fortement au secours de la doctrine du philosophe alexandrin. Toutes les folies subséquentes étaient fournies par l'élément païen, avec tout le personnel de ses dieux.

Mais ce dont on ne peut assez s'étonner, lorsque l'on étudie à fond cette école, c'est le crédit dont nous l'avons vue jouir de nos jours, simultanément avec la répudiation la plus absolue de son principe constitutif, c'est-à-dire le culte le plus effréné des esprits.

2. — *Faux Alexandrins modernes.*

Nous sommes si logiciens et si critiques, que, dans les histoires élogieuses de cette philosophie, nous ne nous prononçons jamais sur la folie qui leur faisait admettre tant de choses, vraies folies à nos yeux; nous ne les en estimons pas moins et ne paraissons pas y attacher une très-grande importance.

Et cependant!... Ce qui faisait toute la force de cette secte, c'était ce que nous appelons une chimère!

M. Vacherot, dans son *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*[1], consacre à peine quelques pages à cette face de la question.

Aussi, pour lui, que de mystères indéchiffrables, pour nous si faciles à comprendre, que l'intelligence d'un enfant y suffirait!

« Chose étrange, se dit-il, « les doctrines (alexandrine et chrétienne) profondément semblables par l'esprit, les principes et les conclusions pratiques, sont en lutte, tandis que les doctrines essentiellement contraires sous ce triple rapport, se donnent la main! Le christianisme et la philosophie alexandrine sont deux doctrines *issues du même principe* (oui, car l'une copie l'autre) et pénétrées d'un même esprit (non, car l'un de ces deux esprits abhorre l'autre) : même métaphysique, l'idéalisme;

1. Ouvrage rationaliste couronné par l'Institut.

même psychologie, le spiritualisme; même morale, un mysticisme modéré... Cette confraternité a été reconnue par les pères de l'Église eux-mêmes... *Comment donc se fait-il* qu'en dépit de cette identité l'école d'Alexandrie attaque avec persévérance, avec acharnement, le christianisme ? Comment se fait-il, d'un autre côté, qu'elle accueille, protége, adopte l'ancienne religion avec laquelle elle n'a rien de commun [1] ? »

En effet, voilà un problème complétement insoluble avec le préjugé de l'école actuelle. Ce problème, nous allons le retrouver, car il est toujours le même d'un bout à l'autre de l'histoire, c'est-à-dire que nous allons voir toutes les nations païennes faisant taire partout toutes les antipathies qui les divisent, pour se liguer contre le seul culte qui professe avec éclat et d'une manière efficace leurs *propres* théologies.

Mais cela seul devrait ouvrir les yeux et faire comprendre aux plus aveugles que dans toutes les religions il y a une question qui domine toutes les autres, à savoir la question d'*application personnelle.* « Dans tous ces sacrifices, dit saint Augustin, *rien ne diffère* que par *celui* auquel on les adresse : NISI CUI VOVEATUR. »

« Je ne veux pas que vous vous asseyez à *la table des démons*, dit saint Paul. »

Mais comment veut-on que celui qui regarde ces démons comme une chimère puisse écrire une seule ligne de bon sens et sur l'école d'Alexandrie et sur le paganisme et sur le christianisme, qui ne vivent en définitive, et avant tout, que de leurs adorations particulières ou que de leur lutte contre leurs *êtres théologiques* réciproques ? « Car il ne s'agit ici ni de la chair, ni du sang, dit encore le grand apôtre ; ce n'est pas là ce que vous avez à combattre, mais bien les puissances malignes de l'atmosphère, les génies recteurs de ces ténèbres [2]. »

1. Vacherot, *Hist. crit. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 19 à 23.
2. *Ephes.* III.

Or, celui qui nie les puissances de ténèbres reste forcément avec elles, et malheureusement y plonge celui qui l'écoute lorsqu'il en veut écrire l'histoire.

M. Vacherot nous le démontre en ce moment, et s'il faut dire ici toute notre pensée, nous trouvons que les adversaires catholiques qui se sont levés contre lui n'ont pas saisi beaucoup mieux que lui-même ce *point* essentiel de la question.

En général, notre apologétique moderne s'obstine beaucoup trop à répondre par des arguments métaphysiques à tout ce qu'il y a de plus positif au monde, c'est-à-dire l'erreur fondée sur des phénomènes, des faits et des pratiques. C'est là une déplorable et stérile méthode[1].

Toutefois on essaye de quelques solutions; mais donner pour solution d'un tel problème, comme le fait M. Vacherot, la tendresse *filiale* de l'école alexandrine pour la *vieille mère* païenne, à laquelle elle devait, non pas son principe et ses doctrines qu'elle partage avec le christianisme, mais bien sa méthode et son langage[2],... c'est reculer le problème sans le résoudre le moins du monde, surtout lorsqu'on ajoute que « la philosophie alexandrine comprenait parfaitement que cette vieille religion avait fait son temps et ne pouvait plus suffire aux besoins religieux de l'époque !... »

La vraie solution, monsieur Vacherot, nous la trouvons dans vos paroles, et c'est nous qui vous prions d'y attacher une plus grande importance. « Le polythéisme, avez-vous dit, ne rendait ses oracles que dans le silence des initiations et au plus profond des sanctuaires...

« C'est qu'il y avait là un *secret* redoutable qui restait enseveli dans le sanctuaire ou dans la société de quelques initiés[3]. »

1. Nous regrettons de signaler parmi ces réponses insuffisantes celle du T. R. P. Gratry dont nous aimons tant la personne et les talents; à peine si dans cette dernière réponse, le pieux et savant écrivain paraît s'être douté du démonisme *pratique* qui fait ici tout le fond de la question.

2. *Hist. crit. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 92 et 98.

3. Ibid., p. 85.

Nous dire maintenant que ce secret « c'était une *sagesse mystérieuse* que les initiés se gardaient bien de répandre au dehors, » c'est encore se servir d'un mot tout à fait faux, car ils essayaient au contraire de répandre leur sagesse sur le monde, avec un labeur, des efforts et souvent, il faut le dire, avec une générosité qui n'avait jamais été connue jusque-là.

Comment! après tant d'enseignements et de guerres philosophiques, interminables et ardentes, le seul *secret* sur l'inviolabilité duquel toutes ces sectes rivales se seraient si parfaitement entendues aurait été... un pur *secret philosophique*... Allons donc!...

Non; le jour ou vous commencerez, monsieur Vacherot, à approcher de la vérité sur ce *secret*, vous le trouverez encore dans vos propres paroles, car il y est renfermé. « Le christianisme croit à l'existence d'un principe du mal, dont il voit partout dans le monde l'action funeste, au lieu que, pour l'école d'Alexandrie, ce mal n'est qu'un *moindre être*, un *moindre* bien [1]. »

Si vous voulez compléter et rectifier votre pensée, ajoutez que ce *moindre être*, l'école alexandrine continue de l'*adorer* avec Apollonius sous le nom de Jupiter, avec Plotin sous le nom d'Uranus et de Saturne, avec Julien sous celui de Soleil et d'Apollon, et vous aurez toute la vérité sur ce *secret mystérieux* qui restera toujours le même jusqu'à la fin des temps, qu'il se cache dans les mystères d'Éleusis ou dans le sanctuaire d'Alexandrie, dans l'adoration secrète du *baphomet* des templiers ou dans les soubassements de nos temples maçoniques; alors vous commencerez à comprendre toute votre histoire et même pourquoi nos francs-maçons, tout en inscrivant en tête de leurs statuts que « la politique et la religion leur demeurent absolument étrangères, » brisent immédiatement leur grand maître dès qu'il se permet de voter au Sénat... pour *le pape*.

Toutes les erreurs ne peuvent jamais conspirer que contre une vérité! Comment ne comprend-on pas tout cela?

1. *Hist. crit. de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 91.

Alexandrins modernes, tenez-vous jusque-là pour bien et dûment avertis qu'avec vos préjugés il n'est certes pas un seul de tous vos anciens maîtres qui ne vous reniât pour disciples et ne vous refusât l'entrée de son sanctuaire. Que pourrait-il y avoir de commun, par exemple, entre Proclus et son panégyriste moderne? Celui-ci croit-il donc aux dieux *erratiques* du premier, et s'est-il jamais exercé à conjurer les orages et *à faire tomber la pluie sur la terre altérée?* Comme Plotin, évoque-t-il donc des *dieux trop tardifs à les rejoindre*[1]? Comme Julien et tous les autres, se serait-il fait, par hasard, initier aux mystères d'Éleusis? S'occupe-t-il de divination par l'anneau et de nécromancie dans les coupes? Comme Proclus, son idole, adore-t-il tous les dieux de la terre, *à l'exception de celui des chrétiens?* Comme tous les éclectiques, entretient-il, au moyen de l'*extase, but et consommation des vertus théurgiques,* un commerce divin avec Esculape et le dieu du Soleil? Sait-il bien ce que c'est que l'épopsie? Fait-il donc, comme Proclus, *des révérences à la lune* et correspond-il avec elle[2]? En un mot, voudrait-il donc, pour en finir avec le christianisme expirant, rajeunir un paganisne incompris? Oh! alors, mais seulement alors, nous nous rétractons complétement. Jusque-là, messieurs les éclectiques, bien heureusement pour vous, vous resterez de faux Alexandrins, puisque, bien loin de vous élever jamais jusqu'à la véritable extase, seul but de toute leur vie, vos ailes ont toujours été trop pesantes pour arriver jusqu'à l'extase *magnétique* et vos esprits trop *positifs* pour comprendre le premier mot de ce spiritisme moderne, dans lequel, soyez-en bien certains, vos vieux maîtres eussent repris tout leur bien. Donc c'est donner la plus grande des entorses à l'histoire, que de vous présenter pour les disciples

1. On conseillait un jour à Plotin d'assister aux sacrifices théurgiques. « Ce n'est pas à Plotin d'aller trouver les dieux, mais bien aux dieux de venir trouver Plotin. » « Vit-on jamais, dit Bayle, une théurgie plus cavalière? »

2. Tous ces passages sont textuels, et nous les retrouverons plus tard, au ch. *Néoplatonisme,* IIIe Mémoire.

de ceux qui distinguaient si bien les *facultés* et les *extases* psychologiques des extases *surintelligentes* envoyées par les dieux.

§ III

L'ange gardien confondu avec l'âme. — Deux mots encore sur Socrate et M. le docteur Lélut. — L'*intuition* n'est pas plus le bon ange que le bon ange n'est une CERTAINE PARTIE DE L'AME. — Pressentiments, prémonitions. — Anecdotes. — La droite ou la gauche, ou vraie doctrine biblique.

1. — Continuation de la méprise de Porphyre.

Nous venons d'entendre Porphyre nous poser la question du démon de Socrate ; beaucoup d'anciens philosophes se l'étaient posée avant lui, et nous la trouvons tout spécialement discutée dans Plutarque et dans Platon.

Ici donc encore le XIXe siècle, qui croit toujours arriver le premier, n'arrive qu'après tout le monde.

Comme lui, l'antique philosophie s'était déjà demandé bien des fois s'il n'y avait pas une *intuition* purement psychologique au fond de ce singulier phénomène, et si les âmes qui le subissaient n'étaient pas tout simplement des âmes plus attentives que les autres à la voix de leur raison. La force de leur esprit et le silence de leurs passions, disait-on, pouvaient leur faire percevoir des incidents futurs qui, par leur finesse, échappaient au vulgaire. La psychologie d'Aristote favorisait cette théorie, que paraissaient légitimer en outre certaines distinctions bibliques entre les diverses puissances de l'âme[1], et même quelques identifications apparentes entre

1. La plus connue de toutes ces distinctions était celle qui semblait séparer l'*esprit* de l'âme, c'est-à-dire le πνεῦμα, *mens*, du ψυχή, *anima*. La première de ces deux *puissances* animiques passait pour être le point de jonction de l'homme avec son ange ; plus tard, la scolastique, distinguant encore, appelait la première l'intellect *passif*, et l'autre l'intellect *agent*.

C'est par la même raison, et probablement par suite de la même doctrine,

le *lare* et l'*âme*, recueillies dans les inscriptions tumulaires. Mais Socrate, assurément le meilleur des juges en pareille matière, puisqu'il était tout à la fois observateur et patient, Socrate, après avoir longtemps douté lui-même, avait fini par ne même plus permettre à ses disciples la plus légère hésitation. « Ce n'est pas *moi*, te dis-je, mais bien réellement un *Dieu*, Θεὸς, un *tuteur*... J'ai cela de commun avec *les sages-femmes* que *par moi-même* je n'enfante rien, je ne produis rien, mais bien l'esprit qui est *avec moi*; et la preuve que c'est bien un *Dieu*, c'est qu'il ne m'a jamais annoncé à l'*avance* une chose fausse [1]. »

Il semblerait qu'après une telle étude, faite sur sa propre personne par le maître de Platon et le représentant le plus consciencieux de *la sagesse* antique, la cause devrait être *entendue;* elle l'était définitivement aux yeux de son illustre disciple. Mais on voudrait nous faire croire aujourd'hui qu'il était réservé à Socrate d'être mieux compris en 1862 par la Faculté de médecine de Paris que par l'Académie d'Athènes, et mieux jugé par M. le Dr Lélut que par lui-même ou par un disciple comme Platon. Si toutes les chances de vérité devaient augmenter, comme pour l'action des corps célestes, en raison du carré des distances, nous n'aurions rien à dire ; mais jusque-là, nous trouverons toujours très-dur de remplacer de si loin, chez un homme comme Socrate, la supériorité de la *raison* par la supériorité de la *folie*, et c'est ce que fait M. le Dr Lélut [2].

que les Perses ont toujours paru confondre sous le même nom leur *ferouer*, ou partie typique et spirituelle de l'âme, avec l'*intelligence* angélique, chargée de sa défense et de sa garde.

1. Platon (*Theag.*, 151-250). Nous avons vu, dans notre introduction, que Socrate ajoutait : « Ce Dieu, je te promets de te le faire connaître, non pas par sa substance, mais par son action, car la puissance produite par l'*essence* peut seule donner lieu à cette action. »

2. « Cette folie de Socrate, qui ne passa jamais à l'état de délire général, fut l'expression au moins hallucinée de la raison, de la philosophie, de la vertu. » (*Démon de Socrate*, par le D Lélut, page 179.) Toute la question roulant, comme le dit Socrate, sur l'accomplissement constant et ponctuel de

Ayant déjà soutenu sur ce sujet et contre lui une longue thèse, qui probablement n'aura pas obtenu l'honneur d'un de ses regards, nous ne la reproduirons pas ici.

Toute cette question cependant se rattachait étroitement à celle de nos *anges gardiens* dont, on le sait, les esprits familiers étaient la doublure équivoque et païenne.

C'est elle, qui après avoir été posée tout à l'heure par Porphyre à Anébon, est reprise à seize cents ans de distance par M. Cousin lorsqu'il dit à son siècle, en parlant de la sœur Magdeleine de saint Joseph, « elle avait un de ces grands cœurs qui font les héros en tout genre, et *qui sont la première source des miracles :* elle en fit donc comme sainte Thérèse. Comme elle, elle eut ses extases, ses visions. C'est le cœur qui *échauffait* en elle l'*imagination*, et c'est là, en effet, le foyer sacré de toutes les grandes choses. Quelle philosophie que celle qui viendrait proposer ici ses misérables objections ! Prenez-y garde, elles tourneraient contre Socrate et son démon, aussi bien que contre le bon ange de la mère Magdeleine. Ce *bon ange*-là était au moins la vision intérieure, la voix sainte et vraiment merveilleuse d'une grande âme transfigurée [1]. »

Voilà tout ce qu'il est possible à M. Cousin d'accorder à la notion du bon ange. Le *spiritisme* de l'Institut atteint ici le summum de sa tolérance.

Laissons d'abord Jamblique répondre encore une fois à Porphyre ; c'était un peu plus difficile que de répondre à un philosophe français.

Jamblique commence donc par faire bonne justice du démon *génethliaque* [2] des astrologues : « Le vrai démon, dit-il, n'est pas celui qui se trouve indiqué dans le Zodiaque à

toutes les choses annoncées, comprend-on que cet accomplissement, certifié par le grand homme, n'ait même pas eu les honneurs d'une mention honorable par ses historiographes modernes?

1. Mme de Longueville, I, 92.

2. Le démon de la naissance.

l'heure de notre naissance, mais bien celui qui *accompagne* l'âme nouvellement née et qui, par cela même, tire son nom du *complément* qu'il apporte à toutes ses puissances biologique, ἀποπληρωτὴς τῶν βιῶν τῆς ψυχῆς. Mais si le démon était *une des parties* de notre âme, il y aurait nécessairement autant de démons qu'elle aurait de parties ou plutôt de puissances. De là vient que quelques-uns lui en ont assigné jusqu'à trois. C'est encore une erreur, nous n'en avons qu'un seul, qui préside à la fois à tout notre être et qui nous est accordé par le Dieu tout-puissant, *prince de ce monde*[1] et par l'entremise duquel nous invoquons le souverain maître de toutes choses. »

« Penser autrement, dit à son tour Proclus, et *confondre cet ange avec l'âme humaine*, c'est vouloir exalter celle-ci sans mesure. L'homme étant une âme se servant d'un corps, le démon ne peut être la même chose, ni surtout l'âme raisonnable, bien que nous appelions l'esprit de l'homme génie, en raison de la *ressemblance* merveilleuse qui paraît les *rapprocher* lorsque l'homme mène une vie divine et ne cesse d'écouter son génie.

« Mais comme le génie humain change à chaque instant de manière d'être et de voir, nous serions obligé, s'il était notre bon ange, d'admettre ou des génies inconstants ou autant de génies différents qu'il y aurait eu de changements.

« Le démon n'est donc pas l'intellect, mais une substance différente de l'intellect... C'est pourquoi Platon, tout en appelant l'intellect le *gouverneur* de l'âme, appelle le démon son *inspecteur* et curateur, car c'est là notre unique providence.

1. Jamblique, s'il avait admis la chute et le rôle que le *prince de ce monde* a rempli dans cette chute, aurait compris la vraie distinction du *bon ange* et du *génie de naissance* — penes nos natus — que le premier chasse par l'entremise du prêtre et par ces paroles si claires et si positives : « Sors de ce corps, de ce cœur, de ces organes, etc. », premier exorcisme sans lequel nous ne serions pas seulement privés d'un bon ange, mais sans lequel nous serions toujours possédés par un mauvais.

« En outre, l'âme rationnelle se laisse aller continuellement soit à la colère, soit à la concupiscence, et ne peut rien sur les choses accidentelles. Le démon, lui, n'a rien de commun avec toutes ces misères et a puissance sur tout le reste.

« Socrate avait donc bien raison de promettre à Alcibiade de lui faire connaître son démon, non par sa substance, mais par sa puissance... Car la puissance est entre l'essence et l'action; partout cette puissance angélique est intermédiaire, *elle joint le père à l'intellect* dans les choses intelligibles. En effet, sa puissance existe avec le père, l'intellect existe par le père... Les génies qui existent entre nous et Dieu sont partout les MÉDIUMS de ce Dieu... »

On voit donc que si notre philosophie actuelle ne comprend plus l'ange gardien, ce n'est pas faute de le retrouver chez ses maîtres.

2. — *Applications modernes.*

Il n'était pas plus difficile de retrouver les traces et même la démonstration d'une certaine classe de faits scientifiques enregistrés avec beaucoup de soin depuis cinquante ans par la science psycho-pathologique, sous les noms de *folies sensoriales*, *d'intuitions psychologiques*, de *surexcitations psychiques*, phénomènes qu'elle classe résolûment, et toujours, dans le cadre ou tout au moins dans le voisinage de ses *folies* et de ses *hallucinations*.

Empruntons-en la preuve au bel ouvrage de M. le docteur Brierre de Boismont, dont nous nous sommes occupé dans notre premier volume. Nous avions dit alors combien la foi chrétienne de M. de Boismont et les tendances naturelles de son esprit devaient le prédisposer à l'abandon de quelques méprises. On ne s'indigne pas aussi chaleureusement qu'il le faisait contre les hardiesses rationalistes qui vont *trop* loin, sans être au moins fort disposé au sacrifice de celles qui ne vont

pas *aussi* loin (vous fussent-elles personnelles); pour notre part nous avons toujours été fort rassuré sur la venue plus ou moins prochaine de ces quelques corrections ; nous avons même plus d'une raison de croire que depuis 1853 ces dernières tendances que nous signalons ici pourraient bien avoir considérablement augmenté.

Toujours est-il qu'en 1852 M. Brierre de Boismont rangeait déjà, avec un certain embarras, « les pressentiments ou les avertissements mystérieux du jour et de la nuit » sur le triste rayon dont nous parlions tout à l'heure.

« Les esprits froids et sérieux, dit-il, rejettent les pressentiments; les âmes sensibles y croient. Dans le plus grand nombre des cas, ils ne se réalisent pas; dans ceux où l'événement les justifie, ils ne sont *qu'une réminiscence,* une simple *coïncidence;* nous tombons *tous* d'accord sur tout cela... »

La meilleure preuve qu'il manque au moins une voix à ce concert, et que dans cette première phrase c'est le *vieil homme* et le respect humain qui ont parlé, c'est la seconde phrase ainsi rédigée : « Il n'en est pas moins vrai qu'un événement imprévu, une préoccupation forte, une inquiétude vive, un changement subit dans les habitudes, font naître à l'instant dans l'esprit des pressentiments *qu'il serait souvent fâcheux de repousser avec une incrédulité systématique.* »

Ici c'est le nouvel homme qui nous parle et qui a osé faire un grand pas dans la voie du courage; seulement il ne faudrait pas rapporter de tels pressentiments à « une préoccupation forte, au changements des habitudes, etc., » car ce serait à l'instant même embrouiller sa pensée par la confusion de la cause et de l'effet, et par conséquent justifier cette incrédulité que l'on représente comme fâcheuse.

Ce courage de M. Brierre augmente avec la marche, *vires acquirit eundo.* « Les pressentiments, dit-il, s'expliquent donc, *dans un grand nombre de cas,* par des causes *naturelles;* mais sans être taxé de penchant au merveil-

leux, *ne peut-on pas dire* qu'il y a des événements qui *semblent* sortir des lois communes?... »

Oui, certes, on peut, on doit le dire, et surtout lorsqu'on est médecin aliéniste et qu'il s'agit de réintégrer dans la science un élément d'une aussi immense portée.

3. — *Exemples à l'appui.*

Il faut donc remercier M. Brierre de nous avoir raconté le fait suivant: « Mlle R..., douce, d'un excellent jugement, religieuse sans bigoterie, habitait, avant d'être mariée, la maison de son oncle, médecin célèbre et *membre de l'Institut;* elle était alors séparée de sa mère, atteinte, en province, d'une maladie assez grave. Une nuit, cette jeune personne rêva qu'elle l'apercevait devant elle, pâle, défigurée, prête à rendre le dernier soupir, et témoignant surtout un vif chagrin de ne pas être entourée de ses enfants, dont l'un, curé d'une des paroisses de Paris, avait émigré en Espagne, et dont l'autre était resté dans la capitale. Bientôt elle l'entend l'appeler par son nom de baptême; elle voit la méprise de *toutes les personnes qui entouraient sa mère,* et qui, s'imaginant qu'elle appelait sa petite-fille, *vont la chercher dans la pièce voisine;* elle voit la malade corriger par un signe leur erreur, et leur apprendre qu'il s'agissait de sa fille alors à Paris. Sa figure exprimait la douleur qu'elle éprouvait de son absence. Tout à coup ses traits se décomposent, se couvrent de la pâleur de la mort, et elle retombe sans vie sur son lit.

« Le lendemain Mlle R... parut fort triste devant D..., qui la pria de lui faire connaître la cause de son chagrin; elle lui raconta dans tous ses détails le songe qui l'avait si fortement tourmentée. D..., la trouvant dans cette disposition d'esprit, la pressa sur son cœur en lui avouant que la nouvelle n'était que trop vraie, et que sa mère venait de mourir. Il n'entra point dans d'autres explications.

« Mais, quelques mois après, Mlle R..., profitant de l'ab-

sence de son oncle pour mettre en ordre ses papiers, auxquels, comme beaucoup d'autres savants, il n'aimait pas que l'on touchât, trouva une lettre qui avait été jetée dans un coin. Quelle ne fut pas sa surprise en y lisant *toutes les particularités de son rêve* que D... avait passées sous silence, ne voulant pas produire une impression trop forte sur un esprit déjà si fortement impressionné.

« Tous ces renseignements nous ont été donnés par la personne elle-même, dans laquelle nous avons la plus grande confiance [1]. »

Nous trouvons encore dans M. Brierre un fait d'avertissement *en rêve*, fort curieux à notre avis en ce que nous le retrouvons raconté à peu près dans les mêmes termes, quatorze cents ans auparavant.

« M. R..., de Bowland, propriétaire dans la vallée de Gala, en Écosse, était poursuivi en justice pour une somme considérable d'argent, provenant des arrérages accumulés d'une dîme, due, disait-on, à une famille noble. M. R... était intimement convaincu que son père, d'après un usage particulier à la loi écossaise, avait racheté ces dîmes du titulaire, et qu'en conséquence la demande actuelle était sans fondement. Mais, après des recherches minutieuses dans les papiers de la succession, dans les actes publics, et après une enquête fort longue parmi les personnes qui avaient été en rapport d'affaires avec son père, il ne put trouver aucune preuve en sa faveur. — Le terme fatal étant près d'expirer, il se disposa à partir le lendemain pour Edimbourg, afin d'arranger son affaire aux conditions les moins onéreuses possible. Il alla se coucher dans cette disposition d'esprit. A peine était-il endormi qu'il eut le songe suivant : son père, mort depuis plusieurs années, lui apparut et lui demanda ce qui lui troublait ainsi l'esprit. En rêve, on n'est point surpris des apparitions. M. R... lui fit connaître la cause de son inquiétude, ajoutant que le paye-

1. *Des hallucinations*, p. 245.

ment d'une somme aussi considérable lui coûtait d'autant plus qu'il avait la conviction qu'elle n'était pas due, quoiqu'il ne put fournir aucune preuve à l'appui de son dire. — Vous avez raison, mon fils, répondit l'ombre, j'ai payé ces dîmes pour lesquelles vous êtes maintenant poursuivi. Les papiers relatifs à cette transaction sont dans les mains de M. M..., avoué, qui est maintenant retiré des affaires et demeure à Inveresk, près Édimbourg; j'eus recours à lui dans cette circonstance, quoiqu'il n'ait jamais été chargé de mes affaires. Il est très-possible que M. M... ait oublié cette particularité, qui remonte maintenant à une date très-ancienne; mais vous pouvez la lui rappeler en disant que lorsque je vins pour régler son compte il s'éleva une difficulté sur le change d'une pièce d'or de Portugal, et que nous convînmes de boire la différence à la taverne.

« M. R... s'éveilla le matin, l'esprit rempli de son rêve; il jugea convenable de se détourner de son chemin pour aller à Inveresk, au lieu de se rendre directement à Édimbourg. Arrivé dans cet endroit, il trouva la personne dont son père lui avait parlé : c'était un homme très-avancé en âge. Sans lui dire un seul mot de son rêve, il lui demanda s'il se rappelait s'être chargé autrefois d'une affaire pour le compte de feu son père. Le vieux monsieur n'en avait pas conservé le souvenir; mais la circonstance de la pièce d'or lui remit tout en mémoire; il fit la recherche des papiers et les trouva, de sorte que M. R... put porter à Édimbourg les documents nécessaires au gain du procès qu'il était sur le point de perdre.

« Il est donc *hors de doute*, ajoute M. Brierre, que M. R... avait entendu raconter autrefois cette histoire à son père, mais que depuis longtemps elle s'était effacée de son esprit. Ce qu'il faut noter, c'est que la mémoire revint après la fatigue des recherches. »

Après l'attestation d'un médecin distingué du XIXe siècle, écoutons maintenant celle du plus grand des théologiens écrivant au IVe siècle de l'Église.

« Je vous donne comme PARFAITEMEMT CERTAIN, *pro certo*, que, lorsque nous étions à Milan, nous avons su qu'après la mort de... on vint présenter à son fils un engagement signé par son père, mais déjà acquitté par lui avant sa mort. Le fils commence à s'attrister, à se tourmenter, à s'étonner de ce que son père ne lui ait jamais parlé d'une pareille dette en faisant son testament. Mais une des nuits suivantes, voici son père qui lui apparaît et qui lui indique le lieu ou la quittance était serrée chez son détenteur. Le jeune homme s'y transporte, le montre, le désigne, et non-seulement repousse ainsi la calomnie, mais récupère la quittance que son père avait oublié de retirer en acquittant sa dette[1]. »

Maintenant que disent l'esprit moderne et le génie antique sur un fait qu'ils paraissent s'être emprunté mutuellement, et dont nous connaissons de bien nombreux analogues? Il faut bien le dire, expliquer ces deux rêves par une *réminiscence*, par des *associations* fortuites d'idées, comme le fait M. Brierre, nous paraît aussi étrange que de l'expliquer par une *congestion* cérébrale, comme le fait M. Maury, ce dont M. Brierre se moque à son tour en ces termes : « La généralisation de cette dernière explication serait contraire à l'expérience, car des milliers de personnes rêvent sans le moins du monde avoir d'hallucinations *hypnagogiques*[2], de maux de tête et de symptômes congestifs. »

Dans ces deux faits, dirons-nous à notre tour, une première considération nous paraît dominer toutes les autres : il nous semble évident que les *deux* pères apprenaient ici aux *deux* fils, *deux* choses, non-seulement que ces fils ne savaient pas alors, mais encore qu'ils ne pouvaient jamais avoir sues : la première, en raison de ses nombreuses particularités qui n'auraient pu s'effacer toutes à la fois de la mémoire pour y revenir toutes ensemble; la seconde, parce qu'on n'eût jamais laissé *sciemment* une quittance entre les mains d'un créancier.

1. Saint Augustin, *de Cura pro mortuis*, XI.
2. Amenant le sommeil.

Maintenant, que ce soient les pères *eux-mêmes* ou de bons anges qui aient apparu, c'est une question subséquente à laquelle nous reviendrons plus tard ; disons seulement que, sans résoudre entièrement ce grand problème, saint Augustin du moins tranche admirablement la question principale. (*De Gen.*, XII, 26.)

« Dans un esprit presque entièrement dégagé des sens, dit-il, la vision spirituelle peut consister en images corporelles, soit qu'elle ait lieu pendant le sommeil ou bien pendant l'extase. *Si ce que l'on voit n'a aucune signification*, il faut le ranger parmi ces imaginations de l'esprit, si communes en dehors de l'extase et même à l'état de pure veille, et que l'on sait si bien discerner des corps véritables et véritablement présents. *Mais si ce que l'on voit* pendant le sommeil, la veille ou l'extase, *signifie quelque chose* (c'est-à-dire offre un sens clair et suivi), tout en nous montrant, comme s'ils étaient là, les corps et les portraits des absents, cela devient miraculeux; mais alors cela peut se faire par l'intervention d'un autre esprit (ou de l'esprit d'un autre) qui, par ces images, révèle ce qu'il sait à celui *auquel il se mêle*, soit que ce dernier le comprenne, soit qu'un autre le comprenne à sa place. Si cette signification bien démontrée ne peut s'expliquer par aucune espèce de corps, que peut-il nous rester en fait d'explication que l'intervention de cet esprit? A la vérité, quelques-uns veulent que l'âme humaine ait en elle-même une certaine force de divination. Mais, s'il en était ainsi, pourquoi ne pourrait-elle pas toujours ce qu'elle ne cesse de vouloir? et pourquoi ne recevrait-elle jamais aucun encouragement à cette puissance? D'ailleurs, personne, et aucun corps de la nature ne pouvant le moins du monde l'aider en tout cela, il ne reste plus qu'une seule ressource, c'est de la faire aider par un esprit[1]. »

1. « Sed cum spiritualis visio, penitus alienato a sensibus corporis animo, imaginibus corporalium detinetur, sive in somnis sive in extasi, si nihil significant quæ videntur, ipsius animæ sunt imaginationes. Sicut etiam vigi-

On voit qu'en ne cessant de poser la *surintelligence* comme critère entre les phénomènes naturels et l'intervention d'un esprit *étranger*, nous marchions couvert et garanti par la plus grande de toutes les autorités.

Quant au mode d'exécution, saint Augustin le rapproche de celui qui doit régler ces apparitions journalières dont le rêve et même l'état de veille nous offrent tant d'exemples, soit que l'image d'un mort ou d'un vivant apparaisse à quelqu'un *sans que ce mort ou ce vivant s'en doute*, soit *qu'il le sache mais n'y soit pas*, soit enfin *qu'il y soit en le sachant*, etc. Ces trois variétés d'un phénomène au fond toujours le même, le grand docteur les attribue, dans les trois cas, comme l'opinion la plus probable, à la coopération du bon ou du mauvais ange, suivant la vérité et les fruits de leurs révélations.

Au contraire, M. Brierre se sent de plus en plus gêné dans son système de *réminiscences*, car il convient (p. 237) que certains *rêves authentiques* ont fait connaître un événement qui se passait *au moment même* ou peu de temps après. « Un ministre protestant s'étant rendu à Édimbourg, d'un endroit voisin, descendit dans une auberge. Il venait de s'endormir, lorsqu'il vit en songe sa maison brûler et un de ses enfants au milieu des flammes. Il s'éveille aussitôt, quitte à l'instant la

lantes et sani, et nulla alienatione moti, multorum corporum quæ non adsunt sensibus corporis, cogitatione imagines versant. Verum hoc interest, quod eas a præsentibus verisque corporibus constanti affectione discernunt. Si autem aliquid significant, sive dormientibus exhibeantur, sive vigilantibus, cum et oculis vident præsentia corpora et absentium imagines cernunt spiritu, tanquam oculis præsto sint, sive illa quæ extasis dicitur alienato prorsus animo a sensibus corporis, mirus modus est. Sed commixtione alterius spiritus fieri potest ut ea quæ ipse scit, per hujusmodi imagines *ei qui misceatur* ostendat, sive intelligenti, sive ut ab alio intellectu pandantur. Si enim demonstrantur hæc, nec utique a corpore demonstrari possunt, quid restat nisi ut ab aliquo spiritu demonstrentur? Nonnulli ejusdem volunt animam humanam habere vim quamdam divinationis in seipsa. Sed si illa est, cur non semper potest cum semper velit? An quia non semper adjuvatur ut possit? Cum ergo adjuvatur, numquid a nullo aut a corpore ad hoc adjuvari potest? Proinde restat ut a spiritu adjuvetur... » (S. Aug., *de Gen.*, XIII, 27.)

ville pour retourner chez lui. Arrivé en vue de sa maison, il la trouve en feu, il s'élance à temps pour sauver un de ses enfants, qui avait été abandonné au milieu de l'alarme et de la confusion d'un pareil événement. »

S'il n'y avait qu'un seul hasard de cette espèce, on pourrait croire avec M. Brierre « que ce ministre se méfiait de son domestique, de son peu de précautions *pour le feu*, de son peu de sobriété *à la foire*, etc., etc.; mais en vérité il y a par trop d'analogues à son histoire pour y consentir; car, ainsi qu'il le remarque lui-même, on trouverait difficilement un personnage célèbre qui, dans ses mémoires ou dans son intimité, n'ait fait allusion à quelque événement surnaturel de sa vie. » (P. 246.)

Pas n'est besoin d'être un personnage *célèbre* ni d'avoir écrit ses mémoires, et, quant à nous, en raison de l'immense quantité de communications du même genre qui nous ont été faites, nous concluons hardiment à la généralisation presque complète et quotidienne de ces mêmes phénomènes. Pour répondre tout de suite à la dernière histoire d'incendie par une autre qui, pour nous, exclut toute méfiance et toute crainte d'*enivrement*, voici un fait très-positif : mon père, endormi dans une auberge de Rouen, où il se trouvait alors comme membre du conseil général, entend au milieu de la nuit une voix qui lui crie : « Réveille-toi, c'est une cathédrale qui s'abîme! » Sauter à bas de son lit, ouvrir sa fenêtre et voir la cathédrale en feu fut l'affaire d'un instant.

Dans sa jeunesse, jouant aux barres avec plusieurs officiers de son régiment, il vit encore un d'eux s'arrêter subitement au milieu de sa course et s'écrier, en posant sa main sur ses deux yeux : « Ah! mon Dieu! mon frère vient de se casser la cuisse en franchissant une barrière en Amérique. » Inutile d'ajouter que trois mois après la nouvelle se trouvait minutieusement vérifiée.

M. Bonnetty, rédacteur actuel des *Annales de philosophie religieuse*, nous a raconté qu'un soir, avant de s'endormir, il voit l'image d'un de ses amis, alors en Amérique, entr'ouvrir

les rideaux de son lit, et lui apprendre qu'il vient de mourir à l'instant. La triste nouvelle se confirme plus tard et désigne ce même instant comme ayant été le dernier. Mais cette image portait un gilet dont le dessin très-extraordinaire avait beaucoup frappé M. Bonnetty; il s'informe plus tard et prie qu'on lui envoie le dessin de ce gilet. On l'envoie, et c'était complétement celui de l'apparition.

Il est donc bien évident qu'il y avait ici un *peintre* qui reproduisait un détail qui n'existait pas sur l'être perdu au moment même de la mort (il était mort dans son lit); donc l'âme n'avait pas pu *voir* à ce moment ce détail reproduit dans la peinture. Le *peintre* seul pouvait le faire de souvenir.

Nous verrons dans un autre chapitre (*Nécrolâtrie*) quelle part d'action la personne représentée, qu'elle soit vivante ou qu'elle soit morte, peut réclamer dans l'organisation du phénomène. Le débat en ce moment roule entre l'*âme* et l'*ange gardien*.

Voici maintenant deux narrations très-curieuses, qui nous ont encore été faites à nous-même et dont nous ne pouvons pas plus douter que de celles qui précèdent. M. l'abbé ***, aumônier de l'un des grands colléges de Paris, nous racontait ces deux anecdotes, dont la première est le véritable pendant de celle de Mlle R... dont vient de nous parler M. Brierre : Une jeune personne, religieuse, parente de l'abbé, voit à soixante lieues de distance sa mère mourir subitement en l'appelant, et en témoignant son regret de ne pouvoir l'embrasser. Elle se lève, réveille toute sa famille à laquelle elle apprend en sanglotant que sa mère vient de mourir; personne ne veut la croire jusqu'à l'arrivée, le surlendemain, du fatal courrier. Les choses s'étaient exactement passées comme elle les avait annoncées.

Cette même dame (tant il est vrai que l'hérédité se retrouve partout) avait offert de son côté le même phénomène. Se trouvant en Lorraine, on l'avait vue, une nuit, s'éveiller en sursaut et, dans un accès de désespoir, déclarer que son fils,

alors à Paris, vient d'être poignardé et jeté dans la rivière. On écrit à Paris, on cherche, et l'autorité trouve le cadavre à l'endroit désigné, et portant la funeste blessure.

Mais le fait suivant, sans être aussi positivement merveilleux, est peut-être encore plus frappant : « Moi-même, me disait le même narrateur, étant aumônier à l'hôpital de Douhérah en Algérie, je venais de passer une heure auprès d'un malade qui m'intéressait; je m'aperçois que l'heure approche d'aller prendre ma place retenue dans le coupé de la diligence qui fait le service de cette petite ville à Alger, dont elle est séparée par une distance de quatre lieues. Je me rends donc en toute hâte au bureau; mais lorsque je me dispose à monter, je trouve le coupé occupé par trois voyageurs qui refusent de descendre; au même moment, on vient me redemander de la part de mon malade, qui, dit-on, tient absolument à me revoir. Je m'explique d'autant moins cette insistance que l'on ajoute qu'il est debout et dans le même état satisfaisant où je viens de le laisser. Je n'en tiens donc aucun compte, et, retournant au bureau, j'exige qu'on me livre ma place. On le fait et mon *usurpateur* descend. Mais au moment même où je me dispose à monter, voilà que je sens en moi comme une volonté très-forte qui s'oppose à la mienne et m'intime l'ordre de rester. J'essaye encore, même obstacle; enfin, j'obéis sans trop savoir pourquoi; j'abandonne ma place et je me rends à l'hôpital, où, comme je le prévoyais bien, mon malade n'avait absolument rien à me dire. Je reviens donc deux heures après sur la place de la ville, fort ennuyé d'avoir manqué mon voyage, mais quel est mon étonnement en voyant ma diligence y revenir elle-même, quand on la croyait à Alger. On s'attroupe, on l'entoure, on interroge, et pour toute réponse les conducteurs ouvrent le coupé et en retirent les trois voyageurs *décapités*... Les Bédouins avaient assailli la voiture à deux lieues de Douhérah,... et c'était leur œuvre... »

Qui pourrait blâmer le bon abbé d'avoir vu dans le faux appel du malade, dans l'usurpation de sa place et dans sa

répulsion à monter, autant de procédés protecteurs émanant de son bon ange ?

Quant à ces sortes de photographies historiques et de secondes vues *anticipées*, bien autrement concluantes, selon nous, une des meilleures preuves qu'elles ne naissent pas *au fond de l'âme*, c'est qu'elles frappent parfois plusieurs personnes ensemble. Nous connaissons un homme portant un nom célèbre, et favorisé de ces communications, d'une manière pour ainsi dire continue, mais avec cette particularité tout à fait curieuse, qui les lui fait partager avec sa femme. Voit-il en rêve un ami mort : sa femme le voit au même instant, dans les mêmes lieux, dans le même état moral, portant le même costume, etc., etc. Il y a donc là un moniteur extrinsèque et *commun*.

Vouloir donc expliquer tout cela par les grands mots de *rêves psychiques intuitifs*, comme le fait M. le D[r] Macario, réduire ces *hallucinations* à celles de l'ouïe, comme le fait M. Baillarger, les faire dépendre de *congestions cerébrales*, comme le veut M. Maury, de la *surexcitabilité nerveuse*, comme l'établissent tous nos aliénistes, c'est véritablement atteler un carrosse devant son équipage, et prendre les effets pour les causes. Il vaut mieux finir comme finit encore M. Brierre de Boismont : « Sans être taxé de penchant au merveilleux, ne peut-on pas dire qu'il y a des événements qui sortent des lois communes et que plusieurs faits authentiques semblent prouver l'*instantanéité de l'événement et de sa perfection ?* » (P. 261.)

Seulement il faudra bien prendre garde d'ajouter comme lui : « Il est cependant *probable* qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence ou une *réminiscence*. »

Réminiscence... de ce qui n'a jamais été!...

Nous garantissons que M. Brierre pense plus juste aujourd'hui que sa plume n'écrivait hier.

Non, l'âme humaine ne sait pas *à point nommé* ce qu'elle n'a jamais su dans un autre moment.

Proclus et Jamblique parlent à ce sujet comme Socrate, Pla-

ton, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin;... et ce qu'il y a de plus consolant, c'est que païens et docteurs s'expriment exactement comme la Bible qui nous montre précisément dans les anges cette mission constante dont nous les dépouillons au profit de notre propre esprit; prérogative usurpée dont cet esprit lui-même, dès qu'il écoute le bon sens, se voit obligé de décliner immédiatement l'honneur!

On nous demandera peut-être comment, avec une théorie si consolante sur les *avertissements* spirituels, nous nous sommes montré si sévère sur les phénomènes magnétiques et spirites qui, dans le fait et pour la plupart, se rapprochent extrêmement de ceux-ci. Nous sommes bien loin, en effet, de nier la similitude d'*espèce*, mais nous nions très-positivement celle de *classe;* il y a l'infini, selon nous, entre les révélations spontanées et celles qu'on sollicite malgré l'éternelle prohibition des lois divines, entre celles qui se produisent comme d'elles-mêmes et celles qui marchent sous le drapeau de Mesmer, de Cagliostro ou bien en compagnie de tous les Esprits frappeurs des deux mondes: et la preuve, c'est que toutes les fois que le bon ange intervient dans tous ces procédés *défendus* et *menteurs*, c'est pour en faire sentir le danger, en prescrire l'abandon complet, et donner à ces joueurs imprudents de telles leçons qu'ils sont corrigés pour toujours. Les exemples ne manqueraient pas à notre plume si nous la laissions courir. Oui, nous croyons à un véritable magnétisme, mais non pas à l'orthodoxie de celui qui s'appelle mesmérisme. Nous croyons aux révélations spirituelles, mais non pas à celles qui s'extorquent par les *passes* et par le *bois*. Nous croyons aux communications d'outre-tombe, mais nous tenons toujours pour suspectes celles que l'on se procure en se jouant ou par profanation.

Et ces distinctions, pourtant si élémentaires, sont peut-être celles que nous aurons toujours le plus de peine à faire accepter et comprendre par nos esprits légers.

4. — L'Ange gardien selon la Bible.

Ce que nous avons de mieux à faire est de consulter la Bible et de nous attacher avant tout à ce principe que saint Pierre semble avoir formulé tout exprès pour nos illuminés modernes : « *Jamais la volonté humaine* n'a donné naissance à la moindre prophétie, *nunquam allata est prophetia humana voluntate*[1]. »

Ce principe si net et si positif rapporte donc tout à Dieu ou à ses anges. Et quoi de plus consolant? Ici le bon ange est toujours représenté, d'une part comme un bouclier contre tous les dangers qui nous entourent[2], et de l'autre comme le gage des consolations les plus douces pendant notre triste pèlerinage.

« *Non dormitet qui custodit te*, celui qui te garde ne dormira pas; — *audi eum, qui a dextris est*, écoute celui qui se tient à ta *droite; — observa eum et audi vocem ejus*, observe-le et écoute bien sa voix; — *nec contemnendum putes*, ne va pas le mépriser[3]; — *non declines ad sinistram*, n'écoute pas surtout celui qui se tient à ta *gauche*[4]. »

« Deux anges sont là, dit le cardinal de Cusa, dont le génie savait si bien embrasser tant de sujets, deux anges sont là,

1. *Première Épître* de saint Pierre.
2. *Psaume* XXXIII.
3. *Exode*, ch. XXIII.
4. *Nomb.*, XX, 17. — A-t-on jamais réfléchi à cette assignation constante de la droite et de la gauche, au bien et au mal, à la conservation et au désordre? Rien n'est plus arbitraire, dit-on, et plus facile à déranger! Soit; mais c'est précisément en raison de cet arbitraire et de cette facilité, qu'on demande et comment et pourquoi la droite, étant partout la première place, la place d'honneur, le désordre va toujours, partout et de lui-même, se parquer à la seconde qui est la place méprisée. N'est-il pas évident qu'il y a là tout autant de mystère que dans l'expression *donner à gauche*? « Écoute celui qui est à droite, n'écoute pas celui qui est à gauche!... » La gauche est le côté sinistre, *sinistra*...

D. Martin, dans sa *Religion des Gaulois*, fait remarquer qu'une des recommandations les plus essentielles de cette religion était de se tourner toujours du côté gauche en faisant ses prières. C'est vrai, César nous signale

l'ange qui nous soulève vers le ciel et représente pour nous le Dieu tout-puissant, et celui qui, nous inclinant vers la terre, reçoit toutes ses inspirations du prince des ténèbres [1]. »

« Il faut dire hardiment (*resolute*), dit un grand théologien, que chaque homme a un bon ange et un adversaire désignés, afin qu'ils se trouvent toujours un contre un et deux contre deux [2]. »

Nous reverrons partout la même doctrine chez les païens, non pas qu'il ait été donné primitivement deux anges à l'homme, mais parce qu'en raison de la *possession* chez tous les non baptisés et de l'*expulsion* chez les autres l'homme a besoin d'un gardien qui, dans l'intérêt des premiers, surveille et mitige le despotisme de leur tyran, et dans l'intérêt des seconds empêche *le lion dévorant* de rentrer dans son ancienne demeure.

« Envoyez votre ange contre tous nos ennemis, Seigneur, » — « son ange environnera ceux qui le craignent, *erit in circuitu eorum* [3]; » c'est lui « qui brise *les dents des lions rugissants* qui tournent autour de nous [4]. »

C'est le bon ange qui, dans le terrible *abandon à Satan* des premiers siècles, se retirait un moment et permettait au *lion* de se jeter aussitôt sur le coupable et d'affliger sa chair dans l'intérêt de son âme [5].

cette coutume : *et vos barbaricos ritus, moremque sinistrum*. Mais pourquoi D. Martin, malgré toute sa science, s'épuise-t-il en efforts superflus? Il y avait cependant quelque chose à se rappeler, c'était le : « prends garde à la gauche » de l'Évangile, *non declines ad sinistram*. Les druides n'éprouvaient pas la même peur, voilà tout.

1. *De docta ignorantia*.

2. *Castali*, t. I, p. 626.

3. *Ant.*, Fête de saint Romain.

4. Mais quand, au milieu du vide le plus complet, *ces dents* s'impriment dans votre chair, et, tout en restant invisibles, vous couvrent de morsures très-visibles, comme cela s'est passé chez M. Benezet, on comprend la nécessité d'un bon ange! (Voir, Appendice du 1er Mémoire, § III, 7.)

5. Saint Ambroise ayant jugé à propos de renouveler sur un esclave nommé Stilicon, coupable d'un grand forfait, l'exemple donné par saint Paul

Lorsqu'on est bien persuadé de ces choses, par la foi d'abord, ensuite par l'expérience historique qui nous les montre partout, dans l'obsécration des païens comme dans le maran-hattâ des Hébreux, puis enfin par l'expérience personnelle, omme chez M. Benezet, comme on comprend, comme on bénit cette double garde de l'âme et du corps, confiée *au vigilant armé* dont les grandes ailes nous abritent et nous protégent!

Quel ami, que celui qui nous reste, alors que tous les autres se retirent, comme dit Bossuet, « *avec les années et tous les intérêts!* » quel ami que le seul qui veuille toujours, le seul qui puisse toujours, le seul qui « nous porte dans ses mains pour que nos pieds ne rencontrent pas la pierre [1]; »

Qui « détourne la flèche égarée dans le jour, et la malice rôdant dans les ténèbres [2]; »

Qui note toutes nos bonnes œuvres et jusqu'à nos bons désirs, comme l'ange du jeune Tobie [3];

Qui nous délivre de la fosse aux lions comme Daniel [4], de la prison comme Pierre [5], ou nous apporte la bonne nouvelle comme celui de l'Évangile.

Enfin, quel ami que le seul ami, oui, le seul, hélas! auquel on ne soit jamais forcé de dire adieu, le seul dont la douleur ne se contentera pas de fermer nos paupières, mais dont l'éclat illuminant pour nous jusqu'aux ténèbres inconnues

sur l'incestueux de Corinthe, « le premier mot de l'anathème n'était pas achevé de prononcer, dit Paulin (n° 43), que l'esprit immonde commença à le déchirer (*lacerare*), ce que voyant, nous fûmes tous remplis de frayeur. » Le saint fut aussitôt obligé, comme saint Paul, de remettre à la chaîne le *lion rugissant*. Ce *devovere diris*, ou l'abandon aux *cruels*, devenait quelquefois volontaire et follement sublime, lorsque, comme Curtius par exemple, on se précipitait *pour la patrie* dans le gouffre de ces *cruels*.

1. Ps. des complies du dim.
2. Ibid.
3. Tobie, VI, IX, XXI.
4. Daniel, VI, 27.
5. *Actes*, XII, 4.

continuera de calmer les épouvantes de notre âme en dispersant, après notre mort, les ennemis de notre vie.

Alors encore, quand tout nous aura fait défaut, nous le sentirons auprès de nous plaidant toujours notre cause, nous soutenant pendant nos purifications transitoires et nous introduisant enfin, si nous l'avons mérité, dans l'éternelle demeure de la lumière, du rafraîchissement et de la paix [1].

Dans un de ces musées italiens, où, sous le ciseau du sculpteur comme sous le pinceau des grands peintres, les plus sérieux enseignements se revêtent de grâce et de poésie [2], Fra Angelico nous montre les élus nouvellement introduits au séjour du bonheur, se précipitant au-devant de leurs anges gardiens, et, tendrement enlacés dans leurs bras, se livrant avec eux aux danses les plus gracieuses, pendant que sur le premier plan l'ennemi, furieux d'avoir perdu sa proie, « soustraite comme le passereau aux filets du chasseur [3], » s'éloigne en rugissant « des portes du Seigneur. »

Comme effet moral, peu de sermons nous paraissent égaler ce ravissant tableau, qui résume pour nous toute la doctrine de l'Église sur nos plus grands intérêts psychologiques, associés au dogme du bon ange et à la menace du mauvais.

Oui, nos plus grands et même nos plus prochains intérêts, car s'il est vrai qu'ici bas « le démon ne dorme jamais et que la mort ne soit pas morte [4], » il ne l'est pas moins non plus que pour chacun de nous le jour ne saurait être éloigné où ceux qui auront mérité d'être bien défendus par leurs anges leur deviendront semblables, et contempleront comme eux-mêmes la face de leur père [5].

Pout tout résumer, en un mot, au delà comme en deçà du

1. Luc, XVI, 12.
2. Aux Officii de Florence.
3. *Ps.* CXXIII, 7.
4. *Imitat.*
5. Saint Matth , XVIII, 10.

tombeau, l'ange, bien loin de *compliquer* nos rapports avec Dieu, est le fil télégraphique d'amour et de lumière qui relie notre âme à la Divinité, et transmet à celle-ci, avant pour ainsi dire que nous en ayons la conscience, jusqu'aux moindres battements de nos cœurs et jusqu'aux moindres intentions de notre esprit. Véhicule merveilleux dont rien ne saurait jamais altérer l'éternelle continuité, si notre volonté ne venait pas si souvent la briser.

§ IV

L'Ange gardien expulsé par la science. — Saint Michel et sa fête. — L'Ange gardien est, dit-on, un phénomène subjectif. — M. Reynaud le regrette, et reproche à l'Église de ne pas assez seconder le sentiment populaire à ce sujet. — Contradictions incessantes. — Commencement de réclamation, à l'étranger, en faveur de l'Ange gardien et des Esprits.

Cependant comme il faut être juste envers tout le monde, nous devons nous hâter de reconnaître que la beauté de cette touchante partie de l'angélologie catholique n'a pas échappé a l'auteur de *Ciel et terre*. M. Reynaud, après avoir posé cette question : Y a-t-il des anges? et répondu : « Je l'espère et je veux le croire, » ajoute : « Mais sans m'inscrire en faux contre tant d'autorités qui témoignent en faveur de leurs angélophanies, je pourrais mettre en ligne ici toutes les raisons qui *doivent* nous persuader que les apparitions ne sont *jamais* qu'un phénomène subjectif, c'est-à-dire *psychologique*, prenant naissance dans les âmes *surexcitées*... Toutefois, je dois en convenir, la commémoration des anges gardiens m'a toujours semblé une des plus belles ouvertures que nous ayons vers le ciel... N'oublions pas d'honorer à côté de nos grands hommes les êtres qui, *sans avoir mis le pied dans nos tristes vallées*, donnent maintenant la main à nos frères et *se lèvent* de concert avec eux dans la voie de la béatitude en nous invitant à les suivre. D'ailleurs, s'il n'est pas

impossible que ces êtres sublimes nous aperçoivent *de loin*, il n'est pas impossible non plus qu'ils sachent que nous marchons intentionnellement avec eux... Non, vous dirais-je enfin, je ne *condamne pas absolument* vos fêtes des anges. (Que de bonté !...) Loin de me plaindre que vous ayez fait une trop large part dans votre liturgie à la mémoire des êtres supérieurs, je vous accuserais plutôt de trop de parcimonie à leur égard... Il y a plus d'animation sur ce sujet dans les sentiments populaires, etc.[1] »

M. Reynaud fait ensuite un tableau superbe de saint Michel et de sa fête et reproche à l'Église de rester en arrière, à son égard, des sentiments du peuple.

« Je me garde donc bien, je le répète, dit-il, de rien condamner, mais à condition de ne tenir *toute cette mythologie* que pour un enseignement provisoire dont l'avenir, mieux inspiré par la métaphysique et par le génie national, *fera* sans doute justice et dont, tout en demeurant au fond dans les mêmes principes, nous devons, dès à présent, préparer la réforme... Je vous demanderai seulement encore s'il ne vous semble pas en dehors de toute sagesse, comme de toute mesure, que Dieu aille *déranger* les êtres les plus haut placés dans les magistratures de l'univers, pour des effets auxquels il lui est si facile d'arriver par une simple *détente des ressorts* naturels de l'imagination ?... En ce sens, j'en conviens, l'ange gardien n'est plus pour moi une illusion ; je consens volontiers à le définir en disant qu'il est la pensée particulière que Dieu a eue en vue quand il a créé chacun de nous[2]. »

Qui ne reconnaîtrait encore en ces lignes l'éclectisme que nous signalions tout à l'heure, c'est-à-dire l'alliage des mêmes principes, des mêmes dénégations avec les mêmes affirmations contradictoires ? Ainsi, l'ange gardien est « une des plus

1. *Ciel et terre*, p. 357 à 375.
2. Ibid., p. 381.

belles ouvertures que nous ayons vers le ciel, » *mais* à la condition « qu'il ne quittera pas le paradis... » — La probabilité pour la réalité des anges est *immense,... mais* nous devons bien nous persuader « que c'est de la *mythologie.* » — L'Église est trop parcimonieuse pour les fêtes de ses anges, *mais* ces fêtes « ne pourront subsister bien longtemps. » — « Les anges ne peuvent se déranger, mais *peut-être* leur est-il donné de faire des apparitions et « de s'incarner dans toutes les sphères diverses, y compris la nôtre. » — « Gardez-vous de croire qu'ils se mêlent de nos affaires, *mais* croyez volontiers qu'ils versent sur nos âmes et sur nos destinées de secrètes et incessantes influences. »

Tout cela se retrouve professé par le même interlocuteur dans le petit nombre de pages que nous venons d'indiquer, et vraiment il faudrait qu'un théologien catholique eût l'esprit bien mal fait pour ne pas se contenter de *si belles ouvertures* sur le monde des esprits et des anges, y compris l'ange gardien ; l'éclectisme a cela de bon qu'on est toujours certain de s'entendre avec lui sur une multitude de points, alors même... qu'il paraît... le plus impossible de s'entendre.

Oui, l'éclectisme est partout, il est vrai, mais il est triste de constater que c'est en France qu'il est le plus rationaliste ; ainsi, vous le voyez, de tous nos libres penseurs, M. Reynaud est peut-être le plus spiritualiste ; il a de magnifiques pages sur l'immortalité de l'âme, sur la grandeur des destinées futures et spirituelles de l'humanité ; par exception même il admet la possibilité de l'existence des esprits, mais à l'instant il se hâte de rentrer dans tous les vieux préjugés en reléguant leurs apparitions dans la *mythologie* et chez les âmes *surexcitées*.

Ailleurs, au contraire, et même parmi les étrangers chez lesquels le naturalisme a poussé les racines les plus fortes, il n'est pas rare de rencontrer des exceptions fort nettes et fort complètes. De temps à autre, on surprend leurs philosophes poussant un soupir sur l'insuffisance de leur science et formu-

lant une aspiration vers quelque chose de plus élevé. Les sciences naturelles elles-mêmes ne sont pas à l'abri de cette espèce de contrition et manifestent quelques-uns de ces soupçons que l'on chercherait vainement chez nos savants et chez nos érudits[1].

Ainsi, bien que naturalisé en France, le comte Rœderer était Allemand d'origine, et chez lui, probablement, c'était l'esprit de sa patrie qui lui dictait ces paroles : « Il semblerait que des substances *éminemment subtiles*, et qui sont peut-être hors de la portée de tous nos instruments, se trouvent dans des rapports nouveaux peu connus avec la nature organique, *et peut-être* avec *la nature intelligente*[2]. »

C'était un Anglais, le célèbre chimiste sir Humphry Davy, chez lequel nous lisons cette profession de foi assez originale : « Nous sommes les maîtres de la terre, mais peut-être ne sommes-nous, après tout, que les serviteurs d'êtres qui nous sont inconnus ; la mouche, que notre doigt écrase, ne connaît pas l'homme, et n'a pas la conscience de sa supériorité sur lui. Il peut donc y avoir de même des êtres pensants *près de nous* ou *autour de nous*, que nous ne pouvons ni voir, ni même imaginer. Nous savons peu de chose,... et toutefois j'ai la foi que nous en savons assez pour espérer l'immortalité[3]. »

C'était un Italien et, malgré tous ses écarts, un assez grand penseur que Gioberti; or, voici un des plus beaux passages de sa philosophie : « La philosophie découvre enfin que ce grand monde matériel, tout fini qu'il est, n'est qu'une pure relation de forces incomprises encore et inaccessibles à nos

1. En 1853, un collègue et ami d'Arago nous disait, après avoir lu notre livre : « A la mort d'Arago, vous avez peut-être perdu le seul et le plus grand de vos appuis. — Pourquoi ? lui demandâmes-nous. — Parce qu'il *allait tout droit* à vos idées. » Nous ne savons ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce propos; mais, en nous rappelant son excessive préoccupation de tous les faits magnétiques, ses vertes semonces à ses collègues sur leurs éternelles fins de non-recevoir, etc., etc., ce mot ne nous étonnait pas.

2. *Études de la nature.*

3. *Chimie.*

sens et à notre mode sensible de connaissances ; mais ce mode est le plus infime de tous. Une faculté du premier ordre, c'est-à-dire la raison, nous révèle un tout autre ordre de choses, aussi supérieur à notre propre intellect que l'univers matériel l'est à nos perceptions sensoriales et à notre imagination. Nous voulons parler ici de la méthode ontologique par laquelle Platon et tous les anciens se voyaient amenés à admettre une hiérarchie spirituelle d'intelligences pures et supérieures à l'homme[1]. »

Kant, l'auteur de *Raison pure*, était Prussien et certes le plus *libre* de tous les penseurs connus. Il n'en est pas moins vrai que, subjugué par un de ces faits de *seconde vue*, que nous ne daignons même pas regarder en France, mais dont il avait vérifié l'exactitude, Kant écrivit ces paroles : « On viendra un jour à *démontrer* que l'âme humaine vit dès cette existence en communauté étroite et indissoluble avec les natures immatérielles du monde des esprits; que ce monde agit sur le nôtre et lui communique des impressions profondes dont l'homme n'a pas conscience aussi longtemps que *tout va bien* chez lui[2]. »

Le plus tristement fameux de tous les incroyants de l'Allemagne était sans contredit ce Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus;* un jour cependant, devant une simple somnambule magnétique (la voyante de Prevorst), il sentit toute sa philosophie bouleversée de fond en comble. « A cet appareil surnaturel, dit-il, aussi bien qu'à ces longs entretiens avec des esprits invisibles bienheureux ou réprouvés, IL N'Y AVAIT PAS A EN DOUTER, nous étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que

1. Introduction.
2. *Traum eines Geistersehers*, p. 134.

j'existe. Il me sembla, quand je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. »

Enfin c'est Emerson, l'homme qui passe pour le plus grand philosophe moderne de l'Amérique, et qui, sans être le moins du monde un Spirite, écrivait dès 1841 :

« Je suis d'accord avec vous que certaines sources d'intruitions humaines sont complétement *obstruées* et tellement oubliées, qu'on a perdu jusqu'aux noms qui les désignaient. Que l'immense majorité des hommes, parmi lesquels nous vivons, serait donc singulièrement étonnée si on lui disait qu'il est du devoir de chaque homme d'ouvrir son âme à l'influence de ce monde spirituel qui seul doit gouverner sa vie quotidienne! Je reconnais tout cela, mais en même temps je suppose qu'aucun homme intelligent et honnête ne peut nier qu'il ne soit important pour lui de régler sa vie et sa conduite, de manière à rendre possible et facile ces commerces avec les natures immatérielles. » (*Dialog. Boston.*)

Ainsi donc, la France fera seule exception ; il n'y aura que chez elle que la science officielle et constituée n'aura pu faire entendre une seule voix pour la reconnaissance de ce monde invisible qui domine toute philosophie! Les spiritualistes chrétiens se contentent de gémir sur le rationalisme universel qui nous enveloppe, mais combien peu s'en sera-t-il trouvé qui auront attaché à des faits évidents et surabondamment démontrés le moindre degré de cette importance devant laquelle un Strauss et un Kant *pâlissaient* de stupeur et d'effroi!

Que voulez-vous, le psychologisme panthéistique, ou plutôt la psycholâtrie de MM. Cousin, Renan et Reynaud nous empêche, tout à la fois, et de voir et d'oser voir.

CHAPITRE IV

IMPORTANCE MÉDICALE

DU DOGME DES ESPRITS, ETC.

---

§ I

Exceptions médicales. — Esprits frappeurs et statistiques d'hôpitaux. — Témoignages des vieux maîtres, Ambroise Paré, Sennert, Fernel, etc., etc.

1. — Esprits et médecins modernes.

« Convenez, disions-nous un jour à l'une de nos plus grandes célébrités médicales, qu'au point de vue de l'étiologie[1] rien ne serait plus important qu'une telle constatation. — Non-seulement à celui de l'étiologie, nous répondit l'homme de l'art, mais à tous les autres points de vue médicaux. » Notre professeur parlait très-sincèrement; dans cette large intelligence il y avait place pour toutes les idées, et la nôtre se trouvait tellement bien de ses confidences et de ses *aveux*, que notre entente ne laissait rien à désirer[2].

Au reste, ce n'était pas d'hier que datait chez les médecins vraiment philosophes l'esprit de réaction que nous signalons ici.

1. Étiologie, recherche des causes.

2. Nous voulons parler du Dr G......, directeur d'une feuille médicale du premier ordre.

Au temps de notre propre scepticisme, nous étions toujours scandalisé de trouver dans certains traités classiques, par exemple dans le *Dictionnaire des sciences médicales* (art. Homme), plusieurs phrases qui juraient terriblement avec l'époque et avec l'esprit général de ces soixante volumes.

Qu'on en juge par celle-ci : « Notre siècle, qui se vante d'être si éclairé, montre autant d'horreur pour les esprits qu'autrefois, suivant Aristote, la nature éprouvait d'aversion pour le vide : on ne veut rien reconnaître hors la nature et le néant... On se prive ainsi volontairement des faits les plus merveilleux, des vérités les plus hautes et *les plus incomparables* pour s'attacher à l'incertitude des rapports des sens... »

Et plus loin : « Il le faut bien avouer, la doctrine des anges et des démons est beaucoup trop rejetée de nos jours. »

Ailleurs encore et comme réplique au célèbre article *Démonomanie* publié par Esquirol dans le même livre : « Si l'empire du *démon* semble avoir beaucoup trop perdu de son influence à cause du peu de foi de nos jours, qu'est-ce donc que toute cette thaumaturgie médicale qui, sous le nom de somnambulisme et de magnétisme, succède de nos jours aux sorcelleries, aux vampires, aux revenants, etc.? Ce sont, direz-vous, des folies! mais *quelles attestations plus juridiques, quelles autorités plus sacrées* manquent donc à leur entière confirmation[1]?... »

C'était un collaborateur de Broussais et de Magendie qui ne craignait pas, en 1820, de s'exprimer ainsi sous les yeux et sous la dure férule de tels maîtres!

Quelques années plus tard, le docteur Malattier, dans une thèse soutenue avec le plus brillant éclat devant la Faculté, s'exprimait à son tour, sinon avec autant de franchise, du moins avec autant de sagacité. « Sans admettre comme *irrévocablement* démontrées, disait-il, certaines situations qui sem-

1. Art. Imagination.

blent mettre le sujet soumis à l'influence du magnétisme en rapport avec le *monde invisible*, NOUS SOMMES FORCÉ d'avouer qu'il y a là pour l'esprit de l'homme plus d'un mystère à découvrir... *Nous savons* que cette situation étrange devient chez quelques-uns pour ainsi dire l'état normal, et qu'ils arrivent au point de ne pouvoir plus parler et agir que sous l'action de l'*influence mystérieuse* qui s'est en quelque sorte *emparée* de leur organisation tout entière[1]. »

En Allemagne, c'était bien autre chose, et si les facultés imitaient partout celle de Paris en se cramponnant à la spiritophobie d'Esquirol et tant d'autres, la désertion individuelle et journalière d'un grand nombre de savants distingués ne laissait pas que de faire souvent trembler sur leurs siéges les *pères conscrits* du matérialisme orthodoxe. Hoffmann et de Haen[2], les deux plus grandes autorités médicales du XVIIIe siècle, étaient encore trop voisines pour être oubliées de leurs disciples. Henri Stilling, professeur très-distingué de médecine et de chirurgie à Marbourg et à Heidelberg, n'avait pas craint de mettre au jour, à Francfort (en 1808), *Scènes du royaume des Esprits*, et plus tard, *Théorie de leur connaissance.* Kernier publiait en 1835, à Calsruhe, ses *Possédés des derniers temps;* Eschenmayer son *Apparition du règne le plus ténébreux de la nature, confirmée juridiquement;* Ennemoser, son grand ouvrage magnétique; le docteur Horner, son *Magikon*, etc., etc.

En Italie, vers 1850, les docteurs Vallauri, Forni et Bellingeri, de Turin, rédigeaient un rapport « sur une affection convulsive très-singulière, » qu'ils eurent le courage d'attribuer, après très-mûr et très-savant examen, à sa vraie cause,

1. *De la folie du médecin et de la société.*

2. Hoffmann avait publié une dissertation intitulée : *De la puissance diabolique sur les corps;* et de Haen, médecin de Joseph II, après avoir formellement reconnu la même puissance, dans son *Traité de l'épilepsie*, et dans sa *Raison clinique*, gratifiait de cette même puissance (dans son livre des miracles), le grand exorciste Gassner, par cela seul qu'il était favorable aux Jésuites. (Voir l'Appendice de notre 1er Mémoire.)

c'est-à-dire à une possession démoniaque. Il est inutile d'ajouter que l'association générale des médecins dans les États sardes, sans avoir rien vu et seulement au nom des *vrais principes*, a condamné ce triple rapport, mais nous pouvons dire que nous devons à cette condamnation arbitraire un petit chef-d'œuvre de science, d'érudition et de bon sens, publié (même année) par le docteur Forni sous le titre de : *Monde des Esprits et de son influence sur l'univers phénoménal.* Il serait trop long de donner à nos lecteurs l'analyse de très-intéressants rapports que nous avons là sur notre bureau, et qui nous ont été envoyés, dans ces dernières années, d'Italie, de Suisse, d'Allemagne et même du Brésil. Partout la médecine atteste ces faits, plus inintelligibles que jamais lorsqu'elle les mutile, et plus clairs que le jour dès qu'on les rétablit en leur entier. Depuis tous ces aveux, l'esprit de révolte n'avait cessé de marcher à grands pas, jusqu'au jour où l'avalanche des esprits frappeurs vint élargir indéfiniment le cercle des convertis silencieux. Aux yeux d'un certain nombre de médecins, la question mère du magnétisme s'est trouvée merveilleusement simplifiée; du moment où la *surintelligence* du prétendu *sommeil* physiologique se retrouvait tout aussi profonde dans l'état de *veille* et dans le sapin des tables que chez le somnambule, la situation étrange et anormale de celui-ci était tombée dans le domaine commun. Dès lors, toute cette terrible famille des névropathies mystérieuses venait comme d'elle-même se ranger sous la solution si claire et enfin si manifeste de ce *monde invisible* depuis si longtemps soupçonné.

La pathologie put constater immédiatement, et rien que par la statistique, tout ce qu'il y avait de grave et d'imposant, soit dans une hallucination aussi vaste, si les phénomènes étaient faux, soit, s'ils étaient vrais, dans une simple plaisanterie ou plutôt dans une simple expérience de physique, dont le singulier privilége était d'envoyer immédiatement à Bicêtre plus de victimes qu'aucune des autres causes de folie n'en avait envoyé jusque-là.

Nous effrayerions nos lecteurs si nous dressions le compte exact des victimes, ou si nous prononcions seulement tous les noms célèbres qui ont payé de leur raison, *et même de leur vie*, la simple pose de leurs doigts sur une table fatidique.

Dès la fin de l'année 1853, un journal médical de Zurich exprimait son étonnement de compter dans l'hôpital de la ville, sur un chiffre de deux cents aliénés, plus de cinquante victimes « des tables tournantes et parlantes. »

A Genève, à Munich, à Bruxelles, mêmes révélations, et, comme preuve de la persévérance de l'*atteinte*, nous lisons dans la *Revue médicale*[1] (de Paris) que « la Société de médecine de Gand, dans le dernier relevé de ses aliénés, a compté, sur deux cent cinquante-cinq fous, cinquante-quatre victimes des *esprits frappeurs*. »

L'autre jour encore, on pouvait lire dans un journal hebdomadaire [2] un excellent article d'hygiène dans lequel le docteur Yz... passait en revue toutes les causes qui pouvaient avoir porté, dans ces dernières années, à SOIXANTE MILLE, le nombre de nos aliénés qui ne dépassait pas le chiffre de VINGT MILLE en 1820. « Ce chiffre, disait-il, peut se passer de commentaire. J'aurais beau jeu pour vous faire à ce propos de bien belle morale; j'ai mieux que cela à faire, je crois. EN PREMIÈRE LIGNE, parmi les causes qui font progresser les cas de folie avec une si effrayante rapidité, il y a tout d'abord les expériences du magnétisme, les évocations, les tables tournantes... J'en vois des exemples déplorables et trop fréquents. Fuyez donc, croyez-moi, FUYEZ COMME LE PLUS SÉRIEUX DES DANGERS la frivole satisfaction d'une curiosité que j'oserai qualifier d'impie, sans croire me servir d'une expression trop forte. Vous pouvez vous y trouver tout à coup en présence de FAITS ÉTRANGES auxquels ne résisterait pas, surtout par nos temps de surexcitation nerveuse, ce que vous pouvez possé-

1. *Revue médicale*, 15 octobre 1859.
2. *Messager de la semaine*, 27 juillet 1861.

der de bon sens. J'avais résolu de ne pas faire de morale, mais la statistique médicale QUE J'AI LA SOUS LES YEUX m'oblige à revenir sur cette résolution,... etc. »

Nous ne craignons pas d'en appeler à tous nos aliénistes et de leur demander si parmi les nombreuses causes de maladies mentales énumérées dans leurs ouvrages ils en citeraient beaucoup qui puissent y figurer pour un *cinquième* et souvent pour un *quart*. Nous ne croyons rien exagérer en affirmant qu'il y a dans ce seul chiffre officiel la réfutation la plus complète de toutes leurs dénégations ou dérisions habituelles; ajoutons que lorsque des médecins ont osé recourir comme explication d'un si prodigieux résultat à cette ridicule défaite, « c'est tout simple, car il faut être déjà fou pour s'aviser d'interroger une table, » ces médecins ont fait uniquement de l'étiologie bouffonne sur le plus triste des sujets. Si la table était restée *muette* comme ils le prétendent, il y avait précisément dans ce silence tout ce qu'il fallait *pour guérir la folie* d'un croyant, mais pour la déclarer au contraire chez l'esprit fort et railleur (préoccupé de son triomphe) que s'était-il donc passé, sinon un de ces faits trop *étranges* dont parle le d^r^ Yz...? — « Quand on s'attend, dit-on, à quelque chose d'extraordinaire, on est bien près de l'éprouver. » — Très-bien, mais lorsque bien loin de s'y attendre, et dans la disposition la plus rebelle au contraire, les uns sont pris à leur très-grand étonnement d'une simple convulsion, trop souvent suivie de la folie et de la mort (comme chez Hennequin et sa femme), lorsque les autres se sentent *brûlés par une table de marbre* comme Mme de S..., les autres déchirés et *mordus* comme M. Benezet, les autres fustigés comme M. Ch. d'E...[1], pourquoi, au milieu de tant de blessures si diverses, tenez-vous à ne voir que la blessure cérébrale *toute seule?* Votre explication devient pour tous les autres cas, convenez-en, un pitoyable non-sens.

1. Voir, pour tous ces faits, Appendice compl. du 1er Mém., ch. III.

Veut-on connaître au contraire le procédé occulte? Le voici : « Mets ta main sur sa tête, disait un jour une table à M. de Saulcy, en lui montrant son voisin. » M. de Saulcy ne le fit pas, car il connaissait son conseiller; mais lui demandant plus tard ce qui en serait advenu : « Il serait devenu fou et pour toujours, » lui fut-il répondu [1].

Tiendrait-on à une explication magnétique? Que l'on médite alors sur un frappant récit que nous emprunterons au dernier et très-savant ouvrage de M. des Mousseaux [2]. Il s'agit de suicides conseillés cette fois par l'agent mesmérique : or, comme il y a, selon nous, entre cet agent et celui des tables un lien de parenté aussi étroit que celui qui relie médicalement la folie au suicide, nous avons ici deux analogues parfaits comme effets et comme causes. « Un des effets ordinaires du magnétisme, dit un de ses partisans les plus chauds, est d'inspirer à ceux qui subissent son influence l'impatience et le *dégoût de la vie;* c'est de les pousser au *suicide par une sorte de fatalité*. Ils disent qu'ils seront plus heureux quand leur âme aura quitté leur corps [3]. Et cette maligne influence, reprend M. des Mousseaux, a passé des somnambules aux professeurs. « Heureux, s'écrie le primat du magnétisme dans les Gaules (M. Dupotet), heureux ceux qui meurent d'une mort prompte, *d'une mort que l'Église réprouve!* Tout ce qu'il y a de généreux se tue ou a envie de se tuer [4]. »

Et cette théorie vraiment satanique, M. des Mousseaux la confirme par les terribles révélations d'un brave officier nommé en toutes lettres dans l'*Union magnétique*, révélations dont la philosophie se résume en ces lignes : « Dans mon régiment, alors en garnison à Versailles, s'était formé une société de magnétiseurs à la tête desquels sont les nommés X..., V..., Z..., L... et T...

1. Déclaration de M. de Saulcy.
2. *De la magie au* XIXe *siècle*, p. 300-321.
3. Aubert Gauthier, *Traité pratique du magnétisme*, p. 612.
4. Dupotet, *Enseignement philosophique du magnétisme*, p. 107-119.

« Or Z..., adjudant, vrai militaire, *insouciant et gai*, mais peut-être un peu sévère, est *tout à coup* atteint de *tristesse*. Il dit souffrir; *il ne peut* exprimer ce qu'il éprouve, et *se brûle la cervelle*. Quant à V..., homme d'une activité remarquable, il s'arrête tout à coup, ne veut plus rien faire, dit qu'il souffre, refuse le service et se voit obligé de quitter le corps... T... commet une faute de discipline; dans un de ses accès de tristesse il s'aggrave sa faute et *se fait sauter la cervelle*...

« Pour ma part, continue le capitaine L..., au bout de quatre ans de lutte, je dus aussi quitter le corps et le magnétisme, car plusieurs personnes croyaient que j'étais fou, d'autres que je devenais ivrogne, bien que ces deux choses fussent également incompréhensibles puisque je raisonnais encore et qu'on ne me voyait pas boire. »

Maintenant, que des médecins osent encore traiter de *pures grimaces* et regarder comme *zéro* un élément morbide qui produit de si graves et de si soudaines métamorphoses chez ceux qui s'en moquent ou en espèrent guérison, c'est ce qui dépasse toute compréhension; aussi, quant à nous, nous ne craignons pas de l'affirmer : si beaucoup de ces mêmes médecins, qui nient lorsqu'ils sont réunis, étaient interrogés isolément ou devant quelqu'un dont la discrétion leur inspirât toute confiance, ils répondraient, comme la jurisprudence, qu'en toute chose les fauteurs du conseil doivent être tenus préalablement pour les auteurs du délit.

Le R. P. Ventura nous avait prédit que nos premières conversions se feraient parmi les médecins; il avait deviné juste, car, sans parler encore une fois de toutes les lettres d'adhésion qui nous ont été adressées par un grand nombre d'entre eux, jamais dans nos conversations avec les autres nous n'avons trouvé d'opposition bien décidée à nos propres conclusions. Ils commencent à avoir et trop vu et trop lu. L'opposition à tout prix ne convient plus qu'aux philosophes qui refusent de voir, pour n'avoir pas à secouer un préjugé.

Oui, les médecins ont trop lu et trop vu; ils ont comparé

trop de vieux et trop de nouveaux ouvrages, rapproché trop de faits modernes de ceux qui remplissent toutes les pages de leurs vieux et plus vénérés maîtres, pour ne pas entrevoir au moins quelque chose. En rapprochant, par exemple, les faits de M. le docteur Calmeil des sources qui les lui avaient fournis, ils ont pu voir tout de suite tout ce que les mutilations modernes enlevaient de logique et de sens aux anciennes relations; ils ont pû voir que toute la vie du récit s'échappait avec le coup de ciseau de la critique.

2. — *La foi des anciens maîtres.*

Ainsi, par exemple, lorsqu'on lit dans les écrits modernes que « Fernel et consorts s'étaient *imaginé* avoir eu affaire un jour à un *esprit,* parce qu'un malheureux *névropathisé* balbutiait dans son délire quelques *réminiscences* latines de ses versions de collége, » il est clair que les écrivains modernes déshonorent à plaisir un grand maître et tous les autres avec lui, en les supposant assez neufs pour n'avoir jamais observé les premiers éléments du délire, ou assez sots pour avoir conclu de ces vulgarités au surnaturel le plus formel.

Mais alors, au lieu d'étudier pendant des années comme on le fait, et d'honorer par de belles paroles et de beaux bustes ces pères de la médecine et de la chirurgie française, qu'on brûle donc une bonne fois toutes leurs œuvres, car des médecins assez simples pour s'être laissé abuser à ce point-là ne peuvent plus être écoutés en matière scientifique et qui sait s'il en resterait un seul de toute cette époque qui ne se soit rendu coupable du même forfait?

Jugeons de tous ces grands crimes par ceux de Fernel, l'une des gloires de notre ancienne médecine.

Ce grand homme, après avoir fait montre d'une érudition immense sur « les causes occultes des maladies » et fait comparaître à sa barre toute l'antiquité, aborde au livre II celles dont nous nous occupons.

« Rien de plus difficile, dit-il à Eudoxe, que de distinguer ces divers ordres de causes occultes. Parmi ces causes, les unes sont intrinsèques et nous souillent dès notre naissance, les autres sont extrinsèques et tiennent aux virus étrangers; d'autres nous viennent de l'air atmosphérique, d'autres enfin des démons,... et c'est ce qu'on appelle les maladies *transnaturelles,* c'est-à-dire dont les causes transnaturelles ne cèdent qu'à des remèdes de même nature.

« Ces causes nous les retrouverons, *quand nous le voudrons,* dans les aveux des oracles... Mais MOI J'AI VU, par la force de certaines paroles, des spectres se montrer dans un miroir et exprimer ce que l'on souhaitait ou par des mots ou par des images, de telle sorte que *tous les assistants les percevaient en même temps.* Au milieu de paroles sacrées prononcées par le magicien, on entendait çà et là des mots obscènes et des noms horribles.

« Ne te repens donc pas, Eudoxe, de m'avoir poussé dans cette voie, au bout de laquelle nous trouverons, je n'en doute pas, de *bien précieuses vérités* pour la pratique médicale.

Ces maladies transnaturelles exigent donc un traitement de même nature. Mais ici voici venir une nouvelle distinction: il y a d'abord les remèdes magiques. Ainsi, *j'ai vu* en une nuit une maladie de foie disparaître complétement au moyen d'un papier suspendu au cou du malade, des fièvres et une HÉMORRAGIE GÉNÉRALE arrêtées *subitement* au murmure de quelques paroles : fausses guérisons simulées par les démons pour s'attirer des hommages et qui s'évanouissaient plus tard en laissant revenir le mal plus intense et plus acharné que jamais. Les autres remèdes transnaturels sont les prières, les bonnes œuvres et les exorcismes. »

Et tout de suite Fernel en choisit dans sa *propre* clinique la démonstration expérimentale.

« Un jeune homme d'une bonne famille était atteint, *depuis plusieurs années,* de convulsions intermittentes et terribles, qu'on aurait pu appeler un secouement général de tout le corps, quatre hommes vigoureux pouvaient à peine maintenir le malade. Dix fois par jour il entrait dans cet épouvantable état, pendant lequel toutefois la tête restait parfaitement saine, les sens intacts et la langue tout à fait libre. Sans cela, c'eût été une véritable épilepsie. Les médecins les plus habiles, appelés autour de lui, pensèrent que le point de départ de cette convulsion *épileptiforme* (*finitimam epilepsiæ*), devait se trouver dans l'épine dorsale, d'où l'irradiation fluidique passait dans tous les centres nerveux, à l'exception de ceux qui communiquent avec le cerveau.

Les médecines, les fumigations, les onctions, les emplâtres, les bains, les sudorisations furent employés tour à tour et *pendant des années*, sans amener le moindre bienfait.

« On était à bout de ressources, lorsqu'un beau jour une voix très-singulière, s'exprimant en termes latins et grecs par la bouche de ce jeune homme qui *n'avait jamais su le premier mot* de ces langues, s'avisa de se déclarer l'auteur de tout le mal. Et tout de suite ce *démon* se mit à révéler les *secrets* de tous les assistants et principalement des médecins, les gouaillant de toute la peine qu'il leur avait causée pendant si longtemps et de l'*excellent* effet de toutes leurs *jugulations* pharmaceutiques appliquées à ce malheureux corps. On en vint donc aux remèdes *sacrés*.

Lorsque par exemple on approchait du malade une image de saint Michel, lorsqu'on lisait ou prononçait de saintes paroles, l'intensité des accès doublait et remplissait d'horreur tous les assistants. Cependant, dans les moments de rémission qu'amenait toujours la cessation des prières, le démon se plaignait que l'emploi des cérémonies et des exorcismes le *forcerait à partir*. Il se disait *esprit pur* et n'acceptait pas la qualification de damné. Interrogé sur l'origine et le mode de sa possession, il déclarait avoir été jeté dans ce corps par un individu dont il ne voulait pas dire le nom ; il ajoutait qu'il était entré par les pieds et qu'il sortirait par les pieds au jour fixé pour son départ, qu'il avait beaucoup de retraites différentes en ce même corps et que lorsque le malade était tranquille, cela tenait à ce qu'il *en allait trouver d'autres*. Il nous donnait ensuite tout le détail des perturbations humorales qu'il excitait, des organes principaux qu'il occupait, des lésions qu'il effectuait et des obstructions qu'il amenait dans les veines et dans les nerfs ; puis enfin, de l'innombrable série des maladies diverses causées par ses pareils. »

On comprendra de quel intérêt pouvait être pour des médecins convaincus une clinique professée devant la Faculté par de tels agents pathologiques.

Quant à cette conviction si profonde de Fernel, nous demandons à quelle idée préconçue, à quel préjugé superstitieux il serait possible ici de l'attribuer. Nous demanderons encore si, dans une expertise de ce genre, qui dure plusieurs mois, il peut se glisser la moindre méprise, et enfin, si lorsque, après toutes ces prédictions *grecques* et *latines* faites par un *ignorant*, la guérison arrive au jour fixé, un grand médecin doit

être accusé d'ignorance pour avoir attribué cette délivrance au prophète qui l'avait si bien promise à sa victime.

Ceux de nos médecins modernes que nous signalions tout à l'heure comme étant en bonne voie de conversion ne le penseront pas. Ils commencent même à regarder comme un sacrilége d'avoir déshonoré Fernel et tant d'autres, et même, avant eux, le père et la gloire de la chirurgie française, Ambroise Paré, en présentant ses paroles et ses attestations comme les rêveries d'un imbécile ou d'un fou.

Faites-y bien attention, en effet, il ne s'agit ici ni d'un art en enfance, ni des progrès de la science et de la raison. Non. Quand Ambroise Paré, quand Fernel vous disent : « NOUS AVONS VU, » ou bien encore « l'esprit sortit en disant, » etc.; pour peu que l'on se permette de sourire, on fait de tous ces grands hommes, non pas des *arriérés*, mais des idiots, des fous, ou, ce qui serait bien pis encore, des imposteurs; pas de milieu possible.

Ainsi Paré (voy. ses *Œuvres*, p. 1040), après avoir passé en revue toutes les maladies *simulées* et fait preuve de la plus grande *finesse* en les découvrant, comme de la plus grande fermeté en les livrant à la justice... Paré en arrive aux sorciers, aux enchanteurs, et distingue fort justement ceux qui le sont par pacte, de ceux qui ne le sont que par simple curiosité, par désir de connaître l'avenir, les choses cachées, etc. « *Rien de plus facile à démontrer*, dit-il, moins encore par l'autorité des docteurs et des magistrats, qui jamais n'auraient fait une loi contre une *chimère*, que par l'autorité bien plus grande de l'Ancien et du Nouveau Testament, et même par l'EXPÉRIENCE et la RAISON.

« Ceux qui sont possédés parlent diverses langues inconnues; ils font trembler la terre, tonner, éclairer, venter, déracinent les arbres tant gros et forts soient-ils; ils fascinent les yeux, peuvent faire voir ce qui n'est pas, et TOUT CELA J'ATTESTE L'AVOIR VU FAIRE à un sorcier, en présence du défunt roi Charles IX et autres grands seigneurs.

« ... Quant aux démons, on les entend hurler durant la nuit et faire entendre comme des bruits de chaînes. Ils remuent bancs, tables, livres, argent; *on les voit* se promener par les chambres, ouvrir portes et fenêtres, jeter la vaisselle par terre, casser les pots et les verres, et se livrer à tout le vacarme possible; puis, le lendemain, tout est à sa place, les portes et les fenêtres ne sont même pas ouvertes...

« Tout cela est supernaturel, incompréhensible, passant l'esprit qui ne saurait en rendre raison. MAIS QUAND on ne peut découvrir UNE CAUSE, IL SUFFIT QU'ON EN VOIE LES EFFETS. Il ne se faut donc pas opiniâtrer plus au long, ains confesser la faiblesse de notre esprit... Ce sont encore eux qui entassent au corps des personnes vivantes mille choses étranges, comme des os, des ferrements, des clous, des épines, du fil, des paquets de cheveux, des morceaux de bois, des serpents et autres choses monstrueuses[1]... »

Après Ambroise Paré, on trouve, en se rapprochant de nos jours, les mêmes convictions partagées par des médecins du

1. Cette ingurgitation des objets les plus bizarres était un des phénomènes qui paraissaient le plus inexplicable, et M. le dr Calmeil nous le montre chez presque tous les possédés. De tout temps, il est vrai, on a vu quelques rares jongleurs, à force d'exercice, parvenir à la reproduction de quelque chose de semblable, mais ce serait supposer une complète inintelligence chez nos adversaires, que d'insister sur l'abîme qui sépare le charlatan spécial, qui a fait de ce *tour* l'étude de toute sa vie, du pauvre enfant ou de la pauvre religieuse qui voit, du jour au lendemain, ce phénomène se reproduire autour d'elle, comme en elle, et s'adjoindre aux horribles névroses, aux révélations surintelligentes, et aux mille autres merveilles venues à la suite de l'épidémie; comme tous les autres, ce phénomène déjouait l'analyse la plus sévère, l'examen le plus attentif, la surveillance la plus infatigable. Chez les possédés du moyen âge, comme chez les stigmatisées du Tyrol, affligées de la même épreuve, vainement des médecins se constituaient-ils, pendant plusieurs nuits et plusieurs jours consécutifs, en sentinelles vigilantes pour surprendre l'ingurgitation personnelle, jamais elle n'avait lieu. (Voir, sur ces dernières, le rapport du Dr Dei Cloche, médecin en chef de l'hôpital civil et militaire de Trente, rapport inséré au LXXXIVe tome des *Annales médicales de Milan*, p. 251); et pour les premières, la plupart des grandes épidémies de délire mentionnées par M. le Dr Calmeil dans son livre *De la folie*; voir, en outre, Hoffmann, Forni, etc., etc.

premier ordre, comme Hoffmann, et surtout comme de Haen, ce médecin de la cour de Vienne dont nous parlions tout à l'heure ; le premier dans sa dissertation médico-légale sur « le pouvoir du démon dans la nature, » et le second dans son livre « des miracles, » marchent exactetement, à cet égard, en plein XVIIIe siècle, dans les mêmes voies que Paré et Fernel suivaient à leur époque.

Comme tous ces grands médecins se seraient donc amusés en entendant Bauer définir la prétendue possession « le résultat de la conscience du *moi* sortie hors de sa position ordinaire ! » comme ils riraient de toutes les explications de ces grandes névroses par des... *névroses* !

Il est grandement temps que tout cela s'éclaircisse.

Nous avons dit qu'une école nouvelle et réactionnaire se recrutait en silence, et nous allons voir que certaines discussions officielles permettent de supposer que cette école est dès à présent beaucoup plus nombreuse, même à Paris, qu'on ne serait tenté de le supposer.

§ II

Les deux chorées, discussion toute récente à l'Académie de médecine. — Distinction accordée. — Étiologie en défaut. — Les *knockings* et les *rappings* attribués à la *contraction musculaire des malades*.

1. — *Causes intrinsèques en apparence, ou phénomènes subjectifs.*

Ainsi, par exemple, reportons-nous aux discussions qui avaient lieu à l'Académie de médecine, le 30 août 1859, à propos de la chorée.

Il n'existe peut-être pas de sujet plus favorable que celui-ci à la distinction de nos deux ordres de névrogénésie[1], et nous nous sommes réjoui, pour notre part, de voir une polémique sérieuse s'engager sur cet excellent terrain.

Tout le monde sait que par ce mot *chorée* on entend un en-

1. Production des maladies nerveuses.

semble anormal de gestes ou de démarches, occasionné par une musculation *involontaire* et *désordonnée.*

Mais à côté de cette chorée vulgaire et très-fréquente, vient s'en placer une autre beaucoup plus rare et bien plus extraordinaire, dont la science d'autrefois avait toujours tenu grand compte, jusqu'au moment où le rationalisme médical était venu défendre à la nôtre d'y croire et de s'en occuper.

Si nous ouvrons, à ce mot, le *Dictionnaire des sciences médicales* dont la rédaction remonte aux premières années de la *Restauration*, il nous dira qu'il ne connaît qu'une chorée sous-divisée, il est vrai, en essentielle et secondaire, mais toujours *unique*, tandis que celle qu'on a voulu faire consister en une sorte de danse permanente, celle, en un un mot, qui ne se guérissait qu'au tombeau de *saint Vite* ou de *saint Guy* ne consistait qu'en « jongleries, superstitions et fourberies ridicules, rejetées aujourd'hui par la science, parce que ce n'était là qu'une singerie plus ou moins habile de la *véritable chorée.*»

Cette chorée *singulière* allait donc, il y a quarante ans, rejoindre dans l'exil toutes ces névropathies plus ou moins réintégrées aujourd'hui dans la science et parmi lesquelles on peut compter les possédées de Loudun, de Saint-Médard, les trembleurs des Cévennes, les convulsionnaires, etc., etc.

Mais depuis lors le temps a marché, ou plutôt, comme sur le cadran d'Ézéchias, l'ombre, pour donner avec plus de précision l'heure de la vérité, s'est vue contrainte encore une fois de retourner en arrière, « *recede ut procedas.* »

Force a bien été de remettre à l'étude ces grandes épidémies nerveuses que tant d'autres études nouvelles et de faits particuliers semblaient rappeler tous les jours.

M. le docteur Calmeil s'est donc exécuté généreusement, et, comme on le sait, nous a révélé bien des secrets.

Aussi, dans l'année 1849, la Faculté ayant mis encore une fois au concours l'histoire de cette maladie, le docteur Roth a-t-il pu la résumer l'année suivante dans une monographie remplie d'érudition et d'intérêt.

Puis enfin, comme nous venons de le dire, le 30 août 1859, la question ayant été ramenée à l'Académie de médecine, la discussion n'a pas tardé à s'engager sur la nécessité de la fameuse distinction que, pour notre part, nous réclamions depuis dix ans pour tout cet ordre de maladies, dans le double intérêt médical et religieux.

Chargés de faire un rapport sur la *chorée* en général, MM. Blache et Bouvier ne s'étaient servis que de ce seul mot, chorée. Or, dans la même séance, M. le docteur Trousseau leur reprochait de ne pas avoir employé, parallèlement au mot *chorée*, l'expression de *danse de Saint-Guy*. Il convenait que cette dénomination était absurde, mais, ajoutait-t-il, « vous savez, messieurs, qu'en médecine, celle qui le paraît le plus est *probablement* celle qui l'est le moins ; il fallait donc distinguer la chorée *légitime* et vulgaire *de ces grandes chorées épidémiques* du moyen âge et surtout de cette chorée *saltatoire, étrange,* dans laquelle les mouvements sont MERVEILLEUSEMENT ORDONNÉS ET EXÉCUTÉS. »

M. Trousseau venait de prononcer les mots « *ordonnés* et *exécutés*. »

Mais M. Bouvier, l'un des deux rapporteurs, maintenait son expression générale de *chorée,* en disant que l'*autre* ne ferait qu'ajouter à la confusion et *au bouleversement historique*. Était-ce à dire pour cela qu'il confondait nos deux maladies? « A Dieu ne plaise ! disait-il, dans tous les livres, dans tous les travaux qui ont été publiés depuis deux cents ans sur la chorée, on a donné le même nom à deux affections *très-différentes* que l'on a confondues complétement, savoir : l'ancienne danse de Saint-Guy (traitée de fable par le *Dictionnaire*), sorte d'envie immodérée de sauter et de danser, *fureur dansante,* ou chorémanie endémique des XVIe et XVIIe siècles, et cette chorée vulgaire, la *vraie chorée,* dont il est question aujourd'hui ; appliquer à celle-ci le nom de *danse de Saint Guy* donné primitivement à l'autre serait tout confondre à nouveau. »

« Il est temps de ne plus confondre la chorée simple on *gesticulatoire* avec la grande chorée rhythmique qui en diffère en ce que les mouvements également *irrésistibles* ne sont pas *désordonnés*, mais, au contraire, *parfaitement ordonnés...* »

C'était peut-être la première fois, depuis cent ans, que l'on revenait à cette distinction essentielle.

M. Bouvier rajeunissait tout simplement le conseil de Platon de ne jamais confondre les maladies *naturelles* avec les maladies *envoyées par les dieux*.

— Mais, M. le d[r] Bouvier, dira-t-on, rirait bien tout le premier de celui qui le rangerait parmi les démonologues !

— Nous le savons parfaitement, mais il nous suffit, à nous, de le voir admettre deux maladies en une seule.

Quant au nom qu'il faut donner à l'une d'elles, cherchons-le donc un peu dans les phénomènes qui la dominent. Or, puisque M. Bouvier nous renvoie à l'opuscule de Roth comme à un véritable *chef-d'œuvre d'exactitude et d'érudition*, interrogeons celui-ci, quitte à le compléter par un autre.

Voici d'abord une assez longue dissertation sur la date de la première apparition de la chorée. Nous trancherons facilement plus tard cette difficulté, en prouvant que les danses des *corybantes* grecs n'étaient pas autre chose, et que par conséquent l'acte de naissance de la maladie devient tout à fait inutile à rechercher.

Les premières descriptions que nous en ait laissées le moyen âge lui donnent le nom de danse de *Saint-Vite* ou de *Saint-Guy*, parce que l'on guérissait, avons-nous dit, au tombeau de ce saint (Roth admet cette guérison, p. 18), cette maladie attribuée par les païens à leur ancien dieu Magor.

Au XV[e] siècle, Schenk de Graffenberg nous la montre régnant en Allemagne et attaquant principalement les basses classes. « On voyait, dit-il, les tailleurs, les *cordonniers* saisis d'une terrible *fureur dansante*, s'assembler en certains lieux et, là, se livrer à cet exercice avec une telle violence que, lorsqu'on ne s'y opposait pas de vive force, quelques-uns se bri-

saient la tête contre des pierres, et se précipitaient dans les rivières où ils trouvaient la mort (p. 10). »

Comme la musique les soulageait, l'autorité payait des timbaliers pour les accompagner jusqu'à la fin de l'accès [1].

Félix Plater, cet éminent médecin du XVe siècle dont M. Calmeil fait un magnifique éloge, nous montre « les victimes de cet *horrendus affectus*, restant plusieurs jours sans boire ni manger et, le corps brisé et courbé, *parlant des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, quas non didicerant*, le démon s'exprimant comme par leur bouche » (p. 15).

Il serait fatigant de suivre siècle par siècle toute une série de symptômes à peu près identiques; arrivons tout de suite avec Roth aux temps modernes et retrouvons dans plusieurs cas particuliers les variétés et les complications ordinaires de toutes ces névropathies. Voici d'abord la variété *tournante* (c'était autrefois la plus ordinaire) que Roth compare à l'infatigable rotation d'une *toupie* ou d'une roue tournant avec une incroyable rapidité. Rotation fort difficile lorsqu'elle a lieu sur le *gros orteil*;... à la rotation succède la *grimpade* comme un écureuil le long des murailles, au sommet des arbres, ou plutôt, on a tort de parler d'écureuil, « car jamais écureuil ni équilibriste ne purent se livrer à des mouvements aussi bizarres. »

« Si nous essayions, dit Jahn, de décrire la nature de ces accès, le lecteur croirait que ce sont des imaginations... » (Roth, p. 104.)

Chez d'autres, le somnambulisme intervenait; voici un enfant bien élevé qui, dans cet état, lit avec *ses doigts* le titre des livres qu'il jette ensuite violemment à la tête de celui qui l'interroge;—propos *dégoûtants* tenus par cet enfant *bien élevé*.

1. M. Calmeil (*Folie*, t. II, p. 160) nous les montre courant tout nus, ou *presque* tout nus, et se couronnant de fleurs à la manière des anciens corybantes... Qui est-ce donc qui donnait subitement à tous ces *cordonniers* une leçon d'archéologie si fidèle?... Première preuve que les traditions n'ont pas besoin d'être écrites pour se trouver rajeunies spontanément.

Il appelle constamment *quelqu'un* par quatre noms qui ont le son de noms russes, et applique son oreille à la porte comme pour attendre la réponse (p. 97). — Mêmes colloques chez un autre qui semble se donner des *encouragements* à lui-même. » — A ces colloques succèdent trois et quatre heures d'imitation du cri de tous les animaux, le bêlement de la brebis, les aboiements du chien, etc., le tout avec une perfection de naturel qu'on ne voit jamais sur les tréteaux ou au théâtre. — Au reste, ce n'est pas seulement l'imitation du cri, c'est l'imitation des actes et des habitudes, boire et manger comme chacun d'eux, par exemple, en s'identifiant avec eux et criant : «le mouton veut boire, le mouton veut manger» (p. 101). Puis reprise des *tours de* force dépassant dans leur adresse, dans leur habileté, tous ceux des acrobates. Prédilection (comme à Loudun) pour la TÊTE RENVERSÉE EN ARRIÈRE ET LE BAISER DES TALONS.

« Quelquefois, pendant les accès de musculation irrésistible, la *ventriloquie* se manifeste *involontairement*, au grand étonnement de tous les assistants médecins et laïques, phénomène qui paraît avoir largement contribué dans les temps passés à répandre l'opinion d'une obsession diabolique » (p. 110). Puis enfin, le malade passe sa main sur ses yeux et l'accès est fini. Souvent, il en est quitte pour « un peu de lassitude, » ne comprend rien à l'étonnement général, ne croit pas un mot de tout ce qu'on lui raconte et reprend toutes ses habitudes et tout son caractère ordinaires.

On voit que nous nous rapprochons de nos faits somnambuliques et de nos *ventriloquies* modernes ; avant de voir si nous ne nous en rapprocherons pas bien autrement tout à l'heure, voyons un peu comment on se TIRE JUSQU'ICI de l'explication de pareilles choses.

Nous avons déjà dit qu'*hier* encore on s'en tirait très-facilement, en les *niant tout court*, comme dit Bayle ; nous l'avons prouvé par les dictionnaires de médecine qui en étaient encore *à la jonglerie* il y a vingt ans. On se restreignait à la chorée

de Sydenham, hors de laquelle il n'y avait de salut pour aucun candidat au bonnet de docteur, bien qu'on la déclare aujourd'hui « tout à fait étroite ou insuffisante. »

On s'en tirait en classant les narrateurs et les témoins parmi « les *charlatans magnétistes, les bigots crédules et ignares,* les sots ignobles, les cervelles de vieilles femmes[1]. » On s'en tirait comme la science officielle et collective s'est tirée de la grosse affaire des esprits frappeurs, et tout dernièrement aussi de l'hypnotisme dans lequel, hier encore, elle donnait tête baissée, et qu'elle éconduit en silence aujourd'hui, en raison de ses alliances malsonnantes et suspectes.

Et puisque la grande chorée rentre évidemment dans cette embarrassante lignée, voyons comment on nous l'explique; voyons surtout si MM. Maury et Figuier pourront retrouver ici quelque chose de ce qu'ils appellent, avec tant d'aplomb, « les solutions scientifiques modernes. »

Si nous en croyons M. le docteur Calmeil, la danse des cordonniers et des tailleurs, subitement *arrachés* par l'épidémie à leurs ciseaux et à leurs formes, tient à ce que... « la jeunesse se passionne pour le bal et pour les fêtes[2]. » Singulière chose, cependant, que tous les cordonniers et tailleurs de ce temps-là aient été tous assez jeunes pour que tous leurs « *systèmes nerveux* sensitifs fussent à la fois entraînés vers les fêtes... » « Ils aimaient trop le bal, c'est... etc. »

Et vers quelles fêtes, grand Dieu! fêtes et bals, « dont l'idée vient subitement à dix-neuf d'entre eux, en *traversant un cimetière*[3]. » Du reste, costumes légers, calqués avec une grande fidélité archéologique par ces mêmes cordonniers sur les simples *guirlandes* des Bacchantes et des anciens Galles, voluptés singulières se terminant fort souvent par les fureurs du *suicide* (nous y voilà); à toutes ces singularités ajoutez enfin la

1. *Dictionnaire des scienc. médic.,* art. Imagination.
2. *Folie,* t. II, p. 159.
3. Ibid., p. 160.

plus grande, c'est-à-dire qu'à l'inverse de la chorée ordinaire, dont les *saltations* sont complétement *déréglées*, les danses vraiment chorégraphiques de celles-ci, les ballets composés de tous ces hypocondriaques et frénétiques danseurs, se trouvent parfaitement *ordonnés* et « ne laissent rien à désirer comme habileté de mise en scène. »

On le voit, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a pu faire de l'ordre avec un grand désordre. On eût dit que cette folie délirante des corybantes semblait montée et conduite par un chorégraphe fort savant, de grand sang-froid, parfaitement à son affaire, et sublime organisateur de folies.

Concluons. A la passion dansante, M. Calmeil, peu content de sa théorie, fait succéder comme cause un « *œstre* ou insecte, qui pique et fait sauter ses malades, ou bien encore un virus qu'ils absorbent[1]. »

Comment! un insecte ou un virus s'abattant, tel jour de la semaine et à la même heure, sur tous les *cordonniers !*... une autre semaine, sur tous les tailleurs ; un autre jour enfin, *uniquement sur les jeunes filles*, divisées aussi probablement en blanchisseuses, brodeuses, etc. !...

Nous croyons, pour notre part, et depuis bien longtemps, à l'immensité du cadre entomopathique[2], mais nous avouons ne pas connaître aussi pertinemment l'insecte de chacune des professions indiquées.

Quant au virus, il pourrait puiser à première vue quelque probabilité dans les souvenirs du tarentisme. Mais voici qu'après avoir lu dans la belle *Statistique géographique et médicale* du docteur Boudin les savants articles Tarentisme et Calenture, voici que nous restons persuadé que bien que la fureur rhythmique se déclare quelquefois après la piqûre, cette piqûre, en général, joue un bien léger rôle dans cette manie. « Depuis longtemps, dit à son tour M. Calmeil, la plupart de

1. *Folie*, t. II, p. 160.
2. Résultant de la présence d'un insecte.

ces tristes et prétendus danseurs savent très-bien qu'ils n'ont jamais été mordus ni par scorpions ni par tarentules, qu'il n'y en a pas un sur cent qui ait été vraiment piqué... et que c'est en raison de tout cela que depuis longtemps encore la plupart des manigraphes considèrent le tarentisme comme une pure et véritable monomanie[1]. »

De sorte que, bien loin d'invoquer le tarentisme pour nous expliquer la chorée, nous voici de nouveau forcé de revenir à la chorée pour nous expliquer le tarentisme[2].

Mais, dit-on, l'anatomie pathologique, les vivisections, les expériences cérébro-spinales ont énormément progressé depuis trente ans, du moins on l'assure; interrogeons-les donc un moment. Voici, en effet, bien positivement des *impulsions en avant*, des propulsions *irrésistibles*, des *rétrocessions* continues, des *tournoiements*, des *roulements* à droite et à gauche, des *renversements* complets qui paraissent dus à des perturbations, à des altérations, soit dans la *substance médullaire*, soit dans la *protubérance cérébrale*, soit dans les *corps striés*. Quand nous suivons les expériences de MM. Longet, Magendie, Flourens, Lafargue, etc., nous restons très-volontiers persuadé, nonobstant quelques contradictions, que l'enlèvement du cervelet, par exemple, entraîne une rétroces-

1. M. Calmeil, *Folie*, t. II, p. 168.

2. Nous avons cité l'article *Tarentisme* du Dr Boudin. Il est une autre affection que ce savant médecin rapproche également du tarentisme et de la chorée, c'est le *tigretier* des Abyssiniens. Il emprunte au voyageur Pearce, qui avait passé neuf ans dans ce pays, les documents qui suivent : « C'est le dofter ou prêtre qui se trouve en général chargé de ce traitement; — l'*Évangile de saint Jean*, répété auprès du lit de la malade, détermine toujours chez elle une agitation des plus violentes pendant laquelle elle verse des torrents de larmes *mêlées de sang*. — Lorsque ce moyen ne réussit pas, on recourt au remède du tarentisme, c'est-à-dire à la musique et à la danse forcenée qu'elle produit, et qui ressemble plutôt aux évolutions d'une bête sauvage qu'à celles d'une créature humaine. Quant à la guérison, en voici le pronostic assuré; c'est lorsque la malade consent à articuler son nom, CAR PENDANT TOUTE LA DURÉE DE LEUR MAL, LES MALADES NE RÉPONDENT JAMAIS A LEUR NOM DE CHRÉTIEN. Alors on la ramène à la maison, où le prêtre procède sur elle à un nouveau *baptême*. » (*Géogr. médic.*, t. I, p. 379.)

sion irrésistible, celle des corps striés une propulsion qui ne l'est pas moins, celle des hémisphères cérébraux une immobilité absolue, celle du pont de Varole la précipitation perpendiculaire, etc. Admettons encore une fois que les expérimentations se contredisent sur quelques points, peu importe; il n'en faudra pas moins accorder, en général, le grand principe de la corrélation des mouvements avec l'état physiologique du cerveau.

Par conséquent, dit-on, ces fureurs, ces propulsions et tournoiements choréiques pourraient, et même jusqu'à un certain point *devraient* tenir à ces états maladifs du cerveau!...

Oui, dans la chorée *ordinaire* ces modifications cérébrales existent, et certes il n'est pas ridicule de penser qu'un jour à venir tel ou tel désordre musculaire pourra être attribué à coup sûr à telle ou telle perturbation cervicale. Mais tant que cette perturbation existera, elle ne cessera pas un seul instant de produire mécaniquement, fatalement, les mêmes effets, et l'autopsie sera toujours là pour confirmer le diagnostic des docteurs « qui *triompheront* encore sur cette maladie. »

Mais quelle différence! Dans les autres chorées *anormales* que persistez-vous à nous montrer? Des cerveaux parfaitement sains avant et après l'accès, une santé que de telles folies n'altèrent, en général, qu'à la longue, des danses aussi savamment ordonnées que les impulsions dues à des cerveaux blessés sont désordonnées et sans règle, enfin à l'autopsie, d'autant moins de lésions et de modifications qu'il y a eu plus d'intensité dans les phénomènes; et, dans le fait, s'il y avait eu des lésions capables de produire toutes ces *horreurs* névropathiques dont parle Roth (horrendæ), ces lésions devraient être mille fois plus accusées que celles auxquelles on attribue les pâles *impulsions* résultant des expériences.

Donc, c'est forcément tout autre chose, et le traumatisme[1] ne joue aucune espèce de rôle ici.

1. Blessure.

Mais l'hystérie? mais l'épilepsie? mais la manie convulsive? mais... Mon Dieu! forgeons et entassons autant de mots que nous le voudrons; quand nous aurons enfanté des centaines de dictionnaires, nous en serons toujours au même point et nous n'aurons pas fait un seul pas. Que MM. Figuier et Littré appellent tout cela, s'ils le jugent à propos, des solutions, soit; quand on s'occupe d'*illusions*, une de plus ou de moins ne tire pas à conséquence, et nous ne voudrions pas leur enlever celle qui leur est si chère et surtout si utile. Il y a longtemps, d'ailleurs, que les vieux praticiens, cités par Roth, ont prononcé les noms d'hystérie, d'épilepsie, de nymphomanie épileptiforme. Il y a longtemps qu'ils appliquaient tous les narcotiques et les traitements hygiéniques les plus actuels. Tous avaient commencé par où nous finissons aujourd'hui, et ce n'était que de guerre lasse et devant l'irrécusable présence d'une *surintelligence* qu'ils se rendaient à la vérité. Fernel, rappelons-nous-le, avait abîmé son malade de remèdes pendant trois ans.

Nous sommes donc complétement de l'avis de M. Roth : « Dans l'*état actuel de la science*, dit-il, toute réflexion sur la cause de ces épidémies se réduirait à la répétition fastidieuse des causes BANALES, telles que excitation des fonctions cérébrales, imitations, passions, excès, etc., etc., c'est-à-dire à un VERBIAGE INUTILE[1]. »

Voilà le dernier mot de la science ou plutôt son dernier acte d'humilité.

Quant à nous, nous ne récusons pas tout ce *verbiage*, car dans l'*espèce*, comme on dit à l'école, nous saurons excepter deux expressions qui demandent grâce pour leur justesse toutes les fois qu'on veut bien les prendre un peu plus au sérieux que ne le font leurs auteurs; ce sont celles de théomanie et d'hystéro-démonopathie.

Pressons-les davantage, s'il se peut, et tâchons de décou-

1. Roth, p. 184.

vrir encore dans l'ouvrage de Roth quelque nouvelle justification de leur exactitude.

Car il faut bien en prévenir nos lecteurs, tout en stigmatisant le *verbiage* de ses confrères, ce médecin n'en partage pas moins tous leurs préjugés, et de temps en temps il éprouve avec eux le besoin d'en finir avec ces «exagérations historiques» qu'il appelle les *légendes de la chorée.*

Et voici la première qu'il raconte : « En 1012, sous Henri II, un nommé Othoperthus rappelle qu'en compagnie de dix-huit personnes, dont quinze hommes et trois femmes, s'étant mis à danser dans un cimetière et à chanter des chansons *impies,* ils furent maudits par un prêtre, et ils continuèrent à danser et à chanter ainsi sans interruption. Pendant *une année entière la pluie ne tomba pas sur eux,* et ils ne sentirent ni la chaleur, ni le froid, ni la faim, ni la soif. Leurs vêtements et *leurs chaussures* ne s'usèrent pas, et ils s'enfoncèrent dans la terre d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux hanches. Au bout de l'année, les trois femmes, dont l'une était la fille du prêtre, moururent. Les autres hommes *dormirent* pendant trois jours, et quelques-uns d'entre eux expirèrent plus tard. Ceux qui survécurent avaient des tremblements dans les membres; ET MOI, OTHOPERTHUS, ajoute l'auteur de la narration, JE FUS UN DE CEUX-LA[1]. »

Assurément, voici de la légende s'il en fut jamais.

Comment donc expliquer cette réflexion subséquente de Roth? « Ce document *historique* porte dans tous ses détails un cachet de vérité si évident qu'il serait *téméraire* de le révoquer en doute. » En vérité, il faut que notre auteur plaisante ou qu'il ait obtenu, sur la personne ou sur la véracité de cet Othoperthus, des renseignements qui nous échappent complétement.

Dans tous les cas, nous voici, dès le début, un peu loin

1. Roth, p. 157.

« de cette jeunesse avide d'émotions qui nous fait voler au bal comme à une fête[1]. »

Quant aux grandes épidémies chorisantes du XIVe siècle, qui « duraient *un an*... et qui emportaient en Occident toutes les pratiques RELIGIEUSES DES SUFIS,... colportant en outre avec elles, et comme une peste diabolique, toutes les turpitudes possibles,... » nous sommes tout à fait de l'avis de notre auteur, qui les assimile aux convulsionnaires de Saint-Médard dont ils rappelaient toutes les extravagances. Comme lui, nous en faisons plutôt « des *sectaires* que des malades ; » mais notre logique ne possède pas toute l'élasticité nécessaire pour ranger exceptionnellement, parmi les *jongleries* et les *turlupinades*, une *peste épidémique* qui affecte hommes et femmes à la fois et indistinctement, et les enrôle de force dans une *confrérie* pareille.

Nous ne nous expliquerons jamais, surtout *médicalement*, des monstruosités névropathiques amenant l'importation subite de *dogmes* et de *rites* musulmans chez des chrétiens qui les ignorent.

Mais puisque Roth, dans le milieu de sa brochure, raye arbitrairement de l'histoire pathologique des faits qu'il nous donnait comme parfaitement historiques dans la première partie, cherchons dans la dernière, et voyons si nous n'y trouverons pas quelque nouveau symptôme qui puisse rentrer, plus évidemment encore, dans nos faits magnétiques et spirites.

Voici d'abord Jourdens qui, en 1751 (c'est à peu près l'époque à laquelle la critique moderne fait remonter toute certitude médicale), nous signale une maladie spasmodique affectant cinq personnes de sa clientèle, ainsi que des individus de tout âge. Comme toutes ces personnes *historiques* et *modernes*, au milieu de leurs contorsions particulières, générales et toujours *involontaires*, poussent les mêmes vocifera-

1. Calmeil, *loc. cit.*

tions animales que poussaient les jongleurs légendaires du vieux temps, qu'elles marchent, comme eux, à quatre pattes, se roulent en cercle ou font des centaines de culbutes par-dessus les tables, les bancs et les chaises, et deviennent parfois assez *furieuses* pour que plusieurs hommes aient peine à les contenir, *sans toutefois que leur santé subisse la moindre atteinte en dehors de l'état de crise*,[1]... » nous ne voyons pas trop pourquoi ces névropathes de Jourdens auraient seuls un privilége de véracité qu'on retirerait à ceux de Plater et de Graffenberg.

L'égalité devant la loi civile entraîne celle de la loi médicale.

Voici d'abord les enfants de Goeden qui, en 1818, tombent dans des spasmes hideux, au moment où l'un d'eux signale l'apparition d'un fantôme, en criant : « Le voilà ! » Au moment même de cette vision, ces enfants sont *jetés çà et là* avec une grande rapidité ou *lancés hors* de leur lit, et, bien qu'*à peine en état de marcher*, ils se mettent tout de suite à danser, à sauter, à grimper, à *s'élancer* par les fenêtres dans la cour, etc., etc[2].

Voici tout de suite après les cinquante-sept jeunes filles de la vallée de Tux, en Tyrol, dont la *fureur dansante* dura près d'un an et fut attribuée cette fois par le médecin de l'hôpital de Hall, non plus *à la passion du bal*, mais à l'abstinence *trop sévère* de la danse[3].

Comme au nombre des causes signalées par ce praticien nous voyons figurer encore *le manque de propreté*, nous ne lui en demanderons pas davantage. Évidemment il est par trop naïf.

Mais faisons bien attention, par exemple, à celles que Roth emprunte au docteur Kerner, l'une des gloires de l'Allemagne et l'auteur de cette « Voyante de Prevorst », dont l'étude jetait

1. Roth, p. 162.
2. Ibid., p. 170.
3. Ibid., p. 171.

l'incroyant Strauss dans l'état de terreur signalé plus haut. L'histoire de cette Voyante *magistrale* est connue de beaucoup de monde, mais on ignore, en général, les singuliers débuts de cette affection épidémique, dont elle ne fut, après tout, que l'une des victimes.

Roth ne consacre qu'une page à cette épidémie et nous montre les malades de Neuhutten débutant par une constriction des muscles abdominaux et passant de là aux mêmes *turlupinades* que tous les autres, c'est-à-dire que ces jeunes filles, selon lui, se dressaient sur la tête, faisaient la roue, grimpaient contre les *parois* des murailles comme les chats, prédisaient leurs accès, « après lesquels elles s'éveillaient, comme d'un sommeil magnétique, sans la moindre réminiscence, etc.; » il ajoute : « On ne put s'assurer si la maladie était propagée par la vue ou par l'*imitation*... On ne pouvait non plus en chercher la cause dans l'usage de **FRUITS GATÉS**, de seigle, d'ergot, etc. »

Roth ne dit pas un mot de plus.

De deux choses l'une cependant : ou Kerner est un visionnaire (et alors quelle autorité peut donc avoir son témoignage?), ou c'est le narrateur sincère des milliers de faits spirites déroulés dans son gros livre, faits expérimentés par lui pendant trente ans, et tellement soudés à la maladie de Mme Hauffe (sa voyante), qu'il est absolument impossible de n'y pas voir un long enchaînement de causes et d'effets; et alors comment se permet-on de scinder son témoignage? Pourquoi, par exemple, du moment où l'on se mêle d'étiologie, au lieu de rechercher toujours les prédispositions *internes* de l'individu, ne pas tenir un compte *énorme* de cette particularité si remarquable signalée dès le début, à savoir que cette disposition à percevoir les influences les plus étranges était endémique à Prevorst et commune aux adultes des deux sexes, comme aux enfants, et, bien mieux, comme aux *troupeaux eux-mêmes?* « Souvent, dit Kerner, on voyait les vaches de la montagne entrer subitement dans une agitation qui montait

jusqu'à la fureur, pendant que de leur côté les enfants, saisis de vertige, couraient en toute hâte à la maison, où l'on voyait souvent les *objets matériels, les ustensiles,* se livrer aux mêmes ébats et fuir la main qui voulait les saisir... »

2. — Causes nécessairement extrinsèques, ou phénomènes objectifs.

Attention, Messieurs les médecins, et ne faites pas pour la vérité ce que les objets font pour les mains ; il dépend de vous de la saisir, car elle est là tout entière.

Et puisque vous vous appuyez sur Kerner, ne justifiez pas plus longtemps les sanglants déplaisirs et les longs découragements qui viennent trop souvent interrompre ses récits et qu'il exhale en ces termes :

« ... Mais j'oubliais que tout ceci n'est qu'illusion, raillerie et mensonge, que Frédérique n'était qu'une aventurière et que je ne suis, moi, qu'un imposteur. Peu importe que je l'aie visitée plus de trois mille fois, que, cloué à son chevet, elle ait passé sous mes yeux les trois dernières années de sa malheureuse existence, qu'elle soit morte dans mes bras, que j'aie connu tous ses parents, tous ses amis, toutes ses relations dans ce monde !... peu importe !... Des gens qui ne l'ont jamais ni visitée *ni vue,* des gens qui parlent d'elle comme un aveugle des couleurs, vont crier à l'imposture et au mensonge !... »

Écoutons-le lorsqu'il nous dit :

« Ce qui, chez-elle, dominait toute cette longue série de phénomènes magnétiques, c'était la perception des substances spirituelles ; c'était toujours *par elles qu'elle se voyait et se disait magnétisée ;* et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que son frère les percevait souvent en même temps. Un jour, comme je causais avec lui, il s'interrompit tout à coup en s'écriant : « Silence ! un esprit vient de traverser la chambre pour se rendre chez ma sœur ;...» et, presque au même instant, nous entendions Frédérique qui s'entretenait avec le fantôme. Les personnes qui veillaient dans son appartement avaient ordinairement le sentiment de ces apparitions par des rêves étranges. Chez d'autres, la venue des esprits excitait un malaise général, une suffocation, parfois des tiraillements dans l'épigastre, des tressaillements qui allaient jusqu'à d'effrayantes syncopes. Enfin, la plupart du temps, ces esprits produisaient des *bruits* très-appréciables aux oreilles des personnes qui se trouvaient là

par hasard; c'était d'ordinaire comme de PETITS COUPS SECS frappés sur la muraille, sur les tables ou sur le bois du lit. Tantôt on croyait entendre des pas sur le carreau, tantôt le tâtonnement d'un animal, le bruissement d'une feuille de papier, le roulement d'une boule. Par instants, c'était comme un bruit de sable qu'on tamise ou de cailloux que l'on jette, et tous ces bruits ne laissaient pas que d'être suivis d'effets. Une fois entre autres, ils amenèrent la chute d'une énorme quantité de plâtras... On les entendait dans toute la maison et particulièrement dans ma chambre située au-dessus de celle de la voyante. Tant que durait la rumeur, Frédérique ne voyait rien, l'apparition pour elle ne commençait qu'après sa cessation. *Moi-même,* je me souviens parfaitement d'avoir vu un esprit à la place que Frédérique m'indiquait; je ne dirai pas que j'aurais pu, comme elle, en définir la figure et les moindres traits. C'était plutôt pour moi une forme grise et incertaine, UNE COLONNE [1] VAPOREUSE de la grandeur d'un homme debout au pied du lit de la visionnaire et lui parlant tout bas [2]... »

A toutes ces manifestations de vrais *esprits frappeurs* venaient s'en adjoindre mille autres qui, selon Kerner, en devenaient la preuve mathématique. Ainsi les bouleversements d'ustensiles et de meubles, les objets enlevés des mains des assistants comme par d'autres mains invisibles, tout cela faisait de ces chorées endémiques à Prevorst une sorte de chorée générale qui faisait sauter et danser le salon comme l'étable, et la malade comme la vaisselle.

Nous demandons maintenant, non pas au nom de la science, mais au nom du plus simple bon sens médical, comment, lorsqu'on cite un ouvrage de cette originalité, reposant depuis la première jusqu'à la dernière page sur l'ordre de choses le plus mystérieux, on peut se permettre de résumer tous ces problèmes dans cette unique proposition : « On ne put jamais s'assurer si la maladie de ces enfants s'était propagée par vue et par imitation,... et il ne fut pas possible d'en chercher la cause dans l'usage des FRUITS GATÉS... etc [3]. »

1. Qu'on veuille bien nous dire par quel merveilleux hasard, non-seulement tous ces détails, mais toutes ces expressions se retrouvent dans les dépositions des témoins du presbytère de Cideville. (Voir notre 1er Mém.)
2. Voyante de Prevorst, p. 270 à 300.
3. Roth, p. 174.

Nous demandons comment un médecin philosophe a pu s'y prendre pour dédaigner un phénomène comme celui des *coups*, ou comme celui de la chorée *matérielle*, visible, palpable, objective, des ustensiles et des animaux.

On va nous répondre que c'est alors une illusion ou peut-être encore quelque effet électrique, sans s'inquiéter davantage des révélations et significations *surintelligentes* qui les accompagnaient, mais, en tout cas, il ne saurait être permis de traiter avec une telle négligence une *force* électrique si nouvelle, et voici ce qui va nous justifier :

C'est que dans l'observation LIV nous allons voir apparaître, pour la première fois, non plus seulement dans Kerner, mais dans la science la plus officielle, l'avant-garde de cette armée d'*esprits frappeurs* qui, dix-neuf ans plus tard, allait envahir les deux mondes, en traînant à sa suite les extases, les phénomènes magnétiques et la *ventriloquie*, déjà accusée par le docteur Roth.

Seulement, sous sa plume toujours fidèle au système de la production de la maladie *par le malade*, ce phénomène va se trouver enregistré sous le titre trompeur « d'*imitation* de sons ou bruits inanimés. »

Inde mali labes[1].

OBSERVATION LIV, *empruntée par Roth à un ouvrage allemand.*

« Vers le milieu de janvier 1832, dit M. le docteur Plath (*Heckers Annalen*, 1834, p. 194), on entendit dans le *voisinage* de la malade un *battement* et un *grattement* plus ou moins forts, et à des intervalles différents, absolument comme si l'on avait frappé du doigt sur le bord du lit et comme si l'on avait gratté avec l'ongle sur les planches. Les sons venaient si distinctement des *environs* du lit que l'on ne douta pas qu'ils ne fussent produits par le frottement des pieds et des mains de l'enfant sur la couverture, erreur que fit promptement cesser l'enlèvement de cette couverture. On ne pouvait songer à une illusion de la part des parents de la malade. Celle-ci fut elle-même mise à plusieurs épreuves. Le lit fut transporté à une autre place, défait, examiné

1. « De là toutes les erreurs ».

partout avec soin, sans que les sons se modifiassent en rien lorsqu'on recoucha la malade ; on la transporta sur une chaise à l'extrémité opposée de la chambre, et bientôt après on entendit le battement et le grattement, avec cette seule variation qu'il semblait qu'on grattât ou qu'on frappât le bois de la chaise. Sans la prévenir, on transporta l'enfant dans une autre chambre et dans un autre lit. Le même phénomène se reproduisit bientôt, et dès cet instant, je pus exprimer la conviction que les sons semblaient tenir au *voisinage* immédiat de la malade; qu'ils ne provenaient, en outre, ni de sa bouche, *ni des articulations de ses pieds et de ses mains;* qu'enfin, ils n'étaient pas produits par quelque autre personne, soit à dessein, soit par hasard. Cette conviction fut partagée par beaucoup de médecins estimables et de laïques qui visitèrent la malade.

« Ces bruits commencèrent du 12 au 14 janvier. Ils augmentèrent de violence pendant quelque temps, puis ils diminuèrent et cessèrent peu à peu dans la deuxième quinzaine de mars. Ils se faisaient entendre, et pendant les accès de spasme et dans les intermissions, mais jamais pendant le sommeil. Ils étaient plus forts vers le soir, et *pouvaient évidemment être provoqués par des influences extérieures.* Il suffisait, par exemple, de frapper ou de gratter un corps dur, la RÉPONSE avait lieu immédiatement en un nombre de coups ÉGAL, dans la même mesure et avec la même force. Souvent l'appel d'une personne restait sans écho pendant plusieurs jours, tandis que celui d'une autre obtenait sur-le-champ une réponse. Plus tard, pour provoquer les sons, il suffisait d'en parler ou de fixer le nombre des coups. Chantait-on dans la chambre, ou faisait-on de la musique dans la rue : les SONS MARQUAIENT souvent la MESURE ; la nature des sons eux-mêmes variait. Les jeunes sœurs de la malade prenaient grand plaisir à *provoquer* des battements et des grattements *plus ou moins rapides, plus ou moins sonores,* des rongements, le bruit de la pluie, celui d'une goutte d'eau qui tombe. Un des sons les plus curieux fut l'imitation du bruit d'une scie, mais il ne dura que deux jours.

« Le lieu d'où provenait le bruit était diversement indiqué par les différentes personnes qui étaient assises autour du lit de la malade. La malade parut d'abord *s'inquiéter* de ces sons; elle *s'en plaignait beaucoup* dans les intervalles lucides ; une fois même, elle dit que l'on travaillait sans doute à son cercueil. Cependant, il est hors de doute qu'il était en son pouvoir de *produire les sons à volonté,* puisqu'un jour elle menaça de ces bruits avant qu'ils se fissent entendre.

« Vers la fin de février 1832, dans un moment où les spasmes étaient encore dans toute leur intensité, le battement cessa tout à coup, et

l'on n'entendit plus que le bruit de grattement contre le bois du lit. On enleva toutes les planches qu'on remplaça par une espèce de hamac en grosse toile, et on coucha la malade sur un matelas fort mince, sans couverture. Bientôt le grattement se fit entendre comme si on avait gratté la toile du hamac. Dès ce moment, ce bruit diminua aussi considérablement; il ne se laissa plus provoquer, comme auparavant, au contraire, il était continuel dès qu'une personne du sexe masculin, ne fût-ce que le jeune frère de la malade, enfant de six ans, s'approchait du lit ou le touchait. L'approche ou le contact des personnes de l'autre sexe n'affectait pas la malade. Le bruit était surtout fort lorsqu'on dirigeait le bout des doigts vers le creux de l'estomac, même à quelque distance; si, au contraire, on s'isolait de la malade, en se couvrant, par exemple, la main d'un mouchoir de soie, le bruit cessait à l'instant.

« Un jour qu'on employa un mouchoir de soie en annonçant un mouchoir de coton, le grattement continua.

« Un autre phénomène singulier était raconté : dans un accès de spasme, la malade s'écria plusieurs fois d'une voix anxieuse : « Bernard, Bernard, ne tombe pas! » et peu de temps après, Bernard rentra la figure tout en sang.

« Une autre fois, également pendant un accès de spasme, elle prit tout à coup une broderie placée près d'elle, et, *sans l'examiner,* elle indiqua promptement une place où un léger défaut se trouvait dans le travail.

« Lorsqu'elle croyait ne pas être vue, elle se dressait tout à coup sur son lit avec une rapidité incroyable, et, sautant avec une grande agilité et beaucoup d'assurance sur un ciel de lit assez élevé, s'élançait subitement au milieu de la chambre avec une égale rapidité. Tous ces mouvements s'exécutaient constamment presque sans bruit, tandis que les spasmes continuaient encore dans presque toute leur violence ; et au réveil, la malade était si faible, qu'elle pouvait à peine soulever la main, loin d'être en état de sortir du lit. . . . .
. . . .
. . . . La mère continuait à partager le lit de la malade sans en éprouver une diminution des forces ni aucune incommodité. L'effet, évidemment favorable de ce moyen, donna l'idée, au commencement de l'été de cette année, de faire un essai avec un jeune chien qui fut couché aux pieds de la malade. L'animal maigrit, fut pris de convulsions, et mourut enfin, tandis que l'état de la malade s'améliora sensiblement. Dans l'été, la malade fut envoyée à la campagne où elle séjourna longtemps, et le grand air, joint à des bains de

marc d'eau-de-vie, enleva les derniers restes de la maladie. Aujourd'hui, elle offre l'image d'une parfaite santé. Les bruits ont été considérés comme une ventriloquie. »

OBSERVATION LV, *empruntée par Roth à M. le Dr Marc* [1], *qui réclame la priorité.*

« Il y a 42 ans, dit ce dernier médecin, j'ai eu l'occasion d'observer un fait presque semblable, et il a fait le sujet de ma thèse inaugurale, publiée sous le titre de : *Dissertatio inauguralis medica sistens historiam morbi rarioris spasmodici, cum brevi epicrisi; Erlangæ,* 1792.

« Il s'agissait d'une fille de onze ans, d'une constitution lâche, sujette à des affections vermineuses et muqueuses qu'on avait combattues par une médication conforme à ces circonstances.

« Prise, vers la fin de 1791, de convulsions étranges... Ces convulsions continuèrent depuis la fin de février jusqu'au 14 avril. Mais à cette époque se manifesta un phénomène des PLUS EXTRAORDINAIRES ET BIEN DIFFICILE A EXPLIQUER. Je le rapporterai tel que je l'ai consigné dans ma thèse, afin qu'on puisse mieux juger de sa similitude avec celui que le Dr Plath a fait connaître. »

Nous traduisons ici la thèse latine :

« Ce phénomène consistait en un certain bruit dans les articulations, semblable à celui que font entendre nos rongeurs de muraille, ou toute personne qui gratte avec ses ongles.

« Ces bruits paraissaient passer dans chaque couverture qui était touchée par la malade. Cette couverture alors répondait *avec esprit,* INGENIO, *avec force et caractère*, INDOLE, AC VI, etc., comme les chaises sur lesquelles on plaçait la malade.

« Je n'entrerai dans *aucune explication* (à la bonne heure!) sur cette singulière maladie. Toutefois, je ne suis pas éloigné de lui assigner une origine semblable à celle du cas dont parle le Dr Plath.

« Mon but principal était de confirmer la vérité de l'observation de ce médecin, et je le puis avec d'autant plus d'assurance que non-seulement j'ai rendu les plus célèbres docteurs de l'université témoins du phénomène extraordinaire qui s'est offert à mon observation, mais que je me suis méfié et garanti de toute déception, en faisant mettre la malade dans un état complet de nudité, et en la portant ainsi, au moment où on ne s'y attendait pas, dans son appartement, sans que le bruit du grattement inexplicable ait cessé pour cela de se reproduire. »

1. *Gazette médicale,* t. I et II, n° 46, p. 726 (1834).

Voyons ; analysons à notre tour.

Que M. le docteur Marc se soit arrêté, en 1791, à ces *réponses* fournies AVEC ESPRIT (RESPONDEBAT INGENIO) par des couvertures et par des chaises, qu'il les ait attribuées à sa malade *seule*, malgré les excessives précautions d'isolement auxquelles il paraît s'être livré à son égard, on le comprend encore assez facilement; on était bien loin, à cette époque, des documents et des grandes leçons donnés par les vieux maîtres, et l'on avait encore plus oublié les compliments sardoniques adressés à Fernel par l'*esprit* exorcisé.

Qu'en 1834 encore le docteur Plath n'ait voulu voir qu'un « produit de la maladie » dans cette ventriloquie *inanimée* succédant à tous les faits prodigieux qu'il nous raconte; qu'il n'ait prêté qu'une médiocre attention à ces *réponses* toujours correspondantes à leurs *demandes* comme à la mesure rhythmale battue par les knockings ; qu'il ait persisté à tout attribuer à sa pauvre malade malgré ses dénégations, ses plaintes et ses terreurs, il y a là pour le docteur Plath une faute majeure, mais rémissible encore, de critique et de légèreté.

Plus tard, lorsqu'il a glissé lestement sur *la seconde vue* de sa malade, qui voit *sans pouvoir la voir* « la chute de Bernard, » la faute augmente alors d'autant plus qu'il oublie de rapprocher cette surintelligence merveilleuse de l'incroyable habileté qui, par moments, « jetait *sans bruit* et sans malheur cette pauvre impotente sur le *ciel de son lit.* » Mais enfin nous le répétons, on avait alors perdu tout à fait la mémoire, et le docteur Plath pouvait à peine en croire ses yeux.

Mais que le docteur Roth, si bien renseigné, comme nous l'avons fait voir, si bien disposé à l'égard du docteur Kerner, se soit permis de mutiler ses récits, et à propos des mêmes *coups* et *grattements* de ne tenir aucun compte de ses affirmations *trentenaires*, ceci devient infiniment plus coupable, et à tous les points de vue. Qu'il ne mentionne ni l'épidémie sau-

tante des *animaux* et des objets *matériels*, ni le transport des *bruits* dans les maisons *voisines*, ni la violence momentanée de ces *knockings* qui, BIEN LOIN DE LA MALADE, font tomber *les plâtres* et menacent de faire crouler la maison ; qu'il saute à pieds joints encore sur cette apparition des esprits, *sensible pour tout le monde;* qu'il déchire ainsi les *trois quarts* du livre qu'il admire pour ne s'occuper que du quart insignifiant qui lui permet de renfermer son étude dans celle des influences *vermineuses* et des *fruits gâtés ou pourris* :... on en conviendra, il y a là tout à la fois, non-seulement un défaut complet d'induction médicale, mais, ce qui est bien autrement grave, enlèvement et suppression coupable de tous les éléments fondamentaux d'une vérité du premier ordre.

Par cet oubli, ou plutôt, nous le craignons bien, par cette omission calculée, M. Roth a brisé lui-même ce que M. Bouvier appelle son chef-d'œuvre, et, de fautes en fautes couronnées par une soustraction de pièce, s'est préparé peut-être une condamnation future à quelques *assises médicales*.

Mais quel nom pourrons-nous donner maintenant à l'inexplicable silence de la science officielle qui, discutant ces deux chorées en 1859, oublie ou feint d'oublier que celle du moyen âge venait de reparaître sur la plus vaste échelle et de fatiguer le monde entier, pendant deux ans, de toutes ces réponses divinatrices, apparitions, chorées d'objets inanimés, et surtout percussions incessantes signalées à profusion dans Kerner comme dans Ambroise Paré ?

Comprend-on cette admiration pour la brochure de Roth, et ce silence absolu pour des faits analogues qui venaient de compter peut-être un million d'acteurs, et peut-être deux millions de témoins, pris dans tous les rangs et à tous les degrés intellectuels de la société ?

Pas une voix faisant allusion à ces choses ! En vérité, un pareil silence sur un événement que le docteur Littré appelle lui-même « très-singulier, » et qu'un très-grand esprit persiste à désigner comme « le plus grand événement du siècle, »

un pareil silence a pour nous quelque chose de vraiment stupéfiant... Il ne peut pas tenir à l'homme... Il n'y a que le *démon muet* de l'Évangile qui puisse avoir cadenassé en même temps tant de lèvres d'ordinaire si faciles à ouvrir.

Hélas ! nous nous trompons quand nous disons « pas une voix ! » Dans cette même année 1859, on a vu un chirurgien du premier ordre amener en pleine Académie et lui présenter un anatomiste « *sérieux* » qui, disait-il, était parvenu à reproduire, au moyen de la contraction artificielle et musculaire du long péronier[1], les *knockings* en question. On ne dit pas, il est vrai, si les *rappings*, imitant *bruits et voix de tous les animaux*, étaient dus à la même cause, mais l'anatomiste n'en donnait pas moins, séance tenante, la représentation annoncée, et l'Académie d'applaudir, et le chirurgien (homme d'un mérite supérieur) de raconter sa guérison d'un cas semblable par une *opération*, et tout le monde d'applaudir encore plus et d'appliquer aussitôt avec lui cette découverte à tous les esprits frappeurs des deux mondes, et dès le lendemain tous les journaux d'enregistrer la grande nouvelle et d'ajouter (voyez l'orgueil du triomphe !) « qu'en les dévoilant *aussi complétement*, on a fait encore aux esprits frappeurs plus d'honneur qu'ils n'en méritent. »

... *Et nunc intelligite*, et maintenant comprenez-le bien; puisque, va-t-on nous dire, toutes ces choses tournantes et saltatoires, objet de la brochure en question, offraient souvent le phénomène des *knockings*, elles devaient être dues par conséquent à la même cause, c'est-à-dire à la contraction du long ou du court péronier (car si l'anatomiste accuse le long, le chirurgien accuse le court), et alors voici qu'il va falloir rapporter logiquement à cette *contraction* musculaire, *occasionnée par quelque trouble fonctionnel*, et la *vue à distance*, et la *perception collective* des colonnes *grisâtres*, et la *projection* des

1. Un des muscles de la jambe.

malades sur le *ciel* de leur lit, et le transport des *coups* dans les maisons du voisinage, *dégradées* par leur violence, et enfin nos milliards d'expériences à nous tous qui, pour n'être pas de l'Académie, conservons la prétention de compter cependant pour quelque chose, et qui, si Molière existait, serions certains de l'avoir avec nous.

Comme il se serait amusé, le grand homme, de tous ces *péroniers* des deux mondes se contractant et battant à la même heure, sans qu'aucun de nous ait pu les sentir et les faire taire! Comme il eût bien reconnu dans toutes ces explications impossibles son « voilà ce qui fait que votre fille est muette, » et comme!... Mais s'il est vrai que Molière aurait ri, la science aurait pu rougir et pleurer.

O bon Ambroise Paré! ô savant et consciencieux Fernel! vous tous, graves docteurs dont le docteur Calmeil a fait un si magnifique éloge, vous tous qui n'avez pas craint de confesser les *méprises* spirites dont vous avez été le jouet si longtemps, comme vous auriez bien reconnu là vos ennemis, et comme, du haut de votre grande autorité, vous auriez conjuré vos jeunes et modernes disciples de se méfier de leurs préjugés et des sarcasmes *à priori!* Et si les disciples avaient persévéré dans leur étroite critique et dans leur mépris de l'observation générale, couvrant vos visages de vos deux mains pour en cacher la rougeur, vous seriez allés conjurer le pouvoir de créer immédiatement une chaire de *critique* médicale,... comme les pères de famille, nous l'avons vu, en réclamaient une de leur côté pour la *critique* historique.

3. *Objection de l'action du malade sur les bruits.*

Qu'on nous permette de répéter dans ce volume ce que déjà nous avons indiqué dans un autre.

L'objection tirée de ce que les malades « ont action sur les esprits frappeurs et menacent de les envoyer où bon leur

semble, » devient absolument nulle pour tous ceux qui savent que nos agents finissent par ne *plus faire qu'un avec leurs clients*, et que ces derniers en disposent toutes les fois *qu'ils ne sont pas absents* ou occupés à faire *craquer toutes les maisons du voisinage*. Ainsi on nous objectait, à Cideville[1], que les deux enfants s'amusaient de tous ces bruits, et l'on partait de là pour les en constituer les auteurs... Mais il ne faudrait pas croire que ces espiègleries les fissent toujours *rire*, et lorsque, sur l'un de ces deux enfants déjà violet d'asphyxie, on avait tout juste le temps de couper la ficelle au moyen de laquelle son esprit possesseur avait essayé de l'étrangler, ou bien, lorsque en d'autres circonstances il tombait, à la suite de ces terribles vexations, dans un tel état de syncope que pendant plusieurs heures on pouvait croire à sa mort[2], le *rire* ne durait pas longtemps, on vous l'affirme, et faisait place chez l'enfant à un état de tremblement qui ne le quittait plus de sitôt.

Il en avait été de même encore de la *fameuse Angélique Cottin*, présentée à l'Académie des sciences en 1846. Nous étant permis de rapprocher cette évidente et mystérieuse chorée de toutes celles qui nous occupent, M. Babinet, indigné (il avait fait partie de la malencontreuse commission), M. Babinet, disions-nous, ferma notre livre aussitôt et ne voulut plus en entendre parler... attendu qu'un beau jour, disait-il, l'Académie s'était aperçue que c'était cette jeune fille elle-même qui renversait, d'un *coup de genou*, jusqu'aux plus *lourdes* tables de cuisine chargées de tout leur mobilier ; « et la preuve, ajoutait-il, c'est qu'elle en portait la marque à ce genou. » — Voyez-vous cela ? Ce que c'est cependant que de nommer des astronomes pour juger des questions théo-médicales ! Il est de fait que M. Babinet ne pouvait pas avoir lu dans Keppler ou dans Herschell ce qu'il aurait lu dans tout

1. Voir le Ier Mémoire.
2. Ibid.

dictionnaire de médecine ; à savoir que « la chorée se trahit par une suite de mouvements convulsifs *involontaires*, soit des bras, soit des jambes (y compris le *genou* par conséquent), véritables décharges électriques capables parfois de renverser les objets *les plus lourds*. » Mais, ajoute le *Dictionnaire* de Fabre, parmi ces chorées il en est une TRÈS-SINGULIÈRE, au point de ne plus mériter *précisément* le nom de chorée, c'est celle qui imite les différents cris des animaux, aboie comme le chien, fait entendre des timbres de voix très-bizarres, opère des tours de force extraordinaires, et que M. le Dr Bouillaud appelle très-justement une *folie musculaire*[1].

Si donc M. Babinet avait fait lui-même cette grande découverte (du coup de genou), nous nous garderions bien d'en médire ; mais puisqu'il en *accuse* « un » sceptique octogénaire revêtu, dit-il, de cette *double autorité*, nous nous trouvons tout à notre aise pour lui dire que ce pauvre sceptique a joué là le rôle d'un véritable *La Palisse* scientifique, ou plutôt d'un La Palisse très-ignorant. Il aurait pu dire tout aussi bien, lorsque cette jeune fille était jetée dans le feu par l'agent, « voyez ; la *preuve que c'est bien elle* qui s'y est jetée, c'est qu'elle est toute brûlée et qu'elle en porte les marques. » Il ignorait qu'elle avait cela de commun avec l'enfant lunatique de l'Évangile, « souvent jeté dans le feu par l'esprit possesseur, » dit saint Matthieu.

Mais en semblable matière, celui qui croit être le plus fin est ordinairement le plus trompé, et c'est ici surtout que l'*astronome* de La Fontaine court risque de tomber dans son puits.

Il en est exactement de même des knockings péroniens, parce qu'au lieu de frapper, comme celui de Kerner, à un autre étage ou dans la rue, il plaît un beau jour au frappeur mystérieux de faire *battre un tendon*, et parce qu'*alors, mais seulement alors*, il devient possible au *frappé* de comman-

1. *Dictionnaire* de Fabre, art. Chorée.

der ce battement et de l'envoyer où cela l'amuse (*quand il n'en a pas trop peur*); vite on se hâte de bien établir que le point de départ n'est jamais et ne peut jamais être que *chez* le malade. Le mal est en *lui*, donc il ne peut exister *hors* de lui;... il est *intrinsèque*, donc il ne peut venir du dehors; il lui est *particulier*, donc il ne peut le *communiquer*. Mais alors, que l'on dise donc aussi : « Ce vase vient d'être chargé de fluide électrique, donc ce fluide ne circulait pas alentour et ne lui vient pas de l'extérieur. Le choléra est en nous, donc la cause ne peut exister au dehors. Voyez où l'on irait avec un tel raisonnement ! Il équivaut exactement dans l'ordre matériel à celui des psycholâtres dont nous admirions plus haut l'obstination à bien établir que « toute *inspiration* était une véritable *expiration*,... et que toute assistance *angélique* était un pur effet d'*intuition*. »

Ainsi, pourvu qu'en fait de merveilleux tout se passe toujours en nous, et que rien ne nous arrive de plus haut, on nous accordera autant d'*autothéurgie* et autant d'*autopathie*[1] que nous pourrons le désirer. Toute la difficulté consiste donc pour tous nos incroyants à savoir allier la pénétration actuelle du corps et de l'esprit malade avec l'extériorité habituelle de la cause pathologique.

Mais écoutons une grande leçon :

Un jour, un grand et très-savant médecin déposait dans son testament ces paroles mémorables : « En 1821, dans mon ouvrage sur la physiologie du système nerveux, j'ai hautement professé le matérialisme; mais, *à peine* avais-je mis au jour cet ouvrage, que de nouvelles méditations sur un phénomène bien extraordinaire (le somnambulisme magnétique) ne me permirent plus de douter de l'existence EN NOUS et HORS DE NOUS d'un principe intelligent, tout à fait différent des existences matérielles. Il y a chez moi, à cet égard, une conviction profonde[2]... »

1. Autopathie ou maladie venant de nous-mêmes.
2. Voir, 1er Mém., *Esprits*, t. I, p. 56.

Georget ne s'était pas laissé prendre aux phénomènes apparents, et l'*intéoririté* de circonstance ne lui avait pas donné le change sur l'*extériorité* de la provenance... Voilà de ces *distinctions conciliatrices* que nos vues modernes ne sont plus assez *fines* pour saisir.

Il est vrai que, même à l'Académie de médecine, tout le monde n'a pas l'excellente vue de Georget[1].

§ III

Morzine ou cent possédées dans un village.

Nous ne saurions mieux prouver la portée pathologique de nos manifestations qu'en montrant les proportions qu'elles atteignent lorsqu'on les traite par le sarcasme ou par les prescriptions médicales.

Il ne s'agit plus ici « d'électricités railleuses » et de rappings insignifiants, ou plutôt il s'agit toujours des mêmes agents, qui, plus à l'aise apparemment dans les solitudes des Hautes-Alpes que sur les bords de la Seine, vont s'y déployer cette fois largement. Depuis cinq ans, en effet, chacun de nos touristes alpestres aurait pu facilement étudier, chemin faisant, et d'après nature, non plus seulement des rochers et des cascades, mais tout cet ordre de névroses que la science croit avoir expliqué en l'appelant « chorée-théo-hystérico-démonopathique, » et que nous définissons, nous, avec l'Évangile comme avec les plus grands génies de tous les siècles, par ce mot beaucoup plus simple, « possession démoniaque. »

Ainsi donc, lecteur, lorsque après avoir longé pendant sept à huit lieues les rives méridionales et franco-savoisiennes du Léman, le steamer de Genève vous aura déposé à Thonon, vous pourrez, si vous ne redoutez pas la fatigue, vous engager soit à pied soit à cheval dans la sauvage vallée de la Dranse qui

1. Testament de Georget, daté du 1er mars 1826.

s'ouvre à votre droite; après huit heures d'admiration incessante et d'ascension pénible dans les gorges du *mont Léon* et du *roc infernal*, vous finirez par arriver, mort ou vif, au village de Morzine, l'un des plus beaux, des plus considérables et des plus *civilisés* de toute la Savoie. Là, pour peu qu'il vous reste de forces, vous commencerez par vous rendre au presbytère, et lorsque les premiers soins vous auront été prodigués par le plus vénérable des pasteurs, vous le prierez de vous initier, *sous le manteau d'une cheminée* dont, à cette élévation de 1,800 mètres, vous bénirez le bienfait, au *gros* des phénomènes qui depuis plusieurs années se sont déroulés sous ses yeux. Le lendemain, vous consulterez à son tour le médecin du voisinage qui, sans contredit, les a le plus observés, étudiés et traités. Il est vrai que, choisi par le gouvernement sarde et adjoint à deux collègues comme lui chargés de la première enquête, il a cru devoir se séparer de ces derniers et refuser de signer leurs conclusions, mais c'est, dit-on, parce qu'il a voulu rester fidèle, à sa conscience d'abord, ensuite à toutes les lois de la logique qui l'obligeaient à tenir compte de toutes les circonstances dédaignées ou éliminées par le *bon plaisir* de la doctrine *à priori*.

Ce témoignage d'un praticien qui a vécu au milieu de l'épidémie, qui l'a subie dans sa maison, et n'a jugé qu'*à posteriori* des faits accomplis pendant QUATRE ANS sous ses yeux, nous paraît infiniment PLUS SACRÉ que tous les autres. Il va sans dire que nous comprenons parmi ces derniers ces médecins, d'ailleurs très-respectables, qui, tout munis qu'ils fussent de *firmans* officiels, n'en sont pas moins partis de Turin ou de Paris avec leur *siége tout fait* et avec le principe bien arrêté de n'admettre que les faits *admissibles*, principe inadmissible, avons-nous dit, en bonne philosophie.

Aussi, pendant que ces savants décidés à l'avance, et retombant dans la méprise si bien relevée tout à l'heure à propos des deux chorées, confondront avec les autres cette névrose toute spéciale et se contenteront de nous apprendre que c'est...

une *névrose*, l'expérimentateur de *quatre ans* nous signalera, lui, toutes les anomalies qui précisément empêchent la confusion et caractérisent cette variété.

Il va sans dire encore que toutes les adhésions du public, qui *lit vite* et qui partage le préjugé commun, seront acquises à l'avance à l'opinion officielle qui *ne dit rien;* puisse celle qui dit *beaucoup* ressortir éclatante et complète aux yeux de tout juge attentif et qui n'a pas de parti pris!

N.-B. A ce rapport médical, nous en adjoindrons trois autres, émanés de trois sources respectables et très-diverses : l'une que nous désignerons par l'initiale de M. V... (ou rapport n° 1) ; l'autre par M. *** (ou rapport n° 2). Ce rapport est dû à un laïque très-instruit, très-judicieux, très-sceptique, qui s'est transporté sur les lieux pour juger par lui-même, et qui n'a pas eu besoin d'un diplôme de médecin pour faire une très-bonne enquête et rapporter fidèlement ce qu'il avait vu et entendu. Quant au rapport n° 3, pourquoi ne le dirions-nous pas? c'est celui du vénérable et bon curé de Morzine, condamné de par la science, et exilé de sa paroisse, comme auteur de tout le mal, pour avoir osé obéir à l'Évangile en employant l'exorcisme.

Nous conserverons le caractère typographique ordinaire au rapport médical dont nous donnons la substance, et le caractère plus fin aux trois autres.

Nous y joindrons nos propres réflexions, sous forme de notes.

RAPPORT DU MÉDECIN.

Vers le milieu du mois de mars 1857, plusieurs jeunes filles de dix, onze et douze ans tombent subitement dans un état nerveux très-singulier : dans la crise, comme hors de la crise, elles accusent tel et tel de leur avoir donné sciemment leur maladie, soit en les touchant, soit en leur faisant manger quelque chose. Depuis lors, c'est-à-dire depuis quatre ans, aucune d'elles n'a jamais varié, ni sur le mode d'importation ni sur le nom de celui ou de ceux qu'elles regardent comme coupables.

« Toutes accusent les mêmes personnes, et, séparément interrogées, s'accordent parfaitement sur le jour, le lieu, le mode. Les malades parfaitement guéries conservent les mêmes sentiments et évitent avec soin la rencontre de ces personnes. » (Rapp. n° 3.)

On lit, au contraire, dans le *Journal de Genève* du 21 juillet 1858 :

« Il y a quelques jours, nous trouvant avec M. le comte de Cavour, la conversation vint à tomber sur les possédées de Morzine. Le matin même, M. l'intendant du Chablais en avait entretenu M. le président du conseil des ministres, et comme le phénomène paraissait exciter un assez vif intérêt, nous dûmes nécessairement chercher à nous informer avec exactitude de ce qui s'était passé, etc. »

Et tout de suite le journal débute par une contre-vérité notoire :

« En mars 1857, *à la suite d'une frayeur,* une petite fille de neuf ans tomba dans un état particulier[1]. »

Le 16 mars, le docteur *** est appelé chez les sœurs de charité de Morzine pour visiter une de ces petites filles, qu'il trouve sans connaissance et sans parole... Son premier soin est de prendre des *renseignements* sur le caractère de cet enfant. C'est une des plus laborieuses, des plus pieuses et des plus sages du village; la feinte est donc absolument impossible.

« La plupart de ces jeunes filles appartiennent à des familles fort honnêtes, relativement aisées, et sont d'une vertu et d'une piété exemplaires. Elles sont, en outre, dans le plus parfait état intellectuel. » (Rapp. n° 1).

On soupçonne tour à tour une indigestion, une affection vermineuse, une surexcitation cérébrale : traitement conforme et sans succès.—On reporte la malade chez ses parents, où les mêmes accès se reproduisent. — L'enfant refuse toute espèce de médicaments.

1. Ce qu'il faudrait éviter avant tout, en étiologie médicale, ce serait d'établir un point de départ erroné; or, tout le pays niera la *frayeur*. Qu'on veuille bien se rappeler, au contraire, tout ce que nous avons dit dans notre Ier volume du *Bouquet de fleurs* de Grandier, du *Souffle* Camisard, de la terre de Pâris, etc., et de tous les auxiliaires magnétiques.

Vers le milieu du mois de mai, le même docteur est encore une fois appelé chez les sœurs pour un autre enfant du même âge, offrant les mêmes phénomènes. — La foule entoure la maison et déclare à haute voix que cette seconde maladie est identique, non-seulement à la première, mais encore à celle d'une jeune fille (d'Essert-Romand, paroisse voisine) qui, deux ans auparavant, ne pouvant être guérie par les médecins, avait été conduite et délivrée à Besançon par MM. les grands vicaires, comme elle l'avait prédit. —Alors les crises commencent à devenir effrayantes : chute, syncope, les prunelles roulent dans leurs orbites, les bras sont tendus en l'air comme s'ils voulaient saisir quelque chose ; arrivent ensuite les contorsions, la *rotation* de tout le corps avec une rapidité extraordinaire, la roideur tétanique. — Les malades se relèvent *d'une seule pièce et sans le secours des mains*, qui restent étendues vers le ciel.— Puis enfin, courses à toutes jambes, entremêlées de nouvelles chutes jusqu'au moment où, *passant la main sur leurs yeux*, elles sortent immédiatement de l'état de crise, qui *ne laisse aucune fatigue* et dont elles ne conservent pas le moindre souvenir.

Le docteur et l'abbé F..., vicaire de Morzine, comparent les deux enfants, les interrogent séparément, tâchent de les prendre en défaut, et, redoutant sagement les conséquences de l'*imitation*, défendent toute espèce de communication entre elles.

Malgré ces précautions, au commencement de juin, l'intensité du mal commence à prendre des proportions menaçantes. La première famille comptait déjà quatre malades dont une vigoureuse fille de vingt-cinq ans, et la seconde en comptait trois, sans parler de plusieurs autres qui venaient de se déclarer *aux environs de Morzine*, et sans qu'il y ait eu, en apparence du moins, la moindre communication [1].

1. Était-ce partout le résultat de la fameuse *frayeur?* Le *Journal de Genève* devrait bien nous le dire. Au reste, cette extension hors du territoire de Morzine ne paraît pas s'être maintenue, car nous lisons (rapp. n° 3) : « La maladie n'a jamais franchi les limites de la paroisse, plusieurs malades ont même paru guéris dès qu'ils les franchissaient, et se voyaient repris dès

Vers la moitié du même mois, et pour la première fois, petites et grandes malades commencent à parler pendant leurs accès sur toute espèce de sujets. Leur fureur antireligieuse surtout prend couleur ; elles insultent les prêtres, ne les désignant plus jamais que par les injures de *vieux grisons* et de *char.....;* elles insultent aussi les médecins, dont elles raillent les avis; elles exhalent surtout leur fureur contre la sainte Vierge, dont elles menacent en toute rencontre, et du regard et du geste, les images et les statues ; une fois la crise terminée, au contraire, elles l'invoquent avec amour et témoignent la plus touchante affection aux personnes qu'elles viennent d'accabler de leurs injures.

Une forte et brave fille, âgée de quarante-six ans, ne peut littéralement se confesser; toutes les fois qu'elle entre au tribunal de la pénitence, la crise se déclare immédiatement après le signe de croix, et elle est toujours obligée de sortir sans avoir pu dire un *seul mot*[1].

« Pendant la crise elles perdent toute affection de famille et toute réserve envers leurs parents, déployant envers eux une insolence qui passe toute mesure, surtout chez des jeunes filles si douces et si timides d'ordinaire... Mais le caractère dominant est alors une haine effroyable de Dieu et de tout ce qui s'y rapporte. » (Rapp. n° 1.)

Le rapport n° 2 entre dans certains détails révoltants mais curieux sur la manière dont se trahit cette théophobie.

« Chez elles chaque réponse, chaque question est toujours précédée et suivie des plus horribles blasphèmes. Ainsi, la première enfant que nous visitons est Jeanne P... Elle se jette sur nous avec l'intention de nous frapper, sa mère l'arrête, et elle se précipite alors sur cette dernière en l'appelant vieille char[2]... — Comment, mon enfant, vous si douce

qu'ils y rentraient. » Nous verrons tout à l'heure (App. C, *Sur les Génies épidémiques*) que cette particularité topographique n'est pas rare, sans en être plus facilement explicable.

1. Démon muet de l'Évangile !...

2. Nous voulions supprimer une partie de ces abominables détails, et surtout ces initiales blasphématoires, qui nous révoltaient plus que tout le monde, mais on nous a fait remarquer que par cette suppression la vérité perdrait immédiatement sa couleur.

et si charmante tout à l'heure, traitez-vous ainsi votre mère? — Eh! S. N. de D., ce n'est pas ma mère *à moi,* c'est la mère de cette fille. — Qui es-tu donc, toi qui nous parles, si tu n'es pas la fille? — S. N., un démon. — Depuis quand es-tu en enfer? — Depuis dix ans, S. N. — Comment t'appelles-tu? — Joseph, S. N. — D'où es-tu? — De Tanninge, S. N. — Et pourquoi es-tu en enfer? — Pour avoir assassiné, S. N. — Combien de temps dois-tu donc y rester? — Toujours, S. N. — Mais tu m'as dit tout à l'heure que tu étais un *démon,* maintenant tu te dis un *damné,* c'est un mensonge. — Eh! S. N., ne sais-tu pas, imbécile, que tous les damnés sont des démons [1]? — Et comment oses-tu entrer dans le corps de cette enfant si innocente et si pure? — S. N., cela ne te regarde pas. (Nous cherchons inutilement à obtenir de lui qu'il abandonne cette enfant, et il promet de la laisser tranquille, mais seulement pendant quatre heures.) — Quand la quitteras-tu? — Dans *trois minutes,* S. N.

« Nous prenons nos montres; ici commencent des contorsions affreuses, mais au bout des trois minutes, on dirait une *personne qui dépouille un vêtement,* et la petite fille qui est devant nous est timide, douce et nous regarde d'un air affectueux et candide. — Es-tu fatiguée, chère enfant? — Oh! non, messieurs, dit-elle d'un air étonné; et dans le fait elle ne paraît nullement l'être; son pouls n'annonce pas la moindre trace d'émotion. — Sais-tu bien, ma pauvre enfant, que tu nous as dit des choses affreuses? — Oh! non, messieurs, vous vous trompez, *ce n'est pas moi.* Et il demeure impossible d'éveiller chez elle quelque chose qui ressemble à un souvenir. » (Rapport n° 2 [2].)

Une petite fille de neuf ans disait (ou plutôt l'agent possesseur disait par sa bouche) que le sien était l'âme de tel défunt, mort telle année, tel jour, dans telle commune, et que, si l'on voulait se rendre à sa tombe, on verrait qu'on avait semé dessus *des raves;* CE QUI FUT VÉRIFIÉ ET RECONNU EXACT. Une autre disait au médecin : « Celui qui me possède, c'est celui

1. Nous verrons, au chapitre *Géants,* que, dans la ligne biblique, les *damnés* ou géants (*rephaïm*), sans devenir des démons, en sont regardés comme les compagnons et les collègues.

2. Il y a donc invariablement deux personnes bien distinctes en chaque enfant, et celle qui parle, comme l'a fait remarquer le docteur, parle toujours de la malade à la troisième, et comme d'une troisième personne.

que vous avez laissé mourir et que vous avez soigné de telle et telle manière. » Et alors elle se mettait sur son lit, l'imitant merveilleusement dans son langage, ses gestes, ses manières, et révélait une foule de particularités dont le médecin lui-même reconnaissait l'exactitude. »

« Nous montons ensuite chez Marie Ch..., qui nous accueille avec les blasphèmes ordinaires. — Comme tu nous salues, mon enfant ! — S. N., pourquoi viens-tu me tourmenter? — Quel est ton nom? — *Je suis plus malin que celui d'en bas,* moi, je ne dis pas le mien (elle ne pouvait pas se douter de ce qui venait de se passer plus bas). — D'où es-tu? — Je suis Parisien, S. N. — Où es-tu? — En enfer, S. N. — Pourquoi? — Pour avoir assassiné, S. N. — Des hommes? — Oui, quatre et une fille, S. N. — Parmi les victimes, y en a-t-il eu de sauvées ? — Oui, quatre, parce qu'elles étaient justes ; mais la fille ne l'a pas été, et c'est ce qui me fait le plus de peine, elle est damnée par ma faute. — ... Et toi, tu ne t'es donc pas confessé avant la mort? — Je n'ai pas eu le temps, S. N. — Comment? — Parce qu'on m'a tué à mon tour. — Pendant ta vie, allais-tu à la messe ? — Oui, mais je ne priais pas, S. N. — On propose de dire un *Ave Maria,* la fureur augmente, la fille prend une chaise et veut nous en frapper ; mais, l'*Ave Maria* commencé, elle s'éloigne avec des contorsions. — S. N., dit-elle, le grison en a fait assez de prières, et cependant je suis toujours dans la fille. — Quand en sortiras-tu ? — Pas encore, S. N. — Je vais t'envoyer aux *lieux arides.* — Oh ! non, ne m'envoie pas là, S. N., je souffre moins dans la fille. — Puis ici des scènes indescriptibles auxquelles il est impossible de tenir... Nous passons chez la fille B...; des scènes toutes semblables nous attendaient. Il faudrait un volume pour les rapporter ; mais nous en avions assez, l'effroi nous gagnait.

« A notre retour, nous repassons chez Jeanne, qui vient avec une gentillesse charmante pour toucher la main du curé, mais la crise fait mine de reparaître. — « JE NE VEUX PAS, » dit énergiquement le curé de ***, et la crise disparaît. Il est vrai que les quatre heures de répit n'étaient pas encore écoulées. » (Rapp. n° 2.)

C'est alors que toutes ces personnes, *qui n'avaient jamais su parler français,* se mirent à le parler *parfaitement bien.* Une des petites répondit même en allemand (*sans en savoir le premier mot*) à quelques questions posées dans cette langue par un élève suisse de M. l'abbé F...

« Elles ont donné bien des réponses exactes à des questions qui leur étaient adressées dans des langues complétement inconnues d'elles. Par ex. : M. le curé de F. ayant dit à... : *Exi ab ea, immunde spiritus* [1], la possédée répondit : Pourquoi ne dis-tu pas : *Vade retro, Satanas?* — *Quanto tardius exis, tanto magis supplicium crescit*[2]. — *Rép.* Je le sais bien, S. N., que plus je tarderai et plus je souffrirai, mais cela ne te regarde pas. — *Cede non mihi, sed ministro Christi*[3]. — *Rép.* Ni à l'un ni à l'autre. — Un autre en allemand : — *Wie alt sind Sie*[4]? — *Rép.* Tu ne sauras pas mon âge. — *Quid fecit Redemptor ut salvaret genus humanum*[5]? — *Rép.* Eh! S. N., tu sais bien qu'il est mort sur la croix. » (Rapp. nº 1.)

Le *Journal de Genève* se contente de dire :

« L'une d'elles parla un certain baragouin que personne ne comprenait, mais que l'*on* assura être de l'allemand le plus pur. Le curé lui posa aussi plusieurs questions en latin et parut satisfait de la réponse[6]. »

Ce fut alors que la maladie atteignit son *summum* d'intensité. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, toutes ces malheureuses ne cessèrent d'accuser le nombre et les noms des démons auxquels elles avaient affaire.

... Mais le mois de septembre offrit encore des phénomènes plus saillants que tous les autres.

« Le petit garçon de douze ans dont nous avons parlé se mit à déployer dans ses crises une agilité vraiment merveilleuse. Ainsi nous le vîmes plus d'une fois grimper avec la rapidité d'un écureuil jusqu'au sommet d'un sapin de la plus grande élévation, sans branches et de quatre-vingts centimètres de diamètre; arrivé au sommet, nous le vîmes casser le bout avec ses mains, et, sur ce pivot flexible, *placer sa tête* et, les

1. Sors d'elle esprit immonde.
2. Plus tu tardes, et plus ton supplice augmente.
3. Obéis, non pas à moi, mais au ministre du Christ.
4. Quel âge as-tu?
5. Qu'a fait le Rédempteur pour sauver le genre humain?
6. D'abord il est probable que cet *on* savait suffisamment l'allemand pour avoir été jugé compétent; ensuite, pour le latin, ce n'est plus ici le curé qui interroge, c'est un étranger, et il faudrait qu'il eût été bien difficile pour n'être pas satisfait des réponses.

jambes en l'air, se livrer aux contorsions les plus étranges, puis, glissant par les branches sur un autre sapin distant de deux mètres et demi, en redescendre toujours dans la même position, c'est-à-dire la tête en bas. Quelquefois le sapin sur lequel il s'élançait était bien plus éloigné. Lorsqu'il fit cette expédition pour la première fois, arrivé au sommet, la crise cessa un moment; alors, épouvanté, il se met à pleurer, à pousser des cris affreux, à s'écrier « qu'il était perdu... » Et il l'était en effet si, la crise lui revenant, il n'eût pas retrouvé, grâce à elle, toute son audace et toute son habileté. Je l'ai vu grimper une jambe sur un frêne et une autre jambe sur un autre ;... plusieurs autres fois sur des rochers que nul bipède n'eût osé attaquer; arrivé au milieu, il se couchait et finissait par atteindre l'extrême pointe. »

« Un enfant de douze ans (Joseph T...) grimpait à l'extrême pointe d'un sapin qui a au moins CENT PIEDS, et de là, après être resté longtemps sur la tête et les pieds en l'air, il sautait sur un autre sapin éloigné de plusieurs mètres, du haut duquel il redescendait également la tête en bas. Magdeleine T... est aussi restée fort longtemps ayant un pied sur le sommet d'un sapin et l'autre pied sur un autre peu distant. » (Rapp. n° 1.)

« L'une d'elles, Victorine V..., âgée de dix ans, d'une figure et d'un caractère très-doux, était la plus méchante; non-seulement elle montait et descendait avec une rapidité extrême, mais, quand elle était en haut, elle se balançait et s'élançait d'un sapin sur un autre, comme l'aurait fait un écureuil ou un singe. » (*Journal de Genève*[1].)

Au mois de juin, une de ces filles ayant été conduite à Genève fut prise d'une très-forte crise qu'elle attribua

1. Un autre témoin oculairea vu l'une de ces jeunes filles (nous ne savons si c'est la même) sauter d'un sommet sur un autre; il a mesuré la distance, il a trouvé 8 mètres (24 pieds). Arrivée sur ce second sommet, et la mère se tordant de désespoir au pied de l'arbre, une voix forte sortie de la fille lui cria : « N'aie pas peur, S. N., *je ne peux rien lui faire à ta gueuse de fille,* ça ne m'est pas permis, on va te la rendre... tiens... » Et la fille arrivait comme un paquet de linge aux pieds de sa mère à demi morte de frayeur.

à l'horreur que lui causaient les cloches de Morzine. — Mais vous êtes à quinze lieues, lui dirent quelques ouvriers maçons qui travaillaient auprès d'elle. — Est-ce que je n'entends pas leur S. N. de carillon pour le baptême du fils du docteur *** ? Et elle écumait de rage. C'était exact, on baptisait son fils au même moment à Morzine.

Mêmes fureurs chez toutes, toutes les fois que l'on sonnait l'*Angelus*, qu'elles l'entendissent ou ne l'entendissent pas.

Un des jours de juin, toutes les malades de la première famille tombèrent en crise *à la même seconde*, et en attribuèrent la cause à la messe que le vicaire de M... célébrait pour elles à ce moment à l'autel de Saint-Guérin, de Saint-Jean-d'Aulph. On le leur avait caché avec soin, et la distance était de plus de dix kilomètres. Une autre fois elles s'indignent de ce que le prêtre disant, au même lieu, la messe pour d'autres personnes, s'occupait d'elles-mêmes au *Memento des vivants*. Ce même jour, elles voient un médecin *incroyant* se diriger vers Morzine avec l'intention de les interroger, et JURENT QU'ELLES NE LUI MONTRERONT RIEN ; ce qu'elles firent avec grand soin[1].

La vue à distance dont nous avons déjà cité des exemples se manifestait fort souvent : « Ainsi l'une d'elles, dit notre docteur, annonce aux sœurs qu'elle me voit ordonner des sangsues à la femme d'un médecin de Saint-Jean-d'Aulph qui d'ordinaire était soignée par son mari. Celui-ci se trouvant ce même jour à Thonon, mon assistance était tout à fait anormale et j'ordonnais bien réellement les sangsues. »

1. Et le médecin, sans aucun doute, sera reparti triomphant. En général, à l'incroyance parfaite on ne montre rien du tout; à la semi-incroyance, on montre un demi-merveilleux, tout juste ce qu'il en faut pour naturaliser les éléments acquis. On ne se prodigue qu'à la croyance parfaite; comme dans l'Évangile, mais dans un but tout contraire, on donne beaucoup à celui qui a beaucoup, et on ôte à celui qui a trop peu. Appuyez-vous donc après cela sur les témoignages *négatifs* dont on a si bien dit que, « en bonne philosophie, mille d'entre eux ne sauraient balancer un seul témoignage affirmatif. »

« Une autre fait retrouver, à deux kilomètres du village, une chaîne en fer perdue et cherchée depuis huit ans par tout le monde comme par elle.

« Une troisième annonce à la nièce de la sœur supérieure ce que font ses frères en ce moment. Elle ajoute qu'un jeune militaire de ses parents, au lieu d'être à la *Spezzia*, comme on le croyait, est en ce moment à *Gênes*. Elle dit exactement ce qu'il y fait et pourquoi on l'y a fait revenir.

« Une quatrième déclare qu'elle *respectera* ma femme. — Et pourquoi? lui demande-t-on; est-ce parce qu'elle est la femme d'un médecin? — Non. — Est-ce à cause de son fils aîné? — Non; mais à cause du frère qu'il aura dans quinze jours. — En effet, ma femme accouche d'un garçon au bout des quinze jours [1]. »

Vinrent les exorcismes. Les crises deviennent d'une violence épouvantable dans l'église. Les enfants de dix ans déploient une force supérieure à celle des trois grandes personnes qui les tiennent. On n'entend que des rugissements, surtout au moment de la consécration, de la communion, et lorsque le nom de la sainte Vierge est prononcé.

Le curé est un jour obligé de descendre de chaire, tant ses recommandations de la pratique du chapelet avaient excité de tumulte.

Néanmoins, les exorcismes se poursuivent. Les malades répondent très-catégoriquement aux interrogations latines du curé. Il suffit à celui-ci de passer son étole au cou de l'une des plus jeunes, pour l'enchaîner de force à la table de communion, devant laquelle elle se roulait en criant, la bouche pleine d'écume : — Tu le vois bien, S. N. de calottin, que tu ne pourras pas la guérir!

1. Ce respect des esprits possesseurs pour la femme *enceinte*, respect qu'ils disent tous leur être imposé *d'office*, se retrouve dans tous les procès de sorcellerie et n'est pas un des traits les moins consolants de la surveillance angélique qui plane au-dessus de ces horribles libertés et sait les enchaîner.

« C'est en réalité le curé qui, par ces exorcismes, a causé tout le mal, et le *cause encore,* en entretenant par ces cérémonies, à domicile, un état de frayeur et d'exaltation chez des gens peu éclairés. » (*Journal de Genève,* loc. cit.)

« Cependant elles faiblissent. Une d'elles lui crie : « Ah ! char...., encore trois exorcismes comme celui-ci, et tu me forceras à partir,... je n'y peux plus tenir. » Le curé continue, et, après les trois exorcismes, la malade est prise d'envie de vomir et sa voisine s'écrie : « Ah ! en voilà un dehors, mais moi je ne sortirai pas. » ELLE FUT NÉANMOINS PEU DE TEMPS APRÈS DÉLIVRÉE COMME LES AUTRES, ET REMERCIA LE PASTEUR DU FOND DE L'AME.

« Celles qui ne peuvent se rendre aux exorcismes n'en sont pas moins influencées à la maison, surtout au moment de la bénédiction. »

« Le médecin qui a suivi le plus régulièrement ces enfants nous a déclaré que ce n'était pas une maladie naturelle, guérissable par des moyens humains. Nous n'avons vu, nous a-t-il dit, d'enfant guéri que par les exorcismes. C'est le seul remède. » (Rapp. n° 2.)

« Les choses en étaient là ; la maladie se trouvait calmée par le secours des exorcismes et des prières, plusieurs filles avaient été guéries par ce moyen, et l'on allait continuer lorsque les prêtres *reçurent l'ordre* de tout cesser. Mais au mois de décembre suivant, le nombre ayant considérablement augmenté, et la maladie progressant toujours, au mois de février (1858), M. M..., supérieur des missionnaires de notre diocèse, fut envoyé à Morzine pour examiner les choses. *Après examen,* il leva publiquement dans l'église la prohibition des exorcismes qui recommencèrent aussitôt, ET CETTE FOIS EN GUÉRIRENT UN GRAND NOMBRE, quoiqu'une partie, il est vrai, ne l'ait été que pour trois semaines, un mois, et davantage. Tout marchait donc pour le mieux, lorsque l'AUTORITÉ REVINT A LA CHARGE et défendit encore une fois les exorcismes. Les prêtres obéirent et ne permirent plus que les pèlerinages.

Toutes celles qui se rendirent à Notre-Dame de la Gorge, près du mont Blanc, en éprouvèrent un grand soulagement, et plusieurs même y furent guéries complétement.

« *Depuis l'abandon des exorcismes* néanmoins, et surtout depuis Noël dernier (1860), cette terrible affection *a pris un tel accroissement* parmi les personnes du sexe, mariées ou non (à l'exception toutefois des enfants), *qu'il y a bien peu de familles qui n'en soient atteintes*. Je suis obligé de dire que les crises sont redevenues ce qu'elles étaient dans le principe. Quelques hommes même en ont été atteints ce printemps. »

« Aucun malade n'a pu être guéri par les remèdes ou par les soins des médecins. En vain se rejettent-ils sur ce qu'on n'a pas suivi leurs ordonnances [1], il n'y a que les prières de l'Église et les exorcismes qui aient jamais produit des effets salutaires; IL Y A EU DEPUIS LE PREMIER JOUR (15 MARS 1857) JUSQU'À PRÉSENT (6 OCTOBRE 1860) ENVIRON CENT ET QUELQUES MALADES. Il en reste environ *vingt-cinq*, tant anciens que nouveaux, qui ne sont pas guéris. *Or le plus grand nombre* l'a été subitement, soit par les exorcismes, soit dans les pèlerinages. Il est très-vrai que les exorcismes ont toujours fait souffrir au *commencement* les malades, au point qu'il fallait plusieurs personnes pour les tenir; mais au bout d'une heure, les crises salutaires arrivaient. » (Rapp. n° 3.)

« J'oubliais de dire que les animaux eux-mêmes avaient payé leur tribut à l'épreuve. Dans une grande partie des familles affligées et même dans quelques autres, on vous dira que les animaux ne peuvent manger, que d'autres ne donnent pas de lait, ou que de leur lait on ne saurait faire de beurre. D'autres, dit-on, ne peuvent se tenir sur leurs jambes, maigrissent tout en mangeant beaucoup, ou rongent le bois de leurs râteliers sans vouloir toucher au fourrage. Dans d'autres

1. Nous sommes cependant obligé d'avouer que M. le Dr T..., de Thonon, nous a dit en avoir guéri deux par les moyens ordinaires et les bains froids. Mais ce docteur, homme de mérite et de bien, ne s'est-il pas fait illusion? Quoiqu'il se soit rendu plus d'une fois à Morzine, il nous a paru ignorer complétement tout ce qui se trouve relaté dans ces trois Mémoires, et se renfermer uniquement dans la lettre de ce qu'il appelle *ses auteurs*. C'est précisément là ce qu'il faudrait oublier devant les faits.

maisons, il y avait entre les maîtres et leurs animaux comme une transplantation du mal. Une fille paraissait-elle guérie, les animaux tombaient malades; ceux-ci étaient-ils guéris à leur tour, la première retombait dans son premier état.

« Des bénédictions ont été faites dans ces maisons sur les animaux, dans les granges sur les récoltes, et tout s'améliorait au prorata de leur persistance, ou du moins pendant un certain temps.

« J'ai oublié de parler de l'insensibilité absolue des malades. Elle a été, du reste, constatée par tous les autres médecins. J'affirme qu'un *charbon ardent et dur* est resté longtemps placé sur la main de l'une d'elles, non-seulement sans qu'elle en ressentît la moindre douleur, mais encore sans qu'elle en conservât la moindre trace [1].

« Somme toute, l'élément caractéristique de cette singulière maladie est la haine de Dieu et de tout ce qui s'y rapporte. »

« Le guide de M. de C... fut tellement effrayé de voir Marie C... se débarrasser des étreintes des quatre hommes qui la menaient, qu'il laissa échapper ce cri : « Ah! bon Dieu! » Aussitôt une de ces enfants se précipite sur lui en criant : « Ah! S. N., je m'en vais te le donner ton bon Dieu! » Et le jeune homme de se sauver et d'aller se jeter tout malade sur son lit. » (Rapport n° 2.)

« Et quant à moi, qu'on l'appelle *hystérie, névrose ou convulsion*, comme tous les remèdes employés par nous ont toujours aggravé le mal, je répéterai toujours ce que j'ai dit à tous les médecins de France et de Savoie qui sont venus me consulter : C'est un état tout à fait inexplicable par les lumières de la médecine.

« Cependant de nouvelles plaintes se formulent; on en appelle

1. L'extase cataleptique naturelle offre et explique très-bien l'insensibilité de l'extatique, mais elle n'offre et n'explique jamais l'invulnérabilité; les cautérisations et les moxas laissent parfaitement toutes leurs traces sur la peau des chloroformés. Ici ce n'est plus le malade, c'est le charbon qui se trouve paralysé, et ce prodige est la doublure à l'inverse de cette table de *marbre* qui brûlait Mme de S... (Voir append. du 1er Mém.)

encore à l'autorité du ministre de l'intérieur, qui désigne, au mois de septembre 1860, un médecin aliéniste de Lyon fort distingué, qui se rend ici avec un interne des hôpitaux. Tous deux n'ont voulu reconnaître dans cette affection que des signes naturels d'hystérie. « *Il est vrai encore qu'ils n'ont voulu admettre aucun des faits surnaturels;* cependant j'ai dû remarquer, *puisque je ne les ai pas quittés,* qu'ils avaient peine à se rendre compte de certains symptômes que, certes, ils ne rencontrent pas parmi ceux de l'hystérie; et ce qui me prouve qu'il en était ainsi, c'est qu'après avoir promis que dans peu il y aurait des ordres donnés pour fixer les bases d'un traitement, et qu'on en ferait certainement descendre plusieurs à l'hôpital de Thonon, on n'a encore pris aucune mesure et aucune décision pour tâcher de conjurer un fléau dont l'accroissement quotidien désole notre localité. On s'en est plaint, et il a été répondu que « l'on voulait étudier encore, avant de se prononcer là-dessus. »

« Les médecins de Lyon n'ont paru préoccupés que d'une seule chose : c'est de faire retomber cette maladie sur les prêtres; ils ont répété à satiété qu'il fallait, surtout, empêcher la lecture des *mauvais livres* (ce conseil paraît une mauvaise plaisanterie adressé à de pauvres enfants qui ne cessent de travailler aux champs), ne parler devant elles ni de sortilége, ni de matières religieuses et *qu'il fallait surtout les traiter très-durement,* au lieu de leur parler avec bonté comme on l'avait fait jusque-là. » (Rapp. n° 3.)

« Mais alors, comment faire? On ne peut exiger une inaction complète chez tant de personnes affligées. Entre cette prohibition de tous remèdes spirituels et cet abandon de tous remèdes naturels, il n'était pas étonnant que le charlatanisme trouvât le joint pour passer. D'ailleurs, la médecine elle-même avait prononcé le mot de magnétisme animal. Un médecin très-distingué de la Savoie, avec lequel j'ai eu de fréquentes consultations, tout en maintenant le naturalisme de cette maladie, veut l'expliquer par les forces encore mal connues du magnétisme animal. Si donc une explication naturelle était jamais

possible, ce ne pourrait être que celle-là ; mais qu'est-ce que le magnétisme[1] ?

« Vers la fin du mois de janvier dernier, un individu magnétiseur, dont j'ignore le nom et la patrie, quoiqu'il se dise Français, mais qui venait d'être condamné en Suisse pour exercice illégal de la médecine, arrive à Morzine, se vantant de guérir non-seulement cet ordre de maladies, mais encore toute autre maladie ordinaire, fût-elle incurable. M. le maire, le voyant arriver sans autorisation, exige d'abord qu'il en ait une, et il l'obtient du sous-préfet de Thonon. On ne lui permet cependant de traiter sans surveillance que deux jeunes filles seulement, et le maire reste chargé de faire part du résultat à l'autorité qui avisera. »

« C'est donc en réalité le curé qui a fait tout le mal; il n'y avait là, cependant, que des effets *tout naturels, bien des fois observés* (oui, mais expliqués?...), dépendant d'un ébranlement du système nerveux sur des enfants chez lesquels *la frayeur* (il y tient) et l'imitation avaient exalté l'imagination, et nous ne saurions y voir que des accès d'hystérie et de somnambulisme... Les guérisons produites à l'aide du magnétisme par *M. Lafontaine* en sont les preuves évidentes. » (*Journal de Genève* [2].)

« Ainsi autorisé, notre charlatan magnétiseur commence l'application de son traitement sur une femme mariée et mère de

1. Pauvre médecine ! hier encore traitant de fous ceux qui avaient le malheur de prononcer ce seul mot, aujourd'hui l'accueillant comme un refuge devant certaines folies, elle ne s'aperçoit pas qu'elle se déjuge sans profit, puisque, par cette vraie pétition de principes, elle se contente d'expliquer un état inconnu par le même état inconnu. Autant vaudrait expliquer certains faits magnétiques par les phénomènes de Morzine. Encore une fois, notre docteur a raison : qu'est-ce que le magnétisme ?

2. Il y a longtemps que nous le disons : nous ne sortirons de la spiritophobie que par la spiritomanie la plus intense.

Laissons donc notre médecin nous détailler l'emploi de ce moyen à Morzine; il va sans dire que dans son récit rien n'indique que le magnétiseur dont il parle soit celui dont le *Journal de Genève* vient de prononcer le nom.

famille. Après plusieurs jours de tentatives infructueuses, il déclare qu'il ne peut rien sur elle, *parce qu'elle est enceinte.*

Il forme alors une société de plusieurs jeunes gens auxquels il donne des leçons de magnétisme, pour qu'ils puissent lui venir en aide; mais, comme IL EXIGE D'EUX QU'ILS FASSENT UN SERMENT ET QU'ILS LE SIGNENT DE LEUR PROPRE SANG, qu'à d'autres il présente vers la région du cœur la pointe d'un couteau[1], un de ces individus est pris d'effroi, renonce à cet engagement et vient me le révéler. Les autres sont venus en aide à leur maître ainsi qu'une somnambule qu'il avait formée et qui révélait les moyens de la guérison. Il y a eu, en effet, quelques jeunes filles qui sont devenues somnambules, mais leur guérison ne durait que bien peu de jours, et « leur dernier état devenait pire que le premier[2]. » D'autres ont fait semblant de l'être, pour échapper, ont-elles dit, à cet *enchanteur* qui se vantait auprès d'elles d'avoir fait mourir à Genève un de leurs persécuteurs. Mais cet individu, déclaré mort, est encore vivant à l'heure qu'il est.

« Quant à ce mode de traitement magnétique, le voici, d'après des témoins oculaires : le magnétiseur fait coucher par terre ces malades, les fait tenir, et alors leur *souffle* dans la bouche pendant qu'un de ses élèves souffle sur la tête et un autre sur l'estomac. D'autres fois, il les attache à un morceau de bois sur le plancher de la chambre, leur met un genou sur la poitrine, leur fait boire de l'eau magnétisée, quelquefois même des médecines de sa façon qu'il leur vend fort cher, et c'est ainsi qu'il les magnétise. »

« Le *Journal de Genève* déclare que rien n'est plus naturel que cette maladie, et que le magnétisme la guérit parfaitement. Mais, puisque c'est en développant la lucidité somnambulique et en lui obéissant

1. Qu'on se rappelle tout ce que nous avons dit de ces *pointes* (au ch. de Cideville), et du fer avec lequel Ulysse, dans Virgile, écarte les ombres.

2. Ne serait-ce pas là le cas de ces dieux du paganisme, qui, selon Tertullien, « guérissaient en se retirant ? » il est aisé de faire des miracles, lorsqu'on se conjure soi-même.

qu'on a réussi à Morzine, comment s'explique-t-il que toutes ces lucides aient continué à se dire possédées et à nommer les coupables? Ce ne doit pas être, il nous semble, un médiocre embarras pour ce *Journal* et pour les partisans du magnétisme. »

On comprend que, délaissés par la science, trompés par le charlatanisme, privés des moyens religieux interdits par l'autorité, ces pauvres gens soient tombés dans un état d'exaspération difficile à décrire.

« Nous avons interrogé Pernette B... qui a eu quatre enfants délivrés par les exorcismes ; elle nous disait : « Je verrais tomber le ciel, les montagnes se battre et se renverser, que je serais moins épouvantée que de ce que j'ai vu dans ma maison : MON MARI EN EST MORT DE DOULEUR, et moi j'ai été si malade qu'il a fallu m'administrer les derniers sacrements. » Il est des parents qui ont dépensé plus de 600 francs dans tous les genres de traitement possible... Un malheureux père, le père V..., dans un moment d'impatience a cassé le bras de sa fille. « Tue-la, s'est écrié son esprit possesseur, tue-la donc, nous nous en irons rejoindre notre maître. — Quel est votre maître? — Lucifer. — J'aimerais mieux tuer ma pauvre fille que d'avoir toujours le diable chez moi. » (Rapp. nº 2.)

Il y a eu plusieurs morts par suite de cet état : aussi les populations témoignent-elles un grand mécontentement et demandent-elles toujours qu'on en revienne aux exorcismes ; mais le curé étant comme gardé à vue pour les rendre impossibles, beaucoup de ces braves gens se sont adressés à la justice, et l'on se souviendra longtemps à Thonon du jour où ces pauvres malades sont venues déposer leurs plaintes contre des accusés, qui étaient aussi là pour se défendre. Effrayés de ce qui se passait sous leurs yeux, et peu jaloux de rentrer dans leurs anciens droits, les juges, dit-on, se sont singulièrement hâtés d'acquitter les suspectes, à l'exception d'une seule qui, convaincue d'avoir proféré quelques menaces, a été condamnée, pour ce fait seul, à 400 francs de dommages-intérêts. Mais en vérité, la justice, pas plus que la médecine, ne peut plus faire un seul pas sur ce terrain miné. Logiquement parlant, la menace de « lancer un sort » ne saurait, à l'heure qu'il est, et aux yeux

de nos incroyants, constituer un délit plus grave que celui de ce juron : « Que le diable vous emporte! » or, si les deux imprécations se valent comme effet, on conviendra que les 400 francs d'amende sont un peu lourds.

Voilà où en sont les choses.

Arrêtons-nous ici. Les faits parlent assez d'eux-mêmes.

Médecins qui ne croyez pas aux démons, allez passer, sans préjugé, un mois de suite à Morzine, et vous, médecins qui y croyez, élevez donc généreusement la voix, et, devant de si grandes misères, ne craignez pas de proclamer bien haut l'importance pathologique du dogme des esprits.

N. B. Au moment de mettre sous presse, nous recevons, sous la date du 4 mars 1862, une double confirmation qui nous paraît fort importante. C'est l'attestation par M. le curé de Divonne, et par M. le vicaire de Gex, de tous les faits rapportés ci-dessus. Le premier, parti de chez lui pour Morzine entièrement incrédule, a généreusement *signé* l'expression et les raisons de sa conversion complète; quant au second, son pèlerinage devint l'occasion de l'un des plus remarquables phénomènes. Pendant qu'il prêchait dans l'église de Morzine, son sermon se trouvait répété simultanément et mot pour mot par une des possédées dans une église située à deux kilomètres de distance.

APPENDICE B

CHAPITRE IV.

EXAMEN D'UN AUTRE RAPPORT MÉDICAL SUR MORZINE.

A peine avions nous transcrit ces trois rapports, que nous apprîmes les nouvelles mesures prises par le gouvernement français à l'égard de Morzine. C'était, cette fois, un médecin de Paris (M. le Dr C...) qu'on y expédiait ; le choix était probablement excellent au point de vue médical, mais au point de vue théophilosophique l'était-il également? Voilà ce que nous ignorons; ou plutôt, à quoi bon ce déguisement? Les conclusions verbales formulées par lui sur les lieux et depuis son retour nous font craindre qu'il ne se soit même pas douté un instant du véritable état scientifique de la question. Il paraîtrait ignorer que dans les plus hautes régions médicales, et relativement à *l'occultisme,* un abîme commence à séparer les appréciations toutes récentes de celles qui remontent seulement à quinze ans. Nous ne connaissons pas et personne ne connaît, il est vrai, le rapport de ce médecin, mais encore une fois, d'après ses actes et ses dires, il est très-permis de supposer que fidèle à Esquirol, avant comme après sa mission, il tenait fort peu de compte des aveux, des amendes honorables, des hésitations doctrinales et, à plus forte raison, des conversions médicales très-complètes, opérées depuis vingt ans. S'il en était ainsi, peut-être regretterait-il un jour d'avoir attaché son nom à une œuvre que l'avenir pourrait bien démentir et classer parmi les *œuvres de ténèbres.*

Quoi qu'il en soit, nous sommes fâché que ce rapport n'ait pas paru,

et s'il voit le jour avant la terminaison de ce volume, nous ne le clorons pas sans lui consacrer quelques pages[1].

Provisoirement, sans blâmer ce médecin des mesures d'intimidation et de dispersion qu'il a cru devoir prendre, et qui souvent, en pareil cas, produisent de bons effets, nous regrettons qu'il ait été obligé, comme va nous le révéler un de ses collègues, de les effectuer aussi militairement, et d'avoir ainsi ajouté des désespoirs nouveaux à tous ceux qu'il ne pouvait adoucir. Nous le disons avec bien plus de regret encore, les renseignements les plus récents qui nous arrivent de ce canton, d'Annecy, de Genève, du pays de Vaud, etc., nous parlent de la tranquillité dont on jouit à Morzine aujourd'hui, à peu près comme les Anglais nous parlent de la tranquillité irlandaise, que l'on a fini par obtenir, grâce aux émigrations complètes et à l'embarquement forcé des misères.

On nous mande donc aujourd'hui, 15 avril 1862, que les médicaments prescrits, soit à Morzine, soit dans les hopitaux d'Annecy n'ont produit aucune espèce de soulagement, et qu'on a été obligé de les suspendre *tous, même les pilules de mie de pain.* (Cette phrase vient de l'hopital d'Annecy.)

Nous avons pu nous procurer, par des personnes qui doivent être très-bien informées, la statistique complète des pérégrinations imposées et des casernements particuliers à Annecy, àThonon, à la Roche, à Bonneville, à Châlons, Mâcon, Tournus, Charolles, etc. Partout la même impuissance thérapeutique, si l'on en juge par les exilées qui, rentrées dans leurs foyers, éprouvent les mêmes souffrances et n'offrent, sous le rapport des crises, selon l'expression d'un médecin qu'on ne récusera pas, qu'une amélioration *apparente*.

Nous ne voyons d'exceptions à cette désolante persistance que pour les malades qui, exorcisées en 1858 et 1859 par les PP. capucins de Saint-Maurice en Valais, ne sont pas retombées, et pour celles qui, en 1861, fuyant l'hôpital de Thonon pour recourir au même moyen, mais ne l'ayant employé que d'une manière incomplète, sont rentrées à Morzine guéries pour quelques mois.

A part cela, la maladie est toujours là, le virus spirituel ou matériel, comme on voudra l'appeler, l'agent insolite et perturbateur n'est pas expulsé et se cache toujours dans les profondeurs de tous ces appareils nerveux dont il s'est emparé..

C'est beaucoup, sans doute, d'avoir calmé ses manifestations par l'*intimidation,* mais à quel prix ? Persécution et renvoi d'un pasteur

1. Dans ce dernier cas, nous les indiquerions à la table.

aussi vénéré qu'adoré, emploi constant et déploiement de la force militaire, exil et séparations forcées de toutes ces familles, injonctions aux prêtres, aux autorités, au conseil municipal, au médecin lui-même, de penser, de parler et d'agir contre leur propre conviction, et dans le sens d'un *lieu commun* médical qui, déjà fort ébranlé, n'existera peut-être plus dans vingt ans! Nous ne croyons pas que, dans les siècles d'esclavage, l'injonction, par la force publique, de professer sous peine d'interdit une opinion dictée, ait jamais été plus tyranniquement formulée [1].

Ne pouvant juger le rapport officiel qui n'est pas encore publié et ne le sera peut-être jamais, nous allons le préjuger par celui de l'admirateur et collègue de M. le Dr C..., M. le Dr Chiara. Ce dernier, rapport extrait de la *Gazette médicale* de Lyon, a paru sous le titre de « *Les Diables de Morzine en* 1851, ou *Les Nouvelles Possédées.* »

Il suffira de consacrer quelques lignes aux principes, dénégations, aveux de ce médecin et aux conclusions qu'il en tire.

Grand admirateur de M. le Dr C..., il partage tous ses principes, et comme ces principes sont montés en chemin de fer avec lui à son départ de Lyon, il ne s'est même pas donné la peine de les réviser à Morzine. Ce sont eux qui l'ont guidé dans toute son enquête, dans le choix des faits à voir, des récits à admettre et des causes à chercher.

« La *possession* diabolique, dit-il, enfantée autrefois par l'ignorance et la superstition [2], n'est plus aujourd'hui qu'un fait NATUREL que la science *a dégagé* des nuages qui l'enveloppaient... Cette croyance ridicule a fait place à une incrédulité aussi générale que légitime. » (Pag. 5.)

« Sans avoir l'intention de donner un traité *complet* sur la matière (p. 6),... j'esquisserai à grands traits l'historique de cette démonie de Morzine, et je rapporterai les renseignements que je dois à l'obligeance des Drs Buet, Tavernier, Noël, Geoffroy, etc... J'ÉLIMINERAI, BIEN ENTENDU (nous y voilà!...), les faits qui manquent d'authenticité... ou

1. Dans le premier quart de ce siècle, la Faculté de médecine demandait un jour au gouvernement *d'imposer* à toute la France l'enseignement et l'application du fameux système de Broussais, de ce même système qui, suivant l'expression d'un académicien, « a couvert la France de funérailles et moissonné l'élite de la nation ». Or, nous voyons qu'au besoin on imposerait très-volontiers le système spiritophobe à la partie réactionnaire de la théologie et de la médecine.

2. Oui, l'ignorance de Platon comme la superstition de Jésus!

les contes plus ou moins fantastiques,... pour me borner aux faits rigoureusement observés et attestés par des personnes dignes de foi!... » (P. 71.)

Un instant!... M. Chiara aura certainement rangé parmi ces *contes* certains articles des trois rapports que nous avons donnés. Il sait parfaitement bien, cependant, que ces rapports émanent de personnes très-respectables, très-sensées, très-absolues dans leurs affirmations, et que la relation médicale, entre autres, est l'œuvre de l'un de ces médecins qu'il remercie et de celui qui a *observé* le plus longtemps.

Voilà donc le *parti pris,* pris lui-même sur le fait et très-ingénument confessé.

Ces messieurs n'ont donc pas lu ou du moins n'ont pas su profiter de cette recommandation faite tant de fois, soit par notre président de l'Académie des sciences (M. Dumas), soit par Arago de « noter avec le plus grand soin jusqu'aux moindres circonstances des phénomènes observés, attendu que ce sont ordinairement ces circonstances *négligées* qui caractérisent les faits. »

Et, cependant, que d'autres dont l'acceptation doit lui paraître bien dure et à l'égard desquelles il s'exécute loyalement!

Ainsi, dans sa première observation (p. 7) fixant le point de départ de l'invasion à Essert-Roman, village voisin de Morzine, il reconnaît que la première malade prédisait dans ses accès « qu'elle ne pouvait guérir que si elle allait à Besançon se faire exorciser, qu'elle y alla et qu'elle EN REVINT GUÉRIE. » — « C'est cet exemple, dit-il, qui a légitimé toutes les pratiques mystiques subséquentes, tandis, ajoute-t-il, que ce n'était que le résultat pur et simple des distractions du *voyage.* »

Pourquoi donc les mêmes voyageuses que la médecine a fait rayonner en tous sens ont-elles été si peu *distraites* cette fois-ci que la diminution des malades, remarquée après le départ de M. le Dr C..., n'était due, selon M. Chiara lui-même, « qu'au renvoi d'un grand nombre, qu'à la fuite des autres au sommet des montagnes pour échapper à la coercition, de sorte qu'on peut dire aujourd'hui cette diminution plus apparente que réelle? » (P. 10.)

Aveux précieux qui légitiment assurément tout ce que nous avons dit dans nos premières pages et qui suffisent à l'appréciation d'une thérapeutique soutenue par « QUARANTE HOMMES DE TROUPE et une BRIGADE DE GENDARMERIE. » (P. 10.)

Nous préférions le pèlerinage à Besançon.

Mais jusqu'ici nous ne voyons pas d'étiologie suffisante pour les pre-

mières crises d'Essert-Roman, et bien moins encore pour toutes celles de Morzine[1]. M. Chiara met tour à tour en avant la mauvaise nourriture, — l'influence de l'hérédité, — la disposition à la folie, — les mariages consanguins, — les causes morales — et surtout le fanatisme, l'ignorance, la superstition, et, comme l'a dit le médecin de Lyon, les mauvaises lectures, et principalement celles des livres de magie, etc. Rien ne prouve mieux l'absence d'une bonne raison que l'accumulation des mauvaises. Quand on frappe à toutes les portes, c'est qu'on ne connaît pas la vraie; mais chacune de ces causes eût-elle apporté son contingent au fléau, il faudrait avant tout nous expliquer :...

1° Comment ces jeunes filles « dont le physique exclut toute idée d'une maladie quelconque, » et à plus forte raison celles qui, malgré cette *mauvaise nourriture,* avaient acquis « une constitution *athlétique* » (p. 11), ont attendu, pour en porter la peine, l'arrivée d'une jeune fille du voisinage;

2° Comment « ce *fanatisme*, cette ignorance et cette superstition » pourraient se concilier avec « le caractère doux et affable, la tenue décente, la netteté, la promptitude et l'à-propos des réponses de ces jeunes filles » (p. 14);

3° Comment l'accusation des mauvaises lectures et surtout des livres de magie peut subsister auprès de cette autre affirmation : « n'ayant jamais pu rien constater de semblable, *malgré* toutes mes recherches, cette cause doit évidemment être écartée. » (P. 25.)

Ainsi c'est la cause *principale* qui doit être avant tout écartée !

On voit que, quoi qu'on en dise, la lumière ne se fait pas. Nous verrons si nous serons plus heureux tout à l'heure.

Voyons maintenant si nous le serions davantage avec les phénomènes.

Quoiqu'il nous ait promis d'éliminer tous *les contes*, M. Chiara nous concède :

D'abord, les jurons horribles et les fureurs *sans pareilles,* la rage écumante, les propos d'obscénité révoltante tenus par ces jeunes filles si pures et si candides. (P. 12.)

« Mais, disons-le tout de suite, ajoute-t-il, ce ne sont pas elles qui s'expriment ainsi, c'est le diable qui les possède et qui parle en *son nom propre.* Instrument *passif,* la fille Blaud se calme comme par enchantement,... elle tricotait avant, elle tricote après, n'éprouve aucune fatigue, ne se ressouvient de rien, et ne veut pas croire aux injures qu'elle nous a dites. » (P. 13.)

1. Nous avons dit qu'étiologie voulait dire « cause de maladie ».

« Quant au diable, dont elle est l'organe, il donne son origine. Ame damnée, et natif d'*abondance* (pays voisin), il dit, en parlant de lui à la troisième personne, « *mortuus est damnatus,* » et prononce d'autres phrases latines, dont il est inutile de dire autre chose si ce n'est qu'elles ne sont et *peuvent* être *que des réminiscences* de la chaire et des exorcismes. » (P. 15.)

On nous a promis les éliminations, voilà maintenant les *hypothèses,* et voyez le raisonnement! « C'est grâce à la *mémoire* qu'on peut *expliquer* (explique qui pourra l'explication!) les citations latines ou allemande qui leur *échappaient,* CAR IL EST NOTOIRE QUE CES LANGUES LEUR ÉTAIENT COMPLÉTEMENT inconnues. » (P. 15.)

Quoique le sachant depuis longtemps, nous sommes bien aise de le tenir de la bouche même du docteur. Maintenant, comprenez, si vous le pouvez, que la *mémoire* d'une jeune fille, qui ne sait que son *patois,* soit assez fraîche pour lui faire répondre en latin et en allemand, *tout à fait inconnus* et incompris, aux questions très-précises que le premier venu leur adresse dans ces deux langues. La mémoire! eh! qui donc leur a soufflé toutes ces histoires de damnés, les uns pour meurtre, les autres pour blasphèmes, etc., histoires dont quelques-unes n'ont pu être reconnues vraies qu'après de longues recherches sur les registres des communes désignées, mais à propos desquelles elle n'ont certainement entendu dire par qui que ce soit au monde «*mortuus est damnatus?* »

M. Chiara a donc bien raison d'ajouter que « ce sont là les tours de force les plus surprenants. »

Il trouve bon d'éliminer ensuite tout ce qui a trait à la connaissance des choses *éloignées* et *secrètes,* si bien révélées et précisées dans notre rapport médical; dans sa thèse, il a grandement raison, car la *mémoire* ne suffirait plus ici.

Quant à l'agilité, sans avoir précisé et mesuré les choses, comme l'ont fait nos premiers narrateurs, il avoue « qu'elles grimpent sur les arbres comme des chats et qu'elles en descendent *la tête en bas,* en se livrant à une foule d'évolutions plus périlleuses les unes que les autres. » (P. 18.)

Le docteur borne là ses confidences; cependant, il paraît frappé de ce qui regarde les bestiaux. « Il y a tel de ces faits qui lui paraît très-curieux et qui lui a été raconté par deux incrédules dignes de foi... » (P. 9.) Nous l'avons déjà dit, c'est dans l'ordre de ces faits entièrement *étrangers* aux malades qu'il faudrait chercher le secret de leur état.

En somme, voilà bien assez de concessions pour montrer combien

doivent être vraies les dépositions que l'on ne combat pas et que l'on se contente d'omettre.

Restent enfin les conclusions, et quoique la science ait, dit-on, *dégagé la vérité,* ce n'est pas là, comme on le pense bien, le moindre des embarras de notre docteur.

Que ceux qui croient avec M. Figuier à ce *dégagement* triomphal, écoutent et apprennent enfin à le connaître, car voilà la plus belle occasion de le mettre en lumière et, comme on dit, de l'illustrer.

« Est-ce une hystérie, une démonie, une hystéro-démonie?

« D'abord est-ce une hystérie? Beaucoup de symptômes nous en rapprochent, mais notre démonie s'en éloigne par une foule de symptômes tels que, etc., etc., et surtout par cette chasteté, cette pudeur exceptionnelles, que procurent l'intégrité des fonctions de... » (P. 20 et 28.)

D'où il résulte que c'est à peu près le contraire de l'hystérie normale et naturelle.

« Serait-ce une hystéro-démonie, où démonomanie d'Esquirol [1]? Mais dans celle-ci, on remarque *toujours* une modification dans les fonctions, une altération profonde de l'état général, une tendance à l'aggravation, une terminaison *nécessairement* fatale. Ainsi, analogue quant à la forme, DISSEMBLANCE COMPLÈTE QUANT AU FOND... La ressemblance est frappante, au contraire, avec les ursulines de Loudun, les trembleurs des Cévennes, les convulsionnaires jansénistes et les anabaptistes d'Allemagne, car, dans les deux cas, conservation de la santé, extase, somnambulisme, oubli complet après la crise, etc. » (P. 29.)

Eh bien! vous croiriez qu'après avoir si bien différencié les deux natures *essentielles* de ces phénomènes qui ne sont semblables *qu'en apparence,* M. Chiara va rejeter l'identification? Détrompez-vous!

« Quelle est donc, dit-il, la nature de cette affection? D'après ce qui précède, on voit qu'il n'est pas bien facile de la définir... C'est une affection *sui generis* (c'est-à-dire à part) à laquelle je conserverai — attachant peu d'importance aux dénominations — le nom d'*hystero-démonie* qu'on lui a déjà donné. » (P. 30.)

C'est cela; donnez-lui le nom qui ne lui convient pas, uniquement pour ne pas lui donner celui qui lui convient, car, ne l'oubliez pas, vous en avez prononcé un troisième tout à l'heure; entre l'hystérie et l'hystéro-démonie, vous avez posé, comme dernière hypothèse, *la démonie* véritable; or, les deux autres étant écartées, il semblerait que le

1. C'est-à-dire la croyance des *fous* à leur possession.

moment serait venu de l'examiner à son tour; qu'allez-vous donc en dire?

Le voici :

« Serait-ce une véritable possession diabolique, une maladie *surnaturelle,* dans le sens des exorcismes? *Cette dernière assertion n'étant plus discutable, aujourd'hui que les progrès de la science l'ont* ÉCLAIRÉE !... — on vient de le voir ; — ELLE NE MÉRITE PAS QU'ON S'Y ARRÊTE. »

C'est donc avec raison que l'Évangile nous reproche de rejeter toujours dans nos constructions *la pierre de l'angle;* mais il nous dit aussi que c'est la pierre *rejetée* qui entrera dans l'édifice et qui en fera toute la force.

Et comment en serait-il autrement? les yeux ne se cloront pas toujours si bien à l'évidence, qu'ils ne finissent par laisser passer quelques-uns de ses rayons.

On finira par voir que l'occultisme se composant tout aussi bien de phénomènes *objectifs* et *physiques* que de phénomènes *subjectifs* et psycho-*physiologiques,* la question est tranchée par cela même; les *pluies* de pierres, les *coups* simultanément frappés en plusieurs lieux différents, les *meubles* soulevés sans contact, les *animaux* influencés, et cette masse de phénomènes *extrinsèques* accompagnant partout les phénomènes psychiques, finiront par prouver que les mots hystéro-démonie, ne pouvant pas s'appliquer aux guéridons et aux pianos, sont insuffisants et ridicules pour expliquer un pareil ensemble. Il faut donc chercher *au delà* des malades une cause dont l'absence ne nous laisserait plus d'autre ressource que l'*hystérie* de la pierre et du sapin...

Quant à la cause du développement *spontané,* nous avons entendu tout à l'heure la science médicale se plaindre de ce que « le simple jeu des tables avait démesurément encombré ses hôpitaux d'aliénés, » (v. § 1 de ce chap.), et nous avons demandé et suffisamment expliqué comment une plaisanterie si *innocente* avait eu un aussi triste et si exceptionnel privilége. Maintenant, écoutez ce qu'on nous mande aujourd'hui même des environs de Morzine. C'est encore un médecin qui nous parle :

« Je n'ai plus d'autres renseignements à vous communiquer, à moins que ce ne soit celui-ci, obtenu tout récemment; à savoir, que depuis quelques années les amusements et le passe-temps DES TABLES TOURNANTES s'étaient répandus jusque dans nos montagnes, mais tout spécialement à *Essert-Roman,* le village où cette affection a commencé. Tout l'hiver de 1857 y avait été consacré à ce jeu. »

Or, c'est au PRINTEMPS DE 1857 QUE LES PHÉNOMÈNES ONT COMMENCÉ!

Nous sommes si fort logiciens aujourd'hui, que nous rejetterons

probablement cette *pierre angulaire*, et que M. Figuier continuera à parler « de la *lumière* versée par la science sur toutes ces questions.»

Et tout le monde le croira, même les prétendus illuminateurs, bien qu'ils viennent de nous dire qu'ils restaient dans les *ténèbres complètes*.

Vienne maintenant le rapport de M. le Dr C...

APPENDICE C

CHAPITRE IV.

GÉNIES ÉPIDÉMIQUES.

---

1. — *Science moderne.*

Dût la science trouver notre question bien indiscrète, demandons-lui donc un peu son dernier mot sur les épidémies, et cherchons avec elle si le sceau du mystère et de la surintelligence fait toujours défaut à celle de ces épidémies qu'elle croit le mieux comprendre.

Si nous la prions de nous définir l'épidémie en général, elle nous répond avec raison : « Une épidémie est une maladie qui, en même temps et dans le même lieu, attaque un grand nombre de personnes. »

Elle nous l'apprend encore: « Soixante-quatre espèces de maladies environ peuvent devenir épidémiques [1]; » et comme nous nous souçions fort peu de nous promener, avec nos dictionnaires, du furoncle à la variole, du catarrhe aux affections vermineuses et de la moindre fièvre typhoïde aux grandes pestes de l'Afrique et de l'Asie, nous restreindrons notre étude à l'*ordre* qui semble absorber tous les autres, celui des grandes épidémies *septiques*. On nomme ainsi toutes celles que l'on suppose dues à un miasme, à un virus, à un effluve émanant d'un principe ou d'un foyer de *corruption* et agissant comme poison plus ou moins délétère. Que ces maladies s'appellent scarlatine, suette, croup, anthrax, typhus, peste, fièvre jaune ou choléra, on semble

1. Ozanam, *Épidémies*, t. I.

assez d'accord pour leur assigner, non pas assurément une origine identique comme puissance et comme effet, mais une origine assez analogue, en tant qu'elles paraissent toutes consister dans un poison communiqué.

On semble même assez d'accord pour comprendre dans cette triste famille le miasme paludéen, bien que les effets en soient complétement dissemblables, en raison de leur manifestation exclusive par le système nerveux [1].

Miasmes, effluves, virus, contage, voilà donc les agents intermédiaires chargés de la transmission du mal.

Nous avons besoin d'ajouter, dans un langage hypothétiquement scientifique que le *miasme* est une *émanation* de ce principe de corruption se transmettant par absorption; que l'*effluve* est une *exhalaison* du même principe agissant par *infection*, et que le *virus*, son produit morbide, est regardé par beaucoup de médecins comme l'agent unique de la *contagion*.

Ce dernier constituerait alors ce qu'on appelle le *contage*, c'est-à-dire la substance, quelle qu'elle soit, qui, transportée d'un corps malade à un corps sain, constitue la contagion; or, toutes les maladies épidémiques ne sont pas nécessairement contagieuses; beaucoup n'agissent que par *infection*. D'autres atteignent par les deux modes, qui, après tout, se résolvent en un seul; car l'*infection*, à vrai dire, n'est à son tour, selon nous, qu'un *contage* respiré, c'est-à-dire son *insertion* par les voies respiratoires [2].

C'est donc le terme général de *communication* qui domine toute la longue controverse engagée sur ces différents termes. Car, certes, il n'est pas une seule de ces maladies qui ne fût en droit d'inscrire ce mot sur son drapeau. « *Caveant consules,* que les consuls y prennent garde! »

Ces poisons *communicables* sont donc, en général, les produits d'une corruption quelconque que l'on attribue le plus généralement encore à la décomposition de matières animales ou végétales [3].

1. Pour nous, en effet, ce n'est qu'une manifestation différente et beaucoup plus bénigne, la rate devant être au poison paludéen ce que les glandes de Peyer et de Brunner sont, par exemple, au poison de la fièvre typhoïde, ce que le canal intestinal est au choléra, etc., etc., c'est-à-dire un siége de prédilection.

2. Voyez, sur toutes ces définitions, l'ouvrage d'Ozanam et le *Dictionnaire des termes*, par Chomel, etc.

3. Voir, entre autres, la remarquable brochure du Dr Marchal de Calvi, sur les épidémies; celle du Dr Bureaud-Rioffrey sur le choléra; celle du Dr Bour-

« Cette cause est tellement évidente, nous dit le Dr Pariset, qu'elle dispense d'en rechercher une autre [1]. »

C'est donc la décomposition, la fermentation putride ou la putréfaction dont il faudrait soulever le voile; c'est là, là seulement que repose le grand mystère de la vie et de la mort.

Que cette *décomposition* soit le résultat d'une force pure et encore inconnue de la chimie; qu'elle soit due, comme l'ont pensé quelques savants, à des animalcules invisibles [2];... qu'elle soit le simple résultat de la fermentation, « dont l'azote et le soufre sont les agents principaux et proprement dits [3]: » ce n'est ici ni le lieu ni le moment de nous en enquérir plus à fond [4].

Il nous suffit que la science croie avoir trouvé dans les résultats de ce mystérieux travail la vraie cause physique du grand ordre de fléaux dont nous nous occupons.

Et quand nous aurons constaté que par *constitution* épidémique elle entend « les rapports de l'épidémie régnante avec l'état de l'atmosphère et de la saison; » par l'*agent spécifique* de l'épidémie la cause toute *spéciale, sans laquelle* toutes les perturbations atmosphériques du globe et toutes les prédispositions personnelles des malades resteraient tout à fait inhabiles à la production du fléau, et enfin par *génie* épidémique l'ensemble des principaux caractères et formes que revêt la maladie à une époque donnée, nous posséderons à peu près le sommaire de ce *dernier mot* que nous demandions tout à l'heure à la science [5].

Il est vrai qu'en le faisant nous nous accusions d'un peu d'indiscrétion, et voici pourquoi : c'est que ce dernier mot ne nous avance guère plus que le premier, et que toutes ces définitions, toutes ces théories, bien loin de résoudre les difficultés, semblent les multi-

din sur les quarantaines; le grand rapport de M. Pruss, en 1846, sur le même sujet, etc.

1. Pariset, *Mémoire sur les causes de la peste.*

2. Raspail, *Chimie organique.*

3. Liebig, *Lettres sur la chimie.*

4. La seule chose bien certaine sur ce point, c'est que les animalcules *accompagnent* toujours la décomposition, que celle-ci diminue lorsqu'on les en sépare, qu'elle augmente lorsqu'on les lui rend (Liebig, ibid.), et que par conséquent ils ont toujours droit à une part de solidarité dans ces épidémies.

Nous essayerons un jour de développer ces idées dans un travail que nous appellerons : *Nécessité de la filtration aérienne.*

5. Ces deux dernières définitions, étant de nous, peuvent être contrôlées, sinon au fond, au moins dans les termes.

plier à plaisir, et ne nous montrer, en réalité, que les matériaux informes de cette Babel médicale qu'une nouvelle rafale emporterait chaque matin si, tournant sur sa base et obéissant au vent, elle ne le saluait pas toujours comme un sauveur déjà connu et comme un vieil ami retrouvé.

Pour mieux nous rendre compte de ce chaos étiologique, abandonnons donc, comme nous l'avons dit, la petite monnaie des maladies septiques, et bornons-nous aux grosses pièces ; cette restriction n'a rien d'arbitraire, soit au point de vue de la science qui ne voit dans les grandes pestes que le développement *insolite* des plus petites, soit à cet autre point de vue qui suppose pour les plus grandes l'*adjonction* d'une cause infiniment supérieure à celle qui développe toutes les autres.

Comme nous n'écrivons pas un traité didactique, on trouvera tout simple que nos réflexions s'appliquent à la fois à la peste, à la fièvre jaune, au choléra, etc., qui ne sont à nos yeux que les variétés capricieuses d'un seul et même genre épidémique.

2. — *Étiologie, ou la science aux abois.*

Pour commencer par les *causes,* comment celle « qui dispense de chercher toutes les autres, » selon le Dr Pariset, c'est-à-dire la *putréfaction,* ne les aurait-elle pas constamment primées dans tout esprit philosophique, lorsqu'on voit le *monstre* s'élancer presque toujours sur la scène du monde des bords fangeux de la mer, des embouchures limoneuses des fleuves, des boues empestées des marais ?

Le fait n'est pas douteux : le *berceau* du choléra, c'est bien l'embouchure du Gange; celui de la peste, c'est bien le Delta limoneux de l'Égypte ; celui de la fièvre jaune, ce sont bien les criques, les anses maritimes du Nouveau Monde, c'est-à-dire tous les lieux bas et humides où les eaux *stagnantes* retiennent immobiles des masses de matières animales et végétales en décomposition.

Il est donc mathématiquement certain que nous sommes là dans l'antre du monstre, ou, pour parler comme la science, dans le foyer putréfié du *génie* épidémique.

Est-ce à dire que ce milieu soit ce génie? Est-ce à dire que ce dernier marche toujours et nécessairement enveloppé dans les éléments du premier? Non, il y demeure, il y vit, il peut sans doute les emporter avec lui, les exploiter, les utiliser, mais il en demeure parfai-

tement indépendant et distinct; et la preuve, c'est que parmi toutes ses victimes il s'en trouve un grand nombre qui meurent instantanément foudroyées et sans offrir le moindre symptôme de cette décomposition qui se manifeste chez les autres.

Il est à remarquer encore que jusqu'ici les analyses les plus minutieuses de l'air atmosphérique n'ont jamais rien donné qui pût en faire soupçonner l'altération, *rien*, pas même la moindre trace de cette odeur fétide que ne manque jamais de porter avec elle toute matière en voie de dissolution; constatation importante qui, rapprochée de l'inefficacité absolue du chlore dans les salles infestées, nous paraît d'une très-grande importance.

Non, la putréfaction n'est pas le génie lui-même; l'importance de cette distinction redouble lorsqu'on voit les professions les plus insalubres, celles, par exemple, qui ne respirent que des effluves de matières animales et végétales en putréfaction, telles que celles des vidangeurs, boyaudiers, équarrisseurs, corroyeurs, exercées impunément dans les temps ordinaires, ne se distinguer des autres, dans les temps d'épidémie, par aucun accroissement dans le chiffre des victimes.

Et cependant on ne saurait non plus se dissimuler que certaines températures paraissent favoriser l'éclosion et la propagation de ces épidémies, que certaines autres les tuent, que la fièvre jaune ne dépasse pas une certaine hauteur, que certaines substances les transportent, etc., etc,... toutes vérités qui *semblent* entraîner soit l'existence d'un miasme, soit l'existence d'insectes pestiférés, soit enfin la présence d'un élément dynamique, c'est-à-dire d'une *force* qui, semblable à la force électrique par exemple, pourrait être aussi plus ou moins bien servie par tous ces conducteurs différents.

Revenons à la putréfaction et constatons bien l'insuffisance de celle-ci. Comment a-t-il pu se faire que dans le grand choléra de Moscou, alors que 133,000 victimes avaient déjà succombé et que les rues restaient encombrées de cadavres, l'air demeurât tellement *pur* qu'il fallait absolument le *contact* d'un malade pour le devenir soi-même?

« Personne, dit M. Marchal de Calvi (p. 157), n'a autant insisté sur l'influence des miasmes de putréfaction que M. le Dr Pariset : il a écrit à ce sujet des pages bien brillantes ; son imagination avait été frappée. Un Arabe, étendant la main, lui avait montré de vastes plaines occupées souterrainement par des populations innombrables d'hommes et d'animaux de toute espèce... Il avait visité ces immenses nécropoles, garanties de la putréfaction par l'embaumement, et à côté de cela, dans l'Égypte moderne, les cadavres des animaux abandonnés

dans les rues à la police famélique des chiens vaguants et des oiseaux de proie... le Nil remuant les cimetières et rejetant les cadavres humains à la surface de la terre, les habitations partagées entre les vivants et les morts... Et de ces faits il avait tiré la conclusion que l'Égypte ancienne se préservait de la peste en empêchant de tous points la putréfaction animale, et que l'Égypte moderne, livrée aux miasmes cadavériques, était, pour cette raison, ravagée à bref intervalle par ce fléau... Conclusion spécieuse, conclusion vaine... Non les *miasmes* de la putréfaction animale NE PRODUISENT PAS LA PESTE. » Et M. Marchal d'appuyer cette proposition sur toutes les considérations précédentes, auxquelles il ajoute l'immunité ordinaire des malheureux étudiants en médecine, courbés pendant des années sur des cadavres en proie déjà à la décomposition.

Voici où nous en étions en France.

Après avoir accusé si longtemps et tour à tour, pour les causes de la *peste,* les inégalités de température (Broussais), l'encombrement et la mauvaise alimentation (Dr Pruss), le vent humide (Desgenettes), les vents brûlants (Larrey), la misère et la malpropreté (Chomel), pour celles du *cholera* et de la *fièvre* jaune, l'insalubrité locale, la viciation de l'air, la nature du sol, les animalcules, l'électricité, etc., il fallait du courage au gouvernement pour demander à tant de lumières dissidentes un conseil sérieux sur la nécessité des mesures prophylactiques [1], et entre autres un avis définitif sur la grande question des quarantaines.

Il n'en fallait pas moins à M. le Dr Pruss pour essayer de tirer quelques conclusions des inconciliables documents qui encombraient nos bibliothèques médicales, et pour lire ces conclusions à l'Académie de médecine en 1845 [2]. Toutes les causes que nous venons d'enumérer y figuraient, plus une cinquantaine de contradictions sur la transmissibilité mille fois prouvée et la transmissibilité impossible à obtenir, même par les moyens les plus héroïques, tels que l'inoculation, le coucher dans les vêtements, dans les draps, aux côtés des pestiférés, et même, qui le croirait, par l'ingestion des matières sécrétées par ces malades, tant le dévouement à la science et à l'humanité ont inspiré de courage à des héros comme Desgenettes, Bally, Clot-Bey, Veyrat, etc.

Le Dr Pariset, également consulté, tout en s'attachant à une idée évidemment fausse, n'en résumait pas moins ses études en ces

1. Préservatrices.
2. *Rapport sur la peste et sur les quarantaines.*

termes : « Impossible de savoir *pourquoi* la peste est *parfois* contagieuse et *parfois* ne l'est pas. On ne le sait jamais *que par l'évènement*, toujours en contradiction avec lui-même. Sexe, âge, profession, tempérament, régime, habitude, tout en dépend et tout y livre;... bénigne, elle tue; violente, elle laisse vivre; elle cède à l'hiver et brave l'hiver, elle cède à la chaleur et brave la chaleur; le remède d'aujourd'hui est pernicieux demain; variée, versatile, notre sagacité ne pénétrera jamais ses *mille* causes. » (Mémoire.)

On tirait de tout cela la conséquence assez gratuite que « les progrès de la civilisation et une application générale et constante des lois de l'hygiène pourraient seules préserver l'avenir des grandes épidémies. »

Dans une réplique non moins officielle aux questions posées par le gouvernement sur les quarantaines, M. le Dr Pruss répondait en dernier lieu : « Certains faits *semblent* indiquer *rigoureusement* que le choléra-morbus, par exemple, *peut* se développer spontanément sous l'influence...—de quelles causes, s'il vous plaît?...—*des causes propres à le faire naître!...* »

Voilà certes un gouvernement bien éclairé sur les causes du mal et sur les mesures à prendre!

En vérité, on en appellerait encore ici à Molière, s'il ne s'agissait d'abord d'une effroyable calamité, ensuite de praticiens qui commencent par user, par exposer tous les jours leur vie et la sacrifieraient mille fois, s'il le fallait, pour découvrir la vérité.

Clot-Bey n'avait encore rien dit. Or, l'autorité de ce Français, devenu le médecin en chef de Mehemet-Aly, est souvent invoquée comme l'autorité par excellence, en raison de ses longues études et de sa grande expérience *africaine*.

Il prit donc la parole lorsque tout le monde eut parlé, et, faisant rafle complète de toutes les causes ci-dessus énoncées dont la réunion la plus complète et la plus intense, selon lui, serait inhabile à produire le plus léger bubon pestilentiel, « toutes ces causes, disait-il, sont insuffisantes pour lui donner naissance. Il n'est qu'un seul ordre de causes dans lequel il faille chercher celle qui nous occupe, c'est l'ordre des *forces cosmiques*, car la peste vient *à la fois* du ciel et de la terre[1]!...

Voilà le dernier mot de l'homme qui passe aux yeux de certaines gens pour le plus compétent.

Qu'en dit-on? Nous voici bien loin, n'est-il pas vrai, de tous les

1. *Coup d'œil sur la peste*, par Clot-Bey.

miasmes et effluves possibles, et surtout d'une *simple émanation putride?* Que devient la puissance et la vertu du *contage* apporté par une *fleur,* par un *morceau* de laine, par une *lettre,* lorsque, d'après Clot-Bey, M. Pruss vous a montré « les hardes et effets de plus de 50,000 pestiférés, vendus au Caire en 1835 et livrés à la consommation publique sans avoir amené un *seul* cas de contagion ; 500 couvertures de pestiférés *non lavées* et *non désinfectées,* employées à l'hôpital du Caire, avec la plus grande innocuité!... »

Évidemment ce n'est pas le poison qui est contagieux, c'est le génie. Les anciens, sans nier la *putréfaction* alliée le plus souvent au *génie* épidémique, savaient distinguer deux ordres de corruption. Laissons parler un des pères de la sagesse médicale, celui qui déjà nous a donné une si bonne leçon sur les Esprits, le grand Ambroise Paré :

« Or, si quelqu'un vouloit objecter, disant que si la putréfaction de l'air est cause de la peste, il s'en suivroit par nécessité qu'en *tous* lieux où il y a charognes, estangs, marescages ou autres lieux putrides la peste y seroit toujours, à cause que l'air reçoit facilement putréfaction, et aussi que toute putréfaction, quand elle est entrée au corps par inspiration, engendreroit la peste, laquelle chose est contre l'expérience, comme on le voit bien par ceux qui habitent et fréquentent ès lieux putrides, comme poissonneries, escorcheries, cimetières, hospitaux, cloaques et tanneries; et aussi ès laboureurs qui manient et meuvent les latrines et plusieurs autres choses semblables. A cela faut respondre que la putréfaction de la peste est bien différente de toutes les autres, parce qu'il y a ÈS ELLES une malignité cachée et invisible, de laquelle on ne peut donner raison, non plus que de l'aimant qui tire le fer ; or, la *malignité occulte* qui est EN cette *putréfaction pestiférée* n'est point aux autres choses corrompues de corruption *ordinaire*, lesquelles toutefois, en temps de peste, se *tournent* facilement en semblable malignité, en corruption extraordinaires et du tout ESTRANGES [1]. »

Fernel dit à peu près les mêmes choses. C'est la putréfaction ordinaire, *exaltée* par une *aura maligna* ou *souffle malin* qui s'en empare.

Frédéric Hoffmann nous montre le *génie* de la peste « installé, *fondé* dans la putréfaction la plus pénétrante, *pestis, genius fundatus in putrefactione,* » et il se rit des médecins qui font des fumigations contre un ennemi qui n'occupe que certains points de cette atmosphère, et

1. *Œuvres complètes,* t. I.

où sa présence est assez souvent accompagnée d'une odeur de *soufre.* »

Mais, remarquons-le par-dessus tout, bien que la putréfaction soit permanente en Égypte, la peste ne s'y déclare que tous les dix ans, tant est juste cette dernière proposition de Clot-Bey : « Cette maladie, dont la cause échappe à toutes nos investigations, endémique dans tout l'Orient, ne s'y répand jamais ni par contagion ni par infection; elle se développe *uniquement* sous l'influence des causes spéciales qui l'ont produite, et quand disparaissent celles-ci, la peste cesse et disparaît avec elles. »

Autrement dit, le pestiféré ne portera jamais la peste nulle part, si *l'agent* de la peste *n'est plus avec lui.*

Nous voici donc arrivé à des agents tout spéciaux de *putréfaction pestiférée.*

Patientons, car, après tout, notre ennemi pourrait fort bien consister en certains poisons plus subtils, venant s'adjoindre à un poison plus ordinaire et plus bénin dont ils centupleraient les forces.

Voyons maintenant les procédés.

3. — *Procédés et translation.*

D'abord, quelle singulière chose que cette espèce de réveil en sursaut, qui a lieu tous les dix ans pour la peste d'Égypte, comme jusqu'à la fin du dernier siècle il avait lieu tous les cent ans pour le choléra asiatique! On dirait qu'il y a là comme un déchaînement momentané et comme une liberté rendue.

Voyez le choléra!

A ce fléau *réveillé* et qui, jusque-là, passait pour n'être jamais sorti de sa presqu'île du Gange et pour expirer toujours au pied de l'Hymalaya, il semble, en vérité, que, pour la première fois, en 1831, on ait tracé en ces termes cet itinéraire tout nouveau : « *Cette fois,* tu ne tiendras aucun compte des 8000 mètres d'élévation qui t'arrêtaient jusqu'ici; tu franchiras aussi résolûment le Caucase, puis, cinglant *toujours vers l'ouest,* ou plutôt vers le nord-ouest, tu prendras la Russie à la fois par son centre et par son extrémité inférieure [1]; du premier point, tu gagneras facilement Riga et Hambourg, pendant que du second tu envelopperas non moins facilement la Hongrie, la Moldavie et surtout l'Autriche; tu la frapperas au cœur en fondant inopinément sur Vienne. Mais entre ces deux corps d'armées, tu en

1. Il paraissait simultanément à Odessa et à Moscou.

feras bientôt avancer un troisième qui se chargera, lui, de la Pologne et de la Saxe; quant à la Suède, tu ne la visiteras qu'en touchant barre à Stockholm; tu sauteras par-dessus le Tyrol, les provinces Rhénanes, pour te reposer à Hambourg d'où tu pourras t'élancer facilement à Sunderland, sur la côte orientale d'Angleterre. Écoute bien; tu y seras en novembre 1831, mais en février 1832, tombant comme une bombe au centre de l'orgueilleuse Albion, tu rebondiras assez haut pour retomber, sans ricochets et sans intermédiaire, au centre de la capitale de la France; en général tu arriveras dans toutes les capitales, comme on y arrive, en *train express*; tu réserveras, pour les localités secondaires, l'ordre d'*escale* et de stations. Néanmoins, ta force d'impulsion vers l'ouest devra rester si marquée qu'avant d'arriver à Dijon (320 kilomètres sud de Paris), tu seras déjà au Canada; mais surtout, quand tu auras ravagé les deux Amériques, ne va pas t'aviser de continuer ta course dans la même direction, car tu reviendrais beaucoup trop vite en Asie, et tu sais que tu n'as pas vu tout ton monde en Europe. »

Le choléra ne se le fait pas répéter deux fois; après toutes ces étapes et parvenu à ce point extrême qu'on lui a défendu de franchir, il s'arrête aussitôt, et quoiqu'il dût être parfaitement indifférent entre les deux Océans qui se présentaient à lui, il n'hésite pas un instant, et, *pour la première fois depuis son départ de Jessor,* tourne court, pivote sur lui-même et retourne en Europe en mettant le cap sur l'est avec autant de ténacité qu'il en avait mis jusque-là pour l'orientation toute contraire.

Lors de la première traversée, l'Espagne ayant été forcément négligée, Lisbonne, Gibraltar, Séville et Madrid vont entendre parler à leur tour du fléau. En 1833 et 1834, chaque province oubliée recevra sa visite; chaque capitale l'hébergera à son tour. Ainsi, il avait négligé tout le littoral de la France; il va suivre cette fois la corniche, et pendant qu'une sous-division de son corps d'armée s'en ira toucher barre sur toute la rive sud de la Méditerranée, c'est-à-dire dans tous les ports de l'Afrique, l'autre visitera Marseille, Toulon, Nice, Gênes, Turin, Livourne, Florence et Trieste, pour retourner, par la Turquie et le Caucase, au point d'où il était parti cinq ans auparavant.

« C'est ainsi, dit M. Marc d'Espine, qu'après des recrudescences repétées pendant trop d'années successives, *la force de translation* poussa l'épidémie jusqu'en Europe qui fut traversée obliquement en deux ans. L'Amérique devint, en 1833, le terme de l'expansion cholérique; après quoi le fléau suivit une direction *réflexe,* et traversa l'Europe par le sud et pendant deux ans encore, pour aller regagner son lieu d'origine. Telle a été la loi d'évolution de cette sorte de

comète épidémique dont l'Europe a essuyé le premier passage en 1831 et 1832 et le retour en 1835, les contrées qui se trouvaient en dehors de l'ellipse étant généralement préservées [1]. »

En 1847, retour par la même route, et séjour aux mêmes étapes, mais beaucoup moins prolongé. Chaque fois une épidémie de grippe très-intense précède le fléau.

Le fait seul d'un pareil voyage n'est-il pas déjà fort difficile à comprendre avec nos théories? Un miasme, un effluve, habituellement casaniers, s'imaginant tout à coup de *s'envoler* et de marcher droit devant eux, comme Attila, jusqu'à l'extrémité de certaines contrées étrangères, et, parvenus là, inventant de revenir en sens contraire, mais toujours droit devant eux, jusqu'à ce que leur mission accomplie les ramène tout juste au premier point de leur départ!... Comprend-on facilement tant d'obéissante persévérance et tant d'orientation géographique de la part d'une pure matière inanimée?

Et toutes les lois physiques, qu'en faisons-nous ici? Quel *mode de translation* adopterons-nous, qui puisse véritablement s'adapter avec elles? Avons-nous oublié que toute molécule répandue dans l'atmosphère ne peut la parcourir *qu'à l'aide de vents,* ou, lorsque ce parcours ne dévie pas dans sa route, à l'aide de *courants* atmosphériques? Où sont-ils donc ici? Où donc la météorologie a-t-elle jamais rencontré de semblables courants, et surtout un courant qui se retourne tout juste à la limite d'un monde pour ramener à point nommé son fléau au logis? Et s'il est démontré que non-seulement ces invariables courants n'ont jamais existé, mais que les vents les plus contraires n'ont jamais paru contrarier d'*un seul jour la marche occidentale* du choléra [2]... que dire?

Et d'ailleurs ce miasme et cet effluve, de quelle nature, de quelle matière inaltérable faudra-t-il donc les supposer pour résister à cette lutte de treize années contre toutes les causes possibles de dispersion et de disperdition?

On ne réfléchit pas assez à toutes ces impossibilités. « La marche du fléau, dit M. le Dr Bruguières (l'un des médecins sanitaires envoyés par le gouvernement à Smyrne pour y étudier le choléra), la marche du fléau produisit en Europe une certaine émotion... Jusqu'ici je l'ai considéré, avec la plupart des auteurs, comme *animé* d'un mouvement de progression. Il est vrai d'ajouter que cette hypothèse semble entraîner avec elle l'idée du transport d'un miasme ou d'un virus *dont*

1. Rapport publié en 1849, à Genève, par le Dr Marc d'Espine.
2. Voir tous les rapports.

l'existence cependant n'est rien moins que démontrée... Quand nous disons qu'il *marche* et qu'il *passe* d'un lieu dans un autre, il ne faut donc pas donner à ces termes, *qui ne sont que figurés,* une valeur qu'ils n'ont peut-être pas réellement [1].

M. Marchal de Calvi reprend à son tour : « L'influence des vents sur le développement et la marche du choléra est niée par MM. Double, Raynaud, Pariset... Cette question de l'influence des courants atmosphériques est vraiment capitale. Si les maladies épidémiques peuvent apparaître et se propager indépendamment des courants atmosphériques, *évidemment* elles se produisent sur place, et tout ce qu'on dit de leur parcours, de leurs migrations, n'est qu'une vaine supposition [2]... »

Mais alors, c'est donc l'importation par malades ou par objets?... « Gardez-vous, cependant, reprend M. Bruguières, de conclure de ces migrations impossibles au transport direct de la maladie, soit par les marchandises, soit par les organismes sains et malades (p. 10)... On ne saurait disconvenir qu'au premier aspect certaines apparitions de choléra pourraient faire croire à l'importation et à sa propagation de proche en proche par voie de contact... Mais l'histoire du choléra est aujourd'hui trop bien connue, et les observations nombreuses faites en Europe et en particulier à Paris en 1832 *ont établi de la manière la plus positive* que cette maladie n'est pas contagieuse... C'est donc une *influence* épidémique qui, partout, se montre le *seul* agent de la propagation du choléra [3]. »

Une influence!... Nous croyons le mot très-juste, quoique dans la pensée de l'auteur il ne signifie pas encore grand'chose.

Cependant, n'allons pas trop vite. Si au lieu d'être mort et inanimé, notre miasme était un miasme *animal,* ou, plus rationnellement encore, tout un ensemble de miasmes empoisonnés, charriés par des armées d'animalcules invisibles; si Réaumur, Linné et une foule de grands hommes avaient raison, comme nous sommes fort porté à le croire pour une *partie* du problème ; si les myriades de *mouches vertes* et microscopiques, tout à fait inconnues des naturalistes mais observées en Perse, à Moscou et dans plusieurs autres lieux aux approches du choléra, ont joué un *certain* rôle dans sa *translation,* alors, jusqu'à un certain point, on pourrait s'expliquer ces migrations entomopathiques par celles des oiseaux qui parcourent aussi l'atmosphère

1. *Études sur le choléra-morbus de Smyrne,* 1849.
2. *Épidém.,* p. 54.
3. *Études, etc.,* p. 34.

contre les courants, mais jamais, il est vrai, sans être retardés par eux. Il ne resterait plus à s'expliquer que la bizarrerie tout anormale de ces voyages improvisés à plusieurs siècles d'intervalle, nos migrations animales ne procédant pas ainsi.

4. — *Justice distributive du fléau.*

Mais voici bien autre chose. Examinons à présent la répartition des coups et la justice distributive de cette mort voyageuse.

Quoique, en général, dans les épidémies de choléra, l'affaiblissement des constitutions et les excès de tout genre aient attiré les premières décharges de la foudre (ce qui s'explique tout naturellement à tous les points de vue), il n'est peut-être pas un seul médecin qui n'ait signalé quelques-uns de ces caprices d'*élection* offerts par les épidémies de tous les temps.

Oui, de tous les temps! Ouvrons, en effet, Ozanam, Marchal de Calvi, etc., et nous y trouverons des particularités bien curieuses.

Tantôt c'est, comme nous le voyions tout à l'heure pour la chorée, tel ou tel âge qui, dans tel quartier, telle rue, telle maison, est atteint ou respecté.

« A Cassan, dans une manufacture envahie, 19 ouvriers succombent à l'instant, mais sur 300 enfants employés, *pas un seul* n'est atteint. Ce fait est saisissant et jamais on n'aurait pu espérer une telle immunité [1]. »

« Dans l'Inde, dit à son tour M. Double, l'épidémie *ménage* tous les enfants. »

M. Marchal rapproche ce fait de l'immunité des femmes observée dans un typhus de l'ancienne Rome, immunité telle, qu'elle devint le prétexte d'une atrocité, c'est-à-dire de la mise à mort de 270 matrones romaines (Eisenmann).

Ailleurs, ce sont les gens mariés. A Pegomas, M. Rossignoly, médecin de l'hôpital de Grasse, signale la préservation de *tous les hommes mariés*.

Ailleurs, ce sont les professions ; et quoique on s'explique fort bien l'immunité de telle ou telle classe, par exemple l'immunité constante au Caire de tous les porteurs d'eau, on ne comprend pas trop celle qui frappe uniquement à Philippeville (en Algérie) tous les portefaix [2].

1. Marchal, p. 9.
2. M. Boudin, *Traité de géographie et de statistique médicales.*

En d'autres temps, c'est telle *religion* et telle *secte*, par exemple tous les protestants dans la peste de Lyon, en 1584. Dans les nôtres, ce seront tous les Juifs qui, dans certains pays, seront complétement préservés comme ils le sont en général de la foudre [1].

A Pont-à-Mousson, en 1813 et 1814, le typhus épargne tous les Juifs... « Entourés de méningites à Gibraltar, à Philippeville et à Alger, les Juifs seuls furent *tous* et complétement épargnés. »

Et M. Boudin, après avoir rapproché toutes ces observations modernes des observations plus anciennes, après nous avoir cité Degner, l'historien de la peste de Nimègue en 1736, qui avait dit : « Tous les Juifs, sans en excepter un seul, *ne unicus quidem*, furent complétement préservés, » après avoir cité Rau qui signale la même exemption pendant le typhus de Langoens, en 1824, M. Boudin, disons-nous, en tire cette conclusion : « Lorsqu'une immunité se reproduit avec une telle constance, elle emprunte de cette répétition même une signification qui éloigne tout à fait l'idée d'une simple coïncidence [2]. »

Cependant nous avons eu raison de dire en *certains* pays, car en Pologne, au contraire, et l'on ne peut deviner par quelle exceptionnelle revanche, ce sont *toujours* les Juifs qui forment comme la matière première du choléra [3].

Mais l'application la plus bizarre est celle qui s'acharne (qu'on nous passe l'expression) sur les nationaux de tel ou tel pays, alors même qu'ils sont dans un autre.

Cette remarque n'avait pas échappé aux anciens. « C'est une chose vraiment étonnante, disait Évraque en parlant d'une peste d'Antioche, que lorsque les habitants d'une cité désolée par l'épidémie se trouvaient absents et dans des lieux où la maladie ne régnait pas, ils en étaient *seuls* attaqués [4]. »

Procope nous apprend à son tour que « dans les villes saines le venin infestait les personnes nées dans une autre ville infestée [5]. »

Et qu'on n'aille pas se figurer que ces personnes avaient emporté avec elles le germe du fléau national! Cette explication *très-commode* serait démentie par les faits.

Qu'on n'oublie pas, en effet, que toutes les *quarantaines* sont ba-

1. Voir le même auteur dans sa curieuse *Monographie de la foudre*.
2. Ibid., p. 145.
3. Marchal de Calvi.
4. Ibid., p. 3.
5. Peste de 542.

sées sur l'impossibilité que l'incubation, qui « ne s'étend jamais au delà de huit jours, puisse en dépasser quarante. »

Or, « il suffit d'avoir vécu longtemps dans une ville avant le développement de la maladie, pour en être atteint dans une résidence nouvelle exempte de toute infection semblable [1]. »

Quelquefois c'est la parenté qui en décide. « Dans la peste de Nimègue, dit le Dr Diemerbroeck, la famille Van Dams offre une particularité bien étonnante. Le père envoie deux de ses enfants à Gorcum, en Hollande, où *il n'y avait rien*; le troisième reste avec lui à Nimègue. Les deux exilés jouissent d'un état de santé parfait pendant trois mois, mais tout à coup ils sont pris de la peste à Gorcum (où elle n'était pas venue), et ils meurent *presque au même instant* où le père et le troisième enfant succombaient à Nimègue. »

« Ainsi, ajoute M. Marchal, le fléau natal les avait MARQUÉS à l'avance! Ils tombaient sous ses coups sans en être FRAPPÉS!... C'EST A SE DEMANDER SI CE N'EST PAS LA CAUSE SPÉCIFIQUE QUI, LONGTEMPS MUETTE ET COMME EN RÉSERVE, A AGI DANS CES DIVERS CAS [2]. »

Oui, nous acceptons pour notre part ces paroles du savant, mais à la condition seulement que cette cause a effectivement *marqué* ses victimes à l'avance, et que, lorsqu'elle a vu la famille emportée à Nimègue, elle a jugé qu'il était à propos d'en rattraper les déserteurs à Gorcum et d'accomplir, n'importe où, le verdict lancé contre toute la famille.

Car, il est temps d'en sortir et de s'élever enfin, en présence de ces élections *intelligentes*, au-dessus des miasmes, des effluves, des mouches vertes, et de l'ozone, qui peuvent apporter leur contingent, mais non suffire à la solution du problème de justice distributive.

M. Ozanam en reconnaîtra l'importance; car c'est lui qui l'a dit : « IL EST IMPOSSIBLE DE SE RENDRE COMPTE DE CES EXCLUSIVISMES DE L'ÉPIDÉMIE A L'ÉGARD DE SES VICTIMES [3]. »

Et M. Marchal ne demandera pas mieux non plus, nous en sommes persuadé, car c'est lui qui a écrit les belles lignes qui vont suivre : « Je précise mon accusation ou ma plainte; on ne presse pas assez les faits; on ne les analyse pas suffisamment, ON A PEUR DE LEUR FAIRE RENDRE TOUT CE QU'ILS PEUVENT DONNER; avec ce principe *qu'on ne doit croire que ce que l'on voit et ce que l'on entend,* que le reste est chimérique, indigne de fixer l'attention,... on ne nuit pas seule-

1. *Épidém.*, p. 3.
2. Ibid., p. 4.
3. Ozanam, p. 1-35.

ment à la doctrine, mais encore à la pratique... On craint trop en médecine de mettre le pied sur cette longue échelle, QUI DES EFFETS PALPABLES REMONTE AUX CAUSES SECRÈTES. Il est bien vrai qu'elle est vacillante, et que ses plus hauts degrés se perdent au milieu des nuages. Mais AU-DESSUS DES NUAGES IL Y A LE SOLEIL[1]. »

5. — *Causes et forces occultes.*

Il faut bien le reconnaître ; nous voici retombé, relativement aux vrais *génies épidémiques,* dans cet ordre de causes que la médecine appelle causes *occultes* ou cachées, car elle aussi possède son *occultisme* qui, pour elle, ne diffère du nôtre que par l'absence de tout directeur connu, tandis que nous en connaissons un pour le nôtre.

Voyez donc quel chemin nous avons franchi, et qu'il a fallu d'éclaircissements avant d'en arriver au dynamisme récent ! car, on ne peut se le dissimuler, toutes les tendances actuelles sont pour la probabilité d'une FORCE. Que M. Bruguières l'appelle une influence épidémique ; que Pallas la rapporte à l'électro-magnétisme ; que M. Southy nous la montre faisant décliner la boussole ; que M. Cagniard-Latour l'assimile à la cause qui fait tomber les aérolithes ; que M. d'Espine l'appelle, en poëte, une *comète* médicale, pendant que Clot-Bey l'appelle *sérieusement* un principe cosmique *sidéral et tellurien* tout ensemble, il y a là évidemment *une force impondérable,* c'est-à-dire un tout nouveau point de vue qui ne laisse pas que de s'allier fort bien avec cette assertion de M. le Dr Double, que, « à Java, la maladie se montra évidemment en rapport avec des éruptions volcaniques[2], » et avec celles du savant géologue, M. Boubée, qui nous montre le choléra ne se répandant dans l'atmosphère qu'après être sorti de terre au travers des terrains sablonneux et légers, « ce qui explique, dit-il, la complète immunité des pays granitiques et des villes bâties sur le roc. » Il est juste d'ajouter, au grand honneur de Boubée, qu'il fait suivre ses intéressantes dissertations de cette très-philosophique conclusion : « Je dois convenir, néanmoins, que ni mon travail, ni celui de M. Fourcault, ne dévoilent pas encore pleinement tout ce *mystère* des épidémies[3]. »

Repétons-le, génie épidémique, influence, électricités, fluide, principe sidéral et tellurien, en vérité ! voilà toute une pneumatologie spé-

1. Marchal, ibid.
2. *Épidém.*, p. 134.
3. Mémoire de M. René Boubée sur les causes du choléra, etc. (juillet 1849, *Réforme agricole*).

ciale qui s'élève presque à la hauteur d'une science transcendante, lorsqu'on réfléchit à la doctrine de Grove sur les forces, doctrine que nous avons indiquée plus haut, comme se résumant dans cette proposition : « Tout ce que nous appelons fluides *impondérables* et *cosmiques* n'est jamais que le résultat d'une impression purement *spirituelle* sur la matière [1]. »

Ne dirait-on pas, en vérité, que tout ce langage scientifique est calqué phrase pour phrase, mot pour mot, sur celui de Mesmer et des premiers magnétistes touchant leur prétendu *fluide,* ou plutôt leur véritable *force?* Répétons-le, seulement pour mémoire et comme curiosité : pour les vieux maîtres, on se le rappelle, ce magnétisme animal était aussi un fluide *cosmique* et *sidéral;* aux yeux des Wirdig, des Robert Fludd et des Maxwel, c'étaient des *influences* célestes, un *esprit vaguant dans l'air* (*in æthere purissimo*). C'était lui dont il fallait absolument s'emparer pour en imprégner leurs magistères [2]. Marchant deux cents ans plus tard sur leurs traces, Mesmer le proclamait une force « ou principe *sidéral* qui, *s'insinuant* dans la substance des nerfs, les affectait immédiatement [3]. » Et ne l'oublions pas, tout en ne trouvant pas le grand principe électrique ou plutôt *fluidique* annoncé, la commission de 1784, présidée par Bailly et Francklin, n'en avait pas moins constaté dans son rapport secret « des effets prodigieux DUS A LA GRANDE PUISSANCE DONT CELUI QUI MAGNÉTISE SEMBLE ÊTRE LE DÉPOSITAIRE. » C'était une grande réponse faite soixante-quinze ans à l'avance aux toutes petites dénégations modernes [4].

La science reconnaissait une *force,* et, valeur à part, toutes les *forces* sont d'ordre spirituel. Mais pendant que Mesmer proclamait, comme Clot-Bey, la *nature sidérale* de son GÉNIE, le disciple du premier, Deslon, y ajoutait, comme MM. Double et Boubée, sa nature *tellurienne :* « Ce fluide *sort de terre,* et c'est pour cela, disait-il, qu'il paraît abonder principalement dans les régions polaires où la terre aplatie offre une surface moins profonde à son émission [5]. »

Pour le Dr Teste, c'est « l'âme universelle [6]. » Pour Ennemoser, c'est un principe intermédiaire entre les influences spirituelles et matérielles. Pour le baron de Reichenbach et Grégory, deux physiciens du premier ordre, c'est le grand principe *odylique* répandu dans toute la

1. Voir ch. Ier.
2. Voir notre 1er Mémoire, ch. IX, p. 290.
3. Mesmer, 1er Mémoire.
4. Rapport de 1784. Voir notre 1er Mémoire, ch. II.
5. Procédés de Deslon, publiés par Ricard, p. 207.
6. Ire Leçon.

nature et découvert par le premier[1]; mais pour Eschenmayer, c'est un être *spirituel*[2].

C'était lui, enfin, qui faisait tourner la baguette surintelligente du savant comte de Tristan, toutes les fois qu'il marchait sur certains terrains, dont il a donné la description dans un savant ouvrage[3].

Quant au mode d'influence et de communication, l'analogie était encore bien plus frappante, et nous osons affirmer que les communications mesmériques peuvent seules verser quelque lumière sur la transmission de nos épidémies. Seules, elles démontrent surabondamment comment cette transmission peut s'effectuer tour à tour, *avec* ou *sans* contact. Le Dr Bertrand (ce savant si distingué et si sincère) magnétisait, on se le rappelle, également bien à distance par la seule volonté ou au moyen d'objets magnétisés; il comparait *ses mouchoirs* et *ses anneaux* fascinateurs au *bouquet* de fleurs de Grandieu, au *souffle* des Camisards, à la *terre* du Sépulcre de Pâris, et il avait raison! Nos grandes névropathies mystérieuses (parmi lesquelles il eût rangé Morzine) complétaient toutes ses leçons sur les transmissions épidémiques, sur l'action, tour à tour efficace et vaine, des objets employés, sur les *élections* capricieuses de l'agent, sur les sujets *aptes* ou *rebelles*, et si Bertrand n'a pas franchi le dernier pas qui le séparait de la vérité, c'est qu'il avait, comme tous ses collègues, une vérité de moins et un préjugé de trop dans l'esprit[4].

Dans le magnétisme bien étudié et dans l'épidémie de nos électricités railleuses en 1853, il y avait, nous le répétons, tout ce qu'il fallait pour verser un peu de lumière sur le mode d'action de toutes les autres.

Mais laissons là cet épouvantail mesmérique, et rappelons-nous quelques autres *influences* qui, tout en s'y rattachant étroitement, semblent avoir été beaucoup plus sanctionnées par la science.

Par exemple, nous ne savons pas s'il y a quelque chose de mieux constaté dans la science que le phénomène connu aux îles Hébrides sous le nom de *mal du gouverneur*. Des savants du premier ordre, des missionnaires complétement incroyants à cette tradition, ont été l'étudier sur les lieux, et au retour n'ont pas craint de publier le résultat de leurs investigations et l'aveu de leur conversion.

1. Voir ses lettres.
2. Voir le grand ouvrage d'Ennemoser.
3. Voir ses *Effluves terrestres*, observations toutes physiques en apparence, qui n'empêchèrent pas le consciencieux savant de reconnaître plus tard leur vraie nature et d'en convenir. (Voir l'Append. de notre 1er Mém.)
4. Voir ses ouvrages sur le magnétisme et le somnambulisme.

Parmi eux, on peut citer le fameux docteur Samuel Johnson, mais surtout Mac-Aulay, missionnaire de l'Église anglicane, qui s'était rendu aux îles Hébrides en 1758, muni des instructions les plus détaillées et les plus sages, dans le but de constater l'imposture.

Or, dans cet archipel de petites îles, qu'on appelle Hébrides, et qui toutes offrent à l'observateur un vaste sujet d'études spirito-magnétiques, il en est une qui l'emporte sur toutes les autres par l'intensité de ses prodiges; c'est l'île de Saint-Kylda.

« Toutes les fois, dit Mac-Aulay, qu'un étranger débarque dans l'île de Saint-Kylda, une maladie locale, nommée le *mal du gouverneur*, attaque les habitants. » Le troisième jour, en effet, après son débarquement, quelques uns des indigènes manifestèrent des symptômes évidents de la maladie contagieuse, tels que le froid excessif, l'enrouement, la toux, etc.; toute la petite communauté fut infectée de cette épidémie. Pour sauver l'honneur de son scepticisme, Mac-Aulay fit une sorte d'enquête auprès des personnes qui, n'étant pas nées à Saint-Kylda, habitaient seulement l'île depuis longtemps : leur témoignage se joignit à la conclusion de ses propres sens. Toutes avaient fini, dans un intervalle plus ou moins long, par *s'acclimater* dans l'île, c'est-à-dire par *gagner*, comme les autres, le *mal du gouverneur,* quand le hasard conduisait un étranger dans l'île de Saint-Kylda.

L'influence était réciproque. Mais, il faut le dire tout de suite, cette épidémie matérielle, à son début, n'était, en général, que le premier symptôme d'un état très-mystérieux qui se reliait bientôt à tous les phénomènes de seconde vue, d'apparitions, etc., qui font comme le fond de la vie dans ces mêmes îles. M. Delrieu[1] rapproche avec raison ces phénomènes de faits du même ordre et surtout de certains développements *psychologiques* anormaux observés scientifiquement, soit dans les épidémies de Cadix et de Malaga, soit dans celles des bords du Gange et des marais de Bucharest, faits que des savants du premier ordre essayèrent d'expliquer par l'effet du gaz de ces fièvres sur le système sanguin, et que nous serions bien tenté d'expliquer à notre tour et à nos risques et périls, ainsi que l'influence si singulière des étrangers à Saint-Kylda, par l'invasion et l'antagonisme *des génies* du lieu et des *génies étrangers*.

Enfin, nous trouvons aujourd'hui même (25 mars 1861) dans *la Revue spiritualiste,* p. 167, une lettre charmante du plus spirituel

1. Dans un article excessivement curieux publié, en juillet 1839, dans la *Revue de Paris*.

des savants, de feu M. Jobard, le directeur du Musée industriel de Bruxelles, et nous en extrayons ces paroles :

« Ne croyez pas que ces esprits soient étrangers aux phénomènes météoriques et psychiques ; ce sont eux qui répandent ces terreurs paniques qui mettent des armées en déroute, qui sèment le choléra, la suette et la peste sur leur passage. Les savants ne savent pas que ce qu'ils appellent miasmes, typhus, épidémies, ne sont que des invasions d'esprits barbares sous la conduite de quelque Attila fluidique. »

6. — Malignités pathologiques et divines des anciens.

Et pour tout résumer en un mot, nous appellerons tout cet ordre d'influences τὶ θειῶν, car il est temps d'y arriver, et de bien établir que c'est encore le père de la médecine qui peut nous ouvrir aujourd'hui la plus sûre de toutes les voies.

« Observez bien, avait dit Hippocrate, si dans la maladie il survient QUELQUE CHOSE DE DIVIN, τὶ θειῶν ; » et les disciples modernes du grand maître, tout en inclinant leurs fronts et en découvrant leurs têtes devant ses oracles, s'évertuent depuis un siècle à détourner le sens de sa parole si claire, avec le même zèle et le même bonheur qui leur fait détourner le sens du τὶ θειῶν ou du démon de Socrate. Vains efforts! malgré quelques contradictions apparentes d'Hippocrate, contradictions que nous tâcherons de concilier plus tard, nous sommes de l'avis de M. Littré lorsqu'il avoue généreusement « qu'il n'y a pas moyen d'éviter la traduction *littérale ;* » et nous croyons avec Galien (*Com.* I, *in Progn.* XVIII), que le θειῶν doit s'entendre du génie épidémique qui produit ces maladies.

Nous croyons, avec le Dr Chailly (trad. du *Traité des airs et des eaux*), qu'à l'art. 12 du ch. II, au lieu de lire, « convulsions dont on attribue la cause à l'enfant παιδίον, il faut lire, δαιμόνιον, au démon, sens qui se lie au reste de la phrase. »

Enfin, nous applaudissons à M. le Dr Daremberg lorsqu'il *disculpe* ce grand homme d'avoir cru faire cesser la peste d'Athènes en allumant de grands feux, « attendu, dit M. Daremberg, qu'il devait savoir comme nous que les grands fléaux *ne se laissent pas détourner* par l'art humain et qu'ils poursuivent leur cours en dépit de tout ce qu'on peut leur opposer. » (*Notice sur Hipp.*, p. XXVIII.)

Cette opinion, attribuée à Hippocrate par Galien sur le τὶ θειῶν, ou génie épidémique, était celle de toute l'antiquité. C'est elle qu'il faut maintenant écouter, et comme doctrine, et comme histoire.

Il est bien entendu que, dans le moment où Hippocrate prononçait son τὶ θειῶν, il ne pensait nullement à toutes les applications qui vont suivre; mais ces applications, l'antiquité tout entière les faisait ou plutôt les voyait, et nous ne ferons pas au grand homme l'injure de croire qu'il eût désavoué l'expérience et l'observation générales, au point de les déclarer menteuses, et menteurs comme elles, non-seulement tous les sages, mais tous les dieux auxquels il jurait obéissance et respect.

Sans nous obliger à prendre à la lettre sa *déesse* Thermuthin ou *Mortifère*, ses *flèches* de Diane et d'Apollon, les *tenailles* et les *marteaux* de ses génies de la mort et des épidémies, tout l'esprit de la théologie païenne semble se concentrer dans sa théorie du fléau, et nous verrons tout à l'heure que, tout en proférant le même cri d'horreur et d'épouvante que la théologie chrétienne, elle n'en diffère que par son ignorance absolue de l'esprit de grâce et d'amour.

Pour elle comme pour nous, le *fléau* est une verge [1]; elle sent la nécessité de prier, de conjurer, de sacrifier, de réparer même ; mais quelles réparations que celles qui sont réclamées par Bacchus, Priape, Flore et les dieux infernaux, pour cause d'infraction ou de tiédeur dans l'exercice de leur culte !

La contrition du païen fait bien autrement frémir que ses fautes, et pour juger ses dieux il suffit de voir ce qui fléchit leurs colères.

Comme toujours, le dogme primitif n'en subsiste pas moins tout entier, puisque nous trouvons chez eux la plupart des détails, des croyances et des disciplines expiatoires que nous retrouvons dans nos livres sacrés :

Comme cause primordiale, un dieu ou des dieux courroucés, comme exécuteurs des génies, comme instrument et comme moyen l'*aura* de la *corruption;* comme importateur un coupable, comme circonstances accessoires tous les fléaux réunis, comme thérapeutique un *dévouement* volontaire ou forcé, cherchant à fléchir les *cruels* (diros).

Nous venons de dire « tous les fléaux réunis. » Or, cette simultanéité des fléaux est un des phénomènes les plus mystérieux de toutes les histoires, et certes, il faut toute la légèreté du rationalisme pour qu'il y apporte aussi peu d'attention. Pour lui, nous le savons, la peste est le plus souvent une conséquence *toute naturelle* de la famine et de la guerre, mais nous lui en demandons bien par-

1. Tout le monde sait que l'instrument avec lequel on sépare dans nos granges le bon grain du mauvais s'appelle aussi *fléau*.

don, ce n'est pas tout à fait ainsi que la question doit se poser. Nous le lui prouverons tout à l'heure.

A tort ou à raison, toujours est-il que les *dieux* dominent toute la cause, et que ces dieux sont exactement, comme ceux de Clot-Bey et et de Deslon, des *influences* tout à la fois sidérales et tellurgiques. Dans le paganisme, Hécate, soit comme déesse de la lune, soit comme déesse des enfers, a toujours mission pour envoyer la peste. Et ne l'oublions pas, cette dernière, *Até*, avant de prendre son vol aérien et de braver tous les courants, est toujours éclose dans l'un de ces marais qu'on appelait « les bouches des enfers. » Chez les Égyptiens Typhon, chez les Mazdéens Ahriman, chez les Romains Jupiter Summanus, chez les Grecs Pluton et toutes les divinités chthoniennes[1] choisies parmi les Érynnies, les Kères, les Euménides et les Parques, étaient toujours, sinon les auteurs, pour le moins les complices de ces grandes désolations. La nuit était leur mère[2], l'Érèbe leur demeure, la mort leur grande affaire. Χὴρ καὶ μοῖρα τοῦ θανάτοῦ.

C'est au contraire aux dieux de lumière et de prospérité qu'on demande le désarmement de ces derniers, et si ce n'étaient, comme nous le disions tout à l'heure, les conditions que ces démons sauveurs imposent et les moyens cruels ou puérils qu'ils indiquent, on pourrait se laisser prendre à leur miséricorde.

Souvent c'était à l'intronisation d'un dieu nouveau que l'on devait la cessation subite d'un fléau.

Dès le second siècle de Rome, la chute merveilleuse du bouclier de Numa avait fait cesser la première peste, au moment même où la nymphe Égérie lui attribuait cette mission et le présentait comme gage de santé et de force (ῥώμη) pour la ville qui saurait le conserver.

En 381, on admet le culte d'Apollon pour faire cesser une grande peste. Elle cesse et les malades sont guéris si subitement qu'on décerne ce même jour à Apollon le surnom de *guérisseur*.

En 463, le culte d'Esculape s'établit pour la même cause et aux mêmes conditions, puis en 549, celui du fameux aérolithe[3] ou *pierre noire* de Pessinunte, dont nous redirons plus tard les vertus.

Les analogies se pressent tellement sur ce terrain que voici maintenant l'un des faits les mieux attestés, quoi qu'on en dise, de toute l'histoire romaine :

1. Telluriennes et infernales.
2. Voir Hésiode.
3. Nous n'avons pas oublié que le Dr Cagniard-Latour a soutenu la liaison du choléra avec la chute d'un aérolithe tombé dans sa propre cour.

Sous le consulat de Servilius, on vit tout à coup, au milieu du Forum, soit par l'effet d'un tremblement de terre, soit par toute autre cause, s'ouvrir un horrible gouffre qu'on ne put jamais combler, ni avec des masses de terre, ni avec toute autre espèce de matériaux. De ce gouffre s'élevaient de telles vapeurs pestilentielles que la mort se répandait partout avec elles. Les devins consultés avaient répondu qu'il fallait remplir ce gouffre avec ce que l'on avait de plus précieux, si l'on voulait assurer la durée éternelle de l'empire. Tite-Live ajoute, d'après Varron, que les aruspices, interrogés par le Sénat, avaient aussi répondu que le souverain des dieux mânes (Jupiter Summanus) demandait qu'on leur envoyât *un brave homme*. Il donne même le nom de *postulio* à cette victime demandée, et par *brave homme* Tite-Live entend un homme très-courageux, *hoc esse civem fortissimum*. On restait fort indécis, lorsque les dieux (*deorum monitu*) avertirent le chevalier Marcus Curtius que son dévouement pourrait seul amener la guérison. En effet, aussitôt qu'il se fut élancé à cheval et tout armé au fond de cet effroyable gouffre, la peste s'apaisa complétement [1].

Voici maintenant un des faits les mieux attestés, à son tour, de l'histoire de la Grèce, et c'est M. de Pouilly qui nous le raconte en ces termes (Acad. des insc. t. VI, mém.) :

« Un gouffre s'était ouvert dans la Phrygie; en vain, pour obéir à l'oracle, avait-on essayé de le remplir des choses les plus précieuses. Anchurus, prince phrygien, non moins dévoué à sa patrie que le Curtius des Romains, se précipita volontairement dans cet abîme qui, si nous en croyons Callisthènes, se referma sur l'heure. »

Que Callisthènes soit ou ne soit pas le célèbre écrivain du temps d'Alexandre, peu importe; mais conclure de l'exactitude du parallèle, comme l'ont fait quelques historiens, que ces mêmes faits soient controuvés, c'est un argument qui a certes une très-grande force aux yeux de tous ceux qui ignorent qu'ils ont à faire à un fléau *cosmopolite* exigeant partout les mêmes sacrifices.

« La pestilence, dit enfin le bon Plutarque, travailloit les Phaleriens, et, estant la contagion grande, il leur fut donné un oracle (*deorum monitus*) que ladite affection cesseroit, si tous les ans ils sacrifioient à Junon une fille. Or, cette superstition estoit toujours *demourée*. Valeria Luperca ayant esté appelée au sacrifice par le sort, ainsi que l'espée fut dégaisnée, un aigle fondit sur cette espée, l'emporta et mit à la place sur l'autel une petite verge avec un maillet, et

1. Voir tous les auteurs.

la jeune fille reçut ordre d'aller frapper de maison en maison, avec celui-ci, tous ceux qui estoient malades, en leur disant : « *Vale*, ou guérissez. » D'où vient que cette cérémonie mystique dure encore aujourd'hui, comme le dit Aristide au dix-neuvième livre de ses *Italiques* [1]. »

Quelques magnétiseurs ont cru devoir ranger cette jeune fille parmi les *toucheuses et guérisseuses* de l'antiquité. Très-bien, mais n'oublions pas, avant tout, que les anciens et Valéria elle-même reportaient tout l'honneur de ce pouvoir à un dieu. — Mais de quel ordre ? — Du bon, répondront à leur tour les spirites. — Voyons : la *Revue Archéologique* de 1846, p. 57, appelle l'attention sur un travail de M. Barthélemi, duquel il résulte « qu'au sommet du Soracte qui dominait Falériés, il y avait un temple d'Apollon, mais que cet Apollon Soranus, assimilé à Pluton, était la divinité *infernale qui répandait la peste,* et que chez les Falisques et les Étrusques le dieu de l'enfer était toujours représenté armé d'un marteau à manche court. » M. Barthélemi en conclut que la formule *sub ascia dedicavit* que l'on trouve sur beaucoup de tombeaux était celle par laquelle le monument et le défunt étaient mis sous la protection des dieux infernaux.

« Tout ce travail est extrêmement ingénieux et mérite d'être mûrement étudié. » (*Revue Archéologique,* 1846, p. 57.)

Ainsi, un dieu donnant la peste, la peste guérie par ce dieu, une jeune toucheuse opérant cette merveille, et au-dessus de tout, le DIEU DES ENFERS !...

En vérité, le magnétisme n'est pas toujours adroit.

Poursuivons :

Nous avons vu tout à l'heure la science confondue devant l'*élection* de certaines professions.

Plutarque ajoute à son tour à cet étonnement, en nous apprenant que sous le consulat de Caius Sulpitius et Licinius Stolo, la peste enleva *tous* les bateleurs, *n'importe* de quel théâtre, à tel point qu'on fut obligé d'en faire venir de Toscane, et entre autres le fameux *Hyster,* qui donna son nom à la profession [2]. »

Aussi, le philosophe poussait-il assez loin le courage de son opinion pour proclamer à la face du monde que « *toutes* ces pestes, ainsi que la guerre, la famine et les séditions civiles, étaient l'œuvre de *grands et violents* démons, » et que c'est Ahrimane qui amène *en même temps* la famine, la guerre et la peste [3]. »

1. Plutarque, *Collations.*
2. Id., *Demande des choses romaines.*
3. Id., *Des oracles qui ont cessé.*

On connaît l'éloquent tableau que Thucydide fait de la grande peste d'Athènes et de cette prodigieuse *simultanéité* de fléaux qui écrasa la Grèce tout à la fois par les séditions, les guerres, les famines, les sécheresses, les tremblements de terre et les phénomènes solaires comme on ne se rappelait pas en avoir jamais vu, de sorte *qu'il fallut bien croire* toutes ces choses *incroyables*, et ce qu'on ne savait jusque-là *que* par la tradition bien plus que par l'histoire réelle : « *Et quæ autem fama quidem ferebantur, sed re ipsa et eventu rarius confirmabantur, non incredibilia evaserunt*[1]. »

Il est vrai que, selon le même historien, l'oracle avait dit à l'avance :

Doriacum veniet bellum una et pestilis aer.

La guerre des Doriens arrivera et avec elle toute la peste de l'air[2].

A toute cette *simultanéité*, Euripide ajoute le fléau des incendies et fait mentionner par son Antigone « l'ange spécial qui les suscite[3]. »

Nous n'aurons pas besoin de chercher bien loin de nous, à notre tour, pour trouver la confirmation de ce dire d'Euripide.

Bien des siècles plus tard nous entendrons Procope nous citer comme un fait très-remarquable que, pendant la peste de la guerre des Goths, la mort était due tour à tour à des fièvres, des apoplexies, des folies, des rages, et qu'ainsi, à proprement parler, *c'était la mort qui était épidémique, n'importe sous quelle forme*. C'était ainsi, ajoutait-il, que leur chef Uldah avait fini par se manger lui-même[4].

Mais la peste se produisait au milieu de phénomènes bien plus extraordinaires encore. C'était l'*agent de la peste* lui-même qu'on *voyait de ses deux yeux*. ON LE VOYAIT marquer ses victimes et, en général, l'événement justifiait la vision.

Nous avons dit que la famine, la guerre et les tremblements de terre accompagnaient presque toujours la peste et, dans le *Journal des Savants* d'août 1856, nous voyons M. Barthélemy Saint-Hilaire le remarquer avec soin : « Quand les prophètes hébreux et ceux de la nouvelle alliance, dit-il, prédisent les châtiments, ils associent toujours à la peste la guerre, la famine et les tremblements de terre. » C'est vrai, mais il n'y a pas qu'eux; tout le paganisme le dit et toute l'histoire en fait autant.

1. Thucyd., l. X, 23.
2. Ibid., l. II, p. 201.
3. Dans les *Phéniciennes*.
4. *Guerre des Goths*, l. VII.

Maintenant ce sont les *spectres* qui s'en mêlent.

Tantôt c'était la fée Até, cette fée précipitée sur terre par Jupiter, tantôt c'était la déesse Thermuthin ou Pestifère, que l'on prenait sur le fait.

De là la conviction et la science certaine avec lesquelles les *voyants* prophétisent la date et les sévérités des invasions. Le fameux thaumaturge Abaris en annonce plusieurs et toujours au nom des dieux [1].

L'une des apparitions les plus terribles, quoique les plus fréquentes, était celle d'Hécate, ce monstre au triple visage qui se tenait ordinairement dans les carrefours. C'était elle qui était censée envoyer tous ces fantômes. A son approche, la terre tremblait, on voyait cette espèce d'éclairs que Sénèque appelle *feux sacrés,* et surtout on entendait les rugissements des chiens qu'elle traînait toujours avec elle. On l'appelait alors *Empuse* [2].

Quand ce n'était pas Hécate qui se laissait voir, c'était l'*exterminateur* lui-même, l'*Abaddon* des Hébreux, et l'*Apollyon* des Grecs.

C'était principalement *à midi* que ces démons pestifères se laissaient percevoir. On appelait cela leur symptôme, σύνπτῶματα, c'est-à-dire *ce qui arrive* en même temps [3].

C'était une spécialité de ces *spectres-bourreaux* que la science renferme aujourd'hui dans la grande catégorie de ses délires, mais que *tout le monde* percevait alors au milieu de *la santé la plus belle,* avec lesquels on vivait, on mangeait, on marchait, et que l'on reconduisait, comme nous l'avons déjà dit, quand l'heure était sonnée, jusqu'au bord des abîmes qui se refermaient sur eux.

En nous décrivant la fameuse peste de Justinien, Procope nous montre encore une fois toute une collection de fantômes frappant, *sur la place publique*, tous ceux qui allaient s'en trouver atteints *incontinent,* et cela tout aussi bien pendant la veille que pendant le sommeil. Les pauvres patients se lamentaient des tortures infligées par ces fantômes [4].

Maintenant, tout en acceptant la réalité subjective [5] de ces appari-

1. Voir *Vie de Pythagore,* par Jamblique.
2. Voir le *Scholiast. d'Apollonius,* p. 3.
3. De σὺν, avec, et de πίπτω, je tombe. On ne réfléchit pas assez à cette étymologie qui nous montre un emblème et un fait où nous ne voyons qu'un indice et une figure.
4. *Guerre de Perse.*
5. On appelle ainsi le phénomène qui n'a pas de réalité extérieure ou objective.

tions, M. le Dr Calmeil vient nous dire : « Les *fausses sensations* de la vue ont encore été notées dans les calamités de peste ; dans la peste de Neo-Césarée, on *crut,* à différentes reprises, voir des spectres errer et entrer dans les maisons. Dans une peste qui éclata en Égypte du temps de Justinien, on *crut* voir voguer, sur la mer, des barques d'airain montées par des hommes noirs qui n'avaient plus de tête. Dans une autre épidémie qui dépeupla Constantinople, on *croyait* voir courir d'une habitation à l'autre des hommes vêtus de noir qu'on prenait pour des démons, et auxquels on adressait le reproche de multiplier le nombre des décès. »

Il est fort bien d'en convenir ; mais nous donner pour toute explication celle-ci : « L'obscurité d'un appartement où il ne pénètre que de faibles teintes de lumière favorise singulièrement les erreurs visuelles que chacun de nous a cru apercevoir la nuit,... etc. [1], ce n'est pas digne d'un médecin tant soit peu philosophe !

Il est malheureux d'expliquer, par *la nuit,* des phénomènes qui ont lieu en plein *midi* et sur *la place publique ;* par une *hallucination* de *malades,* un phénomène qui atteint toute une ville *bien portante,* où le mal suit toujours la vision et ne la précède jamais, et enfin, par une simple *coïncidence,...* l'*accord* si merveilleux du fantôme qui frappe et de la victime qui tombe.

Il est encore plus malheureux, peut-être, de l'expliquer comme le fait Görres, « soit par certaines manipulations, ou peut-être par quelques dispositions naturelles, ou peut-être encore par certaines forces de la nature [2]. » Cet écrivain pouvait trouver dans son génie et dans sa foi quelque chose de plus simple et de plus logique ; mais entiché de ces mêmes passes magnétiques (*qui depuis... Rome alors estimait leur vertu*), il s'est laissé aller au torrent de la psycholâtrie contre lequel il lutterait infailliblement aujourd'hui.

Pour l'aider à en sortir, nous lui tendrons la main dans l'un de nos premiers chapitres.

Retournons pour un moment encore à nos spectres pestifères : Paul Diacre dit que « de son temps, en observant la marche de ces spectres, certaines gens parvenaient à désigner à coup sûr les maisons et les familles qui étaient le plus menacées [3], » et il ajoute que dans la grande peste de Constantinople on voyait distinctement un spectre accompagné d'un bon ange, et qu'autant de fois que le bon

1. *De la folie,* t. I. p. 20.
2. *Mystique,* t. III, p. 145.
3. *De gest. Longobard.*, l. II.

ange frappait sur les portes, autant de victimes mouraient dans la maison.

« Tous ces spectres, dit Cédrénus, prouvaient leur mission en *révélant* beaucoup de choses qui se *réalisaient* ensuite. »

Mais voici le *nec plus ultra* des fantastiques épouvantes : dans la fameuse peste de Noyon, on voyait *sans tête* les spectres de ceux qui devaient mourir peu de mois après.

Dans tout l'Orient c'est encore, à l'heure qu'il est, un fantôme à aile de chauve-souris qui désigne, de son doigt noir et velu, ceux qui doivent bientôt disparaître.

En Lithuanie, c'est encore la vierge pestifère qui sème la mort dans toutes les demeures en passant une écharpe rouge par les fenêtres désignées [1].

Il faudrait multiplier les volumes pour énumérer tous ces fantômes qui, chez les anciens, accompagnent les fléaux et tout particulièrement la peste.

Si la science ose se tirer encore de tout cela au moyen d'un symptôme maladif, comment se tirera-t-elle des *flèches* que nous venons de signaler, des *véritables flèches* que toute l'antiquité VOYAIT TOMBER DU CIEL aux jours d'épreuves et qu'elle se donnait la peine de COMPTER après les AVOIR RAMASSÉES ?

Macrobe, après nous avoir raconté qu'Apollon s'était appelé Libystinus en raison de la *peste* qu'il avait envoyée aux Lybiens, ajoute : « Ce n'est cependant pas en raison d'une *peste* guérie qu'on institua ces jeux, mais bien parce que, lorsqu'on célébrait à Rome les jeux d'Apollon d'après les prophéties de Marcius et les vers sibyllins, l'arrivée subite de l'ennemi fit courir le peuple aux armes. Mais dans le *même moment,* ON VIT UNE NUÉE DE FLÈCHES FONDRE sur l'ennemi, le

1. *Magas. pitt.,* p. 9, 224. Si nous en croyons M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, et sa prodigieuse *Histoire du Mexique,* les pestes du Nouveau Monde apparaissaient à la suite de prodromes absolument identiques. Lors de la peste de Tollan, nous retrouvons la chute d'une flèche et d'un aérolithe comme ceux dont saint Grégoire et M. Cagniard-Latour viennent de nous parler tout à l'heure, puis des spectres, comme tous ceux de nos histoires, et de plus l'épisode que voici :

« Au milieu de la danse et des rondes fanatiques décrites sur la grande place de la ville, autour des malheureux captifs que l'on brûle par *ordre du Dieu* et pour le fléchir, un spectre aux traits difformes, aux bras longs et osseux apparaît ; nul n'ose lui adresser la parole, il danse avec eux, et à mesure qu'il avance, il saisit dans ses longs bras, en tournant sur lui-même, le toltèque

mettre en fuite, et permettre au peuple de retourner à ses jeux. De là l'institution de ces jeux nouveaux à l'honneur d'Apollon [1]. »

On le voit, le problème renaît toujours de ses cendres.

Fables, mensonges, va s'écrier la science indignée!... Soit; le paganisme mérite ce triste privilége, de légitimer le doute jusqu'à la calomnie, mais souvent ses attestations continuent sous le règne de la vérité, son ennemie; souvent ce sont des hommes comme un saint Grégoire le Grand, par exemple, le plus saint et le plus savant des successeurs de saint Pierre, qui s'exprime en ces termes :

« Déjà, bien chers frères, et bien avant que l'Italie fût livrée au glaive des gentils, nous *avions vu,* vous le savez, se *réaliser* tout ce que nous connaissions par l'ancienne tradition, à savoir, des armées de lumière se livrer dans le ciel des batailles formidables et se couvrir d'un sang semblable à celui que le genre humain allait bientôt répandre... Mais, en 590, il y a trois ans, avant la terrible peste, dite *inguinale* et qui devait dépeupler la ville, VOUS LE SAVEZ, ON VOYAIT DE SES YEUX CORPORELS LES FLÈCHES TOMBER D'EN HAUT, et FRAPPER CHAQUE VICTIME. Vous le savez encore, notre Étienne fut du nombre et y périt [2]. »

Comment faire, et que devient ici l'hallucination? On n'est pas percé de flèches sans que les flèches subsistent, et si la science continue à s'indigner, nous la sommerons de nous expliquer un peu plus à fond l'origine de ces pierres qu'elle classe dans certains de ses musées parmi les pierres céràuniques ou *tombées avec la foudre,* et qui sont tout simplement des *haches en silex, absolument semblables* à celles que nous retrouvons aujourd'hui entassées dans les cavernes an-

le plus rapproché et l'abandonne mort à ses pieds sur le sol. Toute la nuit se passe dans cette sorte de danse macabre, sans que personne se sente la force ou la volonté de s'y soustraire. »

Il ne faudrait pas conclure, de ce dramatique épisode, que M. l'abbé Brasseur a voulu écrire les *Mille et une nuits* du Mexique; son histoire, bien autrement merveilleuse que tout le paganisme grec et romain, est écrite sur des matériaux et sur des monuments dignes de l'étude et des méditations les plus curieuses. Le merveilleux surabonde, il est vrai, mais les proportions seules l'éloignent de celui que nous connaissons. Le fond reste invariablement le même, comme on le voit par les flèches, par les aérolithes et par les spectres de la peste.

1. Macrobe, *Saturn.,* p. 192.

2. *Grégoire le Grand, Dialogue,* l. IV, ch. XXXVI. Ses historiens disent que le nombre de ces flèches et de ces victimes montait à quatre-vingt par heure.

téodiluviennes, avec des ossements de mastodontes et des crânes humains dans lesquels on les voit parfois enfoncées [1].

Nous reviendrons, à l'article *Pluies merveilleuses,* sur cette similitude (nous ne disons pas identité) confessée par M. Boucher de Perthes lui-même.

Quand la science nous expliquera la chute de ces *haches* en tout semblables à celles de main d'hommes et entassées dans des cavernes, nous lui expliquerons celle de nos *flèches* en tout semblables aussi à celles d'autres cavernes.

Les unes et les autres, probablement, remontaient aux mêmes sources et partaient de lieux semblables, mais n'en tombaient pas moins du ciel. « *Ceraunia* ou *pierres de foudre* » a dit toute l'antiquité, et nous n'avons pas le droit de lui soutenir le contraire.

Enfin, le phénomène se métamorphosait encore : il devenait plastique ; et comment se méprendre sur l'*intelligence* de cette plasticité, lorsque les vêtements des victimes futures se trouvaient marqués de certains caractères ou images dont l'événement expliquait la signification ?

Justifiant encore l'antiquité par des révélations plus modernes, Théodore Studite, dans son *Discours sur la vie de Platon*, rapporte que pendant la grande peste de Constantin Copronyme on apercevait sur tous les vêtements certaines taches qui semblaient imprimées par une main invisible [2].

Le phénomène se dessinait plus tard. En 746, dit Job Trithème, c'est-à-dire pendant la peste inguinale de Constantinople, tous ceux sur les vêtements desquels apparaissaient ces croix périssaient certainement ;... en Germanie, même prodige et même signification [3].

En 1656 (nous nous rapprochons), pendant la peste de Rome, même phénomène sur toutes les couvertures des lits.

C'était évidemment une réminiscence des croix qui, selon les historiens les plus véridiques, couvrirent les vêtements des ouvriers que Julien avait chargés de la reconstruction du temple de Jérusalem et qui reculèrent devant les flammes mystérieuses sorties des fondations, comme en convient lui-même l'empereur apostat.

Ce phénomène des croix n'était pas particulier au fléau de la peste ;

1. Voir, sur ces haches de foudre, Anselme de Boot, *Histoire des pierres,* et la dissertation du savant D. Calmet, au t. IV de la *Bible de Vence,* p. 313.
2. *Vie de Platon.*
3. Œuvres de Trithème, ch. II, p. 3.

nous le verrons plus tard accompagner certains tremblements de terre ou plusieurs grandes éruptions de volcans, et entre autres une du Vésuve du 16 août au 15 octobre 1660. Pendant tout ce laps de de temps, des croix de la même nature s'imprimèrent sur toutes les couvertures et vêtements, même sur ceux qui étaient restés *enfermés* dans des paniers. Nous verrons le rapport de Kircher chargé de présider la commission d'enquête envoyée de Rome à Naples à ce sujet [1].

7. — *La Bible et les fléaux.*

Il est temps d'abandonner le paganisme et ses fléaux sans consolation ; opposons-lui maintenant le christianisme et ses enseignements salutaires ; ouvrons d'abord la Bible et voyons ce qu'elle pense et ce qu'elle dit sur la peste, sa mission, sa nature et ses modes d'application.

La première chose à rechercher, c'est la signification des expressions. Or, voyons si elle n'est pas exactement la même.

1. Ce phénomène de croix imprimées est un des plus fréquents de l'histoire. Laissons parler dans son vrai style un naïf, mais très-savant érudit : « Dessous le règne de Childeric, et lorsque Pepin le Bref estoit maire du palais des François, furent vues, ce dit Sigibert, de petites croix, comme tracées d'huile, tant ès habits des personnes qu'ès courtines et voiles des esglises. Quand l'empereur Charlemagne s'en alla en Allemagne pour debeller les Saxons et leur chef Uvitichind, apparurent des croix ès habillements des hommes et des femmes, comme sous l'empire d'Othon premier du nom. Davantage, au temps de l'empereur Maximilien et devant que l'hérésie de Luther fust esclose, l'on veid aux manteaux, jupes, pourpoints et casaques des hommes, et ès capes des femmes, force croix figurées. Ce fut principalement, dit Languis, ès villes et bourgades du diocèse de Cologne. Ce qui estoit estrange en ceci, que les habits renfermés dedans les coffres avoient aussi bien les croix que ceux que l'on portoit sur soi. C'est pour confirmer ce que dit François Pic de la Mirande, que, de son temps, il pleust en Allemagne, sur la chair et sur les robes des hommes et des femmes, des croix, des lances, des clous, des couronnes d'espines, toutes, ou la plupart de couleur vermeille, et quelques-unes noires. L'empereur Maximilien lui montra quelques habits où ces marques se voyoient;... enfin, je ne feindrai de mettre en ces signes divins ce qui fut veu sous l'empereur Maurice pendant une grande pestilence. Il sembloit que le ciel dardoit des flesches, menu et souvent, et non en vain, car ceux qui en estoient touchés se sentoient incontinent malades de la contagion. » (Leloyer, l. IV, p. 399.)

D'abord le fléau, *flagellum;* c'est la verge du Seigneur. « Ils sont nombreux les fléaux du pêcheur, *multa flagella peccatoris* [1]. »

« Mais le fleau n'approchera pas du juste, *et flagellum non appropinquabit tibi* [2]. »

« Qu'elle est grande la voix du fléau, *vox flagelli* [3]. »

« Car tu flagelles beaucoup, ô Seigneur, *multipliciter flagellas* [4]. »

« Ces fléaux ce sont les vraies *flèches* du Seigneur. « Je tirerai « contre eux toutes mes flèches [5]. »

« Je compléterai le nombre de mes flèches, *et sagittas meas complebo* [6]. »

« Qu'elles sont aiguës tes flèches, ô Seigneur, *sagittæ ejus acutæ* [7]! »

« Mais ce sont en même temps les flèches du salut, *sagittæ salutis Domini* [8]. »

Tout sert de flèche au Seigneur; il emploie toutes les créatures et toutes les forces, depuis la lèpre des maisons jusqu'aux foudres du ciel, depuis le vent du désert jusqu'aux effluves et aux aérolithes.

« Il envoie comme des anges et la foudre et les vents, *et facis tuos angelos Spiritus et ignem urentem* [9]. »

« Alors (vers la fin des temps), vous verrez apparaître en même temps des séditions, des guerres, des famines, des tremblements de terre et des pestes [10]. »

La simultanéité vengeresse des premiers jours se retrouvera donc encore aux derniers.

Il est cependant certaines *flèches* qui ne viennent pas directement du Seigneur et que le juste seul peut éloigner de sa tente, ce sont les flèches qui volent dans le jour, *sagitta volante in die*, les terrifications de la nuit, *timore nocturno,* l'affaire (ou l'agent) qui marche dans les ténèbres, *negotio perambulante in tenebris*, et le démon du midi, *et dæmonio meridiano* [11]. »

1. *Ps.* XXXI, 30.
2. Ibid., XC, 10.
3. Nahum, III, 2.
4. *Sagesse,* X', 22.
5. *Deutéron.*, XXXII, 22-23.
6. Ibid., XXXII, 21.
7. *Ps.* XLIV, 6.
8. IV, *Rois*, XIII, 17.
9. *Ps.* CIII, 4.
10. Saint Matthieu.
11. Ps. des Complies.

La flèche qui « vole dans le jour, » c'est l'ange de la mort qui frappe à droite et à gauche ; le terrificateur nocturne, c'est le démon lucifuge que l'Église met en fuite avec ses cierges et ses lumières ; l'agent qui se promène dans l'ombre, c'est le prince des ténèbres et des ombres de mort, *principem tenebrarum ;* le démon du midi, c'est cette *empuse* des païens que nous voyions tout à l'heure semant la peste sur les places publiques et désignant les victimes. Il sera curieux, plus tard, de la retrouver chez tous nos peuples chrétiens du nord, qui tous s'accordent à signaler cette heure de midi comme l'heure de la visitation par le spectre, comme celle de minuit par l'ange des ténèbres.

Ces quatre espèces de démons ne s'appellent plus dans la bible Hécate, Até, Thermuthin ou les Kères, mais les noms seuls sont changés, les *dieux* restent les mêmes. Ce sont les *Alastores* ou bourreaux du Seigneur, les *Azazel, Elilim, Abaddon* ou exterminateurs, les *Meririm* et *Messaphin* ou *Brûleurs,* en un mot, toutes ces cohortes maudites, que la Bible nous représente comme les exécuteurs des justices célestes, cohortes tolérées, employées, envoyées, *afflictiones,* transportées par les anges de malice, *immissiones per angelos malos,* mais, disons-le bien vite, surveillées, enchaînées et bridées par les saints *vigilants* que nous verrons tout à l'heure préposés à notre garde.

Et que l'on ne s'indigne pas surtout contre nos *témérités désespérantes.* Seule, la Bible nous les fournit et se charge d'en tirer l'espérance « *sagittas salutis,* les flèches du salut. » D'ailleurs, nous n'avons probablement pas la prétention de nous dissimuler des fléaux que nous voyons, que nous sentons et, qui pis est, que nous sentons mérités ; or, entre les hasards et les caprices d'une nature aveugle et sans frein, et la correction infligée par des esprits *frappants* (*angeli percutientes*) surveillés et guidés,... le choix, pour nous, n'est pas douteux. On ne fléchit jamais la nature, mais on fléchit un maître et l'on désarme un juge.

Rien de plus cruel qu'un panthéisme indifférent, rien de plus effrayant que l'*immutabilité* des décrets de la nature.

Revenons aux plaies du Seigneur.

Pour peu que nous accordions encore un peu de confiance à cette Bible, elle justifie les païens ; ils ne mentaient pas quand ils disaient qu'on leur envoyait des spectres.

La *Sagesse,* au chapitre XVI, énumère les fléaux que les idolâtres se sont attirés. Elle parle au verset 1 des bêtes qui les ont dévorés, et au verset 9 des sauterelles et des mouches ; on voit qu'il s'agit des plaies envoyées aux Égyptiens ; au verset 16, il est question des pluies, des

grêles, des *nouvelles* eaux qui les ont éprouvés, et d'un feu que l'eau, contre son ordinaire, ne faisait qu'animer...

Mais au chapitre XVII, l'écrivain sacré, continuant l'énumération des plaies, ajoute : « On les vit enveloppés dans les ténèbres d'une nuit obscure, frémir d'horreur au fond des cavernes, où ils espéraient se cacher avec leurs cris. » Car là, des *fantômes* qui *s'offraient à leurs yeux* et le fracas qui résonnait autour d'eux les glaçaient d'épouvante. Nous traduisons par *fantômes,* φασμάτα, ce que la Vulgate traduit (on a peine à le comprendre) par des *personnes tristes.* Dans *une obscurité absolue* un *visage* triste n'a jamais *glacé* d'effroi personne. Nous trouvons donc beaucoup plus logiques saint Denis et saint Bonaventure, lorsqu'ils disent « qu'il s'agit ici de *démons* et de *mânes.* » Cela expliquerait l'expression *d'épouvantables* appliquée, par le verset 10, de l'*Exode,* à ces mêmes ténèbres, qui ne peuvent pas, après tout, avoir été plus horribles que la nuit. Cornélius à Lapide est aussi de cet avis et voit ici les *mânes* des Égyptiens « apparaissant *toujours* en société de leurs démons. » Au verset 6, en effet, on lit encore : « Et Dieu leur envoyait des éclairs passagers; ils supposaient que ce qu'ils n'éclairaient pas était encore plus horrible que tout ce qu'ils voyaient (c'est-à-dire que ces fantômes).

Non, les païens ne mentaient pas lorsqu'ils disaient que la *peste* était comme le fond commun de cette accumulation de fléaux. C'est toujours elle, en effet, qui paraît tout résumer.

« Je te perdrai par la peste, *pestilentia te perdet* [1]. »

« Je les poursuivrai par la famine et la peste [2]. »

« Ils mourront par le glaive, par la famine et par la peste [3]. »

« Je le jugerai dans la peste et dans le sang [4]. »

A cette menace incessante, correspond une épouvante sans fin.

« Prenons garde, disent les peuples, au jour de la tentation, prenons garde que la peste ne fonde sur nous,... sur nous et nos troupeaux [5]. »

Et la peste a bien des formes et bien des précurseurs. « Je te frapperai de la fièvre, de la phthisie, de l'étisie, de l'ictère et de la peste [6]. »

1. *Deutéron.*, XXVIII, 2.
2. Jérém., XIV, 12.
3. Ibid., XXI, 7.
4. Ézéch., XXXVIII, 22.
5. *Exode*, III, 3 ; IX, 3.
6. *Deutéron.*, XXVIII, 21.

Nous connaissons des médecins érudits qui croient avoir trouvé dans la Bible une description parfaite du choléra, et même jusqu'à son nom, dans le double mot *Kolaim raim*. Ne sachant pas l'hébreu, nous leur en laissons la responsabilité.

Mais si les païens ne mentaient pas dans leur description du fléau polyforme, ils ne mentaient pas davantage quand ils disaient VOIR un ange désignant les victimes.

Ce n'est pas seulement l'*Apocalypse* qui parle de *signati*, c'est-à-dire de *marqués*. Ce qu'on appelle la *poésie* de saint Jean n'est que la continuation de l'histoire de Moïse venant ici confirmer toutes les histoires de la terre.

Lorsque nous entendons le paganisme nous parler de ses deux anges de la peste, l'un qui montre et l'autre qui frappe, reportons-nous au chapitre XII de l'*Exode*. Écoutons le Seigneur annonçant à Moïse la dixième flèche qu'il va lancer sur l'Égypte.

« Vous immolerez l'agneau *sans tache*,... et vous marquerez de son sang les maisons dans lesquelles on l'aura mangé [1]... Vous mangerez aussi le pain azyme et vous le mangerez vite, les reins ceints, les pieds chaussés et tenant votre bâton à la main, car ce sera l'heure *du Phase* (pâques), à savoir du *passage* du Seigneur... Car je passerai cette nuit même par l'Égypte et je frapperai tous ses premiers-nés, depuis l'homme jusqu'à la bête, et je jugerai *tous les dieux* de l'Égypte, et dans mon passage, je verrai le sang et je respecterai vos maisons,... et les générations se rappelleront la solennité de ce jour-là. »

Mais au verset 23, nous voyons le pouvoir exécutif surgir auprès du pouvoir législatif. « Le Seigneur passera, » dit Moïse. Or, voici Dieu, ou plutôt son bon ange; « et, en voyant le sang, *il ne permettra pas au génie qui frappe* (percussorem) *d'entrer dans vos maisons et de vous frapper*... Et le Seigneur passa *à minuit*, il passa avec l'alastor, et il n'y eut pas une seule maison en Égypte qui n'eût son mort,... et il s'éleva une immense clameur, etc. »

S'agit-il maintenant de venger sur un roi blasphémateur et impie les violences et les déprédations exercées sur Israël et sur Juda; ouvrons le quatrième livre des *Rois*, chapitre XIX : nous y verrons Senna-

1. Saint Jérôme (en Isaïe, 66,) dit que ce signe de sang était en forme de croix; c'est là le fameux *tau* que nous retrouverons partout et même en Chine. Dans l'alphabet sémitique, la vingt-deuxième lettre était le ταυ; il avait, comme dans le grec et dans le chinois, la forme d'une croix et signifiait, comme en chinois et en égyptien, horreur, stupeur, tremblement, repentir. (Voir *Annales de philosophie*, janvier 1861, p. 32.)

chérib, roi de Ninive, après avoir dévasté tous les pays d'alentour et ruiné tous leurs dieux, s'avançer sur Jérusalem et se vanter de la traiter comme les autres. Mais nous y entendrons aussi le Seigneur s'écriant : « Ton orgueil a rempli mon oreille. Mais je passerai un anneau dans tes narines, une chaîne au travers de tes lèvres et je saurai bien te ramener au lieu d'où tu es parti... Je lui enverrai *un esprit, spiritum* (v. 28). Quant à Jérusalem, il n'y entrera pas, je la protégerai pour moi d'abord, pour mon serviteur David ensuite (v. 35)... Et cette nuit même, il vint un ange, qui frappa dans leur camp 185,000 Assyriens... Et le lendemain matin, on trouva tous leurs corps, et Sennachérib s'arrêta, retourna à Ninive, et y demeura jusqu'à ce qu'il fût assassiné par ses fils pendant qu'il adorait son dieu Nesroch [1]. »

Tout porte à croire comme la tradition, dit le chevalier Drach [1], que l'ange se servit, à cet effet, du vent *samoun* ou vent du désert et de la peste [2].

Poursuivons :

Non, les païens ne mentaient pas lorsqu'ils *voyaient* leur dieu remettant ses flèches au carquois.

Jéhovah envoie la peste à David et la lui envoie pour trois jours, mais trois heures ne sont pas écoulées que la miséricorde arrive,...

1. Il est curieux de rapprocher l'histoire biblique du *bulletin* personnel déposé par Sennachérib lui-même sur l'une des *briques* récemment découvertes à Ninive. C'est à la traduction de MM. Rawlinson et Hinks que nous empruntons le paragraphe suivant.

C'est Sennachérib qui parle : « Moi, le dompteur de tous les rois de l'Asie, les forêts supérieures depuis où le soleil se couche, jusqu'à la mer inférieure où le soleil se lève... »

Suit le narré de toutes ses victoires et même de toutes ses déprédations dont il se glorifie... « Comme Ezéchias, roi de Juda, refusait de se soumettre à ma domination, je lui enlevai et pillai quarante-six villes fortifiées... *Cependant je lui laissai Jérusalem sa capitale*... Et comme Ézéchias continuait à me refuser son hommage, j'emportai ses trésors, les officiers de son palais et ses esclaves à Ninive... »

On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on supprime les incidents merveilleux. Mais ce brusque temps d'arrêt aux portes de Jérusalem sur laquelle il marchait, cet abandon généreux quand Ézéchias persiste, cette absence de raison, prouvent peut-être plus qu'un aveu; au reste, il y a une dernière partie de l'inscription cunéiforme qui est restée complétement illisible.

2. Ou hhamsim, bared samoum, vent *empoisonné* qui frappe parfois comme la foudre. (Voir, à ce sujet, Volney, *Ruines*, ch. IV.)

l'ange allait étendre sa main sur Jérusalem pour la perdre, lorsque Dieu prenant en pitié cette affliction dit à l'ange « *sufficit*, c'est assez, retiens ta main; *or l'ange était déjà contre le grenier de Jébusée* (v. 16), et David *avait vu* l'ange... et il acheta l'aire de Jébusée pour y élever un autel de reconnaissance, conformément à l'ordre du prophète Gad[1]. »

Comprendrait-on ou le démon, ou des *personnifications d'agents physiques* qui s'arrêteraient subitement à un point topographique aussi précis, au moment où la ville allait être envahie[2]?

On connaît la tradition qui nous montre, pendant une peste célèbre, un ange planant au-dessus du môle d'Adrien, puis cette même peste cessant au moment même où il remet son épée dans le fourreau. C'est à partir de cet instant que le môle d'Adrien change son nom en celui de château Saint-Ange.

Du moment où nous sommes convaincu que les monuments constituaient le meilleur gage de la critique historique, de quel droit mépriserions-nous celui-ci?

Les païens ne se trompaient même pas sur les voies et moyens de l'importation. Nous parlions de la verge avec laquelle Valéria Luperca s'en allait frappant les maisons; Cornélius à Lapide puise le même détail dans *Regin Chronic* : « Dans la peste de 665, on vit un bon et un mauvais ange parcourir toute la ville, et sur l'ordre du premier on voyait le second frapper d'une petite verge toutes les portes des maisons, et autant de coups frappés, autant il y mourait de personnes. »

Il faut bien en convenir; rien ne ressemblait plus à ces anges que la grande colonne de feu qui, durant la fameuse *peste noire*, resta suspendue pendant une heure, le 20 décembre 1348, au-dessus de la ville d'Avignon, qui se trouva tout de suite après envahie par cette peste; il en est de même du globe de feu qui, pendant la même peste, resta suspendu au mois d'août sur la ville de Paris.

Se refuse-t-on à voir une intervention providentielle toute spéciale dans cette terrible razzia qui enleva à l'Europe et à l'Asie, disent les historiens, les deux tiers de leurs habitants? On n'y gagnera pas grand'chose, car il n'en faudra pas moins expliquer la singulière réparation qui les repeupla tout aussitôt avec une rapidité sans exemple, grâce à la multiplication sur tous les points des accouchements doubles et triples. L'histoire en fait encore foi.

1. II, *Rois*, ch. XXIV.

2. Cet ange, dit Cornélius, d'après la tradition, c'est l'ange appliquant au cœur *quelque chose de pestiféré* « aliquid pestiferius », qui, à l'instant même, *corrompait* les entrailles.

On a beau faire, l'intervention anormale ou le prodige est partout.

Dira-t-on que les pestes de nos jours seraient plus récalcitrantes et moins sensibles aux prières? Nous répondrons par un fait presque contemporain, fait énorme et constaté dans les archives les plus officielles d'une grande ville. Qui donc oserait nier le dévouement de cet admirable Belsunce qui, au milieu même de l'épidémie, alors qu'il périssait encore cinq mille malades par jour, entraîna toute sa ville épiscopale aux autels de Notre-Dame de la Garde, offrit sa vie en holocauste, et dévoua la France au cœur sacré de son maître? A l'instant, disent les archives, on vit cesser le fléau; à partir de ce grand moment, PAS UN SEUL cas ne fut signalé et TOUS *les malades retrouvèrent* la santé.

Or, qui s'informe à cette heure de ce que pouvaient être ces prières? C'étaient tout simplement celles de l'Église en temps de peste. « Au nom de la Très-Sainte-Trinité, je vous conjure de vous retirer, ô vous, *quelle que soit votre espèce, quocumque sitis,* que vous nous soyez envoyés de l'Occident ou de l'Orient; vous, esprits terrestres, aériens et du feu et de l'eau, esprits de tous les mondes et de toutes les sphères, au nom du Dieu tout-puissant, qui déchira le voile du temple à la mort du Seigneur, qui ouvrit les tombeaux, ressuscita les morts, fit trembler toute la terre et pâlir le soleil, tremblez à votre tour si vous n'abandonnez ces lieux aussitôt et en hâte, etc. [1]. »

Et la peste trembla, et la peste s'enfuit à l'instant même devant le simple *exorcisme* d'un pasteur qui s'offrait au martyre; voilà tout.

Nous le répétons : il ne s'agit pas ici d'un miracle ou d'Athènes, ou de Rome; il s'agit d'un miracle d'hier sur une immense échelle, et contre la négation duquel tout Marseille protesterait avec indignation. Informez-vous, questionnez et lisez, ne fût-ce que pour chercher à ce grand fait quelques échappatoires, et tâchez de les trouver.

8. — Conclusions, hypothèses et certitudes.

Il est temps de nous résumer et de répondre à une dernière objection que nous entendons d'ici. « Vous avez commencé, va-t-on nous dire, par reconnaître des miasmes, des effluves, un contage, un poison, etc.; de quel droit abandonnez-vous de telles prémisses, ou

1. Voir tous les exorcismes des rituels.

plutôt de quel droit les métamorphosez-vous en *génies* épidémiques comme vous les entendez?

Voici notre réponse : d'abord nous ne professons rien, nous ne sortons pas ici de l'ordre dubitatif et *non officiel* que nous nous sommes imposé pour tous ces appendices, nous *causons* avec des hommes beaucoup plus compétents que nous, et nous le faisons avec toute la confiance que nous donnent, d'une part, l'aveu de leurs propres ténèbres et de l'autre l'appui du genre humain et de la Bible, qui, bien certainement, on nous l'accordera, ne nous ont jamais fait défaut un instant.

Or ce genre humain, tout en parlant de *flèches*, d'*épées*, de *marteaux* et de *dieux*, n'a jamais perdu de vue les poisons, les marais pestilentiels, les *auræ* ou souffles léthifères, et point ne serait difficile de prouver que toutes nos nomenclatures modernes tirent leurs étymologies des leurs et de tout leur savoir à ce sujet.

Seulement, ces anciens savaient distinguer les *recteurs* des *instruments*, la *cause* métaphysique des *effets* matériels, en un mot, le *mystère* du *phénomène*, distinctions qui échappent complétement à nos faibles vues modernes.

Quant à nous, comme nous portons un égal respect à l'évidence des autorités et à l'autorité de l'évidence, nous tâchons de réconcilier les traditions antiques avec les sciences contemporaines, en essayant de les compléter les unes par les autres. Les anciens médecins pneumatistes signalaient, on le sait, en regard du saint et bon *pneuma* (souffle), dans lequel « toutes les créatures, suivant eux, puisaient le mouvement, et l'amour et la vie, » un second pneuma, plein de malice et de haine, s'opposant à l'évolution du premier et dans lequel toutes les créatures *aspiraient* à l'inverse la douleur et la mort.

Les pneumatistes parlaient comme la Bible, qui nous montre, ainsi qu'eux, un *pneuma* vivifiant, *vivificantem*, « qui n'a pas fait la mort, *qui non fecit mortem;* » puis, en regard, un autre *pneuma* qu'elle appelle prince de ce monde, prince de l'air et prince de la mort, ἀρχὴ τοῦ θάνατοῦ.

Partout, a dit un grand érudit, « à côté d'éléments salubres et purs, se trouvent des éléments délétères, maladifs et *corrompus*. C'est une antique et générale observation que la reconnaissance de cette *gangrène* qui a *pénétré la nature physique*, en même temps qu'une corruption *parallèle* pénétrait la nature morale. Toutes les mythologies nous montrent un Ahrimane courant dans son sein [1]. »

1. D'Eckstein, *Cathol.*, II, 279.

Voilà la certitude ; tout ce qui va suivre est hypothèse, mais, chose étonnante ! si nous interrogeons la science moderne, voici qu'elle nous montre à son tour dans son ordre naturel, et comme un reflet de nos deux pneumatismes spirituels, sinon un *prince,* au moins un *principe* de vie (l'oxygène), puis, en regard, un vrai principe de mort, qu'elle appelle *azote,* c'est-à-dire *sans vie* ou plutôt *contre-vie* comme le fait remarquer Orfila.

Sans y attacher une très-grande importance, ces expressions ne laissent pas que de nous frapper, en nous rappelant cette définition des fluides impondérables, donnée par Grove : « Pures affections de la matière sous l'impression d'un esprit. » Nous nous demandons jusqu'à quel point on pourrait taxer de folie le savant mystique qui *rêverait* (si vous le voulez, car quel est le savant qui ne rêve pas?) que cet *azote,* ce gaz dans lequel les animaux ne peuvent vivre, est le milieu ou l'affection matérielle due à l'influence de ce πνεῦμα ou poison spirituel et maudit de toute l'antiquité? Notre savant mystique s'appuierait sur une analogie d'autant plus forte, que cet *azote* ou *contre-vie* étant quatre fois plus intense que le principe qui fait vivre, il est tout à la fois, dans l'ordre physique, *prince du monde, prince de l'air et prince de mort.*

Au point de vue physique, « l'azote, dit l'ingénieur Tardy (*Cosmol.*), sort des foyers *infernaux* par l'axe et forme à la surface du globe le courant magnétique. C'est encore lui qui forme les taches du soleil [1].

Au point de vue de l'*occultisme,* il est fort singulier de voir qu'au moyen âge, dans les secrets de la kabbale, comme dans les initiations maçonniques, le génie *maître,* l'objet du culte, en un mot, portait, comme il le porte encore, le nom d'*azoth.* « L'azoth, dit M. Hofer, était un nom mystique, dont les adeptes, et en particulier les alchimistes, ne prononçaient jamais le nom qu'avec le plus profond respect. On *jurait* de ne jamais prononcer le nom de Jéhovah... M. Duteil nous dit (*Dict. des hiérogl.*) : « ... On lit sur un des papyrus du Louvre : « Ne prononce jamais le nom de... sous peine de... » Il est probable que le nom effacé était celui de Jéhovah ; c'était là le serment terrible de l'*ars sacra,* par les quatre éléments, par le ciel et l'enfer, les parques et les furies, Cerbère et le dragon. En le prononçant, on invoquait la fameuse TABLE *d'émeraude* et ses divinités [2]. »

1. Serait-ce en raison de ces taches qu'il est écrit : « Les astres et les anges eux-mêmes ne sont pas purs à ses yeux? »

2. Hofer, *Histoire de la chimie, ou Ars sacra des anciens,* p. 138.

Ce qui n'est pas une hypothèse, c'est que dans l'Écriture sainte, c'est que parmi les instruments de mort et de douleur que le *prince de la mort* traîne toujours à sa suite et surtout dans les épidémies, il en est un qui semble être son arme inséparable et fidèle : c'est la *corruption*, la *putréfaction*. « *Diabolus et fœtor ejus*, le diable et sa fétidité, » on le lie, dans les déserts de l'Afrique, lui et toute sa corruption [1].

« Toute créature, dit saint Paul, sera délivrée un jour de la servitude de la *corruption* pour entrer dans la *liberté* des enfants de Dieu [2]. »

« Je le chasserai vers les contrées *désertes et maudites*, et, pendant qu'une de ses extrémités regardera les *mers de l'Orient*, sa *corruption* montera jusqu'aux derniers (ou tout nouveaux, *novissimis*,) océans [3]. »

Que ces paroles du prophète puissent s'appliquer à vingt tyrans divers, il n'en est pas moins vrai que les mêmes expressions sont trop souvent appliquées dans l'Écriture au tyran spirituel, pour qu'on puisse ne pas le reconnaître ici avec beaucoup de théologiens, et notamment avec Cornélius à Lapide, Richard de Saint-Victor, Hugo, etc.

Comment faire pour ne pas reconnaître encore dans ces terres *désertes et maudites* cette terre de Cham, objet constant de la malédiction divine ? « Je t'enverrai toutes les *infirmités* d'Égypte et *son ulcère* inguérissable. » Comment faire encore pour ne pas rapprocher de nos génies épidémiques modernes ces quatre anges [4] « enchaînés sur le grand fleuve de l'Euphrate [5], » et qui, déliés par l'ange, partirent pour aller tuer, avec leurs aiguillons, leur feu, leur fumée et leur *soufre*, la troisième partie des hommes [6] *de la mer d'Orient aux dernières mers ?*

Ces génies voyageurs nous impressionnent d'autant plus que le roi de l'abîme (Abaddon), auquel ils obéissent [7], avait été lié pour *mille ans*, période qu'un très-grand nombre de commentateurs ont fait dater

1. Tobie, VIII, 3.
2. *Rom.*, ch. VIII, v. 18.
3. Joel, XI, 20.
4. *Deutéron.*, XXVIII, 27.
5. Voir, dans le *Journal asiatique*, la fête du dieu Gopalsam aux environs de Jagrenat.
6. *Apocal.*, IX, 14.
7. Ibid., V, 12.

de Constantin, ce qui nous ramènerait tout juste à la terrible époque de 1350, qui vit venir de l'Orient, et précisément des bords de l'Euphrate, cette épouvantable *peste noire* qui enleva, disent tous les historiens, précisément encore la *tierce partie des habitants de la terre*.

Qu'il y ait eu des épidémies et des pestes partielles pendant cet intervalle, il faudrait ignorer toute l'histoire pour le nier : tous les âges vivent au milieu de leurs ennemis physiques et spirituels, et l'enchaînement du dictateur de l'extermination n'a jamais privé de leur liberté ces « malices aériennes, » auxquelles saint Paul nous enjoint de résister. Mais que, jusque-là, les grands génies dévastateurs de l'Afrique et de l'Asie se soient jamais rués sur l'Europe avec les « deux cent millions de cavaliers » que le prophète poëte voit montés sur des *serpents*, nous croyons ne l'avoir vu nulle part.

Quoi qu'il en soit, voici toujours celui qui « trône à l'aquilon, » accompagné de sa putréfaction, et cette putréfaction marchant toujours accompagnée à son tour de cette odeur de SOUFRE que tous les Livres saints en général, et l'Apocalypse en particulier, nous montrent sans cesse comme sortant non-seulement « du puits de l'abîme » pour empoisonner l'atmosphère, mais du sein de cette atmosphère pour foudroyer la terre. Voilà toujours la *certitude* chrétienne.

Mais nous parlions tout à l'heure du principe de mort que la science reconnaît dans l'azote.

Si nous tenions beaucoup à tous ces rapprochements, nous lui demanderions maintenant ce qu'elle entend par *corruption*, et elle nous répondrait : « C'est l'acte de fermentation des matières *azotées* et *soufrées*, l'*azote* et le *soufre* étant les agents proprement dits de toute putréfaction [1]. »

On voit tout de suite, même au point de vue rationaliste, la liaison de toutes ces idées et très-probablement la raison (juste ou fausse) pour laquelle on avait placé le trône du *prince aérien de la mort*, — *princeps aeris ac mortis*, — dans un milieu de *soufre* et de corruption.

C'est encore une chose fort remarquable que de voir toute l'antiquité s'entendre là-dessus avec la Bible, et, après avoir fait dériver le mot *miasme* de μιαίνειν, *corrompre*, appeler en outre le soufre, τὶ θεῖον, c'est-à-dire du même nom précisément qu'Hippocrate donnait à ce QUELQUE CHOSE DE DIVIN (*divinum quid*), dont il redoutait l'interven-

1. Liebig, *Lettres sur la chimie*.

tion dans toutes les maladies; ainsi, le soufre était littéralement pour toute l'antiquité le *miasme divin* par excellence.

Qu'on veuille bien nous dire pourquoi.

Au chapitre *Cosmolâtrie,* nous reprendrons cette grande question à l'occasion des volcans et de certaines sources thermales.

Mais laissons les hypothèses et revenons aux détails si frappants dans lesquels nous entrions tout à l'heure. On nous demandera quelle valeur peuvent avoir aujourd'hui dans la science des phénomènes *angéliques et spectraux* qui ne se représentent plus depuis des siècles; mais nous demanderons à notre tour comment il se peut faire que des phénomènes si généraux, si constants autrefois, ne se représentent plus jamais aujourd'hui. Leur cessation ne se comprend plus du moment où on les range parmi les *effets* de la maladie. Comment des hallucinations assez intenses pour faire voir soit à toute une ville un ange remettant son épée dans le fourreau, *tout juste au moment même où la maladie se retire,* soit à des provinces tout entières des spectres parcourant les campagnes, ont-elles donc cessé depuis des siècles? Si ces hallucinations étaient un résultat nécessaire et tout *ordinaire* du *délire,* comment expliquer cette disparition si complète? Il y a là-dessous évidemment un mystère, et plus grand peut-être lorsqu'il se cache que lorsqu'il se montre au grand jour.

La nature ne se dément pas ainsi.

Mais, au contraire, si la vérité s'est jamais rencontrée une seule fois du côté où nous la signalons, si toutes les théories antiques et bibliques ont dit vrai une seule fois, soyons bien certains que jusqu'à la fin du monde, et quels que soient les progrès de toutes nos sciences, les choses se passeront exactement — qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas — comme elles se passaient à Jérusalem, à Ninive, à Athènes, au Mexique et à Rome.

La vérité se dément encore moins que la nature.

Notre but sera donc rempli si nous pouvons jamais amener un seul enfant de cette science qui remue tant de choses sans les comprendre à se demander un jour si, lorsque ses maîtres lui parlent de *malignités* morbides, d'*élections* étranges, de *prédilections* bizarres, de *génies* épidémiques en un mot, ils ne parlent pas infiniment mieux qu'ils ne pensent, et s'ils ne font pas très-souvent de la vraie et très-bonne science sans le savoir.

Lorsque ces maîtres voudront bien prendre au sérieux leurs propres paroles, ils définiront avec nous tous ces génies épidémiques :

« FORCES SPIRITUELLES ET INTELLIGENTES PRÉPOSÉES A LA DIRECTION GÉNÉ-

RALE DE LA FLAGELLATION PUBLIQUE, AU MOYEN D'AGENTS TRÈS-NATURELS ET DE POISONS MORTIFÈRES. »

Sur ce terrain, nous nous croyons inattaquable [1].

1. On se scandalisera, mais nous ne demanderons aux scandalisés qu'une seule grâce, celle de ne pas nous faire dire, par exemple, ce que nous n'aurions jamais dit; de ne pas nous accuser surtout d'amener au rejet fatal et absolu de toute mesure préventive ou corrective, publique ou privée.

Si l'on tirait cette conclusion extrême de notre croyance au ταυ fatal, il faudrait également la tirer de ce verset évangélique : « Sachez bien qu'il ne tombe pas un seul cheveu de vos têtes sans la permission de mon Père ». Le principe est identique dans les deux cas. Mais il faut bien se persuader que tout à côté des volontés providentielles *expresses* et générales, il y a l'immense chapitre : 1° des épreuves simplement *tolérées ;* 2° des causes prédisposantes attirant ces calamités spirituelles comme elles attirent toutes les autres, causes secondaires qu'il est souvent facile d'affaiblir ou d'écarter par l'hygiène et la prière, qui n'est à son tour que de l'hygiène spirituelle et morale.

La lutte n'est inutile qu'aux *marqués* (signati).

RÉCAPITULATION

DE LA PREMIÈRE PARTIE

Ainsi donc, la haute portée de notre dogme, et par conséquent celle du moindre de nos phénomènes spirites, ne nous seront plus objectées, puisqu'il en découle immédiatement :

En COSMOLOGIE : 1° la rentrée dans le Cosmos de tout un règne perdu et ridiculisé comme une fable; 2° la démonstration de la spiritualité de toutes les forces premières et de leur complète indépendance de la matière; 3° la vraisemblance ou du moins la possibilité de certains ordres de forces nouvelles et même surintelligentes, invoquées — nous l'avons vu — par quelques savants [1];

1. Voir p. 31.

En HISTOIRE, la solution du plus grand de tous les problèmes qui la divisent (l'admission ou le rejet du merveilleux), car, si l'on nous a dit qu'avec l'une il n'y avait plus d'historiens acceptables, on est convenu qu'avec l'autre il ne restait plus au lieu d'histoire qu'une sorte d'IMPASSE inextricable[1];

En THÉOLOGIE, la justification de tous ses dogmes, la chute reconnaissant les esprits comme sa *cause*, l'incarnation les donnant pour sa *raison*, la rédemption comme l'objet de son *triomphe*, et la victoire évangélique se proclamant le *résultat* de leur dépouillement, de leur déroute et de l'enchaînement de leurs archontes[2];

En PHILOSOPHIE, la restauration d'une ontologie mutilée, l'explication du *mal* par le *malin*, « sans lequel, nous a dit Schelling, la philosophie reste absurde, » l'impossibilité du panthéisme, l'éclaircissement des plus grands mystères de la psychologie, le seul préservatif contre la psycholâtrie moderne, d'admirables lumières sur l'intuition, l'extase et tout un ordre de phénomènes acceptés et complétement enténébrés par la métaphysique du XIXe siècle[3];

En PATHOLOGIE, la réintégration de tout un ensemble de causes *bafouées* et *chassées* depuis deux siècles, un jour immense versé sur une masse d'affections mystérieuses, tout un ordre de maladies mentales illuminé par l'Évangile, enfin la seule réponse efficace au cri d'alarme poussé sur tous les points du globe, devant les effrayants résultats d'un occultisme incompris[4].

Que dire maintenant de ces libres penseurs qui, devant des phénomènes décidant de tant de principes et préparant tant

1. Voir p. 85.
2. Voir de 115 à 128.
3. Voir de 129 à la fin du chapitre.
4. Voir tout notre 4e chapitre.

de réponses, croiraient se compromettre en leur accordant un regard ou quelques minutes d'attention ?

Mais que dire surtout de ces inexplicables catholiques se permettant de mépriser une question qui remplit toute la Bible, les évangiles tout entiers et l'histoire universelle de l'Église ? Fruit de l'aveuglement ou du respect humain, une telle défaillance dans le jugement ou dans la foi fait trembler (comme le disait dernièrement l'éloquent abbé Mermillod) non plus seulement pour le salut des âmes, mais pour l'intelligence humaine visiblement affaiblie et de plus en plus inhabile à comprendre.

Ces bases une fois posées sur l'importance absolue du surnaturel, cherchons-le maintenant et signalons jusqu'à ses moindres manifestations dans les traditions et dans l'histoire universelle.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

GENÈSE ET TRADITIONS PRIMITIVES

SUR

LES DEUX CHUTES

ANGÉLIQUE ET HUMAINE.

CHAPITRE V

DES ESPRITS AVANT LA CHUTE

(DE L'HOMME)

---

§ I

Dieu. — Les Esprits. — Magnificences des expressions bibliques. — Double paradoxe sur le mutisme et le mythisme de Moïse. — Impossibilité de l'emprunt judéo-mazdéen à l'égard des anges, démontrée par ceux même qui le disent certain.— Les papyrus égyptiens et les scribes de Rhamsès II vengeant énergiquement Mosou des attaques de Berlin et de Paris.

1. — Dieu.

Plus d'une fois on a félicité le XIX[e] siècle d'avoir, parmi tant de vérités naufragées, sauveté la plus importante de toutes, celle de l'existence et de l'unité divines. Pour mieux apprécier la justesse de ces félicitations, il suffira de comparer l'enseignement officiel de ce même siècle avec celui que la foi religieuse nous impose.

En ce moment, deux voix se font entendre à nos côtés, l'une à droite, l'autre à gauche; et quoique la suprême sagesse ait pris soin de nous répéter plus d'une fois ce conseil :

« Écoute ce qui est à ta droite, méprise ce qui est à ta gauche, » nous nous trouvons forcé de les écouter provisoirement toutes les deux, et de commencer par celle qu'il nous est enjoint de suspecter.

« Nul ne croit en DIEU plus que moi, s'écrie-t-elle; quel est le calomniateur qui en doute? Je le proclame tous les jours; il est vrai que mon Dieu n'est pas celui du vulgaire, mais bien celui des penseurs, celui de Lucrèce, de Spinosa, de Hegel, c'est-à-dire des trois plus grands génies de l'antiquité, du moyen âge et de nos temps modernes. Avec eux je reconnais dans ce monde un Dieu QUI NE FAIT QU'UN AVEC LUI. Substance unique, éternelle, force infinie, absolue, mais INCONSCIENTE et surtout IMPERSONNELLE; mon Dieu, c'est le COSMOS et le THÉOS substantiellement identifiés de TOUTE ÉTERNITÉ. Et voilà pourquoi le grand Apôtre a pu dire, sans que ses disciples le comprissent : « C'est en lui que nous vivons, que nous nous remuons et que nous sommes. » Si donc nous péchons en quelque chose, c'est par l'exagération du respect, puisque nous constituons et voyons le GRAND ÊTRE, bien plus intimement que ne le font les chrétiens, au fond de toute chose et de nous-mêmes.»

Cette voix de la gauche est forte, puissante, partant de haut, et quoiqu'elle soit d'une tristesse et d'une sécheresse qui pénètrent, elle tire une certaine autorité de sa large compréhension de l'infini, de son respect pour l'immutabilité des lois de la nature, de la témérité même de ses audacieuses conceptions, et ne paraît même pas contredire au premier abord la parole apostolique sur laquelle elle ose s'appuyer.

Prêtons maintenant l'oreille à la voix qui parle à notre droite.

« Je crois en DIEU, nous dit celle-ci, en Dieu NOTRE PÈRE tout-puissant, CRÉATEUR du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, etc. »

Dès le début quelle différence de langage, et comme tout aussitôt, cœur et raison, savent comprendre! Non, Dieu n'est pas *inconscient*, car il serait inférieur aux consciences qu'il a

faites ; non, Dieu n'est pas nous-mêmes, car nous qui nous décernons cet honneur, nous serions donc sortis de nos propres mains créatrices ? Usurpation ridicule, dont il nous faudrait aussitôt partager le bénéfice et la gloire avec la brute immonde qui rampe autour de nous, comme avec le gravier que nous écrasons sous nos pieds.

Ah ! certes, les premiers âges chrétiens connaissaient mieux que nous cette divinité. « Dieu, nature supra-substantielle, disaient-ils, bonté immense, excédant toute parole, tout savoir, toute intelligence, unique puissance qui ait pu dire d'elle-même : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, tu ne sais donc pas qu'il est admirable ? Seul je suis, oui, seul je suis la vie, la lumière, la vérité. » A leurs yeux c'était donc le bon, le beau, le sage, le bien-aimé, l'éternel, le père des siècles et l'ancien des jours, surpassant tout par sa grandeur, porté sur les esprits, habitant à la fois tous les cœurs, les âmes et les corps, le ciel et la terre. Constamment immuable dans le monde, autour du monde et par delà le monde, il est tout ce qui est, oui, TOUT A LA FOIS, SANS CEPENDANT ÊTRE RIEN DE CE QUI EST [1].

Entre ces deux voix, prononçant à peu près les mêmes mots, mais séparés quant au sens qu'elles leur donnent par un profond abîme, qui pourrait hésiter ?

La philosophie moderne n'hésite pas cependant ; elle écoute de préférence celle qui sort des ténèbres de gauche, SINISTRA, et qui les rend de plus en plus épaisses ; toutefois, par ce mot « philosophie » nous entendons la philosophie dominante, enseignante, officielle, sans nous préoccuper des nombreuses exceptions que nous aimons à reconnaître.

L'esprit français, en effet, aussi clair que sa langue, sauvegardera toujours d'un panthéisme trop grossier toutes les intelligences d'élite qui ne séparent du vrai ni le beau ni le bon.

1. *Des noms divins*, par saint Denys, traduction Darboy, p. 348.

Toujours ces intelligences instinctivement savantes répéteront avec un grand poëte :

. . . . Il n'est pas deux croyances ;
Je ne sais pas son nom, mais, regardant les cieux,
Je sais qu'ils sont A LUI, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne saurait être A DEUX [1].

Voilà ce que le déiste moderne saura toujours opposer de plus beau sur l'action créatrice et sur l'unité divine aux confusions insensées du panthéisme scientifique ; mais n'espérez pas mieux, et surtout ne lui demandez pas la preuve que Bossuet s'est trompé en proclamant le déisme « un athéisme déguisé, » il vous prouverait, hélas ! tout le contraire.

A plus forte raison, ne lui demandez jamais rien sur les mystères et les attributs de la divinité qu'il proclame, ne l'interrogez pas, par exemple, sur la triplicité du Dieu un, sur ces « trois adorables personnes, dont le bonheur et la gloire sont d'habiter persévéramment l'une dans l'autre, de manière que la plus stricte unité subsiste avec la distinction la plus réelle. Il en est de cette unité multiple comme de l'éclat projeté par une multitude de flambeaux *unis dans leur distinction, et distingués dans leur ensemble ;* comme eux elle ne perd jamais rien ni de son unique et indivisible splendeur, ni de son existence individuelle et privée ;... elle reste ce mystérieux océan de l'être et de l'amour, que nous connaissons seulement par les fruits mystérieux de sa fécondité ; quant à son mode de production, c'est ce que personne n'a jamais su dire ni concevoir [2]. »

Ce que personne n'a jamais pu dire ni comprendre, qui donc aurait pu l'inventer, et comment eût-on pu le propager ? Aussi verrons-nous que tous les âges, que toutes les contrées et que toutes les traditions chantent d'un commun accord cette vérité primordiale : « Il y en a trois qui rendent

1. Musset.
2. *Des noms divins,* saint Denys, p. 360.

témoignage dans le ciel et sur la terre, et ces trois sont un seul. *Et hi tres unum sunt*[1]. »

2. — *Les Esprits.*

Mais en dehors de la grande et triple unité, ou plutôt parmi les titres qu'on lui donne, il en est un tout spécial qui paraît contredire d'abord sa majestueuse simplicité : c'est celui de « Dieu des dieux et de Seigneur des seigneurs[2]. »

Qu'est-ce à dire? Après avoir fait autour de la divinité, d'un consentement unanime, le vide absolu que sa nature infinie réclame, après avoir banni des cieux toute cette aristocratie, objet de nos anathèmes, va-t-il donc falloir que, par respect pour quelques métaphores bibliques, nous rassemblions à nouveau, autour du trône divin, toute une cour de divinités secondaires et suspectes?

Pour toute réponse, interrogeons la Bible; la Bible, l'autorité par excellence, car M. le docteur Littré nous l'affirme : « Les livres des Hébreux sont les plus *lointains* des monuments écrits que nous possédons, et par delà il n'y a plus que des légendes, des traditions, des conjectures[3]... »

M. Renan n'est pas moins explicite : « Si nous envisageons dans son ensemble le développement de l'esprit hébreu, nous sommes frappé de ce haut caractère de *perfection absolue* qui donne à ses œuvres le droit d'être regardées comme classiques... Seul, entre tous les peuples de l'Orient, Israël a eu le don d'écrire pour le monde entier[4]. »

Nous sommes donc ici, on nous l'accorde, non-seulement sur le plus ferme de tous les terrains, mais sur le *seul* qui puisse l'être, heureuse et consolante exception réservée au seul trésor et au seul gage de nos plus belles espérances!

1. Saint Jean, chap. v.
2. Saint Paul, I, *Cor.*
3. *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1857.
4. Ibid.

Si donc nous interrogeons sur les esprits célestes cette œuvre *d'une perfection absolue*, nous sommes ébloui tout d'abord par la magnificence des titres et plus encore par celle des missions qu'elle leur assigne.

Voici quant aux premiers :

Cachets de la ressemblance du Très-Haut (Ézéch.). — *Anges de la face du Seigneur* (Exod.). — *Porteurs sublimes de sa gloire* (ib.). — *Supports de ses divins attributs.* — *Yeux du Seigneur* (Apoc.), etc., etc... La dignité de ces qualifications monte si haut, qu'elles paraissent presque se confondre avec celles de la Divinité. En effet, tous, *élohim* comme leur Dieu, les anges, par une sainte usurpation, « assument jusqu'au nom divin de Jéhovah, toutes les fois qu'ils le représentent[1]. »

Quant à leurs missions diverses, voyez quelle importance! A ces classifications très-significatives de vertus, puissances, principautés, dominations, trônes, chérubins, séraphins, anges et archanges, viennent s'adjoindre soit des synonymies, soit des épithètes magnifiques. Ainsi, *forces* (élohim), *énergies divines* (ἐνεργειαι), *essences spirituelles* (πνευματίκαι οὐσιαι), *pierres enflammées des cieux* (lapides igniti cœlorum), *soutiens de l'univers* (κοσμοκρατορες), *recteurs du monde* (rectores mundi), *anges des sphères célestes* (ophanim ou rotæ), *flammes et forces du Très-Haut* (chérubins et séraphins), *envoyés du Très-Haut* (malachim), *enfants de Dieu* (bnè aleim), *conseillers vigilants* (egregores), etc., etc.

L'Écriture nous montre tous ces *dieux créatures*, plus brillants que la flamme, plus rapides que les vents[2], vivant d'amour et d'harmonie, s'illuminant les uns les autres, se nourrissant d'un pain et d'un breuvage mystiques, entourant comme un *fleuve de feu* le trône de l'agneau, se voilant la face de leurs ailes. Ce trône de gloire et d'amour, ils ne le quittent que pour aller porter aux astres, à la terre, aux royaumes, aux

1. Bible de Vence, t. XIX, 318.
2. « Il fait des vents et des flammes ses ministres et ses anges. » (*Ps.* XL.)

cités, à tous les *fils de Dieu*, leurs frères ou leurs pupilles, en un mot, à toutes les créatures, fussent-elles inanimées, la divine influence qu'ils viennent de puiser à sa source et qui ne craint pas de se confier elle-même à leurs soins.

Quant à leur nombre, c'est celui de la *grande armée des cieux* (sabaoth), armée plus nombreuse que celle des étoiles, armée que le prophète Daniel dénombre par « millions et centaines de millions, » pendant que l'apôtre, plus enthousiaste encore, n'hésite pas à changer ces millions en myriades et en « myriades de myriades[1]. » Job déclare à son tour que « il n'y a pas de nombre pour cette milice, » et saint Jean l'aréopagite affirme l'insuffisance de tous les nombres matériels pour définir celui de ces divines phalanges.

A la splendide glorification des saints anges par les Écritures, la théologie fait succéder la sienne et nous montre « *ces lumières raisonnables*[2] » constituant chacune une espèce[3], contenant dans leur vertu telles ou telles parties de la nature, couvrant d'immenses espaces, *bien que d'une étendue déterminée*, résidant, tout incorporelles qu'elles soient, dans des limites *circonscrites*, se transportant d'un lieu dans un autre par mouvements locaux, *successifs*, plus rapides toutefois que la lumière et la foudre, disposant de tous les éléments de la nature, produisant à volonté d'inexplicables mirages, tour à tour *objectifs* et *subjectifs*, parlant aux hommes un langage tantôt articulé, tantôt uniquement spirituel, s'éclairant mutuellement et se communiquant leurs idées par leur volonté simple.

Aux propriétés naturelles de ces surnaturelles créatures viennent s'adjoindre ensuite celles que la Divinité leur octroie. Alors nous les voyons « ornées, comme images de Dieu, » de propriétés déiformes[4], s'élever des *prodiges* qu'elles opèrent

1. *Apoc.*, v. 11.
2. Belle expression de sainte Hildegarde (*Scivias.*)
3. Saint Thomas, I, quæst. 50, art. 1.
4. Saint Denys, *Hiér. cél.*, ch. VII et VIII.

par leurs propres forces aux miracles qu'elles opèrent par coopération divine ; alors, encore, elles pénètrent dans les secrets divins et dans « les raisons des choses, » parallèlement au degré de leur vision dans le Verbe et de leur union intuitive avec lui... En un mot, oserons-nous dire à notre tour, de même que les soleils illuminent les planètes, et que les astres s'attirant mutuellement au prorata de leur puissance gravitent tous ensemble vers une constellation invisible, de même, les esprits angéliques supérieurs, fixant d'un regard d'aigle le soleil de justice, attirent et illuminent les inférieurs, les enlacent dans l'énergie brûlante de leur attraction spirituelle, et les emportent avec eux vers cette constellation mystique où la foi nous les montre baignés dans des flots de lumière et d'amour.

On conviendra qu'envisagée à ce point de vue, la doctrine des esprits laisserait loin au-dessous d'elle et même à une incommensurable distance celle de l'infinie multiplication des globes, si toutes deux, comme nous l'avons déjà fait entendre, ne se retrouvaient souvent comprises dans le *tsabaoth* qui les unit sans les confondre.

3. — Prétendu mutisme de Moïse à leur égard et prétendus emprunts mazdéens.

Pourquoi faut-il encore une fois abandonner ces hauteurs pour écouter les froids murmures de la science? Ah! c'est que notre mission, répétons-le, n'est malheureusement pas de chanter un hymne, mais bien de répondre à des sophismes.

En présence de titres aussi variés que splendides et de missions aussi glorieuses que nettement définies, on se demande avec étonnement comment a pu s'accréditer le paradoxe qui fait de cette croyance aux anges et aux démons un plagiat, ou tout au moins un emprunt contracté par les Juifs pendant la captivité de Babylone.

A l'appui de ce paradoxe on invoque le prétendu mutisme de Moïse sur la création des esprits, sur leur chute, leurs missions, et nous connaissons plus d'une théologie classique

en tête de laquelle se trouve formulée la même assertion à peu près dans les mêmes termes.

On n'apprécie pas assez la gravité de cette erreur de chronologie dogmatique; on ne voit pas la solidarité de tous ces paradoxes et la nécessité logique qui mène de l'emprunt angélique à l'emprunt de toutes les doctrines messianiques. Nous allons le constater.

Heureusement, il n'est rien de tel que l'erreur pour se contredire elle-même, et rien de tel que ses contradictions pour en finir avec elle. Essayons et commençons par M. Munck.

M. Munck, hébraïsant aussi habile qu'Israélite sincère, oubliant que « noblesse oblige, » commence par faire la plus belle part au préjugé moderne. « Dans le sévère monothéisme de Moïse, dit-il, il y a à *peine* de la place pour les anges. Leur existence n'est pas un dogme de la religion mosaïque... Si Moïse parle quelquefois de *messagers,* on voit dans ces messagers de Dieu les éléments, les facultés de la nature et les phénomènes qu'elles produisent. Ce n'est que plus tard, pendant la captivité de Babylone, *que se forme la théorie* des anges par l'influence des mages. Les anges, divisés en bons et en mauvais, reçoivent des noms, on leur attribue des fonctions, et c'est *alors seulement* que nous voyons paraître Satan (l'Ahriman des Perses); ensuite, à la tête des bons anges, on plaça sept princes ou archanges; ce sont les sept amschaspands, dont le premier est Ormuzd, etc., etc.[1] »

M. Reynaud, à son tour, et tout en admettant par exception la possibilité de ces essences spirituelles, n'évite pas l'erreur commune. « Ce n'est pas en Terre Sainte, dit-il, qu'il faut aller pour en trouver les origines, c'est en Médie et au delà... Ce ne sont, au fond, que les férouers de l'ancien mazdéisme. Ouvrez les Naskas, et vous y verrez dans leur splendeur primitive tous ces fantômes célestes : « J'invoque et je célè-

1. Voir la Palestine, *Univers pittoresque,* p. 144, 513, etc.

bre, dit le Vendida, les purs *férouers, forts et bien armés*[1].»

M. A. Maury, moins généreux encore, relativement à l'antiquité de nos croyances, nous les fait arriver en ligne directe, qui le croirait? par la Grèce. « Il *ne saurait* plus y *avoir* de doute, dit-il, les *anges* et les *diables* du christianisme ne sont décidément plus *que* les δαίμονες *des Grecs*... Ceux qui ont soutenu que le platonisme ne devait *rien* aux Hébreux ont gagné *cent fois* leur procès... Ce fut surtout à l'époque des Alexandrins que cette doctrine se répandit dans les esprits[2]... »

Voici qui nous paraît par trop exorbitant. Lorsque le Pentateuque de Moïse roule tout entier sur la chute de l'humanité par la séduction d'un *démon tentateur*, et sur la promesse de l'*écrasement* futur de ce démon par *celui des élohim* ou *des forces*, c'est-à-dire par le Dieu des dieux, *Deus deorum;* lorsqu'il n'y a pas un patriarche qui ne soit honoré du commerce de l'un de ces dieux, pas un combat où ils n'interviennent, pas un ordre qu'ils ne transmettent (*mlac*), pas une loi qu'ils ne dictent (*ordinata per angelos*), pas une *théophanie* dont ils ne soient l'instrument[3], venir nous dire à nous chrétiens : « Tout cela vous vient de Proclus et de Plotin, » c'est nous dire : « Votre Moïse est plus jeune que les hérésiarques du second siècle de l'Église, et vous ne lui avez fait répéter que les vieux radotages mazdéens échangés entre les sages du portique et leurs amies philosophes, les Laïs et les Phrynés. »

Il est pénible d'exposer de telles aberrations, mais il le faut absolument, si l'on veut se faire une idée juste du chaos historique, et malheureusement officiel, au fond duquel nous sommes descendus.

M. Renan, comme on le pense bien, ne pouvait pas rester

1. Cette expression, qui nous rappelle l'évangile du *fort armé*, est travestie dans presque toutes nos traductions en celle d'*un homme fort* et *bien armé*. Il est triste, pour des interprètes chrétiens, d'être mis dans le vrai par des fils de Zoroastre.

2. *Revue archéol.*, de 1844, p. 657.

3. C'est l'opinion de toutes les théologies.

en arrière sur ce fameux emprunt, et les anges de Moise, « ces anges sans initiative, et par conséquent sans importance[1], » ne sauraient lui paraître bien vieux, du moment où il semble accepter cette assertion de M. de Wette, « qu'au début de l'ère chrétienne, Moïse ne passait pas encore pour l'auteur du Pentateuque[2]. »

Maintenant, avant d'en venir à l'examen de cette dernière énormité, veut-on prendre une idée juste de toutes les difficultés de ce système d'emprunts judéo-chaldéens ou mazdéens? Qu'on lise attentivement la *Revue germanique*, inspirée comme on le sait, du même esprit qui inspire MM. Maury et Renan, et certes bien au courant de l'érudition d'outre-Rhin. Dans cette *Revue*, MM. Nefftzer et Nicolas[3] commencent par embrasser le préjugé général, mais bientôt, en le sondant un peu plus à fond, le premier ne tarde pas à s'apercevoir de la faiblesse de sa base : « C'est vrai comme ensemble, dit-il... mais *quand on descend au détail*, qu'est-ce que les Juifs auraient donc pu emprunter aux Chaldéens?... Ceux-ci n'avaient d'abord assurément *rien* à leur donner comme croyances messianiques... Ils n'ont donc en réalité rapporté de Babylone que le renoncement définitif aux abominations idolâtriques (de cette ville), et le projet bien arrêté de respecter la loi et de rester désormais dignes de la protection divine qui les avait délivrés. »

Voilà certes de singuliers emprunteurs, qui puisent dans un trésor étranger tout le contraire de ce qu'il contient! On doit savoir gré à M. Nefftzer d'avoir franchement proclamé le résultat final de ses études. Malheureusement elles ne lui prouvaient pas tout. « Il n'en est pas de même du mazdéisme, dit-il; la loi mosaïque et la loi mazdéenne se touchaient par les points essentiels, par des analogies importantes, par les rapports les plus étroits, tels, par exemple, que l'attente du *Caos-*

1. *Langues sémit.*, p. 9.
2. *Études*, p. 81 et 82.
3. *Revue germanique*, 31 juillet 1858. Ne pas confondre ce dernier auteur avec M. Aug. Nicolas, l'auteur des *Études sur le christianisme*.

hyana (l'Utile ou le Messie). Ces croyances ont marqué de leur empreinte le développement des idées juives. »

Soit, nous voici réduits à un messie mazdéen... Mais alors il ne faudrait pas se donner un démenti dans sa propre Revue, et venir nous dire, dans un autre article sur le parsisme[1] : « Il est vrai que, *bien antérieurement* à la conquête de Babylone par Cyrus, Zoroastre avait eu des rapports avec la race sémitique ; *il s'était peut-être inspiré* auprès d'elle, car, si nous en croyons Ammien Marcellin (XXIII, 6), le Bactrien Zoroastre avait puisé dans les *mystères* des Chaldéens. »

Ainsi, dans le système adopté, nous aurions tout emprunté aux Mazdéens, qui tiennent tout des Chaldéens, auxquels on vient de nous dire que nous n'avions rien pris du tout!...

« Quant à cet ordre d'idées singulières, désignées plus tard chez les Juifs sous le nom d'apocalyptiques, leur germe se trouvait A LA FOIS dans les livres sacrés des Perses et des Juifs... L'attente du Libérateur elle-même y est identique, et ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'elle s'est développée *simultanément chez tous deux* par une action réciproque des deux croyances[2]. »

A la bonne heure! on ne se vole pas, par cela seul qu'on est cohéritier.

« Il est vrai que les croyances que Théopompe trouvait chez les Perses 400 ans avant Jésus-Christ, nous ne les trouvons pour la première fois sous leur forme apocalyptique que 150 ans avant la même époque, *mais rien ne prouve qu'elles ne fussent pas répandues antérieurement chez le peuple d'Israël.* »

De mieux en mieux; mais alors pourquoi M. Nefftzer tient-il à faire une exception pour le dogme d'Ahrimane et à le confiner exclusivement dans le mazdéisme, par la seule raison que « la doctrine d'une puissance infernale capable de résister à Dieu n'avait pas d'antécédents dans l'hébraïsme? »

1. *Revue germanique*, 30 décembre 1859.
2. Ibid.

Cette réserve n'est plus tenable, lorsqu'on reconnaît, comme le fait l'auteur, que « la création des férouers, si analogues aux anges gardiens des Juifs, *peut faire supposer* que l'influence juive *n'aurait* pas été étrangère à la formation du mythe mazdéen[1]. »

Elle l'est encore moins, lorsqu'on reconnaît que dans les *zends* « la création et son ordre sont *évidemment imités* de celle de Moïse, » et que toute la scène du paradis et celle de nos premiers parents sont des *légendes dues à l'influence juive*[2].

On conviendra que c'est avouer généreusement sa défaite absolue sur tous les points, et, ce qui est plus méritoire encore, que c'est braver courageusement toutes les colères d'une école pour laquelle le contraire « ne fait même plus l'ombre d'un seul doute. »

Assurément il y a loin de ces derniers travaux à l'antériorité que M. Maury veut accorder aux démons grecs sur les nôtres, et certes il ne serait pas difficile de ranger ce savant à son tour parmi les *indécis*, lorsqu'on lit dans son article *Anges* de l'*Encyclopédie moderne :* « Les anges avaient été chez les Hébreux un dernier lambeau du polythéisme... *Tous* les peuples de l'Asie ayant débuté par ce dernier état, et n'étant arrivés au monothéisme que par le développement lent et gradué de la raison humaine, il est probable que par l'expression cosmogonique d'*élohim* on entendait *Dieu et les anges*. C'est en effet la supposition la *plus vraisemblable*... La création du monde par les anges, *codivinités* de Jéhovah, nous paraît donc, nous le répétons, le dogme *antérieur à la Genèse* chez les Israélites, comme celui des amschaspands auxiliaires d'Ormuzd, chez les Mazdéens, etc. »

Donc, encore une fois, pas la moindre trace d'un emprunt, et lorsqu'on veut faire naître le mot *démons* (δαιμονες) sous les arcades du portique, c'est une pure querelle de grammaire et

1. *Revue germanique*, 3e art., p. 2.
2. Ibid.

de mots ; de même que retarder l'entrée de *Satan* sur la scène théologique jusqu'à la captivité de Babylone, c'est encore faire de l'exception d'autant plus arbitraire, que dix lignes plus bas M. Maury reconnaît que le *serpent tentateur* a toujours existé dans le second chapitre de la Genèse ; aveu suffisant dont il ne peut se tirer plus tard qu'en ne voyant que l'*animalité* pure de ce serpent dans le récit de ces premiers narrateurs. « *Animalité,* dit-il, qu'on n'aurait plus tard métamorphosée en *diable* que pour arranger le récit hébraïque sur la fable d'Ahriman. Tout cela est antilogique, et du moment où l'on admet la *simultanéité primitive,* il n'y a plus lieu de recourir pour la suite à tous ces tours de force de concordance et d'arrangements habiles. »

Quant à M. Renan, comme il s'en rapporte en dernier ressort à M. Munck, « qui, dit-il, traite la question au même point de vue que lui, mais avec une *grande excellence* de principes, » notre tâche sera bien facile, car voici dans dans quels termes M. Munck se contredit à son tour :

« La base de la doctrine des Pharisiens était la *tradition orale* qu'ils faisaient remonter *jusqu'à Moïse,* et dont l'autorité pour eux était égale à celle de l'Écriture. Or, un des dogmes de cette tradition orale et moïsiaque était qu' « il existait des êtres supérieurs à l'homme, de purs esprits, *intermédiaires* entre la Divinité et les hommes, et qui sont appelés *messagers de Dieu* ou *anges*. Il y en avait de bons et de mauvais, etc. Déjà, dans les croyances des ANCIENS HÉBREUX, nous rencontrons les messagers célestes, ou les anges, représentant les actes émanés de Dieu, et les facultés de la nature ; les Hébreux pouvaient donc facilement retrouver LEURS messagers célestes dans les izeds de la doctrine de Zoroastre,... et Moïse ne fit que céder à ces croyances populaires[1]. »

M. Salvador ne paraît ni moins embarrassé ni moins inconséquent. Après nous avoir affirmé que « la théorie des anges,

1. Voir la Palestine, *Univers pittoresque,* p. 513 et 514.

leur révolte contre Dieu, leur chute et les projets du prince des mauvais anges à l'égard de l'homme, ne se trouvent nullement exposés dans les livres de Moïse[1], » il ajoute : « *Cependant* on ne peut s'empêcher de reconnaître dès le début de la Genèse des allusions, soit à un événement primitif dont la chute d'Adam ne serait qu'un reflet, soit à la pluralité des dieux, confirmée par le Dieu de la Genèse lui-même ;... d'où vint enfin l'admission assez *plausible* de quelque bouleversement qui aurait déjà troublé la pureté des hauteurs célestes [2]. »

Il est temps de nous résumer. Pour nous, voici donc les Hébreux possédant *de tout temps* ces mêmes croyances qu'on les accuse d'avoir empruntées à Babylone, voici leurs anciens *mlac* retrouvés dans les *izeds*, et Moïse parlant *partout*, mais par *pure complaisance* et seulement *pour flatter l'opinion générale*, de ces êtres spirituels dont on l'accuse de n'avoir parlé *nulle part !...*

Nous n'en demandons pas davantage, et nous croyons nous montrer peu rigide en témoignant le désir qu'on ne nous parle désormais de ce fameux *emprunt* que lorsqu'on sera un peu plus sûr de son fait, la contradiction étant le signe le plus clair de l'erreur : « Vous ne les trouverez jamais *fermes*, » disait Montaigne en parlant des libres penseurs de son temps.

Cette fois-ci, ce qui les a fait, non pas vaciller, mais tomber, c'est qu'ils ont confondu l'éternelle et pure doctrine des anges et des démons avec la fausse kabbale effectivement rapportée de Babylone, mais qui ne constitue pas plus l'angélologie véritable que le grimoire ne constitue la théologie.

4. — *Mythisme de Moïse.*

Au prétendu mutisme de Moïse succède son mythisme absolu, c'est-à-dire son classement parmi les apocryphes ou les personnages de la Fable.

1. *Instit. de Moïse,* II, p. 382.
2. Ibid., p. 384.

On vient de nous dire « qu'il ne passait pas encore au début de l'ère chrétienne pour être l'auteur du Pentateuque. »

On comprendra que nous n'ayons pas la prétention de répondre dans un paragraphe à des bibliothèques entières d'accusations semblables; contentons-nous de quelques mots.

On nous donne donc le paradoxe en question comme le résumé des convictions générales de toute la science allemande, mais on se garde bien d'en excepter d'abord toutes les protestations des orthodoxes, ensuite toutes celles des rationalistes les plus célèbres, tels que Jahn, Eichhorn, Rosenmüller, Michaelis, etc., etc. Aux yeux de ces derniers, c'est *pure folie que de rêver* une supercherie concertée entre grands prêtres, prophètes et l'on ne sait quelle prophétesse apocryphe, pour duper le même jour, par une fausse loi, toutes les sectes du culte, le plus jaloux gardien de son esprit comme de sa lettre et de toutes les traditions qui les confirment. L'indignation qu'une aussi pauvre supposition inspire à ces derniers rationalistes, ainsi qu'à M. Franck (de l'Institut[1]), égale presque celle de Bossuet; pour beaucoup d'autres, il en est de même de la sotte calomnie faisant du pontife Helkia l'auteur faussaire du livre de la Loi retrouvé dans le temple vers 624, après une longue disparition, et lu par lui en présence de tout le peuple : « On a prétendu, dit M. Salvador, qu'il l'avait rédigé lui-même; l'ensemble des faits RENVERSE COMPLÉTEMENT cette opinion[2]. »

Que reste-t-il donc aux fauteurs du mythisme de Moïse? Laissons encore une fois la parole au dernier rationaliste que nous venons de citer, puisque, d'une part, ses paroles sont les dernières, et que, de l'autre, on nous le donne, même dans notre camp, pour le successeur direct des Philon, des Maimonides, ou pour le moins des Mendelssohn[3].

« Mais quels sont les véritables auteurs de ces livres, et,

1. Voir son *Hist. de la Kabbale.*
2. *Instit.*, t. II, p. 297.
3. Paroles de Mgr Guillon, évêque de Maroc.

avant tout, quel est l'auteur du Pentateuque?... Je n'ai nul besoin de m'engager dans la discussion toute scientifique et souvent trop confuse de ces difficultés... Qu'il soit écrit par un seul homme ou par plusieurs, quelques siècles plus tôt ou plus tard, le Pentateuque, cet imposant ensemble, est à mes yeux Moïse ou le législateur, comme l'*Iliade* est Homère, comme les œuvres d'Hippocrate sont d'Hippocrate lui-même,... quoiqu'on ait révoqué en doute jusqu'à l'existence de ces grands hommes... En mon particulier, à cause du pays et des circonstances au milieu desquelles MOÏSE NAQUIT ET FUT ÉLEVÉ, j'adopte complétement l'opinion qui discerne dans la majeure partie du Pentateuque le cachet D'UN MÊME INDIVIDU. Il me paraîtrait beaucoup plus extraordinaire et surtout beaucoup plus honorable pour la nation hébraïque qu'il fût le produit d'un concours de personnes[1]. »

« Dans l'antiquité sacrée, Moïse, homme d'action, prophète et historien par excellence, est avec évidence le génie prééminent, le grand maître. Replaçons la question sur le terrain dont on l'a trop longtemps écartée. Si les travaux de Moïse lui méritent une gloire réelle, loin d'y porter atteinte la grandeur de l'Égypte (dont il possédait la sagesse) ne fera que la rehausser, car cette dernière est tombée, et tout l'art des investigateurs suffit à peine pour en suivre les traces; mais MOÏSE A VÉCU, ET SES ŒUVRES SONT EN HONNEUR CHEZ TOUTES LES NATIONS[2]. »

Voilà le dernier mot du rationaliste qui connaît le mieux Moïse, ses œuvres et ses institutions. C'est assez dire que pour lui le rôle d'Esdras, dans sa publication du Pentateuque au ve siècle avant Jésus-Christ, au lieu de s'élever jusqu'à celui de compositeur, comme on a voulu le faire croire en désespoir de cause, se réduit en définitive à celui de « coordonnateur, de concert avec le sénat hébreu de son époque, de la plupart des principaux livres fondamentaux[3]. »

1. *Instit. préf.*, p. 7.
2. Ibid., p. 27.
3. Ibid., p. 5.

On le voit, toutes les objections fondées sur une rédaction postérieure aboutissent, lorsqu'on les presse un peu, à l'opinion de saint Jérôme, qui appelait Esdras « *Instaurator Pentateuchi;* » grande leçon pour les exégètes de second ordre, qui fixent si résolûment au premier siècle de l'Église la paternité biblique de Moïse!

5. — *Moïse vengé par les scribes égyptiens.*

Au reste, après les défenseurs officiels et modernes, voici venir des défenseurs officieux et bien plus jeunes encore à force de vieillesse. Ce ne sera plus sur les rives de la Seine et du Rhin que nous irons les chercher cette fois-ci, mais bien sur celles du Nil lui-même et parmi les contemporains du grand homme.

M. Salvador a pris bien soin de nous apprendre que, « d'après tous les monuments, la sortie d'Égypte correspondrait à la disparition soudaine d'Aménophis, qui serait le Pharaon submergé, et que les prêtres de Memphis, qui conservèrent longtemps, *dit-on*, le souvenir de la mer Rouge,... avaient fait entendre au pharaon Ramessès-Meiamun, ou l'ami du dieu Ammon, que les talents et la popularité de Moïse pourraient fort bien un jour devenir fatals à sa puissance[1]. » Toutefois, notre historien ne s'appuyait que sur Eusèbe et Josèphe, plus d'une fois suspectés par la critique contemporaine.

Aujourd'hui, voici quelques nouveaux et très-curieux documents fournis par l'archéologie la plus actuelle, et dont nous lui laisserons, bien entendu, toute la responsabilité.

Il suffit d'avoir suivi tant soit peu les travaux de nos égyptologues pour savoir que bon nombre d'entre eux, et particulièrement M. le vicomte de Rougé, leur maître à tous, font de ce Ramessès II, autrement dit Sésostris, le contemporain de

1. *Instit.*, t. I, p. 33, 55, 59.

Moïse, et par conséquent le pharaon régnant du xe siècle avant la captivité de Babylone. Or, il existe au Musée britannique de très-importants papyrus, contemporains de ce grand monarque et célébrant la gloire de son règne. On a traduit entre autres toute une épopée, dont l'intérêt redouble lorsque l'on constate sa conformité parfaite avec les inscriptions du Ramesséum de Karnak et des temples d'Ibsamboul et de Louqsor, inscriptions surmontées par les tableaux eux-mêmes, que l'on pourrait appeler, suivant l'heureuse expression de M. Fr. Lenormant, des « bulletins officiels de campagnes militaires. »

Ces papyrus, rédigés par le scribe Pentéhor, « l'an VII, le 2 du mois de payni, sous le règne de Rhamsès, aimé d'Ammon, et vivant à toujours comme son père le soleil, » sont tirés de la collection Sallier et Anastasi; mais laissons parler le savant que nous venons de nommer : « Tous ces papyrus, dit-il, datent de la belle époque de la littérature égyptienne, c'est-à-dire des règnes éclatants de Séthos et de Rhamsès, sous la dix-huitième et dix-neuvième dynastie. CE SONT DES TEXTES CONTEMPORAINS DU PENTATEUQUE. Ils appartiennent à cette grande école de scribes, par laquelle Moïse fut élevé « dans toute la sagesse des Égyptiens. » C'est de la belle époque. On est frappé du rapport que présente cette poésie avec celle des Livres saints. C'est la même manière de dire, la même forme de pensées; la ressemblance des expressions est frappante, les métaphores sont les mêmes... L'empreinte de l'éducation égyptienne demeure ineffaçable dans les livres de Moïse, mais quelle différence dans l'objet de cette poésie! »

Toutefois, voici bien autre chose! Voici dans les mêmes papyrus d'autres scribes qui se transmettent mutuellement de grandes nouvelles, et ces nouvelles,... ce n'est rien moins que le récit des fléaux dont Mosou couvre l'Égypte, et celui de la submersion dans la mer Rouge, etc., etc. : le tout entremêlé des plus terribles imprécations contre ce Mosou, *dont les en-*

chantements ont tout fait, et en même temps des témoignages de l'admiration la plus vive pour « CET ENNEMI QUI N'A D'ÉGAL NI DANS L'ART D'ÉCRIRE NI DANS L'ART DE CONDUIRE ET D'EXALTER SON PEUPLE. »

Nous reproduirons intégralement plus tard ces admirables documents[1].

On le voit, toujours des précautions à prendre! Avant de trop s'avancer au sujet de son emprunt mazdéen, l'erreur aurait dû se méfier de ses propres contradictions, et désormais, quant au mythisme de Moïse, il lui faudra se méfier bien autrement encore des scribes et des papyrus contemporains du grand homme.

§ II

Date de la création des esprits. — L'*Ornement* des cieux (*ornatus*) substitué par la Vulgate au mot hébreu *tsaba* (armée). — *Tsaba,* association angélique et sidérale. — Création des esprits, époque indéfinie. — Double création simultanée (*spiritualem et mundanam*).

1. — *Date de la création des esprits.*

« Mais au moins, va-t-on nous dire, vous conviendrez que Moïse ne dit pas un seul mot de la *création* des anges. » Ici, c'est encore M. Munck qui va nous fournir une réponse, en permettant d'appliquer à cette création toute spéciale le verset 1er du chap. II de la Genèse, ainsi traduit par la Vulgate : « *Igitur perfecti sunt cœli et terra et omnis* ORNATUS *eorum*, Ainsi devinrent parfaits et le ciel et la terre, et tous leurs *ornements*. » M. Munck a d'autant plus raison de nous permettre cette application, que dans l'hébreu le mot traduit par *ornatus* est précisément *tsaba*, qui n'a jamais voulu dire *ornement*, mais bien *armée*, d'où vient *tsabaoth élohim*, le Dieu des armées. « *Id est*, » dit à son tour le maître de tous les commentateurs bibliques (Cornelius à Lapide), « *id est, angelorum ac*

1. Au chapitre de la *Thaumaturgie comparée;* voir, en attendant, l'article de M. Lenormant, inséré dans le *Correspondant* du 25 février 1858.

siderum, » c'est-à-dire le Dieu de l'armée des anges *et* des astres. (T. I, 1re part., p. 66[1].)

Nous voici donc forcé par cela seul de prêter une nouvelle attention au premier verset de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

Dans le temps où l'époque de la création des anges pouvait encore intéresser les savants, on se divisait sur cette question comme sur beaucoup d'autres.

Tous les Pères grecs et quelques-uns des Pères latins tenaient pour une création spirituelle bien antérieure à l'œuvre des six jours et s'appuyaient principalement sur ce texte de Job : « Où étais-tu lorsque je posais les fondements de la terre, et que tous *les astres* du matin chantaient en même temps mes louanges à haute voix, et se réjouissaient avec les fils de Dieu[2] ? » Saint Jérôme entre autres (*Ép. à Tit.*, chap. I) était parfaitement explicite sur cette antériorité : « Notre univers, disait-il, n'a pas encore six mille ans. Mais, *auparavant*, combien ne faut-il pas croire qu'il y a eu d'*éternités*, de temps, d'origines, de siècles, pendant lesquels les anges, les trônes, les dominations et les autres vertus auront servi Dieu, et subsisté sans aucune vicissitude ni mesure de temps, Dieu le voulant ainsi. »

Comme saint Jérôme, et par les mêmes raisons, le grand évêque d'Hippone appliquait le premier verset génésiaque à la double création des esprits et de la matière *en général*.

Néanmoins, cette opinion s'affaiblit peu à peu, et plus tard la difficulté de la concilier avec cette décision du quatrième concile de Latran : « Nous croyons fermement que Dieu créa *de rien*, dans le principe et simultanément, les deux natures, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire la nature angélique

1. Nous verrons plus tard s'il ne serait pas plus juste encore d'entendre par ce seul mot *tsabaoth* l'armée des anges-astres ou des anges des astres. M. Salvador se range tout à fait à cette opinion. (*Instit. de Moïse*, dernière édit., t. II, p. 786.)

2. Job, ch. XXXVIII, v. 7.

et la nature du monde (*mundanam*), » l'avait fait abandonner à ce point qu'il a toujours fallu depuis une certaine temérité pour la soutenir.

Nous ne ferons donc remarquer qu'une seule chose, à savoir que cette double simultanéité de la double création, spirituelle et matérielle, n'entraînait pas nécessairement cette dernière coordination cosmologique appelée l'œuvre des six jours.

On ne peut se dissimuler qu'un élément nouveau est entré, depuis le commencement de ce siècle, dans la discussion de ce premier verset, c'est l'élément géologique; quoique le système des *époques* reçoive en ce moment de bien terribles coups et qu'en fait de division de terrains tout soit à refaire, tout le monde sait que l'étude plus approfondie de ces terrains et plus spécialement encore la découverte des fossiles ont paru nécessiter un laps de temps énorme et indéterminé entre ce premier verset et le suivant.

Nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler à cet égard Mgr Wiseman[1] :

« Il semblerait que cette période indéfinie a été mentionnée tout exprès pour laisser carrière à la méditation et à l'imagination de l'homme... Sur cette période... nous sommes dans une complète obscurité, à moins que nous ne supposions, avec un personnage éminent dans l'Église, qu'il est fait allusion ici à ces révolutions primitives, c'est-à-dire à des destructions et reproductions indiquées dans le premier chapitre de l'Ecclésiaste, ou qu'avec d'autres nous ne prenions dans un sens littéral les passages où il est dit que *des mondes* ont été créés (*Hébr*. I, 2). Il est vraiment singulier que toutes les cosmogonies s'accordent pour suggérer la même idée et conserver la tradition d'une première série de révolutions, par lesquelles le monde fut détruit et renouvelé. »

Ces réflexions du cardinal Wiseman acquièrent une nouvelle force lorsqu'on les rapproche de ce passage du *Zohar*

1. Tome I, p. 309.

(cette somme judaïque dont nous examinerons plus loin la haute valeur) : « La *rotation de la terre* est une vérité révélée aux *maîtres de la sagesse*, mais non aux géographes. » Ce singulier livre devinait donc Copernic au moins quinze cents ans à l'avance. Écoutons-le maintenant nous parler des anciens mondes en termes qui rappellent ceux de l'Ecclésiaste, et peut-être aussi quelques-unes de nos théories les plus modernes. « Il a existé d'anciens mondes qui ont été détruits, des mondes sans forme, qu'on a appelés *les étincelles*, car c'est ainsi que le forgeron, en battant le fer, fait jaillir des étincelles de tous côtés. Ces étincelles sont les *anciens mondes*, et *ils ont été détruits*, et ils n'ont pas pu subsister, parce que l'ancien (dont le nom soit sanctifié) n'avait pas encore revêtu sa forme, et que l'ouvrier n'était pas encore à son œuvre d'*homme céleste*... Mais quand on parle de la destruction de ces mondes, ce n'est pas une *vraie mort*, mais une déchéance et un changement de place[1]. »

Il nous semble maintenant que cette concession une fois accordée à l'ancienneté possible de la première création matérielle doit s'étendre à la création spirituelle, qui date de la même époque. « *Spiritualem simul ac corpoream.* » Alors nous verrions cette nature spirituelle surgir du sein de Dieu, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze : « Comme les rayons du soleil, *sicut radii a sole*[2], ou selon celle de saint Grégoire le Grand, comme les étincelles du caillou, *tanquam scintillæ a silice*[3], » en supposant que par le mot lumière il ne faille pas entendre avec saint Augustin les anges eux-mêmes : « Que la lumière soit, dit-il, c'est-à-dire que les anges soient[4]. »

Mais, nous dira-t-on, quel grand intérêt pouvez-vous donc trouver à l'éloignement d'une époque impossible à préciser?

1. *Zohar*, 3e partie (Idrâ-Soulâ), fol. 292 et 135.
2. *Orat. in Christi nativ.*
3. *Moral.*, ch. XIX.
4. *De Genes.*, ch. XVII.

Celui d'user, répondrons-nous, de toute la latitude permise pour élargir le plus possible toutes les dates, toutes les proportions de temps et d'espace, comprises entre la création primordiale et l'arrivée de l'homme sur la terre.

Plus que jamais il nous faut de l'air autour des grandes questions philosophiques, et de la reculée pour pouvoir plus facilement les franchir. A une époque où, comme nous le disions plus haut, le moindre grossissement dans l'épaisseur d'un cristal ouvre sur nos têtes et sous nos pieds de nouveaux et insondables abîmes, nous devons plus que jamais éviter — dans les limites de l'orthodoxie, bien entendu, — tout ce qui circonscrirait ces questions. Qui dira par exemple à combien d'astronomes la foi aura pu faire défaut par l'unique crainte de périr étouffés dans la cosmologie de Moïse et d'être obligés de comprendre toutes leurs myriades de soleils et de systèmes dans le mot *astra*, que l'écrivain sacré n'a peut-être appliqué, au quatrième jour de son récit, qu'à l'illumination des astres de notre système solaire?

Quant à ceux qui persisteraient à ne pouvoir deviner ce qu'il peut y avoir de commun entre cette question de globes et de soleils et l'époque de la création des esprits, il nous suffira peut-être de leur dire que si le mot *terram* du premier verset, au lieu de signifier le globe terrestre — ce qui rapetisserait terriblement la création —, signifiait au contraire la matière primordiale (ὕλη), et si le mot *cœlum* signifiait, comme le pensait saint Augustin, la nature spirituelle, on ne pourrait plus soutenir, — comme on le fait tous les jours et même comme le célèbre et catholique Dollinger vient de le faire récemment[1] —, que le Pentateuque a gardé le silence sur la création des esprits, puisque, au contraire, il aurait commencé par elle; ensuite on ne pourrait plus hésiter sur le vrai sens de ce verset de Job : « *Les astres, fils de Dieu,* chantaient ses louanges, au moment où il posait les fondements de la

1. *Paganisme et Judaïsme*, t. IV, p. 230

terre[1]. » On comprendrait enfin, et parfaitement, ce passage dans lequel l'apôtre saint Paul parle de la promesse faite « *ante omnia seculorum*, » avant tous les temps des siècles. Paroles assez décisives, il nous semble, pour avoir suggéré au grand théologien Suarez cette réflexion fort juste : « Il a bien fallu dès lors qu'il y eût quelqu'un pour recevoir cette promesse : *Aliquem esse opportuit cui Deus promittet.* »

Laissons à l'un des plus fervents apologistes de saint Thomas, le R. P. Ventura, le soin de nous exprimer la même idée dans son grand et beau langage :

« *In principio*, dit-il, signifie donc avant tout commencement, avant tout ordre de principes, avant toute série de faits, avant toute existence de choses... » Mais à la différence du langage humain qui n'a qu'un seul sens, qu'une seule signification, le langage de Dieu est si puissant et si fécond qu'il en a plusieurs. « Rappelons-nous, dit saint Ambroise, que dans l'Apocalypse le Verbe de Dieu s'est appelé lui-même le *premier* et le *dernier*, le principe et la fin, » et nous saurons d'une manière certaine que le *principe* en lequel Dieu a créé le ciel et la terre n'est que Jésus-Christ, dont l'apôtre saint Jean a dit aussi que « tout a été fait par lui, et que rien n'a été fait sans lui. »

« Quelle que soit la manière de parler propre à Dieu, continue le R. P. Ventura, il est certain que Dieu a parlé ou manifesté son Verbe... Or, si Dieu a parlé ou manifesté son Verbe, il faut *de toute nécessité* supposer que des êtres intelligents *étaient là présents*, qui ont entendu cette parole et reçu cette manifestation. Ces êtres intelligents étaient les millions de millions d'anges que Dieu avait créés déjà, et dont, suivant l'opinion de tous les pères, de tous les docteurs et de l'Église elle-même, Moïse a compris la création dans le mot *ciel*... Dans ces deux mots, le ciel et la terre, dit saint Thomas, sont

1. Job, ch. XXXVIII.

renfermés tous les êtres créés, puis tous les corps et les matières dont ils sont formés[1]. »

On voit que la date de la création des anges peut se rattacher par bien des points à toutes nos questions actuelles de créations antérieures et de révolutions cosmiques[2].

§ III

Véritable rang des Esprits dans la création génésiaque. — *Unité* de Dieu et *multiplicité* des dieux. — L'Académie s'y perd. — Moïse, accusé tout à l'heure de n'avoir pas parlé des Esprits, est accusé maintenant d'en avoir parlé beaucoup trop. — Explication préalable et nécessaire sur ces deux mots : *Monothéisme* et *Polythéisme*.

1. — Monothéisme et polythéisme.

Nous avons dit tout à l'heure, avec un poëte moderne, que « l'immensité ne pouvait être à deux, » et nous avons annoncé

1. Ventura, *Conférences*, t. II, 16e Conférence sur la création.

2. A propos, non pas du silence de la Bible sur la création des anges, mais de la prudence avec laquelle elle semble éviter tout ce qui s'y rapporte, nous devons dire qu'il existe dans le septième volume de la « *Nova Patrum Bibliotheca*, » publié à Rome par le cardinal Maï, et contenant les *Commentaires* de Theod. Mopsuesteni, une variante trop curieuse du verset 4, chapitre XIII, d'Osée, pour ne pas la consigner ici.

Voici ce verset. Nous séparons par les caractères ce qui appartient à cette version et au texte de la Vulgate :

« *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui ai affermi le ciel et fondé la terre, et dont les mains ont créé toute la milice du ciel. Je ne te l'ai pas montrée à toi* POUR LA SUIVRE, *cette milice. — Ego haud hanc tibi ostendi* UT *ambulares post eam.* » « Mais c'est moi qui t'ai tiré de l'Égypte. Tu n'auras pas d'autre Dieu devant moi. »

Est-ce que ce « *pour la suivre* » se rapporterait à ce passage de Clément d'Alexandrie : « Il avait donné toute la milice du ciel aux autres nations, pour qu'*en la suivant* elles ne fussent pas athées? » (*Strom.*, V.)

Toutefois, nous devons ajouter que saint Jérôme, ne retrouvant pas ce verset dans une antique édition des Septante, se contente de signaler qu'il n'existe pas dans l'hébreu.

qu'il nous faudrait revenir plus d'une fois sur cette double et fréquente affirmation, dans la Bible, d'un monothéisme et d'un polythéisme également orthodoxes.

Comme on le pense bien, l'esprit d'erreur tire parti de cette contradiction apparente; il vire de bord, et, ne pouvant plus appuyer sa négation des *élohim* sur le silence de Moïse, il l'accuse d'en avoir parlé beaucoup trop, et d'avoir remplacé trop souvent par un *pluriel* équivoque le *singulier* divin devant lequel tout le monde se prosterne.

De cette priorité du mot ÉLOHIM sur celui de JÉHOVAH, on a voulu conclure à la diversité originelle et probable des sources et des matériaux qui constituent le Pentateuque : « *On ne peut douter*, dit un savant dictionnaire moderne, que, dans la Bible même, l'adoration du vrai Dieu chez les Hébreux n'ait été fondée sur la ruine d'un culte de divinités *imaginaires*, dont la trace est restée attachée au mot *élohim* qui est un pluriel, quoique exprimant aussi le Dieu unique. »

Voilà en quelques lignes le sommaire d'une accusation qui a suffi depuis plus d'un demi-siècle à défrayer toute l'hétérodoxie allemande et française, accusant d'idolâtrie le plus monothéiste des livres.

Jusqu'ici, toutefois, on n'avait pas osé intenter cette terrible accusation à Moïse; on ne lui reprochait que d'avoir inséré dans son Pentateuque, et probablement « par négligence de critique » (style moderne), les débris du vieux système; faute légère, disait-on, et d'autant plus facilement pardonnée qu'on en profitait davantage.

Nous verrons plus tard avec M. Nicolas (de la *Revue germanique*) combien il est urgent « de modifier *tous* les systèmes professés en Allemagne sur ce point capital et dominant de toute l'histoire du peuple hébreu [1]. » Disons seulement que depuis quelque temps on a cessé d'admettre en France cette « négligence de critique » chez Moïse. Sa faute a paru plus

1. *Études critiques sur la Bible*, p. 28.

sérieuse, et M. Lacour entre autres, professeur d'hébreu de l'Académie des sciences de Bordeaux, n'a pas craint de publier deux gros volumes sur les *aleim* ou *dieux* de Moïse, ouvrage infiniment dangereux, dont le but était de placer le grand prophète hébreu à la tête du polythéisme antique. Frappé de cette multitude d'essences spirituelles désignées dans le texte biblique par ce nom d'ALEIM, frappé de ce que Moïse emploie sans cesse ce mot au pluriel, lorsqu'il avait à sa disposition le singulier *al*[1], frappé surtout du rôle immense et continu attribué à ces *aleim* en dehors de Jeové et de l'identité qui paraît exister entre les divinités égyptiennes et les *mlac* du peuple juif, M. Lacour en vient à conclure que le Pentateuque tout entier et le culte de Jeové appartiennent à l'Égypte. Selon lui, chez les deux peuples, le monothéisme et le polythéisme étaient tour à tour ou simultanément le produit de cette sagesse sacerdotale et païenne dans laquelle, d'après l'Écriture, Moïse, gendre d'un prêtre d'Héliopolis, avait été initié[2]. « Il n'est plus possible de s'y méprendre, dit-il, et d'attribuer à Dieu dans plus d'une circonstance ce qui n'appartient qu'à ceux que le sacerdoce a faits ses ministres. [3]»

Plus loin, contemplant dans les bas-reliefs d'Edfou ces mêmes aleim, dieux amonéens, dieux artistes, vrais démiurges tenant le couteau, symbole de la création, il en infère encore qu'aux yeux de Moïse la création tout entière était l'œuvre de ces *forces* (aleim), présidées seulement par *Jeové*, ce qui constitue à ses yeux un véritable polythéisme.

Devant revenir plus d'une fois sur ce dangereux ouvrage, nous nous garderons bien d'entrer avec M. Lacour dans une discussion philologique tout à fait en dehors de notre compétence; contentons-nous seulement de lui prouver qu'il a tort de ne pas tirer plus de parti de ce qu'il a très-justement en-

1. Ceci se rapporte au premier verset : « Les dieux créa. » M. Lacour rejette l'explication ordinaire par la trinité, comme absolument insuffisante.

2. *Actes des Apôtres.*

3. Voir, ou plutôt ne pas voir les *Œloim ou Dieux de Moïse*, t. I, p. 190.

trevu, et même, ce qui va l'étonner bien davantage, de ne pas rendre Moïse plus sérieusement polythéiste. On le comprend d'autant moins que son bon sens lui faisait sentir le vide des explications actuellement reçues pour ce mot, et que sa philosophie est ici de mille fois supérieure à celle de M. Munck, par exemple, qui persiste à ne voir « dans tous ces dieux que le produit d'une imagination exaltée. »

Voyons maintenant nos philosophes.

2. — *Dieu et les dieux à l'Institut.*

Dans ces deux dernières années, l'Académie des inscriptions et belles-lettres s'est livrée à de longues et intéressantes discussions sur la notion de l'*unité* divine à propos d'un mémoire de M. Renan. Là, nous avons entendu l'élite de l'érudition française, et vraiment elle s'y est montrée de tous les côtés aussi brillante que loyale; mais qu'en est-il résulté? La non-solution du problème d'abord, l'accroissement de ses ténèbres ensuite.

Et comment en eût-il été autrement, puisqu'il n'y a pas en Europe, comme le dit fort bien M. Lacour, « un seul homme vivant qui se soit sérieusement assuré sur cette grande question du polythéisme?» Rien n'est plus vrai; on ne songeait même pas à définir les termes, à se demander ce qu'on entendait par un peuple *polythéiste*. La *fine* critique n'allait pas jusque-là, et certainement elle restait persuadée que *polythéisme* signifiait « culte opposé à celui d'un seul Dieu, » tandis que ces deux mots *polythéisme* et *monothéisme* n'expriment que deux vérités très-conciliables, et dont la réunion réelle et pratique n'est pas plus contradictoire que celle d'un général et de ses légions. Il était évident que l'on confondait idolâtrie et polythéisme, c'est-à-dire l'*adoration* de dieux *étrangers* et *maudits*, avec la reconnaissance de plusieurs êtres spirituels appelés DIEUX ou plus littéralement *élohim* ou *forces*[1].

1. Voir notre premier chapitre, p. 29.

De cette confusion de termes il ne pouvait sortir qu'une confusion beaucoup plus grande de déductions et de conséquences.

Effectivement, pendant cinq ou six séances nous entendons M. Renan soutenir avec raison que la grande distinction subsistante entre les races sémitiques et les autres était « la prédication et la fondation du *monothéisme* » par les premières.

Mais lorsqu'on lui demande quel pouvait être le principe générateur de cette mission spéciale, il essaye d'abord et sans succès (il le reconnaît lui-même) de l'attribuer « à la supériorité d'intelligence de ce peuple, et à sa vigueur de spéculation; » mais comme il ne tarde pas à trouver ce même peuple un des moins doués pour la science et le plus obstiné gardien « de son idéal antérieur, » il se rejette sur l'influence personnelle de Moïse; de là nouvelle difficulté lorsqu'il s'aperçoit que ce grand homme ne s'appuyait jamais que sur la tradition « du Dieu de ses pères. » L'emprunt égyptien, il est vrai, pouvait lui venir en aide, mais comment y penser lorsqu'il voit si positivement « ce même Moïse ne s'occuper jamais que de la destruction de tous les souvenirs de l'Égypte? »

Qu'est-ce donc, encore une fois, qui pouvait rendre les Juifs *seuls* adorateurs d'un *seul* Dieu?... C'est alors que, de guerre lasse, M. Renan invente cette raison magnifique, fondée sur « les instincts les plus profonds de leur *constitution* intellectuelle,... sur une aptitude toute spéciale,... sur leur constitution psychologique; et lorsqu'on cherche avec lui la raison probable de cette constitution psychologique si spéciale, il vous répond solennellement : « Influence du désert... LE DÉSERT EST MONOTHÉISTE. »

Jusqu'ici l'Académie laisse passer;... elle ne trouve rien à répondre. Plus tard seulement, quelques catholiques se permettent d'objecter tous les polythéistes du désert, y compris les Juifs qui, dans ces grandes solitudes et sous la verge de Moïse, sont toujours au moment de retomber et retombent trop souvent dans l'entraînement de ces pratiques défendues.

Mais comme ces questionneurs catholiques ne sont pas de l'Institut, ils n'ont pas encore obtenu leur réponse[1].

Par contre, chacun des collègues de M. Renan s'évertue à lui montrer la notion monothéiste établie chez tous les peuples du monde; M. de Rougé la lui montre sur les bords du Nil, explicitement professée dans cette inscription : « Le Générateur existant SEUL, qui a fait le ciel et la terre. »

M. Villemain retrouve la notion d'un seul Dieu dans le *Chronos* de la Grèce, et dans l'omnipotent *Jupiter* des Latins... M. Ravaisson la lui montre dans la religion de Zoroastre, M. Regnier dans le *Varouna* des Védas, un autre dans le *Thien* ou *seul Grand* des Chinois,... etc.

A toutes ces objections trop catégoriques M. Renan a beau répondre avec infiniment de science et d'esprit, il ne peut venir à bout de l'évidence, et retourne tout seul dans son *désert*, dont l'influence, si lumineuse à ses yeux, ne l'aura pas mieux éclairé, nous le craignons, sur la notion du vrai Dieu.

Quoi qu'il en soit, le monothéisme et le polythéisme primitifs sont sortis de cette séance, constatés chez tous les peuples du monde. Par conséquent nous brouillons tout lorsque, confondant ce polythéisme orthodoxe avec l'idolâtrie qui n'est que le polythéisme sacrilége, nous faisons consister la grande distinction religieuse entre la race juive et les autres dans la notion d'*un seul* ou de *plusieurs* dieux. Et personne ne s'est trouvé là pour signaler cette confusion ! On s'est contenté de signaler la simultanéité de deux croyances, sans chercher dans quel double sens le polythéisme était tour à tour orthodoxe et hérétique.

1. Cette réponse, nous la trouvons péremptoire dans un excellent discours sur le *Dépérissement des races*, prononcé, le 7 juin 1860, par M. le D[r] Boudin, à la Société d'anthropologie. « L'histoire, dit-il à la fin de son discours, nous montre les peuples d'une même race professant les religions les plus opposées, et subissant les changements les plus radicaux dans leurs cultes, preuve évidente que *la race*, aussi bien que les conditions géographiques, est *sans influence aucune* sur les croyances des peuples. »

3. — Dieu et les dieux dans la Bible.

Comment, du reste, espérer mieux de philosophes qui ne savent, comme le dit M. Lacour, quelle idée on doit se faire de ces dieux, ou plutôt qui passent leur vie à professer qu'il n'en existe pas?

Il est cependant bien nécessaire de s'en inquiéter, lorsqu'on s'expose tous les jours à rencontrer dans l'Écriture des expressions comme celles-ci :

« Le Dieu des dieux a parlé[1]. — C'est le plus terrible des dieux[2]. — C'est le plus grand de tous[3]. — C'est lui qui passe avant tous les dieux[4]. — Parmi tous les dieux, en est-il un seul qui soit semblable au nôtre[5]? — Tous les dieux des nations sont des esprits, mais le nôtre a fait le ciel et la terre[6]. — Périssent tous ces dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre[7]. — Il siége au milieu de l'assemblée de tous les dieux[8]. — Il a l'esprit des dieux saints[9]. — Vous serez comme des dieux sachant tout[10], etc., etc.

Assurément, voilà bien le polythéisme ou la pluralité des dieux énoncée, et personne, nous le pensons, n'essayera de restreindre aux trois personnes de la sainte Trinité un pluriel que l'on applique évidemment à une armée (*tsaba*), et toujours à des élohim.

Comment donc concilier cette pluralité avec ces autres ex-

1. *Ps.* XLIX, 1.
2. I, *Paralip.*, XVI, 25.
3. *Exode*, XVIII, 11.
4. *Ps.* CXXXIV, 5.
5. Ibid., LXXXV, 8.
6. Ibid., XCV.
7. Jérémie, X, 11.
8. *Ps.* LXXXI, 1.
9. Daniel, IV.
10. *Genèse*, III, 5.

pressions : « Notre Dieu est l'*unique* [1]. — C'est le seul Dieu des rois de toute la terre [2]. — Il n'y a pas d'autre Dieu que moi seul. C'est bien ici le monothéisme le plus absolu, et c'est Jéhovah qui le proclame.

Y aurait-t-il donc contradiction? Nullement, puisque *Jéhovah* est en même temps *Élohim*, et que les documents appelés *élohistes* par la science donnent très-souvent le nom de Jéhovah à la Divinité. « Ce que la science désigne sous le nom de documents *élohistes* renferme un grand nombre de fois le nom de Jévohah appliqué à la Divinité [3]. »

Nous ne dirons pas avec M. Renan que « *El* signifiant toujours Jéhovah, c'est *par méprise* qu'on l'applique à une divinité particulière [4], » car il ne faut pas être plus ultra-monothéiste que Moïse, en refusant à toutes ces divinités particulières leur véritable nom, *Al* ou *El;* mais il faut bien moins encore refuser à *Jéhovah* le privilége d'être le *seul El* éternel [5], et lorsque le prophète Michée nous dit : « Le Jéové de *nos* aleim [6]; » lorsque Moïse dit à Israël, « le Jéové de *vos* aleim [7] ou Jéhovah (tes dieux) [8], » il faut bien finir par comprendre (du reste avec M. Lacour) que la synthèse de ces deux expressions, que l'on disait *antithétiques*, est bien positivement « LE LUI, L'ÉTERNEL DE TOUTES LES FORCES, L'ALEI DES ALEIM, L'ADONAI DES ADONIM, autrement dit DOMINUS DOMINORUM, ou le SEIGNEUR DES SEIGNEURS. » Il est donc impossible de

1. *Deutéronome*, VI, 4.
2. IV *Rois*, XIX, 15.
3. Nicolas, *Études critiques sur la Bible*.
4. Dans la séance ci-dessus indiquée.
5. *Harmonie*, I, p. 334. « Nous voyons, dit M. Drach, au verset 53 du chapitre XXXI de la *Genèse*, le mot Élohim mis en commun pour le vrai Dieu de Jacob, et les faux dieux de Laban. » C'est tout simple, car vous ne pourrez jamais empêcher Satan lui-même d'être une *force* et même un ange.
6. Michée, XX.
7. *Deutéronome*, X, 7.
8. Ibid.

s'expliquer la persistance de M. Lacour à se méprendre sur le polythéisme de Moïse, surtout lorsqu'il avoue que « il y a néanmoins une distinction bien marquée entre les aleim et Jéové[2]. »

Il faut donc toujours en revenir à ce beau passage de saint Paul : « Quoiqu'il y en ait qui soient nommés *dieux* tant au ciel que sur la terre, et QU'IL Y AIT AUSSI PLUSIEURS DIEUX et plusieurs seigneurs, *pour nous*, nous n'avons qu'un seul Dieu père, qui a créé toutes choses, et seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout a été fait et par qui nous sommes. »

Laissons le respectable Cornelius à Lapide[3] établir, après le participe NOMMÉS dieux, cette parenthèse (*par les païens, sous-entendu*), et n'en tenons aucun compte, d'abord parce qu'elle est contredite : 1° par le membre de phrase suivant, « et quoiqu'il y ait *en effet* plusieurs dieux; » 2° parce que nous préférons à ce grand commentateur le commentateur bien autrement grand encore qui tenait de saint Paul lui-même le véritable sens : « Il semble, et l'on dit avec réalité, qu'il y a plusieurs dieux, sans que toutefois le Dieu *principe* et supérieur cesse de rester essentiellement *seul* et indivisé : *c'est ce qu'entendait surnaturellement* celui qui nous guida vers la lumière céleste, personnage profond dans les choses saintes et glorieuse lumière du monde, lorsque sa main *inspirée* écrivait ceci... etc.[4]. »

Platon ne l'entendait pas autrement lorsqu'il faisait dire à son Dieu : « Les dieux des dieux, dont moi je suis le créateur (opifex), comme je suis le père de toutes leurs œuvres (*operumque parens*).

Voilà le polythéisme orthodoxe que toutes les nations hétérodoxes elles-mêmes ont commencé par professer dans un bon sens.

1. *Les Œloim*, I, p. 223.
2. Saint Paul, *Cor.*, I, 8, 5.
3. Saint Denys, *des Noms divins*, p. 364.

4. — *Dieu et les dieux en Égypte.*

Demandez-en la preuve à cette terre de Cham, si souvent désignée dans l'Écriture comme la patrie de l'erreur et de l'*ennemi* : « Jamblique, dit notre célèbre égyptologue Mariette, Jamblique a raison de dire[1] que l'Égypte adore un Dieu unique (Θεὸς εἷς), immortel, invisible, incréé; Dieu sans nom et sans figure, unité indivisible qu'on adore dans le plus profond silence, et qui n'est pas éloigné du Jéhovah de la Bible. »

Mais voici qui complète la similitude des deux langages sacrés. Sur une muraille du temple de Médinet-Abou on lit : « *Seigneur les dieux*, en te servant, ils donneront à toi des glorifications, » et c'est Thoth qui est ici le secrétaire de justice du « *seigneur les dieux.* » On lit encore sur le tombeau d'Aménophis : « Voici le discours du seigneur les dieux, et voici ce *qu'ils* répondent. » « Cette expression, dit M. Mariette, est exactement la même que celle de Jéhovah les dieux. » « Quant aux *Neterou*, traduit par Champollion, « les autres dieux, » ce sont les élohim de la Bible, derrière lesquels se cache un Dieu unique considéré dans la diversité de ses puissances[2]. »

Mais répétons-le bien, puisqu'il y a un polythéisme très-orthodoxe, il en est un nécessairemént très-sacrilége. Ce n'est plus alors qu'un polythéisme dégénéré, et c'est encore le même archéologue qui va nous caractériser admirablement celui-ci :

« L'idée très-orthodoxe de puissances, δυνάμεις, dit-il, se traduit partout en émanations; tandis que le judaïsme met ces puissances à l'écart du Dieu suprême... Nous voyons l'Égypte cachant et dérobant en quelque sorte le Dieu des dieux derrière les agents dont elle l'entoure; elle donne la préséance à

1. *De Myster. Ægypt.*, sect. VIII, c. II, p. 158.
2. Mariette, *Mémoire sur la mère d'Apis*, 1856.

ses grands dieux sur le Dieu unique, de telle sorte que les attributs de Dieu deviennent leur propriété. Ces grands dieux se proclament incréés... Neith est *ce qui est*, comme Jéhovah[1]; Thoth se forme lui-même sans avoir été engendré[2]... Aussi pendant que le judaïsme annihile ces puissances devant la grandeur de son dieu, les émanations ne sont plus seulement des puissances comme les archanges de Philon, comme les séphiroth de la kabbale, comme l'ogdoade des gnostiques, elles deviennent Dieu lui-même... Mais autant Moïse tient ferme et s'écrie hardiment : « Jéhovah les dieux créa, » autant les prêtres de l'Égypte trébuchent, et ne peuvent plus que dire : « Le Seigneur les dieux créèrent[3]. »

Il est impossible de mieux résumer les longues discussions d'aujourd'hui, que ne l'avait fait deux ans à l'avance M. Mariette. Présent à l'Institut, il eût prouvé à ses collègues qu'avant de discuter si longuement sur le *polythéisme* et de l'établir comme le contraire doctrinal du *monothéisme*, il fallait savoir distinguer celui qui contredit et qui lutte de celui qui s'accorde parfaitement avec l'ennemi qu'on lui oppose; en un mot, ne pas confondre le polythéisme avec l'idolâtrie, qui n'est que le polythéisme hétérodoxe.

Maintenant nous sommes en mesure pour entrer, sans que le vertige nous gagne, dans le double examen comparatif du ciel théologique chrétien et du ciel théologique profane[4].

1. Proclus, l. I, *in Tim.*
2. Birch, *Ouvr. de Bunsen*, t. I, p. 393.
3. *Mère d'Apis*, p. 32 à 35.
4. « Dans le premier chapitre de la *Genèse*, dit le Zohar, on ne se sert que du mot Élohim, mais quand l'œuvre est achevée on lit Tetragrammatos ou Jéhova-Élohim, parce que tout est consommé. Tetragrammatos est la justice supérieure, et Élohim est la justice inférieure. Quant à Jéhovah, c'est la forme de l'*homme céleste* dont Dieu se servit, comme d'un char, pour *descendre*. (*Zohar*, IIe partie, fol. 42.)

§ IV

Les anges et les vertus SANS NOM. — Le gnosticisme et saint Paul. — Les sept esprits de la présence. — Leur rôle dans le grand acte de la création. — Un rayon de lumière sur le NIRVANA des bouddhistes.

1. — Les anges et les vertus sans nom.

Un des traits les plus caractérisés de nos livres saints, c'est la discrétion calculée avec laquelle ils se contentent d'énoncer les mystères les moins directement utiles au salut ; à l'opposé des autres codes sacrés qui, pour les expliquer, noient les vérités les plus hautes dans un océan d'erreurs ou de puérilités sacriléges, le nôtre se contente souvent de les indiquer d'un seul mot, comme des vérités suffisamment connues et sur lesquelles il serait inopportun de trop s'étendre.

Ainsi, par delà toutes ces « myriades de myriades » de créatures angéliques énoncées tout à l'heure, par delà ces neuf chœurs et toutes ces divisions prudemment élémentaires, il en est certainement beaucoup d'autres dont les noms ne sont même pas encore parvenus jusqu'à nous : « Car, dit excellemment saint Jean Chrysostome, *sans aucun doute, sine dubio,* il y a bien d'autres vertus dont nous sommes loin de connaître toutes les dénominations... Les neuf ordres sont bien loin d'être les seules populations du ciel, où il se trouve, au contraire, d'innombrables tribus, des habitants infiniment variés dont il serait impossible à toute parole humaine de donner, *ne fût-ce que la moindre idée...* Paul, qui avait appris leurs noms, nous révèle leur existence en nous disant du Christ : « Il a été établi au-dessus de toute principauté, puissance et vertu, au-dessus même de TOUT NOM PRONONCÉ, non-seulement dans ce siècle, mais dans le siècle futur[1]. »

1. *De Incomprehensibili natura Dei*, l. IV.

Ce serait donc se méprendre étrangement que de voir uniquement des erreurs dans cette angélologie des kabbalistes et des gnostiques, si sévèrement traitée par l'apôtre des nations. Cette imposante censure n'atteignait en général que les exagérations, les interprétations vicieuses, et bien plutôt encore les applications de ces beaux titres au misérable personnel des usurpateurs démoniaques. Souvent, rien ne se ressemblait davantage que le langage des condamnés et de leurs juges. Il faut pénétrer bien avant dans cette double étude comparée et, ce qui vaut encore mieux, s'en rapporter aveuglément à l'autorité du *tribunal*, pour bien saisir le point précis qui constitue la faute.

La gnose condamnée par saint Paul n'en reste pas moins pour lui, comme pour Platon, « la connaissance suprême des vérités et de l'Être par excellence, ὢν ὄντων[1]. » Les idées, *types*, ἀρχαὶ, du philosophe grec, les *intelligences* de Pythagore, les *éons* ou *émanations* tant reprochées aux premiers hérétiques, le Λόγος ou *Verbe*, chef de ces intelligences, la σοφία ou *sagesse*, le *démiurge*, artisan du monde sous la direction de son père, le dieu *inconnu*, l'ensoph ou le *lui de l'infini*, les *périodes* angéliques, les *sept* esprits, les profondeurs d'*ahriman*, les *recteurs* du monde, les *archontes* de l'air, le *dieu de ce monde*, le *plérôme* des intelligences, et jusqu'à *Metraton*, l'ange des Juifs, tout cela se retrouve mot pour mot, et comme autant de vérités, dans nos premiers docteurs et dans saint Paul[2].

Toutes les expressions qu'il emploie prouvent bien qu'en combattant ces choses chez les hérétiques le grand Apôtre ne croyait nullement combattre des chimères, mais bien les rectifier, et surtout démontrer que tout ce *plérôme* d'intelligences dégénérait en anarchie céleste, toutes les fois qu'on l'isolait de Jésus-Christ, le seul vrai *plérôme* de la Divinité[3]. « Tous les ra-

1. *Républ.*, l. VI.
2. II *Cor.*, ch. VIII, v. 1.
3. *Coloss.*, ch. I, v. 13.

meaux, toutes les branches sont frappées de mort, leur dit-il, lorsque vous les détachez de leur cep[1]. »

Mais les fauteurs de la fausse gnose se gardaient bien de profiter de telles leçons. Ils se servaient de ses expressions et rejetaient ses doctrines.

Ils continuaient de se livrer sans profit à l'étude de ces « générations sans fin, » ainsi qu'à toutes les *antithèses* de cette fausse gnose qui les avait fourvoyés.

Les mêmes réserves doivent se faire à propos de l'apôtre saint Jean, dont le langage semble le même, et du grand historien de la hiérarchie céleste, qui ne craint même pas d'appliquer aux anges le terme d'*émanations* ou de provenances, πρόοδοι[2], dont les gnostiques abusaient tout autant que les panthéistes de nos jours.

A présent que nous voici rassurés sur la légitimité de certaines expressions de kabbalistique apparence, à présent que nous possédons un aperçu général de ces phalanges indéfinies, « nommées ou innomées, » replions-nous un moment sur cette élite de la noblesse archangélique siégeant sur les premiers degrés du trône, noblesse privilégiée, reconnue par toutes les théologies, et désignée dans la nôtre par la splendide appellation des **SEPT ESPRITS DE LA PRÉSENCE.**

2. — *Les sept esprits de la présence.*

Ne nous étonnons plus, et surtout ne nous scandalisons pas de voir sur les bas-reliefs d'Edfou plusieurs génies créateurs, couronnés du diadème d'Amon, et armés du ciseau avec lequel ils semblent avoir sculpté cet univers dont ils portent l'emblème sur leur tête. Dans le *Rituel funéraire* traduit tout récemment par le vicomte de Rougé, le défunt s'écrie : « Salut

1. *Ad Timoth.*

2. « La divine bonté a fait descendre vers nous les *provenances* des lumières éternelles. » (*Hier. cél.*) Il est juste de faire observer que le grand docteur fait précéder ce mot de celui-ci, *selon la convenance,* μετ' εὐκοσμίας.

à vous, princes qui vous tenez derrière Osiris... Accordez-moi la destruction de mes souillures, comme vous l'avez fait pour LES SEPT esprits qui suivent leur seigneur, et dont la place a été fixée dans le grand jour du « viens à nous. » (Voir *les Annales de philosophie chrét.*, 7e an., 1861.)

Que ce jour du « viens à nous » soit, comme le veut M. de Rougé, celui de la constitution du monde, ou, comme nous le pensons, celui de la chute, nous n'en reconnaissons pas moins ici le grand conseil divin présidé par le Verbe ou les sept intelligences supérieures, dont il est à chaque instant parlé dans la sainte Écriture.

« Je suis un des sept qui se tiennent toujours en la présence du Seigneur, » dit l'ange Raphaël à Tobie[1].

« Les sept esprits, les sept yeux du Seigneur, dit à son tour l'Apocalypse[2], entourent sans cesse le trône de l'Agneau. »

« Je vis sortir sept anges qui portaient les sept plaies. »

« Ce sont les sept yeux du Seigneur, dit ailleurs le prophète Zacharie, les sept *yeux* qui parcourent toute la terre[3]. »

Ce sont bien là les sept branches du chandelier, les sept lampes du sanctuaire, en un mot les sept anges que saint Denys l'Aréopagite nous représente comme « placés dans le vestibule de la Trinité supersubstantielle, *collocatos in vestibulo supersubstantialis Trinitatis*[4]; et comme tout subsiste dans l'Église, ce sont bien là les sept esprits auxquels la ville éternelle dédie l'une de ses plus belles basiliques[5], et que les souverains pontifes prétendent honorer, en officiant à certains jours, entourés des sept candélabres et des sept acolytes que nous retrouvons encore dans tous les cultes païens.

Ce nombre, en effet, nombre sacré par excellence, paraît être la clef de toutes les cosmogonies comme de toutes les re-

1. *Tobie.*, XII, v. 15.
2. *Apoc.*, I, v. 4.
3. *Zacharie.*, IV, v. 10.
4. *De divinis nom.*, ch. V.
5. Voir l'Appendice D, à la fin du chapitre.

ligions. Partout le paganisme nous montre sept dieux *consentes*, c'est-à-dire complices, solidaires, réunis autour du Dieu véritable[1], partout sept forces créatrices.

Chez les Perses, les sept amschaspands d'Ormuzd servent de modèle à l'organisation politique, qui nomme en leur honneur sept chefs secondaires, *voyant toujours la face du* monarque, comme elle donne sept portes à la ville, sept étages à leurs temples, etc.

Chez les Indiens, ce sont les sept forces primaires ou *ritous* auxquelles Brahma se manifeste, Brahma, le dieu orné de sept rayons. On peut y joindre les sept *mounis*, qui, sous la conduite d'Indra, gouvernent les sept *swargas* ou sphères célestes, et bien au-dessus d'eux les sept *menous*, dont le second, fils de Brahma, est le créateur de ce monde visible[2].

Chez les Chinois, les sept *richis*, les sept pagodes, leurs sept étages, etc.

Chez les Grecs, les sept cabires, les sept cyclopes, les sept démiurges, les sept sages, les sept portes de Thèbes. C'est encore l'échelle aux sept degrés, les sept cordes de la lyre, les sept voyelles, les sept couleurs, et nous verrons plus tard les sept planètes[3].

Partout le premier de ces dieux est plus éclatant, plus puissant que tous les autres. Comme nous voyons à la tête des amschaspands l'archidiacre Auramazdès marcher immédiatement au-dessous d'Ormuzd ou plutôt presque conjointement avec lui, de même l'El Eljoun des Sémites, ou l'archange saint Michel des Hébreux, etc., etc., marche à la tête des esprits de tous ces peuples et représente le *férouer ou ange de la face* de leur dieu principal.

1. Leur nombre était alternativement porté à sept, à huit et même à onze et à douze, suivant que l'on y comprenait ou que l'on n'y comprenait pas, soit les trois personnes du dieu triple et un, la déesse ou principe passif et féminin (la terre), et le dieu que tous les théologiens vont encore nous montrer expulsé et brisé.

2. Voir Creuzer, t. I, p. 253.

3. « Je suis, disait Apollon, l'impérissable *heptacorde* qui règle le mélodieux concert du mouvement céleste. » (V. Eusèbe, *Prép. évang.*, l. XI.)

C'était là comme le dernier mot du Panthéon universel, un seul dieu entouré de sept autres dieux principaux et *coéternels* à lui dans toutes fausses religions, mais simples créatures et ministres selon la véritable.

Selon toutes encore, ces dieux représentaient en outre les attributs divins, et notre philosophie moderne, dans son horreur pour les esprits *personnels et réels*, s'est précipitée sur cette interprétation et l'a fort habilement exploitée, en soutenant que tous ces dieux n'étaient autre chose que les personnifications *purement* abstraites des attributs ou perfections de la Divinité.

C'était changer une vérité positive en erreur manifeste.

Car de même que dans les Védas, dans les Zends, dans les Kings, dans le panthéon égyptien, tous ces dieux, pour être parfaitement personnels, n'en sont pas moins les organes, les canaux chargés de manifester au monde tous les attributs du Dieu leur maître, de même, si l'on y fait bien attention, on s'assurera facilement que les anges très-personnels de la théodicée chrétienne ne sont aussi que les canaux très-réels et très-historiques des attributs divins.

3. — *Les séphiroth de la tradition juive.*

Un très-savant hébraïsant (le chevalier Drach, dont nous avons déjà parlé), nous écrivait, il y a peu de temps : « Je ne crains pas de vous affirmer que les dix fameuses séphiroth de cette cabale, dont on n'a dit autant de mal que pour n'avoir pas su distinguer la bonne de la mauvaise, se trouvent exprimées dans le célèbre verset de l'Apocalypse par les *sept esprits* qui sont en présence du trône de Dieu (I, 4). Il est évident, en effet, pour tout esprit droit, que les trois premières séphiroth sont Dieu en trois personnes, précisément dans l'ordre de procession que nous enseigne la foi catholique, c'est-à-dire : 1° *keter*, couronne suprême ou l'infini (en-soph); 2° *hohmana*

ou la sagesse ; 3° *bina* ou la troisième splendeur, qui découle de l'union des deux premières. »

Quand on pense à l'antiquité du Zohar, et que l'on se rappelle Voltaire ne trouvant aucune trace du mystère de la Trinité avant saint Athanase, qu'il en disait l'*inventeur*, on rougit de tout ce que l'on voulait bien accepter d'une telle main dans ces années d'ignorance et de légèreté. Mais revenons à notre kabbale.

« Il n'est pas moins évident, continue le chevalier Drach, que les sept autres séphiroth sont, ainsi que le déclarent expressément tous les cabalistes, *les esprits de Dieu*, ou, plus exactement, Dieu lui-même, dans ses attributs. En effet, elles comprennent toutes les perfections divines et constituent un tout parfait entre elles et Dieu.

« Maintenant que ces attributs divins soient inhérents à Dieu, c'est ce que nous enseignent la philosophie et la théologie chrétiennes : « Il est aussi impossible, dit le R. P. Perrone, d'admettre une distinction réelle entre Dieu et ses attributs, soit absolus, soit relatifs, que d'en admettre une autre entre ces attributs eux-mêmes. » (*Prælecta theologica de Dei simpl.*, prop. 4.)

« Mgr Bouvier, de sainte et vénérable mémoire, professe exactement dans sa pneumatologie la même opinion. »

Soit, rien n'est plus philosophique et plus beau que cette doctrine sur l'indivisibilité de Dieu et de ses perfections divines.

Mais ici nous nous voyons obligé, bien à regret, de nous séparer de notre maître et ami, et de l'abandonner sur un terrain où il nous paraît donner trop beau jeu à l'opinion régnante, qui métamorphose tous les anges en personnifications purement métaphoriques des attributs divins.

« L'opinion, dit-il, de ceux qui prennent ces esprits pour des anges ne me paraît pas admissible, car Dieu seul, à l'exclusion de toute créature, quelque élevée quelle soit dans la hiérarchie céleste, a le droit et le pouvoir d'accorder cet

état de grâce spirituelle, appelé *gratia et pax*... Salutation que saint Paul aime à répéter en tête de presque toutes ses Épîtres, « grâce et paix par Dieu notre père et notre Seigneur Jésus-Christ. »

Très-bien; mais en quoi Dieu, reconnu comme la source, pourrait-il empêcher l'ange d'en être le canal, puisque tout le monde convient que, toujours, dans l'Ancien Testament et presque toujours dans le Nouveau, il faut reconnaître un esprit intermédiaire dans *toutes* les relations existantes entre l'homme et son Dieu?

Est-ce que ce n'est pas un ange qui a chanté : Gloire à Dieu dans les cieux, et *paix* sur la terre aux hommes de bonne volonté? Et la vie des saints ne fait-elle pas débuter toutes les apparitions angéliques par des paroles *de paix* et de tranquillité?

Ensuite faut-il bien réfléchir à la fin de la phrase de saint Paul, formulant le même vœu. « *A Deo et septem spiritibus, par Dieu et par les sept esprits.* » Or, M. Drach loue Grotius d'avoir ajouté : « C'est-à-dire par Dieu opérant de sept manières différentes. » Mais le mode de transmission angélique n'était-il donc pas compris dans cette phrase du même apôtre : « Dieu, après avoir parlé à nos pères par bien des *modes multiformes*, a voulu enfin nous parler aujourd'hui par son fils? »

Nous venons de dire que c'était le mode le plus constant; par conséquent, la paraphrase de Grotius rentrerait dans la nôtre.

Ensuite, nous avouons ne pas trop comprendre des *perfections divines* « toujours prosternées en face du trône du Très-Haut, *in conspectu throni,* » des perfections « *envoyées* par toute la terre, *missi, mlac,* » expression partout et toujours consacrée aux anges, « des perfections qui *portent* les sept plaies, etc., etc. » Et quand nous voyons surtout le premier de ces attributs s'appeler *force,* et saint Michel s'appeler *force de Dieu*, le quatrième s'appeler *courage, fortitudo,* et l'ange Gabriel s'appeler également *fortitudo Dei,* le septième s'appeler

bienfait, bénédiction de Dieu, et Raphaël s'appeler *bénédiction* ou *guérison de Dieu,* nous soupçonnons entre tous ces attributs et ces réalités angéliques et historiques une irrécusable connexion.

Par conséquent, il nous paraît bien difficile, et même on ne peut plus dangereux, de rentrer ici dans ce système de pures métaphores que nous allons combattre un peu plus loin.

Nous trouvons dans le Thalmud une distinction que l'on fait remonter jusqu'aux plus antiques traditions. Il y aurait trois ordres de séphiroth : 1° les séphiroth attributs divins; 2° les séphiroth physiques (ou sidérales), au nombre de sept ou de dix, comme les autres; 3° les séphiroth métaphysiques, ou *périphrase de Jéhovah,* qui occupent les trois premières, tandis que les sept autres sont les esprits de la présence. Par elles, ON ENTEND LES ANGES, NON PARCE QU'ILS SONT SEPT, mais parce qu'elles se rapportent aux sept séphiroth qui contiennent l'universalité des anges. C'est pour cela que le septénaire est appelé οὐλομελὴς et plus spécialement φυλακίτης, gardien vigilant[1]. »

D'après tout cela, Georges Steingel a eu raison de dire : « A la milice du ciel divisée en sept armées est confiée le soin de *divulguer* les sept attributs divins[2]; » et le célèbre Burnouf a tout aussi bien dit : « Les sept amschaspands qui certes sont bien nos archanges désignent aussi cependant les personnifications des vertus divines[3]. »

D'ailleurs que ferait-on de l'affirmation de ces anges eux-mêmes, celui de Tobie, par exemple, se disant *un des sept qui sont devant le trône de Dieu?* et comment pourrait-on séparer ces sept archanges persans des sept esprits apocalyptiques, auxquels on assigne précisément le même poste?

Au reste, nous serions peut-être moins affirmatif si nous ne nous sentions si bien appuyé : 1° par Cornelius à Lapide

1. Traité I, du livre *Druschim,* p. 59.
2. *De Natura angelica,* p. 57.
3. *Comment. sur le Yacua,* p. 174.

(Apoc. x, 1). « De toutes ces raisons, dit-il (et ces raisons sont précisément les nôtres), il résulte évidemment (*patet*) qu'il s'agit ici des esprits administrateurs; ces sept esprits sont les sept premiers anges qui assistent Dieu, comme l'entourage par excellence du trône de Dieu, *stipatores ac primores;* » 2° par la plus grande de toutes les autorités, celle de saint Denys : « De même, dit ce grand docteur, que le miroir reflète sur les autres corps la lumière qu'il reçoit du soleil, de même, les anges, *adstantes,* semblables à des miroirs de cristal brillant, reçoivent le premier *jubar* de la lumière divine, et la transmettent aux esprits les plus proches. » (*De Cœl. hier.,* ch. III.)

Il est évident que cette croyance a toujours été celle de l'Église romaine, puisque nous la voyons, sous le pontificat de Pie IV et sur la foi d'une révélation pieuse, confier à Michel-Ange l'érection de son plus beau temple (sans peut-être en excepter Saint-Pierre), l'appeler Sainte-Marie des Anges, et bien spécifier, par les tableaux et les sculptures dont elle le décore, que c'est bien aux sept archanges et aux sept esprits de l'Apocalypse qu'elle le consacre et le dédie[1].

On peut donc résumer toute la question des séphiroth, en disant que c'est Dieu manifesté par les anges.

Saint Bernard a dit merveilleusement : « Dieu aime les séraphins, comme charité; connaît par les chérubins, comme vérité; siége sur les trônes, comme équité; commande par les dominations, comme majesté; gouverne dans les principautés, comme principe; protége dans les puissances, comme salut; opère par les vertus, comme force; éclaire dans les archanges, comme lumière; assiste par les anges, comme bienfaisance, etc., etc. »

Toute la théorie des opérations angéliques est ici.

Voyons maintenant leur rôle dans le grand œuvre de la création.

1. Voir, à la fin du chapitre, l'Appendice D.

4. Rôle des sept esprits dans la création.

« Dieu tira du *rien* (*fecit ex nihilo*) le ciel et la terre. » Le R. P. Ventura a eu grandement raison de faire de cette proposition l'infaillible critère de toute orthodoxie théologique. Toutes les philosophies antiques l'ont rejetée par leur coéternité des anges et de la matière avec Dieu; seules, les philosophies juive et chrétienne l'ont proclamée sans hésitation.

Mais ce mot *nihil* nous est apparu, dans les théories kabbalistiques, revêtu d'une acception si lumineuse et si nouvelle, que nous devons aussitôt la rapprocher d'une des plus grandes difficultés qui se rencontrent en ce moment dans les études orientales.

On sait, en effet, quel mal donne à nos savants modernes l'interprétation de ce mot NIRVANA, appliqué au grand but de la mystique bouddhique. NIRVANA voulant dire LE RIEN, on en a conclu que la fin de cette doctrine et de ces mortifications terribles était le néant.

Nous avouons n'avoir jamais douté pour notre part qu'il y eût là un malentendu complet; le bon sens se révolte à cette idée, et certes il ne faut pas que le désir de prendre une grande religion païenne en flagrant délit d'athéisme vous fasse admettre légèrement chez elles une telle passion pour l'objet de nos répulsions naturelles les plus fortes.

Or, nous trouvons dans le P. Kircher (*Œdip. Ægyp.*, t. II, p. 1re, p. 291), un passage qui pourrait peut-être jeter quelque lumière sur cette fameuse expression. Il nous apprend que dans la Kabbale la première des séphiroth portait un nom dont la signification était l'INFINI, mais que l'on traduisait indifféremment par ENS et NON ENS, ÊTRE ou NON-ÊTRE; *être*, en tant que source de tous les êtres; *non-être*, parce qu'il ne ressemble à aucun autre. « C'est à cause de cela, ajoute Kircher, que saint Denys n'hésite pas à l'appeler le NIHIL.

« Voilà bien cet *infini* duquel dérive toute espèce d'influence sur les autres attributs divins ou *vêtements de Dieu*, et sous lesquels il procède au grand œuvre de la création, en influant *hiérarchiquement* par ses attributs sur le monde angélique, qui influe à son tour sur le monde sidéral, qui influe à son tour sur le nôtre. »

Voilà bien, il nous semble, le nirvanâ expliqué par la Kabbale, ce qui ne laisserait pas, nous le répétons, que d'éclairer un des points les plus obscurs de l'orientalisme moderne.

Il semblerait alors, il est vrai, que nous allons rentrer dans ce système de création par voie d'émanation, système dont notre panthéisme moderne a grandement abusé et qui est devenu par cela même très-justement suspect dans le camp de l'orthodoxie. Mais on sait combien en pareille matière la vérité la plus exacte peut encore ressembler à l'erreur la plus monstrueuse[1].

Toutes ces réserves faites sur le vrai sens de l'émanation et sur la non-coéternité qui sépare, par le plus profond des abîmes, ces créatures spirituelles de leur sublime auteur, il nous est permis de nous demander s'il faut leur refuser toute espèce de rôle dans les diverses coordinations cosmologiques dont nous avons entrevu la possibilité, et plus particulièrement dans la nôtre.

1. Lorsque nous citions tout à l'heure ce passage de saint Denys relativement aux anges : « La divine bonté a fait descendre sur nous les *provenances* de la lumière éternelle », nous avons fait remarquer qu'il l'excusait pour ainsi dire par cette précaution oratoire : « selon les convenances. »

Il en est de même dans le *Zohar;* il parle bien aussi d'*émanation,* mais nous prouverons facilement plus tard toutes les *convenances* dont il l'entoure. Qu'il nous suffise d'établir aujourd'hui que le *Zohar* réserve ordinairement ce mot pour les trois premières séphiroth, et encore la *Kabbala denudata* prend-elle grand soin de nous avertir que, pour les trois premières (qui dérivent de la trinité), ce sont plutôt des *immanations* et des *énergies* que des émanations. Quant aux autres, ce sont moins des émanations divines sur la création, que des significations plus générales et métaphysiques de leurs modes et rangs, suivant la nature même des choses. » (*Kabb. denud.*, t. II.)

Pour notre part nous ne croyons pas au mensonge de ces bas-reliefs d'Edfou, qui représentent sept esprits travaillant sous la présidence de leur divin chef. Donc lorsque M. Lacour, après avoir énergiquement grondé son siècle « de ne plus posséder aucun homme capable d'examiner sérieusement la question du polythéisme, » retombe grossièrement lui-même dans le préjugé vulgaire en faisant de ces dieux de simples *forces inintelligentes*, il professe le faux aussi complétement qu'un philosophe le puisse faire, et ce n'est pas peu dire.

Il contredit tout autant les païens que les Hébreux, car partout une sorte de mission créatrice était attribuée à ces anges.

Bien que « le Seigneur ait seul créé et les cieux et la terre[1], bien que le prophète Isaïe ait lancé l'anathème contre les adorateurs de dieux « qui n'ont pas fait le ciel et la terre[2], » il faut bien remarquer que la première distinction ne s'adresse qu'aux *élilim*, ou *misérables* esprits, et que la deuxième les regarde encore évidemment, puisqu'il est dit : « *pereant*, ou que ces dieux périssent. »

Cette désignation toute spéciale des dieux « qui n'ont rien créé » doit même faire supposer qu'il en est d'autres « qui ont créé, » et que l'anathème ne s'adresse pas à ceux-ci. Mais quelle part pourraient-ils avoir prise dans une œuvre qui les comprenait eux-mêmes? Ne peut-on pas supposer que, tout étrangers qu'ils aient été à la création primordiale *ex nihilo*, ils peuvent avoir eu pour mission de la parachever, de la continuer et de l'entretenir?

Saint Denys, déjà cité plusieurs fois, et qui doit faire loi comme disciple de saint Paul, nous dit expressément : « A cette sainte hiérarchie, sainte ordonnance et image de la beauté incréée, il est enjoint de célébrer dans chaque sphère qui lui est propre, et avec le degré de pouvoir et de science qui lui est propre, les mystères illuminateurs, et de s'essayer à retra-

1. *Psaume* XCV.
2. Isaïe, ch. XIV.

cer avec fidélité leur principe originel. Leur perfection est de s'approcher de Dieu par une courageuse imitation, et, ce qui est plus sublime encore, de se rendre ses COOPÉRATEURS,... l'existence de ces créatures étant due à une *participation* de la Divinité qui s'est communiquée à elles[1]. »

Quatre siècles après ce grand maître, saint Augustin disait : « Les choses ont été plutôt créées dans les esprits angéliques que dans la nature, c'est-à-dire que les anges les ont connues dans leurs idées, avant qu'elles fussent en existence actuelle[2]. »

Écoutons maintenant saint Thomas : « Si Dieu a établi que ces mêmes effets, produits immédiatement par lui *la première fois* comme cause première seraient dans la suite des temps produits par les causes secondes, il n'y a pas été obligé par la nécessité, mais poussé par sa bonté, afin de partager avec ses créatures le grand privilége d'être *cause*[3]. »

Et comment les anges seraient-ils toujours demeurés étrangers à l'œuvre incessante de celui qui s'appelle « l'Ange du grand conseil, » et qu'ils regardent comme leur chef et comme leur tête, *caput angelorum et magni consilii angelus?*

On reconnaît encore ici ces forces ou idées incorporelles de Philon et de Platon, « véritables intelligences envoyées pour informer la matière. »

Nous ne pouvons mieux terminer ce paragraphe que par un emprunt fait à un manuscrit inédit, émanant de l'un des hommes les plus distingués et les plus haut placés de notre siècle.

Nous espérons qu'une œuvre aussi remarquable ne restera

1. (*Hierarch.*, p. 196.) Voir, pour l'identité si contestée de saint Denys l'Aréopagite avec notre premier évêque de Saint-Denis, le lumineux et tout récent ouvrage de M. Failon, la *Magdeleine* du P. Lacordaire, et la nouvelle *Vie des saints de France*, par M. Barthélemy. Dans tous les cas, un auteur si sublime et en même temps si simple, si pénétrant de vérité, se donnant pour un contemporain de saint Paul et pour son condisciple, est-il possible que la critique moderne ait osé préférer à de telles affirmations, et à dix-huit siècles de distance, les chicanes d'un Baillet ou d'un Launoy?

2. *De Genesi ad litteram*, l. II.

3. Saint Thomas, cité par le P. Ventura, 16e Conférence.

pas toujours le partage exclusif d'une famille et de quelques amis ; quant à l'idée *délicate* qui fait le fond de ce passage, bien que nous la trouvions très-satisfaisante et très-*explicative*, nous ne la donnons que sous toute réserve, et, pour nous servir encore une fois de l'expression de saint Denys, « dans la mesure de toutes les *convenances* » (*IV*[e] *médit. sur les anges*). « Rien ne nous défend donc et tout nous permet de supposer que Dieu, après avoir créé la matière dont le monde est fait, après avoir créé (ce qu'il fait chaque jour) des êtres doués de raison, de liberté et de puissance, ce dont nous sommes nous-mêmes le vivant exemple, a donné dès l'origine et donne chaque jour pour but et pour emploi à la puissance de ces êtres *la formation* et le maintien du monde matériel ; si cette puissance, en effet, n'était pas sous l'œil et sous la main de Dieu un instrument d'ordre en ce monde, elle y serait un instrument de désordre.

« Cette idée qui n'a rien que de très-philosophique, puisqu'elle est fondée, quant à nous, sur l'observation, et, quant aux êtres qui ne sont pas *nous*, sur l'induction, cette idée, en la supposant admise, expliquerait pourquoi, dans l'ordre matériel, chaque chose reste plus ou moins au-dessous du type idéal que la raison en conçoit ; chaque chose, disons-nous, depuis la plus grande jusqu'à la moindre, depuis les astres qui circulent sur nos têtes jusqu'au grain de sable que nous foulons sous nos pieds ; si elle était une œuvre directe et exclusive de Dieu, chaque chose serait parfaite comme son auteur ; mais étant une œuvre à laquelle concourent des êtres finis, c'est-à-dire imparfaits, chaque chose est imparfaite à tel ou tel degré, dans telle ou telle mesure. »

Si l'auteur a raison, s'il n'entend par ces agents de la création, par ces créateurs du second ordre, que ce qu'entendaient saint Augustin et saint Thomas, c'est-à-dire des auxiliaires du grand maître, on comprend que le *Zohar* nous montre les *ophanim*, ou *roues* mouvantes des orbes célestes, participant à la *création* de l'univers. (*Kabb. den.*, de Anima, p. 113.)

On comprendrait même à la rigueur que selon Philon « le mal fût le résultat de l'immixtion des puissances inférieures dans l'*arrangement* de la matière, et même dans la *formation* de l'homme, confiée au Verbe ou logos divin. » (*De Opific. mundi.*)

§ V

Un tiers du tsabaoth foudroyé. — Traditions juives et fait biblique. — La grande armée des *courbés, curvati*.

Tiers du tsabaoth foudroyé.

M. Maury nous a dit quelque part : « Cette lutte universelle des bons et des mauvais esprits (sur cette terre) semble n'être que la reproduction d'une autre lutte plus ancienne et plus terrible, qui, suivant un *mythe* célèbre, se livra avant la création de l'univers entre les légions fidèles et les légions révoltées[1]. »

Ce *mythe* de M. Maury est en réalité toute la base de la théodicée chrétienne; c'est le point de départ de toutes nos misères, de tous nos combats, de tous nos triomphes; c'est le premier événement auquel se rattachent tous les autres, c'est le nœud de l'histoire universelle. Hors de lui, l'univers est encore le chaos, la théologie une longue suite de non-sens, l'histoire une insoluble énigme, et la philosophie le plus désespérant des problèmes.

Interrogeons la Bible à cet égard; nous le ferons avec d'autant plus de facilité que, tout aussi sobre, aussi discrète qu'à l'ordinaire sur tous ces mystères primordiaux dont les prolongements seuls nous importent, la consultation ne sera pas longue.

La Bible donc se contente d'accuser un fait immense, sans

1. *Rev. archéol.*, 1845, p. 41.

entrer dans aucun de ses détails, et ce fait immense, c'est la révolte d'une partie des cieux, révolte suivie d'une épouvantable guerre spirituelle et céleste.

Terrible et singulier bulletin, que celui dont la plume d'un prophète peut rédiger ainsi la teneur :

« Il y eut un grand combat dans le ciel; Michel et ses anges combattaient avec le dragon qui luttait avec les siens; mais ceux-ci n'eurent pas le dessus, et dès lors IL DEVINT IMPOSSIBLE DE RETROUVER LEUR PLACE DANS LES CIEUX.

« Et ce grand dragon, l'antique serpent, appelé *diable,* ou séducteur de l'univers, fut précipité avec ses anges sur la terre.

« Et ce dragon avait sept têtes, dix cornes et sept diadèmes, et sa queue entraîna la TIERCE partie des ÉTOILES... et il vint se placer devant la femme pour dévorer l'enfant qu'elle allait mettre au monde[1]... »

Et ailleurs : « Je vis cette *étoile* tomber du ciel sur la terre, et on lui remit la clef du puits de l'abîme, et aussitôt une épaisse fumée sortit de ce puits comme une fournaise ardente... Et cet ange, roi de l'abîme, s'appelle en hébreu Abbadon, en grec Apollon, en latin *Exterminans,* ou Exterminateur[2]... »

Puis, en regard de cet exterminateur, vient se poser son antagoniste divin, celui qui possède dans sa main les sept esprits de Dieu et les sept étoiles[3]...

Qu'on est donc tristement étonné, devant la solennelle portée théologique et cosmologique de telles paroles, de voir un Bossuet les expliquer ainsi : «... L'étoile qui tombe, c'est l'hérésiarque Théodose... Les tourbillons de fumée sont l'hérésie des montanistes... La tierce partie des étoiles, ce sont les martyrs et surtout les docteurs. »

On plaint Bossuet faisant plier son magnifique génie aux pauvres expédients dictés par un système plus pauvre encore.

1. *Apoc.,* ch. XII.
2. Ibid., ch. IX.
3. Ibid., ch. III, v. 1.

Mais Bossuet ne s'égare que dans les détails : « Je n'ai pas besoin de répéter, dit-il en finissant, que la défaite entière de Satan est AU FOND le grand ouvrage que saint Jean célèbre. »

Relevons-nous maintenant avec le prophète Ezéchiel. Après avoir assimilé le roi de Tyr à l'archange tombé et s'adressant métaphoriquement à ce grand coupable : « Toi, le *sceau de ma ressemblance*, lui dit-il, toi plein de sagesse et de beauté, tu as goûté les délices du paradis de ton Dieu... Couvert de pierres précieuses, ô Chérub, aux ailes étendues et protectrices, je t'avais placé sur la montagne sainte et tu te promenais au milieu des *pierres enflammées*, jusqu'au jour de la faute, et alors... lorsque je t'ai vu enflé de l'orgueil de ta beauté, ô Chérub *protecteur*, je t'ai précipité sur la terre, je t'ai rayé du nombre de ces pierres enflammées[1]. » On connaît encore cette sublime apostrophe d'Isaïe : « Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui te levais le matin? Te voici sur la terre, toi qui foulais les nations, toi qui disais dans ton cœur : « J'élèverai mon trône au-dessus de *tous les astres* du Seigneur, je m'assiérai sur les flancs de l'aquilon... je serai semblable au Tout-Puissant... Mais tu vas être traîné jusque dans les profondeurs du lac infernal[2]... »

Pas un mot de plus à ce sujet dans la Bible, ce qui n'empêche pas que cette même Bible ne s'élève tout entière sur cette base, et ne soit d'un bout à l'autre un anathème formidable contre l'ancien dragon, comme un chant de gloire et de triomphe pour son céleste vainqueur.

« *Quis ut Deus?* Qui donc est comme Dieu? » Ce cri de l'archange Mikaël résume en trois mots toute la Bible; il en est la philosophie tout entière. Mais, pour bien apprécier la victoire, pour bien comprendre toute la puissance du vainqueur, il ne faut oublier ni la réalité ni l'importance du vaincu.

1. Ézéch., ch. XXVIII.
2. Isaïe, XIV.

Tout le christianisme est appuyé sur deux colonnes, celle du *mauvais* (πονηροῦ) et celle du bon (ἀγαθοῦ), en un mot, sur deux forces, ἀγαθαί καὶ κακαί δυνάμεις. Supprimez le foudroiement des mauvaises, et la mission protectrice des bonnes n'aura plus ni valeur ni raison.

Laissons à l'Antée de la création spirituelle son ancienne puissance, si nous voulons qu'elle soit toujours digne de l'Hercule qui l'étouffe. N'oublions pas que sa création fut sans doute la première, puisque le Verbe seul avait été « engendré avant lui, *ante Luciferum genui te,* » et rappelons-nous surtout qu'il n'y eut jamais dans le Cosmos primitif « de puissance qui pût lui être comparée, *non est potestas quæ comparatur ei*[1]. » Suivant saint Paul c'était le *Dieu de ce monde,* le *prince de cet air* (princeps aeris hujus), « le Dieu de *cette période,* » expression bien plus remarquable encore. C'est encore lui « qui se promène autour du monde, *qui circumambulat terram.* » Désigné chez les Hébreux par le nom de « serpent tortueux, *coluber tortuosus,* » serpent « tombé d'en haut, *deorsum fluens,* » c'est lui qui possédait les « clefs de l'empire des morts, τοῦ θάνατοῦ ἀρχή, » jusqu'au jour où, sous l'action de l'exorcisme du Sauveur, on le vit « tomber comme un éclair, *cadebat ut fulgur*[2]. »

Qui sait si ce n'est pas de ce moment que date la conflagration terrestre que tous nos géologues constatent, conflagration suivie probablement de ces ténèbres épaisses qui « planaient sur l'abîme, » et que l'ancienne cosmogonie égyptienne disait avoir été à leur tour « le principe de toutes choses ; » on comprend parfaitement cet honneur fait par les Égyptiens au principe ténébreux, lorsqu'on voit dans Job le prince des ténèbres s'appeler *Behemoth* et *principe.* « Behemoth est le principe de toutes les voies du Seigneur, *principium viarum Domini Behemoth.* »

1. Pour ces trois citations, voir Job.
2. Saint Paul et les Évangélistes.

Rappelons-nous encore qu'il a entraîné avec lui la tierce partie des vertus sidérales, et que ces princes tombés et séparés comme lui *de leurs pierres enflammées* composent aujourd'hui cette grande armée que le psaume appelle l'armée des *courbés, curvati*, vaincus célestes « qui, pour avoir déserté leur poste — *qui non servaverunt prœlium* — furent ployés en un *arc détestable, conversi sunt in arcum pravum.* » On peut reconnaître ici le premier châtiment des Titans (esprits) qui, à la différence des géants (hommes), objet de la seconde punition, étaient fils d'Uranus et représentaient ces grands principes cosmospirituels qui, coopérateurs de Jupiter dans l'arrangement du monde, furent précipités par lui sous les les noms de Briarée, Typhon, Encelade, etc.

A partir de ce moment, la guerre,... la guerre entre tous les cœurs, entre tout ce qui respire, entre tous les éléments, entre toutes les forces des mondes physique et moral, guerre implacable, éternelle, dont nous ne trouverons jamais la raison en dehors de ces mystérieux enseignements. De là les deux cités, les deux camps surnaturels; de là, qu'on nous passe l'expression, ce monde A PARTIE DOUBLE, sans que cette reconnaissance de deux principes inégaux et non coéternels retombe le moins du monde dans cette doctrine dualiste « répandue chez toutes les nations de l'ancien monde, nous dit Plutarque, au prorata de leur sagesse[1], » mais rejetée chez toutes celles du nouveau, au prorata de leurs lumières chrétiennes[2].

1. *De Isid. et Osir.*

2. Sainte Hildegarde, dont on voudrait pouvoir citer toutes les inspirations, raconte ainsi, *sous la dictée du Verbe*, la grande défaite qui a entraîné toutes les autres : « Alors, une multitude innombrable d'anges, éblouis de l'admirable lumière dont ils venaient d'être ornés, et croyant pouvoir ne relever que d'eux mêmes, *a seipsis esse*, en vinrent à oublier leur Créateur, et même, avant de lui avoir rendu leurs premiers hommages, s'imaginèrent du fond de leur orgueil que personne ne leur pourrait résister. Mais pour cela ils essayèrent *d'offusquer* Dieu lui-même, car, reconnaissant en même temps qu'ils ne pourraient jamais égaler ses merveilles, ils commencèrent par NE PAS L'AIMER et s'imaginèrent pouvoir CHOISIR UN AUTRE DIEU DE LEUR PROPRE CLARTÉ. De là leur effroyable chute au sein des ténèbres; de là

§ VI

Chute des esprits chez tous les peuples. — Jupiter foudroyé par Chronos, et Brahmâ, le créateur des Hindous, foudroyé pour l'orgueil que lui inspiraient ses *Védas*.

1. — *Brahmâ, le créateur des Hindous, foudroyé pour ses Védas.*

Chaque pays parle comme la Bible à cet égard.

Et tout d'abord la Chine, qu'on veut toujours cependant nous représenter comme isolée dans l'histoire du monde et comme n'offrant, ni dans sa langue ni dans son histoire, aucune trace de relations avec les populations sémitiques. Comment donc aurait-elle pu s'y prendre pour tirer du trésor des « spontanéités de son génie » (style moderne) des vérités que l'on dirait tombées des lèvres d'un Ézéchiel ou d'un saint Jean?

cette impuissance qui leur enleva toute action sur toute espèce de créatures, tant que Dieu ne la leur permettait pas... Dieu avait prodigué de telles beautés au premier des anges, qu'il en illuminait lui-même toute son armée; il lui avait dit en outre, dans sa miséricordieuse prévoyance : « Si, t'exaltant comme l'aigle, tu parviens à poser ton nid *parmi les étoiles* (*nidum tuum inter stellas*), je saurai bien t'en faire descendre ; » mais le malheureux ayant voulu élever son vol au-dessus des sublimités les plus secrètes de Dieu, *supra intrinsecus latens pinnaculum Dei*, devenu tout d'un coup le plus horrible des êtres, fut précipité par la Divinité dans ces espaces qui sont sans lumière. » (*Lib. divin. oper.*, pars I, vis. I, p. 1746.)

« Alors toutes ces *étoiles* de son armée, baignées jusque-là dans tous ces flots de lumière, *complétement éteintes aujourd'hui, ressemblent à de noirs charbons calcinés par le feu.* Un vent violent sorti de leurs propres profondeurs les précipite vers le nord, à l'opposé du trône, et dans de tels abîmes, que désormais personne ne peut plus voir aucune d'elles. » (*Scivias*, l. III, vis. I, p. 574.)

Plus tard, nous entendrons l'astronomie moderne évaluer à UN TIERS environ la lacune sidérale dans laquelle elle cherche aussi LE TIERS de « ses étoiles perdues. »

On lit dans les Kings : « Par suite de la révolte (contre *Ti*), d'un esprit *superbe* qui voulait se faire Ti lui-même, *neuf*[1] troupes d'intelligences furent entraînées. *Le ciel antérieur s'inclina,* et il s'ensuivit un changement dans toute la nature. »

Dans l'Y-King : « Le *dragon volant,* superbe et révolté, souffre maintenant de son orgueil qui l'aveugle ; ayant voulu monter jusqu'au ciel, il a été précipité sur la terre. »

Dans le Tchun-tsicou : « Au milieu de la nuit, les étoiles tombèrent du ciel comme une pluie, et *on ne les vit plus.* »

« ... Hoang-Ty ordonna à son ministre le fort et obéissant, Long[2], de détruire ce Tchi-Yéou et de le jeter dans la *noire vallée des maux*[3] ;... depuis il est devenu le prince des neuf noirs, et le roi rouge, c'est-à-dire *le seigneur des flammes* (*y-en,* flammes, et *ty,* seigneur).

« ... Dans ce grand combat, Tchi-Yéou avait fait élever une grande nuée qui priva de lumière l'armée qu'il combattait; mais Hoang-Ty, au moyen d'un char qui se tournait toujours vers le midi, parvint à lier Tchi-Yéou, puis il envoya une *vierge* céleste, qui livra toutes les armes nécessaires pour le vaincre[4] ».

Les *Zends* de la Perse ne sont pas moins explicites que les *Kings* de la Chine. « Ahriman s'entourant de feu, de ténèbres et de fumée, ose se mesurer avec le ciel. Mais Ormuzd, du haut du *ciel ferme* qu'il habite, vint au secours du *ciel qui tourne,* et ces génies d'Ormuzd, *accompagnés* de *leurs astres,* combattant Ahriman, les Dews vaincus furent précipités avec lui[5]. »

1. « Il en tomba des neuf chœurs », dit saint Thomas, en cela d'accord avec la plupart des Pères de l'Église.

2. Le P. Prémare a raison de retrouver là notre saint Michel, du moment où *long* signifie également et *saint* et *esprit.*

3. On retrouve ici le signe hiéroglyphique *Hiong* qui signifie grande crevasse de la terre.

4. Tous ces détails sont tirés des *Annales de phil. chrét.,* de M. Bonnetty, t. XVI, p. 360.

5. *Acad. des Inscrip.*, t. XXXIX, p. 690.

L'Égypte a son Typhon qui, non content d'avoir déchiré son frère Osiris, *mit tout en combustion* [1] dans les cieux et sur la terre.

La Grèce a son Até, que le père des dieux et des hommes « saisit par sa chevelure et précipite sur la terre en disant : « Que dans l'Olympe et le *ciel étoilé,* elle ne reparaisse plus jamais [2] ; » elle a encore son Python que le dieu *Soleil,* Apollon, détruit avec ses flèches [3].

Le Scandinave a son Loke qui met à mort le plus jeune et le plus beau de tous ses dieux [4].

Le Mexique a son grand démon qu'il représente sortant du ciel, la *tête basse,* et dont le nom est synonyme de *Cadens* (le tombant) [5].

Mais une chose bien remarquable, et qu'on n'a jamais placée, selon nous, dans son vrai jour, c'est que dans la plupart des grandes religions païennes c'est la deuxième personne de la trinité, LE VERBE en un mot, qui remplit le double rôle de dieu tombé et de dieu sauveur. Ainsi, Jupiter précipité par Chronos, Brahmâ précipité par Baghavat, ou l'Éternel, « en raison de leur orgueil [6], » sont bien les vrais démons chargés par cet Éternel de créer et d'organiser cet univers visible. Et qui donc chez le dernier a pu causer cet orgueil? Précisément la publication de ces VÉDAS que M. Guignault appelle « la conception la plus sublime des grandes voies de l'humanité. » Brahmâ, qui les appelle aussi « le miroir de la sagesse éternelle, » s'enfle d'orgueil et s'attire comme pénitence cette longue suite d'incarnations qui débutent par les formes de corbeau, de sanglier, de poisson, etc., et progressent par celles de brigand et de pasteur libertin, pour aboutir à celle de

1. Plutarque, *De Isid. et Osir.*, nomb. XXIV.
2. Hésiod, *Théog.*, v. 549.
3. Ovide.
4. Voir l'*Edda*.
5. Lord Kingsborough.
6. Creuzer, l. I, ch. IV, p. 223.

Crichna, ou Christ Sauveur. On ne réfléchit pas assez à tous ces points de départ assez lumineux pour trancher toute une question. Nous y reviendrons. (A l'appendice sur les *livres sacrés des nations,* à la fin du chapitre *Idolâtrie.*)

Jupiter va devenir tout aussi confiant avec nous, et comme lui, chacun de ces Verbes plutoniens ou *créateurs tombés* ne rougira nullement de confier à l'histoire et son nom primitif et la vraie raison de son martyre.

Ils ont grandement raison dans l'intérêt de l'histoire, et nous, nous sommes grandement légers de ne pas nous apercevoir qu'elle est là tout entière; car ainsi que le disait, il y a trente ans, un des plus profonds penseurs de l'Allemagne : « De même qu'en retirant le christianisme du milieu de l'histoire on la dissout, de même, en supprimant au-dessus d'elle la lutte des esprits invisibles, on lui ôte son véritable point de départ, toutes nos luttes terrestres n'étant que le résultat et pour ainsi dire le prolongement de celle-ci[1]. »

Nous venons d'entrevoir ce grand et primordial mystère qu'Hésiode appelle quelque part « la faute du premier commencement. » Nous allons voir dans le chapitre suivant ce qu'on pourrait appeler « la faute du deuxième commencement. »

2. — *Titans et Géants; leur distinction.*

Partout les gnostiques alexandrins nous parlent de la chute des Éons, de celle de leur Plérôme, et tous l'attribuent *au désir de connaître;* on ne peut s'en étonner, car, d'une part, ils avaient pour eux toutes les traditions de l'Orient, et de l'autre ils avaient lu dans les documents égyptiens, qui doivent avoir servi à la rédaction du *Pimandre,* que « les sept recteurs chargés par Dieu de contenir dans leurs cercles le monde sensible, épris de leur propre beauté, en vinrent à s'admirer eux-mêmes et se perdirent par cette admiration superbe. »

1. Fréd. de Schlegel, *Philosophie de l'histoire.*

Chez les Sabéens, le chef de ces esprits des planètes s'appelait *Schemal*, et M. Chwolsohn le regarde comme une divinité particulière qui gouvernait la terre[1]. Ce nom de *Schemal* rappelle tout à fait celui de *Samaël*, le chef des démons du Talmud, ce grand serpent à douze ailes, identique à Satan, et qui entraîne dans sa chute tout le système solaire, c'est-à-dire les Titans.

Les Suras et les Asuras du *Mahabharatâ* des Hindous jouent exactement le même rôle que ces Titans de la *Théogonie* d'Hésiode.

Toutefois, il faut bien se garder de confondre ces premiers Titans uranides ou célestes, soit avec les seconds Titans ou géants antédiluviens, soit avec les troisièmes géants postdiluviens, qui paraissent devoir se rapporter aux *descendants* chamites, et par extension aux *damnés*. Le rôle des Titans, ennemis de Chronos, est aussi élevé au-dessus des deux autres que celui des puissances cosmiques brisées par Jéhovah est au-dessus de ces *hommes fameux* qui furent ensevelis dans les eaux du déluge ou dispersés à Babel.

La fable ne les confond pas plus que la Bible ; et lorsqu'elle nous montre d'abord Chronos mutilant Uranus, et plus tard, comme nous allons le voir tout à l'heure, Jupiter révolté contre son père, jusqu'au jour où ce même Jupiter, *prince de l'air et du monde*, sera rejeté dans le Tartare par *une femme et un enfant*, elle ne mérite plus le nom de fable, mais elle s'élève jusqu'au *summum* des plus anciennes et des plus imposantes traditions théologiques.

Il est vrai qu'Hésiode et la plupart des mythographes ne comptant que six Titans, on pouvait hésiter beaucoup avant de les assimiler à nos *sept recteurs;* mais la même explication revient toujours : six ou sept, suivant que vous comprenez ou ne comprenez pas Ormuzd parmi les sept amschaspands ou Phtha parmi les sept cabires.

1. *Agriculture des Nabathéens*, t. II, p. 217. Nous en parlerons plus tard.

D'ailleurs, nous lisons dans l'*Encyclopédie des gens du monde,* article Titan, « qu'un autre fragment mythique en mentionne un septième, et que ce septième s'appelle Phoreg. »

Franchissez maintenant trente siècles environ, et vous trouverez qu'il n'y a pas loin de ces uranides et de ces chronides révoltés et célestes à ces « malices atmosphériques » auxquelles le sceptique Bayle trouve ridicule de ne pas croire. Voici ses paroles : « Il se trouve dans les régions du *ciel* des êtres *puissants* qui étendent leur empire aussi bien que leurs connaissances sur notre monde,... et comme on ne peut nier qu'il y ait sur la terre des êtres envieux, méchants, vindicatifs,... on se rendra ridicule si on ose nier que, outre tous ces êtres, il y en ait d'autres qu'on ne voit pas, et qui sont encore plus malins et plus habiles... (Art. *Spinosa,* note.)

Ainsi donc, qu'on les écrive en français, en grec, en copte ou en sanscrit, il faut toujours confesser les mêmes vérités quand le bon sens privé s'accorde aussi bien avec la tradition universelle. D'ailleurs, il le faut bien : ôtez la chute et la faute de ces grandes puissances mauvaises, et voici Dieu convaincu du même coup d'avoir brisé, souillé ou perturbé à lui seul toutes ses œuvres ! — Choisissez...

APPENDICE D

CHAPITRE V.

LES SEPT ESPRITS DE LA PRÉSENCE, ET L'HISTOIRE DE LEUR CULTE.

Entre les plus antiques traditions sur l'essence des sept esprits et la renaissance imprévue de leur culte, en 1862 [1], nous avons pensé qu'il y avait place pour l'étude suivante, dont la première idée nous est venue à Rome, sous les voûtes mêmes de Sainte-Marie des Anges, leur temple spécial et privilégié.

On verra par l'histoire de ce monument, presque aussi merveilleuse que celle de ses célestes patrons, quelles leçons de lenteur, de prudence, et même d'ajournement continu, l'Église sait donner à tous nos spirites modernes, lorsqu'il s'agit de révélations et de merveilleux angéliques.

Nous croyons l'avoir bien établi; ces sept esprits étaient en même temps et les attributs divins et les *sept yeux* du Seigneur, en un mot, les ministres plénipotentiaires de sa force, de sa justice, de sa bonté, etc.

En ce moment, nous voudrions préciser un peu davantage tout ce qui regarde leurs qualités et leurs noms, mais on va pouvoir s'assurer que cela n'est pas très-facile. Lorsque nous aurons dit que ce sont « les sept assistants entourant le trône de l'agneau et constituant ses sept *cornes,* » que le fameux candélabre du temple était leur type et leur symbole,... lorsque nous les aurons montrés dans l'Apocalypse, figurés par les *sept étoiles* de la main du Sauveur, ou déchaînant les *sept*

1. Nous voulons parler ici d'une association imposante formée dans ces dernières années en Italie, en Bavière et en Allemagne, pour le rétablissement, dans toute l'Europe catholique, de ce culte des sept Esprits.

On a pensé que l'heure était venue de faire converger toutes les forces *spirituelles* des génies protecteurs contre l'action toujours progressante des forces *spiritiques* des génies perturbateurs.

plaies ou *fléaux*[1], nous aurons encore une fois indiqué l'une de ces vérités incomplètes, dans le développement desquelles les commentateurs ne se risquent d'ordinaire qu'avec les plus grandes précautions.

Et d'abord tous hésitent sur l'ordre même de ces sept créatures; l'opinion générale les classe parmi les archanges, mais ce dernier ordre n'étant que le huitième dans la hiérarchie céleste, et ces esprits étant appelés partout les PREMIERS satellites du trône et de la Divinité, *primarios principes,* il en résulte une première difficulté, en raison de laquelle beaucoup de théologiens les ont classés parmi les trônes et les vertus. D'autres les dédoublent, et parmi eux se trouve le célèbre dominicain Gastaldi, auteur d'un immense ouvrage sur les anges, *de Angelis,* ouvrage revêtu de l'approbation romaine.

Ainsi, relativement à saint Michel, Mikaël, le chef, l'*archistrategus* des armées du Seigneur, le vainqueur du diable *(victor diaboli)*, Gastaldi soutient qu'il y en a deux, et que l'Église autrefois ne confondait pas le séraphin avec l'archange préposé au gouvernement du peuple hébreu, de la synagogue et, depuis, à celui de l'Église catholique, apostolique et romaine. Il prétend que l'Église avait consacré cette *dualité* par deux fêtes différentes, l'une (celle de l'archange) fixée, comme tout le monde le sait, au 29 septembre, l'autre, au milieu de l'été pour saint Michel (séraphin), qui serait selon lui le *quis ut Deus,* ou « *qui est semblable à Dieu,* » de la tradition.

Les Grecs célèbrent encore cette dernière fête. Cornelius à Lapide fait certainement allusion à ce grand théologien, lorsqu'il parle d'un *très-habile et très-savant homme* qui a soutenu cette dualité : « Mais, dit-il, cette opinion est nouvelle et ne nous paraît pas nécessaire[2]. » Il nous semble, à nous, qu'il ne s'agit ici ni de *nouveauté* ni de *nécessité.* Sans garantir Gastaldi, nous ferons uniquement remarquer que, s'il disait vrai, son système serait la meilleure réponse à l'objection de M. Reynaud, qui s'indigne[3] de voir *déranger* sans cesse le chef de toute la hiérarchie angélique pour les minces intérêts de notre pauvre planète, souvent même pour celui du plus modeste de ses habitants. Ainsi, l'*un des sept* assistants de la présence, Raphaël, abandonnant le poste le plus élevé de l'empyrée pour servir de conducteur au jeune Tobie, lui paraît presque une dérogation aux convenances angéliques. Il ne paraît pas soupçonner tout ce qu'il peut y avoir de beau dans cette faculté d'ubiquité que *les yeux du Seigneur* partagent avec un

1. *Apocal.,* V, 15, etc.
2. Bible, t. VI, 1474, édit. Pellag.
3. *Terre et ciel,* chapitre des *Anges.*

maître qui demeure aussi près du plus petit de ses enfants que du sanctuaire de sa gloire. Si cette explication de Gastaldi pouvait rassurer M. Reynaud et le tirer d'embarras, il en serait peut-être de même de cette autre proposition du grand théologien : « Lorsque nous disons : saint Michel et saint Gabriel sont apparus à telles personnes, il ne faut pas croire que ce soit toujours ces grands saints eux-mêmes qui apparaissent, mais bien un de leurs subordonnés et pour ainsi dire un des membres de la série à laquelle ils commandent [1]. »

Ceci rentrerait dans la doctrine des *férouers* ou *doublures* spirituelles que le zoroastrisme appliquait à tous les êtres, y compris les anges.

Voici encore une autre assertion que le hasard nous fait rencontrer en ce moment dans une note de Damascius, sur les oracles chaldaïques, et qu'il faut noter soigneusement : « Dans ces oracles, dit-il, les sept cosmocrateurs du monde (κοσμοκράτορες de saint Paul) sont doubles : les uns appliqués au gouvernement du monde supérieur, les autres appliqués à celui de l'inférieur, opinion que paraît avoir suivie Jamblique dans sa distinction des *Archanges* et des *Archontes* [2]. »

Quant à la question des sept NOMS, elle a donné lieu à de bien longues controverses.

Nous reviendrons plus tard [3] sur celui de Mi-ka-ël, de cet « archisatrape de la milice sacrée, » de ce « gardien des planètes [4], » de cette « image vivante de la Divinité [5], » de cette *étoile* la plus brillante de tout l'ordre angélique [6], de ce métraton ou férouer, ange *de la face* du Seigneur, de ce gardien défenseur du Christ-soleil [7], et si rapproché du maître qu'il représente que beaucoup d'hérétiques, Calvin entre autres, l'ont complétement confondu avec lui [8].

Qu'il y en ait un, qu'il y en ait deux, que le même soit en même temps séraphin et archange, tout le monde n'en est pas moins d'accord sur la prédominance de ce grand nom au-dessus des six autres. On sait le rôle admirable qu'il a rempli sur la terre et la solennité de ces apparitions, soit qu'elles aient eu lieu à l'entrée du Bosphore ou sur les côtes de la Sicile, sur celles de la Grande-Bretagne ou de la Normandie.

1. *Terre et ciel*, loc. cit.
2. *De Mysteriis*, sect. II, ch. III.
3. Au chapitre Sabéisme.
4. Saint Sophronie, patriarche de Jérusalem, *Serm. de Angelis*.
5. Marangone, *Grandezze del archang. San Michael*.
6. Bellarmin.
7. Voir Rosellini, sur quelques cartouches égyptiens. (*Égypt.*, I, p. 289.)
8. Voir Calvin, *In Dan.*

Nous laisserons nos libres penseurs se débattre comme ils le pourront avec cette grande voix de peuples divers, s'accordant comme un seul homme sur un phénomène si merveilleusement uniforme.

Deux autres noms encore peuvent être dits de notoriété publique; Gabriel (*courage de Dieu*) et Raphaël (*vertu de Dieu*). Un quatrième est nommé dans le troisième et le quatrième livre d'Esdras; c'est Uriel (*feu divin, Lux et Ignis*), mais ces livres n'étant pas admis au nombre des canoniques, Uriel n'est pas accepté, et les trois autres noms restent toujours suspects, à savoir : Scaltiel (*prière ou discours de Dieu*), Jehudiel (*louange de Dieu*), Barachiel (*bénédiction divine*).

Pourquoi maintenant l'Église, si ferme sur les trois premiers noms, si tolérante pour le quatrième, se montre-t-elle si sévère pour les trois autres et refuse-t-elle de les recevoir? Uniquement parce qu'elle ne les trouve pas dans l'Écriture et qu'elle continue d'adresser aux fidèles la recommandation que saint Paul adressait aux Colosses, « de ne pas imposer aux croyants ce *qu'on n'a pas* vu ou ce qu'on ne sait pas de science *certaine*. » Certes, l'Église universelle n'aurait peut-être pas manqué ici de bonnes raisons pour accepter une tradition qui avait été celle de plusieurs églises particulières, de beaucoup de saints et de grands pontifes eux-mêmes.

Elle ne le fit pas; mais que de fois ne put-on pas croire qu'elle le ferait!

Vers le milieu du VIIIe siècle, un évêque illégitime, hérésiarque insigne, nommé Adalbert, avait cherché à couvrir ses infamies de la protection des sept esprits, et parmi les noms qu'il leur donnait deux seulement étaient connus de l'Église romaine : c'était Mikael et Uriel; les autres n'avaient même aucun rapport avec ceux que nous prononcions tout à l'heure. Adalbert fut condamné dans le deuxième concile romain, présidé par le pape Zacharie, et ses sept esprits le furent avec lui. Toutefois, le concile ajoutait « qu'il ne fallait pas confondre l'esprit Uriel, invoqué par ce *magicien*, avec cet autre Uriel dont il est parlé dans Esdras, et que tous les Pères révèrent. »

Il paraît que cette audace d'Adalbert, qui avait trouvé beaucoup de partisans en Allemagne, fit redoubler de sévérité et préjudicia fortement à la reconnaissance officielle des noms vraiment traditionnels. Nous disons *officielle*, car il paraît encore qu'ils continuaient à subsister dans certaines églises, puisque l'inquisition elle-même les toléra longtemps et que Gastaldi, l'inquisiteur dominicain dont nous parlions tout à l'heure, dit formellement « qu'ils étaient permis. »

On croyait retrouver les trois noms jusque dans les Écritures: la tradition rapportait à l'un l'angélophanie du chapitre XVI de la Ge-

nèse, au troisième, celle du XVIIIe, au deuxième, celle du chapitre XXIII de l'Exode. Saint Ambroise avait adopté Uriel[1], et une foule de saints personnages avaient imité le grand docteur. On le voit figurer, entre autres, sur une lame d'or, retrouvée dans le tombeau de Marie, épouse de l'empereur Honorius, ensevelie au Vatican, sous la chapelle de Sainte-Pétronille.

Nous avons vu nous-même dans l'antique église de *Santa Maria della Pietà*, sur la place Colonne, l'ancien tableau des sept anges, sur les noms desquels Clément XI se fit faire un rapport, à l'époque de la renaissance, par le savant astronome Bianchini, rapport dont le résultat fut la conservation des images et l'effacement des noms, bien qu'ils fussent les noms traditionnels, fort différents, comme nous l'avons dit, de ceux d'Adalbert.

La renaissance se montrait plus difficile ou plus prudente encore que les siècles précédents.

Mais une nouvelle ère de réhabilitation parut vouloir s'ouvrir tout à coup pour les noms condamnés.

Vers 1460, vivait à Rome un saint personnage du nom d'Amadœe, membre d'une famille illustre de la Lusitanie, célèbre lui-même par les dons de prophétie et de guérison accordés à ses vertus et sans doute au grand sacrifice qu'il avait fait, en quittant toutes les pompes du monde pour entrer dans le tiers ordre de Saint-François. Le pape Sixte IV avait fini par reconnaître tous ses mérites en lui accordant l'emplacement de Saint-Pierre *in Montorio* pour y construire un monastère de son ordre.

C'est à ce saint personnage que les sept noms venaient d'être révélés, au même moment où l'on découvrait à Palerme, au fond d'une petite chapelle tout en ruine et pour ainsi dire ensevelie sous terre, un précieux tableau représentant les sept esprits avec tous leurs noms. Au même instant encore arrivait de Pise à Palerme une prophétie en vieux latin annonçant pour cette époque la reprise de leur culte et l'érection, sous Clément VII, d'un couvent de Saint-François-de-Paul, sur l'emplacement de la petite chapelle : ce qui effectivement eut lieu plus tard.

Cette concordance de toute une suite de révélations avec la découverte d'une prophétie à leur appui suffisait encore au XVIe siècle pour donner quelque importance à une idée ; aussi vit-on, peu d'années après, toutes les principales villes de l'Italie, Naples, Venise, etc., reproduire à l'envi, les unes sur la toile, les autres en mosaïque, le

1. Liv. III, *De fide ad gratiam*.

fameux tableau si merveilleusement retrouvé en Sicile ; la même foi se traduisit ailleurs par un chef-d'œuvre, car, l'an 1516, on vit s'élever tout auprès de la petite chapelle de Palerme le splendide temple des Sept-Esprits, dont un prêtre, homme de grand savoir et de grande piété, Antonio Duca, fut nommé recteur.

Mais les révélations spirituelles ne s'arrêtent pas ainsi, et les sept esprits ne se contentèrent pas de la Sicile.

Antonio Duca, poussé par eux et s'empressant de leur obéir, semble dès lors prédestiné au développement de leur culte à Rome. Les esprits ne le trompent pas et lui désignent comme emplacement de leur futur sanctuaire les fameux Thermes de Dioclétien, à l'érection desquels avaient été condamnés jadis quarante mille chrétiens et dix mille martys, soutenus, il est vrai, dans cette terrible tâche, par les exhortations et les secours de papes ou de saints aussi célèbres que Marcellus et Thrason, mais depuis lors, comme le dit le pape Pie IV dans sa bulle LV, « ce repaire était resté dévolu aux plus profanes usages et aux pratiques des démons. »

Ce qu'Antonio Duca eut à endurer à Rome de fatigues et de refus peut à peine se concevoir, bien qu'il fût fortement appuyé auprès de Paul III par la famille des Colonne, et plus encore par Marguerite d'Autriche, fille de Charles V. A Rome, quoi qu'on en dise, on se rend si peu vite aux révélations, que la mission laborieuse de Duca, commencée en 1527, ne devait arriver à sa conclusion définitive qu'en 1561, c'est-à-dire après trente-quatre années de persévérance et de prières. Cependant, en 1551, sous le pontificat de Jules III, nous voyons la purification des *Thermes* ordonnée, et une première église élevée sous le vocable de *Sainte-Marie des Anges;* mais les guerres revenant presque aussitôt, l'église est ravagée et détruite, sans que les révélations s'arrêtent; elles reviennent à la charge plus pressantes que jamais, et désignent formellement ces mêmes *Thermes* comme l'emplacement *prochain* du temple des Sept-Anges.

Ce fut alors que Pie IV réunit tous les cardinaux pour entendre Duca et juger de ses révélations; elles leur parurent authentiques, et néanmoins la décision n'arriva pas.

Mais voici qu'en 1553 une épidémie de possédés désole la ville, épidémie terrible qui résiste à tout. L'idée vient alors d'invoquer les sept anges, et l'épidémie disparaît subitement. Parmi tous les monuments historiques qui témoignent de ce fait, on possède encore une lettre adressée au cardinal Trani par le médecin Bernardin, dont la fille avait figuré parmi ces possédées.

Alors la cause est entendue; Paul IV mande au Vatican Michel-Ange

Buonarotti : c'était un événement dans la ville. Qui sait? à peine sorti de terre et déjà salué par l'admiration générale, le plus beau temple de l'univers allait peut-être avoir un rival? On l'espéra bien davantage encore, lorsque, le grand homme ayant produit son nouveau plan, on put reconnaître en lui celui qu'il avait jadis proposé pour Saint-Pierre, et qui certes en eût doublé la magnificence[1].

Le plan est donc adopté, la construction dure trois ans, et cette fois ce ne sont plus les martyrs qui s'en chargent, c'est le peuple romain tout entier.

On lit encore dans les archives de l'Église « qu'on n'entreprend pas de raconter tous les miracles qui eurent lieu pendant cette érection, attendu *qu'elle ne fut qu'un miracle continu.* »

Toujours est-il qu'en 1561 cet admirable temple est consacré aux sept anges.

Ce n'est pas tout; au milieu de toutes les pompes de la plus solennelle des cérémonies et en présence de tous les cardinaux, Paul IV ordonne que « les *sept noms* de l'image miraculeuse de l'église de Palerme seront inscrits autour du tableau qui surmonte encore aujourd'hui le maître-autel. »

Le but était atteint, le temple était élevé; trois ans après Michel-Ange et Duca mouraient presque en même temps, en pleine jouissance du fruit de leur génie et de leur foi. Sur le tombeau de Duca, enseveli le premier dans son église, on peut lire encore l'énoncé de ses révélations et celui des prières et des jeûnes qui les lui ont obtenues.

Pour en revenir aux noms mystérieux, on trouve encore dans certains missels romains imprimés en 1563, et entre autres dans ceux qui subsistent à la bibliothèque Barberini, l'office des Sept Anges *et de leurs noms.*

Cet office, composé sur les ordres de Paul IV, et dont minute existe au *Vatican* et à la *Minerve,* subsista pendant tout le pontificat de Léon X. On vit alors principalement les jésuites s'applaudir du secours prodigieux de cette dévotion et des succès qu'elle leur avait surtout procurés dans les îles Philippines. Saint Pie V concède encore ce même office à l'Espagne, en disant que : « On ne saurait trop exalter ces sept

1. C'est-à-dire la croix grecque au lieu de la croix latine, c'est-à-dire la suppression de la forme oblongue et de ces bas côtés qui, tout admirables qu'ils soient, diminuent le grand effet qui eût résulté de leur absence. Lorsqu'au milieu du parvis de Sainte-Marie des Anges on applique en pensée cette noble disposition aux vastes *espaces* de Saint-Pierre, on a tout de suite la conscience du prodigieux surcroît de majesté qu'eussent acquis les proportions du temple, et l'on comprend tous les regrets de Michel-Ange.

recteurs du monde, *figurés par les sept planètes*, et qu'il était consolant pour ce siècle de voir par la grâce de Dieu le culte de *ces sept lumières ardentes* ET de *ces sept étoiles* reprendre tout son lustre dans la république chrétienne. »

Le même saint pape permet en outre aux religieuses de *Matritensis* d'établir la fête de Jéhudiel, patron de leur monastère.

Mais y eût-il encore ici quelques interpolations, quelques nouvelles admissions suspectes (comme nous le donneraient à supposer plusieurs variantes remarquées dans ces derniers missels[1]), toujours est-il que cent ans après leur inscription officielle ces noms étaient radiés par Albitius, cardinal titulaire de ce beau monastère. Nous en avons indiqué les raisons. La principale reposait toujours sur la crainte de leur confusion avec d'autres noms si spécieusement semblables.

Il paraît que l'office des Sept Anges, si distinct cependant de leurs noms, disparut peu à peu avec eux et pendant bien longtemps; ce n'est que de nos jours, en 1825, que nous voyons un gentilhomme espagnol, appuyé par l'archevêque de Palerme, insister à nouveau auprès de Léon XII pour le rétablissement simultané et de l'office et des noms. Léon XII approuve l'office et repousse les noms, « par la raison, dit-il, que cette concession donnerait lieu à d'incessants abus; ainsi on n'aurait pas plutôt obtenu la fête d'Uriel, que l'on demanderait celle de Sabathaël et ainsi de suite. »

On le voit, toutes ces raisons ne condamnaient rien, et maintenaient la question parmi les questions de pure discipline.

Aussi dans ces tous derniers jours, la cause était-elle reprise par les mêmes demandeurs, et portée cette fois à la congrégation des rites par le cardinal Zurla, rapporteur.

« Quant à notre office, dit Son Éminence, on ne peut rien lui opposer, puisque longtemps en vigueur à Palerme, en Espagne, en Italie et même à Rome, comme on peut s'en convaincre à Sainte-Marie des Anges et au Gesù, ce n'est que depuis bien peu d'années qu'il a été supprimé tout à fait.

« Reste donc seulement la difficulté des noms; on nous objecte et le concile de Laodicée et les capitulaires de Charlemagne, mais qui ne voit que toutes leurs sévérités ne s'adressaient jamais qu'à l'hérésie d'Adalbert? Tout ceci n'est qu'une affaire de *pratiques* que l'Église peut changer tous les ans, et ces noms ne peuvent avoir aucun inconvénient, puisqu'ils ne désignent rien autre chose que les attributs di-

1. Entre autres, la substitution du nom d'*Eudiel* à l'un des sept connus.

vins... D'ailleurs si ces noms n'étaient que des noms de démons, pourquoi permettrait-on de les donner au baptême? »

Ces raisons, pour le moins très-spécieuses, ne furent pas jugées suffisantes par la docte congrégation, et les noms restèrent encore une fois proscrits.

Mais on eût dit que sans eux l'office permis ne pouvait se développer, car nous avons eu sous les yeux, à Rome, une nouvelle demande faite en 1831 par quatre ou cinq évêques.

En 1832, la demande de restauration de l'office des Sept Anges et « de l'extension dans tout l'univers du culte approuvé à Palerme » est appuyée cette fois par quatre-vingt-sept évêques et par une foule d'hommes marquants dans l'Église.

Enfin, en 1858, nous avons suivi, toujours à Rome, les débuts d'une nouvelle reprise de la cause présentée cette fois par le cardinal Patrizi et par le roi Ferdinand II, parlant au nom de tout son peuple.

Adhuc sub judice lis est : la cause est en suspens.

Voilà l'histoire rituelle d'une grande vérité dogmatique, c'est-à-dire du culte rendu jusqu'ici par l'Église aux sept esprits proclamés par l'apôtre saint Jean et reconnus par toutes les religions du monde. Reviendrons-nous à ce sujet à la discipline de Paul IV et de Jules III, et notre siècle, menacé par de si terribles orages, serait-il appelé à recueillir de cette nouvelle dévotion tous les fruits dont s'applaudissaient les nations et les ordres qui en avaient fait usage? C'est à nous de l'espérer, mais non pas de le savoir.

Cette question semblera bien naïve à ceux qui nous accusent « d'avoir toujours pris des étoiles pour des anges; » mais elle sera comprise par ceux qui, dans le moment où nous écrivons ces lignes, travaillent à l'organisation de ce grand culte sur toute la surface de l'Europe.

Puissent enfin ces longues vicissitudes du culte des esprits prouver à nos trop confiants spirites combien les affirmations, les révélations et même les miracles angéliques suffisent peu à la *critique* de l'Église, lorsqu'il s'agit pour elle de décider entre les vrais et faux bons esprits ! [1]

1. « Étoiles prises pour des anges. » L'accusation formulée par M. Maury et par tant d'autres sur la « méprise qui nous a fait prendre des étoiles pour des anges » acquiert un tel crédit, que nous serons bien forcé de nous en occuper sérieusement. Il nous serait impossible de la dissimuler sans manquer de franchise ou de courage, puisque cette prétendue méprise se représente à chaque instant dans l'Écriture et la théologie. Nous examinerons donc (au chapitre Sabéisme) l'opinion si accréditée jadis et si discréditée aujourd'hui,

qui attribuait à nos SEPT ESPRITS PRINCIPAUX la direction, non pas comme on se plaît à nous le reprocher, des SEPT PLANÈTES CONNUES, mais des sep planètes PRINCIPALES, ce qui est bien différent.

M. Babinet nous ayant assuré dernièrement que « nous n'avions EN RÉALITÉ QUE SEPT grosses planètes, en dehors de la terre (a) », M. Reynaud ne pourra plus nous dire que « le jour où l'astronomie était venue attaquer le nombre SEPT dans son fabuleux empire des *sept* planètes, ce nom sacré s'était vu frapper dans la source même de son autorité (b). »

Que la foi, cependant, n'aille pas s'alarmer à l'avance et supposer que nous changerons en dogme une simple opinion théologique. Ces dernières, nous l'avons promis, n'entreront jamais dans la partie *officielle* de nos écrits, mais encore faut-il bien répondre quelque chose à des objections incessantes, et déduire de l'état présent de la science certains motifs, sinon de triomphe, au moins d'excuse pour l'ancienne opinion.

On verra que nous resterons fidèle à notre programme et que, sans altérer en rien notre ordre de matières, nous aurons soin, comme toujours, de rajeunir les plus antiques traditions, en les mettant en regard des plus actuelles études.

(a) *Revue des Deux Mondes*, mai 1855.
(b) *Terre et ciel*, p. 158.

APPENDICE E

CHAPITRE V.

L'ANTIQUE SATAN DEVANT LES PENSEURS MODERNES.

Un saint et grand prédicateur moderne a dit : « Le chef-d'œuvre de Satan est de s'être fait nier par ce siècle. »

On ne pouvait exprimer un fait d'expérience universelle en termes plus catholiques et plus heureux ; nous l'avons déjà fait voir, la négation de Satan est tellement devenue le *delenda Carthago* du XIXᵉ siècle, que l'on comprend parfaitement les colères académiques excitées par la simple mise en question des phénomènes spirites.

De là ces fins de non-recevoir *per fas et nefas*, ces dénis d'examen révoltants, cette guerre acharnée déclarée à l'expérience, expérience cette fois irrécusable et générale.

Rendre Satan possible, c'était donc saper dans sa base tout l'édifice de la dénégation moderne.

Dans ce dernier système, le diable n'est plus autre chose que ce mal enfanté par la nature et le *produit fatal des éléments*. Le mal moral sort *uniquement* du cœur de l'homme, dévasté par l'orgueil et les passions égoïstes, etc... Toutes les religions, assure-t-on, se sont étrangement trompées en *personnifiant* ce mal, et le judaïsme en particulier a fait une grande faute en empruntant à la Bactriane ses *dews*, et au *Boun-Dehesch* son Ahriman.

Toutefois, relativement à l'ange de la mort, « il ne faudrait pas

croire, dit M. Maury, que cet exécuteur des arrêts de Jéhovah fût un personnage purement métaphorique, une simple allégorie; il en est parlé dans des termes qui indiquent sa très-réelle existence... Sans doute qu'à l'origine cet ange pouvait avoir été une simple conception poétique, mais dans les croyances religieuses, la métaphore devient bien vite une réalité, le langage allégorique finit par être entendu dans le sens littéral, et c'est ainsi que le mythe prend naissance[1]. »

De là tout le mal. A partir de ce moment, toutes les idées asiatiques relatives aux possessions, *qui ne sont que de pures maladies naturelles,* ont infecté le monde, et celui-ci ne leur eût jamais échappé sans la présence d'esprit et sans l'infaillibilité de quelques académiciens modernes; mais ceux-ci, *d'un trait de plume,* ont fait rentrer dans le néant ce *Credo* permanent de l'humanité et toutes ces *naïvetés* des Platon et des Bossuet, dont le génie s'était trouvé fasciné, on ne sait trop comment,... par des contes de vieille femme, etc., etc...

Sur la foi de telles autorités, comment la littérature la plus frivole ne se serait-elle pas crue autorisée à rire à son tour de ces grands hommes et de Satan? Aussi n'avons-nous été nullement étonné pour notre part de trouver ces burlesques paroles dans le *Journal des Débats* du 25 avril 1855 : « De tous les êtres *autrefois* maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné aux progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Le moyen âge qui n'entendait rien à la tolérance le fit à plaisir méchant, laid, torturé... Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser *un révolutionnaire malheureux,* que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardeuses... Si nous sommes devenus indulgents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une partie de sa méchanceté et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines et de terreur. »

Que voulez-vous encore? L'Allemagne incroyante et nuageuse a raisonné sur tout cela, et la France sur sa parole se contente de railler.

L'Allemagne! mais si nous en croyons tout ce que nous avons là sous nos yeux, l'Allemagne a bien perdu de son assurance. Voici par exemple une profession de foi de Schelling, trop remarquable en raison de ses aveux et de ses déraisonnements, pour ne pas lui donner place ici.

C'est Mœller, le savant professeur de Louvain, qui va l'analyser.

« Schelling ayant donné une théorie du christianisme, sa théorie

1. *Magie et astrologie,* par Maury, p. 293.

serait incomplète s'il avait passé sous silence l'*esprit puissant* qui depuis le commencement des choses a joué un si grand rôle dans le monde... Satan, selon lui, était d'abord une puissance (soit), un principe universel; or, tout le système de Schelling repose, comme on le sait, sur des *puissances* qui précèdent les réalités. Dieu lui-même ayant débuté comme puissance, il en doit être ainsi du démon. Schelling avoue cependant que le mot hébreu *husatan*, avec l'article défini, signifie un adversaire déterminé, un adversaire du Christ dans le Nouveau Testament. Cette position du prince des ténèbres prouve sa dignité. S'il n'eût été qu'une simple créature, la lutte, qui ne peut avoir lieu qu'entre des puissances égales, n'aurait pas été possible entre le Christ et Satan. Les grands préparatifs, les travaux et les souffrances du Sauveur ne pourraient alors se comprendre. On a jusqu'ici regardé le diable comme une créature, qui, bonne d'abord, devint méchante; mais selon Schelling c'est *une erreur*. Les bogomites, secte hérétique du XI[e] siècle, avaient mieux compris la nature du démon, dont ils faisaient le *frère aîné* du Christ. Il est donc évident pour Schelling que Satan est un principe, une *puissance*, qu'il est reçu dans l'économie de Dieu, dans l'ensemble des forces, et que nous lui devons du respect comme à une autorité légitime. « Il n'est pas permis, dit-il, de le méconnaître, de le mépriser, de s'en moquer. Satan est un principe cosmique (dieu du monde). S'il ne l'eût pas été, comment eût-il pu montrer au Christ tous les royaumes du monde et lui dire : « Je vous donnerai tout cela, si vous voulez m'adorer ? »

« Satan, dit-il, est donc, comme le Christ, une puissance intermédiaire entre le Créateur et la créature... Satan contribue à la gloire de l'homme en accusant l'homme et manifestant ainsi le mal caché en lui... Ce ne fut donc pas Satan qui corrompit l'homme, mais l'*homme qui corrompit le démon;* dès lors Satan devint méchant... Il est le *principe mobile* de l'histoire, qui sans lui arriverait bientôt à un état de stagnation et de sommeil... Nous lisons dans l'Apocalypse que Satan « tomba du ciel sur la terre »; il ne s'agit pas ici d'un bon ange devenu méchant, mais d'un changement de relations du démon avec Dieu. Il perdit par le Christ sa fonction religieuse et acquit en même temps une existence politique. Aussi de nos jours, C'EST DANS LA POLITIQUE QU'IL EXERCE SON EMPIRE... Chacun de nous naît sous l'influence du principe satanique, et c'est là le vrai sens du péché originel QUI N'EST NIÉ QUE PAR UNE PHILOSOPHIE SUPERFICIELLE... L'avénement du Christ fut le moment de la crise pour Satan. C'est maintenant, dit saint Jean, que le prince de ce monde va être chassé dehors, c'est-à-dire, dit Schelling, qu'il

perd son domaine dans la religion pour le retrouver dans la politique. »

Voici qui est plus curieux encore. « Les mauvais anges ne sont pas des êtres créés ; ils doivent aussi, et comme leur chef, leur existence à la volonté de l'homme... Mais ici il se manifeste des relations très-intéressantes et très-remarquables... Quand ces mauvais anges deviennent des réalités, les bons anges deviennent des possibilités, et la réalité des bons anges réduit les mauvais à de pures possibilités ; car les mauvais anges sortirent par le péché de l'homme de leur état purement potentiel et devinrent des réalités ; par conséquent les bons anges, les anges positifs, furent renfermés dans la simple potentialité... L'homme se sépara par sa chute de son bon ange, qui fut mis en dehors de lui et privé de son existence réelle, etc. »

Quand on pense qu'un homme comme Mœller voit là dedans des idées tellement neuves, des vues et des *éclaircissements* si extraordinaires qu'ils méritent de fixer toute l'attention des savants, on est confondu de cette préférence accordée à l'illogisme le plus nébuleux sur la logique si claire de la Bible.

Après les coryphées de la science dénégatrice allemande, pourrions-nous bien prendre au sérieux le fatras français publié dans ces dernières années avec quelque succès par le pseudonyme Éliphas Lévy, sous le titre de « *Haute magie?* » Non, certes, car lorsqu'un soi-disant catholique, assez fortement *convaincu* pour avoir dit du diable que « ce mot ne le fait pas rire,... qu'étant nommé et personnifié dans l'Évangile, il existe et peut être considéré comme une *personne*,... » que « les traditions sur Lucifer et sur l'esprit de ténèbres sont pleines de révélations et d'inspirations divines, et qu'il faut crier « vive Marie, vive la divine Mère qui *a écrasé la tête* de l'*infernal serpent!...* » lorsque après de telles paroles, disons-nous, un catholique ne craint pas de se déjuger par celles-ci : « Lucifer... cet ange assez fier pour se croire Dieu, assez beau pour avoir pu s'adorer en pleine lumière,... cette création hybride, ce héros des éternités ténébreuses, ce *calomnié* de laideur,... etc., c'est une CONCEPTION TÉMÉRAIRE, IMPIE, MONSTRUEUSE,... » un tel catholique, disons-nous, est à son tour... une création tellement hybride que, sans posséder le moindre don de seconde vue, on peut deviner dès les premières pages quel effroyable gâchis il va falloir traverser pour arriver à la dernière.

Pour ce nouveau Dupuis, appliquant à Bélial ce que l'autre applique au Verbe de Dieu, *le diable* n'est autre chose que « la *lumière astrale aimante,... force aveugle* en elle-même que Dieu créa au premier jour, lorsqu'il a dit le *fiat lux*. »

De sorte, dirons-nous à notre tour, qu'après avoir béni Marie d'avoir « écrasé le serpent », nous devrions ajouter, « c'est-à-dire d'avoir écrasé la *pure lumière aimante de Dieu.* » Mais quand nous parlons de Dupuis, il est bien entendu que nous ne parlons ni de sa science ni de l'art avec lequel il savait enchaîner ses déplorables déductions. Ici la science ne coûte pas cher à l'auteur, et nous lui représenterons, quand il le voudra, toute la sienne dans les trois volumes intitulés : « *Philosophie divine*, » en ajoutant que dans ceux-ci du moins la vraie nature de *lumière astrale* était encore reconnaissable... Après l'avoir complimenté sur la valeur des sources qu'il consulte, nous passerons outre sans y attacher la moindre importance[1].

Faut-il maintenant prophétiser à coup sûr? Tous ces non-sens passeront, tous ces dénégateurs de Satan seront incessamment battus sur toute la ligne et sifflés comme les enténébrés d'un autre âge. Comme les faits finiront bon gré, mal gré, par avoir raison des sophismes, ce sera à ces dénégateurs que s'appliquera la fameuse prophétie de de Maistre. « La science actuelle sera bientôt honnie par une postérité *illuminée* qui rira de nos ténèbres, comme nous rions aujourd'hui de celles du moyen âge. » En Allemagne, comme en Amérique, la prophétie est déjà visiblement accomplie; vienne encore une épidémie de spiritisme, vienne l'heure *des aveux* pour arracher à quelques grands savants celui de leur conversion, ou leur donner le courage de toutes leurs opinions, et tout ce que nous venons d'entendre rentrera dans le silence, honteux de l'avoir rompu dix ans trop tôt.

Mais combien d'entre ces vaincus peut-être, pour n'avoir pas voulu reconnaître à son heure « la création monstrueuse de l'archange traditionnel, » s'atteleront à son char, et abjureront à ses pieds le vieux catholicisme, *son ennemi!*

Que l'on ne s'imagine pas que nous exagérions à plaisir; le P. Deschamps s'exprime ainsi dans un ouvrage trop victorieusement raisonné pour qu'*on* s'avise d'en parler[2]: « Je n'oublierai jamais la réponse que me fit à Vienne un savant distingué, auquel je faisais cette question : « Le protestantisme se dissout dans le rationalisme, et le rationalisme ne peut devenir populaire; quel sera donc désormais le culte de l'er-

1. On pense bien que nous n'en attacherons pas davantage aux élans de charité qui lui font dire si souvent « ce *bon* M. de M... s'imagine; ce *bon* M. de M... vient de nous dire, etc. » Hélas! tout cela n'a qu'un bon côté, celui de nous faire rentrer en nous-même et de nous humilier devant la supériorité de ce *bon* M. Éliphas, infiniment *meilleur* que nous.

2. *Le Christ et les Antechrists*, p. 409.

reur pour ceux qui ne voudront pas de la vérité? — TOUT INDIQUE, me répondit-il, l'avénement de quelque nouvelle forme de la *théurgie* et de la superstition ; le panthéisme populaire sera une sorte de nouveau paganisme. — Le souvenir de cette réponse, reprend le P. Deschamps, réponse que je rapprochai des paroles écrites dix ans plus tôt, et que je citais tout à l'heure, sur *la fin des philosophies,* me frappa et dut me frapper, quand la fièvre *des esprits* s'empara des deux mondes. Cette fièvre, il est vrai, *semble* vouloir se calmer de ce côté-ci de l'Océan, mais le FAIT ÉCLATANT de son apparition suffit, on ne peut le nier, pour nous faire reconnaître avec évidence la possibilité de ce retour de l'idolâtrie, dont saint Paul nous a dit : « L'esprit de Dieu affirme ouvertement que dans les derniers temps beaucoup abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreurs et des doctrines diaboliques [1]. »

« Mais, ajoute le P. Deschamps qu'on ne se lasse pas de citer, un dernier phénomène de notre âge nous aide à concevoir ceux qui nous sont annoncés pour le dernier : ce n'est plus seulement la tendance instinctive à la superstition et au culte des esprits, mais la prétention formelle à la *réhabilitation* de Satan. »

Effectivement, les poëtes et les penseurs ne manquent pas à ce parti vengeur du démon. La lyre et le dithyrambe font entendre déjà leur prélude. Écoutez la poésie, parlant de Satan et du Christ :

> Et quand ils seront près des degrés de lumière
> Par nous seuls aperçus,
> Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie
> Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
> *Bélial* de *Jésus*.

Écoutez maintenant l'esprit *moderne* le plus avancé :

« A moi, Satan, qui que tu sois, démon que la foi de mes pères opposa à l'Église et à Dieu, je porterai ta parole et je ne te demande rien ! »

Écoutez bien la suite :

« Je sais que ceux qui demandent ce que nous mettrons à la place du gouvernement ne manqueront pas de nous demander encore ce que nous mettrons à la place de *Dieu*. Je ne recule devant aucune difficulté. Je déclare même, dans la sincérité de ma conviction, à la différence des anciens athées, que tel me paraît être le devoir de la

1. *Ad Timoth.*, l. I, ch. IV. On sait encore que ces esprits opéreront de tels *prodiges* que les élus eux-mêmes les prendront pour de vrais miracles.

philosophie, car nous ne viendrons à bout d'*expulser* Dieu qu'en dégageant l'*inconnue* qui lui succède[1]. »

Reste à nommer cette inconnue, et Proudhon l'a déjà tant de fois indiquée qu'il ne saurait *reculer* devant cette nouvelle difficulté : « *Viens*, s'écrie-t-il enfin, *viens*, Satan, toi le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse et te serre sur ma poitrine! Il y a longtemps que je te connais, et tu me connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de mon cœur, ne sont pas toujours belles ni bonnes; mais elles seules donnent *un sens* à l'univers et l'empêchent d'être absurde... Espère encore, ô proscrit! Je n'ai à ton service qu'une plume, mais elle vaut des millions de bulletins[2]. »

Est-ce assez clair, assez formel?

On aura pu remarquer dans cet ultimatum de l'enfer cette expression de *calomnié* que le *Journal des Débats* appliquait tout à l'heure au même être. Ah! c'est que les distances ne sont pas grandes entre ceux qui nient le surnaturel diabolique et tous ceux qui l'invoquent. On peut même affirmer, lorsque nous entrerons à pleines voiles dans le néo-paganisme (et nous y entrons déjà), que la faute en sera aux aveugles qui auront nié si obstinément un péril évident. « Marchez et ne craignez rien, » disaient tous ces simples de la science constituée... « Marchez, il n'y a pas de précipice sous vos pas. — Mais je le vois. — Non, vous dis-je, c'est l'hallucination qui vous trompe, il n'y a rien. » Et, plein de confiance, le voyageur marchait et courait sur la foi de l'Institut, jusqu'au jour où le terrain disparaissait sous ses pas.

Un jour viendra cependant où cette même science constituée, après avoir professé pendant un siècle qu'il n'y a pas de surnaturel, s'écriera de toutes ses forces, mais trop tard : « Il y a trop de surnaturel, Schelling et Proudhon ont raison. Il n'y a que le Dieu *tombé* qui donne *un sens* à l'univers actuel; sans ce Dieu, ils viennent de le proclamer, l'UNIVERS (tel qu'il est) RESTE ABSURDE[3]. »

Et la science alors tremblera... mais un peu tard peut-être.

1. *La Révolution au* XIXe *siècle*, par Proudhon, p. 200.
2. *La justice dans la Révolution.*
3. Avec notre malheureuse philosophie, nous en sommes toujours réduits à « faire de l'ordre avec du désordre ». En voulons-nous la preuve? Rappelons-nous, puisque nous en sommes à Proudhon, le puissant adversaire qui, à l'Assemblée de 1848, le barrait dans toutes ses voies socialistes. Tant qu'il n'était question que de théories administratives, M. Thiers était vraiment foudroyant, et le Satan du jour tombait sous ses *carreaux* comme jadis celui de l'empyrée, *cadebat ut fulgur;* mais lorsque, abandonnant l'auteur

de « *La propriété c'est le vol*, » celui de « *la propriété* » voulait attaquer le philosophe et le théologien, la réfutation cette fois laissait beaucoup à désirer. Il faut bien en convenir, son chapitre « *Du mal dans ce monde* » péchait précisément, en philosophie, par l'absence de Satan. Si, faute de cette vérité, Proudhon s'était vu obligé de dire à Dieu : « c'est toi-même qui es Satan »; M. Thiers, faute de la même vérité, ne trouvait d'autre réponse à lui faire que celle-ci : « Dieu *seul* mit la douleur dans l'âme humaine pour la tirer de l'inaction (434); Dieu *seul a institué* toutes ces choses (431). » Avec la vérité qui lui manque, au contraire, il eût inévitablement échappé à cette doctrine fataliste qui paraît dominer toutes ses œuvres, et convaincu, comme Schlegel, de la réalité nos ennemis invisibles, il eût pu démontrer alors par d'excellentes raisons à Proudhon que « Dieu ne saurait être un tyran » (430).

CHAPITRE VI

DES ESPRITS PENDANT LA CHUTE

OU PREMIERE SCENE

DE HAUTE MAGIE HUMANITAIRE

---

§ I[er]

Topographie d'Éden. — Marco-Polo plus exact que Voltaire. — Un dernier mot sur le *Prométhée* d'Eschyle. — Jupiter-Satan permettant à sa victime de prophétiser sa propre expulsion par *le Fils de la femme*.

1. Topographie d'Éden.

Ainsi donc la guerre nous vient des cieux, et le premier qui la fit fut un ange.

Nous venons de voir la mêlée, la défaite et le châtiment d'*outre-terre*. Dans le monde angélico-sidéral nous cherchons la place des vaincus sans pouvoir la trouver[1], et pendant que le télescope d'Herschell se fixe avec terreur sur des mondes en éclats ou sur d'inexplicables lacunes, la Bible et les beaux vers de Milton nous émeuvent encore de leurs

1. *Apoc.*, cité plus haut.

plaintes sur le sort de ces vaincus célestes, dépossédés de leurs trônes, ou, pour parler littéralement, *précipités dans l'espace.*

Malheur maintenant, malheur aux mondes que ces aérolithes spirituels vont rencontrer dans leur chute!...

Hélas! Dieu sait après combien de siècles ou de périodes l'uranide engagé dans notre orbite s'abattait sur la terre; mais là, tel que le grand poëte nous le dépeint, c'est-à-dire avec la rage et l'envie au fond de l'âme, il volait droit au séjour de la félicité pour l'attaquer dans sa source.

Éden était le nom de ce séjour; or, Éden signifiait *volupté*[1].

Au dernier siècle on riait beaucoup de ce jardin. Voltaire le mesurait en tout sens; il calculait la distance qui sépare les quatre fleuves, et, voulant à tout prix faire du *Gehon* le Nil, les dix-huit cents lieues de distance qu'il trouvait des sources de ce dernier à celles du Phase lui faisaient plaindre Adam d'avoir été chargé tout seul de l'entretien d'un jardin de tant d'*hectares*. Pauvre Voltaire! qu'eût-il dit en voyant ce paradis[2] que, de son temps, les poëtes n'osaient même plus chanter, repris très au sérieux par la science la plus grave et réintégré par elle sur la carte de l'univers primitif?

Suivant M. Pauthier, l'un de nos orientalistes les plus distingués, « c'est sur les plateaux de la haute Asie qu'a été primitivement jetée la grande énigme du genre humain. »

Suivant Klaproth, dans le livre du *Fo-koue-ky*, la carte hiéroglyphique tirée de l'*Encyclopédie japonaise* fixe le plateau de Pamer entre les cimes les plus hautes de l'Himalaya, le désigne comme le point culminant de l'Asie centrale et fait sortir de son *Lac des dragons* les quatre fleuves : l'Oxus, l'Indus, le Gange et le Silo.

De son côté, le chevalier de Paravey nous montre sur un monument astronomique chaldéen, rapporté récemment à

1. Du mot grec ἡδονή.
2. Voir *Lettres de quelques Juifs*, p. 306.

Paris, ce même plateau de Pamer désigné comme étant le fameux Mont-Mérou ou Mont-Sacré des Indiens, que Marco-Polo, soit dit en passant, avait parfaitement décrit et précisé [1].

M. Renan lui-même, à propos de la division des races, adopte implicitement le système général qui réunit les deux berceaux. « Il faut avouer, dit-il, que tout nous ramène à la région de l'Imaüs, où les plus SOLIDES inductions placent le berceau de la race âryenne. Ce point est peut-être celui du monde où l'on puisse dire avec le plus de vérité que quatre fleuves sortent d'une même source [2]. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire fixe le berceau de l'humanité près des bords de l'Imaüs. « IL N'EST PLUS POSSIBLE, dit-il, DE LE RÉVOQUER EN DOUTE. »

Enfin, voici les conclusions du *Journal asiatique*, le plus compétent de tous à cet égard : « Toutes les traditions de l'espèce humaine, ramenant les familles primitives à la *région de leur berceau*, nous les montrent groupées autour des contrées où la tradition hébraïque place son jardin d'EDEN, où celle des aryas établit l'Airhyâna-Variédya ou le Mérou ; elles sont bordées au nord par les contrées qui aboutissent au lac Aral et au midi par le Baltistan ou le petit Thibet. Tout concourt à prouver que ce fut là le séjour de cette humanité primitive à laquelle nous sommes *forcés* de remonter [3]. »

Herder, après avoir simulé le scepticisme au sujet du paradis, avait donc bien raison de se faire répondre ainsi par le sage *Eutyphron*, l'un de ses interlocuteurs : « Lorsque tant de récits différents nous ramènent tous sur un même point de la terre, il est permis de croire qu'il s'y est réellement passé *quelque chose* de conforme à ces récits... Pourquoi ce point ne serait-il pas celui qui est désigné comme tel par les *dires* de toutes les nations, par l'histoire et même par la géologie ?

1. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, t. XV, 1re sér., p. 248.
2. *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1857.
3. *Journal asiatique*, 7e année, 1855.

Ce point est la partie la plus haute de l'Asie, où se trouvent les sommets les plus élevés de l'ancien monde, etc.[1]. » Ainsi Marco-Polo avait raison, et Voltaire déraisonnait une fois de plus.

Mais que pouvait-il donc se passer dans cet Éden, dans ce *parâdésa*, ou *pays élevé* du sanscrit, dans cet *hédoné*, ou *délices* des Grecs, dans cet *ombrage de volupté* des Chaldéens?

Ne le demandons donc pas à l'histoire, mais reportons-nous au souvenir de tous les peuples, à quelques paroles de la Bible, aux beaux vers de Milton, et quant à ceux qui, parfois, attribuent la formation des dogmes à l'enthousiasme inspiré par le charme d'une création toute récente, qu'ils sachent donc faire un pas de plus ; qu'à tous ces enivrements naturels, à tous ces enchantements d'un premier amour conjugal ils sachent donner pour support et pour milieu cet élément divin dont les voluptés ravissaient plus tard les Thérèse et les François d'Assise ; qu'ils couronnent enfin toutes ces félicités par la certitude absolue de leur durée éternelle, et qu'ils conviennent avec nous que la perte d'un tel état peut, à bon droit, s'appeler LA CHUTE.

La chute! Ici mille traditions viennent se presser sous notre plume, obligée, quoique à regret, de les repousser, tant nos apologistes chrétiens s'en sont abondamment servis.

Qu'il nous suffise d'appliquer à cette unanimité le mot que l'illustre Cuvier appliquait à d'autres traditions : « Est-il possible, demandait-il, qu'un simple hasard puisse donner un résultat aussi frappant, et les idées des peuples qui ont eu si peu de rapports ensemble, dont la langue, la religion, les mœurs n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point si elles n'avaient la vérité pour base[2]? »

1. *Histoire de la poésie des Hébreux*, p. 114.
2. Cuvier, cité par M. Nicolas, t. II, p. 49.

2. — Prométhée mieux compris.

Il nous est impossible, cependant, de ne pas relever encore un des plus précieux sommaires de nos traditions bibliques, le *Prométhée* d'Eschyle. Quoique ce magnifique sujet ait fourni de bien belles pages à MM. Guiraud, Bonnetty et à l'auteur des *Études sur le christianisme*, nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter quelques réflexions et même quelques rectifications importantes à leurs brillantes analyses.

Nous commencerons d'abord par avertir tous ceux qui n'auraient pas lu ces auteurs, qu'il s'agit ici de la *reprise* d'une tragédie grecque composée par un païen et représentée CINQ CENTS ANS avant l'ère chrétienne, sur le théâtre d'Athènes. Ici, la rédaction après coup, et même l'interpolation, cette grande ressource du naturalisme moderne, cessent complétement d'être admissibles.

Dans le chapitre précédent, nous avons dit comment le grand poëte, en racontant dans sa tragédie d'*Agamemnon* la révolte de Jupiter contre Saturne, l'avait appelée « la faute du premier commencement; » maintenant, nous arrivons à la faute humanitaire, c'est-à-dire à la faute « du second commencement. »

Voici donc le sommaire de cette nouvelle tragédie, que, sans sa date, nous pourrions prendre pour un de nos vieux mystères du moyen âge.

Le titan Prométhée, fils de la Terre comme Adam, et comme lui ayant eu des relations avec *le serpent*, avec *la femme*, avec *la science* [1], dérobe le feu divin, et pour ce crime se voit enchaîné sur un rocher par Jupiter, et condamné, comme on le sait, à l'horrible supplice du vautour (*Eschéda*) qui va lui dévorer les entrailles [2]... — Pendant l'éternité ? —

1. Voir Apollodore.
2. *Eschéda*, littéralement « femme-vautour. » O homme! que dis-tu de l'expression?...

Non, mais jusqu'au jour mystérieux, que le dieu va nous fixer malgré lui.

Nous assistions tout à l'heure à la chute du *créateur Brahma,* le grand insurgé du Japon, écoutez bien ce qui se déclamait, il y a 2350 ans, sur un théâtre de la Grèce.

Prométhée, dès le commencement de la pièce, s'était écrié dans le paroxysme de sa douleur : « O Jupiter, tu n'éviteras pas le sort qui te menace ! » Et le chœur avait repris : « Y a-t-il donc dans les destins de Jupiter autre chose qu'une puissance éternelle ? » Craignant d'avoir trop parlé, Prométhée refusait une réponse. « *Parlons d'autre chose,* avait-il dit, le *temps n'est pas encore venu;* je dois encore me taire et souffrir. »

Mais Io, *l'Ève* de la Mythologie, chassée par Jupiter et comme Prométhée de la terre paternelle, Io le conjure de s'expliquer : « O Prométhée, dit-elle, de grâce, réponds-moi. — Eh bien, je parlerai, puisque tu le désires; écoute, fille d'Inachus; grave,... grave profondément dans ton esprit les paroles que va prononcer un infortuné dont les douleurs n'auront de terme qu'à la chute de Jupiter. — Quelle joie ! s'écrie Io; car c'est par lui que je suis malheureuse. — Sois-en sûre, continue le titan; il sera dépouillé de son sceptre royal, une femme enfantera un fils qui le détrônera... et ce fils ne sera pas *qu'un* homme[1]... — Cette révolution est-elle donc inévitable ? — Jupiter ne l'évitera pas; il faut que je sois délivré. — Qui donc te délivrera malgré lui ? — Femme, un fils de ta race. — Que dis-tu ? mon fils te délivrera ! — Il est une terre promise par les destins à toi et à tes descendants pour de longues années; c'est là que doit s'accomplir la parole prodigieuse de l'oracle qui, naguère, t'appela franchement *future épouse de Dieu*[2]. C'est là qu'une *main divine* se contentera de te toucher, et que tu deviendras mère sans *avoir connu d'homme,* ô fille d'Inachus[3];... puis de ta race

1. Eschyle, v. 767.
2. Id., v. 813.
3. Id., v. 848.

naîtra un *fort* qui sera mon libérateur; car... je souffrirai jusqu'à ce qu'un Dieu veuille bien prendre ma place, assumer mes douleurs et DESCENDRE POUR MOI DANS LES PROFONDEURS DES ENFERS[1]. »

Toutes ces expressions sont textuellement dans le poëte grec, bien que mêlées, cela va sans dire, d'assertions étrangères et même contradictoires. Malheureusement, le dernier acte d'Eschyle est perdu, mais tout fait présumer qu'il se terminait par la délivrance de Prométhée, car il existe à Rome un bas-relief magnifique représentant Hercule aidé par Mercure et prêt à lancer ses flèches contre l'aigle de Jupiter qui déchire la poitrine du supplicié.

Pour nous, nous ne connaissons rien de plus saisissant que le génie païen pris en flagrant délit de prophétie, et bravant, CINQ CENTS ANS AVANT LA VÉRITÉ, les persécutions dues à la confession d'une telle foi.

Il ne s'agit plus de s'écrier ici, comme M. Alexis Pierron, « qu'il ne faut pas voir tant de mystère dans tous ces personnages[2]. » Ici il faut s'expliquer loyalement et franchement. Il n'y a que les Évangiles qui soient plus explicites que tout cela, et cette trop grande précision que l'on reprochait aux Sibylles comme dépassant de beaucoup celle des prophètes ne peut même plus servir ici de prétexte aux fins de non-recevoir, puisqu'il faut tout accepter, quoi qu'il en coûte.

Il ne s'agit même plus de confondre, comme le fait M. Guiraud, Prométhée avec le Christ, uniquement « parce qu'ils sont crucifiés tous les deux; » car on a eu raison de lui répondre « qu'il n'y a pas au monde d'opposition plus grande que celle de ces deux personnages[3]. » Il est vrai qu'il faut encore moins dire, comme ce dernier polémiste, malgré tout le mérite et tout le catholicisme de sa dissertation : « En

1. Eschyle, v. 1025.
2. Nicolas, *Études*, t. II, p. 11.
3. *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVIII, p. 334.

vérité, il n'était pas besoin d'aller chercher *le diable* pour expliquer des choses à mon avis si naturelles[1]. » Ce respect humain est une tache dans les *Annales*, surtout lorsque, après avoir rapporté cette prédiction de Prométhée : « la couronne et l'honneur de Jupiter passeront sur la tête d'un nouveau dieu », on ajoute : « cette prédiction *m'étonne* d'autant plus que le prophète l'affirme, la répète et s'en réjouit[2]. »

En vérité, pour notre part, nous sommes très-étonné de toutes ces indécisions, tant le drame nous paraît positif et complet. Le voici tout entier en deux mots : l'homme (Prométhée) dérobe aux dieux leur secret (et nous allons voir lequel) ; foudroyé par Chronos, il est livré au Jéhovah païen, c'est-à-dire à *Jupiter-Satan*, jusqu'au jour où (c'est Jupiter qui le révèle), jusqu'au jour où le *fort*, fils d'une vierge, naîtra, descendra aux enfers, prendra sur lui les souffrances de Prométhée et renversera le dieu-*bourreau sans honneur et sans gloire*, sans lui laisser d'autre consolation *que le vain bruit et l'administration de son tonnerre* (prince de l'air). Y a-t-il au monde quelque chose de plus clair? Pourquoi gâter à plaisir, par *la seule peur du diable*, un enchaînement de prophéties dont la clarté *nous étonne ?*

M. Nicolas ne s'y est pas laissé prendre. « Jupiter, dit-il, c'est le Typhon des Égyptiens, c'est l'Ahriman des Perses[3]. »

1. *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVIII, p. 334.

2. Il répète même plusieurs fois le mot *inévitable ;* par conséquent, le célèbre et catholique Dollinger, après avoir parlé magnifiquement « des rayons de science sublime et de traditions primitives, qu'il voit avec un vif sentiment d'admiration briller ici, » a grand tort d'ajouter que « l'avenir montre à Jupiter la *possibilité* d'une dégradation. » C'est au contraire Jupiter qui en affirme la certitude dans le présent. (*Pag. et Jud.*, t. II, p. 69.)

De son côté, M. l'abbé Perreyve, dans un article (excellent du reste et publié dans le *Correspondant* du 25 décembre 1860), fait aussi de Promethée le Christ, et voit ici « l'idée sublime d'un Dieu qui s'offre en sacrifice pour l'homme; » mais si Prométhée était le *second Adam*, au lieu d'être le *premier*, Jupiter-Satan, qui sait fort bien à qui il parle, ne lui montrerait pas dans un avenir éloigné le Fils de la Femme.

3. *Études sur le christianisme*, t. II, p. 109.

Mais il nous paraît avoir tort à son tour en ajoutant : « cependant la difficulté n'est pas résolue[1], car ailleurs il est dit que Jupiter deviendra l'artisan de sa défaite, en faisant naître de la femme un fils plus fort que son père ; » il a tort, disons-nous, car d'une part, Jupiter est bien *l'artisan* de sa défaite en *causant la naissance* d'un vainqueur plus fort que lui, et de l'autre, *la paternité* qu'il s'attribue était parfaitement conforme au rite des mystères sabaziens à la fin desquels on voyait Jupiter, sous la forme d'un serpent, épousant Demeter ou l'humanité, et lui donnant pour fils Dyonisos-Sabazius, autrement dit Bacchus-Soleil, ou le dieu sauveur.

Les mystères n'étaient que la parodie la plus infâme des traditions génésiaques et messianiques, et, pour comprendre quelque chose aux théologies générales, il ne faut jamais perdre de vue leur point de départ, c'est-à-dire l'adultère de Jupiter-Serpent avec l'humanité, et son anéantissement par sa propre femme et par son propre fils. L'ensemble prophétique du drame nous semble donc aussi éblouissant que possible. Jupiter est bien ici le Jupiter tombé, κάταιβάθης, et non pas le Jupiter tombant ou foudroyant, qui s'appelait alors ἐλικίας.

Nous ne quitterons pas ce dieu-prophète, sans demander à M. Renan comment il se permet de lui substituer dans Eschyle χρόνος, ou *le temps*, sans ajouter un seul mot sur la *femme vierge* et *son fils*, qui nous paraissaient bien cependant mériter une mention[1].

Que penser maintenant de ce pauvre Laharpe appelant une telle prophétie « un sujet incompréhensible et monstrueux[2], » ou de cet excellent père Brumoy disant : « C'est là sans doute une allégorie sur les rois, sur Xerxès, sur Darius, chose qui devait être extrêmement *ragoûtante* (sic) pour une république ? »

Autant valait dire, comme Diodore de Sicile, que « ce feu

1. Renan, *Études religieuses*, p. 68.
2. *Cours*, t. I, p. 525.

sacré signifiait probablement que Prométhée était l'inventeur du *briquet*[1]. » Mais Diodore n'était pas tenu à comprendre, tandis que nos professeurs s'y trouvaient obligés et n'en parlaient pas moins comme Épicure, pendant que le grand tragique païen parlait exactement comme nos prophètes.

Non, certes, ils n'ignoraient pas toute la portée du *secret* révélé par Eschyle, ces auditeurs païens et particulièrement ces pontifes, qui, nous le tenons de Cicéron[2], persécutèrent immédiatement le grand poëte comme révélateur des mystères, et le forcèrent à prendre la fuite.

Maintenant, nous le rappellerons à tout homme de bonne foi : lorsque les apologistes chrétiens, pour mieux prouver la grande attente du genre humain, faisaient appel aux oracles sibyllins et aux beaux vers du Pollion[3], on se riait de ce qu'on appelait leur méprise ; en vain l'Église laissait-elle insérer dans ses hymnes : « *Teste David cum Sibylla*[4], » ou faisait-elle placer dans le chœur de *la Chiesa dei Scalzi,* à Venise, les douze charmantes inspirées appelées *Tiburtina, Samia, Erithræa,* etc,... comme pour les récompenser d'avoir *deviné* ce que les prophètes ont *connu;* en vain, appelait-on, d'autre part, Horace, Tacite et Suétone au secours de Virgile, on expliquait l'*enfant divin* de ce dernier par une flatterie de courtisan à l'adresse des Césars, sans s'embarrasser le moins du monde ni de *la vierge,* ni de la terre *purifiée,* ni de la victoire sur le serpent ; et quant aux vers sibyllins, nous l'avons déjà dit, ce n'était, à en croire tous nos explicateurs, que l'œuvre d'un chrétien du second siècle, bien que Cicéron les eût connus et *cités* soixante-dix ans avant le commencement du premier. Comme le protestant Blondel avait fort mal traduit ce dernier passage, nous nous étions tous crus obligés à traduire aussi mal que lui. Toutes ces prétendues explica-

1. *Hist.,* voir au mot Prométhée.
2. *Tuscul. quæst.,* l. II, n° 20.
3. « La Vierge revient, et l'âge d'or promis à l'enfant revient avec elle. »
4. Dans le *Dies iræ.*

tions, bien que s'écroulant sur leurs bases, étaient relevées avec tant d'accord et *d'aplomb*, que l'ancienne apologie chrétienne était forcée de battre en retraite devant un paganisme moderne qui ne comprenait même plus l'ancien.

Eh bien, plus n'est besoin des Sibylles et de Pollion : depuis qu'on a lu les poëtes grecs avec un peu plus d'intelligence et de soin, nous avons bien autre chose. Voici un vrai prophète (*vates*) qui chante cinq cents ans avant Virgile, et qui chante... quelles vérités?... Pas d'autres que le christianisme tout entier, la chute de Jupiter-Satan, l'humanité tombée par orgueil, guérie par l'*humilité*, et délivrée par l'enfant qui précipitera Jupiter dans l'abîme... Ah ! cette fois, nous espérons que Pollion est suffisamment éclairci, qu'Augustule n'est vraiment plus possible, et que cette fois encore, s'il y a interpolation, elle ne peut venir que d'un prêtre d'Éleusis, dont le poëte aura trahi les mystères.

Or, il ne faut pas l'oublier, tout Pythagore était là, et par conséquent avec lui toute cette science hermétique, héritière, avons-nous dit, de la science primitive et sacrée.

Ainsi donc, pour prouver aux écoles actuelles la réalité de ce prophétisme qu'elles nient avec obstination et dont elles modernisent toutes les dates, il nous suffit de leur présenter celles-ci. Elles seront bien forcées de les accepter pour peu qu'elles veuillent bien accorder la moindre réalité historique à Eschyle, puis à l'enfant de la race de David qui se nommait Jésus, et à sa mère qui se nommait Marie; or, comme les voix les moins suspectes ont proclamé *folle* la négation de cette double réalité, voilà toute la *prescience* antique rétablie sur les bases les plus positives et les plus larges : « *Teste David cum... Jupiter.* »

Nous espérons, répétons-le, qu'on nous pardonnera cette reprise d'un vieux sujet, en raison des amendements qui nous semblaient nécessaires.

Maintenant que nous avons entendu la fable prophétique, retournons à l'histoire qui marche d'un même pas avec elle.

§ II

Chapitre II de la *Genèse*. — Les deux arbres de la gnose et de l'amour. — Solution de questions très-actuelles. — Le traditionalisme dans Éden. — *Extériorite* ou *intériorité* du miracle et du langage surhumain.

1. — *Les deux gnoses.*

Solution au moins partielle de la question du traditionalisme ;

Solution de l'antagonisme des deux anges ;

Solution de la question magique et spirite posée dans ces derniers temps :

Voilà ce que doit offrir, selon nous, à tout esprit droit, à tout cœur vraiment épris de la vérité, la plus simple lecture du deuxième et du troisième chapitre de la Genèse.

Lorsque après six mille ans d'enseignement et de croyance les mêmes questions sont reprises et plus que jamais controversées, non-seulement avec intérêt, mais avec trouble et passion, il faut bien reprendre à leur tour et les anciens monuments et les anciens commentaires. Comme la fortune des nations, leur philosophie roule toujours dans le même cercle et remet sans cesse à l'étude des problèmes mille et mille fois résolus. Il n'est donc plus permis d'être neuf, si ce n'est quelquefois dans la forme, grâce peut-être à quelques nouveaux aperçus, à quelques à-propos d'actualité et d'époque.

Ici donc, et plus que jamais, nous devons nous appuyer sur notre ancienne maxime, « *recede ut procedas*, reculer pour avancer, » et demander aux plus anciennes traditions une vérité que sans elles nous ne saurions plus comprendre.

Dans Éden, étaient deux arbres, « LIGNUM ETIAM VITÆ IN MEDIO PARADISI SIGNUMQUE SCIENTIÆ BONI AC MALI[1], L'ARBRE DE VIE ET L'ARBRE DE LA SCIENCE DU BIEN ET DU MAL. »

1. *Genèse*, ch. II, ṿ. 9.

Que pouvaient être ces deux arbres, occasion et sujet de tant de sarcasmes ou de rêveries?

Alex. de Humboldt et Mackensie nous ont montré au Mexique, au Canada, et jusque chez les Iroquois et les Hurons, ces deux arbres, que nous pouvons retrouver aussi chez les Hindous, les Persans et même les Scandinaves. On connaît, en effet, les *pommes* mystérieuses gardées par *Iduma*, pommes que *Dieu* seul pouvait manger, et que *Loke*, le mauvais principe, fit enlever par un géant[1].

N'oublions pas que chez les Mazdéens et dans les Zends, l'*arbre de vie*, créé dès l'origine, et appelé *hom*, croît uniquement dans la source des eaux pures et vivifiantes qui sort du trône d'Ormuzd; c'est lui qui éloigne la mort et fait vivre les bienheureux,... car, après en avoir extrait le jus qu'on reçoit dans la coupe sacrée, on le boit, et il est dit que « celui qui boira de ce jus ne mourra plus[2]. »

« Pour concilier entre eux les différents passages des livres zends à ce sujet, peut-être faudrait-il admettre que dans leur croyance un *esprit céleste* résidait dans l'arbre du hom, dont on distinguait deux espèces[3]. » Ce *peut-être* de M. Bonnetty est une certitude pour M. Maury. « Le hom (*sarcosti viminalis*) est un médiateur prophète, qui, sous une apparence matérielle, se laisse manger même par ses adversaires[4]. »

Si nous passons des *écritures* persanes aux *écritures* indiennes, nous trouverons dans les chants du *Sama-Véda* le *somâ* et son jus, devenus une vraie personnification divine, et par cela même éloignant les *rakschasas* ou mauvais génies : « Veux-tu, ô soma! dit un autre de ces livres, nous donner la vie, nous ne mourrons plus? »

« Le *somâ* des Aryens (*asclepias acida*[5]), ajoute encore

1. Edda.
2. *Dogme générateur*, par Mgr Gerbet, p. 31.
3. *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXXVII de la collect., p. 89.
4. Maury, *Magie*, p. 37.
5. Rig-Véda.

M. Maury, conjure la mort, et est envoyé comme prince immortel du sacrifice, comme le précepteur des hommes, le maître des saints etc.; on célèbre son martyre pour le salut des hommes et SA RÉSURRECTION[1]. »

Dans le mythe du *Mérou*, les quatre fleuves eux-mêmes jaillissent des racines du iamboa ou *pommier-rose* gigantesque, qui procure la science et l'accomplissement des vœux... En Chine, c'est le *pou-sang*, d'où sort le soleil, et qui a *dix* fleurs.

Chaque jour ajoute aux analogies. « Sur les cylindres de Babylone et de Ninive se voit un arbre mystique gardé par des dieux, et qui doit être cet *amome* d'Assyrie dont Virgile parle comme naissant en abondance dans les âges d'or. Mais, en regard, « les Puelches ont un respect superstitieux pour le *gualichu* du désert, ou l'arbre du démon[2]. »

Quant à l'Égypte, parmi les sculptures recueillies sur le palais de Memnon à Thèbes, MM. Jollois et Devilliers en ont distingué une qui représente deux figures enveloppées dans le feuillage d'un même arbre.

Partout, ailleurs et toujours, deux arbres : l'un dont il faut manger pour ne pas mourir, l'autre qui donne la mort à celui qui mange de son fruit.

Quant à la Bible, sobre de développements comme à l'ordinaire, et beaucoup moins explicite par conséquent sur l'essence de ces deux arbres, elle est tout aussi formelle sur leur *réalité* que Cornelius à Lapide nous dit être « une vérité de foi. » Malgré les hypothèses d'Origène, cette réalité littérale n'exclut pas pour lui le sens spirituel qui « consiste, dit-il, à voir dans l'arbre de vie le divin cep évangélique dont les fidèles sont les branches, » comme on voit dans ses fruits la *manne* du désert et le *pain* eucharistique dont le *hom* et le *somâ* sont les analogues païens.

N'oublions pas d'ailleurs que, selon la Genèse, c'était *la*

1. Maury, *Magie*, p. 37.
2. *Le peuple primitif*, t. I, p. 23 et 25, par M. de Rougemont.

face de l'Éternel qui se tenait près d'Adam[1]. Bérose nous dit à son tour que c'était le Verbe, *oannés*. Pour nous, toute la question consistera plus tard à savoir quelle est cette *face de Dieu.*

Dans le *Zohar* et dans tous les livres de l'antique et fidèle kabbale, on affirme même que dans l'arbre de la *connaissance* on retrouve encore le bon ange représentant le Verbe, qui fait le fond de la connaissance du *bien*, pendant que Sammael occupe seulement les écorces du même arbre et possède la connaissance du *mauvais*[2].

Mais comment et pourquoi cette assimilation produit-elle la connaissance du bien et du mal ? Comment la science peut-elle être en même temps bonne et mauvaise, vraie ou fausse? Si elle est fausse ou mauvaise, ce n'est plus de la science. L'intelligente distinction du bien et du mal paraît si peu condamnable en elle-même, qu'on nous en recommande la pratique à chaque instant[3], et que plus tard on nous la représente comme un don du Saint-Esprit. Ce n'est donc pas, uniquement et simplement, la connaissance de ce qui *est bien* et de ce *qui est* mal.

M. Lacour, dont nous avons appris déjà à connaître les aberrations et le talent philologiques, M. Lacour, qui ne voit dans tout ce chapitre II qu'une scène d'initiation égyptienne expérimentée et racontée par Moïse, n'en traduit pas moins ainsi le verset en question : « L'arbre de *la divination* ou de *la connaissance* bonne et mauvaise; » et il ajoute en note : « C'est la science de *Tzyphon*, le génie enseignant le doute, de *Tzy* enseigner et de *Phon* le doute. Tzyphon est un des aleim; nous le verrons bientôt sous le nom de Néch, le tentateur[4]. »

Si M. Lacour a dit vrai, ce que nous ne pouvons pas garantir, s'il s'agit de l'arbre de la « divination du bien et du

1. *Genèse*, ch. IV, v. 14.

2. Ce bon ange, le *Zohar* le définit « Metraton uni à Schekinah »; or, Schekinah est la Séphiroth du Verbe; quant à Metraton, c'est le grand archange Mikael, dont nous parlions tout à l'heure.

3. « Éprouvez tout, dit l'Apôtre, gardez ce qui est bon et rejetez ce qui est mauvais. »

4. *Les Œloim*, t. II, p. 218.

mal, » il faut aller plus loin, et dire que le mot traduit par *mal* dans la Vulgate, l'étant dans les Septante par *mauvais* (πονηρὸς), on ne voit pas pourquoi le mot ἀγαθὸς ne signifierait pas également le *bon* au lieu du *bien*, et comme le grec rend également le simple mot *connaissance* de la Vulgate par γνωστικὸν, qui signifie *connaissance mystique*, nous croyons qu'on se rapprocherait infiniment plus de la vérité en disant : « L'arbre de la divination ou de la *gnose mystique* professée par les bons comme par les mauvais esprits, » c'est-à-dire l'arbre théurgique et magique par excellence. Nous verrons tout à l'heure comment cette parole du serpent « vous serez comme des esprits (*aleim*), » vient confirmer cette interprétation.

C'est en partant de la même idée que le célèbre artiste Flaxman, dans sa belle et pittoresque paraphrase du *Pater*, arrivé au « Délivrez-nous du mal, » a eu l'heureuse inspiration de personnifier ce mal et de nous le montrer foulé aux pieds par son saint et terrible adversaire, le Mikael de la Bible.

Nous voici bien loin de l'exégèse rationaliste, et en particulier de celle d'Eichhorn, qui, forcé d'admettre « une réalité » dans ce chapitre primordial, s'en tire en expliquant le tout par « un arbre vénéneux. »

2. — *Le traditionalisme dans Éden.*

« PRÆCEPITQUE, EIS DICENS, ET IL LEUR ORDONNA EN DISANT[1] : »

On nous accordera que lorsqu'il y allait de la vie et de la mort du genre humain tout entier, l'injonction ou plutôt la défense ne pouvait avoir rien de trop net et de trop solennel.

Ici se présente une des questions renfermées dans ce qu'on appelle le traditionalisme moderne.

Jusqu'ici nous avons pu sonder l'abîme, qui, relativement à l'origine des religions, sépare le rationalisme pur du révéla-

1. *Genèse*, ch. IV, v. 14.

tionisme. Voici maintenant que parmi les révélationistes eux-mêmes, c'est-à-dire au sein de la même famille, il y aurait une autre dissidence, qui serait loin d'être sans gravité.

C'est ainsi que le R. P. Ventura pose et résout tout à la fois la question : « L'homme peut-il, à l'aide du seul raisonnement, s'élever à la connaissance de la vérité ? Le rationalisme absolu répond par un *oui* tranchant, pour toutes les vérités *essentielles* de l'ordre intellectuel et moral... Le rationalisme catholique et *mitigé* répond par un *oui* timide, un *oui à moitié,* pour *quelques* vérités et non pour *toutes*... Quant au traditionalisme, il répond « *oui,* pour toutes les vérités de déduction, *non* pour celles dont on ne lui aurait encore donné aucune notion[1]. »

On comprendra, qu'au delà et en deçà du point précis qui sépare ces deux dissidences catholiques, l'une ou l'autre puisse se laisser entraîner et glisser très-facilement dans l'exagération. Nous ne prétendons nullement nous aventurer sur un terrain aussi périlleux. Tout ce que nous croyons savoir parfaitement, c'est qu'on a bien des fois déplacé ou mal compris la question, et que nous entendons tous les jours accuser « d'enlever *toute* espèce de valeur à la raison humaine » des gens qui n'y ont jamais songé, et qui d'ailleurs auraient eu trop à perdre à un tel sacrifice, puisqu'ils n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais d'employer la leur à démontrer la vérité.

On voit donc qu'entre les révélationistes et les rationalistes purs, il s'agit de savoir si l'homme tient de Dieu ses vérités premières, en un mot, s'il y a jamais eu un *præcepit* quelconque ; et qu'en outre, entre les traditionalistes et leurs adversaires catholiques, il s'agit de savoir, 1° si l'homme, comme être raisonnable, ne pouvait pas, à *l'origine,* acquérir *de lui-même* quelques vérités importantes ; 2° quel a été, quant aux vérités révélées, le *mode* de cette révélation ? Laissons de côté la première de ces deux questions[2] et passons à la seconde.

1. *De la tradition,* p. 29.
2. Voir pour cette première question l'Appendice F à la fin du chapitre.

Le *præcepit*, ce point culminant de la discussion entre le rationalisme et la foi, doit-il, une fois accordé à celle-ci, s'entendre d'un ordre *oral*, et par conséquent d'une révélation *extérieure, personnelle, objective*, ou d'un ordre purement mental et par conséquent psychologique, subjectif, *intérieur* et *nullement articulé ?*

On sait que Dieu parle à l'homme « de *bien des manières* différentes[1].

Le traditionalisme se garde donc bien d'être exclusif à ce sujet. Mais il réclame la même tolérance de la part de ses adversaires. Or, il faut bien le dire, M. l'abbé M..., doyen de la Faculté de théologie de Paris, paraît avoir été, dans ces dernières années, un défenseur presque exclusif du mode purement *intérieur*, et dans la lutte, cette dernière opinion a profité de toute l'autorité que donnaient à la fois à un tel défenseur sa position, un admirable talent d'écrivain, et, après tout, le désir, toujours très-louable, d'arriver à la conciliation à force de condescendance et de modération.

L'opinion de la révélation *mentale* est donc l'opinion triomphante en ce moment; malheur à celui qui l'attaque! Mais comme les théologiens paraissent être encore loin de l'unanimité en faveur de cette opinion, et semblent quelquefois la trouver infiniment trop *conciliante*, nous espérons ne pas sortir de notre droit en risquant quelques raisonnements sur tout ce qui est évidemment de notoriété et de discussion publiques.

Nous l'avouerons sans détour. Nous avons tremblé un des premiers en entendant un professeur officiel de théologie laisser tomber de ses lèvres et de sa plume les quelques lignes qui vont suivre :

« On ne trouve dans les livres saints *aucune* trace d'une révélation *extérieure* des idées et de la parole[2]; car bien que l'impossibilité de l'invention de la parole soit présentée avec raison par le traditionalisme comme un fait incontestable,

1. Saint Paul, *aux Hébreux*, ch. I.
2. *Dignité de la raison*, t. I, p. 347.

cette impossibilité n'implique pas du tout la révélation *extérieure* de la parole. »

C'est donc la parole *extérieure*, *étrangère*, *personnelle*, dont on veut se débarrasser à tout prix, pour arriver à l'indépendance complète de la raison. Nous avons vu, page 77, combien le dernier ouvrage des apostats d'Oxford (*Essays and Reviews*) tenait à cette suppression absolue, réduisant toute espèce de *miracle* aux phénomènes instinctifs et subjectifs, c'est-à-dire en un mot à une véritable hallucination miraculeuse. Qu'on le sache bien, voilà l'ennemi de l'avenir et d'un avenir très-prochain; et cet ennemi s'appellera l'illuminisme moderne : la question est donc du premier ordre.

Voyons comment le grand évêque d'Hippone, familiarisé déjà avec l'*illumination intérieure de M. l'abbé M...*, lui répondait treize cents ans à l'avance.

« Ce qui répugne le plus aux rationalistes de bonne foi à la première lecture du deuxième chapitre de la *Genèse*, c'est d'entendre dire que Dieu a parlé *en personne*, par sa propre substance, qu'il se *promenait dans le jardin*, etc. »

Or, saint Augustin non-seulement semble comprendre, mais encore partager la même répugnance. « En supposant, dit-il, le premier homme à la hauteur des anges, on pourrait penser que Dieu a pu lui parler par *illumination mentale*, comme il le fait avec ces derniers, c'est-à-dire sans voix, sans aucuns sons corporels, ou représentation de choses corporelles. »... Toutefois JE NE PENSE PAS que Dieu ait ainsi parlé au premier homme,... car l'Écriture raconte ici de telles choses, qu'elle nous porte à croire que Dieu a parlé à l'homme dans le paradis, comme dans la suite il a parlé aux patriarches, à Abraham, à Moïse, c'est-à-dire avec *quelque apparence corporelle*[1]. » En effet, « bien que le Verbe *intérieur* soit le premier, dit-il, la parole *extérieure* étant sensible, est bien mieux connue par nous que la parole *intérieure*[2]. »

1. Saint Aug., *De Genes.*, l. VIII, p. 18.
2. Id., Quest. IV, art. 1.

Mais quelle pouvait être aux yeux du grand docteur cette apparence corporelle? Il l'explique par l'intervention et l'autorité « d'une créature plus sainte et plus éclairée que l'homme, par laquelle celui-ci aurait connu la volonté et les ordres de Dieu, telle que le sont pour nous les prophètes, et pour les prophètes, les anges. « Pourquoi donc *hésitons-nous à dire,* ajoute le saint docteur, *cur ambigimus?* que *c'est par une créature de cet ordre* que Dieu a parlé et en termes *articulés* qu'il pût comprendre, *talibus vocum signis quæ intelligere posset;* car c'est comme cela (*illud enim*) qu'il faut comprendre que lorsqu'ils eurent péché, Adam et Ève entendirent la voix du seigneur Dieu, se promenant dans le jardin, parce que *personne* de ceux qui professent la foi catholique ne doute en aucune manière, *nullo modo dubitat,* que ce n'était pas par la substance même de Dieu, mais par une *créature* soumise à ses ordres, que les choses se sont ainsi passées, *non per suam substantiam, sed per creaturam subditam ei*[1]. »

M. l'abbé M... sait bien mieux que nous que cette constante intervention des anges remplissant le rôle de Dieu, *sustinentes personam Dei,* est l'opinion de toute l'Église, de tous les docteurs, de tous les Pères; que ce n'était pas par *illumination psychique* qu'Abraham causait avec les hôtes qu'il prenait pour des hommes, et dont les paroles faisaient rire Sara; que ce n'était pas dans un état *d'intuition mentale* que Moïse allait chercher le Décalogue sur le Sinaï, au milieu des éclairs et des foudres, et que c'était bien sur la pierre et non pas au fond de sa conscience que s'était effectuée l'empreinte surnaturelle de la loi *écrite,* et *mise en ordre par les anges*[2].

Or, si M. M... le sait parfaitement, pourquoi donc veut-il disjoindre de cet énorme faisceau le premier et le plus important des rameaux, si ce n'est pour se faire tout à tous et gagner à sa cause les collègues qui l'entourent[3]? Tout le système

1. Saint Aug., *loc. cit.*
2. *Ordinata per angelos.* (Saint Paul, *Hébr.,* I.)
3. Nous avons déjà dit que M. M... était professeur à la Sorbonne.

consiste avant tout, comme nous l'avons si bien vu, dans la suppression du miracle *objectif* et *palpable*.

Mais alors ce qu'il fait pour la parole du deuxième chapitre, il va se trouver obligé de le recommencer à chaque ligne de l'Ancien Testament. Comment, d'ailleurs, ne s'aperçoit-il pas de la force énorme qu'il donne par ces pures *illuminations mentales* à cet aphorisme de M. Renan : « les faits primitifs des grandes apparitions religieuses se passant tous *dans la région spontanée de l'esprit humain* ne laissent aucune trace ? »

On voit que la foi profonde de M. M... ne pouvait pas mieux venir en aide à l'incroyance absolue, qu'en professant la révélation exclusivement *intérieure*.

« Mais, dira cette incroyance, comment supposer qu'un pur esprit puisse articuler des paroles ? »

Nous ne savons trop que répondre quant au *mode* effectif ; mais pour nous le fait existe, et cela doit nous suffire. Ceux d'entre nous qui ont entendu des *anges tombés prononcer* autour d'eux des paroles sacriléges, qui savent que ces paroles se sont fait entendre dans une seule maison et à tout venant, pendant trois années consécutives [1], ceux-là n'ont pas besoin de s'épuiser en inventions désespérées pour comprendre le parlage *extérieur* et *phonétique* des anges qui *ne sont pas tombés*, et par conséquent pour comprendre ces expressions bibliques : « J'écouterai toutes ces paroles, *audiam quid loquetur*. » « Il prononce son discours devant l'homme, *annuntians eloquium suum homini*. » « Toute chair verra ce que *la bouche* du Seigneur lui aura dit, *Videbit omnis caro, quod* os *Domini locutum est*. »

Nos manifestations spirites et spéciales étaient donc la démonstration sensible et phénoménale de la possibilité de ce grand fait des chapitres 2 et 3 de la *Genèse* « *præcepitque eis* DICENS. » Voilà tout ; elles tranchaient, comme on le voit, une grande impossibilité académique de plus.

1. Voir IIe vol., note du ch. III, *Hist. de Versailles*.

Bien que le monde intellectuel *constitué* n'ait pas cru devoir les regarder, et que le monde catholique *mitigé* n'ait pas daigné s'en servir, il y avait donc là une arme, comme ceux-là ne pourront jamais en affronter et comme ceux-ci ne pourront jamais en utiliser de semblables[1].

1. « EXTÉRIORITÉ DE LA PAROLE DIVINE, ET DEUX MOTS ENCORE SUR LE TRADITIONALISME. » — Justifions maintenant nos appréhensions en écoutant d'abord les anciens amis de M. l'abbé M..., ensuite les éclectiques indifférents, puis enfin les rationalistes purs. Quelques mots de chacun d'eux pourront nous édifier parfaitement sur la portée d'un tel enseignement.

Voici d'abord la *Revue catholique de Louvain,* rédigée dans un grand esprit de bienveillance pour M. M..., qu'elle défendait hier encore. Aujourd'hui, après lui avoir reproché de ne pas avoir cité l'exemple des *sourds-muets,* allégué par le traditionalisme (*a*) : « Ne serait-ce pas, dit-elle, parce que cet exemple prouve trop bien que, bien que la pensée et la parole soient naturelles à l'homme, celui-ci néanmoins ne parviendra jamais à se former des idées nettes sur les premières vérités, ni par conséquent à les exprimer, si *l'enseignement ne lui fait apercevoir,* ne lui découvre, ne lui révèle en quelque sorte ces vérités en les *nommant* et en lui apprenant à les nommer (*b*)? ...Le désir très-louable de faire de la conciliation a décidé M. M..., d'un côté, à porter les concessions beaucoup trop loin, et, de l'autre, à méconnaître, tout en combattant justement les excès du traditionalisme, « tout ce que cette doctrine renferme de vrai... (*c*) »

Voilà le langage d'une amie véritable. Voici maintenant le jugement porté dans la *Revue des Deux Mondes* (cette terre classique de l'éclectisme) par un ancien rédacteur du *Globe* (M. de Rémusat). Nous prions nos lecteurs de bien remarquer ce passage que personne n'a relevé et qui méritait tant de l'être.

« La pensée d'une révélation *naturelle,* comme le fait entendre M. M..., et nous pouvons certifier qu'il est dans le vrai, est une des pensées *qui peuvent le plus contribuer à ébranler la foi dogmatique.* Sans doute, on peut soutenir, et il n'est pas hétérodoxe de supposer que tout est révélé, en ce sens que tout vient de Dieu et qu'à le prendre ainsi la raison naturelle elle-même est une révélation; mais ce point de vue est également celui du théisme rationaliste, et l'on peut, en s'y plaçant, diriger de fortes attaques *contre la nécessité* de toute religion révélée. Or, il est assez remarquable qu'en ce moment une partie notable des apologistes orthodoxes tendent à se

(*a*) On connaît la magnifique dissertation de M. de Bonald sur la nécessité d'une parole supérieure, pour expliquer la parole humaine.

(*b*) Cette revue est ici d'une autorité d'autant plus grave que, depuis, elle paraît avoir, au jugement de Rome, mieux précisé la question que toutes les autres.

(*c*) Ibid.

placer dans cette hypothèse particulièrement *dangereuse* pour l'orthodoxie... (*a*) »

Ainsi le voilà signalé de tous les côtés, cet abîme que nous entrevoyions dès les premières paroles de l'auteur; voyons du moins si par suite de ces concessions énormes les rationalistes purs se seront rapprochés d'un seul pas dans cette voie de la fusion philosophique espérée. Le bon sens et l'expérience nous empêchaient d'y compter avant d'avoir lu les lignes qui vont suivre, à plus forte raison nous en empêcheront-ils après.

C'est la *Revue de l'instruction publique* (25 octobre 1856) qui va représenter à présent la critique indépendante, autrement dit le rationalisme. Elle établit d'abord que tout ce qu'il y a *d'instruit* dans le clergé incline au système de M. M..., et elle en félicite ce dernier; mais elle lui reproche en même temps de traiter les écoles *progressives et humanitaires* plus hostilement encore que jadis il ne traitait M. Cousin lui-même, auquel il accorde aujourd'hui les plus grands éloges. « Nous aimons à croire, dit la *Revue*, qu'il se montrera un jour plus impartial et plus large..., car la deuxième partie du livre de M. M... se recommande par une vue très-heureuse. Le savant doyen de la Faculté de Paris rompt *très-carrément* avec la méthode ordinaire des apologistes contemporains qui semblent presque tous s'être inspirés de Pascal (*b*), et qui, en présentant sans cesse au premier plan et comme idée génératrice du christianisme le *dogme de la déchéance*, se placent immédiatement dans l'ordre surnaturel (*c*), dont ils demandent la possibilité et la réalité antérieures à la chute. »

Oui, M. M... s'en sépare *très-carrément*. C'est un fait. « Seulement, ajoute la *Revue*, nous aurions désiré que ce *fût avec plus de décision*... Il accepte bien les théories admises dans ce qu'on pourrait appeler le monde *intellectuel constitué* (*d*), et c'est déjà beaucoup... Car c'est déclarer que la *pensée moderne est légitime*. Il faut prendre acte avec empressement de ce certificat en bonne forme... Reste seulement à savoir *en quoi* consiste cette *pensée moderne*. Nous ne pouvons nous rencontrer avec M. M... sur ce terrain purement philosophique. M. l'abbé emprisonne dans des formules trop étroites ce qui est appelé, suivant nous, à un élargissement très-prochain... Les intelligences passives, c'est-à-dire les plus nombreuses, attendent pour se remettre en marche un *mot d'ordre nouveau* que M. M... médite sur ce symptôme... Nous n'en félicitons pas moins le sage théologien de... sa *rupture complète et explicite* avec une école funeste. Cette rupture est un indice du travail de la science qui s'opère à l'heure actuelle dans les intelligences pour les conduire à des convictions *vigoureuses*, dégagées de tout *alliage*, et les préparer ainsi pour une époque meilleure à une *œuvre générale de rénovation* (*e*). »

Nous n'entendons ici que des éloges, sans constater un seul pas dans le

(*a*) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1857.
(*b*) Voyez-vous les insensés !
(*c*) Les malheureux !
(*d*) Autrement dit, la Sorbonne et l'Institut.
(*e*) *Journal de l'instruction publique*, du 2 décembre 1856.

sens de la fusion. Nous ne voyons donc pas M. le doyen de la Faculté beaucoup plus avancé dans les voies de la réconciliation philosophique que ne l'était le malheureux Louis XVI dans celle de la réconciliation politique après qu'il se fut laissé poser le *bonnet rouge* sur sa tête.

A cette question d'un enseignement *extérieur* est venue, comme on le sait, s'en adjoindre depuis quelques années une seconde connue sous le nom de *traditionalisme*. Destiné à conjurer le danger des doctrines rationalistes sur « l'origine du langage expliquée par les seules forces de l'esprit humain,» le traditionalisme voulait leur opposer tout simplement dès le principe la nécessité physiologique d'une audition première, si bien *appuyée* sur l'exemple toujours subsistant du sourd-muet.

Cette impossibilité de la pensée devinant le langage, le traditionalisme l'étendit bientôt aux idées elles-mêmes, et, tout en accordant à la raison l'invention de toutes les vérités de *déduction*, lui refusa la possibilité de concevoir par ses propres forces toute idée première et capitale... (*a*). Alors on lui objecta quatre propositions merveilleusement sages, sur l'usage et la nécessité de la raison pour arriver à la foi, mais qui se rapportaient bien davantage, il faut le dire, à l'acquisition des vérités dogmatiques par un incroyant en possession déjà de toutes les idées premières, qu'à la question spéciale et psycho-physiologique de l'origine des idées.

Les traditionalistes s'empressèrent donc de signer de grand cœur ces quatre propositions émanées de Rome, et revinrent à celles qui faisaient véritablement le fond de la question.

Nous nous étions promis de développer leurs raisons et celles de leurs adversaires, mais nos lecteurs comprendront tout à l'heure pourquoi nous nous garderons bien d'en rien faire.

Qu'il nous suffise de bien préciser le point que venait d'atteindre tout dernièrement la question.

Fallait-il admettre, avec les professeurs de l'université de Louvain, que « les hommes, tels qu'ils sont réellement, ne peuvent acquérir une connaissance première, pleine et distincte, d'aucune vérité métaphysique et transcendante, sans un secours intellectuel EXTÉRIEUR qui, en la secondant, AIDE la force INTÉRIEURE et la force naturelle de la raison ? »

Ou bien, fallait-il dire avec leurs adversaires, Mgr Malou et les pères jésuites, Chastel et Perrone, que « cette doctrine (de Louvain) refuse à la raison les droits et les forces *innées* qu'on doit lui accorder conformément à la foi catholique? »

Ou bien enfin fallait-il, avec les traditionalistes de l'école du R. P. Ventura, se réunir aux professeurs de Louvain, sous la simple réserve de substituer les *facultés en germe* aux *idées innées*, variation de détail qui disparaît dans la grande et unique question de la nécessité d'un secours EXTÉRIEUR ?

Voilà ce qu'il fallait décider, et voilà ce que cette année même on put croire un moment parfaitement éclairci et jugé.

(*a*) Voir *la Tradition*, par le P. Ventura, ch. I.

En effet, le 16 mai 1861, seize consulteurs sur dix-huit de la Congrégation de l'Index, présidée par le cardinal d'Andrea, déclaraient que « la doctrine des professeurs de Louvain ne renfermait aucune erreur, » et la Congrégation des Cardinaux, réunie le 25 juin de la même année, émettait le même vote que l'Index à une majorité imposante.

Le traditionalisme belge paraissait donc triompher complétement, et, dans l'exaltation de ce triomphe, ne craignait pas, à ce qu'il paraît, de le présenter comme définitif, lorsque, le 19 décembre 1861, le saint-père, dans une encyclique adressée aux évêques de Belgique, apprenait au monde catholique 1° que le décret de l'Index, n'ayant pas encore obtenu sa sanction, ne pouvait constituer une décision; 2° que la cause étant confiée cette fois à l'examen du Saint-Office, il conjurait les défenseurs comme les adversaires des doctrines examinées de S'ABSTENIR jusqu'au jugement définitif, et surtout de ne pas attaquer, défendre ou présenter l'une des opinions diverses, comme l'unique, la vraie, la seule admissible ou la seule propre à l'université catholique. »

Quel est donc le catholique qui, après une semblable injonction, oserait rentrer à nouveau dans l'arène, la victoire lui fût-elle assurée?

Lorsqu'elle le sera pour quelqu'un, on reprendra la Bible, et devant ses grandes affirmations sur les communications primordiales et incessantes de l'homme avec son Dieu, on se demandera comment on a pu discuter si longtemps pour savoir si l'on aurait pu s'en passer. Alors on se reportera peut-être avec bonheur à cette phrase de saint Paul : « DE NOUS-MÊMES nous ne sommes pas capables de concevoir QUELQUE CHOSE, mais lorsque nous en devenons capables, CELA VIENT DE DIEU » (*a*).

(*a*) *II Cor.*, ch. III et V.

§ III

Le serpent.

« *Sed et serpens !...* » « Mais il y avait là un serpent, » ou plutôt il y avait LE serpent [1].

Oui, dans cet Éden veillait un ennemi, et cet ennemi avait tout *entendu*. Donc, on avait *parlé*, et nous livrons cette audition aux partisans de l'*illumination mentale*, qui n'oublieront pas que la théologie regarde cette dernière comme un don de Dieu incompréhensible au démon.

1. *Genèse*, ch. III, V. 1.

Mais cet ennemi était un serpent ! un serpent *causant* avec la femme ! Qui de nous, aux jours de son enfance, n'a pas été scandalisé de ce serpent ? Pas n'était besoin d'être Voltaire pour ricaner avec lui et battre des mains à son impertinente plaisanterie : « J'aurais bien voulu parler à ce serpent, puisqu'il avait tant d'esprit ; mais auparavant je voudrais bien savoir quelle langue il parlait. L'empereur Julien le demanda au grand saint Cyrille, qui ne put satisfaire à cette question[1]. »

Heureusement, depuis ces premiers jours du collége nous avons *grandi*, et si, comme tant d'autres, nous n'en sommes plus à Voltaire, ce ne sera pas du moins faute de l'avoir compris et d'avoir pu nous élever jusqu'au profond mépris que tout homme qui se respecte doit à un serpent qui parle.

Quelque puéril que semble le mode (la suggestion d'un serpent !), on n'en sera pas moins forcé de convenir que, s'il amène la pénétration de l'homme dans le monde angélique, le résultat fatal n'en est pas moins d'une grandeur titanique.

Bénie soit toutefois la tolérance de l'Église qui a toujours permis à ses docteurs, et notamment au cardinal Cajetan, de ne voir dans cette forme animale qu'une pure allégorie. Il n'en reste pas moins certain que derrière le *fétiche* ou *l'emblème*, comme on voudra l'appeler, se cache une réalité bien terrible, une gigantesque vérité. Qui ne reconnaîtrait pas ici ce qu'on nomme partout ailleurs « l'antique serpent sidéral, le Jupiter tombé, le prince de l'air, le principe des voies du Seigneur, et ce porte-lumière, Lucifer, devenu le souverain des ténèbres ? »

Voilà le serpent véritable, le serpent prototype du serpent animal ; mais, quant à ce dernier, il fut un temps où nous aurions plutôt reculé devant la foi que d'admettre ici quelque chose en dehors de la métaphore.

Nous étions faible alors, nous n'avions pas encore lu dans Creuzer toute la théorie des *emblèmes* « composés et dictés par

1. Voltaire, *Quest. de Zopata.*

les dieux eux-mêmes aux prêtres initiés. » Nous n'avions pas lu surtout dans le même auteur, que « les dieux venaient PRESQUE TOUJOURS OCCUPER CES EMBLÈMES choisis et enseignés par eux. » Creuzer, sans croire peut-être à ses paroles, avait donc bien raison de s'écrier que « sans la théorie des esprits il était absolument impossible de rien comprendre aux religions. »

Mais aujourd'hui nous possédons des autographes d'un serpent invisible qui, dessinant sous nos yeux, avec un crayon que PERSONNE NE TENAIT, une longue suite de sinuosités serpentaires, écrivait au-dessous cette mélancolique devise : « Je vis ma vieille vie, *veterem vitam vivo* [1]. »

Dès lors, on comprendra que pour nous ces simples *dracontia* de papier commençassent à devenir mille fois plus intelligibles que les *dracontia* de granit, lorsque, pour éviter toute méprise, le trépied rédacteur, ou plutôt « l'emblème occupé », pour parler comme Creuzer, signait de son propre *pied*, et paraphait ces fantaisies serpentaires par le mot DIABLE, qui coupait court à tout.

Lorsqu'on possède une suite de pareils autographes, on ne leur fait pas l'injure de les confondre avec ceux de nos plus hautes célébrités contemporaines. On les encadre et on les suspend entre le buste du dieu Pan et la grotesque tête du *Baphomet* des templiers. Il ne fallait pas méditer bien longtemps sur cet imposant phénomène pour reconnaître qu'à l'opposite du bien qui s'est fait *chair*, ce mal qui s'est fait *bois*, bois écrivant et parlant, ne pouvait jadis, en se faisant serpent, tracer un emblème plus frappant de cette immense couleuvre spirituelle qui enserre la terre dans les vastes replis de sa haine, comme l'autre serpent, le serpent de vie, la réchauffe et l'embrasse dans les plis de son amour.

Pour nous, nous le répétons, un simple coup d'œil jeté sur ces croquis mystiques faisait pleine et entière justice de trois siècles de risées et d'impossibilités prétendues. Nous compre-

1. Voir, en tête de notre Ier vol., la lettre de M. de Saulcy.

nions enfin le troisième chapitre de la Genèse, et la tradition universelle sur les *serpents sacrés* [1].

Mais ce que nous ne comprenions plus du tout, c'est qu'après tant de recherches et de travaux sur le même sujet, sans jamais découvrir la vraie raison de leur caractère sacré, nos académiciens épuisés de fatigue n'aient jamais eu le moindre regard d'intérêt pour les autographes souscrits et signés, n'importe par quel être invisible se donnant pour ce serpent. Ce que nous comprenons encore moins, c'est que ces savants aient pu dédaigner assez les affirmations lumineuses d'un collègue, pour leur préférer la continuation de leurs vaines et ténébreuses recherches.

Toujours est-il qu'après bien des années de rêveries et de sottises, cette simple séance spirite, cette autophotographie diabolique illuminait pour nous tout ce culte du serpent, emblème animal et OCCUPÉ du serpent spirituel.

Cette *occupation* n'était à son tour que le prélude de cette longue zoolâtrie égyptienne, dans laquelle, nous le verrons bientôt, l'allégorie se traduisait en bien autres *occupations* très-réelles, certifiées par toute *la sagesse* de ce grand peuple.

Nous verrons pourquoi il reconnaissait dans le serpent « quelque chose de très-divin, qu'il n'était cependant pas avantageux de connaître, *divinius quodque præstet ignorari* [2]; » ... pourquoi les Athéniens en nourrissaient dans leurs temples « afin d'avoir toujours sous la main des *prophètes* [3]; » ... pourquoi, chez les Romains, c'était le dragon sacré d'Épidaure qui, venu lui-même de cette ville à l'appel du peuple, exigeait qu'on lui bâtît sur le Tibre, au pied du mont Palatin, un temple où, depuis, on ne cessait jamais de le consulter [4]. Nous verrons surtout pourquoi l'adoration du serpent n'excluait nullement l'horreur et la destruction du serpent.

1. Voir l'Appendice G du ch. v, *Sur les serpents sacrés.*
2. Ælien, *Nature des animaux,* l. XI, ch. XVII.
3. Ibid.
4. *Val. Max.,* l. I, VIII, nº 2.

Partout, en effet, ce serpent fatal nécessitait des dieux vengeurs, des héros ou des incarnations divines. Aux Indes, c'était Vichnou s'incarnant dans le sein de Dohy-buy pour lutter contre le serpent Cali[1]. Dans le nord, c'était Odin luttant contre le serpent Nidgard « qui enveloppe la terre de ses plis », et qui a séduit Angerbode, la mère des malheurs[2]. Au Mexique et chez les Aztèques, c'était Tezcatlipoca, qui mettait en pièces la couleuvre[3]. Nous ne parlons ni du Python des Grecs, ni de ce peuple que l'on croyait issu de l'alliance d'une femme et d'un serpent, ni des Ophites qui l'adoraient comme le dieu créateur. Ce sont là des détails trop connus; mais il faut étudier de nos jours le culte du serpent chez les populations africaines, chez les Nigritiens, par exemple, qui à eux seuls fourniraient plus de lumières que la collection générale de nos mémoires académiques. A quoi bon tant de discours sur l'antique alliance de la femme et du serpent, lorsque nous voyons, à l'heure qu'il est, cette même alliance célébrée solennellement chez des peuplades entières, et réalisant, pour ainsi dire, non-seulement le fond du troisième chapitre de la Genèse, mais encore toutes les rêveries des rabbins et de la kabbale sur cette monstrueuse complicité[4].

1. L'abbé Dubois, t. II, 3e part., ch. VI.
2. Mallet, *Hist. du Danemark.*
3. Al. de Humb. *Cordill.*, t, I, p. 235.
4. Le *Zohar* revient sans cesse sur ces relations mystérieuses de la femme avec Sammael, ou *le cavalier du serpent*. Ce n'est pas seulement la *Kabbale* qui nomme ainsi le premier séducteur; on peut lire encore aujourd'hui dans la *Commémoration des Saints de l'Église orientale:* « Oubliez, Seigneur, les accusations de Sammael, et rappelez-vous, au contraire, la défense de Mikael. » Nous serons plus d'une fois obligé de revenir sur cette forme imprimée par toute l'antiquité à la culpabilité de la femme.

§ IV

Éloquence du serpent. — Première scène de haute magie humanitaire. — Facultés adamiques et somnambulisme moderne. — Lucidité profane et verdict. — Déportation et promesse. — Les vêtements de peau.

1. — *Première scène de haute magie humanitaire.*

Et maintenant écoutons bien le grand et satanique orateur.

Et le serpent dit : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense ? Il sait bien qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vous ne mourrez pas, mais que vos yeux seront ouverts et que vous serez *comme des dieux,* connaissant le *bon* et le *mauvais* [1]. »

Commentons à notre tour :

« Voulez-vous que vos yeux soient ouverts ? en un mot, voulez-vous ajouter une *seconde vue* à la première que vous avez déjà ? Croyez-moi, je suis le dieu de la *divination* (Édot); livrez-vous à *mon* extase, et vos yeux seront ouverts, c'est-à-dire vous deviendrez *lucide* et vous serez comme des esprits (*aleim*), possédant toutes les sciences, pénétrant dans l'avenir et dans les choses secrètes, connaissant, en outre, le bon et le mauvais, autrement dit, entrant en familiarité intime avec les bons comme avec les mauvais anges [2]. »

On voit que la théorie n'est pas nouvelle. La ressemblance est exacte, textuelle même, et nous avons en très-petit, tous les jours, autour de nous, un vrai diminutif, une pauvre et tout infime monnaie de la plus terrible des *séances* de haute magie magnétique qui aient jamais été données à la terre.

Dans la grande tragédie grecque dont nous parlions plus haut, lorsque le chœur demande à Prométhée quels bienfaits il prétend accorder à la terre, il répond : « J'ai fondé le pre-

1. *Genèse,* ch. III.
2. Le Cneph égyptien représente le bon serpent, et le Nech-a, le mauvais.

mier tous les genres de *divination* et distingué des songes les *visions* véritables [1]. »

C'est l'art de nos voyants modernes. Bien des lecteurs vont peut-être se scandaliser de nous voir ainsi moderniser et rappeler le plus antique et le plus sérieux de tous les enseignements; mais ils vont se convaincre aussitôt que nous ne sommes pas le seul coupable, et que, modeste imitateur, nous ne faisons que nous placer sur un terrain occupé avant nous par d'assez grandes autorités.

En effet, ce ne sont pas seulement quelques magnétiseurs, hommes d'esprit, qui ont cru trouver dans cet imposant chapitre le point de départ, le principe générateur de leur art. Le R. P. Lacordaire n'a-t-il pas, dans un moment d'oubli et sans y attacher probablement d'importance, laissé tomber du haut de la chaire de Notre-Dame quelques paroles en faveur de cette opinion? N'a-t-il pas appelé les *forces magnétiques* et la *clairvoyance* qui en résulte « une tuile brisée, un débris de l'ancien *état prophétique?* »

Un autre homme de génie, l'illustre Görres, n'est-il pas venu à son tour développer cette *illustration* des forces magnétiques de la manière la plus formelle et la plus dangereuse selon nous? Pour tout dire en un mot, la plupart des catholiques allemands, les Sepp et les Döllinger ne le suivent-ils pas plus ou moins dans cette voie?

Voyons donc ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette singulière assimilation.

Il est parfaitement certain que, vivant dans un milieu angélique et divin, le premier homme, présenté par la Bible comme le maître absolu de la nature, devait être en même temps tenu pour un être favorisé de toutes les illuminations ou *dons* divins, résultat de ce merveilleux commerce avec Dieu et ses anges.

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux... »

Cet état, rien ne nous empêche de l'assimiler à celui que

1. Eschyle, v. 483.

tous les patriarches et prophètes de l'ancienne loi ont plus ou moins connu, mais qui ne paraît jamais avoir développé chez eux les merveilles extatiques que nous admirons chez les saints. Chez les premiers il ne semble pas que la familiarité habituelle avec les êtres supérieurs ait dégénéré souvent en théurgie et en pneumatologie mystiques. C'était, pour ainsi dire, le surnaturel à l'état naturel et normal. Si le premier homme eût été ce qu'on appelle un mystique, jamais le serpent n'eût pu lui proposer quelque chose d'inconnu et de miraculeusement transcendant. Qu'on veuille bien le remarquer toutefois : en écartant l'état extatique, nous n'ôtons rien à l'état surnaturel dont il est de foi que le premier homme a été dépouillé, « brisé dans les dons surnaturels et blessé dans sa constitution naturelle, » a dit le concile de Trente. Communications, participations, lumières divines, nous ne pouvons ni ne voulons le priver d'aucun de ces dons et secours surnaturels gratuits, fallût-il même y comprendre l'extase. Toujours est-il que voici venir un autre ordre de clairvoyance, et le programme de celle-ci ressemble trop à celui que nous lisons tous les jours, pour que nous puissions nous y méprendre. Il ne s'agit plus cette fois d'un don, il s'agit d'un traité qui promet l'*Édot*, c'est-à-dire la *divination*, mais la divination curieuse, la divination voulue, usurpée, et présentée comme une conquête de la volonté, quoique l'Apôtre depuis ait eu bien soin de proclamer que « la vraie prophétie n'a jamais été obtenue par une *volonté* humaine[1]. »

Mais pour l'obtenir, cette divination séductrice, il faut entrer dans l'état extatique, forcer l'entrée du monde des esprits, bons et mauvais, et sortir artificiellement de son état normal et naturel. A ce prix-là seulement on peut entrer dans la *gnose*, c'est-à-dire dans la double intimité psycho-physiologique du bon et du mauvais esprit.

1. *Numquam allata est prophetia voluntate humana.* (Saint Pierre, première épître.)

2. — *Lucidité et verdict.*

Revenons donc au récit. Quoi qu'il en soit, et quel que soit le mode du crime, ce crime est consommé. Volontairement et furtivement introduit dans la *gnose*, on ne sait pas bien encore à quelles conditions, l'humanité connaît le grand mystère du *bon* et du *mauvais;* mais, qu'on le remarque bien, le *mauvais* ayant été son guide devient nécessairement son maître. C'est grâce à lui qu'elle a obtenu sa clairvoyance et que *ses yeux se sont ouverts*. Lucidité fatale ! Elle voit sa faute et prévoit le châtiment.

Alors une voix se fait entendre dans le jardin. « Où es-tu ? » lui crie-t-elle; et cette fois, du moins, la voix paraît bien *extérieure*, puisqu'on *se cache* pour ne pas lui répondre. Néanmoins, la réponse est exigée : l'humanité se confesse et le verdict est rendu.

Il n'est donc que trop vrai. L'humanité s'est vendue, elle appartient désormais au maître de son choix, et non-seulement elle et sa postérité, mais tous ses biens avec elle, toute cette nature inanimée ou vivante qui lui avait été donnée comme palais ou comme amie; Satan possède tout, usurpe tout, souille tout, et, théologiquement parlant, cette usurpation est tellement consommée que, plus tard, la restauration divine n'aura jamais lieu sans un exorcisme préalable. L'Église ne posera pas une croix sur le sommet de ses montagnes, elle n'empruntera pas une goutte d'eau aux sources de ses fontaines, sans en avoir au préalable chassé l'usurpateur qui les souille [1]. Désormais tout homme naît véritable-

1. On a trop rétréci le cercle du désastre, en ne l'appliquant qu'à l'homme; qu'en est-il résulté ? C'est que le savant, qui voit la mort dans toute la création, n'entendant jamais attribuer au péché que celle de son semblable, n'a pu consentir à dissoudre les deux causes. Il fallait au contraire fixer son attention sur ces beaux passages de l'Épître de saint Paul aux Romains, ch. VIII : « *Toute créature gémit et se trouve dans l'enfantement malgré elle* (*non volens*), *et à cause de celui qui l'y a soumise par sa faute; mais elle sera affranchie et délivrée de la servitude de corruption.* » Et pour que

ment possédé, un ange de Satan habite au plus profond de ses entrailles et semble naître avec lui. C'est là le vrai génie natal, ἄγγελος γενέθλιος, le *penate* (*penes nos natus*, ou né avec nous), l'hôte soudé à nos organes, que les exorcismes préparatoires du baptême expulsent en ces termes : « Sors de ce front, sors de ces yeux, sors de ce cœur, etc.[1] », sorte de Sosie congédié, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'ange gardien, présent divin, dont nous avons parlé tout à l'heure.

C'en est fait. Le principe sensible est souillé, vicié, puni dans la nature entière. Le Cosmos vivant n'est plus qu'un Cosmos dégénéré; quant à l'humanité, elle naîtra désormais vassale de son ennemi. Sa volonté lui a fait perdre l'Éden, une volonté plus forte l'en exile. Les portes sont franchies, et si, le désespoir dans le cœur, les deux bannis se retournent encore et donnent un dernier regard à l'asile de leurs félicités, l'épée flamboyante des chérubs les repousse et les éloigne.

3. — *Déportation et promesse.*

Toutefois, ces grandes assises spirituelles ne se cloront pas sur une parole de mort. L'Espérance montrant déjà le rachat dans l'avenir a chargé le Repentir et la Vertu du soin de commuer la peine; à la condamnation éternelle on substituera les douleurs et les *travaux forcés*, séculaires.

On connaît les conditions du rachat, on sait pourquoi il fut dit au serpent : « Et la femme t'écrasera la tête. » Mais on comprend moins généralement ceci : « Et tu essayeras de la mordre par le talon[2]. »

Chose remarquable, tous les héros, Achille, Sigourd, Krischna, sont presque tous présentés comme *vulnérables par le talon*. Pourquoi? Nous croyons en trouver la raison dans

l'on sache bien que ce mot « *toute créature* » s'applique à *toute créature*, saint Paul a grand soin d'ajouter : « non-seulement *elle*, mais *nous*-même. »

1. Voir, à la fin du chapitre, l'Appendice G, *Sur le baptême*.

2. *Genèse*, ch. III, v. 7.

cette croyance brahmanique « que l'homme est l'esclave du *hadès* ou de l'enfer ». Or, dans la langue mystique de cet antique pays, le *talam* ou talon, représente, matériellement parlant, la surface du sol terrestre. C'est là le point de soudure entre l'homme et le Dieu des enfers.

Ce serait donc ici l'équivalent du « *pulvis es,* » et le retour à la poussière serait la seule prise que la mort aurait sur nous.

Le verset 21 indique encore une consolation, mais celle-ci jusqu'à ce jour est restée trop voilée pour qu'on ne se sente pas très-vivement entraîné vers l'explication de M. Lacour.

Il s'agissait d'expliquer cette traduction de la Vulgate : « Et il leur fit des *habits de peau* [1]. » Cette traduction plongeait le comte de Maistre lui-même dans un indicible MALAISE [2].

Il est clair qu'il y a là-dessous un mystère.

Or, suivant M. Lacour, on doit traduire ainsi : JEOVE ALEIM, le lui des esprits, IÔCH, fit établir, — L'ADM, pour l'être adamique, ULACHTOU, et pour la femme de lui, — OOUR, un ange surveillant [2], CNOUT, consolant, — UILCHM, et les en couvrit [3].

D'un autre côté, le *Zohar* jette sur ce texte un jour tout nouveau : « Adam dans le paradis était, dit-il, primitivement revêtu d'une *lumière supérieure.* Une fois banni du paradis, et pour le rendre plus apte aux épreuves du monde, Dieu lui fit des vêtements de peau, c'est-à-dire il *obscurcit sa lumière ;* tous deux étant restés nus par le retrait de cette enveloppe lumineuse, il leur fit une autre enveloppe ténébreuse formée de *l'air* de ce monde. Depuis, c'est la seule observance des préceptes qui peut ramener l'auréole primitive, sans laquelle on ne peut « entrer en paradis [4]. » Il y a là un beau jour jeté sur les phénomènes lumineux offerts par beaucoup de saints, et peut-être l'explication de ce mot évangélique : « Mon

1. *Œloim,* II, 224, de *oour oyr,* qui signifie *vigilant.*
2. *Soirées.*
3. Ibid.
4. *Zohar,* cité dans la *Kabbal. denud.,* de Anima, p. 115.

ami, comment êtes-vous entré ici sans la robe nuptiale[1] ? »

D'ailleurs, cette lumière vient des anges, qui sont appelés eux-mêmes par sainte Hildegarde « des lumières raisonnables », et ce sont probablement les anges gardiens qui sont les dispensateurs de ces auréoles, sortes de corps glorifiés; par conséquent chaque homme, désormais, chrétien ou mécréant, aura son *surveillant* divin, son défenseur providentiel, son enveloppe plus ou moins lumineuse, suivant que son gardien l'en jugera plus ou moins digne ; patronage toujours admirable, soit que, récompensant la fidélité du disciple fidèle, il l'assimile pour ainsi dire à sa gloire, afin de le ravir aux plus hautes régions de la lumière et de la vie, soit que, malgré les infidélités de son enfant coupable, il le protége encore contre les sévices et le despotisme trop absolu de son terrible maître.

Le *Zohar* est encore très-curieux sur la position des deux esprits, qui vont désormais accompagner l'homme. Pour lui, c'est ce qu'on appelait le « *figmentum bonum* et le *figmentum malum.* » Il donne au premier (au bon ange) une magnifique épithète, il l'appelle le *compagnon des larmes,* celui qui pleure avec l'homme. « Je lui ai rendu des consolations, à lui et à celui qui pleure avec lui, *et lugenti ejus.* Il est à la droite, car celui qui se tient à la gauche, *le Sinistre,* est toujours prêt à seconder l'homme dans toutes ses œuvres de magie[2]. »

« Et leurs yeux furent ouverts, et Dieu dit : Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous, connaissant le bon et le mauvais. Prenons garde, maintenant, qu'il ne goûte du fruit de l'arbre de vie et qu'il ne vive éternellement, et Dieu l'expulsa du jardin des délices, a la porte duquel il plaça deux chérubs, chargés de garder la route de l'arbre de vie[3]. »

Et leurs yeux furent ouverts! On voit ici la fidélité du poëte grec à suivre la vraie tradition. Le nom d'*Épiméthée* (*qui*

1. Saint Matthieu.
2. *Kabb. denud.,* de Anima, p. 117.
3. *Genèse,* ibid.

voit après) substitué à celui de *Prométhée* (*qui voit avant*) exprime parfaitement la différence existante entre l'*évidence* et la *clairvoyance*.

« *Voilà Adam devenu comme l'un de nous.* » On a voulu expliquer ce *nous* par les deux autres personnes de la sainte Trinité ; mais du moment où saint Augustin regarde comme très-difficile d'appliquer à d'autres qu'à un ange et la promenade dans le jardin et le commencement du colloque, il nous paraît plus logique de continuer le même système.

« *Et il plaça deux chérubs* ». Voilà l'origine des sphinx placés à l'entrée des labyrinthes et des temples égyptiens. On sait que ces sphinx sont la représentation exacte des chérubins d'Ézéchiel.

Maintenant nous ne pouvons pas abandonner Éden sans le faire comparaître encore une fois à la barre de nos savants modernes.

§ V

La chute devant la science moderne. — Philosophie de ce grand drame.

1. — *Philosophie de la chute.*

Tous les peuples la proclament. « Il est certain, dit l'abbé Glaire, qu'il y a sous ce rapport un ensemble étonnant entre les traditions des Égyptiens, des Indiens, des Perses, et même des peuples du Nord et des Grecs. » Il y a plus : chez tous, comme dans le récit biblique, la terre est maudite avec l'homme, et la chute du souverain entraîne celle de tout son domaine et de toutes les créatures qui l'habitent. Travail solidaire et consolant par cela même, gravitation universelle de toute vie vers sa source oubliée ou perdue !

Mais consultez la science.

Un des plus renommés incrédules de l'Allemagne contemporaine, Jahn, explique ainsi le deuxième chapitre de la Genèse : « Ève s'était endormie près d'un arbre, et ayant vu sur cet arbre un serpent, sans pouvoir distinguer si c'était

une réalité ou un rêve, elle le raconta comme histoire véritable à Adam[1]. »

Nous avons vu tout à l'heure un arbre *vénéneux*, mais réel, substitué par un rationaliste du même pays à l'arbre *rêvé* par Ève. Jahn est beaucoup plus *simple* encore.

Quant à Eichhorn, M. Renan nous apprend que « reconnaissant la nécessité d'une exégèse plus large, et las de chercher des explications naturelles à de si importantes traditions, il crut devoir soutenir, *en scrupuleux théologien*, que « il serait indigne de la Divinité d'avoir laissé insérer un fragment mythologique dans *un livre* révélé, et que dès lors on ne doit voir dans tout cela que la traduction de ce proverbe : « Le désir d'un meilleur état est la source de tout le mal en ce monde[2]. »

Mais Bauer lui répond que, bien loin « de constituer une pareille *charade*, ce récit était une pure légende sans aucun sens ni portée. »

Chez nous, M. Lacour n'y voit, comme nous l'avons dit, que « le récit moïsiaque d'une scène d'initiation égyptienne dont Jéové est le grand prêtre, Adam le sujet, et dont les ALEIM sont les juges[3].

L'Israélite M. Munck range parmi les *apologues* tout ce troisième chapitre, « dont tous les détails, dit-il, sont du domaine de la poésie et de la mythologie[4]. »

En fin de compte, toutes les opinions sont aujourd'hui pour *l'allégorisme* moral, et peut-être ne serait-il pas très-difficile de rencontrer plus d'un théologien catholique et français qui ne s'éloignerait pas beaucoup à cet égard du rationaliste le plus décidé.

« Chacun de nous cependant, nous disait tout à l'heure un des plus célèbres incroyants de l'Allemagne, chacun de nous naît sous l'influence du principe satanique, et c'est là le vrai

1. Jahn, *Einleit.*, Th. I, S. 118.
2. *Études religieuses*, p. 146.
3. *Les Œloim*, t. I.
4. *Palestine*, p. 145.

sens du péché originel *qui n'est nié que par une philosophie superficielle*[1]. »

Mille fois plus logicien que tous nos fusionistes, Dupuis leur disait en son temps : « Vous ne pouvez pas reconnaître la mission réelle du Christ et ne voir dans les deux premiers chapitres de la Genèse qu'une pure allégorie... Du moment où vous voulez que la réparation du mal par le Christ soit un fait historique, IL FAUT BIEN que l'aventure d'Adam, d'Eve et du serpent soit *également* un fait historique, car ces deux faits sont *essentiellement liés l'un à l'autre.* »

Nous avons cependant lu tout à l'heure les compliments adressés à M. l'abbé M..., par la *Revue de l'instruction publique*, « sur *sa séparation très-carrée* de ces *maladroits* apologistes qui, à l'exemple de Pascal, commencent invariablement leur thèse par le dogme de la déchéance. » Dupuis est plus logique et serait beaucoup moins complimenteur.

Qui sait si ce n'est pas cet avertissement qui aura impressionné M. Reynaud ? « Sans la doctrine du péché originel, dit-il, il est impossible à un esprit logique, en présence de tant de maux qui entourent l'homme dès le berceau, de ne pas glisser dans le manichéisme. Quelles qu'aient été au juste l'espèce et les circonstances de la faute, je n'avouerai pas moins que cette première faute constitue un fait capital dans les annales de la terre. Par elle une révolution s'opère, le régime de la planète se transforme, le principe du mal, absolument étranger jusqu'alors à cette résidence, s'y introduit et y jette les fondements de son règne terrible. L'instant est solennel, et pour Dieu qui mesure les événements non dans leurs apparences, mais dans leurs suites, il y a là un coup prodigieux *qui ne vient pas* DE LUI[2] ! » Très-bien ; mais lorsque vous confessez que c'est « le principe du mal qui jusque-là lui était étranger, » de quel droit vous permettez-vous encore de mépriser

1. Schelling.
2. *Terre et ciel*, p. 161.

nos traditions ? Non, vous avez raison, ce n'est pas *lui;* mais pour avoir le droit de le dire, il faut croire à *un autre*. Non, ce n'est pas le bien suprême, ce n'est pas celui qui avait donné à l'homme toutes les illusions du bonheur qui aurait pu lui envoyer sans cause toutes les réalités du malheur ! Celui qui « ne créa pas la mort[1] » ne lui a pas ordonné d'arriver; celui qui veut la paix n'a pas créé la guerre et cet effroyable système de destruction générale qui fait aujourd'hui le droit commun de toute la création. Enfin, lorsque le Créateur a dit : « Croissez et multipliez », nous ne remarquons pas qu'il ait ajouté « et détruisez-vous les uns les autres. » Si ces deux préceptes étaient corrélatifs, pourquoi le dernier n'eût-il pas été prononcé ?

Ce ne peut donc être *lui* qui, sans cause, a bouleversé son œuvre et introduit le désordre partiel dans cet ordre général dont nous admirons encore la première pensée. Ce ne saurait être *lui* davantage qui aurait dérangé l'axe de la terre, bouleversé les conditions de l'atmosphère, créé les monstres, les virus et les venins, dissous et putréfié la matière[2]. Ce n'est pas *lui* qui a voulu tous ces maux que cependant il tolère, et le panthéiste moderne qui réclame un seul et même agent pour tant de résultats si contraires, qui prend l'état actuel du monde moral et physique pour le chef-d'œuvre et la substance elle-même d'un seul Dieu tout-puissant et tout bon, ce panthéiste, disons-nous, ne se montre assurément difficile ni en fait de bonheur ni en fait de providence et de paternité divines.

Oui, M. Reynaud a mille fois raison; « *ce n'est pas lui*, » et le comte de Montlosier exprimait la même idée, lorsqu'il disait : « Au spectacle de tant de grandeur opposé à celui de tant de misère, l'esprit qui se met à observer ce vaste ensemble se représente je ne sais quelle grande divinité qu'une divinité *plus grande* et *plus pressante* encore aurait comme brisée et

1. « Deus non fecit mortem. » (*Sap.*, I, 13.)
2. Voir l'Appendice C, *des Génies épidémiques*.

mise en pièces en dispersant ses débris dans tout l'univers[1].»

Hélas ! nous le sentons trop bien néanmoins. Tout cela ne suffit pas à notre pauvre et si débile raison ; tout cela ne lui donne pas la compréhension raisonnée de ce *libre exercice* du mal, octroyé par une prescience divine, et qui constituera toujours le plus profond comme le plus navrant des mystères. Mais à ce mystère essayez de substituer n'importe quelle raison, et tout aussitôt voilà votre philosophie qui demeure face à face avec un immense désespoir ; quand le mal *accident* sera devenu le mal *substance*, qui de nous pourra s'en dire consolé ?

— Eh bien ! soit, dit le siècle, nous acceptons l'accident, mais la transmission, l'injuste transmission ? — Ah ! prouvez-nous bien vite qu'elle n'est qu'un mauvais rêve, que le fruit d'une imagination terrifiée, que rien ne se transmet ici-bas, rien, depuis la moindre dégénérescence organique et le plus insaisissable virus jusqu'aux penchants funestes qui prédisposent à la folie et au crime, et nous vous bénirons. Mais au contraire, hélas ! rien ne se perd, rien ne s'anéantit ici-bas ; transmission morale et physique, transmission spirituelle, transmission humaine, transmission animale, transmission végétale... Tout est transmission permanente autour de nous, et vous ne pouvez croire à la transmission originelle !... Allégueriez-vous que ces dernières transmissions ne remontent pas du moins à soixante siècles, comme nous le disons de la première ? Mais nous vous répondrions qu'après cinq générations cette transmission ne serait pas moins injuste qu'après cent, et que cette injustice est, après tout, le grand scandale, bien que vous ne paraissiez pas vous douter que vous le causez vous-même à toute heure. Vous flétrissez, en effet, comme si vous étiez un Dieu, les petits-fils d'un grand-père criminel ; vous reculez d'horreur à l'aspect de l'arrière-neveu du bourreau, et vous refusez la main de votre fille aux descendants les plus éloignés du renégat et du traître ; le libre penseur lui-

1. *Mystères de la vie humaine*, p. 117. Il s'agit seulement de ne pas se tromper sur la divinité *la plus grande*.

même ne tient pas moins à ses *quartiers* que le chrétien, et les parchemins de la honte ne sont pas moins indélébiles que les autres. « Personne n'admet, dit en vrai païen Cicéron, qu'on puisse naître probe d'un père qui ne l'est pas [1]. »

Il ne s'agit donc, en réalité, que du plus ou du moins entre la transmission primordiale punie et toutes nos transmissions quotidiennes flétries. S'il en est qui ne datent que de la veille, il en est d'autres aussi qui datent de *trois siècles*. Élargissons donc notre horizon philosophique, et puisque les générations qui nous entourent portent la peine physique et morale des prévarications de leurs ancêtres, sachons donc comprendre qu'à l'origine des temps et dans des conditions que nous ne pouvons même plus soupçonner, un crime d'une MYSTÉRIEUSE ET INCALCULABLE PORTÉE ait pu souiller pour toujours l'humanité dans ses sources morales et physiques.

Au reste, fut-il jamais un siècle qui ait moins de droits que le nôtre à la négation d'une telle vérité, puisque dans ses spéculations humanitaires il en pousse la théorie jusqu'à la négation de l'individu et jusqu'à son absorption dans le *grand tout* du genre humain.

Les théories de P. Leroux sont encore aujourd'hui celles d'un très-grand nombre de penseurs, et nous ne serions pas embarrassé de nommer toutes les écoles qui adoptent comme fondée en raison la théorie suivante : « Le genre humain est un être collectif, animé d'une vie propre ; il n'y a pas en Dieu des hommes séparés, mais bien l'homme. L'Adam qui vit aujourd'hui est le même qui vivait hier, et l'humanité étant solidaire, vous ne pouvez faire du mal à votre prochain sans vous en faire à vous-même [2]. »

C'est vraiment bien dommage qu'à quelques pages de là [3] le même auteur ne voie dans la triple croyance à l'Éden, à la chute et à la réparation « qu'une triple décoration d'opéra »;

1. In orat. *pro Roscio*.
2. P. Leroux, *Livre de l'humanité*.
3. Ibid., p. 46.

car, en vérité, il commençait à parler comme saint Thomas :

« La société, disait avant lui ce grand saint, la société est comme un homme dont ceux qui remplissent les diverses fonctions sont les membres. Le genre humain doit être considéré comme le corps d'un seul homme. »

On le voit, la solidarité philosophique ne date pas d'aujourd'hui.

Alors, on se le demande, sur quoi repose donc le litige et que faut-il répudier ? Voyons, récapitulons : l'hérédité morale et physique ? — elle est permanente ici-bas ; — la responsabilité des innocents ? — nous la décrétons à toute heure ; — la solidarité humaine ? — c'est un de nos dogmes favoris ; — la justice du châtiment ? — on ne la nie pas pour tout le reste ; — la sévérité de celui-ci ? — on ne connaît pas les proportions de la faute ; — la permission divine de cette faute ? — on a fait du libre arbitre la plus belle de nos prérogatives, et de la liberté de conscience le plus sacré de tous nos droits ; — enfin, la suggestion de cette faute par un ennemi supérieur ? — vous oubliez que, selon Schellling, sans cet ennemi « tout reste incompréhensible et absurde[1]. »

Mais retournons encore une fois aux faits du *spiritisme*, et voyons si ce que M. Reynaud méprise ne l'eût pas bien autrement instruit, et nous aussi, que toute la métaphysique du monde entier.

Celui qui, déposant tout préjugé, eût observé soigneusement le pied d'un guéridon séducteur écrivant à M. de Saulcy : « Veux-tu ?... veux-tu t'engager ?... Si tu le veux, signe ton nom au-dessous du mien, » celui-là eût compris. « Et quand j'aurai signé, demandait un autre savant poursuivi par les mêmes sollicitations, que m'en arrivera-t-il ? » — Après, répondait le crayon tentateur, après, TU M'APPARTIENDRAS, ESPRIT, AME ET CORPS[2]. » Oui, celui, disons-nous,

1. Voir l'Appendice E, p. 363.
2. Voir l'Appendice du 1er Mémoire, *Faits rebelles, etc.*

qui eût été témoin pendant des mois, comme nous l'avons été nous-même, de ces persécutions incessantes, eût fini par remonter de ces futiles manifestations à l'intelligence du terrible adultère qu'une sollicitation d'un ordre bien autrement formidable avait pu réaliser à l'origine des choses, entre la terre et les cieux.

Un poëte a dit :

Imparfait ou déchu, tel est le grand mystère !

Et pendant que le siècle préfère l'*imparfait* qui lui permet de rêver un progrès temporel, nous croyons, nous, au *déchu* qui nous permet de rêver un éternel progrès.

Qu'on nous permette de préférer une lumière, incomplète il est vrai, mais suffisante, à de véritables ténèbres qui ne fourniraient jamais que blasphèmes à l'impie, que murmures à celui qui ne l'est pas tout à fait, et avec lesquelles il nous deviendrait tout à fait impossible de rien espérer ni comprendre.

Prenez-y bien garde, pas de milieu dans la doctrine de la croix. Le jour où cette croix n'est plus un *moyen,* elle devient un *but* sans raison, une *fin* non méritée, et alors comment nommerez-vous donc le dieu qui la propose au monde ? Vous ne le déchargez en rien de ces sévérités qui vous révoltent, vous ne lui retirez que l'indulgence et le pardon : mystère pour mystère, laissez-nous donc le seul qui nous console, et qui peut-être, ainsi que l'espérait le grand évêque d'Hippone, sera expliqué quelque jour à de plus saints et de plus dignes interprètes ! (*Melioribus, sanctioribusque reservatus* [1].)

D'ailleurs, nous ne voulons pas de votre progrès, dût-il changer ce monde en lingot d'or et en lit de roses. Nous le méprisons, parce que l'éternité ne figure en rien dans son programme ; et que nous importe, à nous, une couche de fleurs, pour le sommeil... d'une seule nuit ?

1. *De Genesi,* l. XI.

Nous ne voulons pas davantage de votre métempsycose et de vos vies successives et métamorphosées, traînées de mondes en mondes, sans aucun souvenir de celle-ci. Quelle consolation trouvez-vous dans l'abolition de vos souvenirs ou dans l'ajournement indéfini de vos plus chères espérances? Nous ne tenons pas à ces éternités subies « de planètes en planètes et de soleils en soleils. » Nous sommes plus pressés, et nos cœurs ne s'arrangeraient pas de tels retards. Quand la Bible traduit l'idée de mort par cette phrase si touchante : « aller rejoindre ses pères », elle ne prétend probablement pas nous faire poursuivre chacun d'eux dans chacune des étoiles, et lorsqu'elle nous donne rendez-vous dans « le sein d'Abraham, » elle ne saurait entendre par là toutes vos pérégrinations cométaires[1].

En fait de planètes, nous tenons avant tout à la nôtre, et c'est avec bonheur que nous lisons dans l'apôtre saint Pierre (ch. III, v. 13) qu'elle ne sera pas détruite, mais dissoute, et, comme elle paraît l'avoir été déjà, « *renouvelée* encore une fois par le feu; » et comme nos corps ne nous seront probablement pas rendus pour rester suspendus dans les airs, nous espérons bien que nos pas pourront fouler encore la terre qui n'abritera demain notre dépouille qu'après avoir été notre berceau.

1. « Notre âme, dit M. Reynaud (*Terre et ciel*), notre âme, en passant alternativement d'un séjour dans un autre, changeant d'organes chaque fois, et indéfiniment variable dans les apparences sous lesquelles elle se témoigne, poursuit au rayonnement des soleils, de migration en migration, le cours diversifié de son immortalité. »

M. Pelletan n'est pas moins encourageant. « Je *crois pouvoir affirmer,* dit-il, que la vie est immortelle (que de bonté!), et que l'homme ira toujours de soleil en soleil et d'étoile en étoile,... de transfiguration en transfiguration, etc. »

Enfin, M. Victor Hugo nous donne la contre-partie de tous ces beaux rêves. « Les âmes coupables, dit-il, passent dans les objets de la nature immonde. Ce ver de terre, qui rampe sous nos pieds, qui sait si n'est pas Cléopâtre? Frédégonde est peut-être là sous ce pavé,... etc., etc. »

Voilà où en arrive le siècle qui se vante de répudier toutes les hypothèses et de ne marcher jamais qu'armé du flambeau de l'expérience.

Mais pour laisser les hypothèses et pour s'en tenir au trop réel, pas n'est besoin de philosopher bien longtemps pour entrendre au fond de son propre cœur le douloureux écho de ces deux chapitres de la Genèse, pour y sentir le vide laissé par la perte d'un grand bien et le désir insatiable de le combler.

Tous, nous pleurons un Éden; tous, nous couvons, au plus profond de nos âmes, le mystérieux souvenir d'une félicité qui n'est plus; tous encore, et chaque jour, nous essayons de rentrer dans ce jardin perdu et de mouiller encore une fois nos lèvres aux sources regettées « que toute âme désire et qui n'ont plus de nom au terrestre séjour. » Vain effort et fol espoir, toujours déçus par le glaive flamboyant du chérub, jusqu'au jour où le mépris du *lingot d'or* et du *lit de roses* l'aura à jamais désarmé !

APPENDICE F

CHAPITRE VI

SPONTANÉITÉ DU LANGAGE HUMAIN OU DEUX MIRACLES AU CHOIX

A la question du langage divin et de sa nature succède naturellement celle du langage humain et de son origine.

Ici nous n'aurons que le choix du miracle, miracle psychologique ou miracle divin, c'est-à-dire miracle partant de l'homme ou miracle partant de Dieu, pas de milieu.

« Les religions, dit M. Renan, sont le produit des *instincts spontanés* de la nature et de la conscience humaine... *Tout ce qui n'est pas cela* ne répond à rien. »

Et comme la question de l'origine du *langage* se trouve nécessairement impliquée dans celle de ces *produits*, nous tenons à dire quelques mots de la *spontanéité* par laquelle on l'explique.

Il semblerait au premier aperçu que rien ne se rapproche plus de l'orthodoxie et de la philosophie catholiques qu'une telle proposition, puisqu'elle paraît occuper les antipodes des grossières théories du XVIIIe siècle. Celles-ci, on se le rappelle, faisaient de leur sauvage primitif un enfant qui, à force de balbutier, de bégayer et d'épeler, finissait par former lui-même son alphabet, ce qui par parenthèse ne s'était jamais rencontré; mais enfin, dans ce temps-là, c'était ainsi que l'on comprenait l'*expérience* et l'*observation*. Aujourd'hui on leur porte encore le *même* respect, mais la forme est on ne peut plus différente.

Au stupide tâtonnement par lequel le sauvage arrive, dit-on, à l'entière invention de cette grammaire « qui *nous* fait la main haute obéir à ses lois, » on substitue une *faculté primitive* et, dit-on, complétement

perdue, en vertu de laquelle l'homme a de lui-même et subitement parlé sa propre pensée. Rien n'est stupéfiant comme l'aplomb avec lequel nos hommes de *critique*, si dédaigneux lorsqu'on leur présente des faits attestés par tout le genre humain, attestent eux-mêmes la faculté *perdue*. Ils étaient là, n'en doutez pas, lorsque cette faculté s'exerçait; ils étaient là quand on est venu à la perdre, et s'ils ne fixent ni le lieu ni le quantième, c'est qu'ils ne s'embarrassent pas d'un détail indifférent à la chose. « Le langage, dit M. A. Maury, *est* le résultat d'un instinct qui s'est manifesté *au plus haut degré* dans les *premiers* temps de l'apparition de notre *espèce* sur la terre. Il *fut* l'œuvre d'une puissance créatrice qui *a été* se *perdant* de plus en plus. L'homme primitif a créé spontanément le langage, autrement dit sa langue, sans réflexion et sans effort... Cette *faculté* s'est épuisée graduellement dans sa forme créatrice [1]. »

M. Renan n'est pas moins affirmatif; ne voulant pour l'homme ni d'un langage créé par l'usage réfléchi de sa raison, *ni d'une parole qui lui serait venue du dehors*, le langage pour lui *n'est* que « le produit spontané et aveugle de *toutes* les facultés humaines en exercice. »

Et comme il convient qu'aujourd'hui le plus violent exercice de *toutes* ces mêmes facultés n'amènerait pas la plus petite *syllabe*, au lieu d'*une* faculté perdue il faudra bien qu'il nous accorde un jour la perte de quelque autre *vertu* intérieure qui les dominait *toutes* et les mettait *toutes* en *exercice*.

Mais, diront quelques catholiques conciliateurs, il n'y a cependant là rien qui ne puisse s'accorder avec la théorie très-orthodoxe des facultés surnaturelles perdues et de l'intuition primitive.

Oui, en *apparence*; mais ces catholiques peu clairvoyants ne s'aperçoivent donc pas qu'à l'encontre de ces dernières facultés, résultant, selon tout l'esprit de la Bible, d'un commerce continu, *extérieur* et sensible avec des êtres supérieurs, les facultés *naturelles* de ces messieurs ne sont là que pour exclure précisément ce commerce mystérieux et ces interventions qui ne feraient que « prouver, disent-ils, la faiblesse et non la puissance divine? »

En un mot, on veut naturaliser le phénomène le plus surnaturel, puisque cette fois c'est l'expérience journalière, c'est l'observation de tous les siècles qui s'accorde avec la vérité révélée, pour attester que « la raison commence toujours par un acte passif [2], » et que jamais, M. de Bonald l'a surabondamment démontré, il ne s'est rencontré

1. *La Terre et l'homme*, p. 415.
2. Lacordaire, 13e Conférence de 1835.

un seul sourd de naissance qui ait pu retrouver et ranimer au fond de ses instincts quelques légers débris de la faculté primitive, et faire de lui-même un seul pas hors du mutisme le plus absolu. Or, s'il est vrai que l'homme ait été « en même temps *naturellement* pensant et *naturellement* parlant », que l'un soit la conséquence toute naturelle de l'autre, il faut convenir que la disparition aussi radicale et aussi exceptionnelle d'une telle faculté *naturelle* serait encore plus *surnaturelle* que tout le reste.

Entendons-nous bien toutefois. Comme nous l'avons dit plus haut, rien ne se rapproche plus dans les termes que la doctrine orthodoxe et celle qui ne l'est pas, puisque la première appelle *don* ce que l'autre appelle *faculté,* et que toutes les deux reconnaissent l'*aptitude* psychologique et innée au langage; mais la cause du dissentiment repose tout entière entre la *spontanéité* du phénomène et son développement par un moteur *étranger.*

Et, qu'on y fasse bien attention! dans la théorie de M. Renan, cet instinct, bien loin d'être créé, est au contraire son propre *créateur.* « Il n'y a, dit-il encore, que deux hypothèses, l'une consiste en une source unique de toutes les traditions, l'autre en un INSTINCT CRÉATEUR dont les produits (y compris le langage) auraient été partout identiques. » (Ibid.)

Comprenez-vous maintenant l'*anguem in herba,* l'anguille cachée sous l'herbe? Le *Créateur,* classé parmi les instincts, c'est-à-dire parmi les forces aveugles, brutes et inintelligentes!...

Voulez-vous mieux comprendre encore? Quand on demande à M. Renan son dernier mot sur cet instinct *créateur* et comment il a pu se le *procurer :* « Il suffit, dit-il, de substituer un *miracle psychologique* au miracle *théologique;*... recourir à une *intervention surnaturelle* pour expliquer les faits *qui sont devenus impossibles dans l'état actuel du monde,* c'est prouver qu'on ignore les forces *cachées* de la *spontanéité;* plus on les étudiera, et mieux on comprendra qu'il *n'a pas été besoin d'un Dieu toujours immiscé* dans la marche des choses [1]... » Et ailleurs : « Depuis que la nature a cessé de *créer,* les faits *étranges* sont devenus entièrement impossibles dans notre milieu réfléchi... C'est le *rêve affirmé.* J'insiste sur ce point, car le défaut de critique des supernaturalistes et la source de leur *grossier* réalisme est l'inintelligence de l'état *primitif* de l'humanité, et leur habitude de juger toutes les époques de l'esprit humain sur la même mesure [2]. »

1. *Études religieuses.*
2. *Liberté de penser,* t. IV, p. 445.

Ainsi voilà qui est bien entendu. Ce sont les supernaturalistes qui jugent le système de la spontanéité d'après les facultés *actuelles* de l'âme, c'est-à-dire sur l'*observation* quotidienne, et ce sont des rationalistes qui supposent à 6000 ans de distance tout un ensemble de *facultés miraculeuses* qu'on ne peut plus observer aujourd'hui!... Nous avons parlé plus haut de ce principe de l'ancienne philosophie : « le fait existe, donc il se peut, » remplacé par ce principe tout moderne ; « le fait ne se peut, donc il n'est pas.» Celui de M. Renan peut se formuler ainsi, « le fait est impossible, *donc* il s'est pu jadis. »

Et ce fait il l'appelle le *rêve affirmé*... Nous affirmons à notre tour qu'il n'a jamais dit plus vrai...

Ce n'est pas tout ; nous venons de voir l'*instinct spontané, créateur;* il s'agit de savoir maintenant comment se manifestait cette spontanéité. « Par deux degrés, dit-il, par la *légende*, création d'une crédulité timide, et par le *mythe* créé par l'hallucination. »

Comment! *hallucination* et *légende,* voilà ce que vous appelez des *facultés* merveilleuses, de *vrais miracles* psychologiques, réservés aux premiers jours du monde?...

Mais nous les croyions, d'après vous, le malheureux apanage de tous les pauvres supernaturalistes actuels!...

D'ailleurs, comment ces *consciences* exaltées et ces *facultés hallucinées* produisaient-elles spontanément des *idées prophétiques* que l'histoire se chargeait de réaliser à heure fixe, et « qui, selon votre expression, donnaient lieu à la manifestation des signes du temps [1]? » Comment des mythes, « qui se subordonnent comme les symboles aux instincts de la foule, pouvaient-ils en même temps leur fournir un prétexte [2], » c'est-à-dire être en même temps antéhistoriques et posthistoriques?

Quel chaos, quel amoncellement de contradictions! et que l'on juge de notre désappointement, lorsqu'à toutes nos interrogations on ne nous fait d'autre réponse que celle-ci : « Tirons un voile sur ces mystères que la raison même *n'ose* sonder, car ce n'est pas en quelques pages que l'on peut essayer la solution du problème le plus obscur de l'histoire. D'ailleurs le sens critique ne s'inocule pas en une heure [3].»

Hélas! on le voit trop bien ; mais ce que l'on comprend en cinq minutes, c'est pour quelle raison M. Renan ajourne l'explication de son système, qui, pour n'être pas *surnaturel,* n'en est pas moins *prodigieux,* comme il n'en sera pas moins *ténébreux,* pour n'être pas *occulte.*

1. *Études religieuses,* p. 55.
2. Ibid., p. 203.
3. Ibid.

Tout cela se rattache à ce vaste système de psycholâtrie dont nous parlions tout à l'heure, psycholâtrie reine de toutes les hérésies modernes, comme le panthéisme en est le roi, et comme le mesmérisme en sera plus tard l'instrument le plus puissant. Tout cela marche de front, et avec une entente bien merveilleuse, pour qui veut un peu l'observer.

Quoi qu'il en soit, le Dr Littré a raison d'affirmer, malgré son admiration pour l'auteur des *études*, que « tout cela ne met absolument RIEN à la place de la philosophie détruite. »

Voilà cependant ce qui trouve admiration et écho dans la *Revue des Deux Mondes!* Le numéro du 15 septembre 1857 contient l'appréciation suivante : « Jamais, y est-il dit, on n'avait vu dans notre France des pensées aussi fortes, des critiques si tranchantes, si terribles, exprimées avec une grâce si lumineuse et si sereine. M. Renan a dit quelque part que « les Pères de l'Église, lorsqu'ils parlaient avec verve de l'absurdité des dieux païens, obéissaient à la même inspiration que Voltaire ;» ceci est une remarque très-*fine*. »

La *Revue* finit cependant par donner un excellent conseil à celui qu'elle admire. « Que M. Renan, dit-elle, prenne bien garde à cette perpétuelle préoccupation de la *finesse*. Si les esprits violents et grossiers ne voient qu'un seul côté des choses, les intelligences subtiles, à force de chercher les nuances, courent le risque de ne rien saisir avec vigueur. Toutes ces discussions, divisions, cette alliance si impartiale des contraires, finissent par ne laisser dans l'esprit qu'une sceptique indifférence... car c'est alors que le *théologien* se transforme en *virtuose*. »

On ne saurait traduire en langage plus divertissant une vérité plus sérieuse ; mais nous engageons la *Revue* à garder quelquefois le conseil pour elle-même, et à ne pas servir si souvent d'*impresario* et de théâtre à tous ces *concertos* théologiques.

Consolons-nous, il en est temps, en remontant de ces désespérantes ténèbres à la lumière toujours radieuse et compréhensible de l'éternelle vérité.

Laissons parler d'abord l'ange de l'école :

« Il faut absolument, dit saint Thomas, qu'il y ait *au-dessus* de l'âme humaine quelque intellect d'où dépende son *comprendre* (*suum intelligere*),... parce que tout ce qui nous arrive par *participation* doit être auparavant dans quelqu'un substantiellement, comme le fer enflammé ne l'est que par le feu... Il est nécessaire qu'avant tout mobile on trouve quelque chose d'immobile ; or, comprendre pour l'âme, c'est se mouvoir... *Cet intellect-agent*, c'est Dieu lui-même qui rend les choses intelligibles comme un soleil illuminateur. Ce qui le carac-

térise, c'est d'illuminer les hommes, en imprimant en eux d'abord la lumière *naturelle* de l'*intellect-agent*, ensuite et par-dessus (*super*) celle de la grâce et de la gloire. »

Nous voici bien loin de ces *instincts créateurs* qui nous permettent de nous passer « d'*un Dieu s'immisçant* à tout propos dans la marche des choses. »

Écoutons maintenant une grande sainte :

« Quelle conformité entre vous et l'âme, ô mon Dieu, lorsqu'elle s'élève à vous par la lumière intellectuelle qu'elle reçoit de vous, et par l'amour divin qu'elle acquiert en se contemplant aux clartés de votre vérité! Elle vous ressemble, ô Dieu immortel... Vous êtes la lumière, et vous la faites participer à la lumière ; vous êtes un feu, et vous vous communiquez... Alors que dire encore? sinon que l'homme devient Dieu, et que vous, mon Dieu, vous vous êtes fait homme [1]. »

Après les anciens maîtres, on sera bien aise d'interroger les nouveaux. Nous finirons en écoutant un des penseurs les plus profonds et les plus originaux de notre époque.

« Le vrai but des philosophes, en soutenant cette doctrine de la spontanéité du langage, dit Balmès, est de préparer des arguments en faveur de celle-ci, que notre prétendu *moi* n'est qu'une modification de l'Être absolu, que la personnalité de notre être n'est qu'une phase de la raison impersonnelle et absolue ; mais... ce que l'on nomme la *spontanéité* ou l'*intuition* des premiers temps ne saurait être, aux yeux d'une *saine* critique et de la raison, que l'*enseignement primitif de Dieu à l'homme*. Les arguties des philosophes modernes ne sont qu'une répétition déguisée des raisonnements perfides de l'incrédulité à toutes les époques, déplorable abus du talent qui profane ainsi ce qu'il a reçu.

« Ce phénomène de la spontanéité est un thème *facile* qui se prête à de brillantes divagations... Certains philosophes ont tout fait entrer dans cette question, mais, disons-le franchement,... ce SONT-LÀ DES PHRASES SONORES MAIS VIDES, qui n'enseignent RIEN, qui ne disent RIEN. La raison proprement dite ne se développe pas DANS LES INTELLIGENCES, SANS CONTACT AVEC D'AUTRES INTELLIGENCES. Tous les spectacles de la nature sont insuffisants pour la réveiller... Rien n'empêche philosophiquement d'admettre une communication immédiate de notre esprit avec un être supérieur, et, par suite, de placer dans l'influence directe de cet esprit supérieur sur le nôtre l'origine de certains phénomènes spontanés. La philosophie nous fait toucher au doigt la nécessité d'*un enseignement primitif*, sans lequel l'esprit humain n'aurait pu

1. Sainte Catherine de Sienne, t. II, p. 310.

sortir de l'abrutissement. L'invention du langage, par exemple, l'invention par excellence, on veut l'attribuer à des hommes stupides, comme le sont tous ceux à qui la parole manque. Il serait beaucoup moins étrange qu'un Hottentot inventât le calcul infinitésimal[1]. »

Que l'on compare avec le *rêve affirmé* et que l'on juge!

Au reste, il y aurait quelque chose de plus dangereux encore que la folle hypothèse de M. Renan, ce serait la défense d'une bonne cause par de mauvaises raisons, et par ce que le R. P. Ventura appelle des arguments semi-rationalistes.

Ainsi nous lisons dans un recueil que nous aimons beaucoup[2] un article d'un homme dont nous apprécions toute la valeur, mais qui nous paraît faire ici la partie par trop belle à l'ennemi qu'il combat.

Aux affirmations de M. Renan sur « la spontanéité *inconsciente*, par laquelle la nature durant le sommeil de l'âme produit le merveilleux résultat du langage, » M. Schœbel répond très-bien d'abord « qu'il y a eu intelligence positive, puisqu'il ne s'agit pas d'une variété de caqueter, de glousser, de croasser comme les animaux. »

Mais lui-même a-t-il bien raison lorsque, après avoir parfaitement établi que le premier homme a appris sa langue, et que le *Verbe seul peut la lui avoir enseignée,* il ajoute : « Du reste nous convenons que l'enseignement ne s'est pas fait par *révélation,* c'est-à-dire par une communication *purement surnaturelle?* Ce qu'on voit dans le récit génésiaque, c'est l'homme agissant par ses propres forces sous la présidence de Dieu. » Saint Paul nous dit, en effet, que les manifestations primitives de Dieu se sont opérées par des agents naturels, par le moyen des choses visibles, *per ea quæ facta sunt.* »

Ce qu'on voit, avant tout, dans le récit génésiaque, c'est la révélation *extérieure* que nous avons prouvée tout à l'heure, c'est-à-dire un discours, un colloque, une apostrophe, une réponse, une suite, etc., et saint Augustin ne s'y est pas mépris. Quant aux manifestations qui ont lieu, selon saint Paul, par les choses *visibles*, elles n'empêchent pas les révélations, *multis modis et per angelos,* dont il parle à leur tour.

Cet article est le fruit des théories de M. M..., et leur danger est trop grand pour qu'il soit permis de ne pas le signaler.

Quant à M. Renan, ce qu'il lui faut avant tout, c'est l'*instinct* animal et l'*inintelligente* nature. Nous ne cesserons de le lui contester sans le lui disputer.

1. Balmès, *Philosophie fondamentale,* t. III, p. 370.
2. Voir le *Correspondant* du 25 décembre 1861, à l'art. de M. Schœbel.

APPENDICE G

CHAPITRE VI

SERPENTS SACRÉS ET DRAGONS TRADITIONNELS ET HISTORIQUES

Le serpent de la Genèse peut donc être considéré sous deux aspects très-différents, comme essence spirituelle et comme emblème animal. Au premier point de vue, il y a là évidemment une force cosmique et surintelligente du premier ordre, une grande lumière tombée, un esprit tout à la fois sidéral, aérien et tellurique dont l'influence circule autour du globe (*qui circum ambulat terram*), et qui se sera manifesté ensuite sous l'emblème physique qui convenait le mieux à ses *replis* intellectuels et moraux, c'est-à-dire sous l'emblème du serpent.

Mais ce serpent n'était pas seul ; toutes les théologies reconnaissaient deux serpents sacrés, *le bon* et *le mauvais,* car, dans le serpent d'airain brisé par *Ézéchias,* Moïse avait commencé par nous montrer un serpent divin, dont l'aspect guérissait les blessures du serpent venimeux.

On ne peut encore se dissimuler que le soleil était l'emblème cosmique de ces deux serpents et de ces deux lumières, l'un se rapportait au soleil de justice, l'autre au soleil *abaddon, apollyon* ou *exterminateur* de l'Apocalypse.

Nous reviendrons sur toutes ces spéculations.

Occupons-nous maintenant de l'emblème animal. Creuzer nous l'a dit : « C'étaient toujours les dieux qui révélaient et *occupaient* eux-mêmes leurs emblèmes. »

Ce mot dit tout, et par conséquent beaucoup plus que Creuzer ne pouvait le supposer.

Nous qui avons vu *les dieux occuper* très-réellement tous les meubles de nos salons et les mouvoir à leur gré, nous qui avons vu l'exten-

sion de cette possession de la matière inanimée à la matière animale, bien loin d'avoir peine à comprendre la possession du serpent génésiaque par une grande force spirituelle, nous ne comprenons même plus ceux qui ne peuvent pas la comprendre.

A défaut de la foi dans les Évangiles, cinq minutes d'expérience spirite eussent suffi au complétement de cette intelligence, comme encore à celle de toute la zoolâtrie des Égyptiens qui inspire aujourd'hui tant de beaux et faux systèmes à de si grands esprits, et qui n'est, après tout, que le prolongement de l'aventure génésiaque.

Nous comprenions donc le choix fait par le Dieu de l'emblème ophitique en raison de ses qualités physiques et psychiques, le mot *dragon* signifiant, dans toutes les anciennes langues, ce qu'il signifie en chinois (*long*), c'est-à-dire « l'être qui excelle en intelligence, » comme en grec, δράκων « celui qui voit et qui surveille[1]. »

Mais ce que nous ne comprenions avec personne au dernier siècle, c'était la forme métamorphosée du serpent : « Désormais tu marcheras sur le ventre. »

En vain Origène prenait-il soin de nous apprendre qu'il « n'avait pas toujours marché ainsi. »

En vain lisions-nous dans l'*Avesta* que le serpent, après la chute, avait perdu avec sa nature son ancien nom d'*Aschmogh*.

En vain le *Zohar* nous affirmait-il que « le serpent dont Sammael s'était servi pour séduire Ève était une sorte de *chameau volant comme un oiseau*, κάμηλομορφον (ornithoforme) [2].

En vain trouvions-nous sur tous les monuments, sur une masse de médailles et parmi les hiéroglyphes, les images fantastiques de ces serpents ailés ; du moment où la science les avait rangés parmi les fables et les rêveries poétiques, en compagnie de tous les *dracones* du roi-prophète et du *regulus volans* que le prophète Isaïe nous montre « fondant sur les terres de tribulation et d'angoisse[3], » nul n'avait plus osé contester.

1. En breton, *drouk* signifie diable, d'où le *droghedanum sepulcrum*, ou tombeau diabolique, que l'on voit en Angleterre. Les Languedociens appellent encore les esprits follets *drac;* en français *drogg*, et en breton *dreag, wraie*, ont évidemment la même origine; le château de Drogheda, en Bretagne, n'a pas d'autre étymologie. (Voir Cambry, *Monuments celtiques*, p. 299.)

2. Voir, en outre, Moses Maimon. (*More nevochim.*)

3. Isaïe, l. xxx, v. 8. « Ce dernier serpent est appelé, dans le texte sacré, *saraph mehôphép.* Or, dans tous les lexiques hébreux, saraph est traduit par *venin enflammé*, et mehôphép l'est par *volant*.

A plus forte raison faisait-on bon marché des « dragons *souterrains* dont s'avisaient de nous parler les Hérodote, les Aristote et les Pline... »

Cuvier n'avait pas encore rencontré leurs fossiles, et tout cela n'était plus depuis longtemps qu'une affaire de *légende*. Aujourd'hui tout le monde sait ce que la terre nous a rendu en fait de *chameaux volants* et de gigantesques *dragons ornithoformes*.

Le *Zohar* avait dit une fois de plus la vérité littérale. Au reste les derniers siècles eux-mêmes avaient eu leurs dragons.

Un beau jour, au moment même où toutes les légendes commençaient à s'envoler, le bon Kircher, très-longtemps incrédule à cet ordre de faits, s'avisa de publier, dans un de ses in-folio, le portrait d'un véritable dragon que venait de tuer, en 1669, un paysan de la campagne de Rome, et que le directeur du musée Barberini venait de lui faire remettre [1].

A partir de ce moment la *légende* et la fable opéraient leur rentrée dans l'histoire.

Éclairé par un pareil spécimen, Kircher fit immédiatement appel à quelques-uns des nombreux correspondants scientifiques avec lesquels il était en incessante relation, et comme la Suisse passait pour la contrée la plus *favorisée* en ce genre, il s'adressa de préférence à l'un de ses citoyens les plus honorables et les plus éclairés, Christophore Scherer, préfet du canton de Soleure.

« Rien n'est plus véritable, lui répondit celui-ci, et je puis même vous donner mon propre témoignage : me trouvant près de Lucerne, en 1619, et pendant une belle nuit étant resté à contempler la parfaite pureté du firmament, JE VIS un dragon brillant s'élancer d'une des cavernes du Pilate, et se diriger d'un vol impétueux vers Fluelen, à l'autre extrémité du lac. Énorme de taille, sa queue était encore plus longue et son col étendu. Sa tête et sa gueule étaient celles d'un serpent. En volant, il semait sur son passage de nombreuses étincelles que l'on pouvait comparer à celles que le marteau du forgeron détache du fer embrasé. Je crus voir d'abord un météore, mais en observant plus attentivement encore, je ne tardai pas à me convaincre, en examinant son vol et la conformation de tous ses membres, que j'avais sous les yeux un véritable dragon. Je suis heureux, par cette déclaration, de pouvoir éclairer votre révérence sur l'existence TRÈS-RÉELLE de ces animaux. »

Et ce n'était pas un témoignage isolé; en 1602, on avait déjà

1. Œdipus Ægypt., *de Genesi draconum*.

trouvé, dans le voisinage du Pilate et au fond d'une caverne du Staffelwand, le cadavre d'un autre dragon écrasé par l'éboulement des roches à la suite de quelque tremblement de terre.

En 1654, Paul Schumperlin, chasseur de chamois, ayant gravi cette même montagne de Fluelen pour y chasser, vit à l'entrée d'une caverne un dragon qui paraît être bien *proche parent* (si ce n'était le même) de celui que Scherer avait vu se rendre au même endroit, quarante ans auparavant.

Schumperlin, qui n'aurait pas attendu près d'un demi-siècle pour composer un plagiat, reproduisait les mêmes détails que lui. « Tête et cou de serpent, pouvant en même temps rappeler ceux du cheval, se traînant sur quatre pattes, à un pied d'élévation au-dessus du sol, couvert d'écailles grises, blanches et fauves. » Tel était le signalement qu'il donnait. Le serpent n'eut pas plutôt aperçu notre chasseur que, secouant toute cette bruyante armure, il rentra dans la caverne [1].

La Suisse était privilégiée, avons-nous dit, mais elle n'avait pas le monopole des dragons.

Sur les flancs du Jura, à Sulpy, nous voyons, en 1600, Raymond de Supty combattre un monstre du même genre, le tuer et mourir deux jours après [2].

Tel fut aussi le sort d'un Belsunce qui délivra Bayonne d'un dragon à *plusieurs têtes,* et qui périt suffoqué par la flamme et la fumée que le monstre vomissait [3]. Et ce n'était pas à des dates trop reculées, à des époques perdues, qu'il fallait remonter.

Pétrarque n'est pas contemporain de Roland, et cependant tout le Comtat venaissin se serait soulevé si vous lui aviez contesté que son poëte suivant un jour sa Laure à la chasse, et passant auprès d'une caverne, un dragon allait se précipiter sur *la dame,* et certainement la dévorer, lorsque le poëte amoureux le poignarda de sa propre main. Illustrer le fait et en placer le tableau dans une église d'Avignon fut immédiatement le désir général, mais le souverain pontife ne voulut jamais permettre que ce triomphe de l'amour fût intronisé dans le lieu saint. Toutefois, Simon de Sienne, *ami du poëte,* éluda la défense et peignit cette aventure sur le portail de l'église de Notre-Dame du Don à Avignon. Le temps a dégradé l'ouvrage, mais n'a pas affaibli la tradition.

Ainsi donc, lorsqu'un célèbre *ami* de Pétrarque se charge de garantir à la postérité un fait semblable, accepté par ses contemporains,

1. Œdipus Ægypt., *de Genesi draconum.*
2. *Sciences occultes,* Salverte, p. 478.
3. *Mercure de France,* 29 mars 1817, p. 585.

MM. Salverte et Maury sont-il bien recevables à venir dire : « j'étais là, telle chose advint? »

En 1204, c'est Alexis Comnène qui terrasse de ses propres mains un dragon monstrueux, service héroïque que les habitants de Trébizonde consacrent par l'érection de la Fontaine du *dragon*, et ce monument subsiste encore.

A Corbeil, c'est le comte Aymon qui terrasse un dragon *à deux têtes* et qui depuis le porte sur son écu [1].

A *Ramillies*, c'est la famille *Dragon* de *Ramillies* qui porte dans ses armes l'image de son ennemi et *qui ne prend le nom de Dragon qu'à partir de ce moment* [2].

Dans ce siècle de lumière et de renaissance, d'autres pays faisaient encore concurrence à la Suisse; partout c'étaient des noms très-connus ou même des personnages très-historiques qui se portaient garants du fait, ou jouaient un rôle dans son accomplissement. Ainsi nous voyons, près de Veyla, un héros du nom de Winkelried remporter exactement contre un épouvantable dragon une victoire semblable à celle du chevalier de l'île de Rhodes, sous le pontificat de Clément VI, en 1345.

Nous connaissons de singuliers logiciens qui de la ressemblance concluront à la copie; mais, pauvre critique que nous sommes, nous avouons que, lorsque l'un des deux faits est consacré par la reconnaissance de tout un pays, récompensé par la promotion du héros au grade si élevé de grand maître d'un tel ordre, illustré à tout jamais par des armoiries dans lesquelles figure en personne le monstre dont la tête conservée à Rhodes fut encore vue au milieu du XVIIe siècle par le voyageur Thévenot, quand un tel fait est si matériellement démontrable, nous ne pouvons y voir un mythe et supposer que toute l'humanité *radote*.

Ainsi, quoique le fait de Rhodes, que tout le monde connaît, ressemble assez pour les détails à celui que nous voyons accompli au fond des forêts de l'antique Sylvanie par un meurtrier suisse, condamné à mort, et gracié pour cet immense service, nous n'y voyons que deux analogues de cette guerre draconienne (δρακομαχία) qui tirait alors à sa fin, après avoir compté sur toute la surface de la terre autant d'historiens que de vainqueurs.

Un des derniers exploits de cette longue épopée fut probablement celui que l'histoire nous montre accompli en 1572, sous le pontificat

1. *Millin*, t. II, art. Saint Spire.
2. Bottin, *Traditions*, p. 161.

de Grégoire XIII, le jour de l'Ascension, en plein midi, à Malavolta, à la distance d'un mille de Bologne, par un paysan nommé Baptiste Camaldule. Celui-ci allait aux champs traîné par ses deux bœufs. Le monstre se présente à eux près du chemin, les bœufs tremblent et tombent sur leurs genoux; le généreux laboureur saisit son coutre de charrue, et, non sans grande peine, parvient à assommer son ennemi. Il ne s'en occupe plus et le laisse deux jours sur la voie jusqu'à ce que son maître, Horace Fontana, le lui fait porter à Ulysse Aldovrandus, savant bolonais. Celui-ci le fait peindre, embaumer et le donne au Musée du sénat, où il était encore en 1700.

Maintenant, voyons si nous avons bien le droit de rejeter dans la légende tout un autre ordre, tout un autre mode de victoires sur le même ordre d'ennemis. Malheureusement, on le sait, ceux auxquels nous avons *affaire* accepteraient beaucoup plus volontiers la destruction de l'hydre de Lerne par Hercule, ou celle du dragon des Hespérides par Persée, que les mêmes destructions opérées par un signe de croix ou par la simple étole de l'un de nos saints du moyen âge.

Mais comment faire pour ne pas trop les choquer ? Peut-on user ici, dans un intérêt de conciliation, de ce procédé semi-rationaliste qui consiste à tout allégoriser avec eux ? De beaux exemples ne nous manqueraient pas assurément, et nous aurions aujourd'hui, comme chefs de file, de très-grandes autorités catholiques; malheureusement, pour rester dans leurs bonnes grâces, nous nous brouillerions avec la vérité, puis avec l'Église, dont la tolérance si prouvée ne saurait pourtant aller jusque-là. On ne sacrifie pas aussi facilement quinze siècles d'attestations et d'annales qui nous montrent tant de saints, nouveaux Bozons, fondant presque toujours leur incompréhensible crédit sur la destruction des serpents et dragons qui infestent jusqu'à eux le théâtre de leur apostolat. La reconnaissance des peuples ne saurait s'abuser à ce point, d'élever des monuments, de retracer les images, de montrer les cavernes, de nommer les héros, de graver les paroles d'exorcisme, et de transmettre à leur postérité les mille et mille secrets de la conformation de leur ennemi, des victimes qu'il avait faites, tous les détails, en un mot, de ces grands duels et des conversions nationales qui si souvent en furent la récompense.

Mais que voulez-vous? la critique indépendante est tellement habile! elle sait si bien tourner à son profit les plus microscopiques circonstances!

Ainsi, lisez la longue dissertation consacrée à ce sujet dans la dernière édition des « *Sciences occultes* » de Salverte, et pour peu que

vous ne recouriez pas aux sources, vous serez bien tenté de vous laisser entraîner à sa suite sur la voie des *allégories* et des *emblèmes*. Voyez plutôt :

Voici un archevêque, saint Romain, qui, en 628, délivre la ville de Rouen d'un dragon monstrueux. Ce miracle, va-t-on vous dire aussitôt, n'est que l'emblème d'un autre miracle du même saint qui fit rentrer dans son lit la Seine qui était débordée et qui allait inonder la ville ; et la preuve, ajoute-t-on, c'est le nom donné par le peuple à ce serpent fabuleux : gargouille vient de *gurges,* gouffre, etc.

Et le même esprit de système *à priori,* poursuivant la même hypothèse, va vous donner désormais pour tous les récits de dragons la même explication.

Et voyez-vous pourquoi ? Comme il y a dans tous les pays du monde une rivière plus ou moins tortueuse, plus ou moins *draconienne*[1], rien ne sera désormais plus facile que l'explication de ces faits. Partout, dès lors, les populations abusées seront tombées dans la même et trop fatale erreur. On laissera de côté toute la topographie et les détails si précis d'ordinaire qui vous montrent soit la caverne située quelquefois à dix lieues de votre rivière, soit le rocher qui abritait le monstre et sur lequel la foi des peuples avait incontinent élevé une chapelle, soit la jarretière avec laquelle sainte Marthe au Ier siècle de notre ère menait en laisse et faisait mourir la *tarasque* qui donnait son nom à une ville,... soit les noms des victimes dévorées, etc., etc.

N'importe, il y a une rivière, cela doit suffire aux plus difficiles ; il en est de cela comme de la névrose expliquant aujourd'hui le soulèvement *sans contact* de nos tables.

Mais malgré l'immense et générale sympathie qui vole au-devant de cette critique, tout n'est pas *roses* pour elle, et certes, en fin de compte, il ne lui reste pas grand'chose à gagner à cette substitution d'un miracle à un autre. Si l'on se débarrasse facilement du dragon à l'aide d'un fleuve ou d'un torrent, avec quoi se débarrassera-t-on de ces derniers ? Comment pourra-t-on expliquer cette longue et uniforme méprise qui fait prendre des serpents pour des fleuves ? Et si vous admettez les fleuves, comment s'expliquer ce monopole qui réserve à nos saints l'endiguement spontané de ces grands fleuves que la science moderne avec toutes ses admirables ressources n'empêche même plus aujourd'hui de déborder. Comment ! voici des vieillards épuisés, des moines abâtardis, de simples et timides jeunes filles, qui d'un

1. Au lieu d'établir que ce sont les rivières qui ont baptisé les serpents, on doit supposer au contraire que ce sont les serpents qui ont baptisé les rivières. Le *Drac* ne s'est appelé ainsi que parce qu'il ressemble à un dragon.

signe de croix comme Radegonde, ou bien en plantant leur bâton comme Romain, ou bien comme sainte Marthe en jetant à l'eau leur jarretière, vont imposer à la Loire et au Rhône une immédiate retraite que tous les millions de l'État ne peuvent même plus essayer aujourd'hui! Et tous ces ingénieurs modèles, quels que soient leur nom, leur sexe et leur âge, on ne les trouvera jamais que dans le bréviaire! Et ce ne sera qu'à force de vertus héroïques, et souvent sans sortir de leurs cellules, qu'ils auront acquis ce talent-là!

Décidément, l'explication est détestable, et mieux vaut mille fois mythologiser complétement les faits que de les rationaliser ainsi.

Périsse plutôt toute l'histoire!

M. Salverte a compris tout le danger du *drac* torrent substitué au *drac* serpent. « A moins d'un pouvoir surnaturel, dit-il, à qui persuadera-t-on qu'un *seul* homme, quel que fut son zèle ou son pouvoir, soit parvenu à faire rentrer dans leur lit la Loire ou la Garonne couvrant au loin la plaine [1]. A qui le persuadera-t-on? » — A tout le monde, et de grâce ne vous en tourmentez pas, car personne ne songera même à soulever l'objection que votre conscience vous oppose.

Vous savez d'ailleurs à quoi vous en tenir et vous pouvez juger, par tout ce que vous avez fait croire à vos lecteurs, tout ce qu'ils pourraient porter en ce genre.

Cependant il ne suffit pas de détruire, il faut expliquer la légende par quelque chose, et n'importe laquelle. — Eh bien! voici: « Il suffit, dit M. Salverte, de remonter à la légende astronomique, et de méditer sérieusement sur le *soleil* vainqueur de Python, et sur la *Vierge céleste* faisant reculer dans le zodiaque le dragon dévorant. »

Mais, direz-vous à présent que ces hagiographes qui rapportent les faits des saints, que ces bons archivistes de Lucerne et autres lieux, qui enregistrent les autres, obéissaient, par une sorte de monomanie, à une préoccupation *zodiacale* entraînante? — Comment! tous? tous depuis les chasseurs de chamois jusqu'au préfet de Soleure, depuis Simon de Sienne et Pétrarque jusqu'aux bouviers et au sénat de Bologne? Voilà, certes, une belle monomanie à étudier!

Soit, nous l'avons déjà dit, nous adoptons le point de départ cosmique, nous savons tous les mystères du serpent sidéral; mais celui-ci a son emblème terrestre, et, comme tous les autres, cet emblème a son histoire *animée, réelle* et multiple. Voilà ce que vous ne parviendrez jamais à expliquer.

1. *Sciences occultes*, p. 464.

« Il n'existe pas de serpents ailés, dit Salverte[1], de véritables dragons ; l'union de deux natures si diverses a été originairement un hiéroglyphe, un emblème, et la poésie qui vit de figures n'a pas hésité à s'emparer de l'image et de l'expression. Les deux noms paraissent avoir été synonymes dans la langue poétique, et les ailes dont on *dotait* les dragons n'étaient que l'emblème de la promptitude avec laquelle le serpent s'élance sur sa proie ou s'élève pour la saisir jusqu'à la cime des arbres. Les sauterelles sont encore appelées *serpents ailés* par les Grecs, et cette métaphore peut avoir créé plusieurs récits sur l'existence des serpents ailés. »

Quant à l'*Encyclopédie des gens du monde,* si vantée par la science, quand on lui demande une définition du *dragon,* elle vous répond : « Animal *fantastique* aux replis tortueux et fendant la nue comme l'aigle, consacré par les légendes chrétiennes et par les féeries du moyen âge. Cet être singulier a été mêlé à tout, s'est trouvé partout, excepté dans la nature... Cet animal n'est qu'un être absolument fictif,... un emblème hiéroglyphique, et les naturalistes qui ont affirmé en avoir vu les dépouilles dans les divers cabinets ont été trompés par des momies *artistement* composées de toutes pièces, vain stratagème de la cupidité. »

Nous l'avouons, cette assurance nous confond ; admissible au temps de Voltaire, il nous semble que ce n'est plus aujourd'hui qu'un ridicule anachronisme. Comment, la terre vous a rendu la charpente conservée de tous ces monstres, vous pouvez les palper, les reconstruire et, sauf la vie, les *doter,* pour nous servir de votre expression, de tous les organes fabuleux que vous leur refusez encore, et vous persistez à les ranger parmi les hiéroglyphes et les emblèmes ! C'est le granit qui les conserve, et vous parlez de stratagèmes ! C'est Cuvier qui les reconstruit, et les mots ignorance et crédulité se retrouvent encore sous votre plume !

Encore une fois, vous nous confondez. Vous avez donc oublié que, n'ayant encore trouvé que des sauriens ou serpents rampants, ce grand homme écrivait déjà : « Si quelque chose pouvait justifier les hydres et ces autres monstres dont les historiens du moyen âge ont si souvent répété les figures, ce serait incontestablement le plesiosaurus[2] ? »

Mais lorsqu'il se fut trouvé en présence d'un saurien volant, « du ptérodactyle trouvé en Allemagne, ayant soixante-dix-huit pieds de

1. *Sciences occultes,* p. 464.
2. *Révolution du globe,* t. V, p. 247.

longueur, et portant des ailes vigoureuses attachées à son corps de reptile,» le moyen âge fut tout aussitôt justifié à ses yeux, car l'*impossible* et le *chimérique* avaient désormais pris un corps, et les entrailles de la terre se portaient garant des créations toutes semblables, vivant jadis à sa surface. Et comme, d'une part, le hasard n'a jamais pu servir si bien une imagination en délire, et que, de l'autre, ce n'est pas dans les granits souterrains que celle des peintres et des sculpteurs est allée chercher ses *rêveries,* il a bien fallu, de toute nécessité, qu'elle les ait prises d'après nature et auprès d'elle.

On se rappelle encore l'étonnement naïf des Geoffroy Saint-Hilaire, lorsque M. de Paravey lui montra, dans les livres chinois et sur quelques briques de Babylone, les dragons dont nous parlions tout à l'heure, les ornithoringues, les sauriens, etc., etc., qu'il croyait inconnus à la terre... jusqu'à lui...

L'analogie aidant et, qu'on nous passe l'expression, de fil en aiguille, où n'arriverait-on pas? Pourquoi, par exemple, continuerait-on à s'insurger au seul nom du fameux *serpent de mer?* On possède toutes les pièces de son cadavre dans le plésiosaurus.

Les fossiles que nous en connaissons (et qui nous affirmerait que ce ne sont pas les Lilliputiens de la famille?) avaient déjà trente pieds de long, un corps de baleine, le long cou du serpent et la tête du lézard ; donc le léviathan, si contesté de Job, fut une réalité. Qui sait ce que l'avenir nous réserve? La science doit tant se méfier de ses lendemains ! il lui a fallu tant de fois s'humilier devant les leçons que la veille lui a données ! qu'elle doit prendre garde à elle, et surtout ne plus traiter de fables des dragons *pétrifiés sous ses pas.*

La difficulté n'est donc plus là ; mais comment la libre pensée pourra-t-elle jamais s'expliquer la raison théologique d'un pareil culte et d'une pareille horreur? Attribuer aux Cafres et aux Esquimaux des préoccupations astronomiques et emblématiques, ce serait leur faire beaucoup d'honneur. D'ailleurs, dès qu'il est question du serpent, tous les peuples et toutes les intelligences sont d'une égalité parfaite. Lorsqu'il s'agit de lui, il n'y a plus la moindre distance entre Pythagore et Soulouque.

Le serpent!... Toute la terre l'encense ou le lapide. Les Zends parlent de lui comme les Kings, comme les Védas, comme l'Edda, comme le Mexicain et comme le Copte, et la Bible ne contredit jamais aucun d'eux. Dans toutes les annales religieuses, pas un prestige que le serpent n'accompagne, pas un miracle qu'il n'explique ; Jésus l'appelle « homicide et menteur, » comme Confucius et Zoroastre. Et cependant tout ce qui ne tient pas à Jésus l'adore ou le prie en trem-

blant. Partout le serpent sacré a son temple et son prêtre; à Rome, la Vestale est préposée à sa garde et prépare ses repas avec le même soin qu'elle entretient le feu sacré. En Grèce, Esculape ne guérit rien sans lui et lui délègue ses pouvoirs[1]. Pas une Bacchante qui ne l'enlace à ses cheveux, pas un augure qui ne l'interroge avec soin, pas un nécromant dont il n'habite les tombeaux! Les Caïnites et les Ophites l'appellent créateur, tout en reconnaissant comme Schelling qu'il est « le mal en substance et en personne. »

Mais si l'on voulait prendre une idée complète du prestige qu'il exerce encore aujourd'hui, il faudrait étudier ce culte chez les Indiens modernes ou Nagas (*serpents*), chez les Chamanes, chez les Africains de Juidah, chez les Vaudoux de Port-au-Prince et d'Haïti, chez les Chânes du Mexique, chez les hommes Pâ ou serpents des Chinois, etc. Mais comment espérer et attendre la lumière de la part de savants qui, dans l'étude des faits merveilleux, commencent par retrancher tout ce qui est vraiment merveilleux, comme dans celle des faits difficiles à admettre tout ce qui leur paraît *inadmissible*[2]?

1. On connaît la fameuse ambassade romaine envoyée par le sénat au dieu de la médecine, et son retour avec le fameux serpent qui, de lui-même, alla gagner le fameux temple de son maître, dans une des îles du Tibre.
2. Nous retrouvons le serpent au chapitre *Fétichisme*.

APPENDICE H

CHAPITRE VI

EXORCISMES DU BAPTÊME

Le concile de Trente le déclare : « Depuis la chute jusqu'au baptême, le diable a plein pouvoir sur l'homme et le possède de droit, *diabolum dominium et potestatem super homines habere et* JURE *eos possidere.* »

C'est pourquoi l'Église n'exerce aucune juridiction sur les non baptisés qui ne lui appartiennent en rien. C'est encore une vérité fondamentale du christianisme : « *Non judicat de his qui foris sunt,* on ne juge en rien ceux qui sont dehors. »

Que de gens néanmoins font bon marché de cette jurisprudence, et quelle tendance n'aurions-nous pas eue nous-mêmes à *secouer* un tel droit, si malheureusement le fait, l'inexorable fait, n'était pas là pour en donner l'intelligence !

Or, pour notre part, nous le déclarons bien franchement, tant que l'idée de *possession congénitale*[1], traitée si légèrement aujourd'hui, n'était pas venue nous expliquer la souillure originelle, il nous était absolument impossible de rien comprendre à ce droit de propriété et à ce changement de maître ; mais *l'habitation* et *l'expulsion* sont venues nous faire toucher au doigt toute la réalité et la validité des titres du maître, tant que celui-ci n'a pas reçu son congé.

Il le reçoit par le baptême, et l'a toujours reçu de cette manière, car si nous consultons les constitutions apostoliques, les plus anciens sa-

1. De naissance.

cramentaires, les Pères du IIe et du IIIe siècle de l'Église, tous nous affirment que, *dès le commencement*, le baptême était précédé des exorcismes de l'eau qui devait servir à ce baptême et du sujet qui allait le recevoir.

Nous possédons encore les paroles sacramentelles de cette première cérémonie : « Sors de ce cœur, sors de ce poumon, sors de ce front, sors de ces jointures. » Rien n'était plus formel que la croyance à cette expulsion. Saint Justin (dans son *Dialogue avec Tryphon*), Tertullien (*de Præscript.*, ch. 4), saint Cyprien (dans sa deuxième épître), le pape Gelase (dans son épître. 7), ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet; mais saint Augustin surtout (*Contra Julian.*, l. VI, ch. 5) paraît encore plus explicite que les autres. « Quoique aucun discours, aucune raison ne puissent, dit-il, expliquer le péché originel, il est certain que de toute antiquité la foi catholique a professé cette croyance, et qu'elle n'eût jamais exorcisé et *exsufflé* les enfants des fidèles, si elle n'avait cru les arracher à la puissance des ténèbres et du prince de la mort... Celui-là même risquerait de *se faire exsuffler* du monde entier, *ab orbe toto exsufflandus esset*, s'il voulait contredire à cette exsufflation par laquelle le prince de ce monde est expulsé de ces petits enfants. »

Rien ne saurait être plus formel. Aussi ne comprenons-nous pas pourquoi M. l'abbé Bertrand, dans son excellent *Dictionnaire des religions* (art. EXORCISME), distingue cette possession de la possession *réelle* des adultes : il nous semble qu'elle n'en diffère que par les symptômes et par les phénomènes.

Dans la religion grecque, on a conservé l'usage de procéder à l'exorcisme en dehors de l'église pour que le démon sortant ne souille pas le saint lieu, et de changer l'eau des fonts baptismaux à chaque baptême, pour que l'infection démoniaque ne nuise pas au nouveau baptisé. Nous ne serions même pas étonné que c'eût été là la raison de l'érection de tous les anciens baptistères en dehors de l'église.

Tous ces usages, abandonnés depuis, ne sont que les déductions très-logiques du fait dogmatique qui nous fait souffler trois fois aujourd'hui sur la face de l'enfant en disant : « Sors de cet enfant, esprit immonde. »

On comprend donc que l'Église, en permettant l'ajournement des cérémonies du baptême pour des raisons d'urgence, exige le *danger de mort* pour le retardement des exorcismes. Rien n'était et n'est encore plus imposant que ce grand acte initiateur ou plutôt rénovateur des grandes destinées primitives de l'homme.

« Que veux-tu ? demande le prêtre. — Le baptême. — Veux-tu vivre dans la religion catholique, etc. ? — Oui, avec la grâce de Dieu. — Promets-tu de renoncer à Satan ? — Je le promets. » Et soufflant alors trois fois sur le visage de l'enfant : « Sors donc, ô Satan, de cette image de Dieu, qui te l'ordonne, et cède ta place au Saint-Esprit.

« Enfant, je trace sur ta poitrine le signe de la croix du Sauveur. Romps, Seigneur, tous ces liens qui l'attachent encore à Satan...

« Je t'exorcise, ô créature du sel, afin qu'au nom de la très-sainte Trinité tu puisses mettre en fuite notre ennemi. »

Viennent ici les onctions ; l'appel à l'ange gardien les suit.

« O Dieu, qui confias les enfants d'Israël à la garde de ton ange, nous te conjurons d'envoyer ici un ange de paix qui pareillement puisse conduire ce chrétien,... etc. »

Puis, se tournant vers l'occident (parages traditionnels de la puissance expulsée), le prêtre commence les exorcismes.

« Je t'exorcise, esprit immonde, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Sors de cet enfant, et n'aie jamais, esprit damnable et damné, l'audace de violer le signe sacré de la croix que nous imposons sur son front... Ne te fais pas illusion, Satan, il approche, il approche ce jour de feu, qui te plongera dans les tourments éternels, toi et tous tes anges... Sors donc de ce serviteur régénéré par la grâce et par les saintes eaux du baptême. Je te l'ordonne au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Le prêtre touche les oreilles et le nez de l'enfant en prononçant : « Ephrem, » c'est-à-dire ouvrez-vous, et il ajoute encore : « Et toi, Satan, prends la fuite, car il approche le jugement.

« Maintenant, chrétien, entre dans le temple de ton Dieu pour y recevoir la vie éternelle et vivre dans tous les siècles des siècles ! »

Suit la récitation du *Credo*.

Se tournant enfin vers les parents : « L'enfant que nous vous rendons, dit le prêtre, était entré ici pécheur, esclave du démon, ennemi du Dieu vivant, le baptême en a fait un enfant du Très-Haut, un héritier du céleste royaume. »

Quel drame ! Mais essayez d'en retrancher un seul mot, et immédiatement vous rentrez dans le chaos le plus incompréhensible.

L'exorcisme surtout en est la base, parce que la possession est le point de départ ; traqué, poursuivi dans chaque organe, chassé de poste en poste, le démon cédait enfin la place au Saint-Esprit, dont on purifiait ainsi préalablement le nouveau tabernacle.

Nous avons entendu les deux premiers siècles ; on arguait encore

au ve de cet usage général, pour prouver aux hérétiques et le péché originel et la possession des enfants au moment de leur naissance.

On ne comprend pas, en vérité, comment les protestants ont pu s'y prendre pour supprimer de tels rites et les ranger parmi les superstitions. Selon Mosheim (*Dissert.* I, p. 215), « nous les avons empruntés aux païens; » d'après Leclerc (*Hist. ecclés.*, an. 65-8), « ces rites n'ont été en vigueur que depuis que les pères se sont faits platoniciens; » enfin, si nous en croyons Calvin, « c'est le diable tout seul qui a pu inventer de pareilles doctrines. »

Saint Thomas se faisait mieux comprendre lorsqu'il disait : « La cause de la puissance du diable sur l'homme et sur toute la nature résidant dans l'homme par le péché originel, il est de toute convenance que l'on commence par dire à ce possesseur : « Retire toi, Satan, » et autres paroles semblables [1]. »

Saint Grégoire [2] allait plus loin : « De même, dit-il, que l'eau bénite conserve quelque puissance contre le démon, de même si un enfant vient à mourir entre les exorcismes et le baptême, ces exorcismes ont eu assez de pouvoir sur sa vie [3] pour débiliter en lui la puissance du démon. »

Aussi renouvelait-on quelquefois ces exorcismes après le baptême, et, si nous avons bonne mémoire, saint Augustin a dit dans le même traité [4] « qu'il serait à désirer qu'on pût les renouveler tous les jours. »

Pourquoi? si ce n'est parce que, tout en supposant le démon chassé du fond du cœur par le baptême, on savait que par la concupiscence, qui est son ouvrage, il avait toujours des intelligences et des rentrées dans la place.

Quant au reproche d'imitation païenne, nous répondrons que l'on trouve effectivement chez presque toutes les nations et l'eau lustrale et tous les dehors du baptême. Sur un des cylindres assyriens publiés par M. Layard, nous pourrons même admirer *un initié agenouillé*, qui reçoit les eaux célestes épanchées de deux vases placés dans le ciel. Sur quelques monuments égyptiens, nous avons déjà vu la grâce céleste tomber sur la tête du néophyte en pluie de petites croix, ce qui, certes, est déjà fort remarquable; mais jusqu'ici nous ne connaissons rien dans le paganisme qui approche de cette céré-

1. IVe partie, dist. 6, cité par le *Malleus*.
2. Sur Ézéchiel.
3. « *Sibi in vita sua tantum valuit.* »
4. *Contra Jul.*

monie solennelle de l'usurpateur chassé au profit du souverain légitime. Les païens employaient cependant aussi un semblant d'exorcisme; mais de là à la protestation si formelle de renoncement *au prince de la mort* il y a loin, et cette abjuration eût été trop *dangereuse* pour des peuples *assis dans ce ténébreux empire.*

Toujours est-il que faute originelle, exorcismes et baptême sont des dogmes, des rites et des sacrements solidairement conséquents à ce troisième chapitre de la Genèse et sa justification quotidienne.

Nous verrons bientôt en quoi consiste l'antibaptême du païen.

FIN DU TOME DEUXIÈME

FORMANT LE PREMIER VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT BENOIT, 7.

